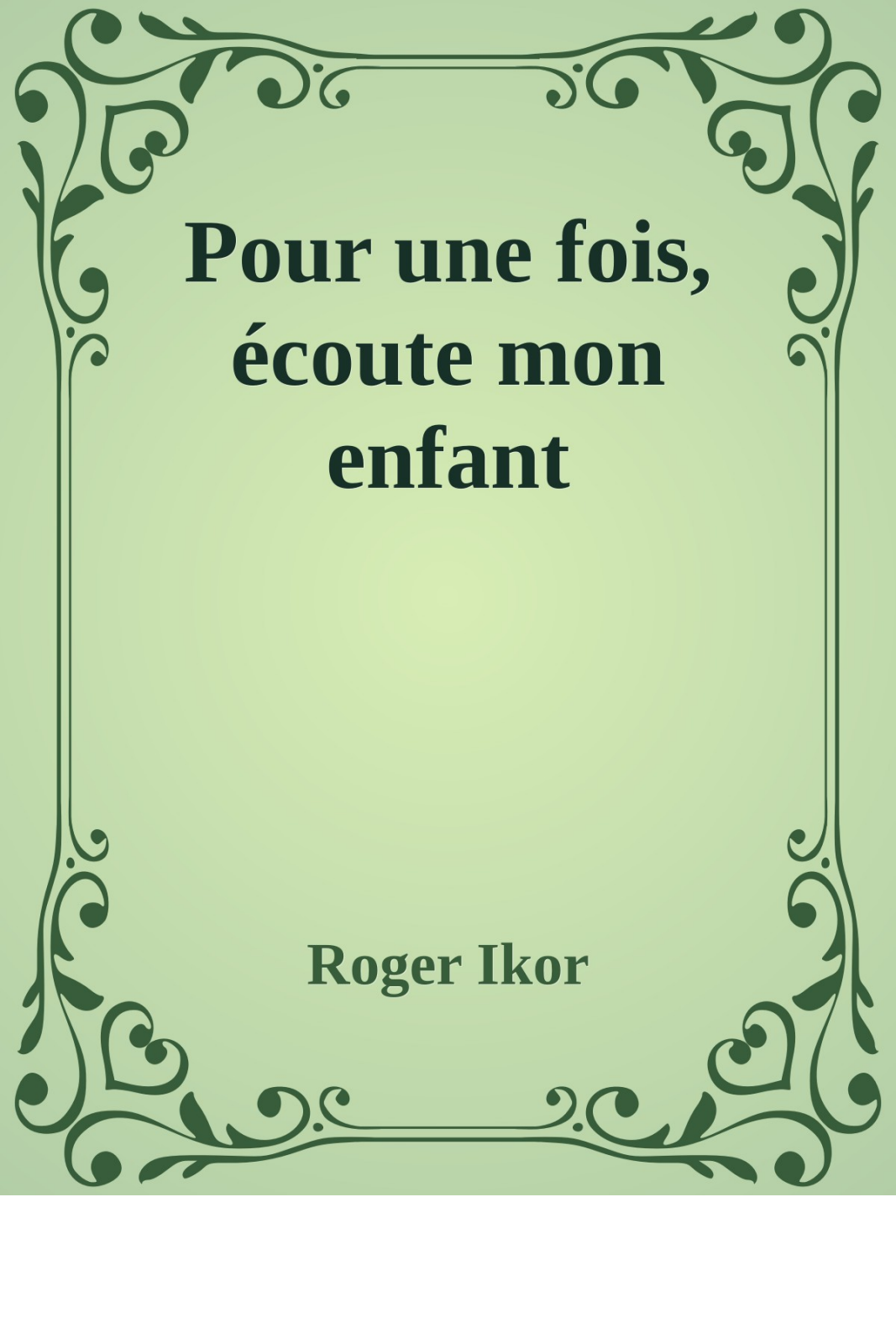


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Pour une fois, écoute mon enfant

Roger Ikor

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROGER IKOR

**pour
une fois
écoute,
mon
enfant**

AM

ALBIN MICHEL

ROGER IKOR

**pour
une fois
écoute,
mon
enfant**

AM

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 1975

ISBN : 978-2-226-29883-6

Avec le soutien du



[Centre national du livre](#)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

Romans :

- À TRAVERS NOS DÉSERTS (1951).
LES GRANDS MOYENS (1952).
LES FILS D'AVROM :
 I. La Greffe de Printemps (1955).
 II. Les Eaux mêlées (*Prix Goncourt* 1955).
SI LE TEMPS... :
 I. Le Semeur de Vent (1960).
 II. Les Murmures de la Guerre (1961).
 III. La Pluie sur la Mer (1962).
 IV. La Ceinture de Ciel (1964).
 V. Les Poulains (1966).
 VI. Frères humains (1969).
LE TOURNIQUET DES INNOCENTS (1972).

Nouvelles :

CIEL OUVERT (1959).

Essais :

MISE AU NET (Pour une révolution de la discrétion) (1957).
LETTRE OUVERTE AUX JUIFS (1970).

Chez d'autres éditeurs :

Études historiques :

L'INSURRECTION OUVRIÈRE DE JUIN 1848 OU LA PREMIÈRE COMMUNE (1936).
 (Épuisé.) (Bureau d'Éditions, coll. *Épisodes et vies révolutionnaires*.)
SAINT-JUST (1937). (Épuisé.) (Bureau d'Éditions, coll. *Épisodes et vies révolutionnaires*.)

Conte :

GLOUCQ OU LA TOISON D'OR (1965). (Flammarion, coll. *Le Meilleur des Mondes*.)

Souvenirs :

LES CAS DE CONSCIENCE DU PROFESSEUR (1966). (Librairie Académique Perrin, coll. *Les Cas de conscience*.)

Essais :

PEUT-ON ÊTRE JUIF AUJOURD'HUI ? (1968). (Grasset.)

L'UNIVERSITÉ EN PROIE AUX BÊTES (1972). (Casterman.)

En préparation.

L'ÉTERNITÉ DERRIÈRE (roman).

Je n'avais plus d'autre âme qu'une sorte de ricanement intérieur.

Louis FRANCIS
(*Jusqu'à Bergen*, p. 68).

Préface autocollante

Non, écoute, mon enfant ! Pour une fois... Tu prétends connaître par cœur toutes mes histoires, dont je t'aurais rebattu les oreilles depuis que le monde est monde, c'est-à-dire depuis que toi, tu es. En réalité, tu n'en connais aucune. Même celles qu'effectivement j'ai pu te conter, tu ne les as jamais écoutées, ce qui s'appelle écouter. Tu lèves tout de suite les bras au ciel, ça te rase, vieux machins tout ça, avant le déluge, archiconnus, et voilà, je n'ai plus personne devant moi.

Ton attitude n'a d'ailleurs rien d'original. Quand nous sommes rentrés de nos camps de prisonniers, en 45, c'est bien simple : nous n'avons pas pu placer un mot. « Vous avez beaucoup souffert ? » demandaient distraitemment les gens les plus polis ; mais à peine commençons-nous à dire que ben oui, ben non, on ne nous écoutait plus. Cinq ans de notre vie nous ont été ainsi renfournés dans le gosier. Laisse-moi te dire, mon enfant, que ce n'est pas très agréable, et je m'exprime par litote.

Pourquoi ces rebuffades, pourquoi cet obstiné refus d'entendre ? Les raisons existent, elles sont très précises ; je les exposerai un autre jour.

Ce que je voudrais aujourd'hui, c'est te parler à toi, mon enfant. Trente ans ont passé, tout rond, depuis notre retour d'Allemagne. Non que j'attache de l'importance aux anniversaires. Ça se trouve comme ça, voilà tout. En 45, on nous envoyait sur les roses : nous y sommes allés. Nous avons eu pas mal d'occupations sur les bras, le temps file très vite dans ces cas-là. Maintenant, ma génération est en train de pénétrer doucement dans la retraite, quand ce n'est pas dans la mort. Et elle s'aperçoit que rien n'a été exprimé de ce qui fait sa substance.

Cela signifie qu'il me faut parler, coûte que coûte, avant qu'il soit trop tard. Non pas seulement parce que chaque génération humaine a le droit, et le devoir, de lancer au passage son message propre, mais parce que, si elle ne le fait pas, une déchirure s'ouvre dans le tissu de l'humanité, et c'est vous, vous la génération d'après, qui en souffrez. J'ose affirmer que d'une certaine manière le présent désarroi des

esprits est dû à l'étouffement dont notre génération a été victime. Effet au moins indirect, mais quelquefois en ligne toute droite.

Tu as vingt ans, mon enfant ; tu as trente ans, un peu plus même, peut-être. Ce qui s'est passé dans les années 40 relève pour toi, comme il est naturel, de l'histoire ; exactement comme pour moi dans mes vingt ans l'affaire Dreyfus. Tu te figures donc, tout naturellement, tout ingénument, que le trait est tiré. Eh bien, non : il ne l'est pas. Pas encore. C'est cela que tu dois comprendre, ou du moins admettre, d'emblée.

Avant ta naissance – ta naissance soit à la vie, soit à l'esprit –, moi, ton père, nous, vos pères, deux millions de vos pères, nous avons passé cinq années retranchés de l'existence. Cinq années, ce n'est pas rien. Deux millions de Français, c'est beaucoup : près de la moitié de ce que comptait alors la population mâle de notre pays dans la force de l'âge, entre vingt et quarante ans. Il n'est pas permis de passer sous silence une réalité de cette dimension. Tu le comprends bien, quand même ?

Ne viens pas me dire que c'est seulement de l'anecdote. Toute notre lumière mentale en est altérée, tout notre comportement quotidien en est touché. Il y a quelques mois à peine, la télévision nous montrait des prisonniers de guerre israéliens rudoyés et humiliés par leurs gardiens syriens ; vers le même moment, nous apprenions que l'Inde gardait encore des dizaines de milliers de prisonniers pakistanais, alors que la guerre où ils avaient été capturés était terminée depuis des années. Ces deux faits m'ont littéralement révoltés. Toi – allons, avoue-le ! – tu t'en fichais. Quand, un peu plus tôt, au hasard des faits divers, je lisais que la Chine détenait depuis plus de dix ans un aviateur américain prisonnier de guerre, tout mon sang à moi se gelait dans mes veines ; mais le tien continuait à couler allégrement. « Bah ! songeais-tu peut-être, ce n'est pas drôle pour le pauvre gars, bien sûr. Mais on a vu pire ! »

Figure-toi, mon enfant, qu'il m'arrive encore aujourd'hui de rêver que je continue, malgré la paix, d'être prisonnier au fond de la Germanie. Est-ce que cela te parle un peu mieux ? Est-ce que cela te permet de retrouver un peu d'humanité, ou du moins d'entrevoir ce que peut à l'occasion signifier ce mot ?

Ma génération n'a pas eu de jeunesse. Voilà le fond de notre vérité, voilà ce qui n'a pas été dit, voilà ce qui doit être clamé. Prends parmi nous un garçon type. Il est né en 14, par exemple ; sa toute première

enfance bercée dans la guerre. Il est adolescent quand paraît Hitler. Le fascisme gagne dans toute l'Europe, la guerre monte. Il a vingt-deux ans en 36, quand il part sous les drapeaux. Deux ans de service, une petite interruption pendant l'hiver 38, et il est rappelé en mars 39. Un an de guerre ensuite, puis cinq ans de captivité : nous sommes en 45, il a trente et un ans, dont neuf en uniforme. Et la partie de plaisir va continuer. Pendant plusieurs années encore, il y aura les restrictions de toutes sortes, les cartes d'alimentation, les points textiles, une crise du logement épouvantable, sans parler de l'Indochine. Tu oses dénoncer la société, comme tu dis, de consommation. Pauvre bonhomme ! Tu n'as pas connu la société de restriction.

Je vais te la faire connaître, moi, la société de restriction ! Et honte à toi si tu en détournes les yeux.

Voilà pourquoi, trente ans après, j'entreprends de raconter ce que fut la captivité.

Tu me dis que le sujet a déjà maintes fois été traité. Non. Pas vrai. Il n'existe à l'heure présente sur la captivité aucun roman qui en rende compte avec autant de force que tant de romans firent pour la guerre de 14-18. Rien de mieux que des œuvres estimables, mais qui ne suffisent pas.

Je me suis proposé d'abord, je l'avoue, d'écrire ce roman qui manquait. Après de longs efforts infructueux, j'ai dû reconnaître que la captivité ne peut pas être restituée par le roman. Ici encore, les raisons sont précises ; mais cela m'entraînerait trop loin d'en parler maintenant.

Il ne me restait qu'à relater ma propre captivité, en forme de témoignage. Mes souvenirs de captivité, si tu préfères. C'est ce que j'ai fait : ainsi est né ce livre.

Mon récit toutefois impliquait, au moins sous forme résumée, un tableau des opérations de guerre qui précéderent. Notre peuple en effet n'a bien souvent connu de son armée de 40 que des images de fuite éperdue, vers Castelnaudary ou Carpentras. À cette expérience populaire s'ajoutaient les effets de deux propagandes contraires, mais en l'espèce convergentes, la pétiniste et la gaulliste ; il en ressortait que l'armée de 40 n'avait ni matériel ni moral. C'était parfaitement faux ; mais en rétablissant la vérité, je me suis laissé entraîner à écrire un récit déjà substantiel, que j'ai appelé *Ô Soldats de Quarante !* et qui constituait la première partie du présent ouvrage.

Le tout formait un bloc énorme. C'était un défi aux lois économiques que de le publier tel quel à l'âge du papier cher. J'ai donc écarté provisoirement *Ô Soldats de Quarante* ; je n'en donnerai ici que le bref, mais indispensable résumé.

J'ai été mobilisé en août 39 comme officier de renseignements régimentaire du 106^e régiment d'infanterie, 12^e division motorisée. Cette unité appartenait au groupe d'armées du Nord, qui monta en Belgique et en Hollande le 10 mai 40. Il s'agissait au total de plus de trente divisions, le fer de lance des armées françaises : troupes d'active, effectifs pleins, dotation en matériel complète. La densité sur la Dyle, c'est-à-dire entre Bruxelles et Namur, où nous fûmes en position dès le 12 mai, était d'une division pour quatre kilomètres. Le long des Ardennes, en revanche, une pour vingt-cinq kilomètres ; et alignant de vieux réservistes, mal armés et mal commandés. Bien entendu, comme on sait, l'armée allemande appliqua son coup de boutoir juste à cet endroit où on ne l'attendait pas. Dans la lutte au bras de force que le génial Gamelin avait prévue, l'ennemi lui fauchait le coude au lieu de pousser docilement main sur main : pas étonnant si notre général s'effondra. La défaite de 40, c'est cela et rien d'autre : la défaite militaire d'un général incapable. Malheureusement, on n'a jamais vu un militaire reconnaître ses torts : s'il est vainqueur, c'est malgré les civils ; vaincu, à cause d'eux.

Mon régiment a décroché de la Dyle, *sur ordre*, le 15 mai. Comme les autres, d'ailleurs. À ce moment, bien au sud, les blindés de Guderian, front de Sedan crevé, n'avaient plus qu'à foncer droit à l'ouest : aucune troupe en face, donc aucune résistance jusqu'à la mer, qu'ils atteignirent cinq jours après.

Quant aux unités françaises ainsi coupées en Belgique, eh bien elles obéissaient aux ordres, faisant face tantôt au nord, tantôt au sud, ou à l'est, puis décrochant quand le commandement l'ordonnait. À aucun moment il n'y eut la moindre débandade. Le 17 ou le 18, nous nous apprêtions à filer plein sud sur Bavai, coupant ainsi la pointe allemande, quand nous fûmes stoppés : *par ordre*. Le général Jansen, qui commandait la division, voulait forcer le passage : il reçut l'*ordre* de riper à droite, vers Valenciennes. Un peu plus tard, lors de la contre-offensive Weygand, mon régiment couvrait, toujours *par ordre* bien sûr, défensivement la région Douai-Lens. Une division S.S., *Gross-Deutschland* ou *Das Reich*, je ne sais plus, attaqua et fut bloquée net sur

les ponts de la Deule, et paya même assez cher. Mon régiment, à ce moment-là, avait été détaché de la division. Le 26, il reçut l'*ordre* de décrocher de Douai pour gagner Dunkerque : le 26 donc il décrocha. Mais déjà les Allemands tenaient solidement les ponts d'Haubourdin, près de Lille, par où il devait passer. Pas question, pour un régiment dénué d'artillerie, de forcer à lui seul ce verrou. Glissant un peu plus au nord dans l'espoir de trouver un passage, il dut déjà déchirer le filet qui, là aussi, commençait à se tendre.

C'est ainsi que nous arrivâmes sur les faubourgs sud de Lille, à l'Épi de Soil. Nous vîmes buter contre la 15^e division de Juin, pareillement bloquée. Le régiment se mit aux ordres de Juin, qui le disposa devant ses propres troupes en couverture extérieure, deux bataillons au sud, un au nord-est – système Dien-Bien-Phu, en somme. C'était le 27 mai.

Pendant ce temps, les autres régiments de ma division, en avance sur le nôtre d'un ou deux jours, avaient pu gagner leur emplacement désigné dans la ceinture défensive de la tête de pont de Dunkerque. Ils le tinrent jusqu'au soir où l'*ordre* leur parvint d'abandonner sur place le matériel lourd et de gagner les plages. Ce qu'ils firent.

Mais la mer était déserte. En fait d'embarquement, il ne restait qu'à attendre sous les bombes l'arrivée des Allemands. L'une de ces bombes tua le général Jansen. Ce devait être le 4 juin, je crois.

Nous étions, nous, déjà prisonniers. Après deux jours de combat, au soir du 29, alors que les munitions étaient à peu près épuisées, Juin nous envoya l'*ordre* de cesser la résistance. Porteurs de cet *ordre*, le lieutenant Riblier, notre officier de liaison, puis, cinq minutes après, le sergent moto Valette. L'ordre était verbal ; au reste, même sans lui, la résistance n'aurait pu être poursuivie. Le colonel Tardu prit d'abord à témoin de l'ordre qu'il recevait les six officiers présents, nominativement. Puis il prescrivit de faire arborer partout des linges blancs ; et alors, se jetant dans les bras du lieutenant-colonel de Lamaze, son chef d'état-major, il éclata en sanglots.

Peu après, un officier allemand se présenta. Avant de repartir en compagnie du colonel, il nous annonça que, pour nous marquer son estime, il défendait à ses hommes de pénétrer dans notre P.C. et de toucher à nos « bagages » personnels. Comme je servais plus ou moins d'interprète, c'est moi qui eus l'insigne et ironique honneur de faire respecter ce *verboten* par les soldats allemands, en attendant qu'une

sentinelle en fût officiellement chargée.

Je me campai donc devant la porte. C'est de là que je vis enfin paraître, dans le fossé de la route d'où l'ombre crépusculaire commençait à déborder, la première file de soldats vert-de-gris à tête d'insecte qui accouraient, le dos rond, la face blanchâtre.

Je ne sais plus à quel moment je fus désarmé ; à celui-là peut-être, mais j'avais eu tout mon temps pour enterrer mon 7,65 dans le potager d'un M. Dezweemère ; je n'avais gardé qu'un petit colt-joujou, cadeau d'un Belge, dont j'avais d'ailleurs tiré toutes les balles dans la terre. À coups de talon, j'avais démoli mes jumelles. Quant à mon appareil personnel de photo, je l'avais détraqué irréparablement, mais avec assez de perfidie pour que celui qui s'en servirait gâche au moins un film.

Bref j'étais prêt.

Je fus traité virilement, comme on dit, mais sans brutalité. À aucun moment je n'eus à lever les bras.

Un dernier détail qui a son intérêt. Juste après notre reddition, je me suis amusé à récapituler combien de temps j'avais dormi entre le 10 mai et le 29. J'ai compté dix heures. En dix-neuf jours, parfaitement.

PREMIÈRE PARTIE

La captivité de mouvement



Au soir d'une bataille

Comme la guerre, dont elle fait partie, la captivité affecte deux formes très différentes. Elle peut être de mouvement ou de position, disons mieux, de stagnation.

Captivité de mouvement celle qui, nous happant à Lille, nous jeta au fin fond de la Poméranie, non loin de la frontière germano-polonaise d'avant 1939 ; de mouvement aussi celle qui, cinquante-cinq mois plus tard, devait nous ramener de la Poméranie aux landes de Lunebourg, où les Anglais nous libérèrent. Et tu comprends bien, mon enfant, que ce mot de mouvement s'applique moins au déplacement proprement dit qu'aux péripéties qui, dans les deux sens, l'accompagnèrent et s'animèrent parfois jusqu'à l'aventure.

Entre les deux, la longue, longue, longue stagnation dans l'Oflag, qui évoque le piétinement dans les tranchées de la première guerre mondiale. La captivité à l'état pur, c'est elle.

Ainsi, sans que j'y sois pour rien, le drame se compose-t-il de manière parfaitement classique, avec une fin qui balance le commencement.

La première image que je garde d'*après* est comme héritée d'*avant*, dans la mesure où, ignorant la servitude nouvelle, elle prétend perpétuer les mythes du soldat hautain, sinon héroïque.

Sans difficulté, je m'étais fait obéir des quelques soldats allemands qui voulaient entrer dans notre P.C. Enfin une sentinelle me remplaça. Nous n'eûmes plus alors qu'à attendre le retour du colonel. Je me revois à ce moment-là, désœuvré, faisant les vingt pas de l'autre côté de la route en compagnie d'un camarade, le lieutenant R..., tandis que les soldats verdâtres continuent de filer vers Lille, devant nous, en colonne par un sur le bord opposé. Au passage, nous saisissons parfois, jeté sur nous et aussitôt détourné, un de ces regards absents qu'ont les

hommes en tension.

Tout à coup, des obus se mettent à pleuvoir ; des obus français, forcément, à quoi riposte aussitôt par-dessus nos têtes l'artillerie allemande. J'ai gardé, fichée en moi, extraordinairement présente, la vision d'un clocher, ou clocheton de villa, en briques roses, atteint de plein fouet par un obus. C'était en direction de Lille, sur la droite, à deux ou trois cents mètres au plus, et le soleil couchant donnait directement dessus. Il se trouvait que je regardais par là. Je vis soudain un nuage de poussière rose fleurir sur l'angle gauche du clocheton, vers le bas, s'épanouir et se dissiper ; une longue seconde durant, un énorme triangle de ciel demeura immobile, entaillant profondément la pierre ; puis, avec l'angoissante lenteur d'un arbre qui se couche, le clocher hésita sur sa base sciée, se pencha, s'abattit enfin et croula dans un nouveau nuage ensoleillé. J'ai essayé, il y a quelques années, de retrouver l'emplacement de cette église ou maison. Un vieux paysan qui labourait croyait vaguement se souvenir... Mais c'était plutôt pour me faire plaisir¹.

Les soldats verts s'étaient planqués dans le fossé. Nous nous en sommes, nous, retenus ; de justesse il est vrai : « Pas devant eux ! » Et nous sommes restés, R... et moi, vaillamment debout. J'avais à la main une canne-siège en bambou, une de ces cannes pour la chasse dont la poignée peut s'ouvrir en deux et offrir vingt centimètres de soutien aux fesses du vieux baron fatigué. Je l'avais volée dans un château, en Belgique, et j'ai réussi à la conserver pendant mes cinq ans. Elle devait me donner un air impérial, tandis que nous arpentions la route majestueusement, nous deux seuls debout parmi les éclatements d'obus et toisant de haut en bas, avec un mince sourire, nos vainqueurs blottis dans le fossé, qui nous regardaient de bas en haut. Je jubilais si fort que j'en oubliais d'avoir peur. Ma jubilation avait d'ailleurs son côté amer, car la conscience d'être prisonnier ne me lâchait naturellement pas ; et de plus je me traitais d'idiot, pour céder à une aussi vaine gloriole. Si j'avais été touché dans ces conditions-là, et par exemple mutilé, je m'en serais mordu les doigts toute la vie. Enfin c'était comme ça. Je ne saurais dire combien a duré la représentation, pas longtemps sans doute ; en de telles circonstances, le temps joue de l'accordéon.

Un incident toutefois a trouvé la place de se caser. Les Allemands dans le fossé avaient repris leur progression. En passant, l'un d'eux, un

sous-off je crois, se mit à vociférer, furieux, à notre adresse : « Une honte, ces Français qui se rendent, et puis qui reprennent le feu !... » Je me rappelle le frisson désagréable qui me courut le long de l'échine : et si ce type nous descendait en guise de représailles ? Sur le ton le plus sage que je pus, je répliquai qu'il y avait d'autres troupes que nous par là, qu'elles continuaient à se battre, que nous n'y étions pour rien... Quelques mots qui s'entrecroisent, déjà le type était loin ; et voilà que c'est gravé à tout jamais dans la mémoire.

Un peu de temps après, le colonel fut ramené au P.C. Ici, mes souvenirs se font plus flous. Fut-ce avant son retour ? Après ? Impossible de préciser... Bon : je raconte au mieux.

J'ai dit que l'un de nos trois bataillons, le no 2 s'il m'en souvient, avait été installé en position de l'autre côté de la 15^e division par rapport à nous ; il se trouvait donc dans une zone où, le 29 au soir, après notre reddition, le combat pouvait être poursuivi et se poursuivait effectivement. Nous vîmes alors arriver un jeune lieutenant de son état-major ; c'était un instituteur nommé M... ; les Allemands lui avaient accordé un sauf-conduit pour traverser les lignes et prendre contact avec le commandement du régiment.

La fureur le soulevait, tant pour son propre compte que pour celui de son chef de bataillon ; il la contenait à grand-peine par un reste de discipline. Ainsi glacée, elle n'en mordait que mieux, et ses questions pressées prirent tout de suite l'allure d'un réquisitoire. Que signifiait cette histoire de reddition ? Où était ce fameux ordre de Juin ? Oui, oui, l'état-major du régiment le leur avait bien répercuté, mais où était-il ? Son bataillon refusait de se rendre ! Quelle honte que... Et ainsi de suite : on imagine la scène.

J'y ai assisté en simple spectateur. Je ne sais plus qui était ainsi interpellé, le colonel lui-même, s'il était déjà revenu, ou son remplaçant. À vrai dire, j'ai l'impression qu'une censure intime a joué en moi pour oblitérer ce pénible souvenir. Je me rappelle en tout cas la tension extrême de l'entretien : d'un côté la raideur cinglante du lieutenant, le mépris à peine voilé de son ton, et de l'autre l'embarras douloureux d'un interlocuteur qui, malgré son grade, expliquait, sinon plaidait, sans oser, sans pouvoir commander. Car commander quoi, Seigneur ? De poursuivre la lutte, alors que lui-même l'avait cessée ? De la cesser, alors que les intéressés pouvaient et voulaient la poursuivre ? Au reste, prisonnier, avait-il encore le droit moral de

donner quelque ordre que ce fût à des combattants ? L'incident se termina, autant qu'il m'en souvienne, par la permission laissée au chef de bataillon d'agir comme il le voudrait ; permission qu'il aurait d'ailleurs prise, je pense, de toute façon.

Bien que la scène ne m'eût en rien concerné, j'en ai gardé le goût amer de l'humiliation, comme si j'y avais été personnellement et publiquement traité de lâche.

Le bataillon de M... allait effectivement poursuivre le combat, ou peut-être le commencer pour de bon, je ne sais, en même temps que la 15^e division de Juin. Cette ultime défense de Lille devait durer deux jours, jusqu'au 31 mai. L'ennemi la saluerait en accordant à la garnison les honneurs de la guerre, avec défilé dans les rues de la ville devant les troupes allemandes présentant les armes. Je me demande si ce n'est pas la dernière fois dans l'histoire qu'a existé cette cérémonie antique, héritée des époques où la guerre gardait un côté chevaleresque...

Un peu plus tard, l'ensemble de notre état-major de régiment fut évacué sur les arrières allemands. L'ensemble sauf moi, et ma soirée personnelle vaut d'être racontée.

Nos divers postes de secours regorgeaient de blessés, tant allemands que français indistinctement recueillis. Le colonel et le commandement allemand tombèrent d'accord pour les expédier tous sur l'hôpital Calmette, qui nous servait précédemment de centre de soins. Je fus chargé d'établir la liaison avec l'hôpital ; je réclamai et obtins pour ce faire un sauf-conduit allemand, qui me permettrait de circuler librement parmi les troupes ennemies.

Je me rendis donc, à pied et seul, à l'hôpital Calmette. Je fus naturellement arrêté en chemin à plusieurs reprises, mais le sauf-conduit fut respecté, bien que ce fût un simple bout de papier griffonné et signé, sans le moindre cachet. Je me rappelle avec la plus grande netteté le sentiment d'absurdité, ou, je ne sais pas, de jeu d'enfants, qui m'habitait tandis que je circulais, moi seul kaki, parmi les soldats verts.

À un certain moment, j'arrivai sur une assez grande place rectangulaire, découpée entre les hauts immeubles de briques. Quelques sections allemandes y étaient rassemblées, au repos, mais encore toutes vibrantes de l'action récente et de son achèvement victorieux. Interpellé au passage, il me fallut subir quelques instants

les discours d'un grand verdâtre qui me barrait la route et entendait me faire la leçon. Mon sauf-conduit, bon, d'accord ; mais d'abord mes quatre vérités, puisqu'il avait envie de me les dire, et alors quoi il était le vainqueur, non ? De mon côté... Qu'on se mette à ma place. J'avais ma mission à accomplir, elle était urgente ; au reste, même sans mission, je ne tenais nullement à me laisser embringuer dans cette discussion de carrefour. Mais je ne voulais pas non plus filer la queue basse, après des « *ja, ja*, vous avez raison ! » pour avoir la paix. On est officier, on a son honneur, et, gardant le silence, je ne perdais pas un pouce de ma taille. Sans provocation quand même, car il venait juste de me revenir, comme c'est étonnant, que je suis juif, et que ça pourrait bien chauffer pour mon matricule s'il s'en doutait.

Ce qu'il me disait de si intéressant ? Je ne me le rappelle pas. Rien de plus certainement que les topos classiques de la propagande nazie, ceux que nous allions entendre inlassablement ressasser dans les semaines à venir : les démocrates-ploutocrates, les Anglais et les Juifs qui font se battre les autres pour eux, et vous voyez où ça vous a menés, hein ? Quant à l'individu lui-même, ma foi, le genre orateur de faubourg, que le doute n'effleure jamais quand il déclame ; simple, rude, populaire, pas méchant, ah ! pour ça non, monsieur, capable seulement de brûler Oradour à l'occasion ; et la délicatesse du rustre, multipliée par celle du Teuton. Il a fini quand même par me lâcher ; je me demande si son officier n'était pas intervenu.

Est-ce ce gaillard ou un autre, plus tard, qui eut un geste assez étonnant dans sa nudité ? Mettons-le à son compte, cela n'a pas d'importance. Il attrapa deux casques qui traînaient par terre, un allemand et un français, et pour bien montrer qu'il avait raison, il les heurta violemment l'un contre l'autre en les balançant à bout de jugulaires, comme les petits Anglais font avec des marrons d'Inde accrochés à une ficelle. L'allemand resta intact, le français fut cabossé. Ainsi se trouvaient soulignées à la fois la qualité de l'acier allemand et, symboliquement, notre propre infériorité.

Ma mission à l'hôpital Calmette remplie, je me retrouvai libre. Libre, c'est le mot même qui convient : j'étais seul, sans garde dans la nuit tombante, et mon sauf-conduit en poche. Allais-je en profiter pour essayer de filer ?

Je me rappelle comme d'hier mon hésitation – je n'ai cessé pendant cinq ans de me la rappeler ! Je m'orientai au jugé.

Dunkerque, voyons, c'était par là, en gros vers le nord-ouest. À vue de nez, j'évaluais la distance jusqu'à la tête de pont à trente ou quarante kilomètres, ce qui devait être optimiste. En une nuit de marche, deux au plus (et je me trouverais bien pour le jour une cachette où dormir), j'en verrais le bout.

Je me tâtai quelque temps. J'ai promis de ne pas mentir. Ce qui me fit renoncer, ce fut tout un ensemble de réflexions... Oui, je sais : un homme d'action, en de telles circonstances, ne réfléchit pas, il fonce, et advienne que pourra. Libre donc au lecteur de me fouetter avec les verges que je vais lui offrir.

Admettons d'abord que, vue sous un certain angle, ma mission faisait de moi jusqu'à mon retour, et bien qu'aucun engagement ne m'eût été demandé, une espèce de prisonnier sur parole tacite. Le sauf-conduit accentuait ce caractère.

J'avoue pourtant, avec une honte à me cacher sous le buffet, que ces considérations, si elles ont alors effleuré mon esprit, ont été tout de suite emportées par la brise du soir. Pis : le sauf-conduit qui m'avait été donné pour une fin très précise, j'étais tout prêt à l'en détourner et à le présenter sans vergogne au pioustre qui, par exemple, m'interpellerait en cours de randonnée. C'était très mal assurément à moi : une évidente déloyauté, et même un abus de confiance. Eh bien, tant pis, ça m'était égal. Ce que je soupesais en revanche, toujours à propos du sauf-conduit, c'était sa valeur pratique. Il était rédigé en termes sommaires, et donc généraux, quelque chose comme « laissez-passer le lieutenant Ikor », sans plus : de quel effet serait sa signature illisible ailleurs que dans les parages mêmes de Lille ? J'ignorais à ce moment-là qu'*ein Papier, ein Ausweis*, sous quelque aspect qu'il se présente, exerce un pouvoir magique sur le pioustre de base. Je me disais seulement que ça vaudrait mieux que rien...

À la vérité, il jouait à peu près dans mes pensées le rôle de la brindille à laquelle le bébé qui commence à marcher croit se tenir, alors que c'est lui qui la tient. Et je savais quand même qu'il n'est pas nécessaire pour s'évader d'avoir l'autorisation de ses gardiens.

Est-ce la peur qui m'a retenu ? Dans une certaine mesure, oui. Bien sûr ! Et on me permettra de rappeler que, comme juif, le risque était sérieusement augmenté pour moi au cas où je serais repris.

Mais cette même raison agissait aussi dans l'autre sens, pour

m'inciter précisément à fuir un ennemi auquel je pouvais prêter les intentions les plus hostiles.

Tout bien pesé, je ne pense pas, vraiment pas, que se soit alors livré en moi le grand combat cornélien-hugolien que tu imagines peut-être, mon enfant, entre deux vastes coalitions de sentiments antinomiques, le bien et le mal, le courage et la lâcheté, le devoir patriotique et l'égoïsme personnel. Le clivage des camps était différent. Oui, j'avais la frousse. Oui, je souhaitais sauver ma peau. Mais comme rien ne m'indiquait si ce qui valait le mieux pour y parvenir, c'était filer ou rester, il ne pouvait y avoir lutte avec le devoir patriotique qui, lui, sans laisser place au doute, me commandait de filer, d'échapper à la captivité et de rejoindre les troupes qui combattaient. Normalement, c'est ce que j'aurais dû faire, poussé par la conjonction du devoir et d'une partie au moins de la frousse.

C'est ce que je n'ai pas fait. La raison, je la connais bien, je vais te la donner ; et je suis sûr qu'elle te paraîtra idiote, pis peut-être, mensongère, tant tu es étranger à l'ambiance du 29 mai 1940. Pourtant, il n'y a rien de plus vrai.

Très simplement, après avoir réfléchi, calculé le pour et le contre, dans la nuit qui s'épaississait, à la sortie de l'hôpital Calmette, je conclus qu'il me serait impossible de franchir le double barrage, allemand d'abord, français ensuite, que devait représenter selon moi le front constitué autour de la tête de pont, front que j'imaginai très dense en raison de son resserrement. J'ignore naturellement ce qu'il en était en réalité. Mais qu'on veuille bien s'en souvenir, l'image d'un front qui était imprimée en nous – je dis bien en nous : nous tous, pas seulement moi –, c'était celle des tranchées de 14-18. Se figure-t-on un prisonnier franchissant pour s'évader pareil réseau, pareil double réseau ?

Et voilà pourquoi, en toute objectivité, je ne tentai pas de gagner Dunkerque.

Tu te frottes les yeux, mon enfant. Tu as beau connaître ton devoir qui est de me croire sur parole, tu restes incrédule. Tu ricanes, même. Pourtant, ce fut ainsi, et, sans aucun doute, pour des dizaines de milliers de mes camarades comme pour moi.

Mais enfin, mais enfin, outre Dunkerque, il y avait le sud d'offert ! Pourquoi ne pas filer droit au sud ? Le « front » y était certainement, à

ce moment-là, plus lâche qu'à Dunkerque. Je pouvais sans trop de peine me procurer des vêtements civils. Avec un peu de chance, j'échappais aux patrouilles, et je me retrouvais au bout de quelques jours en zone française.

Je n'y ai pas pensé. Rigoureusement vrai, si incroyable que cela paraisse aujourd'hui. Pas pensé sur le coup ; c'est bien plus tard seulement, trop tard, que l'idée m'est venue que j'aurais pu le faire. Je me demande – je me demande aujourd'hui – si je n'ai pas été à ce moment-là victime d'un interdit extrêmement puissant, absurde et tout à fait inconscient, qui me présentait une fuite plein sud, vers l'arrière, comme une désertion. On peut retourner et soupeser la chose : parvenant seul du côté d'Amiens ou de Rouen, j'avais somme toute la figure d'un officier qui a fichu le camp en abandonnant son poste et ses hommes.

Fera-t-on intervenir d'autres raisons ? On peut naturellement incriminer mon caractère. On peut encore souligner que telle décision, qui après trente ans, trente jours ou trente secondes, paraît s'imposer avec une netteté d'évidence, était tout à fait discutable dans l'instant. On peut...

On peut faire valoir bien des excuses. J'y reviendrai plus en détail quand je raconterai ma deuxième occasion de fuite ratée. Ce que je voudrais dès maintenant, c'est souligner l'épuisement physique et nerveux dont nous étions tous victimes au soir de ce 29 mai. J'en ai parlé à fond dans *Ô Soldats de Quarante* : je ne le rappelle que pour mémoire. Manque de sommeil, tension incessante : qu'on imagine les ravages au bout de dix-neuf jours. Pour moi, j'y perdais certainement une bonne part de mes moyens intellectuels. Il faut savoir ce que c'est que d'être assommé soudain sur place par une écrasante torpeur ; combien de fois, dans ces jours-là, me suis-je surpris à osciller tout debout, à la lettre endormi les yeux ouverts pendant quelques secondes.

L'alacrité du regard mental ainsi amortie, ce qui subsiste, ce sont des réflexes mécaniques – j'entends, réflexes de l'esprit. Ainsi, devant l'hôpital Calmette, au soir du 29 mai, c'est-à-dire juste après la capture, quand le dressage militaire me marquait encore profondément, ma réaction normale et quasi machinale, en l'absence d'une pensée active, était de gréganisme, car la-dis-ci-pline-fait-la-force-principale-des-armées. J'étais donc spontanément ramené vers mon

troupeau, vers mes congénères du régiment rassemblés par là, et dont la masse agissait sur moi comme un aimant. Tout autre mouvement appelait de ma part un effort de volonté. Je me permettrai même de généraliser. Je suis sûr que c'est cette force-là qui, en dépit de toutes les tendances centrifuges, a maintenu sa cohésion au troupeau des prisonniers ; oui, beaucoup plus que la peur du danger ou l'absence d'esprit d'initiative. Incriminer ici la passivité est commode, mais erroné. On oublie trop que l'être humain est, biologiquement, social : comme le chien, non comme le chat. Et l'explication s'applique tout aussi valablement à l'inertie, dont on s'est tant étonné, des troupes de juifs conduits à l'abattoir.

Bien entendu, au niveau de mes actes, s'affirmaient de tout autres motivations, hautes et nobles à plaisir, mais qu'on aurait tort de prendre pour de simples alibis. Elles tenaient, pour moi comme pour tous les officiers, dans un commandement : « Un chef n'abandonne pas ses hommes ; pas plus dans le malheur que dans le danger. » Et il est vrai, je m'en porte garant, que lorsque les Allemands, quelques jours plus tard, séparèrent les officiers des hommes de troupe pour constituer deux colonnes distinctes, cette séparation fut ressentie, du moins par les officiers, comme un arrachement douloureux. Ils demeuraient naïvement convaincus, les pauvres, que leurs hommes avaient besoin d'eux ; en fait, c'était simplement la fraternité de régiment qui prenait pour eux cette forme. Ce qu'il en était chez les hommes de troupe, je l'ignore. Mais je serais fort étonné qu'ils n'aient pas éprouvé un sentiment analogue : avoir porté le même numéro de régiment, voire de division, valait alors parenté, parenté quasi charnelle². M'est-il permis d'anticiper ? Cinq ans plus tard, en mars 45, notre colonne d'officiers affamés fut hébergée pour un temps dans un Stalag ; c'était la première fois depuis 40 que nous nous retrouvions en présence d'une masse de sous-officiers et d'hommes de troupe. Je dis en présence, et non mêlés à eux ; car à l'intérieur même du camp nous étions, nous officiers, isolés par une cloison barbelée. Des deux côtés de cette cloison la foule se pressait. Une seule interrogation en montait : « Y aurait pas par là des types du ... ? » Suivaient les numéros de régiment ; et sur réponse affirmative, les pommes de terre affluaient. Des sous-officiers de mon régiment que je ne connaissais pas se débrouillèrent pour me faire passer de leur côté du barbelé et m'offrirent un gueuleton dont je garde encore un

souvenir éperdu. Il est évident que des liens affectifs, attestés de la sorte en 1945, existaient déjà en 1940. On n'a pas le droit d'en sous-estimer l'effet dans nos décisions.

Quoi qu'il en soit de mes motifs, je ne tentai point de m'échapper au soir du 29 mai 1940, et je m'acheminai en fin de compte dans l'ombre, seul et nanti de mon sauf-conduit, vers notre ancien P.C. d'abord, puis vers l'école (?) où on me dit que le colonel et ses officiers étaient logés. Piteux ? Amer ? Bourrelé de regrets ? C'est évidemment cet état d'esprit que je suis porté aujourd'hui à me prêter rétrospectivement. Mais, je crois, à tort. Car enfin, entre l'hôpital Calmette et notre ancien P.C., la route était assez longue pour me laisser tout le temps de changer d'avis, si ma première décision me semblait déplorable. Je me permets de prétendre que mon tempérament n'est pas d'un indécis ; je me vois mal traînant solitaire pendant une heure dans la nuit, déchiré par la lancinante question : « Je fiche-t'y le camp ou non ? », cependant que mes pas, d'eux-mêmes, me ramènent vers mes chaînes. Non, ce n'est pas le genre du monsieur. Je n'ai gardé aucun souvenir de ce que je pensais durant ce retour. Le plus probable, me semble-t-il, est que ma tête était complètement vide. J'avais hésité à la sortie de l'hôpital Calmette, puis pris ma décision ; après quoi, affaire réglée.

Il était tard, nuit noire, lorsque je retrouvai mes camarades. Je crois que c'est le colonel qui me fit alors cette réflexion : « Tiens ! on croyait ne plus vous revoir ! », probablement sans arrière-pensée, mais dont le ton me parut étrange. Frappé à tort ou à raison, je lui prêtai un sens ambigu, presque de reproche. Et je commençai à me mordre les doigts d'être revenu. Du moins est-ce ainsi que je vois les choses à présent.

Avant de poursuivre, je voudrais revenir un peu en arrière sur deux souvenirs, deux îlots d'images plutôt, qui surnagent dans ma mémoire, séparés l'un de l'autre, et séparés l'un et l'autre de leur environnement ; tout ce que je sais, c'est qu'ils se placent après ma sortie de l'hôpital Calmette et avant que j'aie rejoint mes camarades ; vraisemblablement lorsque, m'étant présenté à notre ancien P.C., j'y fus pris en charge par quelque accompagnateur germanique – je ne peux pas prononcer encore le mot de garde ! Les voici l'un après l'autre, dans le premier ordre qui me vient à l'esprit.

Je suis conduit à un P.C. allemand, dans une villa. De quel niveau,

je l'ignore. Sans doute de régiment, car je crois me souvenir que le plus haut gradé était un colonel. Un jeune lieutenant m'introduit dans une salle à manger assez vaste ; une vingtaine d'officiers y sont en train de sabler le Champagne, nu-tête, mais en vareuse et nullement débraillés. Je suis, moi, en manteau, sanglé du ceinturon et du baudrier ; casqué bien entendu et, je pense, fort poussiéreux de la route, fort marqué aussi par la fatigue. Le lieutenant m'amène au colonel, ou major, maître de céans ; je prends mon garde-à-vous le plus strict, salue, et me présente réglementairement, en français, cela va de soi. Réponse parfaitement correcte, corps raidi, talons joints et tête qui se démanche à hauteur de la nuque ; suivent quelques mots, en français je crois bien. C'étaient des compliments virils, de soldat à soldat – on voit le ton ! – sur la manière dont nous nous étions battus, notre vaillance, etc. J'ai l'air de sourire ; en réalité, pourquoi le cacher ?, cela m'a fait quand même plaisir. Vint alors, sur le ton de la conversation, une question qui n'était pas un piège : combien de troupes avaient cessé le combat aujourd'hui ? Je répondis évasivement : je ne sais pas, mon régiment, peut-être un peu plus, une division... J'entends encore les officiers qui nous entouraient se récrier de joie quand ces mots leur furent traduits ; visiblement, au niveau de la troupe, les Allemands ignoraient eux aussi l'ampleur des succès qu'ils étaient en train de remporter, et même de célébrer au Champagne. Une coupe alors m'est courtoisement présentée, que je refuse non moins courtoisement avec un petit sourire entendu (Dieu sait pourtant comme je pouvais avoir soif !). On n'insiste pas : on me comprend. Re-salut, et je sors, tandis que les bouchons de Champagne sautent de plus belle, ponctuant les rires d'hommes... Après un tiers de siècle, je me rappelle cette scène avec une parfaite exactitude. Ce qui me frappe et, je crois, me frappa sur-le-champ, c'est son côté enfantin, abrité sous les poses chevaleresques du type *Grande Illusion*³. La guerre, outre le reste, est aussi un jeu. Ces messieurs et moi nous jouions, et par conséquent nous nous comportions en partie comme des enfants, avec ce qu'il peut y avoir là d'attendrissant autant que de risible. Bien sûr, mieux vaut que le prisonnier soit traité ainsi que livré à la risée et aux coups des vainqueurs, comme font les sauvages et les Syriens. Mais la pensée que des hommes étaient morts ou mutilés à jamais, que l'issue des combats engageait tout le destin de l'humanité, et que cependant nous étions là à jouter dans un tournoi de samouraïs,

non, ça ne passait pas, et ça n'est toujours pas passé.

L'autre souvenir est celui de mon interrogatoire réglementaire comme prisonnier. Juste avant l'autre ? Juste après ? Brusquement un pont vient de s'illuminer entre eux. C'était avant, bien sûr, dans la même villa : je fus d'abord interrogé dans un bureau du rez-de-chaussée, et ensuite conduit dans la salle à manger du premier, où avait lieu la petite fête. Oui, c'est bien cela ; mais peu importe, inutile de bouleverser l'ordre naturel qu'a pris mon récit.

Bien entendu, je savais que j'aurais à subir un interrogatoire ; une sale pilule à avaler. Je m'y étais préparé mentalement de mon mieux ; j'étais décidé à ne rien trahir des grands secrets dont j'étais dépositaire. – Une fois de plus je raille, et j'ai tort. Aujourd'hui, qui dit interrogatoire pense automatiquement aux procédés de la Gestapo ou de Massu. Comme je n'ai eu rien de tel à affronter, je suis rétrospectivement enclin à tourner en dérision mes inquiétudes d'alors. D'autre part, dans l'effondrement catastrophique de toute la France, on se demande évidemment ce que je pouvais avoir à cacher et ce que l'ennemi pouvait avoir intérêt à m'arracher. Mais ici encore, c'est faire trop bon marché de la réalité historique telle que les contemporains la voyaient : ni les Allemands de base ni moi ne mesurons l'ampleur du désastre. Je devais donc normalement m'attendre à un interrogatoire normal où mon vis-à-vis essaierait de me faire dire ce que je ne devais pas dire, et l'essaierait particulièrement s'il connaissait ma qualité d'officier de renseignements.

Les choses se passèrent sans histoire. Je fus introduit dans un bureau ouaté, qui devait être en temps civil un cabinet de notaire ou quelque chose de ce genre. Derrière la table, assis, mon interrogateur – le mot sonne très universitaire, mais je le laisse tel qu'il vient de tomber de ma plume. Fus-je invité à m'asseoir moi aussi ? Je ne jurerais pas que non. Peut-être avais-je quand même une sentinelle derrière mon dos ? Après l'interrogatoire d'identité, quelques questions un peu plus insidieuses me furent mollement posées. Il s'agissait de ce que j'ai appelé, dans *Ô Soldats de Quarante*, les « figures libres » ; j'avais l'impression d'ailleurs que mon vis-à-vis y mettait la même absence de conviction que moi-même la veille⁴, mais pour des raisons inverses. Je répondis évasivement. Bien entendu, je parlais en français ; dès ce moment-là, je crois pouvoir l'affirmer, je m'étais

résolu à ne jamais user de l'allemand quand je me trouvais ainsi dans la main de mon ennemi. Je ne pense pas qu'il ait songé à s'informer de mes fonctions ; je n'étais donc pour lui qu'un officier d'infanterie parmi des dizaines d'autres. Je me suis souvent demandé comment j'aurais résisté si l'interrogatoire avait été plus, heu..., musclé. Aurais-je tenu le coup ? Jusqu'à quel point ? C'est l'éternelle question, la même que se posèrent tant de résistants avec plus de raisons, et à laquelle seule l'expérience permet de répondre.

J'eus enfin droit à l'obligatoire couplet de propagande sur les judéo-ploutocrates et les Anglais qui nous avaient mis dans le pétrin – si je ne l'ai pas entendu cent fois par jour à cette époque-là, je veux bien l'entendre une fois de plus ! Je ne bronchai pas, je m'efforçai de garder le visage le plus vide que je pus. Pour être honnête, je dois dire que mon interlocuteur avait l'air de penser lui aussi à autre chose en récitant sa leçon. Apparemment, il ne lui vint pas à l'esprit que je pouvais être juif moi-même. Je n'avais aucune raison de le lui révéler.

Et je crois que c'est tout pour le premier soir. J'ai dit plus haut que je fus conduit dans l'« école » où mes camarades avaient été enfermés. Mon agenda de poche porte cette simple mention : « Première nuit, le pensionnat. » Va donc pour un pensionnat. Tout ce que je me rappelle, outre la réflexion du colonel dont j'ai déjà parlé, c'est l'apparition du lit de fer où j'allais enfin pouvoir dormir. Même pas tout le lit : ma mémoire ne m'en montre que le pied laqué de blanc dans la clarté de la lune, l'arrondi des montants, les barreaux verticaux. Je ne suis même pas capable de dire s'il y avait un matelas sur le sommier et des couvertures – des draps, n'en parlons pas ! En forçant un peu ma mémoire, je serais enclin à croire que je me jetai à même le sommier, car j'en revois le maillage métallique, qui autrement m'eût été invisible. Cette image, quelques mots qui pataugent dans ma bouche, le sentiment bienheureux de m'abandonner ; et le noir. Je ne pourrais même pas dire comment je me suis écroulé, et s'il m'a fallu une demi-seconde ou seulement un quart pour m'engloutir dans le sommeil, dans le néant.

Je ne sais pas davantage combien de temps j'ai dormi.

mon carnet. Grande merveille, il y avait quelque chose, à la date du 5 juin, donc avec fort peu d'éloignement. J'y notais l'éclatement d'une « maison dans un nuage rose », non d'une église, mais à trente mètres seulement. On voit que ma mémoire, au lieu de dramatiser romantiquement la réalité, tendrait plutôt à l'apaiser. Goût de la litote, toujours ?

2.

Je parle naturellement pour les unités de l'armée du Nord.

3.

Je me rappelle que j'avais l'impression de vivre pour mon compte ce très beau film, que j'avais vu deux ou trois fois les années précédentes.

4.

Oui, la veille encore, nous faisions des prisonniers, et je les interrogeais.

Nous marchons...

J'ai gardé de 1940, outre mes carnets intimes, assez chiches de renseignements concrets, un agenda de poche, mignonnement relié en cuir bleu et donc bien protégé contre les aléas de l'existence, mais vraiment exigü : 8 centimètres sur 5,5, et trois jours par page ; de plus, surchargé par des notes de 1945 – je n'avais pu m'en procurer un autre dans l'intervalle, et il se trouve, curieusement, que les jours de la semaine des deux années coïncident, sauf un malencontreux jeudi 29 février 40, qui décale toute la suite. La captivité apprend à être économe.

Sur ce mini-agenda, j'ai porté un certain nombre d'indications elliptiques jusqu'à mon arrivée au camp de Gross-Born ; et plus tard de nouveau, au début de 45, pour le retour. J'ai tenu à marquer étapes, distances, heures de départ et d'arrivée, quelquefois aussi un de ces détails minimes et apparemment sans signification auxquels le souvenir peut s'accrocher. Ces notes sont prises tantôt à mesure, tantôt avec quelques jours de retard ; elles sont tantôt sans intérêt spécial, tantôt au contraire subtilement masquées (on verra qu'un simple « accueil à Venlo » me dit beaucoup de choses) ; ou bien encore minutieuses comme pour inciter à une recherche ultérieure, mais j'ai oublié pourquoi... Bon ! Je ne vais pas me livrer à une exégèse qui serait fastidieuse et ne nous apporterait rien de plus que mes souvenirs eux-mêmes. Je veux tout de même souligner à l'intention du lecteur que le mini-agenda joue, sous une forme très abrégée, un rôle de journal de marche. Il fixe les faits et permet, si besoin est, un témoignage circonstancié. Que j'aie éprouvé le besoin d'agir de la sorte pour toute cette période intermédiaire en dit plus long qu'on ne croit peut-être sur mes intentions d'alors. Je suis sibyllin : tout cela s'éclaircira au fil du récit, je l'espère.

Le 30, nous avons été transférés du « pensionnat » un peu plus au sud, à Avelin. Je le dis parce que mon mini-agenda le dit ; et d'ailleurs mon carnet, qui pour une fois ouvre la bouche, précise le lendemain qu'à Avelin nous avons couché sur la paille, et que nous étions une trentaine d'officiers. Fort bien ; ça doit être vrai.

Mais je n'en garde aucun souvenir ; ni du trajet, ni de l'arrivée, ni du cadre. Rien : le noir intégral. Même pas le noir : le néant ; ce que peut voir un aveugle né. Réveil ? Lever ? Toilette ? Nourriture ? Marche ? Rien. Je suppose que je continuais à dormir.

Je me laisse dormir et j'en profite pour te donner, mon enfant, quelques indications générales, qui te permettront de mieux comprendre la suite.

D'abord la litanie des *morgen früh*. Cette expression signifiait pour moi, jusqu'alors, « demain matin », ce qu'elle signifie en effet. Nous avons appris que ce « demain »-là était celui du barbier : demain on rase gratis. Je n'en vois pas d'équivalent exact en français courant ; quelque chose qui, paraissant dire : « Oui, dès demain ! », dirait en réalité : « Non, jamais ! » – sans le dire, avec en arrière-plan : « Tu peux te l'accrocher, mon bonhomme ! » Il y aurait peut-être un équivalent espagnol : *mañana* ; mais je ne connais pas l'espagnol.

Nous avons acquis très vite l'expérience de l'expression. Voyant couler les heures, nous nous informons de celle de la soupe. « *Morgen früh*, la soupe. » De *morgen früh* en *morgen früh*, on n'a rien dû nous distribuer pendant plusieurs jours. – En cinq ans, avons-nous pu l'entendre, ce *morgen früh* ! Il a fini par s'intégrer à notre langage, et deux anciens P.G. se reconnaissent sur-le-champ à son usage. « La retraite du combattant ? Mais *morgen früh*, mon vieux, tu crois encore au Père Noël ? » Je ne sais rien de plus typiquement germanique que ce *morgen früh*. Un gardien français répondrait tout bonnement merde à son prisonnier qui lui poserait une question embarrassante. Son homologue allemand, astreint quand il n'aboie pas à la *Gemütlichkeit* bien de chez lui, à la gentillesse, répondra que c'est pour demain, *morgen früh* ; et il passera, le pauvre, pour un sale hypocrite, alors qu'il voulait simplement ne pas faire de peine au monsieur. Ainsi naissent les malentendus et les haines entre les peuples.

Ma cantine avait brûlé à Lille. J'y conservais, outre mes vêtements et mon linge, des papiers ultra-précieux, carnets de ma vie antérieure, préparations de mon futur premier roman *À travers nos déserts*. Las !

Las ! Las ! Grillé, tout cela, à cause de cet idiot de dépôt de munitions qui sauta à côté, rien que par jalousie pour celui du Parthénon. Je ne sais pourquoi, peut-être parce que je m'étais allégé en vue de ma mission, mon sac avec mes affaires personnelles avait disparu. Il me restait ma musette de masque à gaz et mon porte-cartes ; je n'ai pas dû avoir de peine à dénicher une musette abandonnée. C'était là tout mon bagage. Que je n'oublie pas toutefois la fameuse canne-siège. Quant à ma tenue, je portais, on l'a vu, manteau, casque et ceinturon-baudrier. D'ordinaire, j'avais mon calot dans la poche ; mais je m'en étais servi à Nœux-les-Mines quelques jours plus tôt pour serrer un pansement d'urgence sur la cuisse de mon ami L... G..., blessé près de moi¹. J'avais donc mon casque pour toute coiffure. Cet objet est très commode pour dormir sur la dure : il encoquille douillettement le crâne et fait un oreiller très convenable. Mais le jour, sous le soleil, et Dieu sait quel soleil nous avions ces jours-là, il pèse des tonnes et chauffe comme un four. Nombre de prisonniers dans les colonnes ont très vite jeté leur casque, n'en gardant que la coiffe de cuir. Le spectacle n'était pas beau : qu'on se reporte aux photos de l'époque. Pour ma part, je me suis toujours refusé à cet allègement. J'ai fini par jeter mon casque, assez tard d'ailleurs, tout à la fin des marches, mais coiffe comprise. J'éprouvais à son égard une sorte d'affection mêlée de déférence, de reconnaissance aussi. Je respectais sa valeur symbolique et cela m'ennuyait qu'après avoir couvert mon chef, il servît de trophée à quelque soldat ennemi ; ma dignité en souffrait obscurément, et l'on peut sourire si l'on veut. Aussi, malgré les inconvénients que j'ai dits, je restai d'abord constamment casqué. Puis je me procurai un béret, acheté à un civil ; je suspendis alors le casque à mon ceinturon. Chose assez étonnante, moi qui ne porte jamais de coiffure, je me refusais à marcher tête nue en uniforme : la discipline militaire l'interdisait alors formellement et je ne voulais sans doute rien faire, dans ma position, qui parût la bafouer. Pourtant la discipline et moi ne faisons d'ordinaire pas très bon ménage.

Sur la route, par la suite, je ramassai divers objets, dont d'autres prisonniers, trop chargés, se débarrassaient au fil des marches. Je m'enrichis ainsi d'une pèlerine de facteur en beau drap bleu marine, à capuchon ; preuve que les Allemands avaient empoigné quelque part un facteur en le prenant pour un soldat. Un peu petite pour moi, la pèlerine devait me faire néanmoins un très long usage comme

couverture. Je ramassai aussi un havresac belge, ou plus exactement deux havresacs l'un après l'autre, chacun fort démantibulé ; à une étape, avec les deux, je parvins à en refaire un, convenable et à armature complète. Je devais le garder pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'il fût confisqué au cours d'une fouille, comme « prise de guerre » – hé oui, c'est comme ça ! Je trouvai encore une gourde belge ; plus petite que les nôtres, elle était plus encombrante parce que moins plate ; ça valait mieux que rien. Quoi d'autre ? Voyons, voyons...

Il y eut sans doute un rasoir, puisque ma barbe ne s'est jamais développée. Il y eut, je m'en souviens tout à coup, un réveille-matin. Incapable de dire pourquoi je m'en étais chargé ; sans doute simplement parce que j'avais de la place, et que des ressorts, des roues dentées, ça peut toujours servir. Une gamelle ? Oui, il me semble. En tout cas une boîte à biscuits. Vide, bien sûr.

On m'excusera de mentionner avec tant de minutie ces ustensiles hétéroclites. C'étaient nos richesses ; elles nous ont aidés à traverser la Belgique et à vivre en Poméranie jusqu'à l'arrivée des premiers colis, en août. C'est seulement en septembre que j'ai reçu ma première chemise, et je n'avais que celle que je portais, aucune de rechange dans mon havresac belge rafistolé. Des détails comme ceux-là me paraissent plus significatifs que de longues tirades.

Revenons à Avelin. Je viens de m'y réveiller... Rassure-toi, mon enfant, je ne vais pas tout récapituler jour après jour. Mais cette petite ville s'inscrit en noir dans ma mémoire, et il me faut dire pourquoi : la loi d'objectivité à laquelle je me suis astreint me l'impose. C'est à Avelin en effet, ce ne peut être qu'à Avelin, que nous avons eu en France quelques contacts avec des civils. Nous étions dépouillés de tout ; eux faisaient argent de tout. Le verre d'eau : trois francs, s'il m'en souvient ; en tout cas, ils le vendaient, les sagouins ! C'étaient des Français. Le contraste entre leur férocité rapace et la gentillesse, le dévouement que nous allions rencontrer aussitôt après en Belgique m'ahurit aujourd'hui encore. L'un d'entre nous essaya de leur acheter des vêtements civils. Sourde oreille : ils avaient la frousse ; je revois encore leur dérobade oblique. Un vraiment sale souvenir.

Ensuite, ce fut la traversée de la Belgique, une troisième fois donc. Transportés jusqu'à Tournai en camion, nous fîmes tout le reste à pied : Ath, Enghien, Lot, Wavre. Cette dernière étape, grâce à

d'ingénieux détours, fut de 45 kilomètres ; comble de bonheur, elle nous fit traverser la plaine de Waterloo. Les autres, plus courtes, tournaient autour de 22 à 25 kilomètres, du moins sur le papier. Cette traversée à pied de la Belgique fut, je pèse mon mot, terrible. Si terrible que je ne sais trop comment l'évoquer avec justesse ; même la litote y est impuissante. Tenons-nous-en aux faits, contés tels qu'ils me reviennent, à mesure qu'ils me reviennent, et sans ordre précis.

Nous marchons en colonne, étroitement surveillés par des sentinelles, l'arme prête. Combien d'hommes dans notre colonne ? Je ne saurais le dire : des centaines, des milliers peut-être. Uniquement des officiers. En tête, les Anglais, la poignée d'Anglais capturés, une dizaine au plus : des jeunes garçons interminables, dégingandés, caoutchoutés, le plat à barbe drôlement juché au sommet du crâne et voguant là-bas, très haut au-dessus du moutonnement des têtes ; impassibles sous les insultes et les quolibets dont les Allemands les abreuyaient. Pendant les marches, ils étaient ainsi mis en montre pour les populations. Je n'ai d'ailleurs jamais compris la logique qui présidait à ces exhibitions. La propagande nazie clamait que les Anglais faisaient se battre les autres pour eux, qu'ils avaient d'ailleurs tous fichu le camp, et pourtant, quand elle en tenait quelques-uns sous la main, c'était pour les monter en épingle. Parce que ce qui est rare est cher ? Bien subtil, et qui ne résout pas la contradiction. Aux étapes, on retrouvait les *boys* inmanquablement de corvée de chiottes, mais toujours avec le même flegme, la même dignité dédaigneuse, poussant ou traînant sans s'émouvoir un balai de bruyère rongé jusqu'au manche, tandis que le gardien s'étranglait d'aboiements après eux.

Nous marchons ; ou plutôt, nous nous traînons. Chacun pour soi. Un soleil de plomb. Dans les villages que nous traversons, les gens, sur le pas de leur porte, nous regardent passer en silence ; parfois une femme fond en larmes et se sauve chez elle, ou bien elle reste là immobile, le visage ruisselant, offert. Les gardiens vociférant s'échelonnent le long de la colonne, les uns à bicyclette, les autres à pied, avec relais organisés. Entre deux *Posten*, en visant bien, nous quémandons par gestes à manger ou à boire, à boire surtout. Hélas ! D'autres colonnes nous ont précédés ; comme après le passage de sauterelles, tout a été dévoré, et les gens nous répondent par des gestes d'impuissance. Ils ont placé des seaux d'eau, quelquefois

blanchie d'une goutte de lait, au bord de la chaussée. Mais les autorités allemandes ont publié des interdictions catégoriques de communiquer avec les prisonniers ; « *sonst wird geschossen !* », « autrement il sera tiré ». Les seaux du moins sont là, les gens rangés un peu en arrière, et il arrive qu'un gardien moins féroce nous laisse plonger un quart ou remplir notre gourde au passage, tout en hurlant mécaniquement ses « *los ! los ! Weiter, Mensch !* », pour le cas où son sous-off serait par là. Ou bien il se précipite pour flanquer les coups de crosse obligatoires, mais après, au lieu de le faire avant... Une ou deux fois, moi aussi, comme tout le monde, j'ai profité d'une de ces tolérances. Une femme m'a mis dans la main un œuf frais. Je l'ai placé dans ma boîte à biscuits vide. Il s'y cassera, et je lécherai le suc gluant où collent quelques miettes des défunts biscuits. Ce sera ma seule nourriture pendant trois jours.

Le plus souvent, les gardiens ne sont pas si gentils. J'en vois encore un se ruant sur les seaux alignés au bord d'un trottoir et les envoyant valdinguer à coups de botte, avec de gros rires à notre adresse et à celle des spectateurs immobiles. D'autres tirent carrément dans le tas. C'est ainsi qu'un capitaine du 27^e d'infanterie fut tué d'un coup de fusil au cours de l'épouvantable étape Lot-Wavre : pensez donc, malgré le *verboten*, il avait fait deux pas hors de la colonne en direction d'un seau ; ça lui apprendrait à désobéir. La balle qui l'abattit trouva moyen d'en blesser un autre à l'épaule : avertissement mérité, n'est-ce pas. L'assassin était un soldat d'une vingtaine d'années, à figure de pâle gouape ; nous l'avons revu ensuite plusieurs fois parmi les autres ; il se comportait sans gêne particulière.

Le 27^e, régiment de la victime, appartenait à ces unités qui, ayant obtenu les honneurs de la guerre, avaient défilé dans Lille entre deux rangs de troupes allemandes présentant les armes...

Devant ces scènes, nous grommelions des injures, en ruminant d'informes idées de vengeance. Mais les monotones *los, los, weiter, marsch* nous chassaient plus loin. Un pas, de nouveau, après l'autre ; et bien vite toute imagerie intérieure s'éteint dans l'épuisement de bêtes fourbues. Je viens de dire que je n'avais rien mangé pendant trois jours. Ce n'est pas tout à fait exact. Au bord de la route, dans la campagne, poussait de la rhubarbe. Nous cassions les plantes en passant et les sucions pour apaiser notre soif dévorante. Je n'ai même pas besoin de fermer les yeux pour retrouver la tige raide, luisante et

charnue, avec ses longues nervures tendues comme des muscles, et sa couleur pourprée sur fond verdissant, et le suc vinaigré mord merveilleusement tout l'intérieur de ma bouche, régénère mon palais, mouille de nouveau ma langue desséchée comme un bout de coton. Trois jours sans manger, oui. Au soir, la soupe nous était promise pour *morgen früh* ; et le matin, pour le gîte du soir. Je ne me rappelle même pas en quoi a consisté le repas, soupe ou casse-croûte, qui nous fut quand même servi un certain jour.

À propos de soupe, je me rappelle fort bien, en revanche (mais ce devait être avant le long jeûne), une distribution qui eut lieu dans l'un de ces pensionnats ou couvents bien clos où nous étions en général enfermés le soir. La marmite fumante avait été déposée dans une courette intérieure, et nous faisions la queue dans le corridor qui y aboutissait. La discipline ne perdant jamais ses droits, l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé avait pris la direction des opérations ; c'était un petit commandant pète-sec très agité, qui me paraissait vieux comme un bouchon sculpté. Nous étions déjà séparés des hommes de troupe ; mais quelques-uns d'entre nous avaient réussi à garder avec eux leurs ordonnances. Comme l'un de ceux-ci s'approchait timidement à son tour en tendant sa gamelle, le commandant jaillit littéralement en avant :

– Pas pour toi, ça ! C'est la soupe des officiers, ça !

La soupe des officiers !... Le mot ignoble s'est imprimé à tout jamais en moi. Trois ou quatre ans après, écrivant une des nouvelles que j'ai rassemblées sous le titre *Ciel ouvert*², est lui qui m'est revenu spontanément à la plume pour évoquer des chacals qui se disputent une charogne. Mais dès la seconde même où j'entendis glapir la voix du vieux schnock, je perdis tout respect pour les vieux hommes. Jusque-là je montrais à l'égard de l'âge une déférence assez naïve. Fini désormais, tout net. Vieux ou jeune, j'attends d'abord de l'homme qui est devant moi une preuve de mérite avant de m'incliner.

Je dois le dire à notre honneur, il y eut quelques murmures de protestation dans nos rangs, mais fort timides, tant la discipline nous tenait encore. Et puis, et puis...

Et puis je revois les yeux allumés de tous ces êtres faméliques, en attente de la soupe, dans la nuit tombante. Des loups ! Lequel ne pensait pas alors ce que je pensais moi-même : « Nous sommes ici quelques dizaines. Répartie entre nous, cette marmite de soupe

représentera un petit repas ; petit, mais vrai. Si on la distribue aux centaines d'hommes qui sont parqués dehors, qu'est-ce que ça donnera par tête de pipe ? Un dé à coudre ? Autant que nous en profitions nous tout seuls, plutôt que de la disséminer inutilement entre tous. » Et c'était vrai, et c'était ignoble, et nous y étions condamnés.

Ce que j'ai fait, moi, personnellement ? Oh ! rien, je crois, de spécialement héroïque ou saint. J'ai dû participer aux murmures de protestation, mais parce qu'il ne s'agissait que de nourrir quelques ordonnances excédentaires. Qu'aurais-je fait si quelqu'un avait proposé l'héroïque et sainte sottise de partager avec les masses du dehors ? Allons, j'étais moi aussi heureux de me repaître, fût-ce au détriment des autres. Heureux et honteux.

Je pense que les propriétaires d'ordonnances ont partagé leur pitance personnelle avec leur serviteur...

Nous marchons. Dès que j'évoque ces jours-là, je me retrouve en train de marcher, cuit par un soleil sans merci, le pouce gauche passé dans la bretelle de la musette ex-masque à gaz (j'ai balancé le groin depuis longtemps) ou de la musette tout court, le dos rond sous le sac belge rafistolé, avec son armature de baguettes en bois ; ma main droite s'appuie sur la célèbre canne-siège. J'ai cette marche écrasée de l'homme qui économise son restant de forces, et au diable la coquetterie, au diable la dignité. Ma tête pend, mes lèvres pendent. J'ai réglé mon souffle une fois pour toutes ; par ma bouche ouverte, toutes les deux secondes, mécaniquement, il tombe, consistant et palpable comme une boule, brûlant au passage mes gencives et séchant la chair ; puis un peu d'air frais remonte, tout seul, sans s'amuser à forcer l'étroit passage des narines. Devant moi, unique horizon, les reins, les fesses, les molletières, les talons du camarade qui me précède. Les talons : le droit soudain disparaît vers l'avant, tandis que le gauche se décolle un peu du sol ; puis je retrouve le droit pesant sur la terre, et c'est au tour du gauche de s'envoler, et par-dessous filent vertigineusement d'écœurantes immensités de gravillon blanc. De temps à autre, un heurt dans les reins, « quel con ce type qui est derrière ! », me bouscule, me fait trébucher, me jette contre celui qui est devant, qui grommelle. Incident clos, oublié, marche, marche, l'andouille de derrière, encore lui, trouve soudain moyen de me cogner la cheville, un peu plus je tombais ; ou bien c'est l'andouille de devant, il laisse traîner son pied, la pointe du mien vient buter contre

son talon, une douleur atroce file en un éclair de l'orteil à la nuque tout le long de l'échine. Reproches véhéments, injures, protestations, menaces ; mais tout déjà s'est étouffé dans l'accablement de la fatigue. Peut-être aussi, au dernier moment, un retour de lucidité nous rappelle-t-il que l'ennemi est là, tout prêt à s'amuser de nos altercations. Et pourquoi, à ce propos, ne noterais-je pas un détail significatif ? Même pour nous engueuler, nous continuons à nous vouvoyer entre inconnus ; le tutoiement n'apparaîtra que bien plus tard, après de longs mois dans le camp ; parfois même il attendra le retour en France, les retrouvailles, les « tu te rappelles quand... ».

Nous marchons. Un nuage de poussière nous enveloppe, nous dessèche la gorge, nous colle aux cils – les petites routes que la colonne emprunte sont rarement goudronnées. Autour de moi, quand je relève un peu les yeux, je ne vois que capotes kaki en mouvement ; une fois, comme nous croisons une route transversale, je lis sur la borne : « Waterloo 3 km. » C'est par là à droite. Waterloo, morne plaine. Une espèce de vague sourire parvient à se former quelque part en moi. Puis la fatigue retombe. Pas seulement la fatigue. Bien que le souvenir s'en soit à demi effacé, il me semble que j'ai souffert beaucoup des pieds. Par moments, une douleur foudroyante, comme un coup de rasoir, tranche la voûte plantaire net par le travers, on dirait que la chair même éclate, et la brûlure de fer rouge persiste ensuite durant de longues minutes. La peau effectivement est fendue, comme je m'en aperçois à l'étape ; vers la naissance des orteils, des ampoules aussi ont crevé. Allons, quelle sottise pudique rétrospective me retient de parler ? J'ai les pieds en sang, au sens propre. Forcément : comme le dit le règlement d'infanterie, « les pieds sont l'objet de soins attentifs, etc. ». Or, je n'ai rien pour les soigner, ni graisse pour assouplir la peau, ni aiguillée de fil pour percer les ampoules sans les déchirer, en y laissant ce drain de fortune. Je n'ai que ma jeunesse, et un assez bon entraînement à la marche. Apparemment que ça ne suffit pas...

Nous marchons. Le style de marche, naturellement, est allemand. Cela signifie qu'au lieu de marquer, comme dans notre armée, dix minutes de pause toutes les heures, nous avons droit à vingt toutes les deux heures. La différence n'a l'air de rien sur le papier, mais elle est considérable dans les faits, d'autant que les gardes ne respectent guère leur propre règlement. Veulent-ils, en espaçant les haltes, montrer

comme ces officiers français sont débiles ? Ont-ils simplement eux-mêmes hâte d'arriver ? Comme ils font la moitié du trajet à bicyclette, et bien nourris, bien abreuvés, et sans sac sur le dos, ce qui nous est supplice leur est agréable balade. Parfois une clameur exaspérée naît quelque part dans la colonne : « La pause, tas de salauds ! » Ah ! la haine qui peut siffler dans une simple lettre, le *s* de « salaud » ! La clameur s'enfle, court en bouffée sur toute la colonne, puis retombe, s'éteint : crier fatigue. Et l'on entend de nouveau, aussi indifférents, les jappements monotones des chiens de garde, *los, los, weiter, marsch*. Je crois me souvenir qu'il existe, côté français, un chef de colonne, naturellement le plus ancien dans le grade le plus élevé ; il lui arrive de protester auprès des gardes. Ça sert, ou ça ne sert pas...

Aux haltes, dans les débuts, je me déchargeais à l'instant de mon barda et m'abandonnais, bras en croix, dans l'herbe du talus. Mais très vite la durée des arrêts se révéla capricieuse, soit par la malignité des gardes, soit plutôt, tout simplement, à cause des à-coups de la marche. On sait ce qui se passe à un feu tricolore, quand les voitures se suivent à touche-touche : plus la file est longue, plus irrégulièrement se répercute le démarrage au vert qui, un peu loin, finit par se faire au rouge. De même, dans une longue colonne de marche, le moindre ralentissement, la moindre accélération en tête s'amplifient démesurément à quelque distance, faisant alterner pas précipités et haltes brutales. Au bout d'un certain temps, la seule pensée de me désharnacher pour me rebrêler deux minutes après me harassait davantage que le poids du barda. Je me laissais donc glisser à terre tel quel, sac et musettes calant les reins, la tête renversée en arrière. Parfois même, si je pariais sur un arrêt bref, je demeurais debout, obliquement appuyé sur la miséricordieuse canne-siège ouverte ; je me pliais seulement vers l'avant, de manière à faire porter le sac directement sur la nuque et les épaules, en déchargeant le défaut meurtri par les courroies. Quand l'ordre de reprendre la route arrivait, avec l'obsédante litanie des *los, Mensch, los, los, schneller da*, un coup de reins pour m'arracher, et voilà, c'était reparti, un pas, un autre, encore un, quelle raison de s'arrêter, de s'écrouler ici plutôt qu'au pas suivant ?

Combien étions-nous à ce moment-là sur nos routes ? Je n'en ai pas la moindre idée, sinon qu'il faut chiffrer par dizaines de mille. Le 2 juin, nous étions déjà à Enghien. Dunkerque tomba le 4, nous

repartîmes le 6 pour gagner Lot, puis, le lendemain, Wavre, débordant Bruxelles au sud. Il est clair que la masse d'hommes ramassée à Dunkerque était encore loin derrière nous ; nous formions la vague précédente, et encore un coup j'en ignore l'importance. En revanche, il n'est pas difficile aujourd'hui de deviner la raison pour laquelle l'armée allemande nous imposa des mouvements aussi irréguliers. Ce n'est certes pas par bonté d'âme et pour nous faire reposer qu'elle nous maintint quatre jours à Enghien ; je suppose que les opérations autour de Dunkerque requéraient la liberté du trafic sur les routes. Ce n'est pas davantage par sadisme qu'elle précipita ensuite la marche, plutôt pour faire place au nouveau flot de captifs qui arrivait. Mais incompréhensibles pour nous dans le moment, ces brusques changements de rythme donnèrent lieu aux plus invraisemblables bobards. Un seul, champion, m'est resté en mémoire. Il annonçait que les troupes françaises avaient lancé une offensive à partir de la Maginot, du côté du Luxembourg, enfin par là, et, ayant crevé le front allemand, marchaient sur Cologne. Rien que ça ! Ainsi tout s'expliquait. On nous maintenait sur place ? C'est parce que le passage vers l'Allemagne était coupé ; ou, s'il ne l'était pas encore, « ils » avaient besoin de faire monter leurs renforts, et dare-dare. On pressait notre marche ? C'était pour que nous soyons passés avant que les troupes françaises aient coupé la route. Je ne pense pas avoir jamais donné moi-même dans ce bobard ; sans doute, personne d'autre non plus. N'empêche : aux étapes, nous nous le colportions de l'un à l'autre, avec les moues sceptiques qui étaient de rigueur. Il persista ainsi plusieurs jours, doucement cajolé la nuit par une part de nous-mêmes, cependant que le jour une autre part, la raisonnable, clamait que ces fausses nouvelles étaient lancées à dessein par l'ennemi, afin de détruire notre moral.

J'ai dit plus haut que très vite nous avons été séparés de nos hommes, et, mon Dieu, sans drames de conscience déchirants. Quelque temps, nous avons essayé, aux étapes, de reprendre contact avec eux. Et puis, nous avons eu assez à faire à nous occuper de nous-mêmes ; eux aussi, sans doute. Pour ma part, je me suis même trouvé séparé des autres officiers de mon régiment. Je n'ai jamais su comment cela s'était fait au juste ; brassages et tronçonnages divers dans la colonne, sur la route, aux arrivées, aux départs, nous redistribuaient au hasard. En principe, j'essayais de coller à mes

camarades de l'ancien état-major ; mais le colonel Tardu et un peu plus tard le lieutenant-colonel de Lamaze furent emmenés en voiture, par considération pour leur grade et leur âge. Les autres disparurent au fil des jours ; il n'en restait qu'un en ma compagnie, dans l'étape de Wavre. Finalement, à ma connaissance, la plupart des officiers du 106^e finirent au IV D, à Dresde, tandis que j'échouai au II D, en Poméranie ; nous n'y étions que deux de mon régiment.

Mais voici que j'anticipe, tiré par un souvenir isolé. Revenons en arrière. Je viens de prononcer le nom du lieutenant-colonel de Lamaze, notre chef d'état-major ; il me rappelle une histoire assez plaisante.

J'aimais bien cet homme déjà mûr, massif, solide, puissant, volontiers railleur, et très fin sous une apparence épaisse. Je crois qu'il me rendait ce sentiment, avec une nuance paternelle ; parenté de tempéraments entre nous, je pense. Il avait déjà tiré quatre ans de captivité pendant la Première Guerre mondiale, ayant été ramassé, blessé, autour de Charleroi ou dans la retraite qui suivit – comme de Gaulle, en somme. Ça lui donnait une expérience dont il me faisait libéralement profiter. J'entends encore sa voix grasse, coupée de petits rires pouffants :

– Avec les Chleuhs, mon vieux, il n'y a qu'une manière de procéder : vous gueulez plus fort qu'eux. Ou ils se mettent à plat ventre, ou ils vous collent un coup de baïonnette, mais au moins vous êtes fixé.

Et sur-le-champ il passa à l'illustration. C'était à Enghien ou Ath, je ne sais plus ; mais je revois très bien la scène. Nous nous trouvions au bas d'un escalier de fer à claire-voie, dans le sous-sol ou le rez-de-chaussée de quelque sombre couvent ou pensionnat, la sentinelle, fusil en main, avec baïonnette emmanchée, à trois ou quatre marches au-dessus ; et je ne sais absolument pas ce que de Lamaze souhaitait obtenir d'elle. En tout cas, il l'exigea en allemand, à grandes vociférations. Eh bien, crois-moi sur parole, fils, l'expérience réussit pleinement, et il reçut un fort joli coup de baïonnette dans le gras du bras – sans gravité, par bonheur, il avait esquivé à temps, puisque c'était l'une des deux éventualités prévues. Commentaire : « Ça prendra mieux la prochaine fois ! » Avec le gloussement qui lui servait de rire. Il avait entièrement raison, je m'en suis convaincu par la suite à plusieurs reprises.

Nous marchons. À un carrefour, un grand verdâtre, campé sur ses maigres compas bottés, répète sans arrêt, au passage de notre colonne : « Voilà la grande nation ! » Avec un air satisfait, et un maître accent tudesque : « Foilà la granté nazion ! » Nous sommes en train de claudiquer sur les pavés d'une ville ; ce doit être au cours d'une des premières étapes, et nous ne sommes pas encore trop harassés. Personne pourtant ne relève l'outrage ; nous choisissons la surdité et nous passons, indifférents. Par dégoût, me semble-t-il, non par peur : quelle injure souffletterait mieux que le dédain ?

J'ai mis très longtemps à comprendre ce que l'homme entendait exactement avec sa « Granté Nazion ». Je ne donnais d'abord à l'expression que son sens littéral : « Vous vous preniez pour une grande nation, et voyez ce qui vous arrive ! » Mais c'était beaucoup plus subtil que ça. Pendant la Révolution, la Grande Nation, avec majuscules, était comme l'épithète de nature de la France, qu'elle suffisait à désigner. La propagande utilisait l'expression chaque fois que, s'adressant aux peuples étrangers, elle voulait les persuader qu'ils étaient libérés par une grande sœur, et non pas simplement subjugués de force. Je l'avais oublié, si je l'avais jamais su ; et tous mes compagnons comme moi. Mais l'individu, lui, s'en souvenait ; et il nous prêtait la même fidélité obsédée à un passé depuis si longtemps révolu. En somme, c'est la rancune de Blücher qu'il cultivait. Mise à part la lâcheté qu'il y a à insulter sans risque des captifs, mesure-t-on le mélange de cuistrerie, de bêtise suffisante et de haine mesquine que cet entêtement supposait ? J'ai souvent pensé depuis que seul pouvait y parvenir un maître d'école à la cervelle farcie de fausse *Kultur* et insensible au ridicule autant qu'à l'odieux. L'homme en avait d'ailleurs l'attitude morigénante, et peut-être l'aurait-on scandalisé en lui révélant qu'il nous insultait. Nous insulter, lui ? Non, voyons : il nous faisait la leçon, il nous donnait une leçon de modestie ; pour notre bien.

L'incident m'est très souvent revenu à l'esprit ; chaque fois il s'associe en moi à un souvenir plus ancien, qui m'avait frappé d'une manière sans doute voisine. C'était en septembre 32, je séjournais alors en Saxe prussienne, vivant au cœur même de la population. Depuis des jours j'entendais autour de moi les gens répéter, très excités, le mot de *Roszbach*, *Roszbach* : grandissime victoire du passé qu'ils s'apprêtaient à commémorer à grands flonflons et poumpoums.

Or, si je connaissais vaguement l'existence d'une bataille de ce nom, j'étais incapable d'en préciser la date, l'importance, et même les participants. Finalement, je pris mon courage à deux mains et avouai mon ignorance... Ah ! pauvre de moi ! Le gros directeur d'école primaire que je questionnais commença par lever les bras au ciel ; puis, doctement, il m'expliqua par le menu comment Frédéric de Prusse, oui, le vieux Fritz, cent soixante et quinze ans plus tôt tout juste, affrontant une coalition de la Russie, de l'Autriche et de la France, avait réussi à rétablir une situation désespérée en battant les Français... Subitement, la vérité m'illumina. Rossbach, mais oui, bien sûr ! Soubise qui cherche son armée avec une lanterne ! Cela dit, quelle idée baroque avaient donc ces Allemands de fêter une aussi vieille bataille, pour nous dérisoire au point d'avoir été chansonnée ?

Quelques jours plus tard, au hasard d'une balade à bicyclette, je me trouvai assister à la dislocation de la foule qui avait commémoré sur place l'événement. Cela se passait, je le rappelle, quelques mois à peine avant la prise du pouvoir par Hitler. Du bord de la route, les fesses appuyées contre le cadre de mon vélo, je vis défiler des bataillons de S.A. qui chantaient *Frankreich woll'n wir vernichten*, « nous voulons anéantir la France » ; et je songeais à part moi que l'Allemand décidément a non seulement l'esprit militaire, mais la mémoire historique. Pas chez nous, crebleu, que nous nous intéresserions à d'aussi antiques souvenirs guerriers !

Sauf, bien entendu, à l'admirable prise d'Orléans par la Pucelle.

Et nous marchons. À quelques kilomètres derrière nous, l'homme de la « Granté Nazion » est peut-être encore en train de répéter la leçon à d'autres misérables. Nous sommes, nous, dans la campagne ; des arbres bordent la route à droite ; une rivière ou une mare brille au-delà. La route marque un virage que souligne, à gauche, un talus. En haut, quelques jeunes soldats allemands, torse nu, prennent leur bain de soleil, après trempette. Quand ils nous voient arriver en contrebas, avec de grands rires ils se jettent sur leurs appareils de photo et commencent à nous mitrailler. Inattendue alors, une explosion de fureur nous soulève, les poings se tendent, injures et imprécations fusent, « vous n'avez pas honte d'insulter ainsi à... » Interloqués, penauds, ils se figent ; ils semblent comprendre, ils rengainent leurs appareils... Je me suis souvent demandé pourquoi nous avons réagi si différemment à l'égard de ces garçons et de

l'homme de tout à l'heure. Sans doute avons-nous senti que les seconds ne cherchaient pas spécialement à nous humilier. Une chouette photo pour Anne-Lise, voilà tout ce qu'ils avaient en tête. Dès lors, entre eux et nous, une espèce de dialogue pouvait s'établir sur un plan vaguement humain, quelque chose comme une algarade de rue, d'un côté une colère sans véritable haine, de l'autre, assez de détachement dans la gaieté pour permettre un retour sur soi.

Et que je n'oublie pas, pendant que je suis sur ce chapitre. À un moment où le chemin s'étranglait dans la traversée d'un bourg, un soldat allemand, qui, sur l'extrême bord du trottoir, tout contre nous donc, nous regardait passer, m'a glissé soudain dans la main un morceau de pain. Je n'avais rien quemandé et il ne m'avait pas choisi pour mes beaux yeux. C'était tombé sur moi comme ça, parce que je me trouvais le plus près de lui au moment de son impulsion ; un don à l'homme, non à moi. D'autant plus beau. Je ne me rappelle pas son visage. Il ne me parut ni jeune ni vieux : c'est donc qu'il avait à peu près mon âge. Je me rappelle bien, en revanche, son hésitation imperceptible avant le geste : il était en train de manger, il s'était arrêté, peut-être en surprenant certains regards ; je suppose qu'il s'était demandé un instant comment faire pour que son pain fût vraiment utile... En me le tendant, il eut une espèce de ricanement gêné à l'adresse des copains qui l'accompagnaient. Je dus murmurer merci en allemand. J'espère que celui-là n'est pas mort en Russie.

Nous marchons, encore et encore. L'après-midi s'étire. L'arrivée, c'est pour quand ? Personne ne sait où nous allons ; des bobards, comme toujours, ont couru le matin. Ah ! voici que se multiplient les à-coups, haltes intempestives, redémarrages en catastrophe. Ça sent l'écurie ! Mais nous savons bien que la simple approche d'une bourgade produit le même effet. Les premières maisons paraissent. Alors ? On s'arrête ou on passe ? Les maisons se succèdent. Les jambes coupées par l'espoir, nous nous traînons sur le pavé. Les maisons s'espacent, font place aux champs. Désespoir, ce n'est pas encore là, le prochain patelin est à cinq, à dix kilomètres, *los, los, los*, les vaches, ils nous feront crever ! Et nous puisons dans nos réserves profondes pour relancer un effort que nous croyions à son terme. Rien de plus éprouvant que les ultimes moments d'une étape, avec leur incertitude.

Quand enfin ça y est, nous nous écroulons sur place. Une seule idée surnage : la soupe. Y aura-t-il cette fois enfin une soupe, ou sera-

ce encore du *morgen früh* ? Mais très vite, tant nous sommes exténués, tant la pensée qu'il faudrait nous relever nous pèse, nous en venons presque à souhaiter qu'il n'y en ait pas. Et le sommeil nous foudroie.

L'un des premiers jours, nous avons couché dans une cimenterie. Je viens de consulter mon mini-agenda. Oui, le fait y est noté. C'était à Tournai, plus précisément à sept kilomètres au-delà de Tournai. Je me rappelle avec la plus grande netteté la disposition des lieux : un immense hall au sol de ciment, surélevé d'un mètre ou un mètre cinquante au-dessus de la terre, et entièrement nu, sauf une pile de sacs vides. Nous les avons étalés sur le sol ; mais le confort demeurerait illusoire, car une épaisseur unique de toile à sac ne fait qu'un matelas plutôt transparent... J'ai encore dans tout le corps la sensation du ciment glacé sur lequel nous avons ainsi reposé. Les optimistes d'entre nous prétendaient qu'il est plus sain de coucher à même le ciment, dur mais sec, que sur la terre plus souple, mais plus humide. Possible ! Un sybarite dans mon genre préfère quand même la terre. Ce que je me rappelle le mieux, c'est la poussière blanche de ciment que soulevait notre moindre mouvement, et que nous avalions, que nous aspirions avec de jolies toux. Mais j'ai dormi. Hé oui, et même profondément. À preuve le corps raide, mais alors là, raide, que j'eus à déplier, précautionneusement, membre après membre, quand, à l'aube du lendemain, je jaillis hors du sommeil, le crâne calé dans mon casque en guise d'oreiller, et avec, qu'on me pardonne, la plus fabuleuse envie de pisser de ma carrière.

D'autres sommeils furent moins rudes, et même honteusement voluptueux. Était-ce à Ath ou à Enghien ? Plutôt à Enghien, je pense, ville où les établissements religieux abondent. Nous avons été parqués pour la nuit dans ce qui avait été un couvent de nonnes³. En fouinant çà et là, je dénichai une chemise de nuit de bonne sœur. Elle était taillée dans une espèce de crépon blanc moelleux – enfin, je dis crépon, ce n'était peut-être que du molleton : je ne suis pas très calé en ces matières. À la main, en tout cas, c'était léger, souple et tiède sans grenu ni fil. Au reste chaste comme il se devait, et de coupe fort simple : un corps ample, qui me tombait jusque vers les jarrets (et caressait, je suppose, les chevilles de la propriétaire), des manches larges comme celles d'un peignoir, et une échancrure au cou, qu'on serrait d'un lacet. C'était, je crois bien, la première fois que je me devêtais entièrement pour la nuit depuis le 10 mai, et nous étions au

début de juin. Je me glissai dans la chemise de nonne. Ô bonheur divin !... Ne ricane pas, mon enfant. Tes sous-entendus grivois me navrent : il n'y avait en moi, je le jure, aucune arrière-pensée fétichiste ou sacrilège. J'étais bien trop fatigué pour que du linge de femme m'excitât l'imagination et le reste ; quant à mon anticléricalisme, il est radicalement athée, ce qui me rend l'idée même d'un sacrilège inepte. Au reste, j'ai toujours été assez ingénu pour ces choses-là. Nous disposions d'une cellule pour deux, et ce devait être le bon Lamaze qui partageait la mienne. Lui aussi, évidemment, avait sa chemise de nonne, et nous avons bien ri quand nous nous sommes vus l'un l'autre dans cette tenue. Je veux dire surtout le lendemain matin, car le soir même, ce fut, comme les autres soirs, la plongée instantanée dans le sommeil.

J'ai quand même pris le temps, avant de m'endormir, de goûter ma chemise de bonne sœur, et l'aise voluptueuse de mon corps caressé de cette étoffe propre et douce, au lieu d'être éraillé par les plaques raides et glacées de sueur de mon linge personnel. Mais je renonce à décrire l'innocent bien-être de ma chair qui, pour la première fois depuis si longtemps, s'abandonnait sans méfiance ; outre que la literie, par comparaison avec des sols de ciment, vous avait un de ces moelleux... Divin lui aussi, je ne trouve pas d'autre mot, même si la qualité du matelas répondait strictement à l'austérité conventuelle, ce dont je ne pouvais juger. Le lit était un peu court, du genre caisse en bois pour enfant, et mes pieds posaient sur le fond ; mais c'est plutôt le confort et ma volonté qui ont retardé – oh ! d'au moins deux ou trois secondes ! – ma chute dans le bienheureux néant du sommeil.

Ce doit être aussi à Enghien que nous avons fait connaissance avec les chansons de marche allemandes. Ici, pardonne-moi, mais il me faut être un tantinet pédant. Une différence capitale de doctrine existe sur ce point entre l'armée française et l'armée allemande ; elle recoupe celle, déjà étudiée⁴, entre le militaire et le guerrier. Une troupe française au pas cadencé se tait. C'est qu'elle est en ville, et les pékins qui l'admirent, oubliant qu'elle est faite d'hommes, ne doivent jamais entendre que le martial martellement des chaussures à clous sur le pavé, soutenu ou non par les mâles accents des tambours-et-clairons ; ainsi s'imprime en eux l'image, exclusivement militaire, du soldat-robot. La chanson est autorisée, et rien qu'autorisée, sur route, à l'écart des pékins, quand le pas est libre, et que le soldat a en quelque

sorte congé de redevenir homme. D'où son caractère débraillé, voire virilement obscène, du genre « il a la barbe rousse, le poil du cul châtain », pour nous contenter d'un exemple gentil.

La chanson allemande, elle, a une tout autre fonction. Officielle, intégrée au défilé même, elle n'est pas abandonnée à la discrétion du loustic de base, elle n'est pas, comme la nôtre, simplement permise, mais commandée ; elle se déclenche sur l'ordre de l'adjudant :

– *Eins !... Vier !*, et pan, ça part. Et elle scande précisément le pas cadencé. Attention : je dis bien le pas cadencé, et non point ce pas de l'oie, dont nous n'avons pas l'équivalent en France⁵, et qui, destiné à la parade, fait lever trop haut les pattes de derrière pour laisser du souffle au chant. La chanson de marche ainsi conçue s'adresse évidemment surtout aux vierges haletantes, massées sur les trottoirs, qu'il s'agit de faire haleter encore plus fort, jusqu'à les muer en Walkyries pour guerriers héroïques. Aussi évite-t-elle de trop parler de poils du cul, elle préfère exalter, à grands coups de *la ! la !* qui expulsent tout l'air des poumons, les vertus spéciales de la deuxième compagnie, l'audace de marcher contre l'Angleterre, ou plus simplement, grâce à de folâtres *ahiahiaho*, le bonheur animal d'être un soldat-guerrier.

Par parenthèse, personne n'a jamais saisi les paroles d'une chanson chantée en chœur. Même celles de l'hymne à la joie de Beethoven.

Je dois l'avouer à ma plus grande honte, quand nous entendîmes pour la première fois un chœur de soldats allemands qui passaient, nous palpitâmes comme des vierges. De fait, à côté des braillements indistincts et rigolards auxquels nos propres pioustres nous avaient accoutumés, ce chant grave, mâle et harmonieux, où les voix se répondaient sans bavures, où des pirou-lirouli fusaient au juste moment, ne manquait pas de noblesse et vous émouvait profondément, à un endroit qui semblait placé assez au-dessus des tripes. Certains d'entre nous, d'une voix légèrement tremblante, constatèrent qu'on avait beau dire, les Allemands sont un peuple profondément musicien. Et que ce peuple si profondément musicien n'ait pas produit un musicien qui vaille depuis Wagner ne venait à l'esprit de personne, en tout cas pas au mien. Il fallut un capitaine W... pour nous défriser quelque peu. Alsacien qui avait connu l'Alsace allemande d'avant 1918, W... nous avertit que les Boches chantaient comme ça à longueur de vie, que ça vous charmait la première fois et

vous rendait enragé à la dixième, pour ne pas parler des suivantes. Hélas ! Il disait les « Poches », le malheureux, car il avait un accent tudesque épouvantable. De plus, il était juif, ce qui commençait à mal se porter, et juif de caricature, malgré ses cheveux fauves et ses yeux bleus : de courte taille, doté d'une voix claironnante et nasillarde, dont il soutenait les assertions les plus diverses avec un acharnement invariablement au paroxysme. Pour couronner le tout, affligé d'ozène et vous parlant naturellement dans le nez. Aussi les gens ne le crurent-ils pas sur-le-champ. Ils attendirent d'en avoir par-dessus la tête des *lahilaho*.

Pour ma part, je me souviens d'avoir assisté, deux ou trois ans plus tard, à une école de chant qui se tenait juste derrière nos barbelés. Bon, autant raconter ça tout de suite, ce sera vite fait. C'était l'été, et nous prenions un bain de soleil, un ami et moi, sur un bout de terre proche de la clôture. De l'autre côté, de jeunes soldats allemands, eux aussi vautrés par terre, mais à qui un sous-off enseignait une chanson de marche. La chanson, nous la connaissions bien, c'était une des plus usuelles : *Ho la la, ho sa sa, die zwo-te Kom-pa-nie ha ha !* Cela dura des heures, une note après l'autre, un homme après l'autre, la seconde voix après la première, et pour finir les *yodl* à la tyrolienne, soigneusement brodés sur un chant enfin organisé qui démarrait, comme je l'ai dit, au commandement : « *Eins !... Vier !* » En somme, le même principe que l'école du soldat : on commence par décomposer le mouvement, puis on procède à des combinaisons de plus en plus compliquées. À ce compte, n'importe quelle troupe de n'importe quel peuple ferait figure musicienne. Quant à la gaieté d'apparence si spontanée, si naturelle, dont le chant donne l'impression au spectateur non averti, tout ancien P.G.⁶, qui a vu par centaines de tels défilés, sait exactement à quoi s'en tenir : dans les premiers rangs, on chante avec une conviction qui fait plaisir aux chefs ; derrière, on se contente souvent d'ouvrir la bouche.

Deux scènes encore émergent à ma mémoire de ces terribles marches. Chacune s'organise autour d'un visage de jeune fille, merveilleux de douceur, de charme et de vivacité ; comme si, à la veille de cette interminable réclusion d'où j'allais revenir âgé de trente-trois ans, la Jeune Fille même – demoiselle, girl, Mädchen, Frökke, tous ces termes gracieux font la ronde en mon esprit – s'était par deux fois incarnée pour dire adieu à ma jeunesse. Et aujourd'hui

encore je ne sais si j'ai simplement cristallisé sous l'effet des circonstances, ou rencontré une réalité exceptionnelle. Le fait est que, quand je fouille dans toute mon existence, je ne retrouve guère qu'une, non, deux images aussi ravissantes que celles-là.

Nous venons d'arriver à l'étape. Où, je ne sais au juste. Le nom de Wavre me vient spontanément à la plume, mais je me demande si cette ville dans ma mémoire ne tire pas un peu trop la couverture à elle... Peu importe. Du bâtiment où on nous a rassemblés et qui ne devait pas avoir grand caractère, je ne garde le souvenir que d'un très bel escalier, partant du vaste hall qui occupe le rez-de-chaussée et que la Croix-Rouge belge a aménagé en infirmerie de fortune. J'ai les pieds dans un état lamentable, et je ne suis pas le seul. Nous faisons la queue devant l'infirmerie.

Et voilà que je suis dirigé sur la plus jolie des infirmières, celle qui officie au pied de l'escalier, justement. Elle m'enjoint de m'asseoir, décroche d'une main preste mes leggings, et entreprend de délayer mes chaussures. Ai-je besoin de préciser ce qu'étaient devenues mes chaussettes après tant de jours de marche en pleine chaleur ? Je ne disposais d'aucune rechange. Dans l'hypothèse la plus favorable, j'avais peut-être réussi à passer mon unique paire à l'eau claire une ou deux fois depuis le 29, ou plus tôt, et nous sommes, si la chose se passe à Wavre, le 7 juin. Je laisse à penser quelles vapeurs suffocantes s'élèvent sitôt que mon brodequin s'ouvre. Je suis assis sur une chaise, la jeune fille accroupie devant moi, en train de s'affairer autour de mes pieds comme une vendeuse dans un magasin de chaussures ; il y a un bassin à côté, où je ferai tremper dans un instant mes pitoyables orteils, mais en attendant... Je me suis débattu pour qu'elle s'écarte et que je dépaquette seul mes pieds. Peine perdue. Ce n'était pas une professionnelle, mais une fille de famille qui se dévouait, et elle tenait à se dévouer sans répugnance. Tandis que, torturé de honte, je balbutiais des excuses, elle épluchait mes chaussettes d'une main délicate, puis me donnait les soins nécessaires. Nous avons bavardé un peu ce faisant. Elle a bien voulu me dire son nom, un nom à particule, ce qui ne signifie rien en Belgique⁷ ; je l'ai, misérable, oublié ensuite. Elle avait des cheveux noirs, un visage doux et fin, des yeux bleus très brillants. Mais il a bien fallu que je cède ma place au suivant.

L'autre jeune fille... J'avais encore à ce moment-là pour compagnon de route un de mes bons camarades de l'état-major, P...

Petit, maigre, sec et léger, il aurait dû, en principe, supporter les marches mieux que moi. Mais si pendant très longtemps la fatigue paraît glisser sans traces sur de tels hommes, ils manquent de réserves où puiser et, quand une certaine limite est franchie, ils s'abattent d'un coup, sans recours. P... était à bout. Il titubait en travers de la route et ne poursuivait que grâce à une volonté exceptionnelle. Peu à peu, la masse de la colonne nous distançait ; je restais près de lui pour le soutenir, mais il était clair qu'il n'allait pas tarder à s'effondrer. Derrière, les serre-file approchaient. Pas de chiens, non. Pas cette fois. J'insistai auprès de P... pour qu'il abandonne. Il s'y refusait, le malheureux : par amour-propre, oui ! Qu'on ne s'en étonne pas : ce genre de sentiments est fort commun malgré son absurdité ; il n'y a pas que les Anglais de Pierre Boule qui travaillent au pont de la rivière Kwai.

Notre encadrement était par chance gentil comme tout ce jour-là, car il autorisa P..., ainsi que d'autres écopés, à s'arrêter au premier village ; je profitai naturellement de la voiture.

Je ne sais plus, si j'ai jamais su, le nom de cet endroit. J'ai dit « village » : il s'agissait en réalité d'un de ces coquets petits groupes de maisons qui, dès cette époque, parsemaient la région bruxelloise et en faisaient quelque chose d'intermédiaire entre la ville et la campagne. Mes carnets font allusion aux « petites maisons » (les guillemets dans le texte) de Lot ; je pense qu'ils se trompent et que l'emplacement doit se situer à une dizaine de kilomètres avant Wavre – hé oui, toujours Wavre ! On nous promettait qu'une voiture sanitaire viendrait nous ramasser. Nous restâmes donc là, une quinzaine peut-être, gardés par une sentinelle bonasse – incroyable comme le soldat allemand d'alors pouvait être inerte quand il était seul et le sous-off loin !

Moins féroce à cette heure, le soleil chauffait la petite place où nous nous trouvions. Notre groupe s'adossait à un mur de briques roses, qui devait appartenir à quelque édifice public, mairie ou école ; je me rappelle vaguement un perron de deux ou trois marches, à notre gauche ; à droite, nous étions presque à l'angle. Au-delà du coin, un peu en retrait mais toutes proches, des fermes au portail béant. Des gens s'étaient attroupés peu à peu ; entre eux et nous, la sentinelle placide et même, si je puis dire, perméable au qu'en-dira-t-on.

La jeune fille se trouvait parmi les badauds ; mais elle ne badaudait pas du tout, elle. D'un petit ton décidé, elle s'enquérirait

après de nous si par hasard quelqu'un ne savait pas ce qu'il était advenu du *ne* dragons de Liège. Son fiancé y était. Oh ! elle n'ignorait pas le peu de chances qu'elle avait d'obtenir ainsi des renseignements, mais on ne sait jamais, n'est-ce pas... Dans ma mémoire, elle se superpose à l'autre jeune fille. Même vivacité gracieuse et assurée ; mais celle-ci avait des cheveux châains et des yeux gris, plus tendres que brillants. Tendres ? Oui ; ou plutôt impérieusement affectueux, et qui insistaient, insistaient... Allons, inutile de jouer les benêts. Leur langage était absolument clair, sans ombre d'équivoque, et je l'ai compris sur-le-champ. Ce qu'ils me disaient ? Ceci, très précisément : « Mais sauve-toi donc ! La sentinelle en ce moment te tourne le dos pour maintenir les gens à l'écart. Un pas de côté, tu te dérobes derrière le coin, tu es hors de vue, c'est fait. Je te rejoins tout de suite après, on te procurera des vêtements civils... »

Pourquoi ne me suis-je pas évadé alors ? Pendant quelques instants, cela est hors de cloute, j'en ai eu la possibilité. La jeune fille avait même trouvé le moyen de me glisser que le seul francophobe du village, un Flamand comme de juste, s'était enfui ; pour bien me signifier que l'asile était sûr, que personne ne me trahirait. Alors pourquoi ?

Ce ne sont pas des excuses que je cherche en ce moment, mais des explications. Je me connais assez bien moi-même. Je ne suis ni timoré ni hésitant ; je sais prendre une décision et m'y tenir. Mais j'aurais plutôt l'esprit de l'escalier que celui d'à-propos ; sauf au tennis, il est rare que me vienne la riposte-réflexe à l'événement, et c'est pourquoi je suis un fort mauvais *debater* dans les discussions de commission. Si, physiquement, ma rapidité de réaction est plutôt supérieure à la moyenne et me fait, par exemple, mieux jouer à la volée qu'au fond du court, je me défends mal contre cette perversion de l'intellectuel qui vous pousse sans cesse à ratiociner à propos de bottes, à supputer le si, le mais et le pourquoi, qui finalement vous paralyse et vous empêche de couper court et de plonger dans l'acte. Chaque fois que j'ai le malheur de laisser mon esprit se faufiler entre une situation donnée et la décision à prendre, il en profite pour se gonfler, élargir l'intervalle et y faire proliférer des réflexions qui peuvent devenir infinies. C'est ce que j'appelle le complexe de la boîte aux lettres : n'allez pas réfléchir au moment de laisser tomber votre lettre dans la fente, ou jamais vos doigts ne se desserreront. Je ne me tire de ces tragiques embarras

qu'en recourant à ma volonté consciente la plus brutale. Car il se trouve d'autre part que j'ai une sainte horreur de l'indécision. Quand donc, au bout d'un certain temps, je vois mes pensées s'enchaîner de manière quasi mécanique, l'impatience me saisit, puis la fureur ; et c'est l'excès même de réflexion qui me jette dans un choix irréfléchi, dans une action décidée les yeux fermés, simplement pour me délivrer et m'arracher à une insupportable paralysie.

Je n'ai eu que fort peu de temps pour me décider sous la pression des beaux yeux gris : le temps pour la placide sentinelle de grommeler « *zurück !* » en refoulant d'un ou deux mètres les civils, puis d'opérer un quart de tour pour nous reprendre sous son regard. Mettons une dizaine de secondes, ce qui était amplement suffisant pour m'esquiver, mais, hélas, peut-être insuffisant à un esprit tel que le mien pour saisir l'occasion. Ensuite...

Ensuite, comme de bien entendu, toutes sortes de considérations justificatives ont accouru à tire-d'aile des quatre coins de l'horizon. Les Allemands avaient publié à son de trompe, quelques jours avant, qu'ils fusilleraient comme espion tout soldat pris en civil ; également tout civil qui aiderait un soldat à s'évader. Être fusillé moi, c'était déjà désagréable ; mais faire fusiller pour moi cette jolie demoiselle ? Pas question. Autre chose. J'ai dit plus haut comment, lors de ma première occasion ratée, mes pensées s'étaient polarisées sur la tête de pont de Dunkerque. Dunkerque à présent était tombée ; mais le front de la Somme demeurait intact. Toujours sous l'influence de la guerre de 14, je l'imaginais aussi indestructible qu'infranchissable. Même en ce début de juin, aucun d'entre nous, je crois, n'envisageait l'éclatement sacrilège de toute l'armée française, de toute la nation française. À moi du moins, mille souvenirs littéraires, mille images culturelles, se bousculant au seuil de ma conscience, interdisaient pareille pensée, et la France éternelle ne pouvait qu'être miraculeusement sauvée une fois de plus par le consortium Jeanne d'Arc, sainte Geneviève et Gallieni ; sans oublier non plus que, spécialement chargée de mission par le Progrès humain, elle était condamnée à la victoire. Je voyais donc se développer entre elle et l'Allemagne une longue guerre, que je mesurais à l'aune de la précédente. Si je m'évadais maintenant, quel destin que de rôder pendant des années, fugitif, traqué, en Belgique occupée ! Songeons enfin que personne alors ne pouvait imaginer l'atmosphère de terreur

et de haine où l'Europe entière allait être plongée, et qui ferait préférer n'importe quoi à l'arrestation. Le plus absurde, c'est que, si j'avais seulement chuchoté à la jeune fille ces mots qui me brûlaient les lèvres : « Pouvez-vous me procurer des vêtements civils ? », je suis sûr que mon destin dès cet instant aurait basculé ; car sitôt l'affaire enclenchée, je me connais, je l'aurais poussée jusqu'à son terme.

Voilà comment, pour la deuxième et dernière fois ces jours-là, je ne me suis pas évadé alors que je l'aurais pu ; enfin, que j'aurais pu essayer. Après, j'ai eu cinq ans pour remâcher mon cuisant regret, qui était un remords. Ma seule consolation, c'est que les neuf dixièmes de mes camarades pour le moins avaient eu eux aussi leur chance et l'avaient, eux aussi, laissée échapper. Ah ! ces interminables ruminations des *Stube*⁹, des soirs durant pendant des années, sur le modèle : « Si j'avais su, j'aurais pas venu ! » Il est vrai que si les neuf dixièmes en question avaient effectivement risqué le paquet, les Allemands auraient réagi de telle manière que... Enfin bref !

Du moins puis-je faire valoir pour ma défense personnelle qu'à l'époque où nous sommes, le gros de l'armée française existait encore. Il me semble qu'après l'écroulement de la Somme, j'aurais tout tenté pour fuir. On dit ça, bien sûr, après coup... Un garçon que je connais s'était fait cravater du côté de la Loire. Il est resté je ne sais combien de temps dans le camp constitué sur place. Mieux même, comme sa maison se trouvait dans les parages, il couchait chez lui et venait pointer chaque jour au camp ; apparemment que ces mœurs dissolues avaient cours en France, dans les *Frontlager*. Un matin, à son arrivée, catastrophe : le camp était vide. Cela se passait après l'armistice, et les gens assuraient que les hommes avaient été emmenés pour se faire démobiliser. Quoi ? Les autres démobilisés, et pas moi ? Le type a emprunté une bicyclette pour rattraper ses camarades... et il s'est retrouvé parmi nous, au II D, en Poméranie, pour cinq ans, et écumant de rage. Franchement, je ne crois pas que j'aurais poussé la niaiserie à ce point. Mais va savoir !

Peut-être à cause des yeux gris, c'est ma deuxième occasion manquée qui m'est restée surtout sur le cœur ; la première, celle de Lille, m'a toujours paru moins nette. En tout cas, j'ai eu ensuite tout mon temps pour réfléchir, puisque j'aime ça. Aussi, au début de 45, ma décision était-elle enfin prise, très bien prise, tout pesé, soupesé, supputé, et c'est avec une résolution sans paille que je me suis lancé

dans l'aventure quand notre camp a été mis sur la route en raison de l'offensive soviétique. Je conterai cela le moment venu ; mais il est vrai que si je n'ai pas trop délibéré en 45, c'est parce que j'avais trop délibéré en 40, et que j'ai, comme on a pu s'en rendre compte, beaucoup de mémoire.

J'ai dû commencer à me mordre les doigts dès la seconde où, enjambant la ridelle du camion venu nous ramasser, j'ai saisi dans les yeux gris, avec l'apitoiement, un doux reproche. Trop tard ! Combien de fois par la suite, ah ! combien de fois ce mot terrible où se résume toute la tragédie humaine n'est-il pas revenu me brûler ! Trop tard... Pardonnez-moi, mademoiselle. Je dis mademoiselle, mais vous êtes certainement grand-mère maintenant. N'importe : vous êtes restée pour moi l'inaltérable jeune fille de 1940. Pardonnez-moi. Ne me prenez pas pour plus lâche ou plus velléitaire que je ne suis. L'épuisement vous engluie dans un cauchemar où le moindre geste exige, rien que pour vous arracher à l'hébétude, une mobilisation de toute la volonté, de toute la force. Vous me dites que, d'après mes propos, je semblais très présent ? Plus présent que la plupart de mes compagnons, que le pauvre P... en particulier, affalé, prostré contre le mur de briques roses ? Ne vous y fiez pas. Dans les fatigues extrêmes, il arrive que le cœur seul de l'être soit détruit ou stupéfié ; à la surface, les mécanismes montés depuis l'enfance continuent à jouer, mais tout seuls, et avec d'autant plus de facilité apparente. Ce que je dis là vaut très généralement. J'ai entendu porter des jugements extrêmement durs sur les actes de certains fuyards, dans la débâcle finale de juin 40. Avant de juger, il faudrait savoir par quelles épreuves ces hommes étaient passés avant. On ne pense jamais assez aux étapes intermédiaires quand on veut expliquer un fait ; on pose le coelacanthé à côté de l'homme, et on dit : « Aucun rapport ». Il y a pourtant filiation directe. Qu'on me permette une parenthèse.

En septembre 39, mon régiment fut des toutes premières troupes à pénétrer dans la zone intermédiaire entre la ligne Maginot et la ligne Siegfried ; les populations frontalières avaient eu deux heures pour l'évacuer. Le spectacle immonde que nous eûmes sous les yeux me fait encore frémir. Un chien de garde tué à coups de baïonnette, des matelas éventrés, des glaces fracassées, cela encore pouvait s'expliquer par une quête précipitée de magots. Mais ce qui m'était incompréhensible, c'étaient des souillures volontaires ; ainsi d'énormes

étrons déposés sur une table de bistrot, dans une église... Je laisse à penser notre état d'esprit, spécialement celui des soldats d'origine alsacienne (nous étions en Lorraine « allemande », en bordure du Luxembourg). J'eus à mener sur ces faits une enquête officielle. Bien entendu, nous accusions *a priori* les Allemands. Or ils n'avaient pas mis les pieds dans le village. Je remontai la filière à partir de mon régiment. Nous avons été précédés par notre G.R.D., lequel avait, paraît-il, trouvé déjà les choses en l'état. Avant ? Eh bien, il n'y avait eu que les frontaliers eux-mêmes. Oui, les habitants du village. S'était-il produit alors, à la faveur de l'évacuation, des vengeance personnelles, des règlements de compte ? Mais dans ce cas, seules quelques maisons eussent été atteintes, non l'ensemble du village. À moins qu'il ne fallût incriminer des raids d'un village sur l'autre, dans l'intervalle entre l'évacuation et l'arrivée des premières troupes ? Je n'ai pas réussi à éclaircir l'affaire ; et pas davantage, je crois, mes collègues sur toute la ligne de front, puisque le vandalisme ne s'était évidemment pas borné à notre zone.

Deux ou trois semaines plus tard, par une toute petite aube grise, j'ai commencé quand même à entrevoir ce qui avait pu se passer. Je venais de me laver, à grande eau glacée, à la fontaine du village. Je me souvins alors, un peu tard, que mon sac était resté près de mon ordonnance, dans une grange lointaine. Pas de serviette. Dans la nuit qui s'attardait, les yeux pleins d'eau et mi-clos sur ma myopie, le torse nu et frissonnant, j'entrai à tâtons dans la première maison venue. Elle était ouverte ; l'armoire béante avait dégorgé une partie de son linge. Toujours tâtonnant dans le noir, je saisis une étoffe au hasard, m'essuyai. Je m'aperçus alors que c'était une chemise de femme que je venais de chiffonner.

Ainsi naissent la plupart des dégradations – pas toutes, bien sûr ! Un geste plus ou moins innocent, explicable par la hâte, la brusquerie, l'inattention, l'indifférence, que sais-je ? Et voilà un début de désordre. Le second qui passe, scandalisé, proclame : « Ah ! les salauds ! » et se croit désormais tout permis. Autant qu'un carnage, la guerre est une invitation à la saloperie.

Quand au terme d'une dure étape on titube de fatigue, on ne pense guère à essuyer ses godillots sur le paillason : on plonge droit dans la courtepoinette de soie. Après, n'importe quoi devient possible, et presque innocent. La civilisation n'est qu'une mince pellicule, dont la

rigidité seule et le glacé font illusion. La guerre la volatilise sans peine. Dès lors comment les esprits simples, dans la débâcle des interdits, trouveraient-ils en eux-mêmes des ressources suffisantes pour reconstituer un équivalent de morale et décider, entre les interdits, ceux qui méritent quand même d'être respectés ? J'ai volé en Belgique, je l'ai dit, une canne-siège ; mais je n'aurais certes pas volé l'argenterie ni violé la petite bonne. La distinction est-elle à la portée de tout le monde ? Je n'en suis pas si sûr.

Il ne m'étonnerait nullement, encore que je n'en conserve point le souvenir, que j'aie déchiré quelque courtepoinde de soie avec mes godillots. La délicatesse, n'est-ce pas, en de telles circonstances... La guerre est la Bête par excellence. Elle fait donc se lever la bête en chaque individu, moins d'ailleurs celle des appétits sans frein que celle qui, étroitement prise dans le présent, ne suppute rien sur l'avenir, ne prend pas de distance à l'égard du réel. J'ai envie, je fais ; j'ai besoin, je prends. Ainsi, me semble-t-il, s'expliquent en profondeur aussi bien le vandalisme sous toutes ses formes, viol inclus, que les comportements incroyables des fuyards de juin 40.

Je n'ai pas eu d'autre occasion de m'enfuir. Il faut dire que la chose n'était pas aussi aisée qu'on se le figure aujourd'hui, à travers les héroïques films de guerre pour grand-public-dans-son-fauteuil. Aux arrivées, nous étions enfermés dans des lieux faciles à garder, et qui l'étaient de près : internats, couvents, casernes. Je parle ici pour les officiers. Possible que la surveillance fût plus lâche sur les hommes de troupe, en raison de leur nombre¹⁰, Sur la route... Eh bien, si je ne me suis pas fait comprendre jusqu'à présent, inutile que j'insiste. Je ne dis pas que s'enfuir était impossible. Mais c'était fort scabreux, et je crois avoir indiqué les deux seuls cas où, pour ma part, j'aurais pu saisir l'occasion à son cheveu.

Nous ne fîmes plus, après Wavre, qu'une étape à pied. Je crois que d'autres groupes continuèrent droit vers l'est, par Tirlemont et Saint-Trond. Le mien fut rabattu vers le sud ; une brève étape de dix-huit kilomètres nous amena à Gembloux ; nous y embarquâmes en chemin de fer, direction Hasselt d'abord, puis la profonde Germanie.

1.

Voir *Ô Soldats de Quarante*.

2. Éd. Albin Michel, p. 166. – La nouvelle s'appelle *Vomissures*.
3. On nous enfermait souvent dans ce genre d'établissement, plus facile encore à garder qu'une école ou une cimenterie. Ou même une caserne.
4. Toujours dans *Ô Soldats de Quarante !*
5. Mais les Soviétiques, oui : à la honte du communisme.
6. P.G., c'est-à-dire prisonnier de guerre. J'emploierai le sigle couramment, comme nous le faisons nous-mêmes. D'autres préfèrent K.G., soit *Kriegsgefangener* : la même chose en allemand (les deux lettres étaient peintes en blanc dans le dos des hommes de troupe ; pas dans le nôtre). Le mot *guefangue* fait partie d'un certain argot que je me refuse pour ma part à utiliser : il déplaît à ma bouche, je ne sais pourquoi.
7. Le *de*, s'il est d'origine flamande, correspond au *der* allemand : il a simple valeur d'article. Ainsi *de Gaulle* signifie quelque chose comme *le Mur*.
8. Cf. p. 26.
9. Chambrées.
10. Mais alors, dira-t-on, pourquoi ne pas m'être camouflé parmi eux ? Je n'y ai pas pensé – rigoureusement vrai ! Peut-être la fierté de mon grade me raidissait-elle ? Comment voir clair dans de telles motivations ? En tout cas, mon premier soin, en janvier 45, pour l'escapade dont j'ai parlé, a été de faire effectivement sauter mes galons.

Plaisirs du voyage

Quel bonheur, après tant de marche à pied, que de pouvoir enfin rouler en chemin de fer !

Nous étions quatre-vingt-dix par wagon, dans un premier temps ; ensuite, pour la traversée de l'Allemagne, seulement quatre-vingts. Nos wagons étaient naturellement à bestiaux ; mais français, monsieur, je m'en souviens bien à cause des fines plaisanteries qu'ils nous inspiraient. Pour fixer les idées sur l'encombrement, je rappelle que les wagons de marchandises d'alors portaient une inscription célèbre : « Hommes, 40. Chevaux (en long) 8. » Au choix, bien sûr. L'un ou l'autre, les hommes ou les chevaux, pas les deux ensemble. Sauf erreur de ma part, les déportés étaient entassés à cent trente, et ils en crevaient comme des mouches. On peut se rendre compte qu'à quatre-vingt-dix, et même quatre-vingts, ce n'était pas tout à fait du tourisme grand luxe.

Pour quelque raison qui m'échappe, et que les spécialistes de la mémoire élucideront peut-être, mes souvenirs sur le voyage proprement dit sont étrangement pauvres. J'ai beau les retourner sous toutes leurs faces, fouiller, bêcher, rien de nouveau n'apparaît. Mon mini-agenda ne porte ni plus ni moins d'indications que pendant les marches. Mais celles d'entre elles que j'avais chargées de mission, le plus souvent je ne puis plus les décrypter. Pourquoi, par exemple, avoir pris la peine de préciser qu'à Hasselt, c'est dans la « caserne Dysart » que nous fûmes logés ? Je voulais certainement accorder quelque chose. Quoi ? Mystère.

A priori pourtant, il me semble que certaines images auraient dû s'imprimer à tout jamais en moi. Ainsi, celles de l'embarquement : c'était quand même la première fois de ma vie que je voyageais en wagon à bestiaux. Il est vrai que ce ne fut pas la dernière. Il ne me

reste rien. Et rien non plus qui vaille sur le trajet, sur la nuit, sur l'arrivée. Avions-nous de la paille par terre, fût-ce sur l'épaisseur d'un fétu ? Je suis incapable de le dire. Les wagons comportaient aux angles, vers le haut de la paroi, d'étroites lucarnes rectangulaires, deux ou quatre, je ne sais plus. Étaient-elles bouchées par des planches ? Ou libres et seulement embarbelées ? Je conserve la vague impression des deux systèmes, dont nous avons peut-être bénéficié l'un après l'autre au cours de notre long voyage. À moins qu'elles fussent closes à l'avant et barbelées à l'arrière ?

Un autre souvenir, mais très flou, me montre nos corps étroitement intriqués l'un en l'autre pour la nuit, tête-bêche pour perdre le moins de place possible, et formant ainsi une sorte de tapis. Nous ne devions pas être tous allongés, mais au moins un bon nombre assis et calés dos à dos, ou contre les jambes repliées du voisin. Il y avait certainement un embryon d'organisation dans tout cela, avec des tours établis soit pour s'allonger, soit pour respirer à la lucarne. Avions-nous une tinette ? Je n'en suis pas sûr. Je croirais plutôt que nous avons utilisé des gamelles, dont nous vidions ensuite le contenu sur la voie, soit par la lucarne, soit par un interstice de la porte. Mais l'image d'une espèce de fût métallique me revient aussi... J'ai peur d'oblitérer les souvenirs des trains 1940 par ceux de 45. Inutile d'insister. Je viens de consulter mon carnet. Conformément à l'espèce de loi que j'énonçais plus haut¹, il est muet sur cette période. On y trouve quelques balbutiements jusqu'au 5 juin, date où nous couchions à Enghien dans des chemises de bonnes sœurs. Ensuite, le silence jusqu'au 18. Nous sommes à ce moment-là, depuis quelques jours, dans un camp de transit, à Dortmund, et je lis dans mon carnet cette remarque bouleversante :

Joie de la pipe : tenir le fourneau dans la coquille de la main...

Ensuite, il faut sauter jusqu'au début de juillet, soit dans le camp définitif, pour retrouver une autre remarque, tout aussi bouleversante, tout aussi digne de passer à la postérité :

Une paire de bottes debout toute seule sans homme dedans et prête à marcher...

Allons, que je ne sois pas injuste à mon propre égard. Entre la pipe et la botte, il y a, griffonné au crayon et tout chahuté par ce que je soupçonne d'être les cahots du train, ceci :

À travers nos déserts ou Histoire de France ?

À travers nos déserts est le titre de mon premier roman, auquel je travaillais déjà à la veille de la guerre, et qui fut publié en 1950. Je trouvais donc le moyen d'y rêver même sur le plancher d'un wagon à bestiaux, roulant dans la Germanie hitlérienne. « Mourrais-tu si on t'empêchait d'écrire ? »

Me reste donc, unique recours, le mini-agenda avec ses mini-notes. Grâce à lui, je sais que, partis de Gembloux le 10 à 11 heures du matin, nous sommes arrivés le lendemain 11, heure non précisée, à Hasselt, soit une quinzaine d'heures au moins pour parcourir les soixante à soixante-dix kilomètres qui séparent ces deux villes. Repartis de Hasselt le mercredi 12 à 10 heures du matin, nous débarquons à Dortmund le surlendemain 14, à 2 heures du matin. Quarante heures pour cent quatre-vingts kilomètres au bas mot, la moyenne, on le voit, restait la même : quatre à cinq kilomètres-heure. Qu'on ne s'étonne pas de cette lenteur, et surtout qu'on n'aille pas en rendre responsables les autorités allemandes. Les pauvres ! Elles n'y étaient pour rien. D'ailleurs la capacité organisatrice de l'Allemand est universellement reconnue. La faute incombait évidemment aux judéo-ploutocrates-démocrates. Ne portaient-ils pas la culpabilité de la guerre ? N'était-ce pas la guerre qui avait provoqué tant de destructions en Belgique et en Hollande ? N'étaient-ce pas ces destructions qui causaient les difficultés de transport ? C.Q.F.D. Au reste, si universellement reconnues que fussent les préoccupations humanitaires des autorités allemandes, les prisonniers ne pouvaient réclamer d'être traités en marchandise prioritaire ; en queue de liste, les P.G., en queue de liste !

Il y avait des arrêts, nombreux et prolongés. Nous autorisait-on alors à descendre nous dégourdir les jambes ? Ce n'était pas si simple que ça. Il fallait rassembler la garde, l'organiser, ouvrir les lourdes portes : toute une opération à monter. L'esprit humanitaire du commandement allemand est bien connu ; mais allait-il jusque-là ? Je crois me rappeler une ou deux descentes à contre-voie. Une ou deux

distributions de vivres, aussi, par la Croix-Rouge belge ou hollandaise. Je dis une ou deux : c'est un grand maximum. Il ne faut tout de même pas pousser trop loin l'esprit humanitaire en temps de guerre. *Krieg ist Krieg*, z'est la kerre, meuzieu !

En Allemagne, un peu plus tard² le train devait prendre son élan et la moyenne s'élever de manière sensible. D'une traite, nous courûmes de Dortmund à Westfalenhof, traversant d'ouest en est toute la grosse Allemagne sur toute sa largeur, jusqu'aux confins de l'ancienne Pologne, soit à vol d'oiseau (mais nous n'étions pas des oiseaux) quelque sept cents kilomètres. Or, pour parcourir cette distance, il ne nous fallut qu'un jour et demi, pas plus : nous étions partis le mardi 18 à 17 heures ; dès le jeudi 20 à 5 heures du matin nous étions rendus. Trente-six heures, au moins vingt de moyenne : j'espère qu'on apprécie. Il est vrai que le train cette fois ne s'arrêtait guère. Ou pour si peu de temps que ça ne valait pas la peine d'en parler. Ni surtout d'ouvrir les portes... Manger ? Voyons, voyons, tant de matérialisme ! *Morgen früh*, la soupe.

De temps à autre, quelque mouche peut-être la piquant, la locomotive s'emballait jusqu'à des cinquante, des soixante à l'heure. Alors cela devenait terrible. La suspension des wagons n'était pas étudiée pour des vitesses aussi foudroyantes : la belle omelette que nous aurions faite si nous avions été des œufs ! Mais le gouvernement national-socialiste d'alors était très humanitaire, et le taureau de fer, maîtrisé, revenait bientôt à une course plus humaine.

Quinze, plus quarante, plus trente-six : quatre-vingt-onze heures de wagon à bestiaux, près de quatre jours, du 10 au 20 juin. La performance était assez belle. Une seule image vraiment précise m'en reste.

Il y a, dans cette partie du Limbourg hollandais qui s'insère entre Belgique et Allemagne, une petite ville appelée Venlo. Notre train s'y arrêta quelques instants. Je ne sais comment la population fut informée de son chargement, car les portes des wagons demeurèrent hermétiquement closes. Mais l'imposante garde armée qui nous accompagnait, les sentinelles postées dans les vigies, les précautions prises en gare, quelques calots kaki peut-être entrevus de loin dans la fente des fameuses lucarnes, tout cela parlait un langage assez clair. La foule se rassembla sur le quai, et une manifestation spontanée assez impressionnante éclata en notre honneur. Je n'en distinguai pas

grand-chose : les fissures de la porte étaient minces, et la lucarne très occupée. Les Allemands, on s'en doute, n'étaient pas très contents, et en ce temps-là, quand ils n'étaient pas contents, ça se connaissait à des kilomètres. Vociférations, fusils pointés, charges esquissées, les hommes descendus sur la voie faisaient jouer le grand cinéma. Quant aux sentinelles des vigies, elles tâchaient de ne pas être en reste. Les tôles du toit tremblaient sous leurs trépignements ; un rien de plus, et notre plafond s'écroulait.

Puis le train repartit. Tout s'apaisa. Nous n'étions pas gais. Venlo est presque à la frontière ; chaque tour de roue nous rapprochait de l'Allemagne. Et le train, lourdement, sautait sur les rails, sautait à chaque rail : il roulait au pas.

Je m'étais posté à la lucarne, que personne maintenant ne me disputait. Je voulais voir de mes yeux l'invisible frontière, percevoir le passage. J'ai de ces naïvetés.

Ce devait être juste avant. La voie s'incurvait vers la droite, épousant le dernier ressaut d'une butte assez raide. Et là, à vingt mètres du train peut-être, qu'il dominait de deux ou trois mètres, il y avait un vieux petit monsieur avec panama, ou feutre à larges bords, col dur et canne ; je ne jurerais pas qu'il ne portait pas des guêtres grises. Bien campé sur ses deux jambes, il lançait, à chaque wagon qui passait : « Vive la France ! » D'une voix haute, claire, bien articulée, mais paisible, sans grandiloquence ni fièvre. « Vive la France ! » Rien de plus, sur le ton de la constatation, non de la proclamation ; comme une affirmation qu'il convient de rappeler et de bien noter. Une fois seulement par wagon, « Vive la France ! » ; mais à chaque wagon qui passait, scrupuleusement. C'est peu dire que nos gardes s'étaient réveillés ; ils étaient déchaînés, et celui de notre toit devait courir et sauter sur place comme un singe en rage, à en juger par le vacarme. La courbe de la voie me permettait d'apercevoir derrière nous la suite du convoi, notamment l'unique wagon de voyageurs, celui qui transportait la section allemande ; à chaque portière, des fusils avaient surgi, on manœuvrait des culasses, des visages rouges vociféraient, des bras faisaient le moulin à vent...

Sur sa butte herbue, tout seul, immobile, imperturbable, minuscule, le vieux monsieur continuait de saluer chaque wagon de son « Vive la France ! » toujours aussi net et tranquille. Exactement comme si de rien n'était, comme si toute cette agitation frénétique de

nos gardes ne le concernait pas, n'existait pas. « Vive la France ! » Il avait à le dire, il le disait, voilà tout. Et nos wagons murés comme des tombeaux passaient l'un après l'autre. Quelques mains, papillons blancs, voletaient à travers les lucarnes ; je les voyais, il devait les voir comme moi, dérisoires et pathétiques. C'était l'unique réponse que nous pouvions lui adresser. Une *Marseillaise* eût risqué de déclencher carrément la fusillade sur notre ami, pour lequel nous tremblions déjà ; au reste, c'est par l'hymne hollandais qu'il eût fallu le remercier, et nous ne le connaissions pas.

Encore aujourd'hui je me demande comment il se fait qu'aucun soldat n'ait tiré. Le vieux monsieur y était prêt, c'est évident. Peut-être est-ce ce qui rendait la chose difficile. Seul un véritable assassin peut tirer de sang-froid sur un vieillard bien propre, tranquille et installé en pleine vue à vingt mètres, qui simplement répète, sans excitation provocatrice : « Vive la France ! » toutes les cinq secondes. Aucun soldat non plus ne sauta du train pour aller crosser l'insolent et remonter ensuite en marche. Rien n'aurait été plus facile : le convoi roulait à la vitesse d'un escargot au pas. Nous avons surveillé anxieusement ce qui se passait. Il n'y eut ni coup de feu ni galopade bottée. J'imagine le vieux monsieur attendant ensuite un autre train après le nôtre, pour répéter son salut ; ou bien rentrant chez lui en balançant sa canne, avec la satisfaction du devoir accompli.

Grâce à lui, notre cœur était moins glacé quand, quelques mètres plus loin, nous nous enfonçâmes dans l'Allemagne. Mais je renonce à évoquer plus précisément ce que furent nos sentiments. Je dirai, sans plus, que notre fierté en fut revigorée ; notre fierté non pas seulement nationale, mais personnelle : notre dignité d'hommes. Autrefois le prisonnier de guerre devenait normalement esclave ; tout d'ailleurs dans la captivité est agencé pour humilier l'être en profondeur, même si sont respectées les conventions de Genève ; pour étouffer en lui la flamme vive de l'homme. Avec sa manière de nous féliciter en proclamant son espoir, le vieux monsieur de Venlo nous redressait l'échine dès notre entrée dans l'univers esclave. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'acte plus vrai de *résistance*. Cela se passait le 12 juin, six jours avant l'Appel devenu célèbre plus tard, et qu'aucun d'entre nous, évidemment, n'entendit. Pour ma part, je n'ai jamais eu besoin de De Gaulle. J'ai seulement apprécié, soutenu et utilisé son action pendant la guerre.

Un mot encore, de portée générale. Nous avons coutume, dans les milieux de gauche, de nous gausser de ces patriotards naïfs qui croient que l'univers entier porte à la France, seconde patrie de tous les hommes, une affection particulière. Le vieux petit monsieur de Venlo m'a prouvé qu'il y avait du vrai dans cette croyance, et que notre scepticisme en la matière n'est qu'une anti-naïveté *a priori*, non le résultat d'un examen objectif. J'en ai eu confirmation bien plus tard, en voyageant à travers l'Amérique du Sud. La France n'a aucun rapport économique ou politique spécial avec, par exemple, l'Uruguay. Or, à la nouvelle de la libération de Paris en 44, toute la population de Montevideo, président en tête, descendit spontanément dans la rue et des bals s'organisèrent. Objectivement, je ne vois pas quels autres pays pourraient provoquer de tels sentiments, aussi désintéressés, aussi ancrés dans l'affectivité populaire. J'attribuerais ce privilège d'abord à une certaine qualité humaine de notre littérature – à Descartes plutôt qu'à Pascal, à Molière plutôt qu'à Racine, à Voltaire plutôt qu'à Rousseau, à Zola et à Romain Rolland plutôt qu'à Claudel. Ensuite, à notre manière de vivre, athénienne plutôt que Spartiate. Enfin, et peut-être surtout, à toute une spiritualité politique dont les sommets sont la Révolution et l'affaire Dreyfus, et qui, en dépit de tout ce qu'on peut dire sur ce chapitre, prétend ou même tend à donner le pas aux grandes causes humaines sur l'égoïsme national. Nulle part ailleurs qu'en France je ne vois une affaire Dreyfus, avec son caractère exemplaire – le droit de l'individu supérieur à tout impératif collectif. Il n'est pas jusqu'à Louis XIV et Napoléon qui, dans les horreurs mêmes des guerres dont ils portent le poids, ne puissent revendiquer malgré tout une espèce de label d'humanité, plus proche d'Alexandre le Grand que de Gengis Khan.

Ainsi le « La Fayette, nous voici » pourrait-il bien n'être pas seulement un blabla diplomatique. Je me trouvais aux États-Unis quand De Gaulle proféra certaines de ses grossièretés les plus brutales et bismarckiennes. On imagine mal comment elles désenparèrent des hommes pourtant peu naïfs. Ils n'y reconnaissaient pas la France de leur cœur, et j'ai entendu de mes oreilles un Américain me dire : « À partir de maintenant, la France n'est plus pour moi qu'un pays comme les autres. » Peut-être est-il nécessaire que, de temps en temps, dans ce dur monde où nous vivons, notre pays retrouve ce qu'on appelle le réalisme, c'est-à-dire un égoïsme de bête brute soucieuse de ses seuls

intérêts, tel que l'incarnait un de Gaulle. Mais ce faisant, il gaspille le capital de prestige et d'amour, inévaluable et apparemment inutile, essentiel pourtant, que ses élans désintéressés lui ont constitué parmi les peuples au cours de l'histoire. Le cynisme politique peut bien nous valoir un peu plus de pétrole en temps de crise arabique ; il ruine notre influence morale.

En fin de compte, je me demande si le « foilà la Granté Nazion ! » du soldat teuton n'exprimait pas, tout bonnement, un hommage inversé : le revers juste du « Vive la France ! » que lançait le vieux monsieur hollandais.

Sur mon mini-agenda, tout l'incident est accroché par ces simples mots : « ... passage en Hollande (accueil à Venlo)... ». On comprend que je regrette l'opacité persistante de la « caserne Dysart ». Mais basta ! Peut-être, si j'ai oublié, était-ce qu'il n'y avait rien à garder.

Je restai cinq jours à Dortmund, du 14 au 18 juin. Nous étions dans un *Dulag*, un camp de transit. Ici encore mes souvenirs sont très pauvres et très pâles. Le mini-agenda fait pourtant de son mieux et note l'« entassement dans les tentes » avec la même concision significative que plus haut l'accueil à Venlo. Effectivement, je me rappelle d'énormes tentes brunâtres où nous couchions par centaines à touche-touche sur un millimètre de paille écrasée, foulée, souillée, noyée dans la boue. Je viens d'écrire sur ma lancée le mot « boue ». Est-ce le moment où le temps, jusque-là inaltérablement beau, a changé ? Ou le caractère sordide du lieu a-t-il déteint sur le ciel ? Dans ma mémoire, le ciel est sale, il pleuvoche sans arrêt et nous pataugeons dans la boue. C'est vrai ou ça ne l'est pas. Facile à vérifier, en tout cas, dans les archives de la météo.

C'est là que nous avons subi notre première fouille. Si mon souvenir est juste, elle a salué notre arrivée même et s'est passée en pleine nuit, à la lumière de lampes à acétylène ; sommaire et hâtive, d'ailleurs. Les fouilleurs étaient alignés derrière des planches posées sur des tréteaux ; nous nous présentions devant eux, chacun le sien, un peu comme à la douane. Pour ce travail, la Wehrmacht n'avait pas recruté des spécialistes, mais du pioustre ordinaire, qui procédait au petit bonheur la chance, en partie à la tête du client, en partie suivant les vagues instructions reçues. Ensuite, quand nous avons récapitulé nos pertes entre nous, nous avons soupçonné les bonshommes d'avoir surtout pensé à se servir eux-mêmes. Nous ne nous sommes jamais fait

beaucoup d'illusions sur la vertu des bouts de papier où nous inscrivions notre nom et qui étaient religieusement annexés aux objets confisqués, pour la récupération ultérieure.

Brève parenthèse. J'aurai plus tard l'occasion de revenir sur la fouille, qui devait faire partie de l'ordinaire de notre vie au même titre que, par exemple, les appels. Je voudrais seulement souligner dès maintenant les deux principes théoriques et la grande loi pratique qui y président.

Dans les guerres anciennes, le vainqueur dépouillait le vaincu sans autre justification ; le produit s'appelait le butin. Avec l'évolution des mœurs et le progrès moral, les guerriers n'osent plus agir avec tant d'innocence ; le loup a la même envie de dévorer l'agneau, mais il veut en plus avoir raison de le faire. D'où les règles inventées, auxquelles il se soumet, qui n'empêchent rien, mais lui donnent bonne conscience. Héritière de l'antique spoliation, la fouille y ajoute simplement l'hypocrisie, en protestant qu'elle ne prend rien pour le plaisir, ce qui serait du vol, qu'elle obéit seulement à une triste nécessité, laquelle lui impose les deux principes que j'ai dits, et qu'elle respecte au nom de la civilisation. Quels principes ? Eh bien, est confiscable ce qui est militaire, comme prise de guerre, et ce qui est civil, comme facilitant les évasions.

Quand le prisonnier a reconnu ces deux principes rois, il n'a plus qu'une ressource, essayer de soustraire à la prise tout ce qu'il peut sans discrimination, l'utile et l'inutile. Le but est de se garder quelque chose – quelque chose pour la prochaine fouille, bien sûr. Ainsi permet-il pour sa part le fonctionnement de l'institution. Il est clair en effet que la fouille n'a de raison d'être que s'il reste quelque chose à confisquer.

Les fouilleurs de leur côté s'arrangent pareillement pour maintenir toujours une réserve confiscable qui justifie leur existence. Ici intervient cette grande loi pratique que j'annonçais, et qui se rattache à une plus vaste encore, universelle : la loi de paresse. Le fouilleur bien élevé raflera donc ce qui est sous la main et bien visible, plutôt que ce qu'il faut chercher ; accessoirement, ce qui est propre plutôt que ce qui salit les doigts. Poe s'est trompé lourdement dans sa *Lettre volée*.

Prisonnier bizuth à Dortmund, je ne saisis pas sur-le-champ ces vérités un peu subtiles. Un trait déplorable de mon caractère est la

candeur. En revanche, je me montre éduicable et perfectible. Je suis un type dans le genre des poissons. La première fois, on m'attrape sans peine ; la seconde, je fais déjà quelques façons ; après, plus ça va, plus je me méfie. Voilà pourquoi j'ai toujours pensé qu'il m'était nécessaire de vivre deux fois pour bien vivre : la première à l'essai, histoire d'éventer les pièges en m'y laissant prendre ; la seconde pour de vrai, sans m'y laisser reprendre. Ah ! quelle vie triomphale je mènerais, la deuxième fois ! Après tout, c'est peut-être pour cela que j'écris des romans ?

Lors de la première fouille, donc, je me comportai comme une gourde. Au lieu de laisser passer avant moi les petits camarades et de repérer ainsi bons et mauvais fouilleurs, je me présentai tout droit, au hasard, ingénument. Un doigt fut braqué sur mon ensemble ceinturon-baudrier, qui fut saisi comme prise de guerre ; si je l'avais bouclé sous mon manteau et non dessus, je l'aurais gardé. J'eus d'autre part la bêtise, mais alors là, vraiment impardonnable, de livrer de moi-même soit mon stylo, soit ma montre, je ne sais plus (ou peut-être même les deux) sur la seule injonction du fouilleur : « Stylo ? » Et docilement, je le tirai de ma poche et le remis – comme objet civil, lui, et qui pouvait faciliter une évasion.

Mais j'ai gardé ma canne, dont j'ai appris bien plus tard qu'elle était on ne peut plus *streng verboten*, étant à la fois militaire, comme arme possible, et civile, comme affinant l'élégance. Dûment affranchi par l'expérience, je lui ai fait traverser les cinq ans, et je l'ai donnée, tout à la fin, à un camarade qui peinait sur la route. J'ai gardé aussi des objets vraiment militaires, comme le porte-cartes, à moins que ce ne fût un manifold, qui battait ma cuisse, et ne succomba à une fouille qu'après deux ou trois ans de vaillante résistance. Ainsi paraissait dès cet instant toute l'absurdité d'un monde kafkaïen et clochemerlesque à la fois.

Enfin, si mon stylo a pu faire le bonheur d'un pioustre allemand, avant de se mêler à son cadavre vers Stalingrad ou El Alamein...

Des cinq jours passés au *Dulag* de Dortmund, je ne garde qu'une image composite. Sur le fond de grisaille que j'ai dit, je vois passer une fois de plus un de nos longs Anglais en plat à barbe, remorquant noblement son balai de bruyère tout mâchuré, en route pour la corvée de chiottes, à moins qu'il n'en revienne. Possible que je fabule rétrospectivement, mais il me semble bien qu'en dépit de certaines

rancœurs antibritanniques déjà sensibles, nous avons pris en charge, ou du moins certains d'entre nous, ces Anglais que les Allemands s'acharnaient à humilier. Prise en charge seulement morale, bien sûr, telle qu'échange de propos amicaux ; car de prélever sur notre pitance, il ne pouvait être question.

Et à propos de pitance... Le souvenir le plus vif que je garde de ces cinq jours, c'est celui d'une soupe aux orties. Aux orties et aux épiluchures de pommes de terre, avec sable pour augmenter la densité. Ça ne m'a même pas paru si mauvais. La feuille d'ortie était un peu grumeleuse sur la langue – non, elle ne piquait quand même pas ; les épiluchures de patates craquaient sous la dent, et le sable crissait. D'après ma mémoire, nous n'avons mangé que ça à Dortmund. Mangions-nous tous les jours ? Possible : le camp se prétendait organisé. Ce qui n'était pas organisé, c'était la distribution, si bien qu'au hasard des queues nous touchions la soupe tantôt à 10 heures du matin, tantôt à 3 heures de l'après-midi. Avais-je une cuiller ? Ou lapais-je à même ma gamelle, ou la boîte de conserve qui m'en tenait lieu ? Il me semble que je possédais à ce moment-là encore un couteau de poche, type suisse à deux cent vingt-sept lames et demie et un tire-bouchon, que quelque fouille engouffra ensuite, soit comme prise de guerre, soit comme objet civil. Une question que je me pose soudain : où et quand ai-je donc hérité de ce couteau anglais tout à fait militaire, et même d'ordonnance, quinze bons centimètres de long une fois replié, deux lames solides et un poinçon d'un centimètre de diamètre à la racine, qu'il n'aurait certainement pas fait bon recevoir en pleine poitrine ? Je ne l'avais pas à Dortmund ; je l'ai pourtant rapporté en France, et fort démantibulé...

Décidément, il faut que je sois bien replongé dans l'ambiance de la captivité pour attacher tant d'importance à des objets si ordinaires, mais alors essentiels. C'est sans doute que le *Dulag* de Dortmund anticipait sur la captivité de stagnation.

À part cela, à quoi ai-je passé mon temps durant ces cinq jours (quatre et demi pour être précis) ? Je suis incapable de le dire. Je garde un vague souvenir d'errances à traîne-bottes d'une tente à l'autre, sous un crachin pénétrant, en quête de camarades, car je devais être solitaire : « Y aurait pas des types du 106 ici ? » Réponse habituelle : « On s'en fout ! » À charge de revanche, bien sûr. Chose étrange, je ne me rappelle même pas avoir vu les barbelés qui nous

enfermaient. J'ai dû rester le plus souvent dans l'étouffement de la tente, accroupi sur mon carré de paille boueuse, veillant peut-être sur mes richesses, car le vol était devenu une plaie – oui, parmi nous, officiers, entre nous ! En Belgique déjà nous nous « fauchions » l'un à l'autre cuillers, gamelles et autres objets précieux...

Voilà tout ce qui me reste de Dortmund. Sauf les images à peine distinctes de la fouille et de la soupe, c'est le trou. Parfois seulement, quand je ferme les yeux et que je concentre sur ces quelques jours toute ma force d'attention, je sens remonter du fond de mes ténèbres, accompagnant la vague lueur brunâtre que faisait la lumière du jour à travers l'épaisse toile de la tente, de puissants remugles de chien mouillé, de linge sale... N'eût été le mini-agenda, jamais je ne croirais avoir passé si longtemps à Dortmund.

Ah si ! Brusquement, comme j'écrivais ces derniers mots, un sentiment d'alors m'est revenu, présent et indubitable : « À tant faire que d'être prisonnier, vite le camp définitif ! » Hé oui, malheureux ! C'est la vérité, tu aspirais à gagner au plus vite le « camp définitif », mieux installé, pensais-tu, que ce bidonville. Et tous tes compagnons comme toi, bien entendu.

Ce qui ramène instantanément une évidence fulgurante : c'est à Dortmund que je me suis rendu compte, pour la première fois, réellement, *que j'étais prisonnier*. Et regrets aussitôt d'affluer à tire-d'aile, et remords, et « trop tard ! », et « comment ai-je pu être aussi bête ! » Peut-être même ai-je commencé d'en-joliver les occasions de fuites manquées, pour me faire un peu plus mal.

Maintenant, qu'on veuille bien faire l'effort de reconstituer l'ambiance. Le 14, jour de notre arrivée, fut celui même où les Allemands entrèrent à Paris. Nos gardiens, bien que je ne m'en souvienne pas, n'ont certainement pas manqué de nous annoncer la nouvelle, celle aussi de l'écroulement complet du front. Nous avons donc encaissé le coup, rendu encore plus dur par les prodigieux bobards de victoire qui avaient précédé³. Autour de nous, parqués comme des bêtes dans ce camp sinistre, la présence de l'Allemagne s'imposait avec une évidence de plus en plus aveuglante, la profonde Allemagne qui nous enveloppait et nous avait pour ainsi dire gobés. À mesure que notre esprit émergeait de l'épuisement physique, les révélations désastreuses s'accumulaient devant lui : je suis pris, je suis en pleine Allemagne, la France est morte, c'est la fin du monde. Et

nous imaginions, d'après les lamentables troupes de réfugiés que nous avions vus nous-mêmes sur les routes, nos propres familles en fuite, dont nous étions sans nouvelles.angoisses...

Pour nous reconforter, une bonne soupe d'orties, bien maigre, lapée froide à 3 heures de l'après-midi, dans une vieille boîte de conserve qui coupe la langue, sous la tente pisseuse où – le nombre vient subitement de me revenir, émergeant de je ne sais quelles profondeurs – nous étions *quatre cents* !

Après ça, je ne m'étonne plus du trou dans ma mémoire. Je n'ai jamais été sujet à la dépression nerveuse, mais j'imagine qu'elle doit laisser après coup ce sentiment d'un néant, pis, effacer jusqu'à l'existence de l'abîme. On se souvient peut-être de ma remarque sur les joies de la pipe, que j'ai citée avec le sourire, en la recopiant de mon carnet⁴. Qu'on veuille bien la replacer dans la mélasse de Dortmund, où je l'ai écrite. Elle perd alors tout ridicule et prend même, ce me semble, un caractère assez pathétique : celui d'une défense malgré tout de la vie, qui s'invente au fond de la détresse une joie humble, mais salvatrice.

Nous sommes repartis le mardi 18 juin – le jour de l'Appel, je n'y peux rien. Rassemblés à 13 heures, nous avons attendu, suivant la bonne règle militaire, jusqu'à 17 heures que le train s'ébranle.

Notre destination était, paraît-il, la région de Dresde : les bobards l'affirmaient, et aussi la voie que suivait le train. Mais au dernier moment un crochet nous engagea vers le nord-est : toujours d'après les bobards, le camp de Dresde était plein.

Et c'est ainsi qu'à l'aube du 20 juin le train s'arrêta en gare de Roederitz (ou Rederitz). fameux « camp définitif L » était là. Son nom : Westfalahof, ou encore Gross-Born – je n'ai jamais su la différence. Son emplacement...

Quelques difficultés ici, du fait des Polonais qui, ayant annexé la région, se sont amusés à débaptiser toutes les villes et fourrent des consonnes partout dans leurs noms. Bref nous sommes en pleine Poméranie, à une centaine de kilomètres à l'est de Stettin, devenue Szczecin, à quinze ou vingt kilomètres de Neu Stettin, dont j'ignore le nouveau nom, à une quarantaine de kilomètres de Schneidemühl devenue Pila, qui était la gare frontière au bord de l'ancienne Pologne, celle d'entre les deux guerres.

Nous y sommes, et nous y sommes bel et bien.

Roederitz n'est qu'une halte campagnarde. Le camp se trouve tout à côté, à quelques centaines de mètres.

1. Dans *Ô Soldats de Quarante*, naturellement. En substance, plus ça bouge, plus il se tait.
2. Vue de notre wagon, l'Allemagne se reconnaissait à la liesse, d'ailleurs modérée, des villes sous oriflammes, par contraste avec l'accablement précédent. – Accablement, non, le terme est impropre ; plutôt un affairément de fourmis grises.
3. Cf. p. 45.
4. Cf. p. 67.

DEUXIÈME PARTIE

La captivité de stagnation



Entrée en marais

Bagatelles de la porte

La lourde porte du wagon coulisse en bringuebalant. Nous nous déplions, les articulations craquent, les pieds pèsent comme des pierres au bout des jambes, dans les brodequins raides ; nous sautons sur le quai. Je n'ai pas gardé le souvenir d'une hargne particulière chez nos gardiens. Il faut dire qu'en ce temps-là le soldat allemand semblait ne pas connaître de milieu : ou fou furieux, ou endormi. Les nôtres devaient être dans la deuxième passe quand ils nous firent descendre de wagon ; ce que nous appellerions plus tard du Boche d'idylle. « *Raus ! Raus !* » C'était presque mélodieusement croassé, ou miaulé, si on préfère penser au matou en chasse. Le bras cependant, sémaphore au ralenti, nous poussait du geste par là, par là. Pour la première fois, ils se montraient à nous en capote, enfermés du menton aux pieds dans ces immenses cylindres vert pomme. Maintenant, mon petit vieux, si tu souhaites plutôt les contempler en vareuse rebroussée sur le sommet boudiné des fesses, libre à toi : nous avons vu assez souvent les deux spectacles en alternance pour t'offrir ce petit plaisir.

On nous rassemble par rangées de cinq, « bar zink, mézieus ! », sur le quai poilu d'herbe, dans l'air piquant du petit jour. Orientation sommaire. La voie ferrée file, voyons, ouest-est ; la route bordée d'arbres, là-bas, de même ; tout le paysage, d'ailleurs, semble se disposer pareillement. Notre colonne tourne le dos à la locomotive ; elle regarde donc vers l'ouest. Sur notre gauche, le terrain s'élève en pente douce, parallèlement à la voie ferrée ; on dirait d'une longue dune, alignée ouest-est comme le reste (en fait, c'en est une). Des bois la couronnent à perte de vue ; adossées à eux, un peu au-dessous, à deux ou trois cents mètres de l'endroit où nous sommes, se tapissent des baraques verdâtres, précédées d'une haute clôture rectiligne en fil de fer courant à flanc de colline, puis, à gauche, remontant droit la

penne jusqu'à l'orée des bois. De place en place, nous apercevons des tours de garde carrées, les miradors. C'est le camp, ce sont les barbelés.

Une route transversale, du pavé au milieu, du sable sur les bords, monte de la gare vers le camp. Nous voici devant l'entrée. C'est une simple brèche dans l'enceinte ; une barre de bois noir et blanc à contrepoids la ferme, qu'on lève à la main, comme dans les anciens passages à niveau. Guérite devant, poste de garde derrière... Un coup d'œil quand nous traversons nous montre les barbelés par la tranche. C'est du sérieux : trois bons mètres de haut à vue de nez, double paroi, et l'intervalle, soit quelque quatre mètres, bourré de rouleaux barbelés.

Notre convoi est le premier à pénétrer dans le camp ; mon matricule sera d'ailleurs le 345, alors que nous atteindrons aux 6000. Avant nous, il y avait des Polonais ; il en reste quelques spécimens à notre arrivée. Encore avant, c'étaient, paraît-il, des Jeunesses hitlériennes à l'entraînement. Nous trouverons, traînant ça et là, une assez belle quantité de journaux polonais. Faute d'autres imprimés, ils serviront dans les premiers temps de pâture intellectuelle aux lecteurs les plus acharnés d'entre nous. Non que tant de Français connaissent le polonais, mais la civilisation de l'imprimé nous a marqués si profondément que nous n'avons plus besoin de comprendre ce que nous lisons, pourvu que nous ayons à lire. Le fait que je cite paraît peu croyable. Il est pourtant on ne peut plus vrai ; je l'ai noté au vol dans mon carnet : des tas de types passent des heures, le nez fourré dans de vieux journaux polonais auxquels ils ne saisissent goutte.

Nous avons dû nous rendre presque tout de suite à la fouille, peut-être après avoir un peu patienté dans une baraque de transit¹. L'officier allemand nous expliqua alors, très gêné, qu'il était obligé par le règlement d'examiner à nu un sur vingt d'entre nous ; mais par courtoisie, il demandait dans chaque paquet un volontaire. Oui, un volontaire pour se déshabiller et se soumettre à la fouille au corps ! Ce qui évidemment faisait perdre toute efficacité, donc tout sens à l'opération.

On le voit, c'était toujours à du « Boche d'idylle » que nous avions affaire. L'explication est simple. À la date où nous sommes, le 20 juin, toute résistance organisée a pratiquement cessé en France. Les négociations d'armistice sont engagées ; elles se concluront le 24. En

attendant, les troupes allemandes, qui viennent d'occuper Lyon, continuent de filer plein sud. Pour l'Allemand moyen, la guerre est terminée. Il ne reste que l'Angleterre, mais ça, ce n'est rien. Telle est aussi d'ailleurs l'opinion d'un grandissime homme d'État, Mussolini, qui vient pour ce motif même d'entrer en guerre aux côtés du vainqueur.

On comprend alors l'euphorie de nos gardiens. J'ai analysé ailleurs² les sentiments que la propagande hitlérienne avait inspirés au peuple allemand à l'endroit des Français. Une belle victoire bien dorée arrive là-dessus, et la perspective d'une douce paix à savourer : pourquoi nos gardiens, sans ordres contraires, ne nous auraient-ils pas traités avec gentillesse ? Peut-être aussi, dès ce moment-là, leur faisait-on envisager la future politique de collaboration. En tout cas, ce fut ainsi, et nous en profitâmes : la fouille d'entrée fut quasiment (le mot est dans mon carnet) une « formalité ».

Réjouis-toi maintenant, mon enfant : je t'apporte une belle preuve de ma niaiserie. Dans des conditions aussi favorables, et affrontant tout de même la deuxième fouille de ma carrière, j'eus l'idiotie, et le mot est faible, de remettre à l'officier allemand, sur simple question, ce carnet que j'avais dans ma poche et à quoi je tenais comme à la prunelle de mes yeux : non pas le mini-agenda, mais le carnet, mon carnet intime depuis le 4 octobre 1939. Comment j'en suis venu là, je ne parviens plus à le comprendre aujourd'hui. Une naïveté pareille, cela méritait effectivement tous les coups de pied au cul. Elle s'explique peut-être par mon hérédité chargée. Réfugié à Clermont-Ferrand, mon père, en dépit de toutes les objurgations, alla paisiblement se déclarer comme juif aux autorités de Vichy. Il le fit même deux fois. La première n'avait pas suffi : le commissaire de police à qui il s'était adressé, après avoir tenté de le dissuader, avait tout bonnement mis la déclaration au panier. Alors mon père récidiva ; et il n'avait même pas l'excuse d'un judaïsme militant, non, il n'était ni croyant ni sioniste...

Eh bien, à moi aussi, apparemment, et bien que je sois, comme je l'ai dit, éduicable et perfectible, il faut deux expériences pour acquérir de l'expérience. À la troisième fois seulement je comprends bien, et je suis armé pour l'avenir, de pied en cap.

Maintenant la suite. Après la fouille d'entrée, je me suis donc mordu les doigts pendant des mois. En novembre encore, tout en

prenant d'admirables résolutions, je notais mon amertume dans un *Kontobuch*, un livre de comptes, acheté à prix d'or à la cantine.

L'hiver passa, puis le printemps. J'avais fait mon deuil du carnet. Quand je l'avais remis à l'officier de la fouille, j'y avais inscrit, comme de juste, mon nom et le numéro de ma Baracke, pour restitution après examen. Mais il était plein de réflexions si horriblement révolutionnaires, socialistes et même démocrates que je ne tenais pas tellement à le voir rattaché à ma personne. Je le préférais perdu, tombé dans les oubliettes du Grand Reich ; en tout cas, je me gardais de faire des vagues pour le retrouver.

Près d'une année s'était écoulée ainsi (on devait être en mai), quand un beau jour, oyez, oyez la prodigieuse aventure du petit carnet intime, un de mes camarades, R..., alors attaché au colonel français chef de camp, me le rapporta. Il l'avait découvert... aux objets perdus ! Aucun « *geprüft* » dessus³. Ce qui s'est passé, je l'ignore encore aujourd'hui. Sur le coup, j'ai échafaudé mille suppositions, plus ingénieuses et romanesques l'une que l'autre. Je pense maintenant que la plus simple est la plus vraisemblable : le carnet tombe par terre, est refoulé dans un coin, ramassé ensuite par quelque ordonnance français qui, empêché de me le rapporter ou en ayant la flemme, le dépose aux objets perdus où il hiberne tout ce temps.

Anecdote infime en soi. Je ne l'aurais pas contée si elle ne m'avait paru, à la réflexion, révéler dans sa minceur toute l'énorme sottise de la captivité. Voici des hommes livrés à d'autres. Ceux-ci s'acharnent à tout passer au crible chez ceux-là, ils rêvent de pénétrer leurs pensées les plus intimes, de se les rendre transparents, limpides, sans ombre ni secret : n'est-ce pas la seule manière de les maîtriser ? Pour ce faire, ils montent une organisation considérable, hiérarchisée de la base au sommet avec les surveillances nécessaires, les contrôles et les inspections, et les inspections d'inspecteurs, avec la documentation indispensable, les fichiers, les fichiers de fichiers. Tout cela pour aboutir à quoi ? À rien : les gardiens succombent sous une machinerie si formidable qu'elle ne broie plus que le vide et dérape sur les maladresses les plus ordinaires, ordinaires au point que le mot même de hasard paraît trop important pour les nommer.

Les ordinateurs n'existaient pas en ce temps-là. Leur apparition modifie-t-elle substantiellement la situation ? La masse humaine sera-t-elle réellement saisie si on la met en cartes perforées et non plus

seulement en fiches ? J'en doute. En tout cas, le fameux esprit d'organisation que nous prêtons si généreusement aux Allemands par contraste avec notre désordre français, je me suis rendu compte alors que c'était du flan. L'apparence seule montrait chez eux la religion du travail bien fait et le soin méticuleux du détail, et l'ordre et le reste. En réalité, comme chez nous, règne le je-m'en-foutisme profond, et mon petit carnet, avec ou sans fiche de référence, tombe par terre, s'égare...

La leçon concrète que j'ai tirée de l'incident est très simple : « Messieurs, vous ne me posséderez plus. À partir de maintenant, dites et faites ce que vous voulez, je ne crois rien, je cache tout. »

Et étonne-toi, fils, que la mode littéraire de l'absurde soit née dans ces années-là !

Accompagnant la fouille, nous subîmes cet interrogatoire d'identité auquel je m'attendais depuis longtemps. L'un après l'autre, nous défilions devant des soldats assis côte à côte à un long comptoir, surmonté, côté clients, par un étage de casiers qui nous montraient le dos. L'ensemble figurait assez bien une poste, mais sans guichets grillagés. Les « postiers » étaient destinés, je pense, à devenir les censeurs de notre correspondance ; le bruit courait que plusieurs, parmi eux, étaient des Alsaciens fraîchement dépouillés de leur uniforme français pour être revêtus de l'allemand. Le mien, en tout cas, parlait fort bien le français ; c'était heureux, car j'étais décidé à ne pas prononcer un mot d'allemand, et je n'en prononçai effectivement pas un.

Le questionnaire comportait une mention redoutable : *religion*. Réponse instantanée : « Aucune. » Le « postier », docilement, transcrivit par *kein*, comme je le vérifiai en lisant à l'envers.

Bien entendu, j'avais dit vrai. Mais...

Mais quantité d'instituteurs, incroyants, anticléricaux, non baptisés et tout et tout, avaient répondu, eux, « catholique ». N'aurais-je pas dû, à leur instar, me dire « juif » ?

En réalité, la même louche arrière-pensée nous habitait, eux et moi. « Catholique » avait charge, pour eux, de signifier aux nazis – oh, sans y toucher, comme ça, en passant, simplement pour le cas où ça les intéresserait ! – qu'ils n'étaient pas juifs, et peut-être même aussi, faisant d'une pierre deux coups, pas communistes. Pareillement pour moi, me dire incroyant équivalait à contourner le dangereux mot

« juif » – celui-là même qui, tacitement, m'était demandé.

Tacitement, c'est-à-dire hypocritement : dans le camp adverse aussi, cela va de soi, l'hypocrisie régnait. Démontons-en rapidement le mécanisme.

Les Allemands d'alors redoutaient par-dessus tout d'être qualifiés de barbares par l'opinion étrangère ; sans doute parce qu'en leur for intérieur ils se demandaient s'ils ne l'étaient pas... Aussi proclamaient-ils en toute occasion leurs vertus de civilisés. S'agissant par exemple des conventions de Genève, dont ils étaient signataires, ils affectaient de les respecter scrupuleusement, même et surtout quand ils ne les respectaient pas ; ce qu'ils exigeaient, c'est qu'on reconnût qu'ils les respectaient. Ne pouvant donc, à cause de ces ennuyeuses conventions, nous poser franchement la question qui leur brûlait les lèvres sur notre « race », ils se contentaient de nous interroger sur notre « religion », dont évidemment ils n'avaient cure. Avantage double. D'une part, grâce à nos réponses, des réponses qui, notez-le, messieurs, n'étaient pas forcées, ils opéreraient entre nous un premier tri racial, sans que le mot fût prononcé. D'autre part, leur innocente curiosité attestait devant tout l'univers combien ils révéraient notre liberté de conscience. C'était en effet pour notre bien qu'ils s'informaient, par pure générosité. Ne se proposaient-ils pas (mais cela, ils ne nous le révéleraient que plus tard, ce serait une bonne surprise) de nous regrouper par « religions », à seule fin de nous faciliter l'exercice de nos cultes respectifs ? Et aussi d'empêcher les querelles entre nous... Étaient-ils pas gentils ? Humains ? Civilisés ?

Seigneur ! Ce bain d'hypocrisie où nous étions tous plongés, les gardiens d'abord, et conséquemment les gardés !

On se demande peut-être pourquoi, à tant faire que de ruser, je n'avais pas rusé jusqu'au mensonge inclus, en me déclarant par exemple catholique comme les petits camarades. Qu'est-ce que je risquais ?

La réponse est bien simple : j'ai horreur de mentir. Aussi longtemps qu'il m'était possible de m'en abstenir, je m'en abstenais. Dès lors, dans le cas particulier, que pouvais-je dire d'autre que ce que j'ai dit, et que j'aurais dit en toute circonstance ? On me demande ma religion. Je n'en ai pas, c'est un fait. Ma réponse n'est pas de jésuite. Je ne me *sens* pas juif de religion. Je l'ai affirmé cent fois à des rabbins : pourquoi pas à des nazis ? Si je m'étais déclaré juif, juif de

religion, c'est pour le coup que j'aurais menti.

Le paradoxe, c'est qu'en me conformant ainsi rigoureusement à la vérité, je faisais pis que mentir : je m'enfonçais dans le monde de l'équivoque et de l'hypocrisie. Mais à qui la faute ?

Rassure-toi toutefois, je n'ai pas tardé à mentir pour de bon, et délibérément. Depuis ma capture, j'avais eu le temps de réfléchir au problème que me posaient mes origines. Dix fois le jour, pour le cas où j'aurais oublié, j'entendais la propagande nazie se déchaîner contre les horribles juifs. Alors forcément...

J'avais décidé une fois pour toutes de me camoufler aux Allemands du mieux que je pourrais. En droit, j'estimais que mes origines ne regardaient que moi et, à la rigueur, le peuple français ; en fait, je ne voyais aucune raison pour tendre de moi-même mon cou à l'égorgeur. Peut-être aurais-je raisonné différemment si j'avais été de foi juive. Mais étant ce que j'étais, pourquoi diable, au nom de quoi, livré sans défense à un ennemi sans scrupules et sans pitié, aurais-je joué à son égard le jeu de la loyauté ?

On me demanda, comme aux autres, le nom de jeune fille de ma mère. Il se trouve que ce nom, Schimanovitz, est assez révélateur⁴ ; ou du moins il me paraissait tel. Sans sourciller, ni d'ailleurs forcer mon imagination, en un éclair, je le raccourcis, je l'aménageai, j'en fis un Chimaneau qui sonnait coquettement français, avec sa finale vendéenne en eau. Dame ! on n'est pas agrégé de grammaire pour rien ! « Et puis, allez-y voir si ça vous chante ! » pensai-je, persuadé que c'était tâche impossible que de vérifier les patronymes et matronymes de deux millions de prisonniers originaires des quatre coins de la France, de la Navarre et de l'outre-mer.

Il n'y a que le premier crime qui coûte. Pendant que j'y étais, j'aurais aussi volontiers remanié mon nom d'Ikor, par exemple en un Corre au suave parfum breton. Mais ça paraissait quand même plus gandilleux. Et puis, à quoi bon ? Cent fois en France j'ai été appelé le prince Igor et pris pour un Russe. Je ne voyais pas de raison pour que les Allemands aient le nez plus fin. En réalité, mais je ne devais l'apprendre que bien plus tard, il ne peut y avoir plus juif que ce nom-là : il est hébreu et signifie soit le « paysan », soit l'« essentiel ». Je le soupçonne d'être apparenté au très vieux mot grec et peut-être pré-grec, voire préalable à la différenciation du sémitique et de l'indo-européen, ἱχώρ : le « sang des dieux », sambleu ! Mais hélas, aussi la

« sanie ». Passons.

Tel est le faux que j'ai commis lors de mon arrivée à l'Oflag II D. Et je l'avoue sans rougir, s'il était à refaire, je le referais avec la même tranquillité d'âme. Jouer les chevaliers ultra-purs avec cette vermine ? Merci !

Le lecteur haletant se demande peut-être si j'ai été démasqué, au bout de combien de temps, avec quelles conséquences. Autant le lui avouer tout de suite : nada ! Rien. Chimaneau a été soigneusement transcrit sur ma fiche. Après quoi, la terre s'est remise à tourner, le ciel ne m'est pas tombé sur la tête, la Gestapo ne m'a pas sauté au cou, et preuve a été ainsi faite, une fois de plus, que le crime paye, si l'honnêteté ne paye pas.

Je n'ai jamais su avec certitude, je ne sais pas encore aujourd'hui dans quelle mesure l'Abwehr du camp était informée de mes origines. Naturellement, si elle avait cherché, elle aurait trouvé. Mais il fallait chercher, suivre une piste, remonter en France... Que de travail, même pour un *Sonderführer*, un presque officier de l'Abwehr ! La loi de paresse, déjà mentionnée, joue. Une erreur communément commise par le gibier, c'est de se figurer que son chasseur n'a qu'une idée en tête, l'attraper. En réalité, neuf fois sur dix, le chasseur pense aussi à mille autres choses, à sa bonne femme, à ses gosses, à son estomac, à son *schnaps*, à la mort de Louis XVI et à la menace d'être envoyé sur le front russe. Seul un homme zélé jusqu'au fanatisme, un malade mental, peut s'acharner au repérage du juif et rien qu'à lui.

Notre camp, c'est un fait, n'a connu aucune chasse systématique au juif. Il comportait pourtant son lot habituel de Lévy, Weil et Cahen, plus les porteurs de noms de ville, dont l'énorme majorité est d'ailleurs aussi peu juive que Pompidou, plus... Un détail piquant, que je signale au passage. Allemands et Français diffèrent du tout au tout quand il s'agit de désigner un nom de famille typiquement juif. Kahn l'est pour un Français, mais pas du tout pour un Allemand ; Robin l'est pour un Allemand, alors qu'un Français le juge aussi bien de chez nous que Martin ou Dupont. À partir de là, sans parler du reste, on n'a pas de peine à concevoir le nombre d'histoires loufoques... Celle-ci, par exemple.

L'un de nos bons camarades était Oreste Rosenfeld, journaliste au *Populaire*. D'origine russe, Rosenfeld avait combattu en 1914 comme capitaine dans les armées du tsar. Envoyé en France par Kerenski en

1917, il continua de combattre en 1918 sur notre front, mais en tant qu'engagé volontaire, il n'était plus que simple soldat. En 1939, la cinquantaine venue, il se rengagea ; il fut nommé toutefois sous-lieutenant et fit la guerre, malgré son âge, comme chef de section d'infanterie. Son prestige dans le camp était considérable, en dépit de ses opinions socialistes.

Au physique, c'était un colosse, au parler très doux et très russe. L'hiver, il se laissait pousser la barbe et se rasait le crâne ; l'été, il rasait sa barbe et se laissait pousser les cheveux. Nous étions très liés.

À un certain moment, suite à je ne sais quel maquignonage de la Kollaboration, les anciens combattants de 14 furent rapatriés. Rosenfeld, lui, resta sur le carreau. Pourquoi ? Il en avait une vague idée, mais, malignement, il posa la question à l'Abwehr. Pas de réponse. Il insista tant et si bien qu'il finit par être convoqué. Ce fut un lieutenant du nom de Buth qui le reçut. Pas le mauvais cheval, celui-là ; seulement ivrogne de première classe. Un jour d'hiver, des camarades le ramassèrent ivre mort dans la neige et le rapportèrent à qui de droit. Aucune raison de le laisser geler : il nous avait fait rire beaucoup plus que pleurer.

Très gêné, le pauvre Buth, devant l'imposant Rosenfeld qui lui demandait des explications. Et se tortillant, et n'osant pas... C'est Rosenfeld lui-même qui m'a rapporté l'histoire. À la fin, Buth prit son courage à deux mains :

– Eh bien, mézié

Rosenfeld, vous êtes juif, n'est-ce pas ? Rosenfeld assura que ce n'était pas à ses yeux un déshonneur, mais qu'en fait il n'en était rien. La preuve : il avait été officier dans l'armée tsariste, ce qu'aucun juif ne pouvait être.

Le pauvre Buth n'en menait pas large. Quoique membre du Parti, il détestait faire de la peine aux gens ; et puis ses facultés intellectuelles, il s'en rendait compte, n'étaient pas tout à fait à la hauteur de celles de son interlocuteur.

– Mais, balbutia-t-il, votre nom de Rosenfeld...

– Bah ! coupa Rosenfeld souverain, vous avez bien un Rosenberg comme théoricien de votre Parti. Je suis d'origine balte comme lui.

Le plus fort, c'est que c'était vrai. Finalement, Rosenfeld fut expédié au camp de représailles de Lübeck, comme journaliste socialiste. Cela devait se passer en fin 41 ou début 42.

Ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι, l'histoire montre que, eût conclu Ésope. L'histoire montre, bien entendu, que ces recherches d'origine sont aussi vaines qu'imbéciles ; mais elle montre également de quelle mollesse gênée les hommes de la Wehrmacht faisaient souvent preuve sur ce sujet, fussent-ils de l'Abwehr et en principe triés sur le volet.

Un mot encore, pendant que j'y suis. Je ne donne ici que la substance d'une autre histoire, que je raconterai en détail le moment venu.

En vue d'une évasion, je m'étais fait expédier des faux papiers de France. Ils furent saisis, mais, pour diverses raisons sur lesquelles je passe, je ne fus convoqué à l'Abwehr que plusieurs mois après. L'interrogatoire, mené par un certain Dunckel, fut d'une courtoisie qui l'assimilait à une conversation mondaine ; il ne manquait que la tasse de thé. Dunckel ne fit aucune allusion à mes origines juives : ou il les ignorait, ou il s'en fichait, ou l'un et l'autre. C'est toujours, n'est-ce pas, la même histoire avec les administrations. Plus elles se veulent parfaites, plus il leur faut de rouages. Or chaque rouage, étant un être humain, possède sa lourdeur intrinsèque et pour ainsi dire son coefficient de *jeu*. De jeu en jeu, le mouvement du mécanisme se ralentit à proportion de sa complexité ; il peut même finir par se bloquer. En ce qui nous concernait, la distance entre la théorie et la pratique a toujours été, par bonheur, considérable. Grâce en soient rendues à l'inertie de la nature humaine.

Une autre raison contribuait à freiner le dépistage des juifs parmi nous. La propagande nazie affirmait que le juif, étant par nature un parasite, fait systématiquement se battre les autres à sa place. Débusquer, dans mon camp et dans les autres, *tous* les officiers d'origine juive eût révélé un pourcentage répondant à leur proportion numérique dans la société. Quel camouflet à la « doctrine » ! Ce qu'il fallait, c'était du juif mythique.

Maintenant si ces messieurs avaient voulu faire du repérage systématique, ils n'auraient pas eu de peine. D'abord, certains Français, au moins dans les débuts, étaient tout prêts aux dénonciations. Non, je ne parle pas en l'air ; nous y reviendrons. Un autre moyen d'information était encore plus simple. Au nom d'une « hygiène » bien commode, et aussi parce que mon pieux grand-père était là quand je suis arrivé sur cette terre, mes parents m'avaient fait circoncire ; j'étais alors un peu petit pour me défendre. Or nous

passions souvent à l'épouillage et autres cérémonies nettoyatoires. La chose se déroulait ainsi. Nous défilions tout nus à la queue leu leu devant un officiant assis sur une chaise et armé d'un pinceau-balayette qu'il trempait dans un seau de désinfectant : un coup à droite, un coup à gauche, soulever le machin, un coup transversal, tourner le dos, un coup dans la raie des fesses, au suivant ! Il n'était pas difficile aux Allemands de se livrer pendant l'opération, et de la manière la plus discrète du monde, à des petites vérifications. Je n'ai pas l'impression que cela ait jamais été fait.

Bien plus tard – ce devait être dans l'été 44 – j'ai eu l'occasion, à la faveur d'un appel nominatif, de déchiffrer sur ma fiche quelques indications manuscrites qui me concernaient. Je lisais à l'envers, et je n'ai guère disposé pour mon décryptage que de deux ou trois secondes, pendant que le vérificateur penchait la tête sur ses papiers. Mais si je suis à peu près sûr d'avoir distingué un *D.F.*, abréviation répertoriée de *deutsch-feindlich*, « hostile à l'Allemagne », je n'ai pas vu de *Jude*, même sous forme de *J.* Ça ne prouve pas qu'il n'y était pas. Un an plus tôt, en 1943, j'avais été interdit de promenade⁶ lorsque cette faveur, supprimée depuis deux ans, avait été provisoirement rétablie. Était-ce comme *J.*, comme ou comme candidat possible à l'évasion ? Je n'en ai rien su, et j'avoue n'avoir pas jugé à propos de m'en enquérir.

Tels furent en tout cas les seuls désagréments que je dus à ma qualité de juif, dans mes rapports avec les autorités allemandes. Pendant toute la captivité, oui. Car de fil en aiguille, et d'explication en illustration, je me suis laissé engager, à partir d'un menu incident de la porte, dans le labyrinthe tout entier. Qu'on m'excuse ; j'ai peur que cet accident ne m'arrive bien des fois encore, si soigneusement que je veille à l'ordonnance de mon récit. Labyrinthe, ai-je dit. En vérité, nous sommes ici à l'orée d'un immense marécage, étendu sur cinq années et, au premier regard, d'une désolante uniformité : plat, plat, plat à perte de vue. Avec un peu d'attention, on perçoit ça et là sur cette surface lisse une cloque, une pointe qui la perce, un grumeau qui en émerge à peine. Le saisit-on pour voir ce que c'est, on tire à la suite une racine dont on ne voit pas le bout, dont on devine seulement que, enfouie tout au fond du marécage, elle y serpente, se tord, se ramifie quasi à l'infini. Plus on tire, plus il en vient, et ça dégouline de boue, et voici que s'animent dans tous les coins du marais des

grouillements suspects. À la vérité, chaque particule de ce macrocosme apparemment homogène est un microcosme qui contient en résumé l'ensemble entier. On s'y engloutit quand on l'examine de trop près et avec trop de minutie. Naturellement, si je ne m'adressais qu'aux initiés, aux anciens P.G. mes camarades, de brèves allusions suffiraient, qui leur seraient limpides comme des indications codées. Mais j'écris surtout pour les autres, pour toi en particulier, mon enfant ; faute de référence à une expérience commune, un récit trop rapide serait hermétique. Je sacrifie donc tout à la clarté, et force m'est d'accepter les plus longs, les plus lourds développements, qui s'évalent au besoin sur toute la largeur du marécage.

J'ajouterai que la vase où nous pataugeons déjà ressemble, justement à cause de son homogénéité, à ce qu'on appelle en Afrique le poto-poto, c'est-à-dire une tanguie extrêmement fine. Elle paraît, elle est d'une ferme consistance. Mais si l'on pèse juste un peu trop sur l'un de ses points, subitement le solide se liquéfie, et le tourbillon gluant qui s'éveille alors s'élargit avec une molle, mais irrésistible lenteur, se propage de proche en proche et gagne languissamment à perte de vue et de temps. Ni terre ni eau, ni vie ni mort, cette matière intime de la captivité stagnante est vraiment presque impossible à saisir, à *rendre*. Aucune méthode n'y conviendrait. Il faut procéder au flair, sans principe.

La fouille et l'interrogatoire terminés pour moi, je rejoins les autres à la sortie. Il en reste encore quelques-uns à passer. Nous les attendons : on doit nous ramener ensemble à notre domicile. Il fait beau ; un joli petit soleil du matin chauffe le sable où nous piétons sous la surveillance d'un *Posten* placide. De moment en moment, un camarade, ou un groupe de deux ou trois, sort à son tour...

C'est là que j'eus une belle empoignade politique avec un... Dirai-je un camarade ? Non. Le mot ne convient pas. Il s'appelait de P...⁷. Je n'avais pas encore appris la prudence. Ayant, comme on dit, fait la guerre, je m'estimais citoyen français à part entière, bien que mon père fût un immigré ; et formé par la République, je me jugeais en droit de donner librement mon opinion. Je ne me gênai donc pas pour annoncer, très haut, la couleur. Quelle couleur ? Eh bien, de P... se répandant en propos favorables à l'armistice sous le signe du grand Pétain, je pris vivement le contrepied et affirmai que la guerre continuait. D'où un dialogue dont voici la substance ; la lettre,

malheureusement, m'a fui.

Lui. – Les Anglais sont fichus.

Moi. – Jamais les Boches ne réussiront à débarquer en Angleterre.

Lui. – Vous devez suivre le maréchal.

Moi. – Et pourquoi pas plutôt le général de Londres ?

Notre discussion, la première d'une longue série, tourna court : on nous ramenait dans nos baraques. Mais je suis certain du fait même. Qu'on me pardonne l'exégèse à laquelle je vais me livrer maintenant. Le jeu, je crois, en vaut la chandelle.

D'abord une question de date. Nous sommes arrivés au camp, je le rappelle, le 20. L'armistice a été signé le 24. Je ne puis malheureusement préciser le jour exact de la fouille, donc de l'accrochage ci-dessus. Dès le 20, comme je l'ai cru d'abord ? Plus probablement quelques jours après ; en tout cas, pas plus tard que le 29⁸. Est-il croyable que, si précocement, j'aie pu opposer de Gaulle à Pétain, ou même que l'aventure gaulliste à peine commencée ait percé jusqu'à nous ?

Ce n'est pas pour me poser en premier résistant du camp que je soulève le problème. C'est parce que cet incident, minime en soi, me permettra peut-être de faire percevoir dès maintenant un des traits essentiels de notre vie.

Pendant cinq ans, nous allons être cloîtrés, coupés radicalement du monde extérieur. Et pourtant, mille capillaires invisibles continueront de nous relier à lui, nous maintiendront avec lui dans une véritable osmose ; bien souvent même il arrivera qu'au fond de notre Poméranie, au fond de nos barbelés, nous soyons informés plus vite et mieux sur ce qui se passait en France que la masse des Français eux-mêmes. J'en donnerai naturellement bien des exemples au fil de mon récit. Mais celui que nous avons maintenant est particulièrement typique.

Car enfin nous sortons tout juste de nos wagons à bestiaux, assez hermétiques évidemment. Nous n'avons pas encore reçu une seule lettre ni lu un journal (autre que polonais...). Nous monterons plus tard une organisation de renseignement assez remarquable ; mais pour l'heure nous n'avons que la radio allemande, si déjà nous l'avons : je ne sais même plus quand les haut-parleurs ont été installés. De toute façon, elle parle pour les populations allemandes, et non pas spécialement pour nous. Je doute qu'elle ait fait beaucoup de publicité

à de Gaulle débutant.

Or, dans ma prise de bec avec de P..., j'ai lancé en avant, j'en suis absolument sûr, au moins le « général de Londres », même si je ne connaissais pas son nom. Comment étions-nous informés ?

Les choses les plus merveilleuses sont, presque toujours, d'une grande simplicité à l'origine. L'armistice est en l'air. Quelque bon pioustre allemand nous le fait savoir à sa manière : « Fini la guerre. Vous bientôt rentre, vous retrouve vos petites femmes. *Feldmarschall* Pétain dit que... » On voit le tableau.

Mais simultanément, de la même source ou d'une autre, nous apprenons que l'armée allemande remporte de grandes victoires, a occupé telle ville, bombardé telle autre ; bref, que les opérations continuent. Réaction fatale chez certains : « Quoi ? Le gouvernement français annonce l'armistice avant qu'il soit conclu ? Cela revient à retenir le bras de nos soldats pendant que l'ennemi, lui, frappe toujours. Trahison ! » D'autres cependant estiment que, toute résistance étant désormais inutile, mieux vaut arrêter tout de suite les frais. D'où les discussions qui commencent et s'aigrissent dès l'arrivée dans le camp. Il y en a eu un bon nombre sur ce point très précis : les négociations d'armistice étant engagées, Pétain n'a-t-il pas eu tort de les faire connaître ?

Mais il était normal d'aller au-delà. On nous confirme que l'Angleterre continue la guerre. Dès lors, une question s'impose d'elle-même : les Allemands pourront-ils ou non traverser la Manche sur leur lancée ? Nul besoin d'informations à ce sujet ; la réponse, à la date où nous sommes, est un pur acte de foi, qui dépend tout bonnement des croyances politiques et philosophiques, et plus encore des tempéraments. Un démocrate optimiste ne peut que prendre mes positions face à un aristocrate d'extrême droite ; face aussi à bien d'autres démocrates, mais pessimistes et trop perméables à la propagande « sociale » de l'ennemi fasciste.

Reste ma référence au « général de Londres ». J'ai utilisé tout à l'heure sans réfléchir, de premier mouvement, cette expression assez étrange. Quand j'essaie de l'ébranler, elle résiste. Est-ce ma mémoire alors qui me l'a livrée ? Je ne saurais l'affirmer. Mais, raisonnablement, je ne pense pas avoir pu prononcer si tôt le nom même de De Gaulle. En revanche, nous savions déjà, j'en suis sûr, que certains Français avaient rallié Londres ; parmi eux, un général qui

brandissait le drapeau. Comment nous le savions ? Toujours de la même manière, sans doute ! Toujours le soldat allemand qui nous fait la conversation, ou la propagande, qui nous explique que l'Angleterre après Dunkerque n'a plus d'armée, et – un bon gros rire – n'a plus pour « alliés » qu'une poignée de politiciens polonais, norvégiens et autres hollandais réfugiés à Londres. Quelques Français aussi, bien sûr ! Ils ont même un général, mais sans soldats...

Un cheminement complémentaire de la nouvelle a pu s'opérer par des camarades ramassés après l'écroulement de la Somme, et qui nous avaient déjà rejoints. Bref, nous savions.

Le prestige de Pétain en ce temps-là était prodigieux, du moins dans notre camp. Il n'était pas question de l'attaquer bille en tête. Mais rien de mieux qu'un général ne pouvait être opposé nombre pour nombre à un maréchal de France. Rien, sinon un général à particule, originaire de l'Action française. Général contre maréchal, maurrassien contre « Révolution nationale » : c'était de bonne guerre dans un milieu d'officiers. De meilleure guerre en tout cas que si notre portedrapeau avait été un simple homme politique républicain, pis, un socialiste, pis encore, un juif comme Blum ou Mendès-France. Dès que nous avons connu le nom de De Gaulle, nous nous en sommes *servi* ; ce « nous » étant un vrai pluriel, comme on le verra plus loin. Mon altercation avec de P... prouve que nous nous en servions avant même peut-être de le connaître.

... Comment nous savions que de Gaulle était issu de l'Action française ? Mais son nom à peine connu de nous, nous avons tous tout su de lui ! Ou en tout cas beaucoup plus qu'on n'en savait en France. Nous étions au camp, dans les débuts, six mille officiers. Quelques-uns dans le nombre, évidemment, s'étaient trouvés servir sous ses ordres, connaissaient son caractère, ses idées ; sans compter ceux qui, dans l'active notamment, avaient lu ses livres. Pas difficile alors de posséder toutes les informations souhaitables sur son compte. Je me demande si mon animosité personnelle à l'égard de l'homme de Gaulle, que je n'ai jamais rencontré, ne remonte pas à cette source.

On verra plus tard comment s'est organisée dans le camp la Résistance ; je n'évoque pour l'instant que les premiers tressaillements de son esprit. Je le fais naturellement à travers mes souvenirs personnels ; mais on comprend bien que nombre de camarades ont réagi, *mutatis mutandis*, de manière semblable à moi.

Et je suppose qu'il en est allé de même en France. Je parlais à l'instant d'osmose ; s'agissant cette fois non plus d'informations, mais de réaction aux événements, on peut parler de convergence mentale.

J'ai eu la curiosité de consulter mes carnets, pour vérifier la place qu'y tenait de Gaulle. C'est seulement le 8 octobre 1941 que je trouve la première mention de son nom ; et encore, en passant. Le texte, qui a trait à des histoires de mouchardage, est le suivant :

Question gravement débattue l'autre jour par notre « armée de Coblentz » : si un officier voulait s'évader pour aller chez de Gaulle, est-ce que ses camarades n'auraient pas le devoir de le dénoncer ?[9](#)

Et il me faut aller jusqu'en mai 42 pour trouver la seconde mention, presque aussi allusive.

Bien entendu, cela ne signifie pas que de Gaulle n'ait joué aucun rôle parmi nous. J'ai indiqué d'ailleurs il y a un instant comment nous nous étions servis du « Symbole ». Reste que dans mon carnet, voué par définition à des réflexions intimes, à une discussion directe de moi avec moi, son nom ne m'est venu à la plume que tardivement et occasionnellement. Preuve que je ne pensais pas sous son influence, que je ne me déterminais pas d'après lui ; et, je crois, pas plus que moi à cette époque ceux qui devaient constituer l'ossature de notre Résistance.

Je t'en prie, mon enfant, n'attribue pas à la prudence ces omissions. Prudent, certes, je l'étais. Aucun camarade n'aurait été inquiété si mon carnet avait été saisi. Mais à part cette précaution élémentaire, tu serais stupéfait de mes extravagances ; elles frisaient l'inconscience. Tout à coup, une crise de frousse épouvantable paraissait me prendre, et c'étaient des mystères, des phrases entortillées, du vrai chiffre même, parfois (dont j'ai souvent perdu la clef). Et puis, l'instant d'après, l'accès passé, je confiais avec une ingénuité ahurissante des horreurs à mon papier. J'en tremble rétrospectivement : qu'est-ce que j'aurais pris pour mon matricule si les Allemands avaient lu ça ! Ainsi, un jour, je scrute gravement les statistiques de pertes allemandes en Russie, telles que certains d'entre nous les établissaient en se fondant sur les notices nécrologiques de la *Pommersche Zeitung* : « Combien de petites croix, combien de maccabs,

depuis une semaine ?... Oh la la, ça monte ! » Les formules habituelles pour annoncer le décès étaient : *Für Führer und Vaterland gefallen*, « Tombé pour le Führer et la patrie ». Mais certaines notices omettaient le Führer : le soldat n'était donc tombé que pour la patrie. N'était-ce pas le signe d'une désaffection à l'égard du nazisme ? Et me voilà dans mon carnet à supputer d'après leur proportion les fluctuations du moral allemand. Une autre fois, je raconte avec tous les détails les massacres dont sont victimes les Russes dans le camp voisin du nôtre, et dont nous sommes les témoins. Je me suis même arrangé pour envoyer ce récit en France, clandestinement cela va de soi, en priant le destinataire de le faire passer à la Résistance. Dans l'ordre de la prudence, on avouera que mieux valait encore écrire l'éloge de De Gaulle.

Pourquoi alors, dans ce carnet qui regorge de considérations politiques et militaires, et qui est écrit par un résistant de la première heure, est-il si peu question de De Gaulle ? Ce n'est assurément pas malignité de ma part. Je ne parle pas de lui tout simplement parce que, je le répète, je ne pense pas à lui. Et cela se comprend assez bien. Nous étions hors jeu ; spectateurs, ou voyeurs, et non acteurs. Une telle position incite à considérer le jeu dans son ensemble. Or, le rôle qu'y tenait de Gaulle était minime : nous le sentions sans doute mieux que les Français de France.

Quant aux problèmes intérieurs français, ils se présentaient à nous réfractés à travers le prisme vichyste. Rien de plus naturel pour ceux qui relevaient de la vie matérielle ; mais il en allait aussi de même pour les politiques, au sens spirituel du terme. Nos discussions dans ce domaine s'amorçaient nécessairement par rapport à la fameuse « Révolution nationale » ; car les idées politiques de De Gaulle en 40 ou 41, je veux bien être pendu si quelqu'un peut me les préciser. En tout cas, nous ne les connaissions pas. De Gaulle pour nous représentait essentiellement le refus d'accepter la défaite, mais aucun système politique particulier ; s'il m'advenait de discuter politique avec un camarade, ce n'est pas de Gaulle que j'opposais à Pétain, c'est la République à l'État français.

Bien entendu, ce que je viens de dire ne vaut que pour les premiers temps, mettons jusqu'au débarquement allié en Afrique du Nord. Ensuite de Gaulle prend du poids, pour nous comme pour tout le monde, à proportion que se recrée la puissance française dont il a le

contrôle. Quand notre organisation de résistance sera effectivement construite, elle marquera aussitôt son obédience au gouvernement provisoire.

Mais nous n'en sommes pas là. Nous en sommes toujours aux premiers jours, sinon aux premières heures de notre installation. Simplement, une nouvelle fois, j'ai tiré un peu trop sur l'une des plus grosses racines noyées au fond du marécage. Lâchons-la...

Ça y est, elle a replongé. Nous nous retrouvons à la sortie de la fouille. *Bar zink* plus ou moins, et traînant mollement la patte, nous regagnons en colonne notre Baracke.

-
1. Ou peut-être, je ne sais plus, avons-nous passé d'abord un ou deux jours dans notre baraque définitive ?
 2. Dans *Ô Soldats de Quarante*, bien sûr.
 3. C'est-à-dire aucun cachet de la censure. *Gepprüft* signifie « vérifié ». Lettres, cartes, livres, tout document écrit devait porter ce mot, accompagné du numéro du censeur, avant de nous être remis. *Gepprüft*, à être tant utilisé, finit par faire souche, et par s'enrichir lui-même sémantiquement : le verbe français *gueprufter*, c'était censurer ou tamponner ; un *guepruft*, c'était un censeur, etc.
 4. La terminaison *-vitz*, équivalente du *-vitch* russe, doit être polonaise ; le nom signifie « descendant de Simon ».
 5. En principe, le contre-espionnage. Au niveau du camp, c'était le service chargé de surveiller le moral (l'allemand comme le nôtre), de dépister les tentatives d'évasion, etc. Disons une espèce de D.S.T. (?) plus ou moins rattachée, je crois, à la Gestapo. Ses membres étaient des nazis éprouvés – sur le papier !
 6. Entendez à l'extérieur du camp. Je parlerai de cela plus loin.
 7. Pas vrai. Les historiens de l'avenir trouveront le véritable nom et la description du personnage dans mon manuscrit de premier jet. Si ça les intéresse !
 8. Dans la thèse de doctorat qu'il a consacrée à *La vie à l'oflag II D-II B 1940-1945*, notre camarade l'abbé Pierre Flament donne la date du 29 ; mais il n'était pas comme moi du premier convoi. Je profite de l'occasion pour signaler cet ouvrage. Il est rigoureux sur le plan des faits, et je m'y référerai en cas de doute (publié par l'Amicale de

l'Oflag, 66, rue de la Chaussée-d'Antin, avec le concours du C.N.R.S....
et une préface de ma plume).

9.

L'un des tenants du *oui* précisait toutefois, pudiquement : (dénoncer)
« au colonel français ».

Survol plané

Nous avons regagné notre Baracke, nous nous affairons... Viens, mon enfant, viens un peu avec moi. Envolons-nous tous deux, prenons de la hauteur. Ce grouillement d'humains en bas, parmi lesquels je suis, moi d'il y a trente-quatre ans, survolons-le bien à loisir, d'ensemble.

Tu protestes ? Tu trouverais plus excitant de les accompagner pas à pas, de te laisser surprendre en même temps qu'eux, à mesure, parce que se découvre quand les jours l'un après l'autre soulèvent leur portière et que l'avenir devient présent. Sois tranquille : nous le ferons, mais un peu plus tard. Pour l'instant, suis-moi sans questionner. J'ai mes raisons. Je pourrais même te les exposer. Mais nous perdrons du temps. Viens.

« Cinq ans en cage, quelle horreur ! »

Quelle horreur, c'est vrai. Mais dans cette combinaison de temps et d'espace, cinq ans et une cage, c'est le temps qui représente la composante majeure. L'espace, quand on y réfléchit, compte moins. Tu t'en étonnes ? Écoute.

Bien entendu, être privé d'espace, c'est-à-dire précisément de liberté, n'a rien de folichon, et je serais le dernier à prendre cette violence à la légère. Combien de fois dans le camp, marchant au hasard absorbé en mon rêve, je suis venu subitement buter contre le barbelé que j'avais oublié, que j'allais négliger, et qui était là, infranchissable et bête ! Te dire ma rage qui explosait à ce moment-là, et ma haine, j'y renonce. Tu connais ma nature. Tout ce qui limite mon élan m'indigne, me révolte. Un simple mur déjà m'impatiente. Je m'irrite de ce goût qu'ont nos Français à clôturer leurs ridicules lopins ; quand j'ai vu pour la première fois, en pays anglo-saxon, des propriétés non séparées qui laissaient le terrain libre, j'ai eu le

sentiment de respirer plus largement. Comme le « cheval aux yeux brumeux » que célèbre Duhamel, j'ai toujours envie de brouter justement cette touffe d'herbe qui a poussé hors de ma portée, dans le champ interdit du voisin. Qu'une crête barre mon horizon, et je n'ai rien de plus pressé que de courir l'escalader, pour voir et savoir ce qui se trouve derrière ; c'est peut-être la raison profonde pour laquelle mon être ne s'épanouit vraiment qu'en présence de la mer. « Homme libre, toujours tu chériras la mer... » Alors tu penses, devant ce barrage tout à coup surgi...

Un barrage *transparent*, le pire de tous. Oui, un mur opaque doit provoquer tout compte fait moins de souffrance à l'esprit. Car ici, on voit au-delà. Comme si de rien n'était, dans son même mouvement, la campagne continue. Une colline se soulève avec grâce là-bas, une autre derrière, qui coulisse sur elle, et une autre encore, jusque dans les lointains les plus bleuâtres. Mais mon pas qui s'esquisse se heurte à l'invisible vitre et retombe. Que dis-je, vitre ? L'air même circule, ce ne sont pas ces minces fils de fer qui le freinent. Et voici que, pour me tourner encore plus en dérision, un chat passe ; sans hâte, ni frayeur, ni précautions, il traverse, revient, repasse, se promène dans ce qui n'est pas, pour lui, un obstacle, à peine un buisson¹. À ces moments-là, je puis le dire, mon être entier percevait sa prison ; chaque fibre de mon corps, chaque neurone de mon esprit en vibrait. Un carré de terre rigoureusement retranché du monde ; et moi, déposé sans recours au milieu : non, je ne connais pas de torture intellectuelle plus brûlante que celle que vous inflige cette réalité-là soudainement démasquée dans sa nudité. Pas difficile à imaginer : vous êtes en plein rêve, et un fer rouge vient se coller à votre chair. C'est tout.

Seulement la douleur ne dure pas. À peine a-t-elle mordu qu'elle faiblit, comme si tout de suite l'accoutumance jouait. Il m'est arrivé de vouloir, par orgueil, la préserver dans toute sa violence : n'est-elle pas par excellence la preuve d'un esprit libre et qui refuse d'accepter ? Eh bien, c'était impossible. Très vite, invinciblement, la foudroyante brûlure s'engourdissait, et il ne subsistait plus qu'une nostalgie endolorie, faiblarde, geignarde, tôt réduite enfin à un soupir banal : « Ah ! ça serait chic si je pouvais aller me balader par là ! » Mon emprisonnement, de scandaleux qu'il avait été le temps d'un éclair, était redevenu normal, inséré dans la vie quotidienne acceptée.

Sans doute cette acceptation était-elle salutaire. Pour survivre, il

fallait se plier ; et je me suis plié, même si je prétendais le contraire.

Mais ce compromis était facilité par une réalité assez méconnue de notre condition. Si libre qu'on imagine un homme, son espace est toujours limité, est toujours une cage dont seules les dimensions varient : au plus large, le globe terrestre ; au plus étroit notre propre peau. Pour l'ordinaire de nos jours, nous évoluons d'ailleurs dans un territoire beaucoup plus restreint que nous ne voulons bien l'admettre : de la maison au bureau et retour. Moi-même, qui me pose ici en farouche anarchiste, je ne mets pratiquement pas le nez hors de chez moi pendant les longues périodes où je suis concentré sur mon travail. Notre liberté d'aller où nous voulons et jusqu'au bout du monde si nous le voulons est de principe ; dans le fait, nous-mêmes délimitons une cage autour de nous. Et c'est déjà bien beau que le principe existe ; combien d'hommes, dans des pays qui se proclament « progressistes », ne disposent même pas du principe et sont emprisonnés légalement dans la cage nationale – définition même de la captivité.

Le problème théorique donc réservé, la souffrance concrète que l'on éprouve d'une restriction d'espace est directement fonction des dimensions de la cage. La nôtre laissait quand même pas mal d'air autour de notre corps ; plutôt que les prisons de Louis XI ou les bagnes vietnamiens, elle évoquait la volière ou le zoo.

Ainsi faut-il comprendre ma remarque apparemment paradoxale sur l'importance secondaire du facteur espace dans notre équation espace-temps. J'ajouterai encore qu'une restriction d'espace, si rigoureuse soit-elle, ne fait jamais que trancher les vaisseaux qui nous relient au monde extérieur. L'intégrité essentielle de notre être n'en est atteinte qu'indirectement, par disette en quelque sorte. Au contraire, si c'est la nature de notre temps qui est altérée, c'est notre sang même qui se corrompt, notre vie dans son intimité la plus secrète.

Notre temps de captifs était empoisonné. Voilà, mon enfant, ce que je voudrais tenter maintenant de te représenter, à toi qui vis ton temps comme tu respirez ton air : avec le naturel distrait de la santé.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame.

Las ! Le temps non, mais nous nous en allons...

Deux vers de Ronsard nous font mieux saisir la vraie nature du

temps que deux escadrons de philosophes cuirassés. Je n'insiste donc pas : pendant cinq ans, goutte à goutte, seconde à seconde, notre vie *s'en est allée...*

Mais cela dit, qui n'est certes pas rien, l'essentiel demeure à dire. Pardonne-moi le didactisme auquel je suis obligé de recourir pour un instant.

Tout être humain vit son temps sur deux registres à la fois, celui de sa durée personnelle et celui de la chronique sociale – on négligera par commodité les multiples autres registres de l'orgue, du temps géologique au rythme nycthémeral. Il chemine à la manière d'un alpiniste sur un glacier. Naturellement il sait que le terrain où il avance est un fleuve, coule comme un fleuve, obéit aux mêmes lois hydrauliques qu'un fleuve d'eau. Crevasse, sérac ne font que transcrire en termes de glace les accidents de la pente que le fleuve d'eau appelle vague, tourbillon ou cascade. Seule différence théorique, ce que l'eau fait en une seconde, la glace le fait en un an. Il ne s'agit donc que d'un changement de vitesse : le film court en accéléré, c'est le temps de l'eau ou de l'homme ; en ralenti, celui du glacier ou de la société. N'empêche que l'homme tâte le sol du glacier comme d'un roc, il marche dessus avec la même sécurité que si le fleuve était réellement figé. Et il a raison, car le fleuve à son échelle est figé, la crevasse qu'il franchit est permanente, puisqu'il lui faut un an pour rapprocher ses lèvres. La différence de vitesse interdit en somme les interférences, et tout ce que l'alpiniste peut lire sur la glace immobile, ce sont les immobiles lignes de force qu'y impriment les mouvements à l'autre vitesse.

En période normale, l'être humain dans la société trace semblablement sa vie. J'écris ces lignes en juin 1974. Si je me reporte de cinq ans en arrière, me voici en juin 1969, et je retrouve quasiment le même faciès social, à quelques détails près. Je sais bien que la société a bougé pendant que je bougeais, mais si peu par rapport à mes propres mouvements que c'est comme si elle était restée immuable.

En va-t-il de même lorsque la pente plonge et que la société précipite son cours ? Oui et non. Embrayons pour commencer sur le temps historique, le temps social, de 40 à 45. Été 40, bataille de France : le mot *Blitz*, éclair, parle de lui-même. Automne 40, que dis-je, dès le mois d'août, c'est la bataille d'Angleterre, l'échec infligé à la

Luftwaffe : déjà on sait que les Allemands ne débarqueront pas en Grande-Bretagne. Un hiver seulement passe et, après quelques brouilles printanières en Afrique du Nord, en Grèce, en Yougoslavie, hors-d'œuvre qui font attendre le plat de résistance, dès juin se déclenche l'assaut contre l'U.R.S.S. : un an à peine, donc, après l'écroulement de la France. À l'automne, l'armée soviétique est censée anéantie, ce qui ne l'empêche pas de contre-attaquer aux premiers froids. Mais déjà nous voici en décembre, et c'est Pearl Harbour. Le printemps arrive, déjà 42, mais quoi, nous n'en sommes qu'à la deuxième année de guerre en Russie, et l'offensive allemande s'enfonce jusqu'au Caucase, jusqu'à Stalingrad... Stalingrad ? Déjà ce nom ? Hé oui : Piétinegrad, comme nous commençons à l'appeler avec l'automne, et le nom d'El Alamein éclate, les Alliés débarquent en Afrique du Nord, Stalingrad devient un désastre allemand. Tournant décisif de la guerre, comme les choses vont vite : 1943, cela sent la fin, l'Italie s'écroule, le front russe entame son irrésistible translation vers l'ouest, par étapes de quatre cents kilomètres à chaque coup, 1944 apparaît, c'est le débarquement, les débarquements plutôt, la libération de la France, allons, la guerre est finie, question de quelques mois... En vérité, c'est avec une vitesse foudroyante qu'ont couru ces quatre ans et demi d'histoire !

Mais au niveau des individus, un engorgement vaseux. « Qu'est-ce qu'ils f..., ces c... d'Anglais ! Un seul front à tenir en Afrique du Nord, et ils trouvent le moyen de ramasser la piquette ! La guerre de cent ans, mon vieux ! Le débarquement ? Non, tu crois au Père Noël ? » Telles étaient nos réflexions au fil des jours. Et le temps se traînait, se traînait... Une formule de Jules Vallès me hantait durant ces années-là : « Trouvant les journées longues et les années brèves. » Elle me hantait, chose étonnante, *parce que je la retournais* : je trouvais, moi, les journées brèves et les années longues. Le paradoxe étant que ces journées, toutes « brèves » qu'elles me paraissaient, me faisaient néanmoins l'impression de se traîner. Je parlais de temps empoisonné : en voilà l'une des manifestations. Le mieux est que je m'auto-cite. Personne ainsi ne pourra m'accuser de remanier après coup la réalité telle que je la vivais. Je recopie donc, sans y rien changer, quelques pages de mes carnets ; on voudra bien en excuser la gaucherie.

13 novembre 1940 : Et les jours coulent gris, plats et monotones, comme une eau rapide et lisse. Soir, matin ; matin, soir... Le cycle des jours : se lever tard, colis, appel, soupe, trois heures « libres », distribution de jus et « casse-croûte », cuisine pour le soir, dîner, bridge, « pets, poux, politique »², et le sommeil, le bien-aimé, le bienvenu, le détestable pourtant avec ses dix heures de mort (car nous dormons des dix heures...)

4 mai 1941 : Depuis hier matin, il neige. Il a neigé toute la journée d'hier, et fait froid. Ce matin, il y avait 10 cm de neige dans le camp. Non, mais quel idiot de pays !

C'est ce que nous nous répétons tous en constatant, à présent, qu'il n'y a pas d'eau dans les lavabos.

Encore une journée de sombre cafard qui se prépare, je le vois. « Sombre dimanche. » Mais ce cafard a un caractère particulier. Il ne consiste guère à trouver les heures longues. Non, les heures ne semblent pas longues, je veux dire quand on les considère en soi, quand on songe à la manière extraordinairement rapide dont une journée se passe : levé à 8-9 heures, se laver, casser la croûte, une heure d'allemand, et voilà 11 h., l'appel. Puis, illico, la soupe. Après quoi, quand il n'y a pas de vaisselle (ni de papiers pour le journal parlé), il y a cours de russe à 1 h. $\frac{1}{2}$; puis de 2 h. $\frac{1}{2}$ -3 h. moins le quart à 4 h., une heure de libre (promenade ou bouquin). À 4 h., appel. Puis mes préparatifs pour mon régime d'ex-jaunisseux³ (griller du pain, cuire des pâtes, etc.). Dîner collectif à 6 h. Puis une heure d'anglais, bridge, échecs ou rédaction de souvenirs, ou bouquins, ou séance théâtrale. Et à 10 h., ça y est, l'extinction des feux (« *Mädchen, mach die Beine breit...* »)

Non, le temps, pris par tranches isolées, ne pèse pas, n'est pas long, n'est pas la cause du cafard. Le cafard, bien au contraire, puiserait sa source dans le sentiment de la *rapidité* avec laquelle nous tuons ce temps, avec laquelle il fuit, il fuit, sans jamais revenir, irrémédiablement. Le cafard, c'est avant tout la brusque remontée, à la surface de la conscience, comme une

nausée, de cette évidence aveuglante que rien n'a de valeur *ici*, et que ce temps qui passe *vide* nous vieillit. Vieillesse à vide, oui, voilà le cafard ; et à l'arrière-plan, la vie stérile ; et la mort plus prématurée que jamais...

J'écris, j'écris, j'écris, j'aligne des mots et des mots. Mais au fond tout ce verbiage ne me sert qu'à me cacher le vrai, le hideux cafard : le dégoût à faire vomir, le fond même du désespoir, quand il n'y a plus qu'à se blottir dans un coin et chercher l'insensibilité ; ou bien à frapper et à faire mal. Le cafard, oui, c'est le dégoût qu'on a devant toutes ces saletés, toutes ces ignominies auxquelles on ne peut trouver de pourquoi raisonnable⁴. Le cafard, c'est la recherche du sommeil, de la fuite dans cette seconde mort. Dégoût de la vie bête qu'on mène, dégoût sans borne ; et la révélation, en pleine clarté blanche (blème), de cette absurdité foncière de notre vie.

Et j'écris, j'écris, j'écris pour le fuir...

4 février 1942 : (...) Exemple d'une journée : hier, levé à 8 h. ½-9 h. Traîné pour m'habiller, toilette, une heure à patiner⁵. Appel, soupe, échecs, cuisine (je suis de cuisine cette semaine), lecture du journal pendant la cuisine, bridge, et un roman à la c... de Rosny. Couché, dormi, recommencé : levé plus tard, pas de patin, mais le Rosny au lit. Et même processus pour le reste.
(...)

J'arrête ici, et d'abord parce que, à partir de l'été 42, nous avons commencé à vivre un peu différemment notre durée intérieure. Mais pendant ces deux premières années au moins, chaque journée, vite passée parce que remplie d'occupations dérisoires, laissait dans la bouche un goût de néant, cependant qu'à certains moments clés, à Noël, aux anniversaires, au départ ou au retour cycliques des oiseaux migrateurs, subitement nous nous retournions sur le temps écoulé dont nous prenions la dimension *grossie* – grossie par un effet de perspective tragiquement démesuré. Je ne sais vraiment comment faire sentir concrètement cette contradiction : le temps qui s'envole

quand on court vers l'avenir, et l'inversion brutale qui se produit quand on se retourne sur le passé et que s'étire l'immense espace vide. Une histoire que nous nous répétions rendait assez bien compte de cette réalité. « Tiens, quelle surprise ! s'écrie le poisson rouge croisant son collègue dans le bocal. Qu'est-ce que tu fais mercredi prochain ? » Et mercredi prochain, bien souvent, était occupé. Ce qui n'empêchait pas que quinze jours plus tard les herbes dans les barbelés se flétrissaient, ou le premier flocon de neige tombait, ou un vol de cigognes passait, ou des nuées de corbeaux, des « rossignols d'Adolf » comme nous les nommions, se remettaient à grouiller dans les champs, et nous soupirions, retournés sur les mois écoulés : « Deuxième, troisième année de captivité, et un hiver de plus, mais qu'est-ce qu'ils f..., ces c... d'Anglais ? »

Le plus extraordinaire peut-être : jamais il ne m'est venu à l'idée que l'histoire, comme je le signalais plus haut, tournait, elle, avec une rapidité prodigieuse. Journées brèves, « ah ! vivement ce soir qu'on se couche ! », c'était une de nos scies favorites. Et années interminables : « La guerre de cent ans, mon vieux ! »

Je suppose, sans en être sûr, que cette maladie du temps tenait pour une grande part à l'incertitude où nous étions du moment où nous retrouverions notre vie d'hommes. J'écris aujourd'hui que notre captivité a duré cinq ans, et que c'est long, cinq ans, dans une existence. Mais jamais nous n'avons su que nous en avions pris pour cinq ans. Nous étions exactement dans la même situation que ces prisonniers américains en Chine ou allemands en Russie qui restèrent des huit et dix ans, et peut-être même certains leur vie entière, sans la moindre indication sur la fin du cauchemar. On ronge, on ronge le temps à mesure, et ça passe, et on continue, un pas, un autre, une année, une autre... Le condamné ordinaire sait qu'il en a pour dix mois ou dix ans. Il sait dès le départ qu'il doit sacrifier un morceau de sa vie de telle longueur. Il peut pointer la fin sur un calendrier. Même condamné à perpétuité, il le sait, et garde ainsi cette liberté suprême d'organiser sa vie en conséquence. Le temps pour lui, j'imagine, conserve sa rigidité régulière.

Le nôtre fondait sous la vue, ou s'étirait, suivant l'humeur. Un jour la libération nous paraissait imminente, le lendemain elle reculait au bout du temps. Dans les premières semaines qui suivirent l'armistice, la plupart d'entre nous se voyaient rentrés chez eux avant l'automne,

ou au plus tard, en mettant les choses au pire, avant Noël. Quand il fut certain que nous étions bons pour l'hiver entier, le coup de massue fut tel que beaucoup sombrèrent dans une vraie neurasthénie, spécialement ceux qui peu avant déliraient d'optimisme. Puis il y eut, quand même, des rapatriements : par pièces détachées, les sanitaires, les anciens combattants de 14, les pères de quatre enfants, les mineurs, que sais-je encore. Les agriculteurs, oui ! Il y eut même les Dieppois, et mille discussions se développèrent à ce propos pour savoir si était plus vraiment Dieppois celui qui était né à Dieppe, mais en avait été emmené trois jours après, ou celui qui, né au Pérou, vivait à Dieppe continûment depuis l'âge de trois semaines... D'autres lots furent rapatriés simplement par le fait du prince, pour services rendus, sans préciser à qui ; ou comme malades, sans préciser si c'était une vraie maladie. À chaque fois le camp entraînait en ébullition, ceux qui restaient attendaient le prochain convoi, puis perdaient l'espoir, puis des bobards couraient, puis ils étaient infirmes, ou confirmés, et l'espoir revenait, s'éteignait... Et le temps passait, avait passé. Il fallut à certains des années pour bien se convaincre que leur libération personnelle se confondait avec la libération collective, et celle-ci avec l'écroulement de l'Allemagne. J'aurai l'occasion de revenir sur tout cela. Ce que je retiens à présent, c'est que non seulement nous avons ignoré jusqu'au bout combien de temps durerait notre réclusion, mais nos supputations jouaient sans cesse de l'accordéon, distance courte, distance longue. Au début, ces oscillations étaient suspendues aux fluctuations de la politique de collaboration, plus tard à celles de la guerre. Mais dans l'un et l'autre cas, on voit bien que nos humeurs intimes dépendaient beaucoup plus des événements extérieurs que de nos tempéraments particuliers ; ce qui revient à dire que le temps social interférait directement sur notre temps individuel. À leur recroisement, nous étions laminés.

Pour ma part, je l'avoue à ma plus grande honte, j'ai cru d'abord que la masse des prisonniers serait promptement rapatriée. Dans mon ingénuité rationaliste, je ne voyais pas comment pouvait être soutenue ne fût-ce que la fiction d'une collaboration franco-allemande si l'Allemagne retenait captifs deux millions de Français. Je n'avais pas songé que nous étions des gages ; en d'autres termes, des otages. Les pseudo-révolutionnaires d'aujourd'hui font les malins en troquant la vie de trente enfants contre n'importe quoi de leur goût : ils n'ont rien

inventé, les Allemands changeaient des juifs contre des camions et cinquante mille prisonniers contre ci ou ça. Cinquante mille sur deux millions, voilà qui permet de renouveler pas mal de fois la carotte devant le nez du bourricot !

Pourquoi nier que nous avons marché ? Et pas seulement nous, mais nos familles, nos amis. C'est ainsi que j'ai reçu un jour de France une épouvantable radio pulmonaire prouvant que j'étais tuberculeux au dernier degré ; je m'étonnais depuis quelque temps que la personne qui me la faisait tenir s'informât avec tant de sollicitude de ma santé, et si je ne toussais pas trop... Je dois dire que je n'ai même pas essayé d'exploiter ce faux : je savais le cas que les Allemands en auraient fait à mon égard. L'optimisme que j'ai confessé à l'instant était en effet d'ordre statistique, non personnel. J'étais assez assuré pour ma part d'être retenu après le départ des autres ; ce qui ne m'empêchait pas toutefois, en même temps, d'espérer me faufiler parmi ceux qui rentreraient. Je l'espérais sans y compter...

Je ne sais si je me fais bien comprendre. Rien n'était sûr, jamais. Tout cédait sous le pied, sous la main, l'œil ne parvenait à apprécier aucune distance, et nous nous enfoncions à tâtons dans un avenir noyé de brouillard. Nous apercevions bien une clarté dans la profondeur du tunnel. Mais impossible de savoir si elle était proche ou lointaine, réelle ou illusoire, et au bout du tunnel ou au milieu. En ce qui me concernait personnellement, je n'excluais même pas, et cela dès le début, qu'en fait de libération tout se terminât par une balle dans la nuque. Je le répète, aucune hypothèse n'était carrément invraisemblable. Rien en 40 ne me garantissait que je ne serais pas prisonnier à perpétuité ; je pouvais d'ailleurs aussi bien être libéré demain. Rien en 44 ne me garantissait que la guerre ne durerait pas des années encore, que nous ne moisirions pas en conséquence dans nos camps jusqu'à complète putréfaction : on parlait beaucoup d'armes nouvelles, en ce temps-là... Que dis-je ? Même une libération par les Russes pouvait signifier pour nous des années de Sibérie, voire le massacre pur et simple : nous connaissions Katyn ; nous savions aussi que jusqu'à la ruée allemande de juin 41 et bien après, ceux des évadés qui avaient réussi à gagner la Russie avaient simplement changé de prison. La victoire américaine ? Certes nous y comptions. Mais c'est seulement une fois le débarquement réussi que notre confiance a réellement pris corps. Jusque-là, nous nous demandions

sans invraisemblance si la première urgence américaine ne serait pas le Japon et non l'Allemagne ; ce qui suffisait une nouvelle fois à renvoyer notre libération aux calendes grecques. Mes carnets témoignent à maintes reprises, et aux dates les plus diverses, de ces incertitudes.

Est-ce là tout ? Assurément pas ; mais qui ne sut se borner... J'en ai peut-être assez dit et répété, malgré mes maladresses, pour que soit sensible ce temps étrange qui était le nôtre et dont la combinaison avec notre espace constituait, pour prendre un langage kantien, la forme *a priori* de notre sensibilité : le cadre obligé dans lequel tout événement nous atteignait, suivant lequel tout fait se moulait pour pouvoir nous atteindre.

À vrai dire, plutôt qu'à Kant, c'est à Einstein qu'il faudrait se référer. La déformation du temps que je m'échine à décrire a tout d'une courbure relativiste. L'effet sur notre durée réellement vécue, sur son flux intime, est difficile à représenter parce qu'il ne répond à rien de notre vie courante et altère les lois apparemment les plus sûres de notre pensée, comme celle de non-contradiction. Quand, fermant les yeux pour revivre ce temps de jadis, je cherche les mots pour le peindre, je retrouve invinciblement le « marécage » dont j'ai déjà tant parlé. Je le vois étalé à l'infini, sans forme ni mesure, et je m'y propulse pour ainsi dire sans avancer, cependant que flottent là-bas, devant, derrière, irréelles comme des mirages, les rives verdoyantes de la vie. Je m'en éloigne, puisqu'elles sont derrière moi, je m'en approche, puisqu'elles sont devant ; et elles restent toujours aussi lointaines, aussi lumineusement tremblantes... Mais, simultanément, je me sens pris dans un étroit couloir où j'étouffe, dans une glu où le moindre geste se démultiplie à l'infini tant il est ralenti. Et comment ne pas voir que cet étranglement contredit l'immensité du marécage ?

Bon, je ne recommence pas mon analyse. Mieux vaut un exemple qui montre clairement, à travers la déformation locale du temps, sa courbure générale.

À peine enfermé, à peine *réalisée* la captivité, j'avais été saisi d'une fringale épouvantable de liberté, et j'avais décidé de préparer mon évasion. Oh ! Cela n'avait rien d'original ! La moitié du camp pour le moins était dans les mêmes dispositions. Enfin, c'était ainsi. Négligeons ici les détails. Je rappellerai simplement que la Poméranie, c'est loin de la France ; c'était même déjà loin, à quelque quatre cents

kilomètres, de la frontière soviétique d'alors et de l'incertain asile qui s'ouvrait derrière. Comme juif, j'avais des raisons assez légitimes pour ne pas souhaiter tomber dans les pattes de la Gestapo. Dès l'instant que je risquais l'évasion, il me fallait la réussir. Pour avoir donc tous les atouts dans mon jeu, je voulais par exemple de vrais faux papiers, et non pas seulement ces machins que nous fabriquions sur place, avec des cachets imprimés à la pomme de terre.

On voit le problème. Faux papiers et vrais marks, tout aussi nécessaires, ne pouvaient venir que de France ; je ne pouvais les demander que par un camarade rapatrié ; et c'est ici que commence la « courbure » du temps.

Les premiers rapatriés à prévoir étaient les membres du service de santé – ne parlons pas d'un Darquier de Pellepoix⁶. On sait en effet que médecins et pharmaciens, n'étant pas des combattants, ne doivent pas être retenus prisonniers ; même l'encadrement médical nécessaire à nos propres soins n'était pas censé captif, bien qu'il le fût.

Dès juillet donc le bruit courait que les « sanitaires » allaient rentrer en France, c'était imminent. Pas *morgen früh*, non, non, mais vraiment bientôt-bientôt, seules des raisons techniques retardaient...

D'imminence en ajournement, près de six mois ont passé. Personne n'y croyait plus quand un beau jour, en novembre ou décembre je ne sais, vite, vite, vite, rassemblement des médecins et pharmaciens, et hop, ça y était, ils étaient partis. C'est en général ainsi que se sont faits dans la suite tous les rapatriements partiels : comme au *base-ball*, les gens somnolent pendant des éternités, et tout à coup ils se mettent à courir en tous sens comme des dératés.

Cette fois-là, j'avais pris contact depuis longtemps avec les postulants au retour. Deux avaient bien voulu se charger de mes commissions, l'un à Paris auprès de mon meilleur ami, l'autre auprès de mes parents réfugiés vers Clermont-Ferrand. Je n'eus qu'à leur rafraîchir la mémoire dans la fièvre de leurs préparatifs. Ai-je besoin de préciser que je n'étais pas le seul à user de leurs services et qu'autour de chacun des partants, suivant son point de destination, c'était un bourdonnement de mouches ici lilloises et là draguignannaises ?

Et puis, le temps se mit à couler. « Avez-vous vu P... ? » écrivais-je à mes parents. Non, ils ne l'avaient pas vu. « Ce salaud-là, pensais-je, a mangé le message. » Et l'autre ? L'autre avait bien pris contact avec

mon ami, car celui-ci m'écrivit enfin à mots couverts pour me conseiller la patience ; il ajoutait que j'étais beaucoup plus en sécurité dans mon Oflag qu'en France. Étouffant de rage, je lui répondis que j'étais majeur... Il faut dire que le temps mis par les lettres pour atteindre leur destinataire était variable ; il tournait en moyenne autour de trois semaines. En outre, on ne nous distribuait pas les formulaires officiels, seuls admis à la poste, sur simple demande. Ajoutez les lettres qui se croisent... Bref, un simple aller et retour prenait facilement des deux mois. Je finis par recevoir de mon ami une carte à grande échelle de la Poméranie et une petite boussole. Le tout était caché dans une boîte de dattes bien gluantes, et échappa, peut-être pour cette raison, aux doigts du fouilleur. Ce miracle ne m'avancait guère : je n'avais jamais eu l'intention de traverser toute l'Allemagne à la boussole. Mais enfin, ça pouvait servir⁷.

Dans l'intervalle, cependant, mes parents avaient enfin été accrochés par le pharmacien P... Oui, à son retour, celui-ci avait eu à démêler une situation de famille fort embrouillée, et il ne s'était occupé des petits camarades qu'après – on le comprend ! Qu'il s'en fût occupé était déjà bien beau. Finalement, l'affaire s'emmancha quand même avec mes parents ; le retard n'était que de deux ou trois mois.

La première chose à faire était d'assurer malgré la censure la liberté de nos communications. Or notre correspondance, cela va sans dire, était non seulement surveillée, mais réglementée : nous avions droit à deux lettres et deux cartes par mois, sur formulaires spéciaux dans l'un et l'autre sens ; pour écrire, le crayon aniline et rien d'autre. Mes parents commencèrent par m'envoyer une grille. On connaît le système : soit pour écrire, soit pour lire, chaque correspondant applique sur la lettre un cache soigneusement calibré, ménageant un certain nombre de fenêtres où s'encadrent seuls les mots du message. Rien de plus facile en apparence ; en réalité, c'est très lourd à manier. Arranger un texte assez habilement pour amener avec naturel des mots précis à des places déterminées n'est déjà pas si commode. Mais la principale difficulté est d'ordre graphique. Il faut que les mots choisis tombent chacun pile sous sa fenêtre. Le plus simple paraît de les inscrire d'abord, et d'écrire le reste ensuite, en serrant ou desserrant pour que les soudures se fassent au bon endroit. Mais procéder de la sorte serait trahir instantanément aux yeux du censeur, par les altérations de l'écriture, les mots mêmes à cacher, et toute la

grille. Pratiquement, pour que le texte entier fût bien homogène, il fallait à chaque fois rédiger plusieurs brouillons réglés au millimètre et les recopier de même. Que le lecteur s'il en doute tente l'expérience : il verra le temps qu'il y passera. Ce temps, moi, je ne l'avais que trop. Mais mes parents, en France, étaient pris dans une vie autrement occupée...

La fameuse grille, ils l'avaient cachée dans un paquet de tabac gris. Or à la fouille des colis, qui était rigoureuse, tout en principe était examiné, sondé, les paquets de tabac tranchés, ouverts, dépiautés... Il faut croire que les dieux me protégeaient, car le fouilleur, cette fois-là, se contenta de sectionner le paquet d'un coup de couteau machinal, en regardant ailleurs. Moi-même, d'ailleurs, je ne m'attendais à rien. C'est seulement quelque temps après, par hasard, en me bourrant une pipe, que je tombai sur une bûche, fulminai, examinai quand même la « bûche » et découvris la grille. À partir de là...

À partir de là, les choses prirent vraiment corps. D'abord je fis savoir, par la grille, que la grille m'était parvenue et que nous pouvions nous en servir. Réponse, réponse à la réponse... J'ai dit le temps qu'il fallait aux lettres ou cartes pour parvenir à destination. Tenons compte des imprévisibles étirements ou raccourcissements, fonction des opérations de guerre, ou des vicissitudes politiques, ou tout bêtement des fêtes. Imaginons les chevauchements, quand une lettre dans un sens met un mois ou plus pour arriver, cependant qu'il lui suffit de quinze jours dans l'autre sens. Pensons encore que les colis voyageaient plus lentement, et surtout plus irrégulièrement que les lettres. Eux aussi, bien entendu, étaient réglementés, après une période libérale au début. Pour en recevoir un, il fallait d'abord envoyer du camp en France une vignette (et les fausses vignettes donnaient lieu à... Passons !). Pour les colis de vivres, vignettes bleues ; pour les colis de vêtements, livres, etc., vignettes rouges. Chaque type de vignette était délivré dans des conditions qui... Dois-je poursuivre ? Quand j'eus fait savoir à mes parents, par la grille, le type de faux papiers que je souhaitais, quand ils eurent réussi à les faire fabriquer⁸, quand ils me l'eurent fait savoir et que j'eus accusé réception, et que j'eus demandé une vignette rouge, et que je l'eus obtenue, et qu'elle eut été reçue par mes parents, pas mal de temps avait passé. J'appris enfin que les faux papiers étaient partis, cachés dans une raquette de ping-pong. Il ne me restait qu'à attendre.

J'attends encore. Hé oui, ce colis-là justement ne m'est jamais parvenu. Je souligne en passant que le fait est rare ; en général, lettres et colis ne s'égarait pas. Fut-ce en France qu'il y eut détournement ? L'homme qui avait truqué la raquette s'était chargé aussi de l'expédition⁹. Y renonça-t-il ? Se trompa-t-il dans l'adresse ? Je ne sais, et peu importe. Au bout d'un certain temps, toujours le temps, je commençai à m'inquiéter ; puis je me convainquis que tout était à reprendre.

Et tout fut repris. Cette fois, je ne sais pourquoi, je recommandai de cacher les papiers dans une reliure de livre. Fâcheuse inspiration : quand le livre parvint au camp, les Allemands depuis peu justement s'en prenaient aux reliures, ils les sondaient et ils cassaient aussi les disques de phono pour voir si rien n'y était caché... Un de ces remous du temps dont j'ai parlé avait fait que le colis m'était arrivé avant la lettre qui l'annonçait. Je n'avais donc pu prendre les dispositions nécessaires pour lui faire franchir au mieux la fouille. Bref le livre (c'était, je m'en souviens bien, *Les Aventures de Nordenskjöld*) fut retenu à la fouille pour examen approfondi ; comme je l'ai raconté plus haut¹⁰, il se passa encore plusieurs mois avant que je fusse convoqué à l'Abwehr. J'ai oublié la date exacte, mais nous étions alors au moins à la fin de 42, sinon au printemps de 43. Il y avait donc deux bonnes années que j'avais mis l'affaire en branle. Deux ans !

... Et les marks ? Ah oui !... Eh bien les marks, je les avais depuis longtemps. Ils avaient traversé la fouille avec autant de facilité qu'avait fait la grille. Ils avaient été enroulés tout bêtement autour du moyeu d'une bobine de coton à repriser, sous le fil. Le fouilleur avait bien écarté le fil des deux pouces, juste au-dessus, mais il ne les avait pas vus. Il arrive que le plus simple truc réussisse mieux que les plus habiles machinations...

Notons que même nanti de faux papiers, de marks et d'une pèlerine de facteur où pouvait se tailler un vêtement civil, je n'étais encore qu'à pied d'œuvre : le plus gros restait à faire, sortir du camp. Cela, qui dans les premiers mois n'était pas trop difficile, était devenu presque impossible à la fin de 1942, car le temps social avait marché, et nos conditions de détention, en particulier, n'étaient plus du tout les mêmes.

Mais je reparlerai ailleurs des évasions. Tout ce que je voulais signifier ici, avec cet exemple minutieusement conté (encore l'ai-je

élagué de multiples excroissances), c'est comment ma durée personnelle, étirée sur deux ans, avait fini par se mouler sur un temps social qui, lui, au contraire, se précipitait. Ainsi s'explique à mon échelle le néant de tout cet espace de vie pourtant plein à l'échelle historique, une échelle sur laquelle j'étais écartelé. Pour reprendre l'image du glacier, c'est un peu comme si les mouvements de notre alpiniste avaient été ralentis jusqu'à devenir synchrones de ceux de la glace, eux-mêmes accélérés ; et la crevasse lui claque dessus comme une mâchoire. Naturellement toutes ces altérations de notre durée s'inscrivaient dans un temps de vie qui demeurerait immuable. Cinq ans, c'est cinq ans : sans phrases, j'ai été coincé de vingt-huit à trente-trois ans. Ce qui veut dire, si je me suis bien fait comprendre, cinq ans de laminage : cinq ans aplatis à zéro, tant ma durée avait été étirée.

La coïncidence des deux échelles de temps a une autre conséquence, d'ordre esthétique. Elle nous a inscrits dans une perspective très précisément tragique, puisque nos existences individuelles se trouvaient ajustées au Destin, au *Fatum*, sans pouvoir s'y soustraire. Notre camp n'était qu'une scène où nous nous agitions vainement, comme les personnages de *Phèdre* ou d'*Andromaque*, sous les yeux de spectateurs mythiques, omniscients et impuissants à intervenir.

Et maintenant que j'ai pris à mon tour cette position de divin spectateur, je m'aperçois que la pièce, comme il sied à toute bonne tragédie, est admirablement construite, dans le plus pur style classique. Et non seulement par son dessin général, déjà indiqué au début, mais par son mouvement intime.

Tout se dispose autour de l'année 1942, date charnière : pour moi, comme je viens de le suggérer ; pour notre camp pris collectivement ; et naturellement aussi au niveau historique, où la guerre bascule – c'est l'année de Midway, d'El Alamein, du débarquement en Afrique du Nord et de Stalingrad. On peut d'ailleurs retourner l'ordre ci-dessus et considérer que c'est l'inversion de mouvement sur le plan historique qui se marque, parfois d'avance, dans notre camp.

En mai 42, notre Oflag permuta avec un Oflag de Polonais, prisonniers depuis 39. Ce fait n'a évidemment rien à voir avec les opérations de guerre. N'empêche que nos conditions de vie en furent si profondément transformées que de toute façon mon récit aurait dû marquer ici une coupure. Pour fortuite qu'elle soit, la coïncidence

avec les événements planétaires est là.

Autre coïncidence, qui n'en est peut-être pas une, ce fut aussi l'époque des « sanctions Giraud », infligées à tous les P.G. français en Allemagne et non pas seulement à notre camp. D'après la thèse allemande, le général Giraud s'était évadé au mépris de la parole donnée : il était donc naturel que des représailles fussent exercées sur tous ses compatriotes. « *Franzosen nicht mehr Kamerad !* », disait un pioustre allemand à l'un d'entre nous : c'était en effet la fin quasi officielle de la « collaboration » entre États, plusieurs mois avant l'occupation de toute la France.

En ce qui nous concernait plus particulièrement, nous Oflag IID, un incident tragique, l'assassinat délibéré d'un de nos camarades au cours d'une tentative d'évasion, avait dès le 18 mars marqué le retournement décisif de nos sentiments. Un garde-à-vous inversé à l'appel le signifia symboliquement. Je conterai l'histoire en détail le moment venu.

Tout cela, comme on voit, fait beaucoup de coïncidences. J'y cède de bonne grâce : jusqu'au milieu de 42 donc, nous serons des clochards ; ensuite, nous redeviendrons des officiers. Disons que le champ magnétique, qui jusque-là avait pour pôle l'effondrement de 40, se disposa suivant un autre pôle, l'effondrement futur de l'Allemagne ; d'un coup, la limaille que nous étions vira, dessinant de nouvelles lignes de force.

Ce n'est pas tout. L'harmonie de la construction va plus loin. À partir de janvier 45, comme je l'ai déjà dit, nous retrouverons la captivité de mouvement. Elle s'annoncera, plusieurs mois d'avance, à partir de la libération de la France, par toute une série de prodromes, enfouis en pleine captivité de stagnation, et qui répondent de manière très exacte aux souvenirs de mouvement persistant, comme nous allons le voir, dans les débuts de la stagnation. Cette symétrie suivant 1942 n'est-elle pas admirable ?

... Oui, mon enfant, oui. Je cesse de m'extasier, je redescends sur terre. Nous y voilà. Nous y resterons, au fil du temps.

Autant que faire se pourra.

intitulé *Fuite*.

2.

Le sens spécial de cette formule s'éclairera plus loin.

3.

Un ictère, que je paie sans doute aujourd'hui, venait de me valoir un séjour à l'infirmerie. À mon retour en Baracke, j'ai suivi quelque temps un « régime » (??).

4.

Je préciserai plus loin de quelles « ignominies » il s'agissait.

5.

Hé oui, nous avions une patinoire : suffisait de jeter à la volée de grands seaux d'eau par terre...

6.

Cet individu était initialement dans mon camp. Fasciste et antisémite connu de longue date, il fut naturellement renvoyé très vite en France par ses amis nazis, en compagnie de trois ou quatre autres de même acabit. Il devait y être, je crois, chargé des questions juives.

7.

Ça servit effectivement.

8.

La seule photo d'identité qu'ils avaient de moi me représentait en militaire. Heureusement, mon père était retoucheur professionnel...

9.

La prudence voulait que le nom et l'adresse de l'expéditeur fussent également faux, la gare de départ inhabituelle...

10.

Cf. p. 95.

Les clochards

La misère sans tragique est le pire état
que puisse connaître l'homme.

« C'est à moi, cette bassine ! »

(Carnet, 18 mars 1942.)

La grande misère

Voilà, c'est pris... Satisfait, je me redresse. Entre les pierres que j'ai arrangées *secundu marte*, le feu crépite. Les détritrus combustibles ne manquent pas dans le camp, il en traîne partout, bouts de papier, brindilles de bois, aiguilles de pin. Je place ma gamelle sur les pierres. Très vite le « saindoux », l'immonde graisse du casse-croûte, fond et grésille en dégageant plus fort l'odeur de savon rance, de suint, d'urine de cheval qui le caractérise déjà à froid. Je jette dans l'espèce d'huile qui bout maintenant les quelques fragments de pommes de terre que j'ai prélevés il y a un instant dans ma soupe où ils étaient perdus. Ils ne tardent pas à prendre une couleur bien dorée qui les rend appétissants. J'enlève la gamelle du feu et vais m'asseoir confortablement par terre, le dos à la baraque, sous la bonne douche du soleil, pour déguster à mon aise ce plat illusoirement supplémentaire, que je baptise « pommes sautées ».

– Dis donc, ça a l'air bon, ce que tu manges là ! Comment tu as fait ?

J'explique à M..., très intéressé. Cependant la graisse s'est figée. J'en avale des plaques grisâtres collées aux rondelles de pommes de terre. C'est quand même moins mauvais que cru.

– Tu as tort, mon vieux, me dit paternellement D..., de sa voix en mitrailleuse. Les Boches ont chiadé nos rations au milli-quart de poil rapport aux calories. Tout ce qui est donné cru, faut le manger cru. Pense aussi aux vitamines...

Un demi-cercle s'est formé autour de moi. On discute ferme : on n'a que ça à faire. Graisse crue ? Graisse cuite ? Cru, d'accord, c'est infect. Moi, je ne peux pas avaler ces trucs-là, ça me soulève le cœur. On dirait de la graisse de cadavre. Petite nature ! Tu te rends pas compte que la graisse cuite, y a rien de plus indigeste ? Demande un

peu aux toubibs ! Je m'en fous, indigeste ou pas, si je l'avale, ça fait toujours des calories. En tout cas, ça vaut mieux que de la brûler dans les lampes...

Effectivement, c'est surtout à ce dernier usage que sert le so *genannte* « saindoux ». Nous avons beau crever de faim, la plupart d'entre nous ne parviennent pas à l'absorber. L'échanger, pas possible : sauf D..., il n'y a pas d'acquéreur, même à dix contre un. Alors nous en alimentons des lampes, fabriquées avec le premier récipient venu où trempe un bout de chiffon en guise de mèche. Ça fume, ça pue, ça éclaire un tout petit peu ; à l'occasion, ça peut même réchauffer une gamelle. Mon trait de génie, vraiment révolutionnaire, aura été de réinventer l'huile à friture. Dans les jours qui suivent, tout le monde y vient. Tout le monde sauf D..., naturellement, qui, tête, imperturbable, insensible à la gastronomie, continue comme devant de manger sa graisse crue. Il la conserve dans un petit pot car il en fait des réserves, le misérable ! Quand il décide d'en manger, de la pointe du couteau il en puise une lichette dans le pot, l'étale avec soin sur son pain ; puis il gratte l'excédent, qu'il remet dans le pot ; ce qui reste sur le pain se distinguerait peut-être au microscope. Ensuite, il coupe sur son pouce une bouchée de pain, l'enfourne, et entreprend de mastiquer. Cette dernière opération dure très longtemps : il m'a expliqué un jour que c'était pour laisser agir à fond le pouvoir digestif de la salive. Il finit quand même par avaler. Je suis resté de longues minutes à observer de mon châlit mon camarade D... à l'œuvre alimentaire, arrondi sur ses biens et retranché du monde, le paysan resurgi en lui. Le spectacle était si fascinant que mon carnet en garde la trace.

D... donc à part, tout le monde dans ma Stube, puis dans ma Baracke, puis dans le Block, et enfin, je suppose, dans tout le camp, se rue sur les perspectives culinaires que j'ai ouvertes. Dès le lendemain de ce jour mémorable, entre la Baracke 19, la nôtre, et le dos de la 20 alignée parallèlement à nous, dans cette bande de sable qui pour ainsi dire nous appartient, les feux fleurissent. Du coup le combustible se raréfie. Aussi les fours se perfectionnent-ils. Au lieu de bâtir les miens en surélévation, je les creuse dans le sable : un trou pour le feu, un pour le tirage, les deux reliés par un tunnel ; et comme j'ai, à la fois, le temps, le goût du travail manuel et certaines ambitions esthétiques, j'édifie au-dessus du trou de tirage, sous le prétexte d'une cheminée,

un véritable monument en forme de clocher, que j'orne, surorne... En fait, je suis déjà dépassé : des ingénieurs véritables fabriquent de véritables poêles avec de vieux seaux à choucroute ou à confiture. Ainsi procède le progrès, et je rentre dans mon néant. Mais les philosophes trouveront ici ample matière à réflexions : parce que je suis un petit délicat et une fine gueule, j'ai innové ; et parce que la disette régnait, les améliorations techniques sont apparues, relançant le mouvement de la civilisation. Un des officiers allemands qui encadraient l'Oflag, s'extasiant sur notre ingéniosité, prétendit un de ces jours-là que si on enfermait un Français nu dans une chambre nue, on le retrouverait trois jours après en complet-veston, en train de manger un bifteck aux pommes. C'était un peu exagéré ; mais il y avait de ça.

J'ajouterai quand même, dûit ma vanité en souffrir, que si je n'avais pas été, moi, parmi les deux ou trois qui restaurèrent l'art de cuire, c'eût été un autre. Il se trouva seulement que j'étais parmi les premiers arrivés au camp.

Ces débuts glorieux me valurent pendant quelques semaines, dans ma Stube, la réputation d'un fin cuisinier. C'est ainsi que je soutins un jour publiquement et fort longuement une discussion sur le goût différent qu'a une carotte suivant qu'elle est coupée en long ou en large, en lamelles ou en rondelles. On venait prendre mes avis, comme on voit, sur d'importants points de doctrine ; quant à la pratique, la plupart de mes consultations se terminaient par : « ...et tu les fais revenir dans la graisse ». Ou plutôt : « dans la *ghraêsse* », car c'est ainsi que nous prononcions le mot « saindoux ». Finalement, ma cuisine réussit à rendre malade à mort notre premier chef de chambre, capitaine de C..., vieux colonial au foie sensible. Moi-même, dont cet organe était encore en acier, j'écopai une belle jaunisse qui, comme je l'ai dit plus haut, m'envoya pour une quinzaine à l'infirmerie du camp, au début de 41.

La *ghraêsse*... Oui, il faut quand même que je t'explique, mon enfant.

Chaque peuple dispose ses repas suivant un schéma qui lui est propre. Les Allemands s'offrent en principe un petit déjeuner solide, le *Frühstück*, le « morceau du matin », à base de café comme chez nous, un déjeuner substantiel, le *Mittagessen*, le « manger de midi », principal repas du jour, et un dîner d'un type assez particulier,

l'*Abendbrot*, le « pain du soir »¹, consistant en tartines agrémentées de gourmandises diverses comme charcuterie ou miel, fromage ou confitures, et arrosées, par exemple, de lait – la bière étant réservée aux buveries autonomes.

On sait qu'en tout pays les grandes administrations ont leur manière à elles de respecter les coutumes culinaires locales. Récemment encore, nos hôpitaux ne servaient-ils pas la soupe à 5 heures ? L'armée allemande, au régime de laquelle nous étions en principe assimilés, ne devait pas faillir à la règle. Toujours est-il que notre ordinaire, de type germanique, nous proposait à 6 heures du matin le « jus », vers 11 heures une soupe censée consistante, et à 5 heures le pain à tartines de l'*Abendbrot*, avec accompagnements variables ; c'est ce dernier repas qui était traduit officiellement par « casse-croûte ».

Rien que le système dérangeait nos habitudes, mais naturellement nous n'avions pas à le reprocher à nos gardiens. Ce qu'il y avait de grave, c'était la dégradation qui trouvait lieu entre le principe et la pratique.

Le « jus » du matin était uniquement liquide : du café, que je préfère appeler « kaffee » – oui, une idée comme ça ! – en alternance avec du *sogeannte* « thé » ; et rien d'autre. Le kaffee était non seulement un ersatz, mais un ersatz d'ersatz. Bien sûr, mon enfant, toi qui as grandi dans l'abondance, le luxe et la qualité, tu ne peux pas comprendre. Sache donc que pendant la guerre, faute de vrai café, on en fabriquait un faux avec de l'orge grillée. Ce n'était déjà pas fameux – essaye ! –, mais enfin, ça passait. Le kaffee qui nous était offert était un succédané d'orge, à base de glands, si je ne me trompe. Le goût ? Eh bien... Eh bien, ce n'était pas très bon, quoi ! Encore avait-ce un goût. Mais lorsque le kaffee était remplacé par le « thé », soit d'abord un jour sur deux, puis deux sur trois, et enfin neuf sur dix, il n'était plus question de goût du tout. Le nom même de « thé » d'ailleurs disparut assez vite, preuve qu'il restait un peu de pudeur dans l'armée allemande, et fut remplacé officiellement par « tisane », qui ne voulait rien dire, et disait tout. Je n'ai jamais su, je ne sais toujours pas quelle matière première servait pour cette décoction. C'est bien simple, nous l'appelions pisse d'âne ; par abréviation, car il était trop long de dire pisse d'âne diluée. Son seul intérêt était d'être chaude. Ah ! j'allais oublier. Au début, kaffee et pisse d'âne avaient un goût vaguement

douceâtre : nos rations de sucre étaient censées y avoir été déversées. Après de longues, longues, longues négociations, nous obtînmes que ledit sucre nous fût livré à part ; l'argument qui emporta la décision était que chacun avait bien le droit de sucrer à son goût, non mais ! Bien entendu, le but réel était d'éviter la coule et la gratte au niveau collectif. Mais ai-je besoin de préciser que jamais personne à ma connaissance ne gaspilla un milligramme de sucre en poudre pour cette infâme bibine ? Le sucre, nous le thésaurisions petite cuiller par petite cuiller jusqu'à en posséder une quantité goûtable ; je ne me rappelle plus la taille des rations, quelque chose sans doute comme une petite cuiller « arasée » toutes les deux ou trois semaines, en attendant que ce fût tous les deux ou trois mois... Quant à la bibine, les hommes de jour allaient la quérir en maugréant à la cuisine chaque matin à 6 heures, dans les brocs *ad hoc* – il ne faut jamais rien laisser perdre. À leur retour retentissait l'obligatoire : « Au jus là-n'd'ans ! » lancé à pleine voix ; à quoi répliquaient cris et gémissements, « vos gueules, bandes de salauds, on peut même plus dormir tranquilles ! » Quelques courageux, ou avaricieux à principes, comme D..., avalaient quand même deux ou trois gorgées, les plus chaudes possible ; puis l'homme de jour enveloppait le broc dans une couverture, pour faire thermos. Plus tard, quand nous nous levions, la pisse d'âne était encore à bonne température, et je pouvais m'en servir pour me raser, épargnant à ma peau délicate l'eau glacée des lavabos.

Voilà pour le petit déjeuner. À midi, la soupe. Midi, heu... Tiens, nous sommes par exemple le 5 juillet. Je prends ce jeudi au hasard sans pouvoir affirmer l'exactitude historique de ce que je vais raconter. Peu importe. Depuis 9 ou 10 heures, des gens, mine de rien, rôdent du côté des cuisines. Oh ! par simple curiosité, histoire de voir ce qu'il y aura au menu aujourd'hui, ou de se nourrir à la fumée du rôti. Quand on ne les regarde pas trop, et puis flûte à la fin, tant pis si on les regarde, ils se jettent sur les épluchures qui s'amoncellent à la porte et en empochent pour les regratter. Il paraît que les cuistots français, miséricordieux, ou méprisants, laissent à leur intention beaucoup de chair sur la peau des patates. Faut-il avoir l'esprit aristocratique pour trouver que cette attitude d'officiers français est indigne de leur grade ! Et alors que dirait-on de ce lieutenant-colonel, bardé de décorations de l'autre guerre, qui, pour mendigoter un bout de *Wurst*, de charcutaille, nettoie aux yeux de tous la voiture du

cantinier ? La faim, ah ! sait-on ce que la faim peut faire faire aux pauvres humains !

Onze heures moins le quart. Sonnerie de l'appel. On se rassemble en traînant les pieds, pour se faire compter *bar zink*. Aujourd'hui, la cérémonie est vite expédiée, un quart d'heure suffit. On a vu, et surtout on verra plus long, une heure et plus sous la pluie ou la neige... Bien, la soupe maintenant. On rôde sur le terre-plein central, on traînaille en dissimulant distraitement sa gamelle, par pudeur. Qu'est-ce qu'ils attendent, bon Dieu !... Ah ! ça y est, la sonnerie ! Une ruée vers les cuisines... Non, ce n'est pas tout à fait exact. Tout le monde ne court pas. Il y en a qui affectent une allure posée, digne ; il y en a même beaucoup plus qu'il n'y paraît d'abord, car cinquante types qui galopent vous gommement de la vue deux cents qui marchent, et on a l'impression d'une galopade universelle. Sans compter tous ceux qui attendent tranquillement entre les Barackes³. Car la distribution sera longue. Nous sommes dans le Block à peu près deux mille. Nous défilons homme par homme. Plonger la louche dans la cuve, remuer un peu, la remonter, en déverser le contenu dans la gamelle qui se tend, « au suivant ! », un pas à faire, cela prend bien de trois à cinq secondes, non compris les à-coups et interruptions. Total, deux à trois heures : on a vu des distributions qui venaient buter sur l'appel de l'après-midi.

Dans les débuts, c'était affreux, ah ! tu me la copieras, l'organisation allemande ! Premier arrivé, premier servi ; et la queue s'allongeait derrière, avec toutes les querelles qu'on imagine, « J'étais là avant vous, monsieur ! » et les bagarres, et les évanouissements par inanition. Maintenant, le 5 juillet – déjà quinze jours, bon Dieu ! –, un semblant d'organisation règne, à l'initiative des Français d'ailleurs, car tes chers Boches, tu parles s'ils s'en foutent ! Il est entendu que nous passons Baracke après Baracke, et dans chaque Baracke, chambre après chambre. Le chef de chambre peut ainsi contrôler la présence de tout son effectif et l'absence de resquilleurs. Un tour de passage est même établi, pour éviter les inégalités possibles de la distribution. Ces choses-là sont toujours très compliquées : qu'on en juge.

Les distributeurs, des hommes de troupe français de la *Wirtschaft*⁴, versent des portions calibrées et en principe égales, puisque constituées chacune d'une louchée à ras bords. Mais d'abord il y a louchée et louchée. Les éléments lourds de la soupe, patates,

fragments de viande, ont tendance à se déposer au fond de la cuve ; d'où une possibilité de favoritisme suivant que la louche descend racler le fond ou écope seulement la couche aquatique de la surface, et si elle voyage ensuite jusqu'à la gamelle précautionneusement ou en perdant les trois quarts de son contenu ; d'où les protestations violentes qui s'élèvent parfois. D'autre part, au début de la distribution, la soupe, plus proche des origines, a plus belle nature ; encore bouillante, elle tient mieux au corps, car, on a beau dire, la calorie chaude nourrit mieux que la calorie froide. Les distributeurs aussi ont l'âme plus tendre, ils croient pouvoir consentir des générosités que leur suggère l'abondance visible de la matière. À la fin au contraire ils se demandent souvent s'il y en aura assez pour tout le monde, ils ont tendance à paniquer ; et vlan, un déversement d'eau chaude pour allonger la sauce. Mais ils peuvent aussi avoir été au contraire trop serrés, et alors il en reste, et c'est du solide, du consistant, du fond de cuve. Il arrive même qu'il en reste assez pour distribuer un rab. Ainsi, il y a du pour et du contre pour la tête comme pour la queue. Les Stubes ont connu à ce sujet d'innombrables discussions, car enfin c'est notre survie qui est en cause. Conclusion ? Pas d'autre que de proclamer la nécessité d'une organisation sévèrement contrôlée. L'organisation, j'ai dit ce qu'elle est ; le contrôle sur la distribution, indépendant de celui de la cuisine, est exercé par un officier désigné à cette fin, et contrôlé lui-même à mesure par chaque chef de Baracke et de Stube. Il est même établi un tour de rab entre les Barackes.

Mais on n'arrête pas le progrès. À l'issue de longues, longues, longues négociations avec le commandement allemand, nous finirons par obtenir le droit de percevoir la soupe collectivement, par Stube. Cela n'a l'air de rien ; mais grâce à ce palier démultiplicateur entre l'énorme machine du camp et les individus, une meilleure justice, à la fois plus égalitaire et plus humaine, pourra s'établir. Avantage supplémentaire non négligeable quand viendront les premiers froids (et des flocons de neige voltigent en l'air dès le 15 août), de longues stations quotidiennes en plein blizzard nous seront épargnées.

Tout le monde a lu cet admirable *Univers concentrationnaire* où David Rousset analyse trozkystement les structures sociales qui se formèrent dans son camp de déportés. Celles de notre camp étaient, *mutatis mutandis*, de nature analogue. Si j'étais sociologue, je

m'attacherais en particulier à examiner la manière dont elles naquirent. S'éclaireraient alors, me semble-t-il, d'abord la nature humaine la plus vraie, et universelle, ensuite les lois profondes qui président à l'existence de toute société, enfin celles, moins profondes sans doute, mais tout aussi spontanées, qui chez nous, Occidentaux, établissent en toute circonstance, par un penchant naturel, une société de type démocratique, c'est-à-dire égalitaire. Le privilège nous hérissé le poil, c'est un fait. J'ai encore dans l'oreille la voix solognote du brave C..., un instituteur colosse procédant, sous les yeux attentifs de toute la chambrée, à la répartition des rations de pain. Les pains nous étaient remis entiers, à charge pour nous de les couper en cinq, en six ou en neuf suivant les époques et les jours de la semaine. Chaque tranche était mesurée au millimètre (nous n'avions pas de balance), puis tirée au sort. C..., du doigt, désignait une part en couinant : « Pourrr qui çui-ci ? » Et un autre, le dos tourné, énonçait un nom. On voit les précautions prises pour préserver la sacro-sainte justice égalitaire. À la même époque, en même situation, des Hindous, des Arabes, des primitifs noirs eussent-ils eux aussi considéré comme allant de soi que la nourriture devait être répartie à égalité entre tous ? N'auraient-ils pas trouvé normal, au contraire, que les seigneurs ripaillent pendant que la masse crève de faim en sa bassesse ? Tant est ancré en nous l'esprit démocratique, les jeunes gens d'aujourd'hui ont peine à reconnaître que d'autres civilisations puissent obéir à des modes de pensée tout différents qui, par exemple, effacent littéralement de la vue un intouchable ; ils parlent de sous-développement, et tout leur paraît dit. Dans notre camp, au plus fort de la pénurie, pas un d'entre nous, ni le plus réactionnaire, ni le plus aristocrate, ni le plus fasciste, ni le plus raciste n'eut simplement l'idée de s'élever contre l'application du principe égalitaire. Pas un antisémite ne réclama par exemple que les rations des juifs fussent réduites ; les Allemands eux-mêmes d'ailleurs ne le suggérèrent jamais. Quelles que soient notre mentalité et les opinions que nous avons ou croyons avoir, ce genre-là de pensée ne se forme pas spontanément en nous. Est-on sûr qu'il en irait, ou en serait allé de même en pays musulman, où l'infidèle, juif ou roumi, n'a jamais été que toléré, et en position officiellement inférieure ?

Oui, il y aurait fort à dire si je voulais examiner de près comment se constituèrent les institutions de notre camp. Refus immédiat et

comme instinctif d'une anarchie génératrice de violence et d'esclavagisme. Création rapide, je dirais même autocréation, bien que chaque fois on trouve au départ une initiative délibérée, une *invention*, de systèmes collectifs variés qui d'emblée s'infléchissent suivant un contrat social idéal. Structuration de la masse, enfin, qui reconstitue invinciblement une organisation inspirée directement ou indirectement du modèle démocratique, sinon parlementaire, en tout cas jamais autoritaire. Pourtant, comme soldats, nous demeurions soumis à un système hiérarchisé s'il en est. Cela n'empêchait pas un jour un chef de chambre de s'écrier, pour clore je ne sais quel débat : « Fort de l'appui de la majorité... », alors qu'il lui suffisait en principe d'« ordonner » que... Il y avait dans la Stube un jeune capitaine d'active qui proclamait ses sympathies pour l'Action française ; au demeurant, gentil comme tout. Il ne cessait de s'égosiller en vain : « La majorité, je l'em... ! » Preuve évidente que c'est elle qui l'em...ait : il clamait dans le vide, dans son propre vide, et jamais il ne lui vint à l'esprit de commander quoi que ce soit aux sous-lieutenants parce qu'il avait, lui, trois ficelles.

Je reviens maintenant au *Mittagessen*. Ce qu'était cette soupe une fois stabilisée sa distribution, il m'est difficile de le dire : j'aurais l'impression de travailler dans le réalisme noir. Étions-nous « difficiles », comme on dit d'un enfant qui abuse des « j'aime pas ça » ?

Pourtant, je ne l'ai pas rêvé, ce gros œil avec des cils (de quel animal ?) que j'ai trouvé un jour dans ma gamelle, nageant dans le liquide visqueux⁵. Je ne l'ai pas rêvé, dans la bassine de la Stube, cet entrelacs fibreux où du crottin restait incrusté, et un camarade se rua dehors pour vomir, le petit délicat. On m'objectera que cela prouvait au moins l'existence de vraie viande dans la soupe... De la viande incontestable, nous en avons dégusté une fois, sous la forme d'une tranche en sauce, mais oui ! C'était, sauf erreur, pour Noël 40 ou 41, et il s'agissait de renard. Dit ainsi, ça n'a l'air de rien, mais quand on pense que ce jour-là *nous nous sommes régelés...*

Ces précisions données, il me semble aujourd'hui, honnêtement, que la soupe des premières semaines était plus consistante que par la suite. Mais nous étions encore proches des temps de belle cuisine et

d'appétit exigeant. Par contraste, le présent nous répugnait davantage. Plus tard, rodés, nous subirions pire et l'accepterions mieux.

Les pommes de terre qui épaississaient notre soupe étaient censées correspondre à un poids bien déterminé par nos rations. Mais comme il semblait s'opérer entre le silo et nos assiettes une fonte suspecte, nous demandâmes qu'elles nous fussent livrées à part, en robe de chambre, pour faciliter les vérifications. Après de longues, longues, longues négociations avec le commandement allemand, nous obtînmes satisfaction, et nous nous trouvâmes ainsi chaque jour à la tête de deux ou trois petites pommes de terre d'un côté, d'eau chaude de l'autre, avec quelques moirures graisseuses en mémoire de la viande qui les avait produites. Ou bien encore on pêchait dans l'eau un fil de haricot vert. Les sommets furent atteints quand parut sur nos tables la soupe de rutabaga ; c'était, il est vrai, bien plus tard, vers 44. La portion consistait en cinq ou six cubes ligneux de ce rosâtre légume, des cubes d'un ou deux centimètres de côté, en suspension dans l'eau qu'ils avaient légèrement rosie. Quant aux pommes de terre, elles nous étaient désormais distribuées à la semaine : toujours deux ou trois, et aussi petites, mais dans la semaine ; un peu plus pourries seulement. Ou gelées. Et à cochons, bien entendu.

Je suis injuste. Il y eut au fil des jours des soupes variées, bouillie d'orge, flocons d'avoine, tapioca, et même, de temps à autre, une choucroute en place de soupe. Noms prestigieux ! La réalité tenait mal ce qu'ils promettaient. Il y avait en particulier un « potage Knorr » qui semblait obtenu par la macération de vieux sacs et de crottes de souris. Un autre, blanchâtre et liquide malgré son aspect un peu gluant – filant, comme disent les médecins –, s'appelait semoule, je crois, ou peut-être poudre d'os. Dans notre rude langage militaire, nous l'avions rebaptisé la seringuée, qui parle assez clair. Ça faisait ventre aussi.

Tel était le déjeuner. Quant à l'*Abendbrot*, fait comme j'ai dit de pain et d'accompagnement, il a naturellement évolué au fil des années dans le sens qu'on devine. Au début de juillet 40, je ne sais quels calculs compliqués de rations font que nous touchons tantôt un pain pour cinq, tantôt un pour quatre. Il s'agit de pains allemands, parallélépipèdes noirs et denses : mettons que cela donne des tranches d'un décimètre carré sur une épaisseur de quatre ou cinq centimètres. En 44, nous en serons à un pain pour neuf, sinon pour douze, soit des

tranches de moins de deux centimètres d'épaisseur, et le pain KK de 14, le pain de *Kartoffeln*, de pommes de terre, devait être du nanan à côté du nôtre, lequel était farci, semblait-il, de betterave (ou peut-être, qui sait ? de rutabaga), et collant, gluant, mouillé...

L'accompagnement, comme la soupe, variait lui aussi sous des noms somptueux : miel, fromage blanc, margarine (beurre n'était quand même pas prononcé), confiture, boudin, et naturellement le saindoux dont j'ai déjà parlé. Le miel, bien que synthétique, nous paraissait très bon, le fromage, bien que plâtreux, acceptable, et la margarine convenablement margarinesque. Mais le reste, ah ! le reste... Le boudin, alias *Wurst*, j'en demande pardon aux dames, mais vérité d'abord, nous l'appelions pine d'ours. C'est comme ça. Si grande était son importance dans notre alimentation, en ces premiers mois, que certains avaient rebaptisé notre camp de Westfalenhof en Pin'dourshof. Je ne sais trop quel sang d'animal servait de base à sa fabrication, mais c'était... c'était... infâme, je ne vois pas d'autre mot. Pourpré, avec des plages blanchâtres et des coagulations noires, et suintant. L'odeur ? Fade, plate ; insuffisamment marquée, par bonheur, pour empêcher l'ingestion. Nous ingérions donc. Toutefois il fallait faire vite pour coiffer sur le poteau la décomposition amorcée. Nous n'avons jamais compris comment la Grosse Allemagne nazie s'arrangeait pour nous approvisionner en produits aussi extravagants. Elle ne les fabriquait quand même pas spécialement pour nous ! Ce *Wurst*, par exemple, était-il celui dont se contentaient les soldats allemands ? Mystère.

J'ai omis de dire deux mots de la « confiture », qui pourtant les mérite. Fraîche, on l'absorbait sans trop de peine, juste en se forçant un peu et en faisant appel à sa raison. C'était, paraît-il, de la betterave. Elle avait un point commun avec la choucroute : quand on la laissait dans une gamelle de fer-blanc, au bout de trois jours le fond était percé. Parole d'officier. Admettons quatre jours par prudence. Certains réussirent à la distiller pour en faire un tord-boyaux.

Tel fut notre ordinaire dans les premiers temps, et il ne fut que cela. Autant dire que la faim régnait en permanence. Parfois nous nous regardions deux à deux, et nous hochions la tête en silence : « Non, ce n'est pas possible ! » Si, c'était possible, la preuve, et nous répétions gravement que, d'après les toubibs, le manque de calories était tel que « nous mangions nos muscles ». Si la situation s'était

prolongée, il n'y eût sans doute pas eu grande différence entre les déportés et nous, à l'œil.

Combien de temps dura-t-elle ? Difficile à dire. De l'ordre de six semaines, ce qui est déjà fort long pour une famine, surtout s'ajoutant à celles, fort éprouvantes, qui avaient précédé. En fait, si quelques points de repère très précis n'existaient, j'aurais été porté à prolonger cette période initiale jusqu'à la fin de l'année, tant elle nous marqua.

La sous-alimentation n'était pas seule à faire de nous de pauvres hères, la tenue y contribuait sérieusement. La propagande germanovichyste assurait que nous avions été pris « avec nos cantines ». J'ai dit dans quel dénuement je me trouvais au contraire, et tous mes camarades comme moi ; nos différences en richesse se mesuraient à l'état d'une culotte, ou à la possession d'une fourchette. J'étais sans doute dans la moyenne, avec des chaussures qui montraient les dents, mais des leggings qui tenaient le coup, avec une culotte en lambeaux, mais une pèlerine de facteur supplémentaire, aux beaux boutons dorés P.T.T. Le linge de corps ? Je cite seulement cette note de mon carnet, en date du 7 septembre :

Il fait beau, enfin, depuis si longtemps (...), et le soleil chauffe doucement.

Je me suis assis dehors, manches retroussées (ma chemise de jersey, douce et moelleuse, que j'ai reçue dans un colis – la première chemise propre que j'aie mise depuis le 10 mai, depuis que je porte la même chemise) (...)

Inutile de commenter, n'est-ce pas ? Je me contente donc d'évoquer ma culotte, ma belle culotte de cheval en fine, en aristocratique gabardine gris perle, dans laquelle j'avais fait toute la campagne – défense à un officier de revêtir les pantalons de golf de la troupe, en gros drap kaki. La misère, mon bon monsieur, la misère ! Les endroits les mieux étudiés pour l'élégance étaient ceux qui avaient le moins résisté à l'épreuve. Ainsi l'ajustement de précision sur le genou, qui dégageait si coquettement d'un côté la rondeur nerveuse du mollet, de l'autre l'ampleur prometteuse de la cuisse – crevée au genou, la culotte ! Mes genoux vivaient au grand air depuis un bon bout de temps, et d'aimables souffles me hérissaient le poil des cuisses.

Dans ma mémoire, j'ai passé ainsi tout le terrible hiver 40-41. J'allais même l'écrire, quand j'ai vérifié. Non. C'est toujours le même étirement du souvenir. En réalité, j'ai perçu une rechange le 19 octobre.

Qu'on ne se hâte pas de faire *oh* et *ah*. Le climat de la Poméranie est, comme on sait, continental : du très chaud, du très froid. En plein mois d'août, je crois l'avoir dit, il était tombé de la neige ; le 21 août, le benjamin de notre chambrée s'évanouissait à l'appel sous l'effet du « vent glacial » s'ajoutant à la disette. Mais il y avait eu aussi, naturellement, de belles journées. Ma mémoire a dû opérer des reclassements, rassemblant en série été les jours où je prenais des bains de soleil, en série hiver ceux où je traînais lamentablement sous la bise ma culotte de gabardine à courants d'air, mes souliers percés et ma pèlerine de facteur sur mon manteau. En somme, pour nous, hommes de climat océanique, l'octobre poméranien représentait déjà un cœur d'hiver. Nous ne savions pas ce qui nous attendait...

Si maussade qu'ait été dans son ensemble l'été 40, après le mai radieux d'Adolf, il a dû faire assez chaud en juillet : mon carnet ne commence à se plaindre de la pluie qu'en août, et ma mémoire étale, simultanément à la famine, des plages de bon soleil compensateur sur nos premiers temps. Quand je fabriquais mes fours dans le sable, c'était torse nu, pieds nus et jambes de culotte délacées. Peut-être même nous étions-nous confectionné des shorts, en cousant la braguette de ces caleçons courts qui tenaient alors communément lieu de slips. De toute façon, on imagine le spectacle de zone – de bidonville, comme on dirait aujourd'hui – que nous devions offrir aux gens qui passaient à l'extérieur du zoo. Car il en passait de temps à autre, à ce moment-là : deux bidasses allemands de sortie, qui s'arrêtent, qui observent un instant, qui échangent quelques mots, rigolent et s'éloignent ; ou bien une femme, que nos regards suivent. Nous... Vautrés à terre, adossés aux Barackes, ou traînant çà et là, qui ravaudant son linge, qui dépiautant les coutures pour découvrir poux et lentilles, ah ! la belle image que nous donnons des fiers officiers français de naguère ! Des clochards avachis qui palabrent, s'affairent mollement à d'informes occupations, ou simplement se chauffent la couenne au soleil. Et s'il pleut...

S'il pleut, force nous est bien de nous abriter dans nos bauges. Nous y sommes à quarante-huit par chambre, chaque chambre

mesurant exactement huit mètres sur six⁶. Un mètre carré par homme, ce n'est pas bien large. Par bonheur, les châlits où nous couchons sont à trois étages, ce qui nous permet de vivre en trois couches superposées et dégage au sol un peu d'espace. Tu veux bien, fils, calculer avec moi ?

Les châlits sont en bois. Donnons-leur, hors tout, quatre-vingt-dix centimètres de large sur deux mètres de long et autant de haut. Quoi ? Quatre-vingt-dix semblent trop généreux ? Admettons alors quatre-vingts, mais pas moins : les montants doivent être assez épais pour tenir le coup. Bien ! Trois locataires par châlit, cela veut dire, pour quarante-huit, seize châlits. Pas moyen de les caser dans la chambre autrement qu'en deux rangées de huit sur les longs côtés. Ou plutôt... Oui, j'oubliais la porte, placée au bout de l'un des longs côtés, et même sur sas. Alors sept châlits jointifs côté porte, et neuf côté sans porte. Neuf fois quatre-vingts centimètres font sept mètres vingt : il reste *encore* quatre-vingts centimètres libres sur la longueur, est-on pas heureux ? Côté porte, cela doit même dépasser le mètre !

Deux fois deux mètres sur la largeur de la chambre donnent quatre : reste donc une allée centrale libre de deux mètres sur huit. Mais...

Mais nous possédons encore toutes sortes de richesses, qu'il nous faut bien caser quelque part. Il y a, parfaitement, deux tables ; pas très grandes, par bonheur, mettons un mètre cinquante sur soixante-dix centimètres, mais enfin elles sont là. Il y a quelques tabourets, une dizaine sans doute. Il y a quelques armoirettes, chacune de cinquante ou soixante centimètres de large sur un mètre quatre-vingt-dix de haut. Il y a un poêle et à demeure, sur fondation, planté en plein milieu de la chambre et surmonté de son gros tuyau coudé. Il n'atteint certes pas aux dimensions des poêles russes vernissés sur lesquels on peut dormir ; mais enfin, c'est un poêle, un vrai, qui se tient, et tient sa place. Il y a aussi des fenêtres, car on ne nous a pas supprimé la lumière : sur chaque petit côté de la chambre, occupant donc le bout de l'allée centrale, et nous n'allons certes pas les obturer avec, par exemple, des armoirettes.

Il y a enfin tout un bric-à-brac de brocs, bassines, balais, seaux, et que sais-je encore ?, tout le matériel hétéroclite qui est nécessaire au service collectif de quarante-huit hommes, et à quoi s'ajouteront ensuite des provisions diverses de bois et de charbon touchés ou volés,

de pommes de terre quand la cantine nous en distribuera, etc. Encore n'ai-je pas mentionné nos richesses individuelles, rangées soit dans les armoiriettes, soit sur des rayonnages que nous aménageons chacun dans notre châlit-alvéole.

Tout cela fait du volume. Le poêle en particulier, au milieu de l'allée, laisse à peu près cinquante centimètres pour se faufiler de part et d'autre entre un châlit et lui. Cet étranglement fait surgir deux compartiments où les tables, mises en longueur, trouvent exactement leur place ; en complétant les tabourets par des planches, huit personnes peuvent s'asseoir à chacune d'elles, soit seize au total. Le reste est voué aux châlits.

Le rez-de-chaussée d'un châlit est l'étage le moins recherché : la vue donne sur un paysage de pieds et de planches boueuses, les odeurs les plus âcres se concentrent à ce niveau, et les rats y viennent faire leurs galipettes – nous fûmes réveillés une nuit par des cris atroces : quelqu'un était aux prises avec une de ces bestioles empêtrée dans ses couvertures. Aussi le rez-de-chaussée est-il peuplé principalement de jeunes sous-lieutenants.

Les deux autres étages ont des avantages et des inconvénients variables suivant la saison. Tout en haut, on respire mieux, on peut s'asseoir tout droit, on a des vues sur l'ensemble de la chambre, on bénéficie même d'un certain éclairage, soit naturel, soit électrique ; mais il ne faut être sujet ni au mal de mer, ni au vertige, ni au somnambulisme, les aménagements personnels sont difficiles, puisque les montants du châlit s'arrêtent à la hauteur de la paillasse ; et surtout, surtout, il y a la condensation qui s'opère sur le plafond et se traduit par des égouttements glacés sur les dormeurs du haut. Pas trop grave encore à l'automne, le phénomène posera des tas de problèmes avec les premières gelées : en plein hiver, ce seront de vraies stalactites de glace qui resteront suspendues au plafond, fondant quand l'ambiance se réchauffe et inondant alors les paillasses ; et il faudra tendre des toiles de tente protectrices, et ça passe quand même... Insoluble.

Le premier étage échappe à ces inconvénients, mais il a les siennes, dont la principale est l'impression de vivre dans un tunnel, et aussi l'impossibilité de s'asseoir convenablement, et... Je ne veux pas trop me perdre dans les détails. Tu n'as qu'à faire un peu travailler ton imagination.

Imagine entre autres les lessives. Moins on a de linge, plus souvent il faut le laver ; et quand en plus on manque de savon, la fréquence se multiplie encore. Ensuite il faut le faire sécher. Dehors, quand il fait beau, c'est facile. Mais quand il pleut ? Alors on tend des ficelles à l'intérieur – ce qui veut dire qu'il faut d'abord en voler quelque part –, et on y étend ces pitoyables hardes, et ça ne sèche pas (mais ça favorise les condensations sur le plafond !), et ça sent le chien mouillé, le sur, le rance, le soufre, et celui qui pénètre dans la chambre en poursuivant le rêve de sa promenade reçoit comme un coup de poing le choc de cette misère sordide.

Trop paresseux sans doute, l'un d'entre nous ne lavait jamais son linge. Après tant d'années, je vois encore le dos de sa vareuse marqué aux omoplates par deux plaques noirâtres de graisse...

Même quand il avait fait beau, il fallait bien finir par rentrer. On rentrait, et il y avait un tour établi pour les tables. Les élus s'y installaient donc, et aussitôt celui-ci commençait à marteler des tôles de boîtes de conserve, pendant que ceux-là lisaient, écrivaient, jouaient aux échecs, au bridge, aux morpions. Les autres s'insinuaient dans leur alvéole ; puis, accroupis ou jambes pendantes parmi les linges qui séchaient, ils restaient là à contempler le spectacle ; ou bien ils s'allongeaient sur leur paillasse, mains sous la nuque dans le noir, ou dans la lueur fumeuse et tremblotante d'une lampe à graisse. Certains se firent une spécialité de cette position, même quand le desserrement fut intervenu. « Mais à quoi passez-vous donc votre temps ? » s'étonnait un jour, bien plus tard, un officier allemand tombant sur l'un de ceux-là ainsi vautré à 3 heures de l'après-midi (c'était, je crois, l'homme à la vareuse noircie). Réponse : « J'attends la libération. » Il en est qui, effectivement, l'attendirent pendant les cinq années ; quand elle les rejoignit, ils n'étaient pas parmi les plus frais.

Ceux-là du moins n'étaient pas très dérangeants. Mais les braillards, ah ! les braillards !... Infernal. Quand j'essaie de me replonger dans l'ambiance d'alors, c'est, je crois bien, en premier lieu le vacarme qui me revient ; et la vulgarité. On s'étonne peut-être de ces deux mots : vacarme, vulgarité. L'officier français ne se campe-t-il pas au contraire en aristocrate, monocle à l'œil et fine moustache à la lèvre, voix délicate, geste précieux et spiritualité élevée ? Véridique peut-être en 1900, cette gravure de mode ne correspondait plus en

rien à la réalité de nos Oflags, qu'habitaient principalement des centurions à voix forte, poigne rude, égoïsme direct et brutalité ingénue.

C'est que sur trois officiers subalternes, deux en 1940 étaient des réservistes, dont moitié enseignants, le reste commerçants, cadres, avocats, secteur tertiaire, comme on dit. Dans l'active même, une proportion non négligeable était constituée de sous-officiers fraîchement promus. La jeunesse de tous ces hommes n'était pas pour favoriser la distinction de leurs manières, et l'absence d'hommes de troupe parmi eux les aidait à s'abandonner à leur naturel, au lieu de se cuirasser dans l'esprit de caste. En fait, amassés, ils avaient les caractéristiques de toute masse. Comme le dit Montaigne, « quand les hommes sont rassemblés, leurs têtes s'étrécissent ». Aristocrates ou intellectuels n'en existaient pas moins, mais ils étaient noyés dans la sauce.

Aucune règle n'avait présidé au départ à la répartition entre les chambres. Les hommes y avaient été déversés au hasard, comme d'un cornet à dés. Il fallut beaucoup de temps, et de longues, longues, longues négociations avec les Allemands pour que des regroupements s'opèrent en fonction des affinités. Mais nous n'en étions pas là dans l'été 40, et on trouvait de tout parmi mes quarante-sept camarades de chambre, le gamin mal élevé et le sentencieux chef d'entreprise, l'alcoolique en état de besoin (forcément !) et le doux intellectuel chrétien, le vieux prêtre et le bébé séminariste, l'instituteur et le marchand de charbon, le banquier et le commis-voyageur en parfums pour bonniches, et encore le cheminot, le saint-cyrien tout frais, le polytechnicien défraîchi, et même une pincée de médecins, pharmaciens, dentistes. Et j'allais oublier les diversités provinciales. On conçoit que dans le lot ne manquaient pas les amateurs de boucan, soit sous le masque d'un respectable bricolage, soit nature, par la simple explosion verbale – *fen dé brut*, hurlait Tartarin. À vrai dire, chacun d'entre nous, à un moment ou à l'autre, était saisi d'une rage de se délivrer en gueulant – désolé : il n'y a pas d'autre mot. Tout à coup, X... le taciturne éclatait : « Merde, merde et merde ! », clamait-il à pleins poumons. Simplement, il venait de s'aviser qu'il était prisonnier – oui, il ne s'en était pas aperçu jusque-là –, et qu'il ne le serait pas s'il avait été plus malin. En général, c'est dans le silence, au moins relatif, qu'on prend ainsi conscience de ses vérités profondes. Le

hurlement de X... arrachait donc brutalement ses voisins à leur paix, et ceux-ci de sauter en l'air, et de hurler à leur tour, et voilà la bagarre qui menace... « Messieurs, je vous en prie ! » répétait le chef de chambre désolé...

De jeunes instituteurs avaient imaginé une scie exaspérante pour se désembêter quand ils s'embêtaient trop. Sur le ton de mélopée dont les classes de jadis récitaient leur table de Pythagore, ils commençaient en chœur :

– Un et un, deux. Deux et un, trois...

Et la suite, jusqu'à ce que tout le monde devienne enragé. Moi, je chantais plutôt. En général, *Les Troyens à Carthage*, « inutiles regrets, etc. », que j'étais capable de poursuivre gaillardement jusqu'aux invocations à l'Italie pour le moins. Si on voulait me fermer la bouche, il fallait me tomber dessus à quatre ou cinq.

Encore un coup, on comprend assez bien, surtout chez des êtres jeunes, le besoin de se délivrer par le bruit. Par le bruit ou par n'importe quelle autre idiotie. Le malheur, ou le bonheur, est que ça nous prenait en général les uns après les autres, et non tous ensemble au même moment. Ainsi ce qui soulageait celui-ci infligeait à celui-là une torture qui pouvait être intolérable. V..., un tout jeune qui logeait au rez-de-chaussée, avait le génie de l'intempestif, allié à un entêtement de roquet : assez donc pour faire du Christ un fou furieux. Un jour, du fond de sa niche, il poussa E... tellement à bout que l'autre, soudain, lui décocha en pleine figure un terrible coup de pied ; la seconde d'après, dévoré de remords, E... était accroupi près du châlit et en pleurant, consolait sa victime. Il faut dire que E... n'était pas un ange de patience. En une autre occasion, fou de rage et ne sachant comment se soulager, il fonça tout à coup tête baissée contre une armoirette. Sa tête, heureusement, était solide. Sous le choc, l'armoirette vacilla, une pile de valises et de colis accumulés sur le haut entra en oscillations, perdit l'équilibre et enfin, avec l'extrême lenteur des objets en pareil cas, chut. E..., qui, un peu sonné par le choc, restait là les bras ballants et l'air idiot, reçut toute la cascade sur le crâne. Gag de cinéma muet : tout le monde éclata de rire, E..., penaud et dégrisé, ramassa machinalement une valise, la remit en place ; puis, oubliant le reste, il sortit à pas rapides.

Les plus raisonnables sentirent assez vite le danger. Ils proposèrent d'établir chaque jour une heure de silence. Longues, longues, longues

discussions, sur le principe d'abord, puis, celui-ci une fois admis, sur le moment de la journée où placer cette heure. Comme on voit, ce n'étaient pas seulement les autorités allemandes qui, faisant d'une taupinière une montagne, mettaient des semaines à l'aplanir. Nous aussi, quand la décision dépendait de nous seuls, nous nous empêtrions interminablement en palabres : ai-je pas parlé d'une courbure einsteinienne du temps ?

L'heure de silence une fois proclamée fut respectée religieusement. Le moindre craquement du plancher sous un tabouret appelait des rugissements unanimes de protestation, suivis de « vos gueules à la fin ! » qui évoquaient, presque, une salle de concert quand une dame nerveuse essaie de maîtriser sa toux. Néanmoins, la médication contribua à la détente.

Une question, à ce propos, m'a toujours étonné. Vivant dans les conditions que j'ai sommairement décrites, comment ne sommes-nous pas tous devenus fous à lier ? Les violences de E... n'étaient déjà pas fort saines. Il y eut dans le premier hiver plusieurs cas d'aliénation caractérisée, certains pas très jolis. Je vois encore B..., ce grand garçon de la 17, pataugeant pieds nus et le visage enflammé dans la pisse gelée, couleur de banane rose, qui avait recouvert le sol des *Abort*, des latrines. Dès septembre s'était produite la première crise, sous la même forme, sauf que l'urine était encore liquide. À la fin, faisant suite à une excitation sexuelle, la violence apparut. Ancien officier de corps franc, B... se réveillait la nuit pour clamer des ordres à ses hommes ; puis il balançait à toute volée des chaussures à travers la chambre ; je crois même qu'il se rua avec un canif sur un de ses voisins à qui il semblait vouer une animosité particulière... On imagine le cirque dans le noir, et les hurlements sauvages tandis que le malade était maîtrisé. Simulait-il pour obtenir un rapatriement ? Nous nous posions tous la question, bien entendu. Les Allemands d'alors n'étaient pas tendres pour les aliénés. Le militarisme, le nazisme, et sans doute aussi de tenaces préjugés moyenâgeux s'entr'épaulant dans leur esprit, leur médecine psychiatrique consistait principalement en pratiques répressives dont la brutalité fleurait le sadisme et les exorcismes. Pour vérifier si le fou était vraiment fou, ils commençaient, paraît-il, par le tabasser vigoureusement ; en intermède, des jets d'eau glacée. Au bout de quelques semaines de ce traitement, si le fou restait fou, il était réputé l'être, et on le rapatriait,

à moins qu'il ne fût crevé. Je ne puis garantir la chose, ne l'ayant pas vécue. Mais des amis sûrs m'ont raconté l'histoire d'un de mes anciens camarades de la Sorbonne, brillant agrégé de philo, et prisonnier, je crois, à l'Oflag des aspirants. Il avait étudié professionnellement jadis diverses formes d'aliénation mentale. Il en simula une, très particulière, avec compétence et persévérance. Les épreuves de contrôle furent si féroces et si prolongées que quand, enfin, il eut obtenu satisfaction et se retrouva chez lui, il était réellement malade, et il mit des mois, sinon des années, à se rétablir.

Finalement, il y eut peu de malades mentaux dans mon camp, une fois passé le premier hiver. Je m'en suis toujours étonné. Faut-il en rendre grâces à l'absence d'alcool ? Mais sa suppression brutale eût pu au contraire déclencher nombre de crises chez les alcooliques invétérés. Peut-être tout simplement notre résistance mentale était-elle plus solide que la vie quotidienne ne le laissait croire. Officiers, nous représentions malgré tout, sur le plan statistique, une certaine élite intellectuelle, en dépit de ce que j'ai dit tout à l'heure. Notre culture renforçait-elle nos défenses ? Je ne sais. Je livre le fait tel qu'il est. Quant à ce que nous devons appeler *Lagerpsychose* et dont je parlerai plus loin, s'il est vrai que nous en fûmes tous atteints, son caractère bénin plaide justement pour notre robustesse mentale.

Maintenant, aurions-nous aussi bien tenu si nous étions restés pendant nos cinq ans dans l'infâme misère, dans l'entassement surtout, ou plutôt l'étouffement du début ? J'en doute. Mentalement, rien n'est plus redoutable que l'impossibilité de jamais se recueillir en soi, fût-ce pour le plus bref instant. J'ai dit ce qu'étaient nos chambres. Dehors, la cohue évoquait plutôt le métro que les solitudes champêtres. Jusqu'au printemps 41, en effet, la circulation entre les quatre Blocks dont se composait le camp⁷ demeura presque constamment interdite. Or, si l'ensemble du camp était vaste, notre Block ne mesurait guère que 130 à 140 mètres de côté. Nous y étions deux mille : le moins qu'on puisse dire est que nous avions de la peine à nous isoler.

Même aux *Abort* la retraite était impossible : tout se faisait sous le regard des autres. Qu'on me pardonne le caractère scatologique de l'anecdote que je vais conter ; elle est trop significative pour être omise. À un certain moment, le bruit courut que l'un des prêtres, l'abbé B..., qui comme aumônier militaire portait la soutane, trouvait moyen de se torcher sans la retrousser impudiquement, en glissant le

papier, à l'entrée et à la sortie, par je ne sais quelle fente latérale. Eh bien, chaque fois que le pauvre homme se rendait aux latrines – aux *Zabs* comme nous disions par abréviation, et comme je dirai –, des tas de types alertés par la rumeur publique accouraient des quatre points cardinaux et se bouscuaient pour contempler – approchez, approchez, messieurs-dames ! – le spectacle unique au monde de l'abbé B... dans son exercice acrobatique de torchage en passe-passe. Et sans se salir, messieurs-dames !

... Non, mon enfant, non, je ne me suis jamais abaissé à une aussi odieuse indiscretion. Mais un jour où moi-même j'étais en place, j'ai vu ; et c'était, crois-moi, extraordinaire. De la prestidigitation. L'abbé, un grand sec, avait l'air de regarder ailleurs ; et soudain, un vol de main rapide comme l'éclair...

Mais la question n'est pas là. Si tu n'as pas compris à présent que le mot de misère, et même de grande misère, relève toujours de la litote, alors va-t'en.

À vrai dire, j'aurais même volontiers prétendu que nous avions atteint le fond de la misère. Seulement, la misère n'a pas de fond.

1.

Le sens étymologique n'est évidemment plus ressenti par le locuteur, pas plus que chez nous celui de dîner. Il en reste tout de même quelque chose, notamment pour l'*Abendbrot*. Il y a eu depuis la guerre une standardisation ou plutôt une européisation de l'ordonnance des repas. Même les Anglais tendent à s'aligner sur le schéma culinaire français – cependant que la cuisine française s'aligne sur le bas...

2.

Menteur ! Il y a justement une note sur mon carnet, à ce jour.

3.

Que les puristes me pardonnent, je crois nécessaire de garder tels quels un certain nombre de mots allemands. Une Baracke n'est pas tout à fait une baraque : l'odeur du mot est différente.

4.

La *Wirtschaft* est la compagnie « économique », à savoir l'ensemble des ordonnances, cuisiniers, coiffeurs, tailleurs, etc., nécessaires au service du camp.

5.

Mon carnet pense que c'est un œil de cheval. À la date du 30 octobre 1942, je mentionne avoir « bouffé des fanes de betteraves ».

6.

Chiffres donnés par Flament (*op. cit.*), p. 70.

7.

Voir chapitre suivant.

Un peu de rose dans le noir

L'ensemble du camp occupait un rectangle d'à peu près cinq cents mètres sur trois cents. Plaqué à flanc de dune, sur une pente d'ailleurs assez douce, il offrait des vues fort dégagées sur la plaine qu'il dominait. Évidemment, ce paysage était pauvre et froid ; le regard saisissait çà et là un champ, un ou deux toits dans une campagne indécise que traversait, longeant la voie ferrée, une route bordée de pommiers. Un peu plus loin, mais hors de notre vue, se trouvait un petit lac. D'après les géographes, tout ce faciès est typiquement glaciaire : dune éolienne, lac de moraine, etc. Est-ce l'effet des durs hivers vécus là-bas ? Même sans être géographe, je sens encore le froid me pénétrer lorsque j'évoque ces images ; il me semble que le pays a été modelé par la ruée des blizzards. Mais la mélancolie qui en émanait naturellement s'accordait bien à notre état d'esprit. Pour ma part, je suis ainsi fait que toute vue un peu lointaine m'aide à vivre ; les grands vents même ne me déplaisent point.

De l'autre côté, vers le haut, s'étendait la forêt, des pins ici, des bouleaux là, chaque espèce nettement séparée – je me rappelle avoir été frappé par le contraste avec les harmonieux mélanges, en quelque sorte non racistes, des forêts françaises. En tout cas, la proximité de ces grands bois, avant-gardes des sylves sibériennes, qui s'avançaient jusque tout contre nos barbelés, donnait à l'air un goût un peu corsé malgré sa pureté. J'ai annoncé à l'instant que quelques gouttes de rose éclaircissaient notre noir. En voilà donc une. La situation du camp n'était pas déplaisante. Un sol de sable, non une tourbière ; une pente suffisante pour que l'eau ne croupisse pas : c'est salubre. Une vue panoramique : cela exalte l'esprit. L'odeur balsamique des pins : nous sommes en plein prospectus de tourisme. Enfin, il y a de la place.

Ou plutôt il y en aurait eu, avec des circuits variés et relativement

longs pour la promenade, si, comme je l'ai dit plus haut, nous n'avions été rigoureusement bouclés dans nos Blocks respectifs. Qu'on se représente alors l'absurdité de la chose. Il y avait naturellement les barbelés sur l'extérieur, épais, hauts, denses : rien que de normal. Mais à l'intérieur même du camp, séparant les Blocks, se dressaient d'autres barrières barbelées. Simples treillis certes, sur une seule épaisseur de fil, elles n'en étaient pas moins infranchissables, et d'une manière pour ainsi dire outrageante à force de bêtise. Pis : si incroyable que cela paraisse, il nous était interdit de communiquer de Block à Block à travers ces minces clôtures ; des sentinelles faisaient les cent pas tout du long. Quelquefois débonnaires et ignorant ce qui se passait derrière leur dos, il leur arrivait aussi de vouloir faire respecter leur idiote consigne. Alors c'était le cirque, conversations à voix haute ou chantées avec la tête détournée, papiers glissés à la sauvette, pendant que le *Posten* affolé court d'un côté et de l'autre dans un grand bruit de bottes, de ferraille et de gueulantes. Pour aller d'un Block dans un autre, il fallait un laissez-passer spécial, un *Ausweis*, qui n'était délivré qu'à un petit nombre de personnes, interprètes, conférenciers, acteurs, et surtout petits copains de l'Abwehr, comme les membres du groupe Collaboration... Quand on lui en présentait un, le pioustre, fusil à la bretelle, allait déverrouiller la porte de séparation – un simple assemblage de quatre poutres embarbelées –, l'entrebâillait, l'élue passait, et la porte était refermée.

Un jour, au cours de cette cérémonie, l'un de nos interprètes, V..., professeur d'allemand dans le civil, se prit de bec avec la sentinelle qu'il accusait de lui avoir manqué de respect. « Un deuxième classe allemand ne parle pas comme ça à un officier français ! » lança-t-il en allemand. L'autre s'enflamma pour de bon. « *Was, zweiter Klasse, was ?* Dans l'armée allemande, personne n'est de deuxième classe ! » Et, empoignant notre camarade, il l'emmena droit au corps de garde. V..., qui me raconta ensuite l'histoire, m'assura que, accusé d'avoir insulté l'armée allemande, il s'en était fallu d'un cheveu qu'il ne passât en conseil de guerre. À la fin, le commandement allemand voulut bien reconnaître qu'il n'y avait qu'un malentendu, que « deuxième classe » en français n'a pas toujours, même traduit en allemand, le sens de « qualité inférieure » ; en conséquence, V... n'écopa que huit jours de prison au camp même.

Je n'ai jamais très bien compris pourquoi le commandement

allemand avait l'air de tenir si fort à la séparation matérielle entre les Blocks. Qu'il fallût, pour administrer les six mille hommes que nous étions, une répartition en quartiers, c'était évident. Mais la ségrégation effective avec barbelés et *streng verboten*, à quoi bon ? J'ai fini par admettre que, comme d'habitude, l'explication la plus simple était la meilleure : il y a quatre Blocks administratifs, ça fait quatre Blocks réels, point final, et ne venez pas m'enquiquiner. En d'autres termes, seule coupable, l'inertie administrative, ce cocktail de bêtise, de paresse et de je-m'en-foutisme qui n'a rien de spécifiquement germanique.

Il a fallu, une fois de plus, de longues, longues, longues négociations avec le commandement allemand pour obtenir que l'ensemble du camp, sauf le secteur réservé à la garde, nous fût ouvert en permanence. Soir seulement, et pour les appels, les portes étaient refermées. À noter en passant que les Allemands eux aussi gagnaient à cette simplification. Pourtant, ce n'est pas avant la fin de mars 41 que la décision définitive intervint. Jusque-là, comme par simples caprices, tantôt c'était enfin ouvert, tantôt c'était de nouveau refermé. Ma mémoire me livre ainsi une double série d'images, d'un côté les longues balades dans le camp couvert de neige, de l'autre les coups de rogne quand je venais buter contre la porte que ces salauds-là une fois de plus avaient bouclée, et mon rendez-vous avec un ami du Block II était fichu... Après tout, peut-être est-ce simplement parce que nous attachions de l'intérêt à la libre circulation qu'elle devenait monnayable pour nos gardiens. Donnant, donnant : d'où les alternances de bienveillance et de rigueur... Ah ! quelle mine de réflexions on pourrait exploiter ici, tant sur l'art de négocier en général que sur les relations gardiens-gardés en particulier ! Mais je ne veux pas m'égarer dans l'infini du détail.

Une excellente occasion se présente à moi d'échapper à la tentation. Il me faut évoquer à présent le cadre de notre Block. La matière est riche. Si je veux l'épuiser, je serai aussi incapable que ces messieurs de l'ex-Nouveau Roman de donner la moindre consistance à sa réalité, et nous nous étoufferons dans une poussière de notations sans force suggestive. Je serai donc aussi sobre que je pourrai.

Mon Block, qui portait le numéro III bien qu'il eût été le premier à accueillir sa cargaison, était composé d'une quinzaine de Barackes disposées en fer à cheval – si on préfère, en roue de voiture – autour

de l'agora centrale, pignon vers l'intérieur. Un chemin fait de gros rondins, presque des troncs d'arbre, courait à l'intérieur du fer à cheval le long des Barackes, détachant un épi entre chacune d'elles. Toutes les Barackes étaient extérieurement semblables, mais quelques-unes étaient aménagées intérieurement de manière particulière. Celles-ci servaient soit au logement des officiers supérieurs, soit aux services français du Block², comme les coiffeurs, soit à la cantine et à la cuisine ; ces deux dernières, placées, elles, en façade, fermaient le fer à cheval. S'ajoutaient encore diverses constructions, comme les *Zabs*, les latrines, déjà nommés, et les lavabos. Tout cela en planches jadis vertes, à présent passablement écaillées et rongées. Le centre du fer à cheval, l'agora, demeurait libre. C'est là qu'avaient lieu les appels, là aussi que nous errions, à moins que nous ne préférions rôder dans les quelques mètres qui séparaient des barbelés le bout extérieur des Barackes.

En arrivant, nous n'avions pas prêté grande attention au chemin de rondins principal et aux antennes secondaires qui le reliaient à chaque Baracke ; nous avions seulement remarqué l'épaisseur des rondins, parce qu'elle nous forçait à lever haut le pied pour monter dessus à partir de la terre franche, ce qui était fatigant. Nous en avons mieux compris l'utilité quand il s'est mis à pleuvoir pour de bon. On sait depuis Napoléon que la boue est le cinquième élément, réservé à la Pologne : nous n'étions pas loin de la Pologne. Si sablonneux que fût le terrain il se muait facilement en un lac de boue ; mais les chemins de rondins, eux, émergeaient et permettaient de ne point trop se croter. Ils avaient un autre intérêt, non prévu par les constructeurs : ils étaient en bois, et le bois, cela brûle. Quand le combustible se fit rare dans le camp... Mais nous y viendrons en temps opportun.

Zabs et lavabos se trouvaient presque jointifs. Les premiers nous parurent, en première impression, luxueux ; enfin, presque. Il faut dire que les feuillées allemandes que nous avions connues jusque-là étaient vraiment primitives, beaucoup plus rudes même que les nôtres. Trois poteaux de bois ronds et longs comme des mâts de navire sont installés à l'horizontale, parallèlement, au-dessus de la fosse d'aisance, à des niveaux calculés de telle sorte que, les pieds calés sur le numéro un, les cuisses viennent s'asseoir sur le numéro deux, dégageant suffisamment les fesses en arrière, cependant que le dos s'appuie sur le numéro trois. L'ennui, c'est qu'il se rencontre toujours certains délicats

qui, fuyant les salissures possibles du numéro deux, montent d'un cran et s'asseyent sur le numéro trois, au risque de basculer en arrière. Le résultat est que les successeurs en position réglementaire sont bons pour se cochonner, eux, à hauteur du dos...

Eh bien, nous, à l'Oflag I D Block III, nous avions des installations perfectionnées : des boxes individuels, parfaitement. Cela n'allait certes pas – je l'ai déjà dit – jusqu'à l'isolement complet. La face antérieure des boxes était ouverte, et les séparations n'avançaient pas plus loin que l'épaule. Mais les trois autres côtés étaient fermés ; en outre, on était assis classiquement sur un trou rond percé dans le dessus du siège. J'ai omis de dire que face à la rangée de boxes, à une distance de deux mètres peut-être, se dressait le mur-urinoir, non cloisonné, comme toujours outre-Rhin³. Concrètement, voici le spectacle qui s'offrait.

L'encombrement des chambres, dans les premiers mois, se répercutait naturellement partout, y compris en ces lieux. Il y avait donc des queues, et à l'occasion quelques altercations quand un utilisateur s'attardait trop ou que le suivant était trop pressé. Mais une fois son siège conquis, on était vraiment en position confortable. Toutefois la tête avançait assez pour se trouver encadrée, et de près, par une tête à gauche et une autre à droite. Forcément, des conversations s'engageaient, ne fût-ce que par politesse, et aussi par pudeur, pour masquer de déplaisantes réalités. Les *Zabs* étaient ainsi l'un des endroits de prédilection pour la circulation des bobards. Cependant, juste devant les visages des hommes assis, les derrières des hommes debout au *Pissoir* ne songeaient pas toujours à se refuser certains soulagements.

Son ouvrage achevé, l'homme assis se levait ; les voisins alors détournaient discrètement les yeux ; ou ne les détournaient pas. Encore, dans les débuts, le papier ne manquait-il pas. Mais tout à la fin, sa pénurie fera sérieusement problème.

La fosse, toujours à cause de notre excessive densité, débordait plus souvent que de raison. Arrivait alors un étrange équipage : une espèce de citerne sommée d'un entonnoir, que remorquait mollement une vieille rosse menée par un vieil indigène à casquette à oreilles. Sur le flanc de la citerne était peint *Neptun Moment-Sauger*, en d'autres termes, suceur (ou, si l'on y tient, aspirateur) instantané Neptune. Pourquoi cette marque Neptune, je ne sais. En tout cas, elle nous

mettait à elle seule en joie, et nous en avions besoin.

Sans se presser, l'homme déroulait un tuyau, le branchait sur la fosse, allumait quelque chose dans l'entonnoir de la citerne, une explosion se produisait alors, un *poum* creux et tonnant dans les entrailles de la voiture, le cheval, qui ne s'y était jamais habitué, sautait sur place, puis retombait dans sa placidité ; enfin, à l'oreille, la citerne se remplissait tandis qu'au nez, une suave odeur se répandait.

L'arrivée de Neptune, encore nommé le *Merdenwerfer*, provoquait toujours une belle animation dans le camp. Les types accouraient en dépit du parfum, échangeaient quelques mots avec le bonhomme : il y avait là une source de bobards particulièrement sûrs, car ils avaient pour origine un ami de la belle-sœur du fils de Neptune, alors vous pensez... En outre, Neptune, placide et même fataliste en bon Poméranien qu'il était, permettait volontiers à l'un ou à l'autre de remplir son briquet avec quelques gouttes de l'essence destinée à produire le *poum*-ventouse. Mais ce qui nous était, je pense, le plus précieux, c'était ce contact que nous prenions, si dérisoire fût-il, avec un homme du dehors.

Les lavabos comportaient deux ou trois douches et des espèces de rampes percées de trous pour les toilettes partielles. Tout en eau froide, naturellement – une douche chaude était un événement. Alors imagine l'hiver, par – 10, – 20 et davantage (à un certain moment, le thermomètre est descendu à – 35). Rien que le trajet de la Baracke aux lavabos représentait une expédition polaire ; quant à la douche glacée, il y fallait de l'héroïsme ; il est vrai qu'on en était récompensé par le bien-être qui suivait. Bon. Inutile de me fatiguer. Quatre pages de mon carnet, en date du 16 août 41, feront aussi bien l'affaire. Je les recopie sans y changer un iota, comme d'habitude ; après tout, les termes orduriers étaient de notre langage quotidien, tout officiers que nous étions.

Symbole de cette captivité (un de plus !) : les lavabos (dans les deux sens du mot).

1° Les *Abort* où l'on chie fraternellement, côte à côte, chacun dans sa stalle ouverte, et conversant avec les voisins de la pluie, du beau temps et du dernier bobard entre deux poussées.

2° Aux lavabos proprement dits, ce qui devrait être une

joie – se laver – se transforme en corvée. Aux douches, frotter son épiderme sans répugnance contre celui du voisin, si boutonneux soit-il ; et nettoyer son zob en public, sans pudeur. Et n'oublions pas l'odeur de merde⁴ ! Dans la salle aux robinets, c'est encore pire. Les plaques de zinc sur lesquelles l'eau tombe à grande force la renvoient en gerbe dans tous les sens. On ne peut se laver sans avoir les pieds et le ventre trempés. Des bouts de salade pourrissent çà et là et parfument l'atmosphère. On se lave à deux par robinet, aux heures d'affluence ; et l'un des deux met sous le jet, pour l'amortir autant que faire se peut, le couvercle de son porte-savon ; la crasse de *deux* visages s'y accumule donc généreusement. Quelqu'un se trouve-t-il d'humeur folâtre, il s'ébroue en chantant et vous asperge d'eau savonneuse dont son torse est couvert. Des sortes d'étagères sans rebord à hauteur de visage servent à supporter les attirails de toilette : il me faut des miracles pour faire tenir ma glace (du reste cassée) appuyée contre ma trousse entrouverte et tremblant au moindre mouvement du voisin. Au-dessous, une tige de fer sert de support au gant de toilette. Naturellement tout est submergé d'eau savonneuse plus ou moins sale. Et chacun de cracher son eau dentifrice à qui mieux mieux non pas dans la rigole centrale creusée dans le zinc, mais sur le plateau lui-même : tant pis pour les éclaboussures. Je ne cite que pour mémoire ceux qui, n'aimant pas la douche froide, étalent leur zob comme une saucisse sur la plaque de zinc et le lavent consciencieusement – juste sous le nez du monsieur qui se penche pour cracher son eau dentifrice.

Ne pas oublier, aux *Abort*, tous les accessoires : inclinaison des sièges, *Deckel nach Gebrauch schliessen*, etc.⁵.

Ô notre pauvre « confort » ! Même le confort est miteux – comme toute notre vie...

Et voilà ! Si ce texte n'est pas parlant, autant que je me taise pour

toujours. Je me permets toutefois de souligner qu'à la date indiquée un desserrement très important était déjà intervenu dans le camp. Pas besoin de beaucoup d'imagination pour se représenter ce qu'il en était précédemment, dans la formidable cohue des premiers mois⁶.

Reste, comme je le reconnais d'ailleurs aussitôt, que c'était du confort ; miteux, mais du confort. Tout le monde sait quelle heureuse influence l'eau courante exerce sur le moral. Eh bien, sauf dans les toutes dernières semaines, nous n'avons jamais manqué d'eau pour notre toilette. Est-ce à dire que notre propreté corporelle était pour autant assurée ?

J'ai le regret de l'avouer, aussi longtemps que nous avons habité Westfalenhof, nous avons été dévorés de vermine. Tous sans exception, et rien n'en venait à bout. La seule différence entre nous tenait à la quantité et surtout à la qualité des bestioles que nous hébergions. Pour ma part, je n'ai jamais beaucoup souffert des poux, sous aucune de leurs formes ; poux de cheveux, de corps, de linge, j'en trouvais, bien sûr, mais relativement peu. En revanche, dès qu'il se rencontrait une puce quelque part, elle était pour moi. Je dois avoir une peau qui les attire...

... Je viens de sourire en écrivant cette phrase spontanément jaillie de ma plume. Elle arrive de loin : de nos interminables discussions de chambre sur ce sujet. B..., l'homme des parfums pour bonniches, trouvait sans cesse des bataillons de poux dans les moindres coutures de son linge. Était-il particulièrement peu soigneux de sa personne ? Allergique à l'eau froide ? Je ne sais plus. En tout cas, il s'excusait comme je viens moi-même de le faire : « Que voulez-vous, j'ai une peau qui les attire ! » Et peut-être y avait-il là quelque chose de vrai. Ceux qui avaient beaucoup de poux n'avaient pas beaucoup de puces, et réciproquement. Moi j'étais, je suis encore un homme à puces ; à puces et aussi à moustiques. C'est ainsi. Vous pourrez dormir tranquille dans une chambre infestée de puces, si vous m'avez près de vous.

Quant aux punaises, alors là, indistinctement, tout le monde. De temps à autre, pris de rage, nous leur livrions un assaut collectif en flambant toutes les rainures de nos bois : à peine obtenions-nous quelques jours de répit. Dans ce combat, nous étions les alliés des Allemands qui redoutaient pour eux-mêmes, derrière la vermine, le typhus. De temps à autre, parfois même à notre demande, ils

décrétaient l'*Entläusung*, l'épouillage. Nous rassemblions nos hardes et nous rendions *bar zink* dans le bâtiment *ad hoc*, en dehors de notre camp s'il m'en souvient. Là, pendant que nos vêtements étaient étuvés, fly-toxés et je ne sais quoi encore, nous nous ébattions sous une délicieuse douche chaude. Suivait alors la séance de désinfection spéciale dont j'ai déjà parlé⁷. Puis, en attendant que ça sèche, nous restions mélancoliquement une heure ou deux entassés tout nus à touche-touche dans une chambre hermétiquement close qui aurait pu être une chambre à gaz ; certains réussissaient à passer jusque-là un jeu de cartes ou un échiquier portatif, qui tuaient le temps. Enfin nous regagnions nos chambres. Elles avaient été pendant notre absence lavées au crésyl et noyées de vapeurs de soufre, ce qui les rendait peu habitables. Toussant et larmoyant, nous nous réinstallions.

Et au bout d'un mois, tout était à refaire. Personne, je pense, ne portait la responsabilité exclusive de ces échecs, même pas les plus sales d'entre nous, ceux sur qui s'exerçait la pression collective – j'ai vu naître dans le camp un engouement pour la douche froide qui allait jusqu'au snobisme. Quant aux baraquements, vieux et rongés, aux paillasses jamais renouvelées, bien sûr, on avait le droit de les incriminer. Mais le problème continua de se poser, quoique avec moins d'instance, quand nous eûmes été transférés dans un autre camp, en pierre. À la vérité, je crois que tout grouillement d'hommes entraîne un grouillement de vermine ; surtout quand ces hommes sont dans le dénuement que j'ai dits⁸.

Je n'ai guère parlé de nos Barackes elles-mêmes. Peu de choses à en dire, finalement. Elles comportaient quatre chambres, ce qui mettait leur effectif total à cent quatre-vingt-douze. On accédait à chaque chambre par un perron de deux ou trois marches, donnant sur un tambour qui formait sas. La Baracke en effet était décollée du sol par des pilotis qui ménageaient sous le plancher un matelas d'air isolant. Même isolation dans les doubles fenêtres et, je crois bien, dans les parois. Le bois est un matériau fort agréable, ou du moins qui nous a agréablement surpris ; beaucoup plus sain et moins suintant, en tout cas, que la pierre. Grave inconvénient, il est sonore et trop souple. Le moindre pas déclenchait un tremblement de terre, et le pas de soldat n'est pas particulièrement léger. Au fort de l'hiver, pour nous réchauffer, nous décrétions soudain : « On fait un train ! » Chacun alors empoignait par-derrière les épaules d'un camarade, et le train,

ou la chenille, ainsi formé démarrait à grand raffut dans la Stube, les godillots cognant à pleines jambes sur le plancher tandis que les gosiers participaient. Comment le plancher ne s'est jamais effondré, je l'ignore ; la Baracke criait et pleurait par toutes ses membrures, on l'imaginait, comme dans un dessin animé, expulsant en tous sens des jets de fumée. Mais ça réchauffait.

Si notre train trouvait dans la chambre la place où circuler, c'est évidemment qu'un desserrement sérieux était déjà intervenu. Encore un coup, je ne veux pas me perdre dans les détails. Disons donc sommairement que l'effectif du camp, à partir de 41, était réduit de moitié : au lieu de six mille, trois mille. Ensuite, il ne bougea plus guère. Mon carnet mentionne au passage, le 26 décembre 1940, et en simple allusion, que nous sommes vingt et un dans la chambre. Vingt et un, au lieu de quarante-huit, l'allégement est d'importance. Cela veut dire sept châlits, peut-être un ou deux de plus, car il fut distribué vers cette époque quelques châlits de fer à deux étages seulement. Mais même en comptant neuf, dix châlits au lieu des dix-huit précédents, on mesure l'espace qui se découvre : douze à quinze mètres carrés supplémentaires ! Des possibilités d'aménagement apparaissent, quelques variantes même s'offrent au choix. Ainsi, en rangeant plusieurs châlits en long au lieu de les laisser tous perpendiculaires à la cloison, on dégagera une sorte de carré-salon, où la table pourra se placer en travers. Le coup d'œil sur la chambre n'en serait-il pas plus plaisant ? On en discute courtoisement. À ce point, en effet, c'est de décoration qu'il commence à s'agir ; l'esthétique pointe sous l'utilitaire.

La pénurie de sièges toutefois persiste. Il est vrai que, depuis longtemps, nous avons volé deux ou trois tabourets chez les vieux commandants, qui osaient en posséder un par tête de pipe, et nous y avons sur-le-champ gravé notre numéro de chambre pour stopper toute contestation, et tout vol de retour. Mais même ainsi enrichis, même en gagnant quelques places de plus grâce à des planches posées entre deux tabourets, nous demeurons déficitaires. Aux heures des repas, tout le monde ne peut être assis à table en même temps. On a beau dire, c'est gênant, et nous soupirons après le jour béni où nous serons dix-huit, et pourquoi pas quinze ? « Quinze ? Tu crois au Père Noël ! C'est déjà bien beau que... Ah ! pour ça je ne dis pas, quand je pense à il y a seulement trois mois, tu te rappelles ? N'empêche,

n'empêche !... » Car l'homme est insatiable, l'homme n'est jamais content de son sort, l'homme, « ce puits d'inquiétude », ne sait jamais savourer sans arrière-pensée son bonheur présent...

À chaque nouveau départ, à chaque desserrement, nous savourions pourtant le nôtre, au moins pendant deux ou trois jours, le temps de nous y habituer et de réclamer mieux. Je voudrais bien ici faire saisir à l'homme d'aujourd'hui ce que nous éprouvions alors dans notre chair. Petits bonheurs, petits malheurs, c'est bien vite dit. Est-ce pour un enfant un petit malheur ou une affreuse tragédie que l'explosion de son ballon de baudruche ? Perdre un gant n'est rien ; mais lorsque cela se produit en haut de l'Annapurna, Herzog y laisse les doigts de sa main, gelés. Il y a, si j'ose dire, une disposition homothétique des bonheurs et des malheurs, des plaisirs, des joies, des souffrances par rapport aux circonstances, et un petit cube de chocolat, qui m'est indifférent aujourd'hui, m'apportait alors une jouissance au moins égale à celle d'une douzaine de pleine mer à présent.

Toi donc, mon enfant, qui maugrées dans ta bagnole parce qu'un feu rouge t'arrête, qui bougonnes parce qu'il y a trop de touristes en même temps que toi au Mont-Saint-Michel, comment pourrais-tu comprendre notre émerveillement extasié, notre béatitude – oui, aucun mot n'est trop puissant – quand, simplement, le châlit voisin du nôtre s'écartait de vingt centimètres ? Nous nous sentions... j'allais écrire : élargis. Et en effet, c'était une forme de libération : à défaut de levée d'écrou, un desserrement de l'écrou. Tu ne comprends pas. Forcément : est-ce que tu penses à l'air que tu respires ? Nous, dans les débuts, nous y pensions presque, tant nos souffles se heurtaient l'un à l'autre, gluants, épais, massifs.

Mais moi-même, qui naturellement vis aussi à plein mon présent, ne suis-je pas devenu trop étranger à mes sensations de jadis pour avoir chance de les retrouver ? Bon, j'essaye.

Un groupe de camarades est parti. Nous nous dépêchons de sortir les châlits désormais excédentaires. Et voici que se découvre la place nouvelle, un espace neuf. Nous y pénétrons avec une espèce de prudence en même temps que d'audace jubilante – *Le Passe-Muraille*, tiens, ce n'est pas par hasard que le conte a été écrit dans ces années-là ! On dirait que les châlits expulsés ont laissé leurs impalpables fantômes, et notre premier geste est de vérifier si c'est bien vrai qu'il y a là une place *libre*, traversable.

Nous y tournons, nous y rôdons, distraitement, comme par mégarde. Nous nous regardons avec des yeux noyés. Nous nous murmurons des projets d'avenir, à voix retenue, soit parce que nous n'osons pas parler trop fort, soit parce que les voix s'amortissent dans le vide agrandi – plus les hommes sont serrés, plus ils gueulent, c'est une loi d'airain dont je suis prêt à défendre l'exactitude jusqu'en cassation.

Nous procédons enfin au réaménagement. Le mal logé du rez-de-chaussée ou des combles se trouve une meilleure tanière, mieux éclairée ou moins inondée. La réserve collective de ceci, qui était mal placée là, est transférée ailleurs. X... demande la permission de..., elle lui est aussitôt accordée, car ces jours-là nous dégoulinons tous de bonne volonté et d'amour. Pour finir, un rinçage énergique du plancher, un coup de balai ; et chacun, en s'épanouissant d'aise, prend ses nouveaux quartiers, un peu comme s'il avait changé d'appartement, ou au moins repeint l'ancien. On dirait, on dirait vraiment, que notre respiration s'est dégagée, qu'a un peu fondu le poids qui écrasait notre poitrine.

Cela dit, même à vingt dans un espace de huit mètres sur six, ce n'est pas le paradis ; ou ce ne l'est que par comparaison avec l'enfer d'avant, celui que nous nous hâtons d'oublier, puisque l'enfer est obligatoirement le présent.

Ainsi notre intimité, après comme avant, se limite à notre alvéole individuel : la paillasse où nous couchons, les arrangements que chacun d'entre nous a faits à la tête ou aux pieds, suivant son goût, son adresse manuelle et ce qu'il a pu voler à droite ou à gauche. Une planche clouée forme étagère ; je me rappelle l'extraordinaire effet de fraîcheur et de chez-soi que produisait le simple brin de bruyère, coincé dans une boîte d'allumettes, que T... avait eu l'idée de poser dans un angle. Naturellement, fixée au bon endroit, la photo de la femme ou de la petite amie réchauffe le cœur de l'intéressé et chatouille celui des autres.

Le desserrement n'a pas seulement pour effet d'établir autour de notre « coin-foyer » un précieux matelas d'air neutre, et dans la chambre des zones libres. Ses retombées, comme on dit aujourd'hui, se produisent quelquefois fort loin, et dans les zones les plus inattendues. Je ne prends ici qu'un exemple. Réserver dans le Block une salle de travail aux « intellectuels » eût été scandaleux dans les premiers

temps : c'est fort bien accepté à partir du moment où les chambres ordinaires ont cessé d'être des boîtes à sardines. Du coup, celles-ci, débarrassées de leurs « intellectuels » pendant les heures ouvrables, s'aèrent davantage encore, contribuant à détendre les esprits. Et comme simultanément la circulation s'est enfin établie entre les Blocks, la pression baisse d'un cran supplémentaire... Détente : ce mot qui vient de venir à ma plume parle assez clair.

Maintenant, où allaient les partants qui dégageaient si bien notre vie ?

La question est des plus importantes ; certains de ses prolongements, si je les suivais jusqu'au bout, me contraindraient à évoquer prématurément des drames placés au cœur de notre existence. Je tâcherai de m'en tenir pour l'instant à des indications succinctes. Mais ce sera difficile : certaines réalités vous happent...

Il y eut des redistributions internes au camp. Notre Block III en effet, premier rempli, avait été comme de juste bourré jusqu'à la gueule, pendant que le IV, dernier servi et plus grand, ne l'était que jusqu'au gosier. Passons. Je rappelle toutefois que conformément à nos lois fondamentales, même ce rééquilibrage élémentaire exigeait de longues, longues, longues négociations et palabres. On faisait d'abord appel aux volontaires, puis on désignait d'office... Bien ! Si je ne laisse aucun travail à l'imagination du lecteur, quel goût aura ce livre ?

Il y eut le départ d'un groupe important d'officiers âgés, qu'on dirigea sur un « camp de pierre » censé plus confortable que le nôtre.

Il y eut... Mais voici que commencent déjà, *piano, piano*, les choses délicates.

Soit les aspirants. Ce grade hybride avait été imaginé vers 37 ou 38, simplement pour faire faire à l'État des économies sur les somptueuses soldes des sous-lieutenants débutants. Inférieur donc au sous-lieutenant, mais supérieur à l'adjudant-chef, l'aspirant était-il *encore* un sous-officier ou *déjà* un officier ? Personne n'en savait rien : comme tous les maillons intermédiaires, comme tous les métis, comme tous les murs mitoyens, les aspirants étaient d'une matière qui soulevait d'innombrables querelles. En France même, certains chefs de corps ordonnaient qu'ils mangent au mess des officiers, d'autres le permettaient seulement, d'autres enfin l'interdisaient en ne les jugeant dignes que du mess des sous-officiers.

Il s'en trouvait un bon nombre parmi nous, en général de tout

jeunes gens frais émoulus de l'école. On les couvait, on les chouchoutait...

Les Allemands décrétèrent un beau jour qu'ils n'étaient point officiers ; leur idée était de les mettre au travail⁹ Donc rassemblement des aspirants, départ des aspirants : *exit* cette catégorie¹⁰.

Dans le cas particulier, expulsion ne signifiait pas sanction ; pourtant, d'une certaine manière, c'en était une. Il n'est pas difficile de concevoir que d'autres catégories pouvaient être délimitées suivant des critères plus louches ; le transfert alors prenait un caractère de représailles, sinon de persécution, qui ne s'avouait point. Ainsi fut-il procédé une autre fois au recensement des prêtres en même temps que des « officiers de religion juive ». Le motif allégué était que, respectueuse des conventions de Genève, la puissance détentrice tenait à leur faciliter la pratique de leur foi, ce qui exigeait qu'ils fussent regroupés dans un camp spécial. Ai-je besoin de gloser ? Tout le paquet fut expédié à Lübeck, c'est-à-dire au camp de représailles pour officiers. Bien entendu, au regard des conventions de Genève qui interdisent les représailles collectives, Lübeck n'était pas un camp de représailles. Il en était un néanmoins, encore que son régime ne fût au fond pas si différent du nôtre, et même... Mais nous reparlerons de Lübeck.

Il y eut d'innombrables recensements sur le modèle de celui-là. Les uns étaient suivis d'un départ effectif, les autres n'en maintenaient que suspendue la menace, ou la promesse. On recensa les Alsaciens, on recensa les Bretons, on recensa les Bourguignons même. Est-il besoin de dire que toutes ces opérations étaient liées aux vicissitudes de la politique germano-vichyste ? À un certain moment, les Allemands menacèrent Vichy d'une dislocation complète de la France. Leurs théoriciens découvrirent alors, juste à point, que les Bourguignons étaient les descendants des Burgondes, donc d'une pure tribu germanique : n'était-ce pas l'occasion d'ériger la Bourgogne en nation indépendante ? Quant aux Bretons, leur autonomisme bien connu de Celtes ne pouvait qu'être exploité. L'Alsace, elle, avait été annexée...

Bref chaque recensement préluait, ou pouvait préluder, aux destins les plus divers : enrôlement dans l'armée allemande, départ pour un camp de représailles, ou rapatriement pur et simple. Entre autres !

On conçoit l'effervescence qui se développait alors parmi les

intéressés et dans tout le camp. L'un dénonçait l'odieuse tentative de dépecer la France, un autre soutenait que rien n'était prouvé, et d'ailleurs à quoi ça vous engageait de vous inscrire sur la liste ? Un troisième demandait qu'on le rapatrie seulement et après on verrait, nom de Dieu !... Tous les appétits plus ou moins secrets, toutes les lâchetés plus ou moins inavouées se donnaient hypocritement cours. N'insistons pas. Je signale seulement qu'au bout du compte, si quelques Alsaciens en effet partirent, un unique Breton, autant que je le sache, s'inscrivit comme tel, et je ne suis pas sûr que ce n'était pas par mégarde. Peut-être fut-ce en grande partie ce médiocre succès qui fit assez vite renoncer les Allemands à leurs tentatives de séparatisme.

Mais la carotte du rapatriement n'en continua pas moins de s'agiter sous le nez des pauvres bourriques que nous étions. Simplement, les motifs proposés étaient différents. Rien à redire à certains : à la suite d'accords avec Vichy furent rapatriés collectivement les membres de telle profession, et encore les anciens combattants, et les pères de quatre enfants, et... J'ai fait allusion à tout cela un peu plus haut¹¹ : je n'insiste pas. Où la chose devenait plus louche, c'est lorsque les rapatriés étaient étiquetés « malades », voire « blessés ». La quantité de combines et de magouillages qui fleurissaient alors est prodigieuse. Car les listes ne comportaient qu'un nombre déterminé de places ; et quand se trouvaient en compétition un vrai malade et un ami de l'Ab-wehr, ou simplement du doyen français, qui croit-on qui sautait ? Chaque fois que j'apprends, aujourd'hui, que M. X... a été rapatrié pour maladie (ou pour quelque autre cause imprécise comme celle-ci), j'ai un mouvement de retrait devant lui : je me demande toujours s'il n'a pas bénéficié d'une belle saloperie et piétiné pour rentrer un vrai malade. Des vrais malades, il y en eut certes de rapatriés. Mais combien sont restés sur le carreau pour la simple raison qu'ils n'avaient pas de « protections » françaises... ou allemandes ? L'un de mes meilleurs camarades, B..., attrapa un jour le typhus¹². Quand on le transporta à l'hôpital de Hammerstein, il pesait trente-cinq kilos. Nous le croyions tous perdu. Il en réchappa pourtant, et réintégra le camp. Le rapatrier ? Pensez donc ! Il tira ses cinq ans comme tout le monde. Enfin, quand je dis tout le monde, je m'entends.

Car en pensant à cette histoire, en voici une assez différente. Un jour un autre ami vint me trouver et me confia en grand secret qu'il

crachait le sang. Pourquoi en aurais-je douté ? Quelle raison d'ailleurs, sinon morale, de me faire pareille confiance, à moi qui n'avais aucun pouvoir ? Je le pressai de poser sa candidature au rapatriement. Comme par hasard, peu de temps après, fut annoncé un nouveau départ de « malades » ; et mon ami prit sur la liste la place d'un autre, moins gravement atteint sans doute. J'ai omis de dire qu'il occupait certaines fonctions dans le camp... Encore aujourd'hui je m'interroge à son sujet. Après tout, peut-être a-t-il été très bien soigné une fois rentré en France. Son hémoptysie ne semble pas l'avoir beaucoup marqué.

Dans la pire hypothèse, encore n'a-t-il fait que « se débrouiller », comme on dit. Pour être rapatriés, les doyens du camp, eux, n'avaient besoin que de se montrer un peu gentils à l'égard des Allemands (et d'ailleurs ceux qui s'y refusaient étaient expédiés direct à Lübeck). À savoir quoi, gentils ? Eh bien, par exemple ils pouvaient condamner hautement toute tentative d'évasion comme contraire à la politique du maréchal ; ou refuser de répondre à un demi-juif venu s'enquérir si le doyen français lui conseillait de se déclarer juif aux Allemands. Moyennant quoi, au bout de six mois, ils étaient renvoyés en France « pour services rendus ». C'est ce qui advint au premier en date de ces doyens, le colonel Andréi, qui rentra en décembre 40, fut décoré par Pétain et joue aujourd'hui, malgré son grand âge et en raison de ses six mois de captivité, un rôle important à la Fédération des (anciens) prisonniers de guerre. Nous avons pensé naïvement, nous, que le commandant du vaisseau devait être le dernier à quitter son bord : nous avons appris à vivre. Au bout de quelques rapatriements de doyens, nous en vîmes à calculer combien de temps il faudrait au plus jeune d'entre nous pour devenir à son tour doyen par écrémages successifs, et être enfin lui-même rapatrié.

Jusqu'à quelles compromissions, jusqu'à quelles trahisons même la perspective d'un rapatriement pouvait-elle mener un être ? Qu'optimistes et pessimistes en débattent.

Ce qui est sûr, c'est que ces rapatriés divers, si suspects que parussent parfois les motifs de leur retour, obéissaient tous, sans exception, à des motivations profondes d'une pureté incontestable, inattaquable. Aucun ne se fit rapatrier par intérêt personnel. Aussi notre chansonnier de chambre, mon bon ami Jean Barbet avec qui j'étais en popote, put-il composer sur ce thème une œuvre immortelle

dont je n'ai malheureusement pas retenu tout le texte :

*Partez, partez,
Pauvres prisonniers,
Moins il en rest'ra,
Mieux ça marchera.*

Ce qui était indubitable pour nous, comme j'espère l'avoir fait comprendre. Ensuite, Barbet protestait que si tous ces gens rentraient, ce n'était pas pour eux, fi donc, c'était pour la France.

De fait, c'est pour la France que rentra le colonel Andréi, c'est pour la France que rentra le général Juin. D'autres, plus humblement, rentrèrent seulement pour la remonte de la France...

Ces sarcasmes sont amers : qu'on me les pardonne. J'ai discuté plus haut¹³, à propos du cas de Juin, le problème fondamental des rapports entre morale et action. Je n'y reviens pas. Il faut quand même comprendre l'indignation qui nous saisissait devant des impudences un peu trop outrageuses.

Elles étaient d'ailleurs accusées par des gestes inverses qu'on me permettra d'appeler héroïques malgré mon goût de la litote. Un commandant de chasseurs dont j'ai oublié le nom était ancien combattant de l'autre guerre et même amputé d'un bras. Son rapatriement était donc tout à fait légitime. Il le refusa pourtant, estimant qu'un chef digne de ce nom ne se met pas à l'abri avant ses subordonnés. Il ne consentit à partir que sous d'innombrables pressions de ses camarades, et seulement avec le deuxième ou troisième contingent. Cette giflle au colonel Andréi et à ses émules nous réconforta.

Mais c'est surtout à un autre homme que je voudrais ici rendre hommage, un homme qui lui aussi refusa le rapatriement et parvint même, je ne sais comment, à demeurer parmi nous jusqu'au bout malgré les efforts des Allemands pour l'expulser. Oui, les Allemands voulaient le renvoyer, car il les embarrassait, et ils n'y parvinrent pas. C'est incroyable, mais vrai.

L'abbé Dupaquier était aumônier militaire et ancien combattant de 14 : c'est à ce double titre qu'il aurait dû être rapatrié. Il fut pour nos gardiens l'enquiquineur rêvé. Il les engueulait quand c'était nécessaire et même quand ce ne l'était pas tout à fait. Eux ? Désarmés devant lui,

évidemment ; il les avait forcés au respect. Le hasard avait fait que l'abbé Dupaquier se trouvait dans la même chambre que moi ; son numéro matricule suivait le mien : 346 et moi 345. Ce qui, aux appels nominatifs¹⁴, produisait invariablement la petite scène que voici. Nous défilions devant une table, appelés dans l'ordre de nos matricules par l'officier allemand – j'essaie de restituer l'accent :

– Létokwart !... Ikoûor !... Dupâg... Oh ! Verzeihung !...

Devant la soutane qui venait d'apparaître, l'officier s'interrompait, bredouillait, s'excusait, saluait deux, trois et cinq fois, pendant que l'abbé riait sous cape et nous un peu plus ouvertement.

Au physique, c'était un homme de courte taille, râblé, un peu vouûté, arborant un perpétuel sourire de paysan matois, et doté du plus bel accent bourguignon que j'aie jamais entendu. Pas ombre de prosélytisme en lui ; au contraire, il se défiait des vocations qui flambaient çà et là comme une botte de paille. Jamais il ne provoqua dans la chambre la moindre discussion de religion, et on le voyait même filer discrètement quand s'en amorçait une. Une plaisanterie voulait qu'un jour, devant l'afflux de ses ouailles, il aurait pris à part son compagnon de châlit, le médecin C..., parpaillot si je ne m'abuse, et lui aurait demandé de lui « dêbrroûssâillê sês pênittents ». En tout cas, une de ses formules favorites était : « Moi quê n'suis qu'un pôv' curé de caampagne... »

Mais pour le dévouement actif, il était inlassable. Je ne citerai que deux faits pour achever de peindre l'homme. Des candidats à l'évasion avaient caché des vêtements civils sous l'autel. Le père Dupaquier était censé l'ignorer, mais il fallait voir avec quelle vigueur il chassait les fouineurs allemands qui s'avaient de pousser leur nez par là – ses coups de gueule étaient célèbres dans tout le camp, comme les balbutiements devant lui de ses interlocuteurs allemands. Un peu plus tard, il se trouva qu'un camp de prisonniers soviétiques fut installé tout près du nôtre ; je conterai le moment venu les horreurs qui s'y déroulèrent et dont nous fûmes témoins. Le père Dupaquier, tout de suite, sous prétexte de visiter, comme il en avait arraché le droit, les kommandos français de la région, se rendit au camp des Russes. Et ce diable d'homme parvint à y pénétrer, et pas seulement une fois, et je fiche mon billet que ce n'était pas pour porter aux malheureux de pieuses consolations, mais bien du pain et des vivres divers collectés chez nous. Pour transporter ces denrées, il fallait des hommes : il se fit

donc accompagner dans ses visites par des hommes de troupe français. Tout cela, qui paraît incroyable, est vrai. Et l'on comprend bien que si tous ces secours étaient par force limités, une goutte d'eau par rapport aux besoins, la visite d'un témoin de cette qualité, et qui parlait haut, devait bien exercer sur les bourreaux un certain effet d'intimidation¹⁵.

Voilà, très sommairement, ce qu'était le père Dupaquier, mort à présent, hélas ! L'athée que je suis peut le saluer avec une émotion parfaitement pure. Si un jour l'Église s'avisait de le canoniser, je témoignerais sans une hésitation. Un homme tel que lui vous console de bien d'autres hommes et vous rend fier d'être homme. À côté de saint Dominique, qui fit si gaillardement massacrer les Albigeois...

Mais je m'égare. À vrai dire, voilà déjà un bout de temps que je me suis égaré. « Certaines réalités vous happenent », écrivais-je tout à l'heure... Bon ! Ce qui est fait est fait. Revenons quand même à nos moutons.

Je parlais – c'était mon propos avant cette digression – des bienfaits du desserrement. Très tôt, dès les premiers jours de juillet, à un moment donc où nous étouffions les uns sur les autres, la possibilité nous fut offerte d'aller de temps à autre aspirer une goulée d'air frais à la surface de la vie. On nous rassemblait *bar zink*, en détachements qui comptaient, à vue de souvenir, une centaine de bonshommes, cent cinquante peut-être ; et nous partions en promenade à l'extérieur du camp, sous la surveillance de quelques sentinelles armées, mais débonnaires – nous n'avions pas donné notre parole de ne point nous évader, et il y eut même à ce sujet d'interminables débats entre nous ; mais disons qu'il régnait pendant la promenade une ambiance de trêve, ou simplement de vacances. On nous comptait à la sortie du camp, naturellement, et on nous recomptait à la rentrée. La barre se levait devant notre troupe ; nous descendions alors la rampe en pente douce qui menait vers la voie ferrée, puis de l'autre côté, nous prenions à gauche une route de campagne mal pavée, bordée de pommiers. Nous arrivions bientôt à ce petit lac auquel j'ai fait allusion plus haut. Et là, ma foi,

*L'eau était si claire
Que je m'y suis baigné...*

J'ai toujours été un passionné de l'eau ; si Bachelard pouvait

étudier mon œuvre, il y trouverait certainement une omniprésence des thèmes aquatiques.

L'administration allemande ne poussait évidemment pas la prévenance jusqu'à nous fournir des maillots de bain, mais on sait qu'en pays germaniques, le nu fait beaucoup moins scandale que dans nos pays latins ; j'imagine les réactions en même occurrence de notre pudique administration française... Bref, piquait une tête qui voulait et comme il voulait, en caleçon de lingerie ou à poil. Ceux qui ne voulaient pas, et dont la proportion importante m'étonnait, se contentaient du bain de soleil dans l'herbe, ou lavaient leur linge. Je revenais pour ma part de ces séances régénéré malgré mes jambes molles. Nous ne restions pas très longtemps absents, une heure, une heure et demie : il fallait permettre la sortie du détachement suivant. En général, il piaffait devant le corps de garde en attendant notre retour ; mais je crois bien me rappeler qu'il nous est arrivé de le croiser sur la route, quand les rapports franco-allemands étaient au beau fixe.

D'autres fois, si le temps était trop froid pour la baignade, nous remontions vers les bois ; nous y ramassions champignons et fagots. Ces changements de programme étaient, je suppose, demandés par le commandement français. Naturellement, à partir de l'automne, il ne fut plus question de se baigner, et la forêt devint le but unique. Mais alors se produisit un phénomène tout à fait surprenant, qu'aujourd'hui encore je parviens mal à comprendre. Le nombre des amateurs de sortie se réduisit progressivement. À la fin, il y en eut si peu que les promenades – qu'on se tienne bien – furent rendues obligatoires. Je ne sais si l'obligation fut décrétée par le commandement français, qui veillait à notre hygiène, ou par l'allemand, qui tenait à montrer son respect des conventions de Genève prescrivant les dites promenades. Mais le fait est là.

D'où venait notre désaffection ? L'explication la plus simple pour une fois n'est pas valable, je veux dire notre alimentation insuffisante. Car précisément, comme on le verra un peu plus loin, elle s'améliora à partir de l'automne. En somme, impatiemment appelée et considérée comme une faveur quand réellement nous mourions de faim, la promenade devint une corvée quand nous pûmes mieux refaire nos forces. Je sais bien qu'aller traîner ses guêtres dans la neige par un froid de loup, et un peu comme un pensionnat le dimanche, cela n'a

rien de tellement réjouissant. Mais l'emprisonnement dans les barbelés encore moins.

J'ai essayé de retrouver ce qui s'est passé en moi. J'étais sans doute au début parmi les plus avides de cette semi-liberté. Peut-être même m'est-il arrivé à l'occasion de prendre dans une autre Baracke la place d'un camarade flemmard, pour profiter d'une sortie supplémentaire – il y avait à peu près une sortie par mois, et les détachements étaient constitués par Barackes. Mais à mesure que le temps passait, mon désir s'émoussait, à moi aussi. Du moment qu'on ne se baignait plus, la promenade m'intéressait moins.

Et puis, elle devenait de plus en plus utilitaire. J'ai parlé de ces champignons dont nous faisions la cueillette, du bois mort que nous ramassions. Un peu plus tard, les Allemands nous proposèrent de nous réchauffer dans la forêt en nous livrant à du dessouchage ; les souches extraites seraient notre propriété. Le travail était fort pénible dans une terre gelée et couverte de neige ; mais le salaire était précieux, car le combustible pour nos poêles nous était chichement mesuré. Je refusai catégoriquement pour ma part de dessoucher quoi que ce soit. Non par peur de l'effort physique, mais parce que j'estimais que c'était travailler au service des Allemands ; au reste, une corvée de souches n'était plus une promenade.

Ce n'était pas de ma part un prétexte. Mais je dois reconnaître qu'en outre, depuis quelque temps, j'étais obligé de me prendre par la main pour sortir ; la pensée d'avoir à marcher pendant plusieurs kilomètres me coupait d'avance les jambes. Et, je le répète, l'insuffisance d'alimentation n'était alors plus en cause. Alors ?

Alors je ne vois qu'une seule vraie raison à notre désaffection : l'accoutumance à la captivité, dont elle était le signe. Ce que je dis là, je le sais, est terrible. Je n'y peux rien si c'est vrai. Arrive en somme un moment où, au lieu de s'insurger contre le sort contraire, on cesse de se débattre, on se recroqueville sur soi.

Du côté allemand aussi le temps avait marché, les esprits avaient changé. Nous n'y pensions pas du tout en ce temps-là, où nous ramenions tout à nous. Mais aujourd'hui, où je peux en quelque mesure me mettre à la place de nos gardiens, je comprends mieux leur évolution. Leur euphorie de l'été précédent s'était dissipée. Au début, pour eux, la guerre était finie, les Français étaient redevenus en somme des petits camarades qu'on tyrannise un peu, mais bien gentils

quand même. Songeons encore que l'attitude de l'Allemand moyen à l'égard de la France, en ce temps-là, s'inspirait de toute une série de complexes qui sont peut-être largement dissipés aujourd'hui. « *Glücklich wie Gott in Frankreich*, heureux comme Dieu en France », c'était une formule qui avait alors cours là-bas et exprimait d'une certaine manière l'idée que la France est la patrie du bonheur – qu'on pense encore au *Dieu est-il français ?*, de Sieburg, si célèbre peu avant la guerre. Montmartre, les petites femmes, les parfums, voilà ce qu'évoquait le mot France pour des âmes simples.

Or nous étions, nous, les hommes de ce pays délectable, enviable et méprisable. Le Poméranien de base devait rêver d'obtenir de nous les recettes de « grosses cochonneries » ; d'une certaine manière, la lune de miel de la Kollaboration l'autorisait à nous les demander, avec beaucoup de honte et en rougissant très fort. Bref il se sentait un barbare devant les représentants de la civilisation, du raffinement, du stupre et de la savoureuse décadence que nous étions¹⁶. Extérieurement, il s'en faisait gloire, d'où peut-être nombre de ses brutalités occasionnelles ; mais intérieurement, il était en position d'infériorité. J'ajoute qu'il se surcompensait, comme disent les philosophes, en maltraitant doublement ceux qu'il estimait plus « barbares » que lui, les Slaves de l'Est, à l'égard desquels il se jugeait en droit de tout faire, puisqu'il représentait cette fois, lui, la civilisation devant eux.

Une anecdote minuscule traduit à merveille cette mentalité. Il y avait dans la Baracke 18 un instituteur du Vendômois, on ne peut plus Français par les origines et le nom, mais doté d'un faciès asiatique qu'il s'amusait à cultiver. Ainsi, il s'était laissé pousser d'interminables moustaches de mandarin 1880 ; comme elles étaient d'un noir d'encre... de Chine sur un teint olivâtre, l'effet était frappant. Guillon lui-même, se prenant au jeu, n'était pas loin de croire que quelque compagnon d'Attila était entré par effraction dans son ascendance ; il paraît que le Vendômois, justement, présente assez souvent des types asiatiques dans sa population, l'explication étant qu'après les champs Catalauniques des bandes de Huns se seraient réfugiées et finalement implantées dans la région. Vraie ou fausse, cette thèse alimentait les discussions de la 18/3 quand les gens n'avaient rien de mieux à faire. Et périodiquement une clameur s'élevait dans la Stube – oui, chaque Stube avait ainsi sa spécialité en chœurs vocaux de soulagement ; la

notre était ce que j'ai dit, et celle de la 18/3 : « Attila ! Les Barbares ! » À pleins poumons, et avec des voix de deux tons plus basses que nature, en profonde mélodie. Ça ne faisait de mal à personne.

Or, voilà-t-il pas qu'un jour la porte de la chambre s'ouvrit juste à ce moment-là, et l'officier allemand qui entra reçut la clameur en pleine figure. Il prit à l'instant la chose pour lui, se fâcha tout rouge, protesta avec violence que les Allemands n'étaient pas des barbares, bref toute la lyre. En vain nos camarades essayèrent-ils de le détromper en lui montrant les moustaches de Guillon, il n'en démordit pas. Et c'était, je crois, le nommé Lobeck, c'est-à-dire l'un des moins abrutis de la bande.

Je ne sais plus comment se termina l'histoire, et c'est sans importance. Sur le moment, nous avons tous été frappés par ce que trahissait, de ses hantises intimes, le comportement de l'Allemand. On en trouvait d'autres signes, fort nombreux, dans l'actualité d'alors. Passons.

La réalité, toutefois, finit toujours par l'emporter sur le mythe. Au bout de quelques mois d'illusions sur ce qu'est le Français, nos gardiens, qui côtoyaient des Français, durent bien ouvrir les yeux sur leur compte. Divers événements servirent de catalyseurs. Il y eut, par exemple, des évasions : elles brisèrent le cœur de nos gardiens, qui n'attendaient pas de nous pareille marque d'ingratitude ; en même temps, elles leur montrèrent que nous n'étions pas ces espèces de petites femmes ou d'enfants gentiment pervers qu'ils se figuraient avoir à régenter. Agissant dans le même sens, il y eut les fluctuations qu'on sait dans la politique de Kollaboration germano-vichyste, et un soldat allemand put gémir un jour en secouant la tête, désolé et furieux : « *Franzosen nicht mehr Kamerad !* » – pas besoin de traduire. D'où toutes sortes d'initiatives allemandes à notre rencontre ; entre autres, et pour en revenir à mon propos strict, la suppression des promenades. Elles furent rétablies ensuite, puis resupprimées. Cette agonie se prolongea pendant quelques mois. Je ne sais plus quand survint la mort officielle. – Pardon ! Il y eut une résurrection bien plus tard, dans notre second camp, en 43 je crois ; mais comme je l'ai dit, le pestiféré que j'étais alors devenu se trouva exclu de ces promenades nouveau modèle, et donc enclin à n'y attacher point d'importance.

Est-ce dans une digression de plus que j'ai envie de m'engager

maintenant ? Pas tout à fait, comme on le verra. En tout cas, touchant toujours nos rapports personnels avec les Allemands durant ces premiers temps, je brûle de raconter encore une anecdote que j'appellerai – c'est le seul titre possible – « les adieux de Gédéon ». Elle occupe plus de cinq pages de mon carnet, à la date du 2 octobre 1941 – déjà fort avant donc dans la captivité. J'y prélève ceci :

(...) Il y a quelques jours, Barr nous réunit tous et parla à peu près ainsi : « Messieurs, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer. Le lieutenant Charping (c'est notre chef de Block et nous l'avons baptisé Gédéon¹⁷) va nous quitter. Il a été muté au camp des Russes. »

Là-dessus nous commençons à rigoler doucement. Le bon gros père Gédéon chez les Russes, on comprend que ça ne lui fasse pas plaisir¹⁸. Quant à nous, ma foi... Gédéon est évidemment un brave homme de maître d'école, un peu ridicule (se rappeler son geste aux appels¹⁹, mais qui a essayé de faire ce qu'il pouvait pour nous, qu'il s'agisse de nous procurer des planches pour étagères ou du papier à dessin. Nous le regrettons donc comme on regrette un type pas emmerdeur, dont on ne sait qui le remplacera. Passons.

Mais là-dessus Barr (qui est un pasteur) entame un de ces laïus « larme à l'œil » qui nous a tous soufflés.

Je saute ici une douzaine de lignes assez cafouilleuses où, pour donner le ton de l'Allemand, je suggérais d'imaginer un professeur qui prend sa retraite et le discours du proviseur aux élèves. Je m'indignais aussi de l'inconscience de ces gens-là... Reprenons :

Quelques phrases dont je me souviens : « Depuis six mois que le lieutenant Gédéon est votre chef de Block, il a pu apprécier, etc. » Ou encore : « Professionnellement, le lieutenant Gédéon, qui est maître d'école, a su conquérir le cœur... Vous étiez ses enfants... » Et l'immanquable : « En votre nom à tous » (...) Je certifie bien entendu l'exactitude rigoureuse de ce que j'ai mis

entre guillemets.

Suite de la cérémonie. Gédéon prend la parole à son tour, la larme à l'œil (car bien entendu ces types-là sont sincères, s'ils ne voient pas le ridicule et l'odieux²⁰. « Au début, vous m'avez accueilli avec une certaine réserve. Mais maintenant je peux dire que j'ai trouvé [pleine satisfaction] auprès de 99 % d'entre vous. »

En réponse, le doyen français, colonel Vendeur, prononça un de ces discours mouillés de sincérité dont il avait le secret, et qui se terminait par cette péroration, notée textuellement par moi sur-le-champ :

« Vous emportez l'estime de huit cents officiers français. *Et ça compte !* »

J'avais souligné les trois derniers mots pour en restituer la vibration lourde d'intentions.

Un peu plus loin, je citais un autre discours de Barr, qu'il nous avait adressé lorsque des « malades » s'apprêtaient à rentrer en France ; il nous traitait, écrivais-je, comme une colonie de vacances :

Vous aurez beaucoup appris au cours de votre séjour...

Vous avez fait connaissance avec des gens que vous n'auriez pas connus sans cela, des gens de toutes les parties de la France (textuel)...

Sans doute sincères, ces gentils propos prenaient couleur hypocrite quand on les confrontait à la propagande officielle qui, précisément alors, s'efforçait de dresser la population contre les prisonniers de guerre. *Feind bleibt Feind*, disait une affiche partout répandue : l'ennemi demeure l'ennemi. Surtout qu'avions-nous à en faire, nous qui étions captifs depuis quinze mois ? Nous les ressentions comme une insulte, dont seuls le grotesque et la niaiserie tempéraient l'odieux. Finalement, je crois que la colère l'emportait en nous sur le rire et la stupeur.

Aujourd'hui, je me rends mieux compte des choses, même de celles dont je croyais avoir pleine conscience. Barr, Gédéon, étaient de braves types. Sauf quelques exceptions, notre encadrement allemand,

du début à la fin, était fait de braves types, enfin de ce qu'il est convenu d'appeler ainsi. L'Allemagne elle-même était faite, pour sa majorité, de braves types, l'Allemagne d'alors comme celle d'aujourd'hui, et comme la France, et comme l'humanité entière. N'empêche que cette Allemagne d'alors avait à sa tête Hitler, soutenu par des millions de fanatiques qui étaient allemands, qui étaient le plus souvent les mêmes personnes que ces braves types. D'où l'impression de duplicité insupportablement absurde lorsque, remontant du brave type que notre expérience nous montrait, nous le voyions se muer, à la hauteur de l'Allemagne, en bête fauve nazie.

Je viens de présenter Barr et Gédéon. Bien d'autres figures allemandes grouillent dans ma mémoire. Inutile de les repêcher toutes. Parmi les commandants du camp, je note un *Kapitän zur See*, c'est-à-dire un capitaine de vaisseau, dont j'ai oublié le nom, mais que nous appelions l'Amiral et qui nous faisait l'effet d'un bon gâteaux. Il régna jusque vers 42, je crois. Vers la fin, nous eûmes pour chef le colonel Prätorius, qui malgré son nom éblouissant ne pensait qu'à tirer du jeu sa propre épingle et celle de sa famille ; il ne se souciait de nous ni en bien ni en mal. Entre les deux, un colonel Neumann ou von Neumann, dont notre chef de Block allemand, tout tremblant nous annonça ainsi l'arrivée : « Le colonel Neumann, oh la la, vous savez, c'est un vrai officier prussien ! » Une belle peau de vache, c'est exact, qui nous imposait de venir aux appels en tenue réglementaire et non en savates, et interdisait catégoriquement le port de la barbe ; adjudant Flic, tant qu'on voudra ; mais S.S., non.

Aux échelons inférieurs, il y eut, à une certaine époque, le petit Graf Teuf-Teuf, ainsi nommé parce qu'il était effectivement Graf, c'est-à-dire comte, et qu'à l'appel il passait devant nos rangs à l'allure régulière et avec l'indifférence d'une locomotive pousrive ; au reste, nous fichant une paix royale et tenu, à tort ou à raison, pour francophile et hitlérophobe. Il y eut la Frégate, grand gros homme à la démarche chaloupante, qui avait toujours du vent dans les voiles, d'où son sobriquet ; brave type inoffensif et effarouché. Il y eut... Mais j'ai dit que je me contenterais d'un échantillon.

La terreur du camp, c'était le capitaine Burgmann, rebaptisé Trompe-la-mort, ou Peine-à-jouer, ou Sombre Dimanche. Nous l'accusions d'avoir assassiné de sa main notre camarade Rabin au cours d'une tentative d'évasion. Était-ce vrai ? Était-ce faux ? Je crois

savoir qu'il s'en défendit plus tard. Dans le très beau livre, injustement méconnu, que Louis Francis a consacré aux affreuses marches de la fin²¹, se trouve un portrait nuancé de l'homme, qu'on voit se comporter fort honorablement. Son physique le desservait, ou peut-être le servait, en faisant de lui un méchant de cinéma ; quand paraissait ce long squelette froid et blême à nez rouge, à démarche raide, un frisson vous parcourait. Cela dit, à part l'accusation criminelle dont j'ai parlé, quoi de précis contre lui ? Rien, à ma connaissance. Son triple sobriquet marque notre indécision ; et aucun des trois ne semble trahir une haine bien profonde.

Parmi les hommes de troupe, émergent deux misérables silhouettes verdâtres que nous appelions le Bosco et l'Évangéliste : le premier bossu, le second affligé d'accès religieux imprévisibles qui lui faisaient réciter les Évangiles. Ils avaient dû être désignés pour une mission permanente de renseignement au plus bas étage, car ils étaient toujours à rôder par le camp, inséparables bidasses, trimbalant leur flingue à la bretelle et leur frousse de partir en Russie. Comme la voracité de leurs chefs exigeait un tribut quotidien, nous nous arrangions pour leur faire confisquer chaque fois un objet interdit, mais de faible perte pour nous, un vieux poêle en boîtes de conserve, par exemple, qu'ils rapportaient mélancoliquement à l'Abwehr. Ainsi avions-nous la paix pour l'essentiel. Nous les appelions, qu'on me pardonne, eux et leurs collègues chargés des mêmes tâches, les fouille-m... Je dois dire que leur vertu, peu solide, ne résistait pas à l'offre de quelques cigarettes. Elle ne résista qu'une fois, quand ils mirent la main, par hasard ou non, sur un poste de radio clandestin. La prise était trop grosse, et les deux ou trois jours de permission qu'elle leur vaudrait leur parurent sans doute préférables aux cigarettes, même déversées à flot.

De pareils pauvres diables n'appelaient assurément pas la haine. Il est en revanche un individu avec qui nos démêlés étaient constants et qui, saisi peut-être d'un vertige de grandeur, se prétendit un jour « l'homme le plus *hainé* du camp » (en français dans le texte). Il se vantait ; tout ce qu'il nous inspirait, c'était de la rogne, mais, il est vrai, fumante. Car le *Sonder-führer* Rüscher, dit la Fouine, chef des censeurs, et comme tel chargé de surveiller notre correspondance, consacrait à cette tâche un zèle incroyablement tatillon et mesquin. Aussi les neuf dixièmes du camp lui auraient-ils flanqué avec bonheur

une bonne fessée ; ou bien ils l'auraient reconduit à grands coups de bottes jusqu'au collège où il enseignait en temps de paix les mathématiques. Mais le fusiller, non.

Une anecdote suffira pour peindre le personnage.

Paul-André Lesort, le futur romancier, avec qui j'étais alors en popote, reçut un jour une convocation à se rendre chez la Fouine. Inquiétude légère : « Qu'est-ce qu'il te veut donc, ce porc-là ? » Paul-André n'en avait pas la moindre idée. Il n'était pas de ceux qui, à force d'écrire à leur femme à travers le censeur, écrivaient au censeur plus qu'à leur femme, d'où pas mal d'incidents grotesques. Bref, ayant mis sa tenue la plus présentable, il obéit à la convocation.

Il en revint hilare et furibond. Quelque temps avant, répondant à l'appel de je ne sais quel organisme culturel présidé par Georges Duhamel, il avait remis à la censure une étude dont j'ai oublié le sujet, mais à coup sûr purement littéraire et sans arrière-plan politique. C'est ce texte qui avait retenu l'attention de la Fouine. En guise de préliminaire, le censeur donc entreprit laborieusement d'expliquer à l'auteur qu'il avait jugé son texte très intéressant, il le félicitait pour son beau style, etc. La patience n'est pas la vertu première de Lesort, qui a en outre un sens très vif de l'indépendance du créateur. Que le censeur lût et examinât son texte, c'était dans l'ordre ; mais qu'il se permît de porter dessus un jugement littéraire, cette grossièreté, pour ingénue qu'elle était, dépassait les bornes. J'imagine assez bien mon bon ami dans ses petits souliers, rongant son frein, près d'éclater tandis que l'autre, imperturbable et d'ailleurs imperméable à des nuances aussi subtiles, dévidait avec satisfaction des compliments qu'il croyait flatteurs. Ou courtois.

Il en vint quand même au sujet.

– Monsieur Lesort, vous avez écrit : « Dans ma maison d'ivoire. » C'est bien « tour d'ivoire » qu'il faut dire ?

Je demande pardon à Lesort de mentionner sans son aveu ce détail de son style ancien ; mais il avait écrit effectivement « maison d'ivoire » en place de « tour d'ivoire », estimant que... Enfin, bref, pour des motifs à lui.

Quand la Fouine l'interrogea sur ce point, il crut d'abord que l'autre le soupçonnait d'avoir usé de quelque langage secret. Ainsi, dans les premiers temps, comme il nous était interdit de faire connaître à nos familles que nous étions en Poméranie, nos lettres

fleurirent de mille fines allusions, tantôt à de certains loulous, tantôt à des grenadiers. À la fin, plusieurs furent retournées avec la mention : « Le censeur n'est pas aussi bête que vous croyez. »

Mais ce n'était pas ça du tout. La pauvre Fouine était réellement intriguée par l'expression elle-même. Son raisonnement semblait se ramener à ceci : puisqu'on dit « tour d'ivoire », on ne dit pas, et par conséquent il ne faut pas dire « maison d'ivoire » ; si le premier est bon, le deuxième est mauvais. Irréfutable, non ?

Dans un premier temps, il avait dû supposer que ce petit Français, étourdi comme ils le sont tous, avait commis une inadvertance. En la lui signalant, lui bon Allemand plein de vertu, il s'attendait à d'infinis remerciements. À la place, et sur un ton plutôt brusque, il entendit Lesort lui répliquer que c'était intentionnel ; quelques explications supplémentaires, jetées en pâture, lui parurent un peu difficiles. On devine son désarroi. Quand un peu plus tard nous discutâmes ensemble de l'histoire, nous tombâmes tous d'accord que la Fouine avait dû finir par incriminer la fameuse frivolité française, qui nous rend indisciplinés même à l'égard de notre propre langue.

Naturellement, nous savions bien que l'O.K.W. ne détachait pas pour nous garder ses aigles les plus prestigieux. Nous le savions, nous le disions, nous le pensions ; mais, en vérité, je ne le mesure qu'aujourd'hui. Braves types ou sales types, c'étaient tous de pauvres types, jusqu'aux chefs de camp inclus. Les bêtes fauves S.S. étaient ailleurs, les saints et les héros avaient mieux à faire que de s'occuper de nous, le tout-venant alimentait le front. Il nous restait les minus.

Un minus toutefois, quand il a pouvoir sur d'autres hommes, est tout aussi capable qu'un scélérat de leur faire du mal ; il est peut-être moins responsable des crimes qu'il commet, mais ce n'en sont pas moins des crimes, dont des hommes sont victimes. Pour ne prendre qu'un exemple d'ampleur médiocre, le censeur qui retournait à l'envoyeur une lettre où apparaissait le mot loulou privait pendant quinze jours deux personnes d'échanges humains ; il les faisait souffrir pour une futilité. On me dira que le prisonnier n'avait qu'à s'abstenir de jouer au plus fin. Mais comment mettre en balance une infraction aussi minime et le châtement qui suivait ?

Aujourd'hui, c'est le caractère enfantin de ces comportements qui me frappe le plus. Mais quand je dis « enfantin », attention : je ne veux pas dire gentil. romantisme nous a ramolli la cervelle à propos des

enfants. Il ne comprenait rien à leur véritable nature. La Fontaine, lui, ne s'y trompe pas : « Cet âge est sans pitié ». Forcément, puisqu'il est encore sans raison, sans compréhension de l'autre, sans compréhension pour l'autre. « Vous êtes des enfants ! » tonne le Golaud de *Pelléas*, surprenant sa femme et son jeune frère en jeux de mains innocents, oh ! la la ! Justement : ce sont des enfants, ça ne pardonne pas. Et l'on comprend que le vieil Arkel lance un peu plus loin la plainte célèbre : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes ! »

Enfants ou minus, ou les deux, les quelques dizaines d'hommes qui nous gardaient n'étaient pas spécialement sadiques, je ne le crois pas. Mais alors bêtes, bêtes, bêtes, et cela, hélas, suffisait : ils avaient pouvoir sur les trois mille que nous étions, et ils faisaient joujou avec ce pouvoir. L'absurdité cruelle de notre condition tenait essentiellement à cette disproportion entre l'infantilisme des hommes et la gravité des actes.

Mais me voici engagé plus avant que je ne le voulais au plein de la captivité. Avant de céder au courant, j'ai encore à brosser un élément du tableau initial.

On a deviné depuis longtemps que la grande famine des toutes premières semaines s'était tout de même un peu atténuée depuis août 40, pour devenir cette déficience permanente dont nous devions souffrir jusqu'à la fin. Nous dûmes cette amélioration aux colis – j'en parlerai plus loin –, mais aussi et surtout, avant que leur afflux s'organisât, à la cantine du camp et à son gérant, le père Schmidt.

Tout commença, comme il est ordinaire, *piano piano*. Il y avait une cantine dans le camp ? Bon. Mais qu'y pouvions-nous trouver ? Au début, pas grand-chose, des babioles : un jeu de cartes pour patiences, des lames de rasoir et de la crème, un crayon aniline, du papier. L'un de mes carnets est un *Kontobuch*, un carnet de comptes avec colonnes rouges, acheté ainsi chez Schmidt au début d'août.

Acheté avec quel argent ? C'est le nœud de la question. Officiellement, et de manière conforme aux conventions de Genève, nous touchions de la puissance détentrice la solde de notre grade ; en ce qui me concernait donc, la solde d'un lieutenant allemand. Mais pour des raisons faciles à comprendre, il nous était interdit de détenir de l'argent véritable. Aussi notre solde nous était-elle versée en marks de camp, monnaie fictive qui n'avait cours que dans les barbelés.

Elle correspondait toutefois nombre pour nombre à la monnaie réelle de l'extérieur. Ainsi, quand nous eûmes la possibilité de faire à nos familles des délégations de solde (allant, je crois, jusqu'à 50 %), ces sommes leur furent effectivement versées, en francs français, au taux officiel du mark, soit 20 francs pour un mark.

En revanche, à l'égard du monde allemand extérieur, la barrière était hermétique. C'était d'ailleurs le but du système. Présenté dans une boutique, un mark de camp, c'était de la Sainte Farce : zéro pour les évasions. Zéro aussi, en principe, pour les trafics avec nos gardiens. En principe ! Car en fait, si étrange que cela paraisse, il s'établit très vite un cours de change noir entre mark de camp et mark réel. Même, ce cours évolua avec le temps : de un mark réel pour douze ou quinze de camp au début, on passa à un pour cinq ou six, puis, dans les derniers mois, à un taux inverse, un mark de camp pour quatre ou cinq réels. Le phénomène me paraît prodigieusement révélateur pour qui s'intéresse aux mécanismes économiques. Car il traduit simplement le rapport de richesse *réelle* entre l'Allemand de l'extérieur et nous : à la fin, nous avions plus de cigarettes et de vrai café, par exemple, que lui ; notre argent valait donc plus cher que le sien.

Je disais que la barrière était hermétique. On voit qu'elle ne l'était pas tant que cela. Il existait au moins un point de passage légal, la cantine : il fallait bien que le cantinier pût échanger quelque part contre du bon argent les marks de camp que nous lui remettions. Un vrai, donc, pour lui valait un fictif, qui du coup cessait de l'être.

Or il s'entassait, sur le versant interne du barbelé, des milliers de soldes d'officiers, masse en elle-même considérable et qui s'accroissait sans cesse faute d'emploi. Ajoutons que les maîtres de cette fortune, dans le dénuement le plus extrême, ne demandaient qu'à acheter n'importe quoi à n'importe quel prix ; d'autant plus disposés d'ailleurs à gaspiller que, pour la plupart, ils ne prenaient pas au sérieux les bouts de papier de Monopoly qu'on leur comptait comme billets de banque et trouvaient grotesque la seule idée de les thésauriser.

Quel imbécile alors n'eût compris qu'il lui suffisait de mettre en vente la plus basse camelote utilisable ou consommable pour faire s'engouffrer dans ses caisses un formidable torrent de marks ?

Au début, le cantinier Schmidt, soit par peur de la loi, soit par difficulté de s'approvisionner, mit quelque modération dans son commerce. Puis un vertige parut le saisir : trop d'argent lui était trop

facile à gagner en trop peu de temps.

Dans l'Allemagne nazie, rationnement et taxation, dès 1940, n'étaient pas une plaisanterie, on s'en doute ; je ne sais trop ce qui demeurait libre de vente, mais ça devait se compter sur les doigts. Échiquiers, lacets, miroirs, allumettes, protège-oreilles, bicarbonate, toute cette marchandise hétéroclite²² échappait peut-être aux réglementations, mais ne suffisait pas à éponger nos poches. L'encre à certaines époques nous fut interdite, va savoir pourquoi ; nous n'avions droit qu'aux crayons aniline²³. Schmidt pourtant nous vendit de l'encre. Est-ce ce délit mineur qui ouvrit la porte aux grands crimes ?

Ce qui nous intéressait particulièrement, c'était, bien sûr, le mangeable et le fumable. Deux catégories de produits rationnés au premier chef. Pour le second, on sait quelle souffrance la privation inflige aux vrais fumeurs. J'ai vu des camarades ramasser et fumer des aiguilles de pin. J'y ai goûté moi-même. C'est... Ma foi, essaye si tu veux. Schmidt se procura du tabac Où et comment ? Je l'ignore, et ça nous était bien égal. Maintenant, qu'on se représente la scène.

Le camp est paisible. Inertes, éparpillés un peu partout sur le sable, les clochards goûtent le soleil. Tout à coup un cri : « Y a du tabac à la cantine ! » À l'instant les morts prennent leurs jambes à leur cou, et c'est une galopade effrénée pour arriver dans les premiers et avoir sa chance. Le cri d'annonce n'est même pas nécessaire. Qu'un type se mette simplement à courir vers la cantine, et aussitôt des dizaines se précipitent ventre à terre. Bien souvent, hélas, ce n'est que la blague d'un mauvais plaisant, et les victimes s'en reviennent furieuses et maugréant : « Pas permis des choses pareilles, les salauds, y a des types qui quand même, dans notre état de dénutrition, nous fatiguent pour rien, c'est un crime !... »

Mais il arrive que ce soit vrai (sinon la plaisanterie ne prendrait pas). Il y a donc effectivement du tabac à la cantine, des cigarettes polonaises surtout, marque *Junak*, ou encore *Machor-kowe*, que nous appelons *Marche-ou-crève* tant elles sont dures – oui, c'est la seule qualité de tabac que je connaisse qui soit plus dure que le tabac français ; même le tabac brésilien a un je ne sais quoi... C'est bien simple, pour adoucir les *Marche-ou-crève*, nous les dépiautions, trempions le tabac dans l'eau, puis le faisons sécher – j'oubliais de dire que Schmidt vendait aussi du papier à cigarettes, et même des

machines à les rouler.

Mais je m'égare une nouvelle fois. Donc il y a du tabac à la cantine. On prend la queue, elle est longue... Qu'est-ce qui se passe donc ? On voit les types s'en aller furieux, un objet bizarre dans les bras.

Ce fut peut-être l'invention la plus sublime du père Schmidt. Il ne vendait pas son tabac seul, mais avec sa *Garniture* (en allemand dans le texte). Cette *Garniture* pouvait être n'importe quoi ; je me rappelle par exemple tout un lot de pots de chambre d'enfants en verre transparent, qui furent décrétés inséparables du tabac : un paquet de cigarettes, un pot, unis à la vie à la mort.

Le cantinier écoulait ainsi les plus invraisemblables rossignols, dont nous n'avions que faire, mais qui lui permettaient de souffler ses prix à hauteur de stratosphère en conservant, j'imagine, conscience honnête. Enfin libre à qui voudra de disserter sur la psychologie du père Schmidt.

En ce qui concerne la nourriture, se riant du rationnement, il nous en livra des quantités prodigieuses, et Dieu sait où et comment il la dénichait. Il y eut toutes sortes de légumes, pommes de terre, carottes, tomates, concombres, ail, etc.²⁴. Il y eut des poires confites. Elles l'étaient dans le vinaigre, c'est-à-dire dans l'acide acétique, mais qu'importe, tout fait ventre. Il y eut du fromage, blanc naturellement et écrémé jusqu'à l'os, devenu un vrai plâtre ; mais là encore ça faisait ventre. Il y eut des mendiants, il y eut des *Suppen ku-ku* (le nom seul m'est resté : il s'agissait d'un sachet de poudre pour fabriquer je ne sais quelle soupe)²⁵. Il y eut même du vin, du vin blanc, genre Moselle, à deux ou trois reprises ; et il y avait assez souvent de la bière, brune ou blonde, légère d'ailleurs, mais point désagréable, à boire au bock sur place.

Enfin nous nous vîmes offrir de bonnes grosses boîtes de pâté, un kilo la boîte et le pâté de qualité très convenable, dont nous pûmes acheter des quantités importantes, plusieurs boîtes par tête. Celles-là, nous savions d'où elles venaient : des stocks de la Wehrmacht. Autant de récupéré sur l'ennemi ! Nous commençons à nous sentir comme coqs en pâte, la vie de château ; sur les photos de chambre que nous avons de cette époque, nous sommes gras à lard, et même soufflés. Grâce en soient rendues au mercanti Schmidt : il nous permit de traverser sans trop de dommage l'hiver, le terrible hiver 40-41,

doublement terrible d'être poméranien.

Si considérable que fût la masse d'argent disponible du côté consommateur, elle était limitée. Dans les conditions initiales du marché que j'évoquais tout à l'heure, Schmidt eût pu l'éponger simplement en augmentant ses prix au lieu d'augmenter la quantité de marchandise vendue ; c'eût été moins dangereux et plus agréable pour lui. N'étions-nous pas à sa merci ?

Eh bien, non, justement, nous ne l'étions plus, ou du moins plus au même point qu'initialement. D'abord le seul fait d'avoir pu satisfaire quelques-uns de nos besoins rendait moins vive la pression à l'achat. Mais surtout, une organisation était née chez nous pour résister à la voracité du bonhomme et la contenir dans des limites acceptables. Moi qui ne connais rien aux phénomènes économiques, je trouve la chose très significative.

Théoriquement, face au cantinier, nous étions désarmés. Nous ne pouvions recourir à la loi – en l'espèce, la loi allemande – sans tarir du coup le flot bienfaisant. Le système du « y a du tabac à la cantine » nous mettait en concurrence les uns avec les autres face à Schmidt tout-puissant. Le seul moyen de le tenir en respect était de lui présenter un front uni, capable d'aller jusqu'à une grève des consommateurs. Cela supposait chez nous une organisation parfaitement disciplinée. Encore son succès dépendait-il de l'avidité de Schmidt : que celui-ci renonçât à ses profits illicites, et nous retombions dans notre misère. Appât du gain d'un côté, intérêt vital de l'autre, la partie en apparence ne semblait pas égale. C'était en somme un problème syndical, mais des tout premiers temps du syndicalisme, les plus sauvages, et durci par la rigueur extrême de notre condition en même temps que par la liberté complète de décision chez l'adversaire.

Pourtant, cela marcha. Il fut constitué une commission des ordinaires, en abrégé C.D.O., qui, sans trop de peine, imposa son autorité à l'ensemble des officiers français. Elle put ainsi se présenter au vendeur unique en acheteur unique, lui parler haut, discuter et ne lui donner satisfaction que moyennant solides avantages pour nous aussi. Ce qui intéressait Schmidt, c'était de pomper nos marks dont il connaissait le volume global ; ce qui intéressait la C.D.O., c'était d'obtenir pour ces marks la plus grande quantité possible de denrées consommables. Elle pouvait menacer de couper le flot des marks, il

pouvait menacer de couper le flot des victuailles. Cet équilibre de lutte substitué au fait du prince initial ne définirait-il pas ce qu'on appelle économie de marché ?

Au train dont allait Schmidt, l'issue était prévisible ; enfin, elle me paraît telle aujourd'hui. Le cantinier s'en rendait-il compte et avait-il engagé une espèce de course contre la montre avec le destin, espérant faire très vite fortune et se retirer avant que la justice mît le nez dans ses affaires ? Ou était-il simplement idiot ? Bref, un jour, il fut arrêté. Dans mon souvenir, son trafic avait duré tout l'hiver 40-41 ; en réalité, il cessa dès la fin octobre, mais nous avons eu le temps de faire assez de provisions...

Nos réactions furent étonnantes. Schmidt nous avait tellement flibustés que nous fûmes assez sots pour applaudir à son arrestation. Enfin il y avait une justice ! Et les admirateurs du fascisme, ceux qui vantaient Mussolini pour avoir fait arriver les trains à l'heure en Italie²⁶, s'en allaient répétant que ce n'était pas dans notre République pourrie d'avant le désastre qu'on eût vu arrêter un trafiquant de marché noir ; l'Allemagne de Hitler, on a beau dire, c'est pur et dur !

Personne ne semblait s'aviser que la fin de Schmidt signifiait aussi notre retour à la pénurie. C'est fou ce que les hommes peuvent être idéalistes.

Quelques mois plus tard, la *Pommersche Zeitung*, le journal régional, nous apprenait que Schmidt avait été condamné à mort, et exécuté. La nouvelle, je dois le dire, fit passer un froid même chez les plus hitlérophiiles du camp. Le châtiment parut trop radical à nos esprits occidentaux habitués à plus de mesure – toujours le sens de la justice, n'est-ce pas. Un bruit insistant qui courut alors ajoutait à l'horreur : Schmidt aurait été exécuté à la hache. Notre sensibilité en fut douloureusement affligée. En soi, c'était idiot : on ne voit pas pourquoi la hache à main ferait plus mal à la nuque que le couperet mécanique. Mais l'image moyenâgeuse du bourreau de Béthune vêtu de rouge frappe davantage les esprits que la propre guillotine. Je pense que ce qui fait surtout la différence, c'est la démultiplication du geste de mort : le bourreau tuant de sa main paraît un assassin plus véritable que le monsieur ganté qui se contente d'appuyer sur un bouton et partage ainsi la responsabilité avec une machine – la machine n'a qu'à ne pas marcher ! Au reste, peut-être Schmidt fut-il pendu et non décapité. Quoi qu'il en soit, l'opinion générale dans le

camp fut que c'était trop pour le pauvre bougre, que ces Teutons étaient décidément des sauvages. Nous commencions en outre à nous rendre compte que, tout en nous exploitant à fond, le mercanti nous avait bel et bien sauvé la vie. Lui disparu, la cantine cessa très vite de nous fournir la moindre denrée ; en 43 ou 44, nous n'y trouvions même plus des lames de rasoir, et elle n'existait que pour faire plaisir à la convention de Genève, qui exigeait son existence.

La reconnaissance du ventre aidant ainsi notre sens de la justice, je ne jurerais pas que l'exécution de Schmidt n'ait pas contribué pour quelque chose au lent retournement politique du camp qui était en train de s'amorcer en ce printemps 41.

Pauvre Schmidt ! Je revois mal ses traits, n'ayant pas été de ses familiers, mais assez bien sa silhouette courtaude de petit épicier en blouse grise : une rondeur quinquagénaire à moustache en brosse. Ce ne devait pas être le méchant cheval malgré ses combines fripouillardes. Évidemment il eût vendu père et mère pour de l'argent²⁷. Un type s'évada du camp dans le coffre de sa voiture, à son insu peut-être, ou peut-être avec sa complicité monnayée. Ce qui est sûr, c'est que c'est lui qui, par personnes interposées, nous vendait au prix fort des vrais marks pour nos marks de camp.

Il avait une femme, une bonne grosse, et un garçon joufflu de douze ou treize ans. Avec une curiosité assez morbide, j'allai, comme les camarades, les observer après l'exécution. Comment se comportent la veuve et l'orphelin d'un homme décapité à la hache ? Ils avaient repris pour quelque temps la cantine de papa, apparemment comme si de rien n'était, peut-être pour vivre, peut-être pour liquider les stocks. Ils avaient quand même d'assez pauvres têtes. Ils disparurent très vite de notre vue. Le bruit courut que la mère Schmidt avait elle aussi été condamnée... J'ignore la suite.

Repose en paix, Schmidt ! Je te dois, peut-être, mon diabète, mais, très probablement, la vie. Grâce à toi, nous mangeâmes. Quand on t'enleva à nous, l'arrivée régulière des colis de France s'était organisée. Tu avais fait la soudure.

En quatre mois, tu parus, rapinas et périss, en quelque sorte pour nous. Quel Voltaire contera philosophiquement ton histoire ?

1. Flament précise : 480 sur 310. Une fois pour toutes, c'est dans son ouvrage que je puiserai les données chiffrées dont j'aurai besoin à l'occasion.
2. Ou même du camp tout entier. Le doyen français était dans notre Block, avec ses bureaux.
3. Le mot allemand officiel de cette installation, plutôt cocasse pour nous, est *Das Pissoir*.
4. Cette phrase rajoutée après coup entre deux lignes : preuve que j'avais effectivement oublié – par accoutumance.
5. « Fermer le couvercle après usage. » On voit le luxe inouï : un couvercle ! Je ne sais plus s'il était fixé à demeure par charnière, ou libre. À vrai dire, j'avais oublié son existence et celle de l'inscription. Je viens seulement de les retrouver. Pour l'inclinaison, c'est exact : elle était de quinze à vingt degrés vers l'avant, je ne sais pourquoi. Le plateau était de beau bois roux, du pin sans doute, agréable à la vue et soyeux au toucher.
6. Mon carnet ne décrit qu'exceptionnellement notre vie matérielle – la vivre une fois me suffisait ! Pourtant, il revient à deux reprises au moins sur les *Zabs* et les lavabos, les deux fois rapprochés d'ailleurs. Preuve que le fait m'avait tout particulièrement frappé.
7. P. 96. Il y eut d'autres systèmes. Je ne les évoque pas pour ne point trop charger mon récit. Flament fait allusion à des crânes et des pubis passés à la tondeuse. J'en garde en effet un vague souvenir, mais je n'ai moi-même jamais été ainsi traité. Il a dû y avoir, sur ce point aussi, de longues, longues, longues négociations : Tondra ? Tondra pas ?
8. Je rappelle que le D.D.T. n'existait pas encore. L'une de nos surprises fut la simplicité de la pulvérisation sanitaire, quand les Anglais nous accueillirent après la Libération : un petit coup de vaporisateur dans l'échancrure de la chemise, et ça y était.
9. Un officier prisonnier était en droit de refuser tout travail. La situation des sous-officiers était moins claire. Je reviendrai sur ce problème, qui devait s'installer au centre de nos rapports avec les Allemands et définir très précisément à nos yeux le critère de la Kollaboration active.
10. Le sort des aspirants allait faire l'objet de longues, longues, longues tractations entre Vichy et les Allemands. Finalement, après des mois fort pénibles, ils furent rassemblés dans un camp spécial situé en Prusse orientale. Le chef français en était le général Dideley, un de ceux dont la réputation de salaud kollabo (je dis bien kollabo et non

pas simple pétiniste) était célèbre dans toute l'Allemagne. J'ignore ce que furent au juste ses méfaits. On m'a assuré qu'au cours des évacuations de janvier 45, les prisonniers le chassèrent avec tant de mépris qu'il se suicida.

11.

P. 113 sqq.

12.

Il n'y eut à ma connaissance que deux cas de cette terrible maladie dans le camp. L'autre fut mortel.

13.

C'est-à-dire dans *Ô soldats de quarante !*

14.

C'est-à-dire homme par homme.

15.

L'U.R.S.S. n'avait pas adhéré aux conventions de Genève, ni à la Croix-Rouge, dont l'humanitarisme était trop « bourgeois » pour elle et dont les visites représentaient une atteinte intolérable à son indépendance nationale, que dis-je, un espionnage. Les Russes prisonniers n'étaient donc pas surveillés par Genève. Les quelques visites du père Dupaquier équivalaient à cette surveillance. Flament, qui consacre naturellement dans son ouvrage tout un développement à l'aumônier, semble avoir ignoré ses interventions au camp des Russes.

16.

Le film *Bel Ami*, coproduction franco-allemande de la Kollaboration, transpire avec une répugnante ingénuité ces croyances sur le Français :

Bist nicht schön, doch charmant.

Bist nicht klug, doch galant,

Bist kein Held,

Nur ein Mann der gefällt.

« Tu n'es pas beau, mais charmant, tu n'es pas intelligent, mais galant, tu n'es pas un héros, rien qu'un homme qui plaît. »

Jusqu'aux deux mots « charmant » et « galant », empruntés au français pour bien souligner combien ils sont étrangers à l'allemand...

17.

Flament, qui doit avoir de bonnes raisons pour ça, orthographie les noms des deux personnages Bahr et Sharpin. Je veux bien. Le capitaine Bahr n'était pas le commandant du camp, mais sans doute le plus ancien des chefs de Block.

18.

À cause des atrocités auxquelles j'ai fait allusion. Chose curieuse, il ne me vint pas à l'esprit que le brave Gédéon pourrait adoucir le sort des prisonniers russes.

19.

J'avoue à ma honte l'avoir oublié. Il me semble que c'était une espèce de cercle, dessiné du bout de l'index en l'air, devant chaque rang.

20.

J'aurais pu quand même compléter : « ... de leur attitude ».

21. *Jusqu'à Bergen*, Vigneau, 1947.
22. Flament (p. 55) en fait un inventaire minutieux.
23. Pour ceux que ça intéresse, je signale qu'en faisant fondre la mine de ces crayons dans de l'acide acétique étendu d'eau, on obtient une encre violette très honorable, du type école primaire d'autrefois. Une partie de mes carnets est écrite dans cette encre. Bien entendu, Schmidt vendait, sous le nom de vinaigre, de l'acide acétique...
24. On comprend maintenant pourquoi j'ai eu l'occasion de donner des consultations sur la différence entre carottes en rondelles et en long.
25. La longue énumération de Flament n'est pas exhaustive, tant s'en faut.
26. Ce qui était faux. C'est en France qu'ils arrivaient à l'heure.
27. Après tout, rien ne me permet de le dire. Peut-être simplement n'aimait-il pas le IIIe Reich ?

Ce n'est pas tout ça, mais...

Tu me suis toujours, mon enfant ? Pas lassé, pas essoufflé ?

Un peu inquiet seulement. Oui, je comprends. Tu vois s'accumuler les pages, et nous n'en sommes toujours qu'au début. Tu te demandes si nous arriverons jamais au bout.

Eh bien, figure-toi, nous aussi nous nous le demandions. Tu as même un avantage sur nous : toi, tu sais malgré tout que ça finira, tu sais même dans combien de temps, alors que nous nous débattons, nous, dans le plein noir. Dis-toi donc que justement, ce que j'essaie, c'est de te maintenir avec nous dans le noir, que tu y tâtonnes comme nous sans savoir où tu en es, et que tu vives ainsi notre angoisse diffuse.

Au reste, tu t'en rends mal compte toi aussi, mais, un va et vient suivant l'autre, la roue du temps a quand même imperceptiblement tourné. Le père Schmidt a déjà reculé dans le passé. Cet hiver, qui paraissait si loin devant nous, ce Noël, que nous passerions évidemment à la maison, ils sont arrivés, ils ont glissé derrière nous, et la guerre n'est pas tout à fait finie, et nous ne sommes pas tout à fait rapatriés. Alors...

Alors ce n'est pas tout ça, mais il faut vivre, hein ?

Nous nous sommes donc installés dans la captivité. Nous ne savons pas trop comment cela s'est fait, mais c'est fait. En dépit des bobards de libération imminente qui reviennent périodiquement, mais en s'espaçant quelque peu, nous nous sentons, au fond de nous-mêmes, partis pour l'éternité. Prisonniers de carrière dans la guerre de Cent ans – c'était l'un de nos mots.

Être installé, cela veut dire être organisé. *So oder so*, les questions les plus urgentes ont trouvé une solution. Nous ne sommes plus qu'une vingtaine par chambre ; ce nombre, à peu près supportable, ne bougera plus guère. Les colis arrivent régulièrement. Le vêtement... C'est vrai, j'ai oublié d'en parler.

Tu te rappelles – dame oui, il faut déjà te rappeler ! – ce qu'étaient nos loques l'été dernier. Vers octobre, avec les premiers vrais froids, les Allemands se décidèrent à nous livrer un lot de vêtements, que le commandant français fit répartir entre les plus déshérités.

Ces vêtements étaient naturellement des uniformes militaires. Enfin, quand je dis « uniformes », je ne surveille pas ma plume, car jamais en vérité je n'ai rien vu de plus disparate que ces « uniformes »-là. Ils n'étaient pas allemands, bien sûr ; mais ils n'étaient pas non plus français. Ils étaient luxembourgeois, danois, norvégiens, tout ce qu'on voudra, sauf français. Je suppose que les uniformes français avaient été remis aux Hollandais ; et encore, en choisissant de préférence les grandes tenues de gardes républicains, avec cuirasse. À quelles parades chez la duchesse de Gêrolstein, au cirque Médrano ou au palais présidentiel de Montevideo étaient destinés ces costumes, je l'ignore. Il y avait des dolmans sang de bœuf ou gazon anglais, à soutaches azur, à brandebourgs ou à tresses argent, avec des cols hauts comme ça dans le style 1er Empire, et des broderies et du *dor* partout, des passepoils soufre, des bandes de pantalons mauves... Incroyable ! À l'appel qui suivit la distribution, les bénéficiaires se massèrent dans les premiers rangs, en se disposant de manière à faire hurler au maximum les contrastes. Ce jour-là, au lieu de l'habituel laisser-aller, le garde-à-vous fut de fer, le silence de mort, et tel chef de Baracke arborait un monocle. L'officier allemand, gêné, expédia son affaire ; les rangs à peine disloqués, une parade de cirque sensationnelle s'organisa sur la place d'armes...

J'avais eu de la chance. J'avais perçu, moi, une tenue de chasseur norvégien en drap suédé bien épais, d'un vert bouteille modeste sans chichis ni falbalas. Évidemment, la couleur s'harmonisait mal avec mon béret noir et mon manteau kaki, surtout quand, par grand froid, j'y superposais ma célèbre pèlerine de facteur bleu marine à boutons d'or, que complétaient un chech kaki et un passe-montagne de laine grise reçus de France. Mais j'avais chaud, c'était l'essentiel. Quant aux chaussures, Schmidt nous avait approvisionnés en galoches d'une suprême élégance : épaisse semelle de bois, surmontée d'une empeigne en toile blanche presque imperméable ; que la jambe au-dessus fût enfilée dans un pantalon ou mise en valeur par des leggings ou des bandes molletières, l'effet final était tout aussi heureux.

Encore pouvais-je m'honorer de la plus française des coiffures, un

béret basque. Nombre de crânes ne s'emboîtaient que dans des calots tchèques, kaki, mais de forme très différente des nôtres : surélevés à l'avant, évasés sur la coiffe, bref étranges pour notre goût encore plus qu'étrangers.

Le commandement français, toujours sensible à la philosophie des boutons de guêtre, dut élever d'énergiques protestations contre l'outrage fait à la dignité d'officiers qui, auxquels et dont, car un peu plus tard on nous échangea les belles tenues étrangères contre des tenues de l'armée d'armistice en gros drap de papier buvard. Et le problème du vêtement cessa de se poser jusqu'à la fin ; seul demeura celui de la chaussure.

Pour le coucher, nos premières paillasses étaient remplies, conformément à l'étymologie, de paille. Faire son lit consistait à les taper et les pétrir pour leur rendre leur bouffant. Malheureusement, l'exercice était vain, car la paille initiale, longuement écrasée par des corps polonais (et peut-être, avant, allemands), avait achevé sous notre poids de retourner à la poussière. Les paillasses restaient donc plates comme des galettes, en dépit des poux qui y grouillaient. À la fin, vers le printemps, il nous fut enfin donné de renouveler leur contenu. Seulement, au lieu de paille naturelle, on nous livra un ersatz – hé oui, l'époque voulait ça ; même la paille ne poussait plus. C'étaient de longs rubans de papier rosâtres, rognures de je ne sais quel massicot. Joyeusement, nous brûlâmes la vieille paille et les pauvres bestioles qui s'y croyaient à l'abri ; puis, ayant lavé les toiles de paillasse, nous y enfournâmes les tortillons tout neufs.

La première nuit, sommeil magnifique : la couche était d'un moelleux, je ne vous dis que ça, et les survivants des poux, terrorisés, se terraient en se faisant des enfants. Hélas ! très vite, nous soupirâmes après notre vieille paille. Les poux, n'en parlons pas : ils avaient surmonté leur cataclysme par la surnatalité. Mais l'ersatz d'abord si plaisant, oh ! la la ! Les tortillons de papier se resserraient, se tassaient, s'enroulaient invinciblement en boules, puis en billes qui retrouvaient la dureté du bois originel. Secouer la paillasse ne servait qu'à faire rouler deçà delà la cargaison de billes. Essayer de débobiner un par un les tortillons pour rendre à l'ensemble un peu d'élasticité, autant décrêper mille barbes de rabbins. À la fin, deux écoles de dormeurs se formèrent : les uns secouaient tous les matins leur couche, ou plutôt la lissaient, pour obtenir un tapis de billes à peu

près plan comme un ersatz, encore un, de bat-flanc ; les autres, se gardant au contraire d'ébranler la moindre molécule, se coulaient chaque soir dans le moule de leur corps une fois pour toutes imprimé en position. Dormeur de la race des souches, j'optai pour la seconde école, qui supposait évidemment qu'on n'écrasât point la forme en gigotant sans cesse. Mais, Seigneur, que c'était dur ! En plus, humide d'une transpiration incessamment accumulée ; ce qui, malgré notre jeunesse, nous transformait presque tous en pisseurs de nuit, obligés de se lever des deux et trois fois.

Notre vie matérielle ainsi stabilisée, notre vie sociale elle aussi se coula dans des cadres fixes. D'après les conventions de Genève, chaque camp devait avoir son « homme de confiance », à même de représenter les prisonniers auprès du commandant allemand. « Homme de confiance », le terme est trop beau et trop démocratique pour un colonel. Lui fut donc préféré celui de « chef français du camp » : à l'époque Pétain, le chef se portait beaucoup, ainsi que le patriotisme verbal. Dans les rapports avec Genève, on employait plutôt « doyen », intermédiaire entre le premier et le second.

Le doyen donc, c'est-à-dire le colonel le plus ancien, occupait le sommet d'une pyramide de chefs, chefs de Blocks, chefs de Barackes, chefs de chambres, tous désignés à l'ancienneté, et le long desquels les messages circulaient dans les deux sens, comme en toute armée qui se respecte. Ce qui circulait ? À chaque jour son lot, du plus important au plus ordinaire. Voici comment ça se passait en général. La chambrée est là, occupée à ses affaires, tranquille, normale. Tout à coup la porte, violemment chassée en arrière, s'en va valdinguer contre la cloison ; dans l'ouverture s'encadre l'Iris de jour, un papier à la main (car, bien entendu, le chef de Baracke ne fait pas ses commissions lui-même).

Chœur de la chambre. – La porte !

Un coup de talon la renchâsse ; la Baracke en tremble, les vitres manquent se fracasser.

Iris. – Messieurs, le rapport

Chœur. – On s'en fout !

Iris. – Moi aussi. Les Allemands veulent que... (ou bien : se plaignent que...).

Chœur. – Aux ch... !

Voix aiguë du capitaine B... – On leur coupera les c... !

Chef de chambre. – Messieurs, je vous en prie ! Écoutez le rapport.

X... (à la table). – Deux piques.

Iris. – L'heure supplémentaire de lumière accordée pour Noël doit être rattrapée. En conséquence, l'extinction des feux ce soir est ramenée à...

Chœur. – Les salauds !

Capitaine B... – On les étripera ! On leur arrachera...

Iris. – Un briquet amadou a été perdu. Le rapporter à...

Chœur. – On s'en fout !

Iris. – Du bois a été volé à la Baracke des commandants...

Chœur. – Hourrah !

Chef de chambre. – Messieurs, voyons...

Le doyen disposait d'un état-major plus complexe qu'on ne l'imaginerait *a priori*. D'assez nombreux services fonctionnaient en effet dans le camp, et ils étaient naturellement tous sous le contrôle plus ou moins lâche du colonel. Il y avait d'abord cette C.D.O. dont j'ai parlé ; Schmidt disparu, elle continua d'assumer les distributions diverses, jouant en somme le rôle d'un ministère du Ravitaillement. Plus tard, à la suite d'un scandale assez gratiné, un centre d'entraide se créa, qui...

Un scandale ? Mais oui : pourquoi n'aurions-nous pas eu droit nous aussi, comme toute société, à notre scandale ? Bon, d'accord, je le raconte. Je reprendrai mon fil après.

De temps à autre, outre les colis ordinaires, il nous tombait du ciel quelque aubaine plus ou moins exceptionnelle. Il y en avait d'individuelles. J'ai un cousin à New York. Une excellente idée lui vint un jour, et c'est ainsi que je reçus à l'improviste un riche colis américain. J'ai appris voici quelques années qu'il m'en avait envoyé un assez bon nombre ensuite ; mais les autres, sauf peut-être un encore, étaient passés à l'as – je ne sais qui était l'as ; je le soupçonne seulement. Une autre fois, d'Algérie, une amie m'expédia de bonnes choses...

Il y avait aussi des envois collectifs, certains fort importants. Un jour, c'est quarante kilos de café vert qui arrivent du Brésil ; un autre jour, une quantité respectable de dattes, riz, lentilles, lait condensé, etc., dont l'expéditeur est un M. Fumaroli¹, d'Alexandrie (Égypte), inconnu de tout le monde. Destinataire : le doyen, sans autre précision nominale. Il était clair que ces arrivages, qui, sans être réguliers, se répétaient, provenaient de collectes et étaient destinés non

spécialement au colonel Vendeur, alors doyen, mais à nous tous par son honnête entremise.

Si considérables qu'ils fussent, il eût été absurde de les répartir entre nous suivant une égalité simpliste. Quarante kilos de café, partagés en trois mille, ne font jamais que 13,333 grammes par tête de pipe. Mieux valait concentrer la manne sur un groupe plus réduit, en établissant un tour ou en calculant des compensations équitables.

Or au bout de quelque temps, l'un d'entre nous, un simple lieutenant qui s'appelait, il y a de ces rencontres, Alexandre, s'aperçut que ces messieurs du P.C. opéraient de curieuse manière la répartition des colis d'Alexandrie. Les détails de l'histoire nous entraîneraient loin. Disons seulement que par exemple le P.C. fleurait bon tous les matins le vrai café au lait. Bien sucré. Le scandale fut énorme. Vendeur dut céder, et un organisme nouveau, le Centre d'entraide, eut désormais pleins pouvoirs pour organiser les répartitions. Il devait jouer plus tard un rôle considérable dans le camp, ne laissant qu'une place mineure à la C.D.O. et fonctionnant comme un ministère de l'Économie et des Finances. Nous verrons cela le moment venu. Pour l'instant, je me contenterai de nommer, dût leur modestie en souffrir, les trois lieutenants de la base qui le fondèrent, l'organisèrent et le développèrent : outre Alexandre, Glotin et Prual².

Un mot sur le colonel Vendeur, que cette affaire éclaboussa fort vilainement. Je crois que c'avait été un brave soldat ; mais, nous l'avons remarqué à propos de Juin, la valeur militaire ne marche pas nécessairement de pair avec une éthique très scrupuleuse. Vendeur passait, à tort ou à raison, pour franc-maçon. Voilà peut-être pourquoi il dut fournir tant de gages à Pétain et aux Allemands et attendre si longtemps avant d'être rapatrié : il ne rentra qu'au début de 43, alors que ses deux prédécesseurs, Andréi et Gruyer, n'avaient eu chacun que six mois à avaler pour obtenir leur récompense.

Quand Vendeur prit son commandement, il fit la tournée des chambres. Dans la mienne, peut-être parce qu'il me connaissait un peu³, j'eus l'honneur d'être son interlocuteur privilégié.

– Aaaaaaaaah ! mon petit, fit-il en escaladant et redégringolant la gamme le long de ces mots, avec l'accent pathétique qu'il affectait dans ses discours les plus ordinaires ; il appelait « mon petit » même qui lui mangeait la soupe sur la tête. Mon petit, reprit-il après une pause lourde de sous-entendus, et pour mieux les faire entendre, il

levait les yeux vers le ciel, mon petit, son ton avait plongé dans la confiance, ah ! si vous saviez !

L'œil au ciel de nouveau, et le hochement de tête consterné, et la lippe... Je n'ai jamais su ce que j'aurais su si j'avais su ; mais qu'est-ce que ça devait être, la gestion de ses prédécesseurs, si la sienne à venir était un modèle d'intégrité !

Cependant ses deux mains avaient happé l'une des miennes, je ne sais laquelle, elles y collaient par-dessus et par-dessous, elles la malaxaient, la mastiquaient si chaudement qu'elle commençait à fondre. Enfin il la lâcha, se retourna et s'en fut, entouré de son état-major, branlant toujours le chef d'un air qui, ah ! la la mon petit !

Quand il fut rapatrié, en février 43, il emportait sous le bras une adresse de dévotion à Pétain en notre nom à tous. Pour des raisons que j'ignore, il dut attendre jusqu'à octobre l'honneur de la remettre en mains propres au destinataire⁴. Il lui restait quand même, avant le débarquement, huit mois pour devenir un grand résistant de la première heure.

Ce qu'il devint.

C.D.O. donc, et Centre d'entraide. Il y avait aussi la poste, bien entendu, que tenaient les Allemands, mais qui ne fonctionnait sous eux que grâce à un groupe français très efficace. Il y avait le service médical, que les Allemands ne coiffaient que pour la forme. Très tôt se constitua une université, autour de laquelle gravitait un véritable ministère de la Culture. Un théâtre fut monté. Et puis, mille associations poussèrent, se développèrent, foisonnèrent, rivalisèrent, dépérèrent pour faire place à d'autres. Cela allait du club échiquéen à l'amicale des cheminots, au groupement des instituteurs ou à la fraternité basque : pour qui veut se rassembler, tout est bon prétexte. Je me souviens qu'il exista une société des Yconnais : entendez, les habitants de l'Yonne. Pour moi, ayant enseigné avant la guerre, pendant deux ans, à Avignon, je fus d'autorité naturalisé comtadin, et je fis un jour à mes compatriotes un laïus éblouissant sur la Cité des papes. Je n'avais pas l'accent, mais en compensation je pastichai... Giraudoux, dont le rapport avec la chose ne semblait pas évident – on s'amuse comme on peut !

Il va de soi – voir Flament – que le monde catholique s'était hâté de monter ses solides charpentes. Peu nombreux, les protestants n'en avaient pas moins leur église, et fort active. Je n'ai pas entendu parler

d'une « structure » juive spécifique, on se demande bien pourquoi...

J'allais oublier le sport ; mais je n'oublie pas, je réserve seulement pour plus tard des institutions comme le Journal parlé, le Cercle Pétain et les Groupes Liberté. Tout ce que je veux pour l'instant, c'est faire surgir en panorama le réseau vasculaire extrêmement dense et ramifié de notre grand corps, un corps que gouvernait dans l'ensemble – dans l'ensemble seulement ! – le P.C. du doyen. Masse informe et gélatineuse dans les premiers temps, nous étions devenus un organisme fort bien articulé et différencié. Finalement, notre ruche vivait et s'administrait seule. L'apiculteur, du dehors, se contentait de la surveiller. Tous les jours, il comptait ses abeilles, ses *Stück* (alias « morceaux, pièces, unités »), comme il disait, pour vérifier qu'il n'en avait pas perdu. De temps à autre, assez souvent quand même, il fouillait, pour voir si tout était en règle. À part cela, nous ne le voyions pratiquement pas.

Tu veux, mon enfant, que je te parle maintenant des appels et des fouilles ? Soit. Dans l'ordre.

Tata-ta-ta...

Mais je suis incorrigible. Une nouvelle fois, je suis parti trop vite. Une nouvelle fois, dans ma hâte d'abrégé, j'ai oublié la règle d'or de tout récit sur la captivité : pour raconter A, il faut d'abord expliquer B, qui ne s'éclaire lui-même que par C, lequel se divise en C, C », etc. Vouloir aller droit au fait, c'est se condamner à couper incessamment le récit d'infinies parenthèses ; moyennant quoi la chose la plus simple devient un bout de sparadrap qui colle à un doigt, on le secoue, il se colle ailleurs...

Ta-ta-ta-ta, c'est le clairon qui lance aux quatre vents ses notes allègres pour appeler, heu, à l'appel, justement. Je dis clairon : il s'agit en réalité, comme toujours, d'un ersatz, à savoir un cornet à piston aux sons aigres et hachés. Mais bien qu'ersatz, il est, monsieur, français, et abstenez-vous de ricaner. Intégralement français, lui, le bonhomme qui souffle dedans, la musique qu'il mitraille, et les paroles qui se cachent derrière. Ainsi est attestée la victoire majeure que le chef français du camp et son esprit remportèrent sur le commandant allemand et sa lourdeur : au terme de rudes négociations, toutes les sonneries furent enfin rendues à la France. Toutes, sauf, pour des

raisons que j'ignore, l'extinction des feux, demeurée allemande. Au lieu donc de goûter le soir l'air bien connu, si souriant et spirituel, « qu'est-ce qui t'a fait ça, ma fille, etc. », nous continuions d'être offensés par une espèce de mugissement plaintif, ronflant dans une trompe épaisse, gémissement nostalgique qui semblait accourir, porté par le vent des steppes, depuis les tristes fonds de la plaine germane. Ce qu'il disait, cet air allemand, nous le savions :

« *Mädchen, mach die Beine breit, es folgt der letzte Stoss !* » à savoir : « Jeune fille, écarte tes jambes... » Mais je n'ose poursuivre la traduction, tant la pesante cochonnerie germanique répugne à la saine gaieté française. Dix minutes après, si les lumières n'étaient pas éteintes, de lourdes bottes ébranlaient le chemin de rondins, un doigt léger tapait à la vitre : « *Licht aus !* » L'écho en chœur répondait : « Ta gueule ! » Ou bien une voix douce : « Je t'emmerde, mon ange ! » La suite variait. Quelquefois la porte s'ouvrait sur une massive silhouette verdâtre, qui acceptait une cigarette et en remerciement affirmait d'un ton pénétré : « *Krieg Schweinerei* » et même, sans joie du tout : « *Morgen nach Russland !* » Ou bien au contraire... Mais revenons à nos moutons.

Sauf le soir donc, les sonneries étaient françaises, et jouées par un soldat français. On l'appelait Chariot. C'était un Ch'timi, apparemment pas très fûte-fûte, mais têtu comme une mule, ainsi que se doivent d'être Bretons et Flahutes. Il aimait son cornet d'une amour non pareille. Du jour où il reçut l'ordre d'en jouer, il en joua, en rejoua et en remit : non seulement pour l'appel et la soupe, mais – le chef français du camp avait quand même dû l'y pousser au nom de la virilité nationale – pour le réveil, lequel avait lieu officiellement, sauf erreur, dans les 6 ou 7 heures du matin. En plein hiver poméranien, je vous demande un peu ! Et pour quoi faire ? Sauf les hommes de jour chargés d'aller quérir le jus, tout le monde à ce moment-là plongeait dans la béatitude d'un sommeil où la misère s'évanouissait – je dormais souvent des dix heures par nuit.

La première fois que Chariot nous sonna le réveil dans les oreilles, nous crûmes que le ciel nous dégringolait sur la tête :

Soldat, lève-toi, soldat, lève-toi...

On imagine le concert d'imprécations. « Les salauds, sont malades ces types-là, nous feront crever, dans notre faiblesse c'est un crime, et

c'est pas les Boches, hein, c'est les Français, encore pires qu'eux... » Et le capitaine B..., déchaîné comme d'habitude, clamait de sa voix aiguë qu'il faudrait leur casser la g... Il nous fallut bien une demi-heure de vociférations pour nous rendormir.

Le lendemain, nouvelle aubade, et le surlendemain, et le jour d'après. Les choses alors se gâtèrent pour de bon. D'un côté, des plaintes vigoureuses montèrent hiérarchiquement jusqu'au colonel ; mais, parallèlement, certains s'en prenaient droit à Chariot. Un commando parti de notre chambre réussit à barboter son instrument. Il le garda plusieurs jours, mais dut bien finir par le rendre. Pour se venger, Chariot alors s'en vint sonner tous les matins, et en fantaisie, juste contre nos vitres. Je ne sais plus comment l'affaire s'arrangea ; mais bien entendu elle s'arrangea. Ce fut un de ces innombrables incidents dont notre temps était tissé. Ô adultes semblables à des enfants !

Et pendant que j'en suis à Chariot... L'anecdote que je vais conter n'a aucun rapport avec mon propos, mais elle est brève, et je ne pourrais pas la caser ailleurs. D'accord ?

Charlot avait fait copain-copain avec un soldat allemand de la garde à qui il enseignait le français, moyennant, j'imagine, de robustes compensations. Un jour, tournant le coin d'une Baracke, je tombai sur lui et son élève, tous deux les fesses dans le sable, au bon soleil, le dos à la Baracke qui les protégeait du vent et des officiers allemands. L'élève, son flingue entre les cuisses, répétait docilement la leçon du maître, que celui-ci prononçait dans son langage – on est Ch'timi ou on ne l'est pas. Cela donnait quelque chose dans ce genre (je ne garantis pas l'exactitude) :

Charlot. – R'pète apro mi, mon gâs : j'sis... eûn' têt'... eûd' caûchon !... J'sis... eûn' têt'... eûd' côn !

Et l'autre, confiant, répétait, en surajoutant l'accent tudesque au ch'timi : « J'zis..., etc. » Jeux innocents.

Pour en arriver donc à l'appel, c'est Chariot qui le sonnait. Ce *ta-ta-ta-ta*, ah ! je l'ai encore dans l'oreille, avec l'exaspération qui chaque fois renaissait, toujours la même. On sait comment les âniers, en pays arabe, entretiennent soigneusement une plaie à la hanche de leur bourricot et y piquent leur bâton pour mieux faire obéir la bête. Le *ta-ta-ta-ta* éclatant à l'improviste, pour moi c'était cela : le bâton piqué dans la plaie. C'est que ça a duré cinq ans, la petite plaisanterie,

cinq ans à raison de deux fois par jour, quelquefois trois, sinon quatre, exceptionnellement une les dimanches de bonté (ou de permission pour ces messieurs...) Total, au bas mot, trois mille cinq cents *ta-ta-ta-ta, ta-ta-ta, taratatâtêê-re*. Trois mille cinq cents fois la musiquette, avouons qu'il y a de quoi devenir enragé.

Je suis en train de me promener avec un ami au fond du Block IV, là-haut, en direction des bois, tout au bout du camp. Nous reconstruisons le monde, nous analysons les opérations militaires, nous bavardons au hasard ; nous avons presque oublié les barbelés. Tout à coup : *ta-ta-ta-ta...* Un gros soupir : « Bon, allons nous faire compter ! » Nous avons un quart d'heure devant nous pour regagner notre Block et nous ranger *bar zink*. Pas besoin de nous presser, mais... Ou bien je suis dans la salle de travail, en train de préparer une conférence, de réfléchir ; là encore, j'ai presque oublié où je suis. *Ta-ta-ta-ta...* « Ah ! les vaches ! » Ranger les papiers, se lever... Et ceux qui flemmassent encore au lit, et ceux qui sont à leur toilette, ou à un cours : *ta-ta-ta-ta*, « non, je vous jure... ».

Quand nos rapports avec nos gardiens étaient au beau, l'appel avait lieu à heures à peu près fixes, 11 heures et 3 heures, mais avec une élasticité suffisante pour menacer tant l'avant que l'après et rendre aléatoire tout emploi du temps. Quand quelque chose n'allait pas ou que nous n'avions pas été sages, un troisième appel sonnait, voire un quatrième. Ou bien, au lieu de durer un quart d'heure, il se prolongeait une heure ou plus. La plus belle trouvaille : deux appels en un. Cela n'a l'air de rien, mais quand l'appel a lieu sous la neige ou la pluie, il y a plus agréable. Je ne me rappelle que deux ou trois fois où il tombait de telles trombes d'eau qu'in *extremis*, l'appel fut quand même décommandé, ou eut lieu dans les chambres.

En soi, l'opération était simple. Nous nous rangions en colonnes *bar zink* juxtaposées, une colonne par Baracke, et les quatre chambres de la Baracke l'une derrière l'autre. Quelques sentinelles en armes se postaient aux points stratégiques ; les soldats compteurs remontaient le long des rangs, un peu en avance sur le passage de leur officier devant la Baracke ; quand il arrivait, ils lui annonçaient leur chiffre, tant de « *Stück* ». « *Stimmt* », « ça colle ». Ou bien ça ne « *stimmt* » pas, alors on recompte, on se trompe, on recommence... Nous avons baptisé l'un des compteurs Inaudi, à cause de sa virtuosité ; mais c'était une exception. plus souvent, on avait affaire, l'officier inclus, à

de gros balourds qui parvenaient mal à multiplier par cinq le nombre *n* de rangs, soit une quinzaine, en tenant compte que le dernier n'était que de trois, mais que le chef de Baracke était en plus, et deux malades et un puni de prison en moins. Un certain appel est resté célèbre dans nos annales. C'était à Arnswalde, dans notre second camp, où les Blocks n'étaient pas isolés, mais rassemblés tous ensemble sur le terre-plein, le doyen et son interprète au milieu. Comptage, recomptage : ça ne *stimmt* toujours pas. Au bout d'une demi-heure ou plus de ce cirque, l'interprète français, mon bon ami Pierre Robin, finit par s'impatientser, prend l'affaire en main, et enfin découvre que les deux *Stück* manquants sont le doyen et lui-même : l'officier allemand les avait oubliés.

J'ai réservé pour le salut un développement spécial, car il le mérite. Très important, le salut ! Réglementairement, à grade égal, l'officier prisonnier salue le premier, et l'autre répond ; à grade supérieur, c'est le prisonnier qui reçoit le salut. Nous étions fort chatouilleux sur ces règles de courtoisie ; et, tout bien réfléchi, nous n'avions pas tort : elles préservaient notre dignité.

Or, un beau jour un colonel allemand dont j'ai déjà parlé, Neumann, prétendit, en prenant son commandement, que dans les limites du barbelé tout officier allemand, fût-il simple *Son-derführer*, était investi par délégation de son autorité propre, à lui Neumann ; en conséquence, tous les officiers français lui devaient le salut. Toutefois, par faveur spéciale et assez illogique, il exceptait les officiers supérieurs de cette règle. La chose fit un foin de tous les diables : protestations, références à la convention de Genève, refus d'obéir, prison pour les récalcitrants... Nous avons dû finir tout de même par obtenir satisfaction, au moins quand Neumann s'en alla, car on revint aux pratiques précédentes.

À l'appel, cela donnait un jeu de saluts d'autant plus complexe que, dans l'armée allemande, on est pour le moins dix fois plus poli que dans l'armée française, à en juger par le nombre de fois où la main saute à la visière. Nous avons vu un jour la Fouine saluer à répétition l'un de ses supérieurs, comme une poupée mécanique, et avec plongées du thorax, tant et tant de fois qu'à la fin, l'autre, de la main, lui rabattit le bras le long du corps, et dut même le refaire – devant nous tous rassemblés, parfaitement.

Si le colonel allemand se présentait en personne, ce qui était rare,

le colonel français, doyen ou chef de Block, saluait naturellement le premier après nous avoir mis au garde-à-vous. Sinon, il attendait ostensiblement le salut du lieutenant ou du capitaine allemand qui venait recevoir l'appel ; son interprète cependant, n'étant que lieutenant, saluait le premier. Puis, repos. Puis, tournée des Barackes par l'officier allemand ; devant chacune, garde-à-vous, salut de l'Allemand, réponse du chef de Baracke français. Les choses alors se compliquaient. Inaudi ou un de ses collègues surgissait en courant, se collait au garde-à-vous devant son chef en saluant et hurlant son chiffre de *Stück* (oui, tout ça en même temps), et bien entendu l'officier lui rendait son salut. Si ça *stimmtait*, re-échange de saluts, puis de nouveau avec le chef de Baracke, en adieu ; et à la Baracke suivante. Si ça ne *stimmtait* pas, il y avait quand même le re-échange de saluts entre les deux Allemands, dans l'échec, avant que le compteur recommence son travail, et revienne re-saluer, et se refaire re-saluer, et le même jeu ainsi jusqu'à l'accord final. Ne restait alors que l'ultime salut au chef de Baracke avant de passer à la suite.

Plus, naturellement, le salut ultra-ultime au chef de Block dans l'ultime garde-à-vous universel avant le « rompez les rangs ».

J'ai omis un détail intéressant, qui aurait fait plaisir à de Gaulle. Depuis que le commandant allemand du camp, que nous appelions l'Amiral, avait inauguré le geste, l'officier allemand, après avoir salué, tendait la main au chef de Block, qui la lui serrait. Kollaboration, n'est-ce pas... La première fois, il y eut des grondements sur les rangs ; puis le geste entra dans les mœurs, et il y resta, comme nous le verrons, jusqu'en 42.

Tel était l'appel ordinaire. J'ajouterai que nous nous y rendions un peu comme les familles vont au cinéma de quartier : en pantoufles et à l'aise. Coiffés certes, mais ne portant par exemple qu'un short sous la capote si le temps y invitait. En attendant l'arrivée de l'officier allemand, ça papotait, ça fumottait, ça chahutait ; les intellectuels sortaient un bouquin. Même au moment du garde-à-vous pour comptage, les pipes ne faisaient que se cacher au creux des paumes. Puis ça recommençait à jouer : comme des gosses à l'école. Ici se mimait un combat singulier, pan un faux coup de poing, ouille je tombe ; et de rire. Là une passe de, sauf votre respect, baise-couillon était en cours. Spécialiste et grand champion, un nommé L... Vous êtes là à votre place, tranquille, dans la lune peut-être. Tout à coup, toc,

toc, toc, un index discret vous tapote l'épaule droite. Machinalement, vous tournez la tête de ce côté. Rien. Votre voisin de droite est occupé à autre chose. Derrière ? Rien non plus, aucun signe d'intelligence de personne. Vous vous retournez du côté gauche. Parbleu ! Cette andouille de L... est là à portée, non pas tout contre vous, mais à une ou deux places de distance : il s'est glissé derrière vous, vous a rapidement tapoté l'épaule opposée, et hop, le revoici à sa place, innocent, et c'est vous qui avez l'air idiot. Quel con, ce type ! Vous l'interpellez. « Hein ? Quoi ? Moi ? » L... tombe de son haut... Le temps passant, l'animal avait perfectionné le jeu ; grâce à des complices, qui touchaient la victime à sa place, il lui arrivait de faire mine de se laisser surprendre, alors qu'il n'était pas le vrai coupable. Un bon rire alors : « Je t'ai bien eu, hein ! »

N'empêche que quand ça se répète pendant des mois, on devient enragé. À Arnswalde, où nous habitions une caserne à étages, un certain capitaine au crâne chauve comme un œuf, qui logeait au premier, ne pouvait pousser la tête hors de sa fenêtre sans qu'il y vînt s'écraser, sur la surface lisse, tombant de l'étage supérieur, une goutte d'eau. La première fois, Kanut rit ; mais j'entends encore, à la dixième ou cinquantième, le « ah ! merde ! » excédé qui lui monta du fond des entrailles. Le jeu de « baise-couillon » avait fini par produire le même effet que la goutte sur le crâne. Je crois que les derniers à le pratiquer furent un père et son fils qui, mais oui, se trouvaient ensemble dans notre camp, et qui, pour le chahut, étaient champions. Il faut dire que c'étaient de joyeux numéros. Un jour que le fils, apprenant le mariage d'une cousine, s'en étonnait pour quelque raison, son père, en se tordant, lui lança : « Oui, mon vieux, elle a fait ça sans toi ! » Et pour illustrer le sens de « ça », il faisait le pan-pan du tirailleur, poing droit fermé tapant la paume gauche.

Un jour, c'est à l'officier allemand que nous fîmes une bonne blague ; si je ne me trompe, la victime était la Fouine, le chef des censeurs, spécialiste aussi en laïus moraux. Cela se passait à Arnswalde ; le cérémonial y différait quelque peu de Gross-Born. Les quatre Blocks étaient, comme je l'ai dit, présents tous ensemble dans la cour, chacun rangé de front et les quatre formant le carré. Nous étions toujours *bar zink*, ce chiffre semblant inhérent à la nature militaire allemande, mais cette fois en ligne, par files de cinq, non en colonne, par rangées. Ainsi le compteur avait-il à passer en revue,

pour chaque côté du carré, un front ininterrompu de plus d'une centaine d'hommes, chacun tête de file de cinq au coude à coude. C'était un officier qui comptait, et non plus un simple pioustre. Comme nous l'avait déclaré avec émotion le colonel Vendeur : « Je ne sais pas si vous voyez la différence. Moi, je la vois. » Ces précisions sont nécessaires pour faire comprendre la suite.

Ce jour-là donc, à peine la Fouine avait-il commencé sa revue, du pas lent qui s'impose à qui veut compter avec soin, en s'aidant de l'index pointé, qu'il sentit tous les yeux se fixer sur sa braguette et n'en plus décoller ; même les hommes du fond des files déplaçaient discrètement la tête pour apercevoir la fameuse braguette. Cependant les visages, grâce à une lèvre mordue, à un sourcil haussé ou froncé, à un œil écarquillé, reflétaient horreur, stupéfaction, indignation, dégoût, ou rire difficilement réprimé. Cela dans un garde-à-vous irréprochable qui interdisait le moindre incident, prétexte à interruption. Ainsi, condamné à poursuivre, l'homme seul qui s'avavançait sur le front des troupes sentait peser sur sa braguette le regard de plus d'un millier d'yeux qui avaient l'air d'en voir, des choses ! Il rougit, il verdit, il retint un geste de vérification évidemment indigne devant tant de monde. Bref, il subit héroïquement jusqu'au bout son calvaire.

Ai-je besoin de préciser qu'il n'y avait rien de particulier ce matin-là à la braguette du *Sonderführer* Rüscher, très correctement boutonnée et sans souillure ?

Une autre fois, notre Frégate, plus chaloupante que jamais, arriva boudinée dans un uniforme flambant neuf, dont la courte vareuse soulignait par son retroussement le débordement des fesses. Ce ne fut pas prémédité : un *oh !* admiratif s'éleva des rangs. Offusqué, l'autre stoppa et, grommelant, roulant ses gros yeux, oscillant sur place, voulut marquer par ce mécontentement visible ce qu'avait d'indécent pareille manifestation. Aucun enseignant ne me démentira : il ne pouvait rien trouver de mieux pour déclencher le vrai chahut. Je me rappelle un professeur de physique, quand j'étais potache, qui lançait à toute volée des phrases sensationnelles : « On-remplit-d'eau-un-tube-complètement-jusqu'à-la-moitié » ou « par-conséquent-donc-évidemment-bien-sûr-je-répète », tout d'une seule émission de voix. Alors nous rugissions, alors il s'arrêtait net, s'immobilisait en murmurant pour lui-même : « C't'intolérable ! » Mais il avait de la

craie jusqu'au bout du nez, et le fou rire nous écrasait sur les tables.

Ce fut pareil pour la pauvre Frégate. Son indignation déclencha des sifflements ironiques. Il voulut repartir de l'avant, et ce fut un *ah !* de soulagement. Outragé, il fit demi-tour et s'éloigna ; des supplications comiques fusèrent alors de toutes parts : « Revenez, m'sieu, revenez ! »

Je me demande ce que faisaient pendant ce temps-là les sentinelles dans les miradors. Nous n'y pensions pas. Tripotaient-elles comme à l'ordinaire le mécanisme des mitrailleuses ? Des potaches, voilà ce que nous étions ; et que notre situation fût néanmoins à chaque instant au bord du tragique n'y changeait rien. Je plaisante de ces appels, mais le jour glacial où, pour quelque raison, la cérémonie n'en finissait pas et où le petit T... tout à coup s'évanouit, la plaisanterie était loin. Et les déportés savent mieux que moi, en la matière, ce que parler veut dire.

Une autre scène encore me revient en mémoire. C'était à Arnsvalde, et une fois de plus ça ne *stimmait* pas, il manquait un *Stück*. Comptages, recomptages, soldats verts qui galopent, qui piquent leur garde-à-vous, qui saluent et crient un chiffre... *Stimmt nicht*, les têtes à casquettes, au centre du carré, se concertent, branlent négativement ; en vain le bon Robin compulse des papiers, va de l'un à l'autre. Un *Stück* a mystérieusement disparu, et ce n'est pas une évasion.

Cependant, depuis quelque temps, des notes de flûte, incongrues et même saugrenues dans cette agitation, s'égrenaient quelque part et venaient s'éteindre railleusement au milieu de la cour. C'était un petit air qui commençait, s'arrêtait, reprenait... Non, rien à voir avec *La Grande Illusion*. Quelqu'un des officiels finit par s'en aviser ; et enfin on vit sortir du Block II, encadré par deux soldats verts, le coupable : Louis Rolland, en littérature Louis Francis, prix Renaudot 1934, qui, trop occupé à souffler dans sa belle flûte d'argent, n'avait pas entendu l'appel et était resté dans les combles à s'exercer. C'est à cause de lui, le *Stück* manquant, que nous poireautions depuis une demi-heure. Il faut dire que l'apparition entre ses deux anges du toujours digne et imposant Rolland, flûte à la main et calot enfoncé à son habitude bien droit jusqu'aux oreilles, déclencha l'hilarité générale ; notre camarade lui dut sans doute d'échapper aux rigueurs d'un juste châtiment.

Deux appels ordinaires par jour, cela ne va pas au-delà du simple dérangement ; mais il suffit d'un rien en plus pour rendre la corvée

envahissante, hacher le temps disponible et détruire toute possibilité d'activité. Or nous avons un besoin vital d'activité. On se figure souvent que nous ne savions comment meubler notre vie. On nous voit jetés pour ainsi dire sur le sable et attendant, inertes, pendant cinq ans, que ça finisse. S'il en avait été ainsi, nous serions tous devenus fous. En réalité, au niveau de l'existence effectivement vécue, nous étions occupés et suroccupés, justement pour masquer le vide de nos profondeurs. Notre impatience à pousser le temps en avant n'en était pas moins vraie, mais, secrète, elle n'affleurait que par des formules faussement banales, du genre « vivement ce soir qu'on se couche ».

Il ne fallait surtout pas plonger le regard sous les apparences. Il fallait jouer le jeu en ayant l'air d'y croire. « Ici, disait un de mes camarades, on ne tue pas le temps, on l'assassine. » C'était la vérité même à oublier, et pour y parvenir il fallait accrocher notre vie à des centres d'intérêt assez puissants pour faire illusion. Or les dérisoires *ta-ta-ta-ta*, quand ils se multipliaient trop, non seulement nous empêchaient de pratiquer nos activités favorites, mais en dénonçaient le néant. Pour ne prendre qu'un exemple superficiel, quel goût aurait une partie de bridge constamment hachée d'interruptions ?

À un certain moment, le colonel Neumann, dit Neuneu, toujours lui, se mit en tête d'obtenir de nous des appels militairement corrects. Plus de shorts ni d'espadrilles, mais une tenue complète, capote et vareuse, ou capote sans vareuse, ou vareuse sans capote suivant les ordres. Cette simple obligation de s'habiller pour l'appel nous massacrait l'existence, d'autant que c'était aussi l'époque, en raison des sanctions Giraud⁵ des appels triples ou quadruples, et jamais inférieurs à une demi-heure ou trois quarts d'heure. *Ta-ta-ta-ta* : il est, mettons, 9 heures moins le quart, pour l'appel à 9 heures. À 10 heures moins le quart, tout est terminé, on s'est remis à l'aise. Admettons qu'il n'y ait pas d'autre appel le matin. Le temps de se rendre à la salle de travail, de se concentrer et d'attaquer, combien de temps reste-t-il avant la soupe de 11 heures ? À condition, bien sûr, de n'être pas l'homme de jour, auquel cas les corvées diverses dévoreraient tout l'intervalle. De même l'après-midi, avec un appel à 2 heures et un autre à 4, avec les corvées éventuelles de vaisselle, de balayage, etc., que reste-t-il ?

Bon, suffit pour les appels. Il y aurait bien des choses encore à dire. Passons. Passons même sur les appels nominatifs, où nous

défilions individuellement devant l'Allemand en lui présentant nos *Plakettes*, nos plaques matricules en zinc ou en aluminium, que nous devons porter constamment, suspendues par un cordonnet autour du cou. Venons-en tout de suite aux fouilles, comme promis.

Je ne parlerai pas des quelques fouilles au corps, et à nu, qu'ont eu à subir des évadés, ou des isolés qu'on expédiait à Lübeck. Le fait a tout de même été exceptionnel, et j'ai coupé pour ma part à cette humiliation. Je m'en tiendrai aux fouilles collectives qui, elles, étaient monnaie courante. Avec les appels, elles représentaient au fond la seule intrusion du monde allemand extérieur dans notre microcosme entièrement clos sur lui-même, à l'intérieur de sa frontière barbelée.

Depuis Molière, on sait qu'il y a fagot et fagot. La fouille type Gross-Born diffère notablement de celle, ou celles, type Arnswalde. À Gross-Born, un tel capharnaüm s'accumulait dans les Stubes, et le territoire extérieur était si étendu qu'on pouvait dissimuler où on voulait tout ce qu'on voulait. Quelle inspection aurait réussi à contrôler efficacement les écuries d'Augias ou des hectares de sable ? D'où le caractère obligé de toutes les fouilles. On voyait arriver la compagnie de garde. « Bon ! C'est pour qui ? » Pour la Baracke numéro tant (car même le Block entier était trop grand pour une fouille). Les soldats alors établissent un cordon autour d'elle et d'une zone de terrain par-devant. « *Alles raus mit Gepäck !* », « Tout le monde dehors avec les bagages ! » Pendant que nous évacuons, on apporte des tréteaux, les fouilleurs se disposent derrière, et nous passons comme à la douane ; j'ai déjà décrit le système. En attendant leur tour, ou après, en attendant de regagner la Baracke, les victimes résignées campent sur le sable ; ainsi vautrées près de leur pitoyable bagage, elles figurent assez bien le coin le plus sordide du marché aux puces. Cependant, d'autres équipes allemandes visitent la Baracke abandonnée ; leur principale besogne consiste à sonder doubles cloisons et planchers pour y trouver soit une cache, soit, surtout, un départ de tunnel.

À Arnswalde, c'est à la fois plus compliqué, c'est-à-dire plus varié, et plus croustillant ; comme à Hollywood, il faudrait distinguer les films de catégories A, B, Q, etc. Pour ne pas nous perdre dans l'infini du réel, nous nous contenterons de la catégorie A ; suffira d'extrapoler en simplifiant pour les catégories inférieures. La catégorie A, c'est le grand tralala, tout un déploiement de forces appliqué à un Block

entier (je ne crois pas qu'on soit jamais allé jusqu'à l'ensemble du camp d'un coup) ; une offensive minutieusement préparée, qui doit frapper comme la foudre et obtenir des résultats décisifs sur des points essentiels.

Nous sommes à l'appel. On a fini de nous compter. Ça *stimmt* ; pourtant les officiels, tant allemands que français, continuent de se baguenauder au milieu de la cour. Tout à coup, « ah ! », une clameur de soulagement ironique monte de nos rangs ; quelquefois même des applaudissements, comme au théâtre quand le rideau se lève : une section, ou demi-section, de la compagnie de garde vient de pénétrer dans nos barbelés. Je n'ai pas conservé souvenir d'entrées au pas de l'oie ; sinon, j' imagine l'intense rigolade. Les soldats ne sont même pas, je crois, au pas cadencé. Pioustres en corvée, ils s'en vont, le stylo à la bretelle et traînant la godasse, se planter aux issues du Block victime et aux divers points stratégiques qui leur ont été désignés. Sur leurs talons cahote sans hâte une charrette du type poméranien, aux ridelles en V, tirée par une rosse mélancolique que mène un placide charretier en uniforme. Dans nos rangs, les spécialistes en jardins se préparent : dès qu'ils le pourront ils fonceront cueillir au vol, sous la queue du cheval, un crottin bien tiède, engrais précieux. Quand la fouille est de catégorie B ou C, il n'y a pas de crottin en perspective ; la charrette et son attelage sont remplacés par un certain nombre de grandes caisses rouges que transportent deux à deux des soldats – je ne me rappelle plus très bien si elles étaient munies de brancards amovibles, ou seulement de poignées. J'opterais plutôt pour les brancards, on comprendra bientôt pourquoi.

Enfin, en queue et dans un aimable désordre, se présentent les fouilleurs patentés de l'Abwehr. Lors des très très grandes occasions, aux officiers de ces messieurs, s'ajoutent deux ou trois civils, gabardine grise et feutre vert agrémenté d'un blaireau : la Gestapo. Malheur à nous, qui allons subir la visite de ces spécialistes ultra-compétents ! On ne dérange pas pour rien de telles personnalités : si elles ne trouvent pas les postes de radio clandestins qu'elles sont venues chercher, elles se vengeront sur autre chose ; la variété du *verboten* permet de remplacer la qualité des objets saisis par leur quantité, l'essentiel étant que les caisses ou la charrette débordent.

J'ai l'air de plaisanter : j'en ai aussi la chanson. Certes tous ceux qui avaient quelque chose d'important à cacher éprouvaient un petit

pincement au cœur quand ils voyaient arriver les guignols. Mais, en fait, aucune fouille jamais n'a atteint son but. Pour une bonne raison : nous étions toujours avertis d'avance, non seulement qu'il allait y avoir une fouille, mais qu'elle aurait lieu tel jour à telle heure dans tel Block. Nous, c'est-à-dire si pas tous les prisonniers avec cette précision, du moins ceux que leurs activités clandestines exposaient particulièrement. Au plus, s'est-il produit quelques erreurs sur le Block visé, mais aucune sur l'imminence de la visite.

Dès lors, rien n'était plus simple que de préserver ce qu'on désirait : il suffisait de le prendre avec soi en descendant à l'appel. Mon vieil ami Pagosse, qui rédigeait les bulletins de la radio clandestine dont il prenait l'écoute, doublait de volume, bardé qu'il était de papiers compromettants. D'autres portaient sous leur capote leurs vêtements civils. Moi, en général, c'était moins grave : j'avais seulement la jambe raide, car ma fameuse canne-siège, enfoncée dans mon pantalon, m'empêchait de plier le genou.

Chose stupéfiante, que je n'ai jamais comprise, pas une fois à Arnswalde les Allemands ne pensèrent à nous fouiller dehors. Pourquoi ? La meilleure explication est peut-être, comme toujours, la plus simple : ceux qui nous gardaient n'étaient pas des aigles.

Naturellement, certains objets étaient trop encombrants pour être emportés sur les rangs ; mais comme nous savions en général quel Block était visé, tout le transportable filait d'avance dans un autre. Un exemple personnel. J'ai raconté mes démêlés avec l'Abwehr. La veille du jour où je fus convoqué par ces messieurs, Robin, notre interprète, m'avait averti que je les intéressais fort. J'avais donc confié aussitôt à des amis d'autres Blocks ce que je voulais soustraire. Qui m'aurait fouillé soit à l'appel, soit dans la chambre, aurait fait chou blanc.

... Où nous prenions nos renseignements ? Je viens d'indiquer une source ; il y en avait d'autres, comme l'officier français de la poste, Picard, ou l'ordonnance qui faisait le ménage à l'Abwehr, ou celui qui simplement était en affaires avec un des fouille-m... On n'imagine pas avec quelle prestesse les renseignements filent dès qu'un trou d'aiguille leur est offert. Tous ceux de nos camarades qui, quel que fût leur grade, étaient en contact avec des Allemands avaient mille possibilités de leur soutirer leurs secrets, la plus habituelle étant la cigarette. Si l'on m'avait dit avant la guerre pour combien de cigarettes combien d'hommes sont prêts à se laisser corrompre, je ne

l'aurais pas cru. Quant au Nescafé, n'en parlons pas : pour une petite cuiller, neuf sur dix auraient vendu leur âme.

Toutefois, certains objets confisquables restaient dans les chambres, et pas seulement pour faire la part du feu. Il en était de camouflés dans le plancher : on ne pouvait pas chaque fois soulever la latte sciée, la fente aurait fini par se voir malgré la poussière dont elle était bourrée. D'autres étaient trop volumineux pour être déménagés ; ou bien le jeu n'en valait pas la chandelle. D'autant que chaque fouille semblait s'orienter préférentiellement sur une catégorie particulière, un jour le bois volé, un autre les réchauds interdits, en négligeant un peu le reste. Alors, ma foi, *Inch' Allah !*, on se contentait d'enfourer ce qu'on voulait cacher au fond le plus profond de l'armoire, le plus obscur, le plus sale et le plus difficile d'accès. Loi de la paresse, je me répète ! Comme tous les hommes, le fouilleur essaie de se fatiguer le moins possible, sauf lorsqu'il a un officier sur le dos, et Edgar Poe dans sa *Lettre volée* a été beaucoup trop ingénieux, même pour la Gestapo. S'ajoute, trop méconnue aussi, ce que j'appellerai la loi de dégradation de l'énergie. Plus un *verboden* est neuf, plus il est virulent ; il s'éteint à mesure qu'il vieillit ; au bout d'un certain temps, il n'agit presque plus.

Mais, naturellement, il fallait bien que les fouilles saisissent quelque chose ; sinon, à quoi bon ? Nous combattons alors sur une seconde ligne de défense. Réglementairement, le chef de chambre ou son représentant assistait à la visite. Il était de l'intérêt de la chambre qu'il connût l'allemand et s'entretînt effectivement avec les fouilleurs. Par fouilleurs, j'entends, bien sûr, la piétaille, pas les officiers, et encore moins les gestapistes. Causer avec l'homme qui est là, et qui fait sans trop de goût son travail peu reluisant, c'est d'abord l'en distraire, et surtout établir avec lui des relations d'ordre pacifique, sinon cordial. Peut-on crever le cœur d'un ami en lui barbotant ce réchaud qui lui est si utile, et que d'ailleurs il aura remplacé dès demain ?

Quelquefois pourtant on avait affaire à un homme impitoyable, soit par nature, soit à cause des instructions reçues, ou par peur de l'officier proche. C'est ainsi qu'un jour où je représentais ma chambre, je n'ai pas pu empêcher de filer mon sac belge et mon porte-carte français. Prises de guerre ! Ce devait être en 43 : ils avaient quand même tenu le coup pas mal de temps. J'ai eu beau parler éperdument

teuton et offrir des cigarettes, l'autre se contentait de répéter « *Name, Nummer* », en m'invitant à marquer mon nom et mon matricule sur un bout de papier crasseux, aux fins de récupération ultérieure. Récupération, tu parles ! Personne n'a jamais rien recouvré de ce qui avait été confisqué, ni les havresacs, effets militaires, ni les sacs tyroliens, effets civils. Plus tard, je me suis fait envoyer de chez moi un sac de marin, qui était autorisé, je ne sais pourquoi : ni militaire ni civil, sans doute, comme les Auvergnats, d'après la chanson, ne sont ni hommes ni femmes. Et quand j'ai eu à m'en servir, je lui ai cousu des bretelles, ce qui en faisait un ersatz de sac tyrolien – au fond, tel était peut-être le but recherché : me contraindre à utiliser un ersatz, ici comme ailleurs.

N'empêche, ça m'a crevé le cœur de voir partir sous mes yeux de si vieux compagnons. C'est la vie !

Tout pourtant, même alors, n'était pas perdu. Il nous restait une troisième ligne de défense : essayer de ressaisir ce qui avait été saisi. J'ai parlé des grandes caisses rouges où s'accumulait le produit de ces odieuses rapines. Elles étaient déposées sur le trottoir, devant la porte du Block, et confiées à la garde d'un soldat. Alors commençait le sport. Des gens désœuvrés s'approchaient, engageaient la conversation avec la sentinelle, dont la surveillance ainsi se relâchait... Ce que je raconte ici paraît peu croyable quand on connaît la réputation de la discipline germanique. Eh bien, une fois au moins, pendant les quelques instants où la sentinelle eut le dos tourné, sur trois caisses, une entière s'évanouit. Non seulement le contenu, mais le contenant et les brancards – dame ! une caisse, c'est en bois, des brancards aussi, et le bois était une de nos matières premières les plus précieuses. Je dis une caisse sur trois par peur d'égratigner si peu que ce soit la vérité, mais je ne suis pas sûr que les trois caisses n'aient pas toutes les trois disparu. En tout cas, voir la bouche grande ouverte du malheureux pioustre quand, s'étant retourné, il n'aperçut que le vide là où, quelques secondes avant, se carraient de lourdes caisses bien rouges et bien pleines, un tel spectacle vous réconcilie avec l'existence. La suite... Oh ! très simple : la stupeur enfin lâche l'homme, les vociférations éclatent. Mais il n'y a plus personne autour de lui, le plus proche promeneur déambule innocemment à cinquante mètres. Il ne peut quand même pas tirer dans le tas !

Bien entendu, aucun mystère dans ce tour de passe-passe, c'est le

mot. Les caisses avaient tout simplement *passé* dans le Block déjà fouillé, grâce aux soupiraux tout proches, et atterri dans les caves. Je ne sais plus si ce fut cette fois-là ou une autre, mais il y eut un jour négociation, après la fouille, entre les Allemands tempêtant et le P.C. français ; à l'issue de quoi, sous la menace d'une nouvelle fouille, une partie des objets récupérés fut de nouveau livrée aux Allemands, volontairement, moyennant promesse de paix.

... Et si je saisisais l'occasion pour conter l'histoire des poules ?

Assez souvent, à Arnswalde, les hommes de troupe qui étaient censés nous servir d'ordonnances partaient en corvée dans les fermes des environs. Ils ne demandaient pas mieux : c'était une belle occasion de prendre l'air et de voir des civils, des femmes, des enfants, des cochons.. En outre, leur salaire, tout à fait légal, consistait en pommes de terre ; ils revenaient, leurs musettes pleines.

Or un soir, comme l'équipe qu'il employait venait de le quitter pour regagner le camp, un fermier découvrit dans un coin de sa cour une tête de poule encore saignante. Il réfléchit, conclut enfin que le reste avait été chapardé, et téléphona à l'Oflag. Ici, je me borne à recopier mon carnet, à la date du 24 août 1943 :

Fouille à l'arrivée desdits soldats. Première musette : des patates. Deuxième musette : cinq litres d'essence (!). Troisième : une poule – mais avec la tête ! ! ! Quant à la poule sans tête, on prétend qu'elle passa sous les patates et fut convenablement dégustée par les ordonnances dans les garages.

J'avais omis de noter, car ça allait de soi, que les hommes avaient été fouillés à nu. Dans ces cas-là, le nez du fouilleur va plonger jusque dans la raie des fesses.

-
1. Inconnu aujourd'hui encore : j'ai essayé de me renseigner. Je suppose qu'il s'agissait d'un simple agent, représentant par exemple la colonie française d'Alexandrie dans son ensemble (?). Mais alors pourquoi notre Oflag était-il spécialement choisi ?
 2. Leur action se prolonge aujourd'hui encore à travers l'Amicale de l'Oflag, que préside Glotin.
 3. Non, je ne suis pas maçon. Mais les causeries que je faisais parfois me tiraient de la masse.
 4. Flament assure posséder la photo de cet événement historique.
 5. Voir plus loin p. 340.

De cœur en ventre

Et nos familles ? Et la France lointaine ? Quels liens conservions-nous avec elles ?

Coupés du monde allemand proche, nous l'étions tout autant, encore que d'autre manière, du monde français dont le rayonnement ne nous parvenait qu'affaibli par la distance, décalé par le temps, et brouillé par les nuages intermédiaires. Je dis « tout autant », et non pas « plus », car il m'arrive de me demander si ce monde clos que nous formions, un troisième monde qui ne se rattachait en fait ni à l'allemand ni au français et s'organisait sur lui-même, ne vivait pas finalement dans une sorte d'osmose subtile avec la France. Je ne sais pas très bien comment me faire comprendre, j'ai l'air de me contredire... Peut-être le détail concret éclairera-t-il tout cela.

Malheureusement, je bute dès le départ sur un obstacle assez sérieux. Le plus significatif des rapports familiaux est évidemment celui qui attache un mari à sa femme et à ses enfants. Célibataire à l'époque, je n'en puis parler que de seconde main, c'est-à-dire fort mal. Malgré notre promiscuité, et l'indiscrétion de l'un comme l'impudeur de l'autre, nous touchons ici aux régions que les hommes préservent le mieux et maintiennent secrètes même aux amis. Il est vrai que bien souvent, le soir, dans ces causeries molles qui se poursuivaient quelque temps après le couvre-feu et, de parole en bredouillement, en gargouillis, en rêve à demi prononcé, nous conduisaient doucement au sommeil, bien des confidences échappaient aux uns et aux autres, qui peut-être aujourd'hui me permettraient des reconstitutions point trop hasardeuses. Mais je préfère recourir à une autre méthode. En disant tout bonnement comment fonctionnait l'institution qui nous reliait aux nôtres, j'ai nommé la poste, j'ai bon espoir d'attraper au passage, ça et là, quelque vérité plus intime.

J'ai reçu ma première lettre le 6 août 1940, mon premier colis le 15. Par rapport à mes camarades, ces deux dates ne me semblent ni précoces ni tardives : on peut donc considérer que la communication entre le camp et les familles avait été rétablie en moyenne quelque six semaines après l'armistice. À l'époque, bien sûr, le délai nous avait paru interminable, s'ajoutant surtout à la longue coupure qui avait précédé : j'étais sans nouvelles des miens depuis le 10 mai, trois mois donc. Mais vue d'aujourd'hui, et quand on se représente dans quel état se trouvait la France, il s'agit d'une prouesse assez étonnante. Grâce en soient rendues d'abord à la Croix-Rouge, qui réussit à localiser dans un temps record les prisonniers d'une part, leurs familles dispersées par l'exode de l'autre ; ensuite à la poste française si promptement réorganisée ; enfin, pourquoi ne pas être juste, à la poste allemande, qui y mit certainement du sien.

Je signale en passant que ma famille, comme bien d'autres, avait fui devant l'invasion. Ayant suivi ma sœur, jeune institutrice parisienne, qui convoyait son école, elle avait abouti à Clermont-Ferrand, où nous n'avions aucune attache, où je n'avais aucune raison de la croire. Et pourtant, en six semaines, c'était raccroché. C'est à des détails comme ceux-ci, je pense, que se marque la différence entre pays évolués et pays sous-développés.

Au début, lettres et colis nous arrivaient librement, sans être contingentés en nombre. Certains d'entre nous recevaient ainsi une lettre et un petit colis d'un kilo par jour. Puis, au bout de quelques mois¹, on nous distribua des formules de lettres et de cartes comportant un volet pour la réponse ; ce volet seul était admis au retour. Rythme, dans chaque sens, deux lettres et deux cartes par mois. Vers la même époque, une réglementation parallèle fut adoptée pour les colis : on nous remettait par mois deux vignettes, nous les envoyions à qui nous voulions, et elles devaient être collées sur les *Pac-kett*² auxquels nous avions droit. Poids limite de chaque colis : cinq kilos, soit dix kilos par mois.

Pour l'essentiel (car, bien entendu, je simplifie), tel fut le système qui fonctionna pendant les cinq ans.

Qui dit réglementation dit fraude, c'est bien connu. Le papier des formules officielles, tant lettres que vignettes, étant d'une qualité spéciale, il n'était pas question d'imiter les formules, mais de s'en procurer de vraies en supplément. On pouvait les dérober à l'Oflag

même. Trois ou quatre fois à ma connaissance, des ordonnances qui balayaient les locaux allemands réussirent des coups fumants sur les stocks, qu'ils nous revendirent ensuite – à fort bon prix, oui³ ! Mais, le plus souvent, c'étaient nos familles qui se débrouillaient, notamment pour les vignettes de colis. Les P.G. soldats dans les kommandos agricoles avaient en général de la nourriture plus qu'à suffisance ; guère besoin de colis, donc. D'autre part, ils se procuraient vignettes et lettres à la pelle auprès des petits camarades allemands qui étaient censés les garder. Leurs familles pouvaient donc les recéder aux nôtres, quelquefois même à prix honnête.

Et nous commençâmes à recevoir des colis avec vignettes originaires de Stalags ; des lettres de même. La seule différence entre ces formules et les nôtres étaient qu'elles ne portaient pas le tampon *geprüft* de départ à l'Oflag. Protestations allemandes, avertissements sévères, petite guerre qui se déclenche, « il sera confisqué tout colis qui... », négociations, bon, passe pour cette fois, mais alors on retient la prochaine vignette en échange de celle-ci, « ah ! les salauds quand même ! ». Et le capitaine B... de clamer qu'on leur couperait les c... Cependant, des officines entraient partout en action pour imprimer de faux *geprüft*, et les cigarettes surtout, la vraie monnaie d'alors, achetaient les complicités nécessaires pour que...

Arrêtons là : c'est toujours le bout de sparadrap qui se colle à l'index, s'en décolle pour adhérer au majeur, etc. Venons plutôt à l'essentiel, le plus simple, le plus ordinaire : un mari qui écrit à sa femme. Je n'examine pas ici le cas des lettres délibérément truquées pour faire passer malgré la censure telle information prohibée. Non : la lettre sans histoire, normale.

Le censeur est en tiers. Rien à y faire, c'est ainsi : le prisonnier d'un côté, sa femme de l'autre sentent donc l'œil indiscret qui lit ce qu'ils écrivent par-dessus leur épaule. Comment s'en accommoder ? Voilà la question majeure.

Que je précise d'abord un point. Nous avons l'impression d'avoir chacun notre censeur désigné, que signalait son numéro sur le *geprüft*. Le mien était le 19, que suppléait parfois le 12 ou le 5. Et nous supposons une organisation de la censure telle que chacun de ses hommes régnait sur un nombre x de clients, toujours les mêmes, choisis pour quelque raison obscure ou par hasard, mais une fois pour toutes, et avec lesquels il finissait par se familiariser. Chose amusante,

chacun de ces numéros, qui ne recouvrait pour nous aucun visage, prenait néanmoins à la longue une espèce de personnalité. Mon 19 habituel, par exemple, me faisait, je ne sais pourquoi, l'effet d'être plus coulant que le 12, et je m'étais persuadé que c'était certainement un de ces Alsaciens qui avaient changé d'uniforme au lendemain de l'armistice, mais qui gardaient un faible pour nous, et même dont ce faible se renforçait à mesure que se précisait l'issue de la guerre.

C'était là, en réalité, pure imagination. Je ne puis préciser si le 19 prédomine effectivement sur les lettres que j'ai reçues, car elles ont disparu dans la bagarre finale ; mais mes parents ont gardé mes lettres propres, je viens de vérifier : on y retrouve les numéros de *geprüft* les plus variés. Erreur d'optique, alors ? Frisant la superstition, sinon la pratique magique ? L'important est que nous en étions conditionnés.

Je gardais pourtant une méfiance suffisante à l'endroit de mon cher 19. Un jour j'ai eu à expédier en France une carte dont je voulais absolument qu'elle échappât à la censure – il s'agissait de gifler, avec motifs à l'appui, un de mes anciens amis qui, malgré mes avertissements, avait pondu un article déplorable dans *La Gerbe*, le canard kollabo de Châteaubriant. Je suis allé trouver l'officier français de la poste, je lui ai remis le nombre de cigarettes nécessaire pour soudoyer un censeur. Et ça passa, c'est le cas de le dire, comme une lettre à la poste.

Je reviens maintenant à notre problème. S'interposant dans les échanges intimes entre deux êtres qui s'aiment, notre censeur, personnalisé, n'était pas cette entité vague et peu encombrante de la poste aux armées, mais un témoin réel. Comment s'arranger de lui ?

Nous avons bien souvent discuté de l'affaire. Certains, annulant la personnalité de l'intermédiaire, écrivaient, ou prétendaient écrire, à travers une sorte de transparence. D'autres, au contraire, incapables de parvenir à une aussi sereine indifférence, essayaient de se contrôler, comme si la concierge décachetait leurs lettres – lesquelles d'ailleurs, non cachetées, pouvaient effectivement être lues par n'importe qui.

On conçoit sans peine quel danger terrible pour un amour représentait le second système à mesure que les mois, les années passaient, et qu'à force de se maîtriser, les lettres se glaçaient. Seuls, me semble-t-il, ont pu le surmonter des êtres d'une très haute qualité morale, capables de faire courir et de percevoir dans leurs messages,

comme un flot secret sous une froide carapace intellectuelle, les ondes les plus chaudes de leur union.

Quant à l'autre système, avouons qu'il y fallait une jolie dose d'impudeur naturelle, qui d'ailleurs finissait par se retourner contre lui et le détruire. Annuler le censeur, cela veut dire par exemple que deux jeunes mariés assoiffés l'un de l'autre se racontent librement mille trucs érotiques – je force la note pour les besoins de la cause, mais on me comprend. Or le censeur, quand même, lit. Et nos tourtereaux ont beau dire, *ils ne l'ignorent pas*. « Il n'a qu'à regarder ailleurs si ça le gêne ! » Outre que le malheureux, je veux dire le censeur, a justement pour devoir de lire, même au risque d'un coup de sang, comment ne pas admettre que de tels correspondants, *volentes nolentes*, doivent bien un peu se sentir faire l'amour en public ? Ce qui assurément modifie la qualité de l'amour... Laissons de côté la femme, mieux protégée sans doute contre de telles aberrations par les coutumes de son sexe, et surtout par sa vie plus normale. La bête prisonnière, elle, enragée par son refoulement, peut difficilement éviter de tomber dans la provocation, dans l'exhibition, et d'associer à la limite le tiers-voyeur au couple, en lui conférant même, parce qu'il est plus proche, la place de choix. Manière de compenser son impuissance charnelle.

Ce ne sont pas là suppositions gratuites de ma part. Combien de fois des incidents de cette nature nous ont-ils été rapportés ! Un jour la Fouine, rouge jusqu'aux oreilles, s'en vient remettre personnellement au colonel français une lettre indécente qui a mis à la torture un de ses honnêtes censeurs, et le prie de rappeler l'intéressé aux convenances ; ou bien il s'en charge lui-même en le convoquant. Un autre jour, la lettre seule revient à l'expéditeur ; comme elle est passée dans son trajet par une bonne dizaine de mains, elle a pu être lue autant de fois. Mais que dis-je ? Bien souvent l'auteur lui-même, avant de poster sa lettre, fait bénéficier ses camarades des formules les plus provocantes : « C'est tapé, hein ? – Tu crois que ça passera ? – Mais ils ne lisent pas, mon vieux ! Et d'abord en quoi ça les concerne ? En quoi ça menace la grosse Allemagne ? »

Nous n'imaginons pas, aujourd'hui, à quel degré d'impudeur ingénue la promiscuité avait pu nous amener. Il y avait un brave homme de chef de bataillon, le commandant L..., dont le fils un jour se fit coller au bachot. Pour reconforter son rejeton, le père lui envoya une lettre pleine de beaux sentiments, qui se terminait ainsi : « Et

maintenant, mon fils, à cheval face à l'adversité ! » Tout le camp apprécia : L... lui-même avait montré son chef-d'œuvre aux petits camarades.

Mais après tout, peut-être était-ce vanité d'auteur plutôt qu'impudeur. L'homme avait en effet la spécialité du beau style, et certaines de ses envolées, inscrites dans le cahier de rapport, sont restées gravées à jamais dans nos cœurs – nous sortons ici de mon présent propos ; mais je me suis juré de plonger instantanément, à propos ou hors de propos, dans toute résurgence de Courteline qui se présenterait à moi. Voici donc :

La question de l'échange des serviettes revêt un caractère de plus en plus enclin à la plus profonde solidarité (...) À l'avenir, il faut se le dire, se dévouer au besoin pour cette cause devient un devoir, et si besoin est, un tour de service sera établi.

Ou encore :

Au cours des déménagements inhérents au blanchiment des murs d'un certain nombre de chambres de l'étage, des actes relevant de la funeste habitude du système D ont été commis. Actes de galopins, non d'officiers, actes irréfléchis quant à leurs conséquences, privant parfois leurs camarades d'un essentiel service⁴ pour le profit égoïste de quelques-uns.

La condition de prisonnier nécessite la vertu de savoir se gêner au besoin tant soit peu si la collectivité doit y gagner...

Et caetera.

Revenons à nos moutons. À l'impudeur de certains prisonniers répondait le manque de tact de certains censeurs. Le lieutenant X... disposait non seulement d'une femme légitime, mais d'une petite amie, à laquelle il devait tenir pas mal, car il répartissait sa correspondance à égalité entre l'une et l'autre – comme dit Giraudoux : « On en voit dans les familles ! » La Fouine le convoqua

un jour et entreprit de lui faire la morale, le morigénant très fort sur sa double vie. L'histoire, qui fit le tour du camp, ne précise pas comment l'intéressé réagit. Mais ce que je retiens, c'est, du côté censeur, la même ingénuité à se mêler de notre vie intime que, du côté prisonnier, à l'y faire participer.

Finalement, il était difficile d'oublier le censeur. La meilleure manière peut-être de réduire son intrusion était de se cantonner le plus souvent possible dans des zones tempérées, quitte à écrire librement dans les grandes occasions en espérant qu'il vous aurait classé une fois pour toutes parmi les types sans histoire, ceux qu'il n'est pas utile d'étudier à la loupe. Ah ! oui, j'oubliais : recommandation pratique importante, user d'une écriture assez petite pour être rebutante, mais toujours lisible, pour que la lettre ne soit pas retournée. Encore une application de la loi de paresse, déjà formulée.

C'est la méthode que j'ai pratiquée.

Quant aux colis...

En principe, un colis, ce n'est rien d'autre qu'un « je pense à toi » étoffé de matière, une espèce de super-lettre, et les petits paquets que nous reçûmes dans les premiers temps étaient essentiellement à base de douceurs, comme celles qu'on envoie à un garçon sous les drapeaux.

Mais nous aspirions évidemment à du plus solide. Le jour où m'arriva d'un ami un lot minuscule de minuscules boîtes de foies gras entiers du Périgord, nous nous récriâmes, nous nous regalâmes⁵, et je me dépêchai d'écrire à mon ami pour le prier de m'envoyer plutôt, s'il le pouvait, cinq kilos de braves bonnes pâtes ou d'honnêtes légumes secs, ça le ruinerait moins et ça me profiterait plus.

Sans compter que toutes les petites boîtes ayant été ouvertes à la fouille, il fallait s'en goinfrer sans tarder.

Quand le système des vignettes eut régularisé l'arrivée des colis, le côté sentimental acheva de s'effacer au profit d'un commerce utilitaire, et une industrie de l'alimentation se substitua aux gentillesse du début. Je m'arrachai les cheveux le jour où une amie, pour me témoigner son affection, m'envoya spontanément un colis plein de bonne volonté. Hélas ! Elle habitait Paris, où le ravitaillement n'était pas brillant. Le résultat d'une si touchante tentative fut de me faire sauter pour trois fois rien une vignette de cinq kilos. – Quand les sentiments se heurtent à certaines réalités, on sait ce qui l'emporte.

Et voilà, j'en ai bien peur, tout ce que je peux dire sur les liens directs qui subsistaient entre les nôtres et nous. J'ai pourtant parlé d'osmose : elle s'opérait d'autre manière, nous verrons plus tard comment. En attendant, et puisque j'en suis aux colis, autant aller jusqu'au bout : de même que le censeur fouillait les lettres, le fouilleur censurait les colis. Mais nos familles n'avaient plus rien à y voir.

À nos premières lettres avait été jointe la liste des objets dont l'expédition était interdite (document ci-contre). Liste assez étonnante, où le stylo et l'encre voisinaient, parmi les *verbotten*, avec les armes à feu... En fait, tout dépendait, ou presque, de l'arbitraire du fouilleur. Suivant son tempérament permanent, son humeur du jour, la proximité de son chef, la tête de son client, les cigarettes ou le chocolat qui lui étaient offerts, ceci ou cela passait ou non. Jusqu'en 42 ou 43, c'étaient des soldats qui officiaient. Quand l'un d'eux savait qu'il partait le lendemain *nach Russland*, cette histoire de fouille perdait tout intérêt pour lui, et hop ! *los, los*, le colis filait droit dans les bras du destinataire. Quand au contraire il craignait seulement de partir, oh ! comme il était scrupuleux, respectueux des règlements, intransigeant, incorruptible ! J'ai déjà souligné quel avantage c'était, en règle générale, de parler allemand avec son vis-à-vis : la fouille des colis n'était en somme qu'un cas particulier de la Fouille telle que je l'ai évoquée. Mille histoires me reviennent à ce propos. Un jour, dans les tout débuts, bien avant l'attaque de l'U.R.S.S., un *Gefreiter*, un caporal, avec qui je m'entretenais ainsi, se met tout à coup à me raconter, sans la moindre incitation de ma part, qu'il est social-démocrate, que les nazis, il les a quelque part, et voilà, *fertig*, je m'en fus avec mon colis intact, non sans lui avoir soufflé : « *Danke schön, Kamerad !* » Pourquoi avait-il agi de la sorte ? Je ne sais. Peut-être tout simplement venait-il de s'engueuler avec un nazi, et j'en profitais.

Plus tard, les soldats furent remplacés par de vieux débris civils, sans doute inutilisables ailleurs. L'un d'eux, gros large petit homme, que nous appelions le sucreur de fraises parce que ses mains tremblaient de quelque Parkinson, était possédé par une passion sénile pour le chocolat et le *Bohnenkajfee*, le vrai café, en grains. Il avait été épicier, c'est peut-être ce qui expliquait... Je l'entends encore, quand il n'avait personne sur le dos, clapoter horriblement des lèvres en avançant la tête vers moi, avec des yeux exorbités : « *Schokolade ? Schoko-lade ?* » Naturellement je disais « *ja, ja* ». Alors, délicatement,

du bout des doigts, il cueillait un petit, tout petit carré de chocolat, le posait sur sa langue et le suçait avec délices. Il va de soi qu'en compensation le massacre du colis s'arrêtait. Mais je crois qu'il préférerait encore le café. Dans les envois que nous recevions, l'orge grillée qui servait d'ersatz était un peu corsée par une pincée de grains vrais. Le sucreur de fraises suppliait désespérément qu'on lui permît d'en prendre un – un grain de café unique, oui ! Il le croquait en faisant des mines... Pauvre vieux ! Un autre avait conservé un souvenir lumineux de sa propre captivité (je n'y peux rien !) qu'il avait vécue pendant l'autre guerre en Bretagne, dans la forêt de Paimpont. Pour obtenir ses faveurs, il suffisait de se dire Breton et de lui parler des fermes de là-bas, ou de la gare de Néant. D'autres s'achetaient carrément à la cigarette. Il y en avait même d'incorruptibles.

Règles concernant la correspondance avec les prisonniers de guerre.

1. Il est à recommander de ne pas envoyer au prisonnier de guerre plus d'une lettre ou deux cartes postales par semaine.
2. L'adresse Indiquée par le prisonnier est à observer exactement. Il faut mettre à la marge supérieure de l'adresse l'indication suivante : „Kriegsgefangenenpost“ = „Poste pour prisonnier de guerre“ ou „riegsgefangenensendung“ = „Envoi pour prisonnier de guerre“.
3. L'écriture doit être nette et lisible.
4. Les lettres doivent être courtes, autrement elles seront vérifiées et distribuées les dernières.
5. Tout ce qui peut être suspect ne doit pas être caché dans les paquets.
6. Aucune correspondance, sous aucune forme, ne doit pas être jointe à un colis.
7. Colis

a. Contenu admis :

Chaussures, linge.

Nourriture, douceurs, en particulier tabac, pipes, réglisse,

Produits d'hygiène pour la peau,

Jeux pour servir de passe-temps, cartes à jouer,

Livres.

b. Contenu défendu :

Argent sous toute forme et de toute nationalité,

Vêtements civils pour militaires (prisonniers de guerre) et

vêtements de dessous qui pourraient être utilisés comme

vêtements civils,
 Brassards de la Croix-Rouge pour non-autorisés à les porter.
 Armes et outils similaires, grands couteaux de poche et
 ciseaux,
 Munitions et explosifs-outils,
 Alcool à brûler et boissons alcooliques,
 Encre, plumes d'acier et plumes d'oie, porte-plume et stylos,
 appareils à polycopier, papiers carbones et papiers-calques,
 Boussoles, havresacs, cartes géographiques,
 Appareils photographiques, jumelles, loupes,
 Lampes électriques, briquets, mèches lentes bougies,
 Essence de térébenthine, objets inflammables, appareils de
 chauffage électriques,
 Pièces détachées de téléphone,
 Appareils de transmission et de réception sans fil,
 Médicaments sous toute forme, tubes de vaseline,
 ammoniacque,
 Liquides capillaires et dentifrices, pâtes dentifrices, parfums,
 cirage, jus de fruits, produits chimiques, acides,
 Livres et imprimés de teneur douteuse ou inconvenante,
 Journaux étrangers,
 Porte-cigares en papier, papier à cigarettes, en outre papier
 blanc, carnets, papier à lettres, cartes postales.

8. Il est utile de mettre dans chaque paquet une double adresse ainsi qu'un inventaire. Toute autre inscription à l'intérieur du paquet est défendue. La correspondance doit passer séparément par la poste. Tous les paquets devront être bienfaits et bien ficelés. Il est absolument nécessaire de mettre l'adresse exacte, durable et bien lisible.
9. La non-observation de ces dispositions entraînera un retard dans la distribution du courrier et peut même la supprimer dans certains cas.

Matériellement, la distribution des colis s'effectuait dans un local du genre bureau de poste. Pour l'essentiel, un grillage séparateur. Côté allemand, une dizaine de fouilleurs sont assis à une longue table ; derrière eux, dans le fond de la salle, les colis à livrer, que manipulent des ordonnances françaises (ce qui permet de diriger vers un bon fouilleur au bon moment le colis qu'on suppose chargé d'objets défendus) ; dans l'entre-deux, l'officier allemand de la poste qui, cigare au bec, paraît, se promène, disparaît...

Côté français du grillage, le prisonnier, debout, ramasse à mesure

ce que le fouilleur dépose sur la tablette-passe-plats, et le place dans...

Dans quoi, justement ? C'est l'une des questions les plus irritantes. Nous n'avons pas droit à l'emballage : des lettres pourraient y être cachées. Le colis est donc dépiauté ; pour en recueillir le contenu, nous devons apporter nos cartons à nous. Cela paraît assez kafkaïen ; car enfin, si on ne nous remet jamais les cartons d'emballage, où nous en procurer ? J'ai toujours pensé que Courteline était le père de Kafka.

La solution, comme de juste, c'était la cigarette. Mais on ne pouvait jamais être sûr qu'elle produirait son effet. Par précaution donc on se munissait d'un vieux carton, suffisant en cas de besoin, mais d'apparence assez miteuse pour attendrir le cœur du fouilleur ; et on tâchait d'en obtenir un neuf, ou plusieurs. J'expliquerai tout à l'heure pourquoi nous tenions tant à ces emballages.

Pour la fouille proprement dite, et négligeant la vénalité des fouilleurs, il y avait le droit, et il y avait le fait. En droit, tout devait être sondé et transvasé. Je dis bien tout. Paquet de tabac ? Fendu d'un coup de couteau, éventré, et même dépouillé de son enveloppe (car on peut écrire, et on a effectivement écrit, sur la face interne de cette enveloppe). Cigarettes ? Une ou deux cassées par paquet. Conserves diverses ? Ouvertes et vidées : on a vu, en période de crise, un fouilleur déverser pêle-mêle, dans la gamelle que lui tendait le prisonnier, sardines, confitures et le reste. Les savons étaient transpercés, les disques de phono écornés. Je n'ai jamais vu casser des œufs ; mais des noix, oui (et non sans raison, car une coquille est un réceptacle rêvé pour lettres sur papier pelure). Étaient confisqués bouteilles d'alcool et tubes dentifrices, paires de ciseaux et vitamines, et... Quoi encore ? Il y eut à un certain moment toute une histoire avec les paquets de *Lucky Strike* que contenaient des colis américains standard, à nous envoyés par la Croix Rouge⁶. Autour des cigarettes, une bande publicitaire invitait à souscrire aux emprunts de guerre en vue de la victoire : propagande inadmissible ! Et les paquets furent retenus...

La pratique, heureusement, ne coïncidait pas exactement avec la théorie. Que je répète encore mon invocation : merci à toi, ô paresse, sainte loi du monde, protection de toutes les libertés, de tous les bonheurs individuels !... Comme de vieilles rosses qu'ils étaient, les fouilleurs recevaient de temps à autre de leurs chefs quelque bon coup de fouet. Ils piquaient alors un petit galop poussif, puis retombaient à

leur trottement de routine. Cependant, la pluie continue de nouvelles instructions ensevelissait les précédentes sans les abolir ; l'ennemi n° 1 d'hier devenait n° 2, puis n° *n*, et s'oubliait ainsi peu à peu. À la fin ne subsistait plus de l'ancienne interdiction qu'une trace symbolique, comme la circoncision commémorant un antique sacrifice humain. Ainsi, en 43 – mon carnet le note – les paquets de tabac ne sont plus massacrés, le fouilleur se contente d'en écorner machinalement le coin. Ce sont alors les boîtes de sardines qui trinquent...

Il existait enfin toutes sortes de trucs pour franchir la barrière des *verboden*. Par exemple, le fouilleur extrait du colis qu'il examine une boîte de conserve redoutablement gonflée. Méfiance ! Plus malin que lui n'est pas bête ! Du plus loin possible, il donne dans la boîte son coup de poinçon réglementaire, un jet de gaz nauséabond fuse : « *Los ! los !* Débarrassez-moi de cette horreur ! » On s'empresse en effet de l'en débarrasser, car au fond de la boîte se trouve une lampe de rechange pour le poste de radio clandestin.

Truc encore plus simple. Je me suis fait envoyer mon blouson de ski, vêtement on ne peut plus civil en toile imperméable crème. *Streng verboden*, donc ! Ma mère, sur mes instructions, y avait simplement fourré partout d'énormes galons et des boutons d'uniforme en or étincelant. Le blouson passa sans difficulté.

Cela tournait au jeu, le même jeu qui m'a fait sauver ma canne pendant cinq ans. Les colis américains contenaient des vitamines, conditionnées en espèces de fins rubans ou lanières souples. *Streng verboden*, les vitamines – voyons, ça tombe sous le sens ! De chaque carton donc le fouilleur tirait les rubans en question, qui s'accumulaient sur son comptoir. Or, un jour que je percevais mon propre colis, je m'aperçus que le monceau de rubans avait été refoulé peu à peu vers le grillage de séparation contre lequel il s'écrasait. Chaque maille dudit grillage faisait dans les trois centimètres au plus. J'entrepris avec le fouilleur une conversation animée ; et cependant, glissant index et majeur en pince par une maille, je réussissais à tirer dehors une dizaine de lanières peut-être. Je ne suis pourtant ni spécialement doué pour l'art du picpocket, ni spécialement culotté ; et je ne ressentais même pas une passion immodérée pour ces vitamines. Mais le jeu est le jeu, comme la guerre est la guerre, et le jeu voulait que chacun barbote ce qu'il pouvait. Toute victoire de ce genre, qu'il

s'agit de vitamines, de boîtes non ouvertes ou d'emballages, était d'ailleurs célébrée hautement au retour dans la chambre : « Toi, au moins, tu es un chef ! » Je me demande si la manie que j'ai aujourd'hui d'accumuler toutes sortes de vieilles saletés, sous prétexte que « ça peut servir », ne trouverait pas dans ces anciens jeux son origine.

Toujours touchant les colis, restait le problème capital, celui auquel personne ne pense dans la vie normale, et qui nous empoisonna continûment pendant nos cinq ans : comment cuire les aliments que nous recevions ? Les pâtes, le riz, les haricots ? Le singe français ou son équivalent américain peuvent à la rigueur être consommés froids ; mais ils font plus de profit et ils sont meilleurs chauds, surtout les tranches de porc américain qui, assez fades crues, nous paraissaient succulentes une fois rôties. Et les conserves de viande maison que nos familles nous envoyaient ? Il fallait bien les réchauffer. Et les œufs ? Pas question de les gober crus : ils avaient voyagé en moyenne de trois semaines à un mois avant de nous parvenir, et bien souvent ils n'étaient enveloppés que dans du papier journal serré fort ; rares étaient ceux qui avaient été paraffinés pour la conservation, ou enrobés dans une mousseline chaulée. J'en ai reçu une douzaine en décembre 44 : ils étaient partis *en mai* ! Nous les avons pourtant mangés, et nous vivons encore ; mais, bien entendu, nous les avons cuits à fond. Et ces produits de circonstance parfois bizarres, comme poudre d'œufs ou pommes de terre séchées ou encore les farines, nous devions nécessairement les passer au feu. Comment procédions-nous pour notre cuisine ?

Je n'ai pas besoin de préciser que les fours de plein vent, dont j'ai parlé au début, avaient, si j'ose dire, fait long feu dès l'automne. Les deux premiers hivers furent terribles : j'ai noté un - 35 prolongé pendant dix-sept jours consécutifs. L'époque n'était pas au barbecue.

Il y avait bien, comme je l'ai dit, de gros poêles dans nos Stubes de Wesfaltenhof. Le problème était de leur trouver du combustible.

Les Allemands, dans leur bonté, nous fournirent du charbon. Combien ? Flament donne le chiffre de la première distribution, qui eut lieu au milieu de novembre : trente kilos pour une semaine et une chambre. En fait, les distributions suivantes furent très irrégulières. Ajoutons les souches des fameuses corvées de dessouchage, dont un quart d'ailleurs était retenu par nos gardiens pour leur usage

personnel⁷. Quoi encore ? Eh bien, ce que nous volions, pardi ! Un raid était lancé sur la cantine, pardon, la *Kantine* ; le butin consistait en briquettes. Ou bien sur la Baracke des commandants, que nous estimions outrageusement chauffés, et ça rapportait du beau et bon bois. En cas d'urgence, un des gros rondins du chemin s'envolait. Mais il fallait se hâter de le débiter, car une fouille était toujours en l'air. Mais scies et haches étaient *streng verboten*. Mais nous en possédions quand même. Si bien que le temps de dire ouf, le rondin s'était métamorphosé en innocentes bûchettes. Moyennant quoi nous avons disposé, l'un dans l'autre, d'une demi-heure de feu à midi, et de presque deux heures le soir. Temps suffisant pour que les stalactites du plafond dégoulinent sur les paillasses supérieures, et que les patates collectives de la chambres soient cuites, tandis que les petits plats particuliers se réchauffaient. Quant aux haricots...

Schmidt, entre autres, vendait du bicarbonate. Très utile, le bicarbonate, pour nos relations avec le haricot : une pincée dans la marmite, et le légume est assez attendri pour que le temps de cuisson soit divisé par deux ou trois. Un jour L..., au lieu d'une pincée, mit par ignorance une poignée – ah ! ces intellectuels ! Peu après, on vit une montagne de mousse se gonfler comme de la barbe-à-papa, déborder de la marmite, se renouveler malgré les écopages successifs, et finalement crouler en avalanche jusque sur le plancher. Ce soir-là, nous crûmes manger, en fait de haricots, du savon. Si, aujourd'hui, je veux mettre en rogne le doux L..., je n'ai qu'à lui rappeler ses haricots au bicarbonate.

Plus tard, à Arnswalde où nous vivions en caserne, les chambres étaient dotées du chauffage central. Parenthèse : nous n'y avons pas eu froid, peut-être parce que nos bâtiments faisaient partie d'un complexe où habitaient les troupes allemandes.

Seulement, pour la cuisine, un radiateur est peu pratique, n'est-ce pas...

Le Centre d'entraide, déjà nommé, intervint et obtint des Allemands la disposition des cuves de la cuisine officielle, libres l'après-midi. Dès lors, le système pratiqué sous son égide fut le suivant. Nous lui remettions nos pâtes et légumes secs ; nous touchions en échange un nombre de bons de repas correspondant aux quantités versées ; et c'est lui qui assurait chaque jour la cuisson pour l'ensemble du camp. Qui voulait un repas, enfin une ration, remettait

un bon. Une telle organisation, quasiment privée, pour trois mille hommes, exigeait évidemment chez les administrateurs de solides qualités, à commencer par une probité de diamant ; il existait en outre, au niveau de la distribution, des contrôles stricts pour empêcher la coule. À ma connaissance, il ne s'éleva pas la moindre plainte pendant tout le temps que fonctionna le service, c'est-à-dire jusqu'aux évacuations de janvier 45. Avantage supplémentaire, si vous aviez versé, par exemple, cinq kilos de haricots, vous touchiez en rations, suivant les jours, aussi bien des haricots que des pâtes, des pois ou des vesces-lentilles. Des équivalences caloriques avaient en effet été établies. D'où une appréciable variété des menus.

Restaient toutes les denrées dont la cuisine collective ne pouvait se charger, et qu'il fallait néanmoins cuire. Nous disposions pour ce faire, ô richesse, d'un fourneau à gaz par Block. Pour sept à huit cents hommes, c'était somptueux. Le tour établi – établi par nous – nous accordait, s'il m'en souvient bien, à la grande époque, une demi-minute de gaz par homme tous les deux jours... À un certain moment, nous obtînmes en outre la permission de construire dans les caves un ou deux fourneaux en briques. Mon carnet, en date du 13 février 1944, résume ainsi la note (et le style) allemands :

1° Les choubinettes⁸ demeurent interdites. 2° Un local sera réservé à la cuisine des officiers qui construiront eux-mêmes des fourneaux de briques ; les briques leur seront fournies. 3° Du combustible ne pourra être acheté ; les officiers sont autorisés à en rapporter au cours des promenades. 4° Les promenades sont supprimées.

Ai-je pas dit que je saluerais Courteline chaque fois que je le rencontrerais ?

Alors, ce combustible ? Dans une caserne au sol cimenté, où nous le procurions-nous ?

Une chose après l'autre. D'abord le gaz. Une demi-minute par homme tous les deux jours, cela fait quand même quatre minutes d'affilée quand on constitue, comme c'était notre cas, une popote de huit ; et même huit minutes si on bloque tout sur le quatrième jour. Ma mère m'envoya un jour un bifteck qu'elle avait fait mariner je ne

sais comment, mais qui était de la vraie viande rouge et imitait à s'y méprendre celle du boucher. Quand je le fis griller sur le gaz pour ma popote (et nos quelques minutes y suffirent), la moitié du Block se précipita autour de moi pour respirer le parfum. De la vraie viande grillée, songez un peu, ça faisait dans les quatre ans que nous n'en avions pas goûté. « Oh ! comment ta mère a fait ? Donne-moi le truc ! »

Tout ça ne permettait quand même pas une cuisine régulière. Et d'ailleurs, pour régler la question, le gaz fut un beau jour complètement coupé.

En réalité, nous pratiquâmes surtout deux formes de cuisine. La première était à l'électricité. Mode d'emploi : prendre un grand seau, y placer un plus petit qui servira du récipient pour les aliments à cuire, des pommes de terre dans de l'eau, par exemple⁹ ; entre les deux, de l'eau, où plongent deux fils de fer épais comme le doigt, qui deviendront électrodes lorsqu'ils seront branchés sur le courant. Au bout d'un temps x , l'eau extérieure chauffe, et sert de bain-marie au récipient intérieur. C.Q.F.D.

Avec ce procédé, la cuisson est longue ? C'est vrai. Mais nous avions le temps. Et le courant électrique ne nous coûtait rien. Seule précaution à prendre, installer un guet pour prévenir de l'arrivée de quelque fouille-m... ; et alors, hop, en une seconde tout est débranché.

Ces chauffe-eau électriques fonctionnèrent quelque temps à merveille. Tout le monde en avait, et aucune fouille n'en venait à bout. Jusqu'au jour où les plombs sautèrent, non pas dans le camp (car d'ingénieurs spécialistes, sans doute officiers du génie, avaient court-circuité les compteurs, et ils allaient même jusqu'à y faire apparaître des chiffres de consommation normaux), mais dans la centrale même d'Arnsvalde : toute la ville fut privée de courant. Nous commençâmes par la trouver bien bonne ; puis nous prîmes quelque peu peur devant les accusations de *Sabotage* (en allemand dans le texte) qui se vociféraient là-bas, et la gravité des représailles qu'elles annonçaient. Au reste, l'autre mode de chauffe dont je parlais était désormais au point.

Et surtout, le courant électrique nous fut bientôt coupé pendant la journée. Alors forcément...

Ce second mode de chauffe, c'était le gaz. Non pas le gaz de ville, mais de papier, de carton ou de bois. Bon, trêve d'énigmes.

Il était (et je pense qu'il est encore) quelque part en Pologne une petite ville appelée Szubin, orthographe comme d'habitude non garantie, prononciation « Choubine ». Il était dans cette petite ville un petit camp d'officiers français prisonniers, quelques centaines, l'entreprise familiale à côté des usines géantes comme la nôtre, le IV D de Dresde, le XVII A d'Autriche, et celui de représailles, Lübeck.

Et il était dans ce petit camp un officier de réserve, fumiste de son état, que je n'hésite pas à qualifier de génie bienfaiteur de l'humanité. Hélas ! j'ignore son nom – mais connaît-on celui de l'homme qui inventa le feu, ou même la bicyclette, ou l'automobile ? Bref, il inventa un appareil – dirai-je fourneau ou réchaud ? – d'une simplicité extrême et d'une extrême efficacité, dont ses camarades bénéficièrent aussitôt sans lui en payer le brevet.

Quelque temps après, le petit camp de Szubin fut dissous, et une partie de ses habitants vint échouer dans le nôtre. Le réchaud de Szubin se répandit aussitôt parmi nous sous le nom francisé de « choubinette », qui lui est resté. Je ne sais si d'autres camps que le nôtre en ont aussi bénéficié.

Pour construire une choubinette, il suffit de placer dans une boîte de conserve un peu grande (mettons une d'un kilo de petits pois, après avoir mangé les petits pois) une plus petite de dimensions telles qu'il subsiste entre les deux un anneau vide d'un ou deux centimètres, pour le tirage. Le haut de la boîte intérieure sera percé d'une rangée de trous sur tout son pourtour. C'est tout, pour l'essentiel ; le reste n'est qu'agencement de commodité : fixation des deux boîtes l'une à l'autre, d'un pied, d'un support de gamelle, etc. Et, bien entendu, il y faut aussi le coup de main.

Combustible de base, du papier journal. Il est recommandé de le déchirer en petits fragments qu'on roulera en boulettes très serrées ; le mode d'emploi prescrit même de tremper ces boulettes dans l'eau et de ne les utiliser qu'après séchage, bien durcies. On jette donc quelques boulettes dans la boîte intérieure, on allume ; et il se développe par les trous du haut une belle couronne de flamme bleue, très chaude : dans ce brûleur dernier cri, ce n'est pas le papier lui-même qui chauffe, mais le gaz de papier. D'où une économie qui... Qu'on m'excuse : je ne suis pas spécialiste. Disons qu'en dix minutes un litre d'eau était porté à ébullition, soit comme consommation une feuille de journal à peu près. En notre époque de crise de l'énergie, on

pourrait penser au système¹⁰.

Il va de soi qu'en place de papier on peut mettre des bouts de carton ou des fragments de bois. Le rendement énergétique semble analogue.

Les Allemands commencèrent par s'extasier sur l'ingéniosité française ; puis ils décrétèrent la choubinette *streng verboten*. Comme ça ne servait à rien, ils lui déclarèrent la guerre, et les opérations firent rage jusqu'à la fin avec des fortunes diverses, fouilles générales, fouilles ponctuelles, apaisements, trêves même. Ah ! que nous en avons vu mourir des choubinettes, sauvagement piétinées sous la botte de la soldatesque ! Quelquefois nous réussissions de justesse à les arracher à leur destin, alors qu'elles reposaient déjà dans les cercueils rouges dont j'ai parlé. Et si nous n'y parvenions pas, eh bien, nous nous faisions une raison : il était si simple d'en fabriquer de fraîches ! Mais on comprend maintenant l'importance que nous attachions à nous procurer la matière première : la boîte de conserve. Et naturellement l'emballage des colis.

Des tentatives de compromis marquèrent la guerre de la choubinette. Telle fut l'offre de construire des fourneaux officiels. Mais des fourneaux sans combustible ne nous intéressaient guère ; nous préférions le combustible sans fourneau. Et la guerre se rallumait.

Un jour, en se tordant de rire, les Allemands nous proposèrent de la sciure. Oui, de la sciure de bois, et en grande quantité. Ils avaient dû en percevoir un lot dont ils ne savaient que faire, et je suppose qu'ils ne voyaient pas ce que nous en ferions nous-mêmes dans les fameux fourneaux de briques – qu'on essaie un peu de mettre le feu à un tas de sciure !

Sans sourciller, nous achetâmes la sciure ; et un modèle spécial de choubinette la consomma sans sourciller davantage. Je ne sais plus en quoi consistaient les modifications au modèle ordinaire. Mais je me rappelle bien que pour charger l'appareil il convenait d'utiliser deux barreaux de chaise : un tenu verticalement au milieu de la boîte, pour ménager dans la sciure une cheminée centrale, et l'autre placé à angle droit avec le premier, horizontalement et en bas, pour l'ouverture de la cheminée. On tassait la sciure autour des deux bâtons ; il était même conseillé de la mouiller légèrement, pour qu'elle tienne mieux. Puis on les retirait délicatement, on allumait au bas de la cheminée coudée ainsi dégagée. Et ça marchait sans problème, toujours flamme

bleue !

La suite ? Voyons, mon enfant, ne fais pas l'innocent : tu as deviné. Stupeur admirative d'abord chez nos gardiens ; puis le ravitaillement en sciure se tarit, et nous en revenons au combustible classique, papier, carton et bois.

Au bois surtout, de plus en plus. Le papier journal se raréfiait à mesure que la guerre avançait, ce qui nous posait même à la fin de graves problèmes dans un autre ordre d'idées. Le débarquement de Normandie mit fin, sauf exceptions rarissimes, aux colis familiaux et à leurs emballages ; nous fûmes réduits au demi-colis américain par mois. Plus beaucoup de carton non plus, donc : la chasse au bois s'accroît, devint frénétique. Où nous en trouvions dans cette caserne en béton ? Eh bien, par exemple...

Par exemple, pour la défense passive, du sable avait été entreposé un peu partout dans de grandes caisses. *En bois, les caisses !* Un beau jour, pffft, disparition simultanée de toutes les caisses ; le sable se retrouva en tas, à même le ciment. J'ai l'impression que les Allemands ne s'en aperçurent même pas : sable en tas au lieu de sable en caisse, la différence ne tire pas l'œil pourvu que le changement soit général. J'ajoute que le sable était excellent pour récupérer les gamelles.

Un jour une corvée de quelques soldats français, sous la surveillance d'un *Gefreiter*, s'en vint compléter par l'intérieur un coin de nos barbelés. Leur tâche consistait à planter d'abord des poteaux, sur lesquels ensuite le barbelé serait fixé. *En bois, les poteaux !* L'équipe travailla quelque temps sous l'œil curieux d'un petit cercle d'officiers désœuvrés – les distractions ne sont pas si fréquentes, n'est-ce pas ? Les soldats mettaient à leur tâche une ardeur modérée et une révoltante maladresse. « Ces Français ! » pensait de plus en plus fort le *Gefreiter*. Chacun sait comme l'Allemand est travailleur. En bon et honnête Allemand, le *Gefreiter* commença par donner des conseils : « Pas comme ça, voyons ! Comme ça ! » Mais ces nigauds ne comprenaient pas. À la fin, il n'y tint plus et, accotant son fusil à un poteau déjà planté, il entreprit de montrer par l'exemple comment il fallait s'y prendre. Intéressés, les autres, les mains sur les hanches, faisaient cercle autour de lui en l'observant de près, posaient des questions, saisissaient mal la réponse, alors il recommençait à leur montrer...

Voilà pourquoi, cinq minutes plus tard, Paul Ricœur, l'éminent

philosophe, conscience morale du protestantisme français et futur doyen de la faculté des lettres de Nanterre, Paul Ricœur, qui appartenait à notre popote, rappliquait dans la chambre, serrant sur son cœur, mais sous sa capote, un poteau épais comme ma cuisse et qui lui arrivait à l'épaule. De quoi alimenter notre choubinette pendant des semaines.

Bien entendu il n'avait pas été le seul à se servir : la moitié du tas de poteaux avait disparu du chantier et, dans l'heure qui suivit, s'était transformée en bûchettes bien camouflées.

Oui, monsieur le doyen, oui : tu volas ! Tu volas ce bois et j'en aurais fait autant, bien qu'aussi malhabile que toi pour ce genre d'exploit, si je m'étais trouvé au bon endroit au bon moment. Quelle abjection !

Les toits des bâtiments, à Arnswalde, reposaient, comme il est d'usage, sur des poutres de charpente aux dimensions respectables. *En bois, ces poutres !...* Je te prie de me croire, mon enfant. Lorsque le camp, à la fin de janvier 45, fut évacué devant la poussée russe, les toitures fléchissantes offraient à l'œil une plaisante concavité : raclées jour après jour au canif, les poutres s'étaient amincies, et par conséquent assouplies. Ainsi avons-nous facilité la tâche aux canons soviétiques qui, quelques jours plus tard, flanquèrent tout par terre¹.

Ces trois exemples te suffisent-ils, mon enfant, pour apprécier la sagesse des nations ? Nécessité fait loi, nécessité n'a pas de loi, nécessité est mère d'industrie, la faim fait sortir le loup du bois, aide-toi, le ciel t'aidera, et ventre affamé n'a point d'oreilles. Etc. J'ignore si le Français est aussi spécialement ingénieux qu'il le prétend. Des Anglais, des Allemands, des Américains, des Russes, des Chinois, des Japonais se seraient-ils procuré du bois et l'auraient-ils utilisé aussi remarquablement que nous fîmes ? À eux de répondre.

Voilà en tout cas, très sommairement, ce que furent nos rapports avec l'extérieur du camp. Quant à notre vie interne... Je pense que tu commences à l'entrevoir.

Mais je voudrais que tu la voies vraiment.

1.

Flament parle de janvier-février 41. Possible ! J'aurais plutôt placé le changement dès l'automne 40. Mais sans doute est-ce moi qui me

trompe.

2. C'est fou ce que l'allemand peut parfois ressembler au français...
3. Grâce aux mille trafics que leur permettaient leurs contacts avec les Allemands, certains soldats français de notre *Wirtschaft* se sont *enrichis* de manière incroyable sur notre dos (nous l'avons su avec précision par les sommes qu'ils envoyaient chez eux).
4. Il s'agissait d'écoutes radio clandestines. Trop long à expliquer !
5. Nous, c'est-à-dire nous : mes camarades de popote et moi.
6. J'ai oublié d'en parler. À partir de 42, nous en touchions un tous les deux mois. À titre de comparaison, les prisonniers alliés en avaient, eux, un par semaine.
7. C'est une des raisons pour lesquelles je m'étais refusé à ce travail.
8. C'était le nom que nous donnions à un certain type de réchauds. Voir ci-après.
9. De louches combinaisons nous en procurèrent de crues à un certain moment.
10. Dans un de ses numéros d'octobre 74, dont j'ai omis de relever la date exacte, *Le Monde* signale qu'un inventeur propose d'utiliser comme combustible des blocs de papier comprimé. Résurgence de nos choubinettes ?
11. Les Polonais, maîtres actuels, ont remis debout les bâtiments, qui sont redevenus casernes, comme de juste. Il est des vocations plus fortes que toute révolution...

Popotes, je vous aime !

Une société peut-elle encore subsister quand on lui a extirpé ce noyau élémentaire qu'est la famille ? Dans l'abstrait, cela se discute. Concrètement, la nôtre s'est dépêchée d'inventer un ersatz, un de plus, à la famille qui lui manquait. Cet ersatz, ce fut la popote.

En principe, une popote n'est qu'une cellule d'ordre économique et pratique. Les colis familiaux, base de notre nourriture, nous arrivaient par giclées irrégulières. Pour étaler le coup et amortir les à-coups, la première idée qui venait était de se grouper à plusieurs, qui mettraient en commun leurs ressources alimentaires. Cette organisation entraînait d'autres avantages sur lesquels je passe. Bientôt presque tous les P.G. furent ainsi répartis en popotes ; rares étaient ceux qui, tel l'écrivain Louis Francis, demeurèrent solitaires. Ils en pâtirent d'ailleurs assez durement sur le plan matériel.

Une question capitale se pose tout de suite à ceux qui ont décidé de se mettre en popote : verseront-ils au fonds commun le contenu intégral de leurs colis familiaux ? Ou chacun en gardera-t-il par-devers soi une partie, considérée comme personnelle ? Il est bien évident que de tels arrangements doivent être pris d'avance, et dans les termes les plus clairs, les plus explicites. Il s'agit en somme d'un contrat.

A priori, le contrat « total » semble plus satisfaisant pour l'esprit. Pourtant, même dans ce cas des problèmes se posent. Laissons de côté les colis de vêtements qui, par définition, sont personnels. Dans les colis de vivres, certains objets, certaines douceurs sont évidemment chargés d'une valeur affective qui les réserve au seul destinataire. Ou bien encore, sans valeur affective, une brosse à dents, une savonnette¹... Je veux dire que, même quand tout doit être mis en commun, certaines choses sont obligatoirement exclues du partage. Tant qu'il s'agit de babioles, pas de difficulté, bien sûr. Mais prenons

l'exemple de la savonnette. Nous ne percevions sous le nom de savon qu'une espèce de pierre râpeuse. Il est clair qu'une vraie savonnette représentait une richesse. Elle pouvait être échangée contre n'importe quoi, du chocolat par exemple. Si donc Pierre reçoit non pas une, mais plusieurs savonnettes dont il profite seul, le principe égalitaire qui préside à sa popote est violé. D'où une source de récriminations, de disputes...

Le contrat « partiel » essayait d'éviter ces incidents en réglementant, de la manière la plus précise qu'il se pouvait, la répartition du colis. Il y avait toutes sortes de modèles, plus ou moins larges, plus ou moins restrictifs. Le plus utilisé ne faisait verser au fonds commun que, si je puis dire, l'alimentation lourde, pâtes, légumes secs, etc., laissant au destinataire les cigarettes et les menues friandises, chocolat, bonbons, vrai thé...

Mais alors il n'est pas difficile d'imaginer ce qui se passe si Paul est honnête alors que Pierre est une canaille, ou simplement un goujat. Les colis du premier, faits de cinq kilos de nouilles, sont pris intégralement par la popote, alors que ceux du second lui laissent par exemple, en biens propres, deux kilos de chocolat, café, tabac. Le résultat, c'est que Paul nourrit Pierre, lequel se régale, en plus, de tas de bonnes choses auxquelles l'autre n'a pas droit. Au bout d'un certain temps...

Eh bien, au bout d'un certain temps, c'est le drame, un drame que naturellement je n'invente pas, et Léon sauta à la gorge de Max qui lui grignotait sous le nez ses petits chocolats personnels. Il fallut se mettre à plusieurs pour l'arracher, et Max porta trois ou quatre jours à son cou des marques de doigts.

Ainsi, quel que fût le contrat constitutif de la popote, celle-ci n'était viable que si ses membres s'accordaient sur un plan non pas seulement juridique, mais affectif, s'ils éprouvaient les uns pour les autres des sentiments de type familial, assez positifs en tout cas et assez forts pour tempérer par une affection compréhensive la stricte justice répartitive. « Allez, mon grand, mange ! » disait D... en fourrant de force des morceaux supplémentaires dans la gamelle de L... (1,87 m). Et se retournant vers nous, il nous prenait à témoin qu'un corps comme ça avait besoin de plus de nourriture que le nôtre. Nous acquiescions, bien sûr, cependant que le favorisé protestait, refusait... Ce genre de rapports n'a plus rien de juridique. Voilà pourquoi une

popote ne tenait que si elle se muait en une sorte de famille.

Dans les popotes les plus solides, même les inégalités sociales se trouvaient compensées. Si la femme de Paul vit dans une grande ville au ravitaillement difficile, le pauvre ne peut recevoir que des colis ultra-légers ; si celle de Pierre est à la campagne, elle envoie des colis somptueux. Pierre et Paul appartenant à la même popote de huit ou dix, celle-ci résorbe les inégalités. Mais elle ne peut le faire sans humiliations et grincements de dents que si le lien familial existe, avec la confiance de l'un dans l'autre et l'affection de l'un pour l'autre. De chacun suivant ses moyens, loyalement, à chacun suivant ses besoins : une telle loi ne peut s'exercer qu'en dehors de la mécanique économique, dans une ambiance affective telle que personne ne réclame une balance de précision pour peser l'effort de l'autre.

Nulle popote donc ne pouvait se réduire à une simple association d'intérêts. Au pire, elle était un mariage de raison ; au mieux, une union qui apaisait, ou du moins trompait nos besoins affectifs. Nous y trouvions cette sécurité confiante, cette protection mutuelle, la possibilité surtout de se désharnacher de la cuirasse sociale sans laquelle il n'est pas de vrai repos réparateur. Le camp n'a connu qu'un assez petit nombre de cas de folie : je suis convaincu que l'existence de popotes y est pour beaucoup ; elles renforçaient notre résistance mentale à la captivité. C'est là, pour ainsi dire, un phénomène moléculaire. Huit hommes isolés font huit grains que le moindre souffle chasse deçà, delà ; si, unissant leurs valences, ils constituent un système lié, une molécule, leur force collective est sans commune mesure avec leurs apports respectifs. Elle impose au monde un bloc lisse avec lequel il est obligé de compter. Ce qui est vrai, au niveau élémentaire, pour la nourriture, l'est aussi au niveau mental le plus élevé : chaque membre de la popote reçoit de ses camarades mieux qu'une protection contre les agressions ; son goût de vivre même est préservé. Ici encore, ce n'est pas dans l'abstrait que je parle.

Est-ce l'intérêt matériel ou le besoin sentimental qui a joué le premier rôle dans la création des popotes ? Suivant qu'on est marxiste ou idéaliste, on répondra différemment. Je crois pour ma part qu'il est impossible de donner une réponse unique et universelle : tout a dépendu des individus, des circonstances... Reste que le corps et l'âme devaient y trouver l'un et l'autre leur compte. Je me suis lié avec Raymond dès les premiers jours, bien avant l'arrivée des colis, avant

que la notion même de popote eût pris corps. Nous étions assis côte à côte dans le sable, le dos appuyé à la Baracke 20, face à l'entrée de notre propre Stube, et goûtant le soleil. J'avais en main un petit livre anglais, intitulé *Sledge*, que j'avais ramassé je ne sais où ; il s'agissait d'une histoire de traîneau dans le Grand Nord canadien et je m'efforçais difficilement de la déchiffrer. Bavardant, Raymond et moi découvrîmes que nous étions l'un et l'autre agrégés de grammaire, que nous avions connu l'un et l'autre vers la même époque la même Sorbonne. D'autres affinités évidemment se manifestèrent. Mais il y eut aussi échange de services : il connaissait bien l'anglais, mal l'allemand ; pour moi, c'était l'inverse. Nous nous donnâmes donc mutuellement des leçons. Il me passa un *Gulliver*, de langue plus accessible que mon *Sledge* ; de mon côté... Bref, c'était la popote avant la lettre.

Ensuite, nous avons tout naturellement mis ensemble nos ressources. Mais, comme on sait, un moteur à quatre temps fonctionne avec plus de souplesse qu'un à deux : nous nous joignîmes à un autre couple, celui que formaient déjà, de leur côté, Jean, un instituteur, et Georges, un avocat. L'amitié nous lie aujourd'hui encore, preuve qu'il s'agissait d'autre chose que d'intérêts. Un pharmacien (ou dentiste, je ne sais plus) fit, jusqu'à son rapatriement comme sanitaire, le cinquième des quatre mousquetaires... Ainsi naît une popote.

Pour des raisons de commodité pratique, le capitaine A..., le chef de chambre, un entrepreneur autoritaire au cœur tendre, était compté avec nous. Il mangeait en même temps que nous, à la même table que nous, à côté de nous ; mais... mais il n'était pas de la famille ! D'où l'incident qui se produisit un jour, somme toute assez touchant, n'était le ridicule.

Ce jour-là, qui se plaçait à l'automne 1941, un photographe vint nous tirer le portrait – oui, officiellement, comme dans les écoles ; et nous pourrions envoyer les épreuves chez nous. Les photos étaient collectives : nous nous présentons donc en popote, et comme A... ne faisait pas officiellement partie de la nôtre, nous en profitons pour ne pas l'inviter à nous accompagner. Je recopie ici mon carnet :

Alors pendant huit jours, c'est chez [lui] une crise de bouderie (ou de neurasthénie ?) ahurissante chez cet homme de quarante ans. Il va jusqu'à confier à un

camarade (...) qu'il « a eu cette semaine la plus grande déception de sa vie ».

Qu'ajouter à cette preuve par neuf ?

Cela n'empêchait pas les popotes les plus solides, comme l'était la nôtre, de se dissoudre à l'occasion : le divorce n'est pas la propriété exclusive du mariage. Notre première chambre, de composition sociale peu homogène, était extrêmement bruyante. Les « intellectuels » en souffraient. Raymond se vit un jour offrir une place dans une chambre plus petite et de mœurs plus paisibles. Il hésitait à accepter, tant nos liens étaient forts ; c'est nous qui l'y avons poussé. Quelque temps après, ce fut à mon tour de partir. Nous étions déjà à Arnswalde ; j'entrai dans une chambre-popote à huit, dite la chambre des philosophes. Elle comptait en effet trois agrégés de philo, dont Paul Ricœur et Mikel Dufrenne, plus un futur écrivain, Paul-André Lesort ; le reste en universitaires moins connus, mais tout aussi estimables.

Autre preuve, s'il en était besoin, de la valeur affective des popotes : depuis trente ans que la captivité est terminée, nos liens d'amitié sont inaltérés, dans la deuxième popote comme dans la première.

Coupés comme je l'ai dit du monde réel, habitant une planète-ersatz, quasi ersatz d'hommes nous-mêmes, n'allions-nous pas plus loin encore, jusqu'à constituer, à l'intérieur des ersatz de familles, des ersatz de couples ? Mon carnet note à plusieurs reprises cette tendance à se grouper en « binômes », et se demande même s'il ne s'agit pas d'un « succédané (non sensuel le plus souvent) des rapports homme-femme ».

Tu ricanes, mon enfant. Bien sûr, je sais à quoi tu penses, et nombre de lecteurs aussi. Il est même arrivé qu'on me pose carrément la question : « Cinq ans sans femmes ! Comment avez-vous fait ? Y avait-il beaucoup d'homosexualité parmi vous ? »

So oder so, il faudra bien qu'à un moment ou l'autre j'aborde le problème. Allons-y tout de suite.

D'abord ce n'est pas cinq ans que nous sommes restés sans femmes, mais, pour la plupart, six, ou peu s'en faut. Ah ! ça, que croit-on donc qu'avait été la « drôle de guerre » pour les neuf dixièmes des appelés ? Quand deux mille troupiers se déversent dans un village, combien trouvent chaussure à leur pied ? Je parle brutalement, mais, à la fin

des fins, c'est assez d'hypocrisies. Il y avait des bordels ? Quelle proportion de messieurs, sur toute l'armée française concentrée dans la zone des armées, a fréquenté ce genre d'établissement, et en combien d'occasions ? Je voudrais bien le savoir, avant d'aller plus loin dans le débat !

Il est arrivé, c'est vrai, que des femmes d'officiers viennent retrouver leurs maris en catimini pour quelques jours. Dans mon régiment, le colonel leur faisait donner la chasse. Dans combien d'autres régiments comme dans le nôtre ? Car enfin, les hommes de troupe, presque tous privés de visite, n'auraient pas vu d'un très bon œil leur lieutenant caresser Madame, pendant qu'eux-mêmes avaient la langue pendante. Le moral en aurait pris un bon coup. Soyons plus précis encore. Mon régiment, qui était de Reims, a passé un petit mois au Chemin des Dames : les rencontres du dimanche étaient faciles pendant ce mois. Mais pour le régiment de Mont-de-Marsan ?

Les permissions ? J'en ai eu une, de dix jours, entre août 39 et mai 40 ; les plus favorisés, deux. Orgie permissionnaire à part, j'avoue avoir eu, une fois, quand je suis redescendu des lignes en octobre 39, à moins que ce ne fût en y montant, le bonheur de goûter aux charmes d'une fille de ferme lorraine qui sentait bon le lait. On peut trouver sans peine plus don Juan que moi ? J'en tombe d'accord. Admettons donc que nombre d'autres, officiers et soldats, ont remporté plus de victoires que moi. Beaucoup plus ? Tout cela fait combien de fois entre notre mobilisation et la captivité ?

Il existe un phénomène animal de l'effet le plus cocasse, quand on l'observe de l'extérieur. Tout mâle plastronne. Un petit roquet de quatre sous se dresse sur deux pattes à côté d'une chienne danoise grosse comme une vache, en aboyant : « Tu vas voir, tu vas voir ce que je vais te faire, moi ! Je suis un as, moi ! » Et deux garçons qui, les yeux fiévreux, échangent leurs confidences s'en racontent et en remettent. « Six fois, mon vieux, six fois ! C'est elle qui m'a dit... » Il ne précise pas en combien de temps ces six fois, ni s'il a souvent reproduit l'exploit ; il laisse seulement entendre que l'exceptionnel lui est une habitude. Et dans les romans de même, ou dans les pièces de boulevard, on voit les messieurs abattre les noix à la douzaine.

J'ai beau être écrivain, c'est-à-dire un peu exhibitionniste sur les bords, je suis surtout romancier, c'est-à-dire que par pudeur, je mets au compte de mes personnages mon expérience propre plus ou moins

arrangée. Je me refuse donc à débagouler comment personnellement je me suis accommodé de mes cinq ans de pénitence, qui étaient quasiment six. Au reste, quoi qu'on dise en ce domaine, on prête à raillerie. Je ne puis tirer aucun parti valable statistiquement des confidences individuelles que j'ai recueillies. Peut-être les médecins seraient-ils mieux placés que moi pour dire la vérité, toute la vérité, je le jure ?

La vérité, me semble-t-il, c'est que la plupart des petits roquets ne sont pas aussi éblouissants qu'ils le prétendent. « Une fois pour moi, une fois pour elle » : si grasse qu'elle soit, la formule populaire laisse entendre que le monsieur ne trouve pas en général un goût tellement vif à son second effort. Et Stendhal, qui était la véracité même, dont les succès féminins ont d'ailleurs été précis et nombreux, semble davantage effrayé par le fiasco que soucieux de prouesses.

Tous ces préliminaires pour ramener dans des limites plus raisonnables la souffrance, réelle, que nous causa notre privation. Le problème est précis : après une année de guerre que nous avons vécue dans une continence tout de même assez serrée, vinrent cinq autres de continence absolue. Comment nous en sommes-nous arrangés ?

Premier point, nous ne subissions aucune sollicitation extérieure. Autour de nous, rien que du kaki et du vert-de-gris mâles. Nous ne voyions aucune femme – aucun enfant non plus, d'ailleurs. Pardon, j'exagère. Il y avait à Arnswalde une énorme dondon que nous avions baptisée Olida, en souvenir du jambon de cette marque. Elle était l'épouse d'un adjudant allemand minuscule, avec qui elle formait un vrai ménage Dubout. Nous l'entr'apercevions parfois à la fenêtre lointaine de sa chambre, dans la caserne allemande qui se trouvait au-delà de nos barbelés. Je serais fort étonné que sa féminité ait donné des rêves aux plus obsédés d'entre nous.

Ainsi la femme nous était aussi peu présente qu'aux trappistes. Nous étions même moins tentés que saint Antoine, faute de cochon.

La nourriture aussi était fort peu aphrodisiaque. Je n'insiste pas, mais le fait est tout de même de conséquence. Je ne pense pas exagérer en affirmant que pas une fois durant ces cinq ans nous n'avons réellement satisfait notre faim. Même ce que nous appelions des gueuletons, et auxquels nous nous livrions de temps à autre par hygiène malgré les hurlements du popotier, même eux n'allaient pas bien loin dans la ripaille. Or bien souvent, au lendemain de ces jours-

là, mon carnet porte la trace : « Rêves érotiques... »

Pas d'occasion et une alimentation disons peu échauffante : voilà qui déjà fait beaucoup pour endormir la bête.

Elle se réveillait quand même, naturellement, et parfois criait très fort. Ce qu'elle obtenait ?

Au risque d'être taxé de naïveté, je prétends que la plupart des hommes témoignent quand ils le veulent une maîtrise de soi et une force de refoulement bien plus efficaces que ne le glapissent tant de philosophies à la mode. La faute, ou le crime, de la psychanalyse et des pédagogies qui s'y réfèrent, c'est d'exalter la veulerie en la qualifiant de liberté ; c'est de miner les digues que l'homme met de lui-même à la fureur de ses flots, de certains de ses flots du moins, dont il appréhende les ravages. On ne vit pas en société sans se refouler, c'est-à-dire sans se maîtriser. Je ne me jette pas sur toutes les jolies femmes que je croise pour les mettre à mal, comme j'en ai fugitivement l'envie. Même l'animal, et le plus solitaire, se réprime, et contrôle par exemple sa gourmandise. Alors qu'on ne vienne pas définir comme le sommet de l'humanisme l'abandon pur et simple à nos « pulsions », qui en est le contraire, qui n'est que la persistance en nous des tropismes élémentaires. Le sommet de l'humanisme, c'est de faire régner sur ses actes la raison et la volonté, la raison par la volonté.

Je suis convaincu que la grande majorité des captifs essayaient d'abord de sublimer, et s'ils n'y parvenaient pas, refrénaient plus ou moins parfaitement leurs élans vers la masturbation et l'homosexualité. Mon carnet mentionne à plusieurs reprises que certaines conversations de chambre, le soir, trahissaient ou amorçaient une excitation suspecte. Voici ce que j'écris par exemple le 26 décembre 40 :

Dès que le silence se fait, la nuit, dans les lits, après les derniers soubresauts des cacophonies quotidiennes [entendez ici, entre autres, les bavardages du soir], chacun retombe dans ses pensées comme dans sa prison. Et, dans mon noir, je laisse ma pensée vagabonder : évasion, femmes – jusqu'à la chute dans le néant du sommeil, le néant béni de l'oubli. Sommeil peuplé des cris inquiets, des rêves intimes, des pets et des

masturbations plus ou moins volontaires de vingt et un hommes jeunes coupés de la vie...

Le mot y est, comme on voit, mais singulièrement nuancé. J'ajouterai que mes notes au jour le jour, bien que je ne les aie pas mises en ordinateur, me semblent marquer une évolution assez nette dans le nombre de ces accidents qui, signalés plusieurs fois en 40, se raréfient ensuite progressivement. Il est bien connu que, outre toutes les autres raisons que j'ai données, l'accoutumance facilite la continence – ce ne sont pas les moines qui me contrediront ! Les rêves doivent également aider à la purgation des – hum ! – passions. En tout cas moi qui, en temps normal, rêve peu, j'ai éprouvé le besoin de garder trace dans mes carnets de très nombreux rêves – bien souvent d'ailleurs fort banals, et fort peu significatifs. L'érotisme, me semble-t-il, y est relativement rare ; sans doute aussi de plus en plus pâle à mesure que le temps passe. Je me permets de renvoyer ici à mon *Ciel ouvert*, déjà cité : cette purgation spontanée de mes obsessions, écrite à partir de 43, n'est que modérément érotique ; non seulement je m'en étonne au passage, mais je m'en explique. Maintenant, généralisé-je trop mon cas particulier ?

Touchant l'homosexualité, j'avoue ma totale incompetence. Mais je ne crois pas, à vue de nez, qu'elle ait été très fréquente dans notre camp. D'abord, où y trouver des chambres d'amour ? Même après notre desserrement, il n'existait nulle part d'endroit où s'isoler. Alors de châlît à châlît ? En secouant de manière suspecte le dormeur du dessus et celui du dessous ?

Il y a certainement eu des cas, mais isolés, pas plus nombreux à coup sûr que dans la vie courante, et n'évoquant en rien cette épidémie qui se fût déclenchée si l'homosexualité avait vraiment servi d'ersatz majeur à l'amour. Quand je fouille bien mes souvenirs, je retrouve à Gross-Born un commandant de la coloniale qui s'intéressait beaucoup à un gentil petit cuisinier. Celui-ci ayant joué le rôle de la Reine dans je ne sais plus quelle pièce de théâtre, l'autre avait été baptisé Bourre-la-Reine. Peut-être trouvaient-ils asile dans quelque recoin de la cuisine ou de la Baracke des commandants ? De toute façon, c'étaient assurément l'un et l'autre des habitués anciens de ce genre d'ébats, non un produit récent du manque de femmes.

À Arnswalde, on voyait parfois au bain de soleil B... arracher

amoureusement à C..., avec les dents, des poils de sa poitrine ; les mauvaises langues prétendaient qu'on les avait surpris tous deux en position équivoque (ou point équivoque...) dans un coin des combles... Vrai ? Faux ? Simple amitié un peu chauffée ou « binôme » poussé jusqu'au bout ? Le seul fait qu'on en jasait dans le camp montrait le caractère exceptionnel de la chose.

Pour faire bonne mesure, j'ajouterai que les acteurs qui, au théâtre, jouaient des rôles de femmes se voyaient parfois un peu trop chaleureusement serrés – « tout le monde peut se tromper ! », ronchonne le hérisson en redescendant d'une brosse en chiendent. Jacques D..., qui excellait dans les rôles de femmes, mais n'était pas, Dieu sait, de la confrérie, se dépêchait après les répétitions d'exposer à tous vents ses jambes très virilement poilues de noir...

Finalement le plus simple est sans doute, comme presque toujours, le plus proche de la vérité. Au début, la proximité d'une vie normale pesait sur nous, provoquant des images assez pressantes. La maigre chère et l'absence d'occasions aidant, ces sollicitations, au reste refoulées par la volonté, s'atténuaient, se raréfiaient, se transposèrent dans des rêves aux conséquences plus ou moins conscientes, plus ou moins acceptées. Plus le temps passait, plus l'accoutumance jouait. Des intérêts différents intervenaient, se substituaient aux pulsions sexuelles proprement dites ; cela paraît idiot, mais quand on agit de tout son être en vue d'une évasion, ou sur le plan politique, on pense moins aux femmes. Et disant cela, je redécouvre l'Amérique.

La Peste de Camus, comme on sait, se propose d'évoquer à l'état pur le plus pur produit de la guerre, de la « peste » : la séparation. Effectivement, déportés, prisonniers, combattants, exilés, réfugiés, toutes les victimes de la guerre sont confrontées à ce même drame, qui représente en quelque sorte leur plus grand commun diviseur. Or on a peu remarqué que ni le docteur Rieux ni ses amis n'ont l'air de beaucoup profiter de la situation pour se taper de petites infirmières. N'est-ce pas parce que, s'ils le faisaient, ils se donneraient l'impression de pactiser avec la peste en entérinant la séparation d'avec l'être aimé ? Pour nous pareillement, masturbation et homosexualité de remplacement devaient passer pour une forme de consentement à la captivité...

Quoi qu'il en soit, le résultat de notre continence fut que, nos cinq ans tirés, nos aptitudes viriles étaient sérieusement amorties. J'aurai

peut-être, mon enfant, l'occasion² de mentionner ces problèmes délicats : notre réadaptation à la vie normale n'alla pas toujours de soi, très loin de là.

Ce fait seul d'ailleurs apporte une réponse assez claire à certaines curiosités plutôt malsaines.

1.

Ces objets nous arrivaient dans les colis de vivres à vignette bleue...
J'ai parlé plus haut de l'organisation des colis.

2.

Dans un autre livre, alors...

Esprit, étais-tu là ?

Toute société un peu complexe est faite d'un enchevêtrement de structures collectives diverses¹, s'empilant l'une sur l'autre depuis la plus étroite et la plus dense, la famille, jusqu'aux plus larges. Nous venons de parler de ce qui tenait lieu de famille chez nous. J'aimerais évoquer à présent les plus significatifs des grands organismes.

Mais lesquels ? La liste, on l'a vu plus haut, en est longue. Plusieurs critères de choix se proposent, répondant aux principaux clivages. Aucun n'est satisfaisant. J'avais pensé d'abord, par exemple, classer nos groupements suivant qu'ils nous incitaient à accepter notre sort, ce qui nous mettait sur la ligne de la Kollaboration, ou au contraire à nous rebeller, ce qui nous poussait vers la Résistance. Mais en fait, mises à part des organisations comme le Centre d'entr'aide, qui ne s'intéressaient en principe qu'à l'amélioration de notre situation matérielle, tout ce qui s'adressait à l'esprit nous engageait nécessairement dans un univers mixte où voisinaient, en dosages variés, acceptation et refus.

Il est vrai que se résigner à la captivité revenait, d'une certaine manière, à pactiser avec elle, c'est-à-dire avec l'ennemi qui l'imposait. Mais un refus total, absolu, ne valait pas mieux. Il incitait tout bonnement à passer sa vie couché sur sa paillasse, c'est-à-dire en définitive à se rendre complice de sa propre destruction. Aucune trahison ne pouvait être plus complète. Une autre forme de refus, tout paradoxe à part, consistait, collaborant à mort avec les Allemands, à obtenir ainsi le rapatriement qui permettrait la rentrée dans la vie, dans l'action... et dans la Résistance. Que fit d'autre notre colonel Vendeur ? Et, comme on sait, il ne fut pas le seul... Certain lieutenant de Gross-Born, dont le nom à double charnière évoquait dans son dernier volet l'une des plus grandes familles de France, alla jusqu'au

bout de cette logique. Il collaborait, il dénonçait ; il formula même un jour une demande de naturalisation allemande. Celle-ci étant tombée dans les mains de ses camarades de chambre, ils lui infligèrent une raclée terrible et le jetèrent dehors en plein hiver poméranien ; lui, s'empessa de dénoncer aux Allemands ceux qui l'avaient frappé. La rumeur publique veut que, renvoyé en France, il se mua en combattant de la Résistance...

Pour moi, qui suis comme chacun sait le parangon de toutes les vertus, sans jamais consentir réellement à ma condition, je faisais *comme si* je l'acceptais. Je jouais le jeu imposé, tout en restant constamment prêt à tricher, prêt à renverser la table. Ainsi ai-je pu survivre sans, je crois, me déshonorer. Qui plus est, je me rangeais certainement parmi les plus gais d'entre nous extérieurement ; et on sait que la gaieté est une arme de premier ordre contre la saloperie. Les gémissements n'étaient que pour mes carnets...

Pactiser peu, pactiser prou : question de degré. Tous les groupements qui nous aidaient à vivre se situaient plus ou moins haut dans l'échelle ; je veux dire qu'ils contribuaient plus ou moins à nous masquer la réalité dans un nuage d'illusions, à nous proposer des ersatz d'existence.

Le plus engagé dans cette voie, ce fut, quasi par nature, le théâtre. J'avoue que je l'ai peu connu, peu estimé, peu pratiqué ; peut-être par excès d'amour et d'exigence. En dépit des apparences, je pourrais bien avoir une belle tête de cochon. Comme me le lançait un jour mon cher Pierre-Henri Simon : « Vous, Ikor, si vous étiez thala², vous seriez intégriste ! » Très possible en effet.

Au reste, je ne prétends pas avoir raison contre l'immense majorité de mes camarades qui, eux, chérissaient leur théâtre et en étaient fiers. Les documents les plus divers sur la captivité l'attestent, de l'admirable *Grande Illusion*³ à ce film d'amateur trop peu connu qui fut tourné clandestinement au XVII A, *Sous le manteau*⁴. Chaque fois, la représentation théâtrale apparaît comme l'un des points culminants dans l'existence des prisonniers.

La question est de savoir ce qu'elle leur donnait au juste. Bien entendu, elle les arrachait pour un temps à un présent abominable ; en quoi elle était bien l'ersatz par excellence. Mais elle agissait beaucoup plus en profondeur. Ce qui me frappe surtout, c'est l'orgueil, touchant mais naïf, qu'elle provoquait en eux face aux vivants normaux et vrais

de l'extérieur. « Voyez ce dont nous sommes capables ! clamaient-ils en substance. Avec des bouts de carton, nous faisons ces décors prestigieux ; avec des vieux sacs, ces costumes et ces toilettes identiques, de loin, aux vôtres ; avec des hommes, ces femmes comme-pour-de-vrai ! » Sous-entendu : « Avec une magie d'une telle puissance, nous pouvons recréer la vie, une vie aussi réelle que la vôtre, égale à la vôtre. *Nous aussi, les fantômes, nous sommes des vivants de plein exercic !* »

L'« intégriste » que je suis pense que c'était aller trop loin dans l'illusion consolatrice : jusqu'à l'alibi, jusqu'à, si j'ose dire, l'opium du peuple. Le théâtre en temps normal nous arrache par ses faux-semblants aux banalités quotidiennes qui nous oblitèrent la vraie réalité : il nous remet donc à nous-mêmes. Le théâtre de camp, lui, nous trompait – c'était sa mission. Le baume qu'il mettait sur nos plaies ne les soignait pas ; il les faisait oublier, le temps du spectacle ; rien de plus. Finalement, bien loin de nous aider dans nos drames réels, il nous maintenait dans le rêve, nous droguait et nous stérilisait ainsi davantage. À moins qu'au contraire, sortant de la représentation, nous ne fussions rejetés plus brutalement au réel et au désespoir. Ces fausses femmes sur scène allumaient tous les yeux. Mais après ?

C'est peut-être en définitive mon respect farouche de la vérité qui me faisait refuser notre théâtre : parce qu'il n'était pas vrai que nous vivions d'une vie réelle, et que prétendre le contraire, c'était pis que mentir, c'était se duper soi-même redoutablement.

Sur un plan plus ordinaire, une lucidité sans doute excessive m'empêchait d'entrer dans le jeu d'acteurs pleins de bonne volonté et parfois même de talent, mais quand même amateurs. Grief plus grave, le milieu du théâtre à l'Oflag était suspect. Les principaux dirigeants, au début surtout, grenouillaient avec l'Abwehr. Parmi les premières pièces qui furent jouées, un bon nombre, œuvres d'auteurs (?) locaux, étaient destinées très évidemment à servir la propagande allemande et préparer le rapatriement corrélatif des intéressés. Plus tard, l'Action catholique du camp, très liée avec le pétinisme, exerça une influence qui, pour discrète et habile qu'elle était, n'en faisait pas moins froncer les sourcils aux vieux républicains. À tort ? À raison ? Je n'engagerai pas ici des discussions qui pourraient être sans fin. Le fait est que le théâtre, dans cet ordre d'idées, nous laissait une impression désagréable, que renforçait une odeur de combines pas toujours très

propres, avec les Allemands, avec le P.C. français, en vue d'obtenir des avantages matériels sur ci ou ça... Un fait me paraît assez révélateur de cette atmosphère. C'était à la fin 42, à un moment donc où déjà les événements avaient pris tournure. Le théâtre municipal de Stettin proposa à l'Oflag diverses places en contrats de travail. L'un des principaux responsables de notre propre théâtre s'offrit aussitôt comme baryton ; tout prêt donc à chanter devant ces messieurs le *Horst Wessel Lied* si on le lui demandait. Cet officier était juif (et, je crois même, franc-maçon), mais rendu apparemment inconscient par le milieu où il évoluait depuis si longtemps.

Je veux tout de même être juste. Pour parler sans chercher la petite bête, les séances théâtrales apportaient à l'ensemble de nos camarades des distractions appréciables. De leur côté, artistes, costumiers, metteurs en scène, techniciens de tout poil se donnaient à leur tâche avec assez d'ardeur et de conviction pour que leur vie propre en fût éclairée et soutenue. Le théâtre offrait donc aux spectateurs des fêtes qui rompaient la monotonie quotidienne, et à son personnel une activité en elle-même vivifiante. Ses coulisses enfin permettaient un fructueux développement de travaux clandestins, tout un commerce caché dont profitaient notamment les candidats à l'évasion. Car enfin, le tailleur qui coupe dans de la toile à sac un smoking de haute tenue, le teinturier qui donne à une robe de même matière une couleur décente ont bien des facilités pour transformer une couverture ou une pèlerine de facteur en élégant costume civil. Nombre d'accessoires techniques, projecteurs, rampes, que sais-je encore ?, peuvent alimenter un tunnel d'évasion en matériel précieux. Les gens du théâtre, qui surtout au début fleuraient bon la Kollaboration, étaient des kollabos gentils : ils ne dénoncèrent personne, et ils ne refusaient pas leur aide aux candidats à l'évasion. Ils ouvraient en somme un des rares canaux qui nous mettaient en contact avec la population civile, et par elle, à travers elle, avec l'univers de la réalité.

Ce qu'était une représentation, inutile que je l'évoque : on n'a qu'à se reporter, je le répète une fois de plus, à *La Grande Illusion* ou au très véridique *Sous le manteau*. Les spectateurs les plus ravis peut-être étaient ceux du premier rang : nos Allemands, mais oui, aussi fiers des prouesses de leurs extraordinaires Français que ceux-ci l'étaient d'eux-mêmes.

Enfin, pour achever de corriger ma malveillance, je signalerai qu'il fut représenté l'un dans l'autre une dizaine de pièces chaque année, dont certaines fort difficiles à monter. Cela mesure les efforts fournis.

Puisque nous touchons ici au chapitre des loisirs, profitons-en pour le liquider rapidement ; sinon, le tableau de notre vie serait tout à fait incomplet. Nous eûmes donc droit aussi à du cinéma ; quelques films nous furent projetés, qui n'étaient pas tous de propagande ; ainsi l'excellent *Goupi Mains Rouges*. Nous pouvions faire et écouter de la musique. Plusieurs orchestres de qualité avaient été montés. Les instruments venaient de France ou étaient loués, ou achetés, en Allemagne. Il existait deux ou trois pianos, sur lesquels il était loisible de tapoter même sans beaucoup d'art – j'en sais quelque chose, ayant essayé en vain de m'y remettre après quatre ou cinq lustres d'interruption. Nous avions des phonos, des disques qui n'avaient pas tous été écornés à la fouille. J'allais oublier les peintres d'entre nous, dont quelques-uns, tel Lambert-Naudin, étaient de grand talent, et qui travaillèrent, et qui même exposèrent...

Le sport ? Eh bien, oui, dans cette période de stabilité que j'examine maintenant, entre l'automne 40 et le débarquement, nous avons pratiqué des tas de sports ; avec modération bien sûr, sauf quelques écervelés qui s'y crevèrent. L'activité sportive ne s'éteignit que vers l'automne 44, quand la famine se mit à régner pour de bon. Athlétisme, volley, basket, football, étaient faciles à mettre en œuvre. Dans l'hiver 41-42, nous avons installé une patinoire. L'enfance de l'art en Poméranie : suffit d'inonder un terrain un peu aplani, ça gèle sur-le-champ. L'un de mes amis, qui avait fait venir ses patins de figure, me les prêtait : c'est là-bas que j'ai appris à patiner. D'autres, ou les mêmes, faisaient de la luge sur les pentes : quand on a des planches de lit et des boîtes de conserve, construire une luge est à la portée du moindre bricoleur. Cela à Westfalenhof. À Arnswalde, nous avons joué au tennis dans la *Turnhalle*, le gymnase.

Et si les échecs et le bridge sont des sports, ces sports-là aussi nous les avons pratiqués. Le champion de France d'échecs par correspondance, Viaud, était dans notre camp ; il organisa tournoi sur tournoi – un de mes titres de gloire : j'ai encore des prix que j'ai remportés comme joueur n° 3 du camp.

Tu vois, mon enfant : la vie de château, comme crut nécessaire de l'écrire l'un des Tharaud, le plus généreux des deux sans doute. En 41

les échecs étaient rois ; en 42, le bridge ; en 43, le morpion ; en 44, la crapette, la patience et l'hébertude⁵.

Et pour en finir avec ma revue des loisirs, le bricolage. Au début de janvier 43, il y eut au camp une exposition « artisanale » dont même mon carnet trouve « stupéfiants » certains chefs-d'œuvre, ainsi

une locomotive de cinquante centimètres de longueur, type aérodynamique, avec tous les détails, et un moteur électrique capable de la faire marcher à 25 km-heure ! (...) Les roues sont, par exemple, en aluminium fondu : si l'on songe à cette énorme difficulté pour nous, faire fondre une boîte de conserve en aluminium, pour ainsi dire sans feu !

Effectivement, connaissant nos outils, il y avait de quoi s'émerveiller. Et ce n'était pas la faute de ces habiles ouvriers si le système Pétain exaltait, précisément alors, l'artisanat. Eux bricolaient pour passer le temps, lui ne rêvait que de faire de la France un Portugal agricole et sans machines. Oui, il était vraiment difficile d'oublier la politique !

Un fait dont nous nous rendions mal compte sur le moment, c'est la concentration assez extraordinaire de talents que nous représentions au total. Non, fils, je t'en prie, ne ricane pas de cette manière idiote. Je me borne à constater une vérité indubitable ; et si c'est la vérité, je suis bien obligé de la dire. Tu serais étonné si je relevais, parmi nos trois mille noms, ceux qui plus tard devaient s'illustrer dans le monde. Prenons les choses par le bout que je connais bien, c'est le plus facile. Sur les vingt-huit que comptait ma promotion littéraire de Normale, nous étions cinq dans le camp. Cinq sur vingt-huit : pas mal, hein ? J'imagine qu'il en allait de même pour les polytechniciens et les autres anciens des grandes écoles. Parmi les écrivains, un prix Renaudot et, à venir, un Grand Prix du roman de l'Académie française et deux prix Goncourt, pour ne prendre que les plus laurés. Spectacle semblable en tous domaines, qu'il s'agît de sport ou de négoce, de diplomatie, de fonction publique, ou de science⁶. J'ai évoqué l'inventeur anonyme de la choubinette. Le besoin se faisait-il sentir d'un spécialiste en mathématiques pures, en physique appliquée, en électricité ou... en forage de galeries, on avait l'oiseau tout de suite, et de première

catégorie. J'abrège. Si j'ai fait jusqu'à présent la part belle aux enfantillages et à la rusticité de nos mœurs, il ne faudrait quand même pas oublier que nous constituions, de par notre recrutement, un bouillon de culture fort concentré. J'ai indiqué à plusieurs reprises combien nos gardiens se trouvaient démunis devant nous. Ce n'était pas parce que l'Allemand serait lourd et le Français malin, mais tout bêtement parce que nos gardiens ne faisaient pas le poids, ayant été choisis, eux, je crois l'avoir dit, plutôt parmi les pauvres types.

Quoi qu'il en soit, quand fut décidée la création dans le camp d'une université, la difficulté ne fut pas de trouver en tous domaines des professeurs compétents, mais de choisir entre eux.

Comment l'idée vint ?

Il y avait parmi nous un personnage curieux, et même pittoresque, du nom de Jean Rivain. Commandant de réserve, ce qui était alors assez rare, il avait dirigé dans des temps anciens une grande revue littéraire, je ne sais plus laquelle – la *Revue blanche*, peut-être ? Ou la *Revue critique* ? Peu importe. Socrate barbu, volontiers pontifiant, délayant en ses nombreux discours une philosophie pour le moins ténébreuse, il était de ces « animateurs », comme on dit aujourd'hui, qui écrivent parfois eux-mêmes, mais surtout adorent régenter ceux qui écrivent ; en somme, une espèce de Paulhan, mettons de sous-Paulhan. On le voyait promener dans le camp sa personne courtaude, mais toujours imposante, toujours solennelle, et toujours flanquée d'au moins deux disciples, un pour le flanc droit, un pour le gauche. Au reste fort brave homme, comme j'ai pu m'en convaincre personnellement⁷. Il était la cible de nombreuses railleries, en même temps que l'objet d'une certaine déférence. Je crois qu'il méritait celle-ci. Celles-là aussi.

C'est lui qui eut l'idée, et qui la réalisa. Ainsi devint-il le premier recteur de l'université de l'Oflag – on sait comme ce genre de personnage est amoureux de titres et de décorations ; bien plus tard il devait, sans succès, poser sa candidature à l'Académie française. Quand il fut rapatrié, le commandant Baticle, authentique universitaire, lui succéda ; puis... Mais l'histoire de notre université est officiellement connue. C'est un témoignage plus direct que je voudrais donner ici.

Au départ, l'université n'était universitaire qu'accessoirement. L'intention du fondateur, fort louable d'ailleurs, était d'arracher les

gens au désespoir de l'inaction en leur proposant des distractions d'une certaine qualité intellectuelle : essentiellement, des conférences mondaines, ou du moins faciles. En somme, une entreprise parallèle au théâtre, mais qui débuta bien avant lui. Rivain réussit en effet le tour de force de lancer son affaire dès la fin juin ou le début juillet : à peine venions-nous d'arriver, et les premiers colis, les premières lettres, les premiers livres étaient encore loin.

Dire le succès prodigieux de ces conférences est difficile. C'était l'époque où les gens se ruaient sur n'importe quel bout d'imprimé, fût-il en polonais : ils se ruaient de même sur n'importe quelle parole. Malgré l'invraisemblable entassement dans les Stubes, Rivain s'était débrouillé pour trouver une « salle de conférence ». Elle ne désemplassait pas ; certains cours, même, dont l'auditoire était par nature plus restreint, avaient lieu dehors, et se trouvaient annoncés, par exemple, « au coin de la Baracke¹² ». La floraison fut si brusque et d'une telle luxuriance que les Allemands, débordés, ne surent visiblement pas comment y appliquer leur censure. On voyait surgir au fond de l'auditoire un uniforme vert, il restait quelques instants en ayant l'air de comprendre, puis s'en allait ailleurs... Tout cela bien entendu se disciplina avec le temps. Mais il demeura toujours assez aisé d'esquiver la surveillance. C'est, je crois, au début de 41 que le capitaine Billotte prononça une conférence qui fit du bruit dans notre Landerneau ; elle tendait à prouver que les Allemands ne pourraient jamais débarquer en Angleterre. Eh bien, aucun censeur n'y assista ; elle était en effet annoncée sous le titre : « La chasse à la baleine dans les mers du nord »...

Ce qu'il faudrait imaginer, c'est cette procession de clochards en kaki se dirigeant vers quelque conférence à succès. On était prié d'apporter son tabouret. Les veinards qui s'en étaient procuré un le trimbalaient calé sur les épaules, le plateau derrière la nuque et les pieds encageant la tête. Cette question des tabourets, dont j'ai signalé en son temps la rareté, donnait lieu dans les Stubes à des querelles infinies : combien de tabourets laisser sortir pour la conférence ? Combien en garder ? À qui le tour ? « Oh ! toi, malin comme tu l'es, tu vas encore te faire faucher le tien ! » Faucheur de tabourets, c'était devenu presque une profession, qui s'exerçait surtout dans la bousculade des conférences.

Dès qu'il y eut du papier, certains se mirent à prendre des notes

avec une frénésie émouvante. Les trois quarts étaient debout, tassés l'un contre l'autre dans une salle comble, et entrés bien longtemps avant l'heure, car souvent les retardataires devaient rester dehors. Et tout cela le ventre creux, la face hâve... Ô soif de culture ! Crois-tu, mon enfant, que tes amis étudiants d'aujourd'hui ricaneraient devant le spectacle ?

Les sujets de ces conférences ? Au début, tout et le reste. Forcément : il n'y avait ni documents ni bouquins d'aucune sorte, et même pas de papier pour écrire. Les conférenciers parlaient de chic. Mon vieil ami Ratinaud, historien de profession, ne m'en voudra pas si je dis que ses triomphes d'alors étaient dus à son éloquence et à sa mémoire plus qu'à ses découvertes scientifiques.

Certains conférenciers se taillaient des succès d'un ordre différent. Il y en avait un dans ma chambre qui, malgré l'aridité assez rebutante des sujets économiques qu'il traitait, faisait à tout coup salle comble. C'est qu'au fil de son discours il égrenait ingénument bourdes et pataquès énormes. J'ai gardé le souvenir de plantations de cigarettes grandissant au sein des vertes campagnes, malgré les assauts d'implacables ennemis ; ou encore d'un laïus sur le bimétallisme où l'orateur concluait une tirade en affirmant avec la dernière énergie qu'il fallait « fendre l'écu en deux ». Et comme nous nous tordions de rire, ses petits yeux marrons papillotaient dans son visage mangé de barbe rouge, ses sourcils s'écarquillaient, il nous interrogeait, désireux de partager notre joie : « Mais qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai dit ? » Oui, bien sûr, il était un peu piqué, le pauvre !

Les conférences que j'ai faites en ce temps-là – car j'en ai fait aussi, bien sûr : tout le monde s'y collait – étaient plus sérieuses, je ne permets à personne d'en douter. Et pourtant, et pourtant... Je parlai un jour de Giono, pour qui je nourrissais depuis des années une vive passion littéraire ; grande merveille, j'avais en main un exemplaire de *Que ma joie demeure*. Je revois encore la scène : la salle bourrée à craquer (jamais depuis je n'ai retrouvé des auditoires aussi nombreux, même après mon Goncourt), deux rangées d'officiers supérieurs par-devant, et moi assis à ma table, sur une estrade à peine surélevée qu'encombraient des grappes d'auditeurs supplémentaires. Avec la belle voix mâle qu'on me connaît, avec le timbre prenant du professeur qui détaille un texte pour en souligner les intentions, je lus – ah ! misérable ! –, je lus – oh ! en toute innocence, simplement pour

illustrer comme il convenait ma causerie – je lus – mais non, mon enfant, je n’ai rien du sadique, tu le sais bien –, je lus le passage de l’œuvre qui peint avec un si admirable réalisme le chevreau en train de rôtir à la broche, lors des agapes en plein air : la chair qui brunit et se craquelle, révélant ses intérieurs roses comme une bouche, et le jus qui coule dans la lèchefrite... Pauvres vieux commandants et colonels des deux premiers rangs ! C’est que nous étions alors en pleine famine. Du coin de l’œil, en lisant, je les voyais devant moi saliver, serrer les lèvres, déglutir. De ce jour, je fus considéré dans le camp comme le grand spécialiste en art gionysiaque.

Peu à peu, l’université devint une vraie université. Sans naturellement jamais cesser, les conférences à grand spectacle firent place à des cours plus étroits, mais de finalité plus stricte. Tout, je crois, fut enseigné, la comptabilité comme la géographie, le notariat comme l’anatomie ; j’aurais plus tôt fait d’énumérer ce qui ne le fut pas. Il y eut des cours de langue. Ceux d’allemand, au début, étaient beaucoup plus courus que ceux d’anglais ; ensuite, on se demande pourquoi, la proportion s’inversa. Pour ma part, j’ai suivi au début les cours de russe de Rosenfeld ; mais, comme le piano, c’était trop difficile pour moi, et j’abandonnai. En revanche, j’ai assez continûment travaillé mon anglais. D’autres s’intéressaient à l’italien, à l’espagnol ; il me semble même qu’il y eut à un certain moment un cours d’esperanto. Ai-je besoin de préciser que l’Abwehr se faufilaît dans les cours d’allemand, proposait ses services, ses lecteurs, voire des conférenciers ? Il me semble que, même au début, ces infiltrations ne sont pas allées bien loin. Plus tard l’enseignement de l’allemand prit, comme tout le reste, une allure honnêtement universitaire.

Dans l’intervalle, des livres avaient afflué, venant tant de particuliers que d’organismes collectifs. Si l’École normale ne se mit guère en peine, les cheminots, eux, constituèrent un fonds considérable. Nous pouvions acheter des livres en Allemagne ; j’ai encore du Rilke et du Kassner de cette origine, sur assez beau papier. Les Suisses aussi nous aidèrent... J’abrège. Si au début les bibliothèques ne furent guère qu’un carrefour pour faciliter les échanges individuels, elles acquièrent progressivement une richesse propre. Flament évalue à 22 000 le nombre total des volumes dont nous disposions en 43. Mon ami Léo-quart, qui fut l’un des principaux bibliothécaires, estime vraisemblable ce chiffre. Nous avions en tout

cas de quoi lire et de quoi travailler.

On sait qu'en principe la Grosse Allemagne nazie établissait sur les ouvrages de l'esprit une censure aussi rigoureuse qu'imbécile. À certains moments, nous apprenions donc que Proust et Montaigne, ces affreux demi-juifs, devaient passer à la trappe avec les juifs intégraux ; pestiférés comme eux, va savoir pourquoi, des œuvres aussi peu redoutables que *Le Roman d'un brave homme* d'About, toute la littérature anglaise y compris les policiers, et des pans énormes de Hugo. Le colonel Vendeur alors prenait sa plus belle plume, écrivait à son collègue allemand que la suppression des écrivains juifs, bon, il la comprenait, sans l'admettre, mais en s'inclinant dans la pratique ; mais ces tracasseries, etc. Le résultat, avec tous les à-coups possibles et imaginables dans l'absurde et le grotesque, avec les horribles tornades suivies de calme plat et de sérénité souriante, le résultat, tout compte fait, fut à peu près satisfaisant pour nous. Nous avions autant de Conan Doyle que nous le voulions ; et quand j'ai préparé mon cours sur *La Chartreuse*, j'ai pu consulter sans peine le *Stendhal et le beylisme* de Léon Blum. Je ne sais si ce fut, chez les « autorités allemandes », paresse, indifférence ou, pourquoi pas ?, refus systématique d'appliquer les listes noires ; mais cela fut, c'est un fait, et par conséquent je le dis.

Donc nous pouvions travailler, très sérieusement, en beaux et bons universitaires que nous étions. Furent ainsi organisés des cours précis, en rapport avec les programmes français, et qui allaient du certificat d'études à l'agrégation. Toutefois, malgré la compétence assez peu contestable de notre corps enseignant, l'université du camp, si elle préparait à tous ces examens, n'eut permission de valider que le certificat d'études primaires. Cela donna lieu à une histoire assez cocasse. Plusieurs de nos agrégés ne possédaient pas ce diplôme. Ils s'y présentèrent donc, et mon vieux camarade Henri Bénac, agrégé des lettres, ancien élève de l'École normale supérieure et auteur aujourd'hui de nombreux ouvrages techniques, dont un de nos meilleurs *Dictionnaire des synonymes*⁸, ne m'en voudra pas si je révèle à la postérité qu'il s'offrit l'intense rigolade de s'y faire coller.

Cela dit, nos cours étaient efficaces. Nombre d'instituteurs – les premiers concernés – le savent bien. J'ai fait pour ma part, les dieux me pardonnent, un cours de licence d'un an sur *Paul et Virginie*, alors au programme. Ensuite j'entrepris un cours sur l'évolution du roman

depuis 1830. Une année – une année de plus ! – me suffit pour venir à bout de *La Chartreuse de Parme* en particulier et de Stendhal en général. Je m'attaquai alors à Balzac (dont j'ai à peu près tout lu, dans l'ordre chronologique, à ce moment-là), et j'étais, comme on voit, parti pour l'éternité quand notre prison commença de se fissurer : c'était à la fin de 44.

Combien j'avais d'auditeurs ? Fidèles et stables, autant qu'il m'en souviennait, de vingt à trente. Je ne sais trop combien d'entre eux, rentrés en France, passèrent effectivement leur licence. Mais je connais personnellement au moins deux exemples d'anciens instituteurs qui, dès 45, réussirent l'un une licence d'italien, l'autre une agrégation de physique. Non, nous ne prêtons pas à rire.

On sait qu'un professeur qui se respecte unit la recherche personnelle à l'enseignement. Je ne vais pas faire le tour de tous les travaux qui ont été commencés et sérieusement poussés au camp. Pour ne citer que mes proches amis, Dufrenne et Ricœur ont écrit au camp leur *Husserl*, Lesort son premier roman, *Les Reins et les Cœurs*. Moi-même je suis un mauvais exemple, car pour diverses raisons je n'ai accordé à l'université de l'Oflag qu'une part réduite de mon temps ; et sur un plan plus purement littéraire, le fait d'avoir le nez sur le barbelé me paralysait. J'ai tout de même, outre les cours dont j'ai parlé, commis au fil de ces années des tas d'autres conférences et causeries, sur Martin du Gard par exemple, et même sur Chopin, en présentation d'une soirée musicale qui lui était consacrée. J'en ai tiré, rentré en France, un certain nombre d'ouvrages ou d'études, publiés ou non. En outre... Mais cela n'intéresse personne.

Pas de vie intellectuelle moderne sans presse. Nous avions donc aussi nos journaux. Mais ici, il me faut prendre les choses d'un peu large.

Nous recevions naturellement celles des publications allemandes, quotidiens, hebdomadaires, périodiques de tout ordre, auxquelles nous avions pris des abonnements. Dans les mêmes conditions nous parvenaient les journaux français, mais uniquement de zone occupée ou de Belgique ; ceux de zone non occupée nous étaient *streng verboten*. Je note en passant que nous croyions, à tort ou à raison, sentir plus d'indépendance dans *Le Soir* de Bruxelles, spécialement dans les chroniques d'un nommé Verplaetse, que dans n'importe quel autre journal de langue française. Parfois même nous y avons puisé

des informations intéressantes.

Enfin nous était distribuée gratuitement et en grande quantité, par les services allemands qui la publiaient avec des concours français, une feuille réservée aux prisonniers, et qui s'appelait *Le Trait d'union*. Je crois n'avoir jamais rien vu de plus vil. Dès le troisième ou quatrième numéro, tout le camp comme un seul homme, y compris les kollabos alors fort nombreux, ne l'appela plus que *Le Traître d'union*. On ne le lisait plus, même par curiosité ; il passait sur-le-champ à l'état de papier hygiénique. Je ne sais plus quand il cessa de nous être distribué, très tard, je pense ; nous ne nous en sommes même pas aperçus.

C'est dans cette ambiance que naquit le premier de nos journaux locaux : *Le Ballon captif*, ainsi nommé parce qu'il se contentait au début de rendre compte des matchs de football. Que ce mot imposant de journal ne trompe personne : il était manuscrit, tiré à un seul exemplaire, et simplement affiché. Son auteur-directeur-rédacteur-éditeur était un instituteur du nom de Max Goubaud, fort pittoresque par vocation ou construction. Il s'était fabriqué avec des bouts de carton une espèce de canotier fantaisiste jaune et orange qu'il arborait quand il circulait dans le camp, de manière que chacun pût reconnaître du premier coup d'œil *la presse*. Court, râblé et silencieux, il était invariablement flanqué, sans doute pour cultiver le contraste, de son *alter ego* Guillon, un autre instituteur, long escogriffe braillard au teint vert et aux immenses moustaches noires tombantes, que ses camarades appelaient Attila. Ils habitaient tous deux la Baracke 18 voisine de la mienne. Je les connaissais assez bien : ces airs farfelus leur servaient de masque. *Le Ballon captif*, tout en continuant à se poser en journal sportif, glissa bientôt, mais avec beaucoup d'habileté, vers la satire para-politique. Goubaud visiblement s'inspirait du *Canard enchaîné*. Je suis incapable de mesurer ce que fut l'influence de sa feuille ; elle opérait en tout cas dans la désintoxication. Si étrange que cela paraisse, Goubaud réussit à se soustraire à toute censure. Il glissait entre les doigts des doyens français successifs, l'un après l'autre mécontents de sa fronde ; au moment de l'affaire des colis d'Alexandrie, *Le Ballon captif* s'en donna à cœur joie. Quant aux Allemands, je crois qu'ils mirent des mois à s'aviser de l'existence même de cette gazette, pourtant hebdomadaire ; ensuite, ils s'empêtrèrent dans le permis et le *verboten*... Bref Goubaud, avec ses

airs ahuris, roula les uns et les autres. Il fut de ceux qui, parmi les premiers, réagirent contre la pestilence pétiniste, et je suis très fier qu'il m'ait pris, à un poste modeste, parmi ses rares collaborateurs : j'ai tenu en effet un bout de temps au *Ballon captif* la rubrique échiquéenne, que je signais *le Fou du Roi* (ou peut-être de la Dame, j'ai oublié...)

Quelques mois après *Le Ballon captif*, un autre journal fut fondé : un vrai celui-là, ronéotypé à je ne sais combien d'exemplaires sur du matériel allemand, contrôlé de près, visé, censuré et tout par les autorités françaises et allemandes, bref du solide à côté du pauvre *Ballon captif* artisanal. Ses dirigeants l'appelèrent *Écrit sur le sable*.

Avant le premier numéro, il me fut demandé un article, que j'écrivis effectivement, ou commençai à écrire ; il s'agissait d'une étude sur *Le Grand Meaulnes*. Je ne sais plus exactement ce qui se passa alors. Me fit-on comprendre poliment que, comme juif, n'est-ce pas, mieux valait me tenir à l'écart ? Est-ce moi qui ai interprété les choses ainsi ? Me suis-je au contraire, de moi-même et à temps, rendu compte de ce qu'était l'entreprise ? Ou tout cela ensemble ? Le fait est que pas une ligne de moi n'a jamais paru dans *Écrit sur le sable*, et j'en suis fort heureux, car ce fut, très exactement, la revue du Cercle Pétain, bien qu'une bonne part de ses articles fût seulement littéraire. Dans quelle mesure ses collaborateurs ont-ils été abusés comme j'aurais pu l'être moi-même ? La couleur politique s'affichait avec éclat dès le premier numéro ; aucune équivoque n'était possible, et je suis bien certain que si mon *Grand Meaulnes* avait paru, je me serais gardé de lui donner une suite. Il est vrai que le pétinisme initial pâlit progressivement, et juste à la même vitesse dans le journal que dans le camp. D'autre part, on a beau avoir aujourd'hui le cœur soulevé par certaines flagorneries d'alors à l'égard du « Grand Vieillard », il faut prendre garde à l'ambiance où nous nous trouvions : pour faire passer ce qu'on voulait, il était des révérences obligatoires...

Mais nous voici parvenus en bordure du fait politique proprement dit. Nous reprendrons la question plus tard en attaque directe. Je parlerai d'ailleurs en cette occasion de notre troisième journal, clandestin celui-là et pour cause : *Ciment*, l'organe de la Résistance. J'en parlerai avec une certaine compétence : c'est moi qui le dirigeais.

Et je n'aurai garde alors d'oublier ce qui fut, dans le domaine de l'information, la plus importante et la plus efficace de nos

1.
Ce mot de « structure » est mis par la mode à toutes les sauces. J'essaie de le contourner ; mais quand il veut dire ce qu'il veut dire, je m'en sers.
2.
En argot normalien, ceux qui vont *t-à-la* messe ; ou, peu importe, *t-à-la* synagogue, la mosquée ou la cellule. Bref, les esprits religieux.
3.
Au titre révélateur, plus encore que *Les Grandes Vacances*.
4.
Robert Christophe en a fait la présentation aux Éditions Opta.
5.
J'espère que tu ne prends pas au pied de la lettre cette descente aux enfers ! Les tarots eurent aussi leur vogue, et le poker, que le commandement français tenta d'enrayer : certains y flambaient leur solde, et au-delà.
6.
Peu d'hommes politiques, cependant, sont issus de notre camp. Hasard ou raison profonde ?
7.
Voir un peu plus loin, p. 296.
8.
Hachette.

Pour dire non

La manière la plus évidente, la plus simple et la plus tranchée de dire non à la captivité, c'était de s'évader. Ou enfin d'essayer.

J'ai conté plus haut mes piteux remuements en ce domaine ; à la vérité, la moitié du camp pour le moins, jusqu'en 42, s'agitait comme moi dans le vide, en appelant cela préparer une évasion. Ce dont je voudrais parler maintenant, c'est des tentatives effectives, menées au moins jusqu'au seuil de la réalisation.

La situation géographique de notre camp faisait que toute évasion comportait deux phases nettement distinctes : il fallait d'abord franchir les barbelés, ensuite s'échapper d'Allemagne. La réussite dans la première phase ne préjugait en rien de ce qui se passerait dans la seconde.

Commençons par celle-ci. Le camp supposé quitté, trois directions s'offraient – pardon, quatre, mais la quatrième pour mémoire. Un des évadés de chez nous, un diplomate, avait des relations personnelles en Hongrie ou en Roumanie : il fila donc par là, où la Gestapo ne devait pas songer à le chercher. Ce cas exceptionnel à part, restaient l'U.R.S.S. à l'est, la Suède au nord-ouest, par Stettin, et la France.

L'U.R.S.S. qu'on pourrait à vue d'atlas croire relativement proche de Gross-Born, s'en trouvait quand même distante alors de quelque quatre cents kilomètres à vol d'oiseau : la ligne de démarcation germano-soviétique, issue du partage de 1939, passait en plein cœur de la Pologne. Parcourir à pied et en se cachant une telle distance requérait au moins trois semaines, avec de l'optimisme. Le bruit courait bien qu'en territoire polonais n'importe quelle maison s'ouvrait pour abriter les évadés, mais le coup était chanceux ; et coucher dans les bois, surtout l'hiver, pas très attrayant. Pratiquement, le train s'imposait pour la majeure partie du trajet ; et alors, à tant

faire, mieux valait encore le prendre vers l'ouest malgré la distance. Car enfin d'énormes points d'interrogation se posaient aux évadés du côté soviétique. Comment, matériellement, était verrouillée la ligne de démarcation ? Par les Allemands d'abord, par les Russes ensuite ? À supposer qu'elle fût franchissable, une fois franchie, quel accueil serait fait de l'autre côté aux évadés ? Personne n'en avait, ne pouvait en avoir, en 1940, la moindre idée. On imagine mal, aujourd'hui, combien le « rideau de fer » était hermétique autour de l'U.R.S.S. entre les deux guerres. Une partie de ma famille paternelle se trouvait alors là-bas : pas une lettre ne passait ! L'évadé pouvait donc s'inquiéter légitimement des effets du pacte germano-soviétique sur la police rouge, s'agissant de Français, d'officiers, de bourgeois.

Je peux répondre tout de suite à ces diverses questions. Parmi les évadés, officiers bourgeois ou soldats prolétaires indifféremment, qui réussirent à passer en U.R.S.S., un certain nombre furent froidement rendus aux Allemands par ces braves internationalistes d'extrême gauche qu'étaient les gardes-frontière communistes soviétiques. Les autres, *tous* les autres, soupçonnés sinon accusés d'espionnage, furent enfermés dans des camps. S'évader de ce côté-là revenait donc, au mieux, à échanger un camp allemand, surveillé par la Croix-Rouge dans le respect approximatif des conventions de Genève, contre un camp stalinien soumis à l'arbitraire le plus complet ; à tomber comme une pierre dans un trou noir. Ceux de nos camarades qui furent dans ce cas, Billotte, de Boissieu, Branet, pour ne prendre que les plus connus de mon camp, n'ont été libérés que longtemps après l'attaque allemande de juin 41, et encore, sur interventions diverses. Et pour rejoindre les rangs alliés, je crois qu'ils ont dû passer par Vladivostok ! Si les Allemands s'étaient tenus tranquilles, ils seraient peut-être encore dans des camps¹...

Bien entendu, à partir de juin 41, l'évasion vers l'est fut exclue.

La route de Suède était *a priori* plus attirante, et je dois dire que j'y pensais beaucoup dans les premiers mois. Peu soucieux de m'empêtiniser en France, je croyais pouvoir gagner facilement l'Angleterre à partir de Stockholm ; en quoi d'ailleurs je me trompais assez joliment. Je rêvais donc au port de Stettin, distant seulement de cent cinquante kilomètres et accessible à pied sans efforts excessifs ; je me voyais me faufilant dans un bateau suédois, comme il devait y en avoir à quai des ribambelles... Mais quand j'avais fini de rêver, mon

bon sens me représentait qu'en temps de guerre un port international doit être surveillé de près, les bateaux neutres spécialement visités, et qu'un évadé flânant le nez au vent sur un quai, en quête d'une occasion, ça se remarque.

À la vérité, c'est très tard que cette route put s'ouvrir pour nous, guère avant 43, sinon 44. Une filière existait alors, qui prenait en charge l'évadé dans le premier kommando où il se présentait, et de relais en relais l'acheminait jusqu'à un bateau suédois bien déterminé ; il y était caché dans un réduit aménagé par un matelot complice en pleine soute à charbon... Pas de tout repos, n'est-ce pas !

Au total, je crois qu'il n'y eut guère que deux ou trois d'entre nous à jouer avec succès la carte suédoise. Une fois en Suède... Mais ce sont là problèmes d'autre sorte, à base de manquements au rigoureux protocole suédois, de *skål* malencontreux adressés à la maîtresse de maison, et d'accortes *Frökken*.

Ainsi la *french-connexion* était-elle finalement la mieux indiquée. Principale difficulté, il fallait traverser toute l'Allemagne dans sa plus grande largeur ; train obligatoire donc, avec ses aléas. Je rappelle que la frontière allemande avait été déplacée jusqu'à l'ouest de Metz. C'était un élément plutôt favorable, car une fois parvenu dans l'ancienne Alsace-Lorraine, ce qui se faisait sans franchissement de frontière, vous aviez affaire à une population en principe amie. Quant au franchissement même de la frontière, on nous signala assez vite une filière qui passait pour sûre. Parvenu à Metz, vous entriez dans l'église Saint-Machin, vous vous présentiez au confessionnal, demandiez l'abbé X... Bref le prêtre vous servait de passeur.

Une fois de l'autre côté, il fallait encore parvenir en zone non occupée ; car, pincé à Paris, vous repreniez illico le chemin de la Germanie. Le plus dur était quand même fait.

Voici donc à peu près comment se présentait une évasion, le camp une fois derrière vous. Vous étiez sortis en général à plusieurs. Il était recommandé de se partager en petits groupes de deux ou trois : un solitaire perd plus facilement la tête, mais quatre bonshommes ensemble tirent trop l'œil. Vous alliez prendre le train dans une gare un peu éloignée de l'Oflag ; à chaque groupe sa gare, bien sûr. Je croyais qu'une bonne connaissance de l'allemand était utile. Erreur : les étrangers grouillaient dans la Grosse Allemagne ; un de plus, un de moins... Je m'étais mis en tête dans mes songes que, pour désarmer les

soupçons, je demanderais un billet aller et retour et voyagerais en première. Pur enfantillage. En fait, le seul bon truc était de posséder un vrai faux titre de permission comme travailleur volontaire, entendez par exemple ingénieur ; car rien de tel comme les mains pour vous trahir un intellectuel déguisé en ouvrier. Quoi d'autre ? Les vêtements civils ? J'ai suggéré tout à l'heure comment les tailleurs vous arrangeaient ça ; à quoi s'ajoutaient pour chacun un certain nombre de pièces personnelles dans le genre de mon blouson de ski... Il faut dire aussi que plus la guerre s'avancait, plus les civils, ou ce qu'il en restait, prenaient des gueules de pauvres diables fringués au décrochez-moi-ça. Un costume taillé dans une couverture, rien que de normal.

Les écueils véritables tenaient à des trains supprimés, à des horaires périmés, à des *Ausweis*, des papiers changés, à des réglementations transformées, à toutes sortes de contretemps imprévisibles, qui vous faisaient tomber dans le panneau. C'est pourquoi, contrairement à ce qu'on peut croire, il était conseillé de prendre plutôt des tortillards que des express, de faire des trajets courts, entrecoupés d'étapes à pied ; et enfin de ne pas se fier aux meilleurs des faux papiers pour franchir la frontière, de leur préférer quelque curé de Metz.

À redouter particulièrement : les enfants. Cet âge est sans pitié et, en outre, bête ; ce qu'on appelle sa pureté ou sa candeur consiste à croire dur comme fer aux slogans officiels, que les adultes tempèrent par leur je-m'en-foutisme. L'un de mes compagnons de popote, D..., en fit l'amère expérience. Ils étaient deux évadés, en route vers une gare, et venaient de traverser sans encombre un village. Les adultes ne leur avaient pas prêté attention ; ou, s'ils les avaient soupçonnés, si l'idée les avait effleurés : « *Kriegsgefangene in der Flucht* ? », ils s'étaient dit que pour deux pauvres diables en fuite ça ne valait pas la peine de se déranger de son travail, que la terre ne cesserait pas de tourner et l'Allemagne de courir à l'abîme. Mais un gamin, lui, n'hésita pas : ayant trouvé ces hommes suspects, il alerta la gendarmerie. Fin de l'échappée.

Un moyen assez sûr de voyager en Allemagne, c'était, habillé en homme de troupe, de pousser devant soi une brouette pleine de n'importe quoi. Nous en avions discuté entre nous ; en 40-41, ça paraissait encore hasardeux, mais dans l'ambiance de désordre et

d'écroulement qui grossissait en 43-44, il y avait de bonnes chances. Seulement, faire mille kilomètres dans cet équipage, c'était vraiment un peu beaucoup. Un des meilleurs films sur la captivité, ou plutôt sur l'évasion de captivité, *La Vache et le Prisonnier*, illustre une histoire analogue, sauf que la brouette est remplacée par une vache plus nourissante.

Quant au transport si romantique sur les boggies d'un wagon, à proscrire. Un médecin de notre connaissance, las d'attendre dans son kommando une relève problématique, traversa ainsi toute l'Allemagne : deux jours et deux nuits, je crois, et il préféra ne pas s'endormir, bien qu'il se fût ficelé sur son support. À la fin, mort de fatigue, il dut descendre se reposer un instant, s'assit sur un banc... Ce fut la main d'un policier qui le réveilla. La chose se passait quelque part vers Mulhouse ou Strasbourg. Le pauvre s'en vint atterrir dans notre camp. Il en fut quand même rapatrié quelque temps après : son excursion lui avait valu, simplement, un mal de Pott...

Dans les premiers temps, c'était cette traversée de l'Allemagne qui, des deux phases de l'évasion, était la plus délicate ; sortir du camp, en revanche, sans être une partie de plaisir, ne relevait pas de la quadrature du cercle. Mais bientôt la réalité s'inversa. L'Allemagne se mit à grouiller de prisonniers et de travailleurs de mille nationalités, dont les kommandos pouvaient servir de tremplins ; en outre, le matériel des évadés était mieux au point, les faux papiers notamment, cependant que la population civile perdait de sa vigilance. Hélas ! c'est le passage des barbelés qui était devenu dans le même temps presque impossible. On ne saurait se représenter valablement le panorama des évasions sans y inscrire ce retournement.

En 40, les Allemands qui nous gardaient étaient aussi persuadés que nous, au fond, que notre séjour dans le camp ne durerait guère. Leur surveillance s'en ressentait. La première évasion leur causa une stupéfaction douloureuse. C'était au cours de l'été, dès le mois d'août, je crois ; l'évadé, un aspirant du nom de Crémieux, autant qu'il m'en souviennent², fut rattrapé assez vite et fourré au bloc avec, pour simple motif : « Est sorti du camp sans autorisation. » Ou quelque chose d'analogue. Il est vrai que, comme tout militaire qui se respecte, ceux qui nous gardaient préféraient ne pas faire de vagues auprès de leurs supérieurs. Je me souviens d'un autre motif, porté bien plus tard : « A

voulu se soustraire à la captivité en s'évadant... »

Les tentatives se multiplièrent, la surveillance se renforça à proportion ; les sanctions de même. Dès octobre, mon carnet fait état de patrouilles avec chiens, de représailles collectives aussi. L'évasion avait cessé d'être une simple escapade dans les champs, ce qu'il lui était arrivé d'être dans les toutes premières semaines. Certes, il demeurait des évadeurs forcenés, prêts à sauter sur toute occasion de fuite, sans la moindre préparation, sans vivres, sans argent, sans tenue civile, sans papiers ; sans chance aucune de réussite. À ce niveau-là, ça en devenait morbide, ou ça nous paraissait tel. Aller simplement prendre l'air pendant deux ou trois jours, et revenir entre deux gendarmes, parfois après un bon petit tabassage, pour passer ensuite un certain temps au cachot : à quoi bon ? D'autant qu'à cette occasion il y avait de fortes chances pour que le procédé de sortie fût brûlé.

Ces procédés, au début, variaient avec l'ingéniosité du candidat. Tel par exemple se cacha dans le coffre de la voiture du cantinier Schmidt, avec ou sans l'aveu de celui-ci. Un autre eut une idée mirobolante. Toute évasion déclenchait, une fois découverte, un horrible branle-bas de recherches, enquête, chiens policiers à qui on fait flairer la pailleasse du fugitif (mais les camarades ont naturellement pris soin de changer la pailleasse), police sur les dents à l'extérieur... Notre homme resta tout bonnement dans le camp. Il voulait provoquer le tapage avant son départ, le laisser retomber, et avoir ainsi la paix après. Pas si mal calculé, en somme. L'ennui, c'est que son truc pour franchir le barbelé était percé : il se fit harponner en sortant.

Un moyen culotté fut utilisé par de S..., C... et un autre dont j'ai oublié le nom. C... et le troisième passaient à tort ou à raison pour de ces fugueurs professionnels dont j'ai parlé. De S..., lui, avait une tout autre réputation. Inspecteur des finances, mais socialiste et ami de Rosenfeld, garçon tout à fait sérieux³, il voulait s'évader, autant que je l'aie su, à des fins très précises, pour rejoindre de Gaulle, et si ses deux ou trois tentatives précédentes avaient été infructueuses, elles avaient chaque fois eu leur chance. Cette fois-ci, les trois décidèrent tout froidement de se faufiler à travers le barbelé. Ils disposaient d'une paire de cisailles et avaient choisi le moment d'entre chien et loup. Pendant qu'ils travaillaient, des camarades un peu plus loin

s'ingéniaient à détourner l'attention de la sentinelle du mirador. Le coup rata quand même. Deux avaient passé, mais la sentinelle aperçut le troisième au moment où il s'engageait à plat ventre sous le barbelé. Je laisse ici la parole à mon carnet :

Nous étions en train de jouer au bridge ou de lire. Un coup de feu. Puis, quelques instants après, un second et un troisième. Drôle d'impression ; nous ne savions pas, mais nous nous sommes doutés...

Heureusement personne n'a été touché. Les deux premiers ont été repris, le troisième est rentré.

Je suppose que la sentinelle n'avait pas fait du tir à tuer, mais à immobiliser. Ce qui me sidère aujourd'hui, c'est la placidité de ma conclusion :

Incidents (bien rares) dans la vie (?) du camp.

Le procédé utilisé par de S... et ses camarades frisait le désespoir. C'est qu'à cette date – le 29 juillet 1941 – les autres moyens étaient ou épuisés, ou de trop longue haleine pour l'impatience des trois hommes. Par exemple, plus possible à ce moment-là de sortir comme l'avaient fait, quelques mois avant, les deux équipes de Billotte d'abord, Branet un peu plus tard, en utilisant les promenades : les promenades étaient supprimées. Dommage ! Le truc était excellent et sans difficulté majeure. Voici en quoi il consistait.

Les promeneurs étaient, comme je l'ai dit, comptés *bar zink* à la sortie, puis à la rentrée. Seulement, le relevé se faisait à hauteur de tête, non de pieds. Or un certain nombre d'entre nous possédaient de ces immenses pèlerines de cavalerie, tombant jusqu'au-dessous du mollet, que les Allemands n'avaient pas encore songé à interdire. On devine maintenant le scénario. Il y a trois candidats à la fuite. Tous trois sont en civil sous des pèlerines. D'autre part, trois hommes de petite taille, qui peuvent être les mêmes, se cachent sous les pèlerines de trois grands. Comptage à la sortie, les trois excédentaires sont invisibles. Sur le chemin, tandis que des camarades font la conversation aux *Posten*, les évadés décrochent leur pèlerine, que

prend le voisin, et en civil, tranquillement, repartent en sens inverse de la colonne, sans oublier de saluer le *Posten* arrière d'un *Heil Hitler*, avec patte de devant en l'air. Au retour, nouveau comptage : ça *stimmt*, cette fois aux pieds comme à la tête.

Finies les promenades, ne resta plus guère qu'un moyen possible : le tunnel. Le sol sablonneux rendait la fouille assez aisée ; c'est donc par tunnels qu'à Westfalenhof sortirent la plupart des amateurs. Encore faut-il distinguer deux époques.

Dans les premiers temps, il n'y avait à franchir que la largeur du barbelé, plus une certaine distance de sécurité au-delà. Le départ ne pouvait évidemment se faire que d'une Baracke, mais certaines, ainsi la 18 dans mon Block, avaient un de leurs angles tout près du barbelé.

D'où la simplicité relative, alors, du travail. Certains audacieux, ou inconscients, n'étaient même pas leur tunnel, sous prétexte que c'était l'hiver et que le sable, déjà consistant par lui-même, était durci par le froid. Le miracle est qu'il ne se produisit aucun éboulement grave. Enfant, je creusais de magnifiques tunnels dans le sable de Berck ; mais à chaque saison un bambin se faisait ensevelir, et on ne me fera pas croire qu'à deux ou trois mètres de profondeur, si rigoureux que fût l'hiver poméranien, il transformait le sol en *permafrost*. Enfin *Gott sei dank* !

Les tunnels se multipliant jusqu'à transformer notre dune en butte à lapins, les Allemands prirent une décision énergique : ils firent creuser un fossé de deux bons mètres de profondeur en bordure extérieure du barbelé, et doublèrent en outre la clôture par une autre, située en moyenne à quelques cent mètres au-delà. Le forage d'un tunnel, dès lors, cessait de relever de l'artisanat ; au reste, les évadeurs fantaisistes du début étaient depuis longtemps tous à Lübeck.

L'affaire se présentait ainsi. Longueur : cent vingt mètres au bas mot. Section : quatre-vingts centimètres⁴. Pour franchir le fossé, pour échapper aussi à d'éventuels détecteurs de son⁵, la galerie devait cheminer à quatre mètres au moins sous la surface du sol ; ce qui supposait un escalier au départ et un autre au débouché. Camoufler l'entrée ne relevait guère que d'une ingéniosité élémentaire : il suffisait de placer la trappe dans un endroit d'accès difficile, et de renouveler dessus avec soin les toiles d'araignée. Mais le forage proprement dit exigeait, lui, de sérieuses précautions et une minutieuse mise en œuvre technique. Sur une telle distance, il fallait

garder rigoureusement la direction et l'assiette fixées en fonction des relevés topographiques qui avaient été faits préalablement avec le plus de précision possible : il ne s'agissait pas, au moment de sortir, de se retrouver à vingt mètres de profondeur.

Bien entendu, obligation absolue de coffrer ; et où prendre les planches pour un tel ouvrage ? En prélever sur les châlits des camarades était insuffisant ; ou alors combien d'hommes auraient dû être mis dans le secret ? La solution fut trouvée grâce à une cabane où les Allemands entreposaient leur réserve de planches ; mais il avait fallu d'abord en découvrir l'existence, ensuite forcer discrètement la serrure⁶. Quant aux prélèvements, il fallait les opérer avec assez de modération pour ne pas attirer l'attention. Ce n'était donc pas l'opulence, et j'imagine que les ingénieurs des mines qui dirigeaient le travail devaient pas mal tricher avec les normes de sécurité.

Il fallait ventiler. Pas question d'un ventilateur à main pour une pareille galerie. Ventilateur électrique, donc, fabriqué comme de juste en boîtes de conserve, et branché sur le secteur. L'appareil bourdonnait : il fallait un service de guet pour avertir à temps de l'arrivée d'une patrouille. Éclairage électrique, bien sûr : il fallait voler fil et ampoules, ou soudoyer un Allemand. L'augmentation de la consommation pouvait servir d'indice : il fallait truquer le compteur. *Et cætera*.

Toutes ces difficultés n'étaient pas insurmontables. Quant à la fouille elle-même, dans ce sable gras, elle se faisait sans trop de peine, à la cuiller, à la bêche (*streng verboten*, la bêche, mais tant pis !), à la boîte de conserve... Ce qui posait des problèmes presque insolubles, c'étaient les déblais. Leur évacuation d'abord : nécessité d'un wagonnet sur rails, tracté à la ficelle en évitant de s'empêtrer dans les fils électriques... Quoi ? Es-tu nigaud à ce point, mon enfant ? En boîtes de conserve les rails, bien sûr ! Voyons ! Et aussi les roues du chariot. Mais cela n'était qu'un début. Les vrais arias commençaient quand, les déblais ramenés en arrière, on se demandait qu'en faire.

Cent vingt mètres de long sur quatre-vingts centimètres de section, cela représente largement, en comptant les issues, quatre-vingts mètres cubes. Quelqu'un qui n'y connaît rien haussera les épaules et les premiers mineurs ne se fatigueront pas l'imagination : ils bourraient tout simplement la terre dans l'espace vide qui se trouvait sous les Barackes (on se rappelle qu'elles étaient sur pilotis). Résultat,

quand les Allemands constataient que de la terre s'accumulait dans ces endroits-là ou ailleurs, ils savaient par là même qu'un tunnel était en perçe : il ne leur restait qu'à le chercher.

On se résolut alors à enfermer la terre dans de petits sacs, que chacun suspendait à sa ceinture, sous son manteau, et vidait tout en se promenant çà et là. Oui : seulement la terre en profondeur n'a pas la même couleur qu'à la surface. Le plus léger des saupoudrages était révélateur. Il y avait bien dans le camp quelques maigres jardins où des spécialistes s'échinaient à faire pousser trois ou quatre radis, à grand renfort de crottin cueilli sous les fesses de la rosse du *Merdenwerfer*. Y mêler la terre des tunnels était dérisoire. Alors creuser un nouveau tunnel pour y enfouir les déblais du précédent ?

Si stupéfiant que cela paraisse, c'est la solution qui fut retenue, sous une forme un peu améliorée. L'idée fut lancée d'aménager dans le camp un terrain de sport, qui servirait au football l'été et au patinage l'hiver. Ainsi se développèrent d'importants travaux de terrassement... où put se perdre la terre des profondeurs.

Seulement, combien avait-il fallu mobiliser d'hommes au total ? Outre l'équipe des creuseurs, avec ses conseillers techniques, il y avait les fabricants d'accessoires en tout genre ; il y avait l'équipe de guet ; il y avait sinon tous les terrassiers, du moins un certain nombre mis dans le secret. Si j'ajoute que creuser était une tâche épuisante non pas en elle-même, mais à cause des difficultés de respiration, ce qui contraignait à de fréquents relais, il est clair que cette entreprise collective, malgré le nombre de participants (mais un seul à la fois creusait), n'avancait qu'avec une lenteur extrême. Je pense ici surtout au principal de ces tunnels. Je n'y ai pas travaillé personnellement, mais l'un de ses maîtres d'œuvre, Berger, ayant appris que je possédais boussole et plan détaillé de la Poméranie, m'emprunta ce dernier pour en tirer un calque et, en remerciement, me proposa de m'intégrer au groupe. J'attendais alors les fameux faux papiers dont j'ai parlé ; faute de les avoir, je préfèrai décliner l'offre.

Combien de temps il fallut pour mener la tâche à bien ? Oh ! seulement six mois. Pas grand-chose dans une vie d'homme.

Il y eut peut-être, outre celui-ci, une quinzaine de tunnels, chiffre minimum. Un bon nombre furent découverts par les Allemands avant d'être achevés. Sur dénonciation ? Pour certains, oui, je le pense, sans avoir le droit de l'affirmer. La chose me paraît vraisemblable. Et qu'on

ne se récrie pas sur l'honneur d'officiers français qui-que-dont : nous reparlerons de tout cela, preuve en main, un peu plus loin.

... Non, je ne peux résister. Tant pis pour la digression, si c'en est une. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer à quel point l'infamie pétiniste avait pu pourrir des hommes qui, sans elle, seraient restés de moralité normale. Je dis bien le pétinisme, cet alibi à toutes les bassesses et à toutes les lâchetés, non la kollaboration, qui au moins était un choix délibéré, aux bords nets. Mais le pétinisme, chafouin, fuyant, visqueux, permettait de joindre aux pires saloperies une conscience intacte. Le général Dideley, qui commandait le camp des aspirants, osa leur interdire de s'évader. Notre cher colonel Andréi, celui dont j'ai déjà parlé et qui joue encore aujourd'hui un rôle important dans les associations de prisonniers de guerre, n'alla pas jusqu'à s'engager aussi formellement, mais il fit ce qu'il put pour décourager les tentatives. Tel de ses rapports soulignait par exemple qu'une évasion entraîne, pour ceux qui restent, de dures représailles collectives ; que c'est donc un geste d'égoïsme pur, d'autant que la guerre est finie ; un geste de mauvaise camaraderie auquel il faut réfléchir avant de s'y abandonner. Tel autre rapport se référait à Pétain, dont la politique de collaboration ne devait pas être compromise par, etc. Ses successeurs, Gruyer et Vendeur, suivirent la même ligne. Mon carnet du 8 octobre 41 relate une histoire plus que moche à porter au compte de Vendeur. En voici la substance. Un tunnel partait d'une chambre dépendant du P.C. : pour éviter d'être compromis, le colonel exigea que l'entrée fût changée. Cela fut fait. Quelques jours plus tard, les Allemands arrivèrent et se dirigèrent droit sur la nouvelle entrée, surprenant six camarades dans l'amorce de tunnel. Dénonciation, c'était évident. Elle ne venait quand même pas, j'imagine, de Vendeur lui-même ; du moins était-il responsable du remue-ménage qu'avait entraîné le changement d'entrée. Je vois mal comment « l'honneur de l'officier français » s'arrange d'une telle saleté.

Quand le colonel-doyen se comporte de la sorte, quand Pétain et Scapin ajoutent leurs conseils « moraux » aux ordres et menaces des Allemands et de leur *Trait d'union*, et que tout cela vient pleuvoir sur la tête de l'officier moyen, déjà en plein désarroi, comment s'étonner du résultat ? Toute une discussion eut lieu dans ma propre chambre, rapportée par mon carnet à cette même date du 8 octobre 1941, sur le

point de savoir ce qu'il conviendrait de faire si l'on apprenait qu'un candidat à l'évasion voulait « aller chez de Gaulle ». Ne serait-il pas légitime de le dénoncer ? M... ajoutait toutefois, pris d'un certain repentir : « Le dénoncer au commandement français. » J'ai déjà rapporté ce fait. Tant pis : *bis repetita placent*.

Quoi qu'il en soit, et qu'ils fussent alertés par des dénonciations, par des imprudences ou par la couleur des terres de déblai, les Allemands à partir de 41 étaient sans répit à la chasse au tunnel. Cela donnait lieu quelquefois à des scènes drolatiques. Un jour, « après la découverte d'un *nième* tunnel », un officier de l'Abwehr, le nommé Buth, plus saoul que jamais, nous rassembla et fit venir sur le front des troupes un de ses fouille-m... armé d'une longue tige de fer. Laiūs et relaïus filandreux

d'où nous pouvions tirer l'idée que la tige de fer faisait fonction de bâton de sourcier qui décelait tous les vides, les ouvertures de tunnel par conséquent. Là-dessus nous rigolons comme des bossus. Mais ce n'était pas tout ! Le Buth, pour prouver sans doute ses dires, se livre à un véritable exercice de cirque : il fait plier la tige de fer par l'homme qui la porte, de manière qu'elle fasse un vrai coude. Et d'un geste triomphant il nous montre le résultat, pendant que l'homme se rengorge (...).

Inutile de dire la pinte de rigolade (...), les acclamations, les encore ! encore !

Mais ce que l'autre voulait dire exactement, je l'ignore, et nous l'ignorons tous. Peut-être voulait-il faire preuve d'esprit et badiner en se moquant de nous agréablement (...)

Lorsque des évadés avaient réussi leur sortie, le devoir des camarades était évidemment de camoufler leur absence aux appels, pour leur laisser le plus long répit possible. Deux procédés à cette fin : le manche à balai et le désordre. Recette du premier : prendre deux manches à balai, les croiser à hauteur d'épaules, accrocher dessus une pèlerine de cavalerie, capuchon rabattu, rembourrer un peu ou même placer un masque à l'endroit du visage si on est scrupuleux, et faire tenir debout par le voisin de droite et le voisin de gauche. Le truc a

toujours réussi ; les compteurs en effet dénombrent des *Stück*, non des hommes, et – loi de la paresse – ils expédient leur corvée le plus vite qu'ils peuvent, sans regarder les gens sous le nez.

Quant au désordre, c'est un effet de l'art. On se rappelle que nous étions rangés par Baracke, chaque Baracke en profondeur, séparée de sa voisine par un intervalle d'un ou deux mètres. Les compteurs commençaient par la queue, et j'ai dit l'aimable laisser-aller qui régnait en général pendant la cérémonie. D'où le scénario. Nous sommes par exemple à la 19. À peine Inaudi a-t-il compté les derniers rangs que ceux-ci, tandis qu'il remonte vers la tête, reprennent avec les gens de la 20 une passionnante conversation qui les rapproche. Variante possible quand la saison le permet, une bataille de boules de neige se déchaîne. Derrière, le *Posten* de surveillance, qui a en général les yeux mi-clos, et qui bat la semelle, et qui a hâte d'en avoir fini, se décide quand même à intervenir : « *Bar zink*, mézieurs ! » Et de bougonner en hochant la tête : « *Wie Kinder !* » « Quels gosses ! » Les deux queues de Barackes se resé-parent donc, et qui peut savoir que l'un des *Stück* de la 19 est maintenant à la 20, prêt à se faire recompter en remplacement de l'évadé ?

Il arriva ainsi que des évadés furent ramenés au camp avant que leur absence eût été découverte ; ou bien, une fois écoulé le délai de sécurité qu'ils avaient requis, trois jours par exemple, c'est le commandement français lui-même qui signalait leur départ. Cette loyauté contredit la vilenie que je flétrissais à l'instant. L'une et l'autre sont pourtant pareillement vraies, et chez les mêmes hommes. C'est ainsi : je le dis donc.

Une telle protection *post fugam* ne pouvait naturellement couvrir qu'un petit nombre d'évadés. Mais les équipes étaient toujours réduites, précisément pour ce motif, même lorsqu'il s'agissait d'un tunnel à gros débit possible. Jamais les évadés de mon camp ne tombèrent dans cette folie, ou cet enfantillage, auquel s'abandonnèrent des aviateurs anglais qui, lors d'une évasion restée célèbre, sortirent de leur tunnel à plus d'une centaine d'un coup. On comprend que les Allemands aient mis sur-le-champ toute la région en alerte no 1, ce qu'ils n'auraient pas fait pour une poignée d'hommes. Par surcroît, ils avaient annoncé peu avant que des *Todeszonen*, des zones de mort, étaient créées en Allemagne, zones dont ils ne précisaient pas les limites en raison du secret militaire, mais où tout

homme en situation irrégulière pouvait être abattu sur place – c'était vers 44, je crois, et la bête aux abois devenait enragée. Cette décision était encore toute fraîche, donc en état d'application, quand les Anglais eurent la bonne idée de filer ainsi en masse et de jouer cette bonne blague à leurs gardiens. Je crois qu'ils furent *tous* repris, sauf peut-être un ; et presque tous assassinés.

Pour le grand tunnel dont j'ai raconté la construction, les membres de l'équipe d'évasion – ils étaient dix-sept en tout – se répartirent en deux groupes qui sortirent à vingt-quatre heures d'intervalle, en masquant au mieux leurs traces, et dont l'absence fut camouflée aux appels. Il était entendu que la troisième nuit sortirait qui voudrait⁷. « Ah ! si j'étais prêt ! » notais-je avec un désespoir assez ridicule, dans mon carnet du 18 mars 1942.

Les Allemands connaissaient certainement depuis plusieurs jours l'existence d'un tunnel, mais sans autre précision. Une note avait été affichée le 16 – jour de la première sortie –, et elle m'avait paru si croustillante que j'en avais noté le début : « Il est très mal de s'évader, parce que nos deux pays ne sont plus en guerre, etc. » J'ajoutais que je recopierais « le texte intégral, il vaut le jus ». Je ne sais malheureusement si je l'ai fait ; en tout cas, mon carnet indique ensuite entre crochets : « Ne pas oublier l'ordre de tirer sans sommation. »

Tirer sans sommation : c'est exactement ce qui fut fait deux jours après, le 18 mars, pour la troisième sortie.

Il y avait encore de la neige ; elle était, suivant mon expression, « grise et sale comme une prostituée ». Puis il se mit à pleuvoir à verse. Ce fut sans doute aux traces des premiers évadés, devenues ineffaçables dans cette neige collante et glacée par la pluie, que les Allemands repérèrent l'issue du tunnel. Ils se mirent en embuscade. Le premier qui sortit, le lieutenant de chars André Rabin, n'eut même pas le temps de se redresser : il fut mitraillé quasi à bout portant. Il était alors 9 heures du soir ; c'est seulement à 5 heures du matin que le blessé, dont les entrailles sortaient du ventre, fut transporté à l'hôpital de Hammerstein. Le 20, le lendemain donc, mon carnet porte cette mention, surajoutée : « Rabin est mort. Assassins ! 8 heures du soir. »

Une victime unique avait semblé sans doute insuffisante aux assassins qui, Rabin abattu, tirèrent dans l'escalier du tunnel ; l'un de ceux qui s'enfuyaient eut son sac traversé par une balle. Cependant, à

l'intérieur du camp, un peloton « cernait les Barackes soupçonnées d'être le point de départ ». Heureusement la bonne ne s'y trouvait pas, ce qui permit aux compagnons de Rabin d'échapper.

Cela se passait dans un autre Block que le mien. De notre chambre, nous entendîmes, comme le note mon carnet avec précision, « une bonne demi-douzaine de coups de feu, bien espacés, en deux séries. Puis nous avons vu remonter deux civières. » Une seule, par relatif bonheur, devait servir.

La préméditation était parfaitement claire. C'est pourquoi j'ai employé, comme nous tous sur-le-champ, le terme d'assassinat. Nous aurions admis sans protester que de S... et ses deux compagnons fussent tués en franchissant, comme ils s'y étaient risqués, le barbelé. Mais ce mitraillage d'un homme qui ne fuyait pas, qui ne s'était même pas relevé, c'était vraiment infâme, malgré l'avertissement donné deux jours avant, « il sera tiré sans sommation ». Nous avions alors pour chef allemand du camp un *Kapitän zur See* que nous appelions l'Amiral et qui nous paraissait une bonne pâte. Il reconnut lui-même que l'ordre lui avait été donné en haut lieu de « faire un exemple » pour empêcher les évasions, qui se multipliaient.

L'assassin proprement dit, celui qui avait tiré, nous n'avons jamais su de certitude absolue qui il était. La rumeur publique accusait un capitaine Burgmann, à la mine patibulaire, qui effectivement était de service cette nuit-là à l'Abwehr. Que ce fût lui qui avait appuyé sur la détente ou un de ses hommes, quelle importance ? Le si amical Amiral était au moins aussi coupable, et tout autant son propre chef, qui avait donné l'ordre de haut. On retombe ici dans l'éternelle histoire des criminels de guerre allemands, tous innocents en cascade parce que tous coupables. Si j'insiste sur l'assassinat de notre malheureux camarade, un parmi des millions d'autres encore plus horribles, c'est parce qu'il est vraiment typique. Rien n'aurait été plus facile aux soldats en embuscade que d'arrêter l'évadé sans répandre son sang. Mais ils avaient ordre de faire un exemple, ils exécutaient l'ordre, *Befehl ist Befehl* et voilà tout.

Quant à la valeur d'exemple, pas besoin de dire qu'elle était nulle. Un mois et demi plus tard, nous étions transférés à Arnswalde. Je ne me rappelle plus si, durant ces quelques semaines, eut lieu ou non une nouvelle tentative de fuite ; mais il y en eut durant le transfert.

Si à Arnswalde même les évasions devinrent très rares, c'est parce

qu'elles tenaient désormais du prodige. Dans ces casernes au sol cimenté, plus question de tunnels. Se présentèrent quelques occasions...

Un jour, des camarades constatèrent que certaine porte de fer donnait sur les conduites souterraines du chauffage central, ou de l'électricité, ou des deux. Il y avait là un cheminement difficile, mais possible. Ils parvinrent à forcer la porte, et finalement émergèrent je ne sais où au-delà des barbelés, sans doute vers les bâtiments réservés aux Allemands, d'où la sortie était plus aisée. Une autre fois, trois se déguisèrent en soldats allemands, grâce à des couvertures teintes en vert, à des bottes en carton passé au noir, et à un *Gott mit uns* (au ceinturon) fait, évidemment, en boîte de conserve, comme le fourreau-baïonnette de rigueur. Ils choisirent le moment d'une relève de la garde, attendirent cinq minutes, puis, levant la patte de devant pour saluer, se firent ouvrir le vantail par la nouvelle sentinelle. Pour éviter tout soupçon, ils prirent alors à gauche, vers les locaux de la compagnie de garde, non à droite vers le poste placé à l'orée de la liberté. Ils se cachèrent tout le jour dans les caves, puis, le soir venant, ils sortirent à la queue leu leu, en bons piousters qui s'en vont glander en ville. Les deux premiers passèrent ; le troisième, pour quelque raison, fut interpellé, fit la sourde oreille, gagna du temps de son mieux et, se sacrifiant pour ses camarades, se laissa traîner par terre pendant qu'ils prenaient le large⁸ – des gens du Block I virent le spectacle de leurs fenêtres.

Quoi d'autre ? J..., emmené à l'hôpital de Stettin pour un examen médical, faussa compagnie à son gardien en cours de route. Nous le jugeâmes d'ailleurs sévèrement. Il n'avait pas donné sa parole de ne pas s'enfuir, mais, dans de telles conditions, le geste était inconsideré. B..., lui, avisa une voiture chargée d'enveloppes de paille sales, qui stationnait dans la cour du camp. Il réussit à se glisser sous le linge, eut la chance d'échapper à la sonde qui tâtait, et qui était peut-être une baïonnette ; ensuite, il attendit pour sortir au bon moment, assez loin du camp, mais avant que la voiture, en route pour la blanchisserie, fût entrée en ville. Étouffant sous son linge peu odorant, il comptait le temps au pas de la vieille rosse qui tirait la voiture, il appréciait les tournants. Rien, paraît-il, n'est plus trompeur que cette navigation à l'estime, sans point de repère valable, et les bruits du monde amortis par le linge. À la fin, il se décida, repoussa vivement

les linceuls où il se débattait, sauta dehors... et se trouva nez à nez avec deux officiers allemands du camp qui, à cent lieues de penser à lui, cheminaient en devisant sur le trottoir. Fin.

Et je crois bien que c'est tout.⁹

Combien de tentatives au total, j'entends qui menèrent au moins au-delà du barbelé ? Difficile à savoir. Flament en dénombre quatre-vingt-quatre, intéressant deux cent cinquante officiers¹⁰. Possible. Quant aux succès effectifs...

Te voilà tout oreilles, mon enfant. Alors écoute bien.

Par exemple, les dix-sept échappés du grand tunnel. Il y en eut onze de repris assez près du camp ; d'autres le furent vers Sarrebruck, je crois. Parvinrent en France deux, ou peut-être quatre : je l'ai su à l'époque exactement, cela m'est sorti de l'esprit.

Et en tout ? Jusqu'au moment où le camp fut évacué devant l'avance russe, en janvier 45, soit en un peu plus de quatre ans et demi, combien d'hommes ont réussi entièrement leur évasion ?

J'en ai compté, moi, dix-sept ; le nombre du moins m'est resté en mémoire. Flament, lui, n'aboutit qu'à quinze. Mettons dix-sept, puisque c'est plus optimiste. Dix-sept sur trois mille en cinquante-cinq mois ; et encore, sur les dix-sept, il y en eut treize, chiffres de mon carnet, avant 1942.

Rendement plutôt médiocre. N'est-il pas vrai, mon enfant ?

Plus tard, rentré dans la vie, je m'entendis un jour tancer très sévèrement par une jeune personne, aussi rigoureuse que de Gaulle et aussi intransigente que Jeanne d'Arc : « Vous étiez prisonnier ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas évadé ? »

Pourquoi, en effet ?

1.

Le bulletin de l'Amicale de l'Oflag, *Liens*, a publié là-dessus des récits directs. Les souvenirs du général Branet sont également fort précieux.

2.

Flament l'appelle Roser. Peut-être y en eut-il deux ?

3.

Il vient de prendre sa retraite d'un très haut poste international.

4.

Les tunnels courts du début pouvaient se contenter de sections moindres, quarante, cinquante centimètres.

5. Nous soupçonnions les Allemands d'en avoir. Nous n'avons jamais pu nous en assurer.
6. Ou bien n'y eut-il pas un tunnel annexe, foré spécialement pour venir déboucher sous le plancher de la cabane aux planches ? Il me le semble.
7. Pour Flament, ce soir-là, devait sortir une troisième équipe, et c'est seulement le jour suivant que le tout-venant avait champ libre. Il a peut-être raison sur ce détail. Mais pour les précisions qui suivent, je suis formel : je les ai notées à mesure.
8. Les Allemands se donnèrent le ridicule de le faire passer en conseil de guerre « pour avoir revêtu indûment l'uniforme allemand ».
9. Le capitaine Du Crest, le même qui avait commandé à son Block un garde-à-vous inversé, s'enfuit dans la voiture aux épluchures. Même schéma que pour B..., sauf qu'il réussit, et parvint jusqu'en Suède. Je l'avais oublié.
10. Un homme de troupe qui voulait s'évader commençait par se faire muter dans un Stalag...

Les atomes dans le cristal

Depuis quelque temps, chaque détour de notre route débouche sur le champ de bataille politique. Ce n'est pas que la politique m'obsède spécialement, mais ainsi le veut la nature même de la réalité.

Tous les hommes, bien entendu, sont toujours plus ou moins conditionnés par les événements du monde. Nous l'étions, nous, rigoureusement. J'ai souligné à maintes reprises combien notre existence à l'intérieur du camp était larvaire. Nous mimions vie et action plus que nous ne vivions et agissions. Le seul acte positif sans doute à notre portée était l'évasion ; ou plutôt c'était le seul dont la réussite permettait notre rentrée dans le réel. Pour tout le reste, nous demeurions au royaume de l'ersatz.

Ainsi notre camp figurait-il dans le monde une espèce d'île flottante aux contours rigides, ballottée par les vagues et subissant l'effet des événements extérieurs sans pouvoir si peu que ce soit les influencer en retour. Nous étions *agis*, au sens le plus absolu du terme ; les individus que nous étions dépendaient directement du destin collectif. Je dis bien *directement*, sans cette démultiplication, sans ce jeu dans les rouages intermédiaires que connaît la vie ordinaire et qui pourraient bien représenter la liberté individuelle. Pareille dépendance physique commandait évidemment pour l'essentiel les mouvements de notre pensée. Voilà pourquoi la politique était pour nous décisive, que nous en fussions ou non conscients.

La catastrophe de 40 nous avait assommés avec la même violence que tous les Français. Quand, revenant à nous, nous nous sommes retrouvés dans notre prison, tout ce que nous avons vu au-dessus de nous, c'était la face rose et blanche de Pépé qui chevrotait : « Je suis là, mes enfants, je suis là. Remettez-vous ! »

Pétain était le seul maréchal de France qui survivait des sept nommés après la guerre de 14-18. On sait ce qu'est en elle-même cette « dignité » de maréchal, la seule de notre armée avec celle de soldat de première classe : un simple honneur sans charge définie. Je me suis souvent demandé ce qui se serait passé si un autre maréchal, mettons Foch, avait encore vécu en 40. Car une bonne part de l'escroquerie pétiniste, au moins sur le plan verbal, tournait autour du fait que Pétain était seul dans sa dignité. On pouvait donc dire *le* Maréchal tout court, comme on dit *le* Roy, ou *le* Führer. Pour ma part, ceux qui me connaissent en témoigneront, je ne suis jamais tombé dans ce panneau. Même aux temps les plus noirs, je me suis toujours astreint à préciser en parlant le « maréchal Pétain », donc avec minuscule, en m'abstenant du « Maréchal » seul, à majuscule. Pareillement, par la suite, chaque fois que quelqu'un discourait devant moi du Général tout court, pour désigner le général de Gaulle, je ne manquais pas de l'interrompre : « Lequel ? », pour rétablir la minuscule nécessaire. Ces distinctions n'ont l'air de rien. Elles font pourtant toute la différence entre un esprit monarchique et un esprit démocratique.

J'entends encore la voix de mon cher Oreste Rosenfeld, consterné par les premières mesures de la « Révolution nationale » et me chuchotant avec son bel accent russe : « Je ne comprends pas ! J'ai connu Pétain, c'était un militaire modeste et républicain... » Ce qui s'est passé dans l'esprit de l'homme Pétain, je l'ignore. Le pouvoir, et l'adulation qui en naît, sont des alcools extraordinairement enivrants pour les têtes que l'âge affaiblit, et même pour les autres. La formule célèbre : « J'ai fait don de ma personne à la France », est en elle-même révélatrice. Car enfin nous tous avons fait le même don exactement, le jour où nous avons été mobilisés ; mais nous n'éprouvions pas le besoin de le crier sur les toits, et à vrai dire nous l'avions oublié, étant plus humbles...

Quoi qu'il en soit, il n'est pas étonnant que dans un premier temps l'apparition de Pépé ait consolé, réconforté, apaisé les hommes en désarroi que nous étions, et réduits à l'impuissance, c'est-à-dire à l'enfance. On sait comment ensuite, très vite, le Grand-Père est devenu le Chef, traduction mot à mot de Führer ou de Duce. Nous étions officiers, c'est-à-dire bourgeois : sur la lancée fasciste d'avant 1939, beaucoup plus vulnérables collectivement à ce genre d'idéologie que les hommes de troupe.

L'être humain, comme on sait, est à la fois individuel et social. Tout phénomène de société agit sur lui à ce double niveau. Tantôt il y a addition, c'est-à-dire que les forces individuelles et sociales vont dans le même sens et cumulent leurs effets ; tantôt contradiction, donc soustraction et affaiblissement. En 40, c'était l'addition en faveur du pétinisme – je me place ici, naturellement, sur le plan statistique. On résumerait assez bien l'évolution des esprits par la suite en marquant la naissance d'une contradiction qui finit par se résorber en une nouvelle addition, mais en sens inverse de la première. Voyons cela d'un peu plus près, et le moins abstraitement qu'il se peut.

En juin 40, dans la société française comme dans nos existences personnelles, il n'y avait plus que décombres. Pépé d'un côté, le Chef de l'autre nous parlèrent le langage que sans doute nous attendions, consciemment ou non : je n'insiste pas.

La poussière de l'écroulement se dissipa, nous reprîmes *connaissance*. La question majeure, sinon unique, qui se posait à nous, individus, était de savoir quand la liberté nous serait rendue. Elle s'accordait d'ailleurs avec l'exigence sociale : pour remettre la France debout, nos bras étaient nécessaires. Rien donc de plus clair.

À question simple, réponse apparemment aussi simple, mais déjà gauchie toutefois du fait qu'elle se plaçait, elle, sur le plan social. Elle se ramenait en effet à ceci : « La guerre est finie, la France battue : notre sort dépend de la décision que prendra l'Allemagne. » Cette décision elle-même était évidemment suspendue à la restauration de l'entente entre vainqueur et vaincu, donc à la politique de collaboration. Notre intérêt individuel allait dans le même sens que, semblait-il, le plus légitime intérêt national. Voilà pourquoi je parlais d'addition.

À partir de là s'établit un jeu de bascule de plus en plus subtil entre l'individuel et le collectif.

D'abord il se révéla assez vite, dès la fin de l'été, que la guerre n'était pas aussi finie qu'on l'avait cru. « Pas possible que l'Angleterre tienne longtemps », pensèrent la majorité des gens. Cela signifiait, en clair, non seulement qu'ils croyaient à une prompte défaite anglaise, mais qu'ils la souhaitaient pour que la paix se rétablît enfin, et que les prisonniers pussent rentrer chez eux.

C'était donc toujours l'addition. Mais un facteur nouveau intervenait : la guerre, qui brouillait le premier raisonnement. On le

vit bien quand, les mois passant, on constata que les Allemands ne pourraient débarquer dès 40 en Angleterre. Un premier choc alors ébranla les individus, menacés de subir tout l'hiver en Poméranie. La question initiale se compliquait pour eux de la sorte : « Les Allemands ne voudront-ils pas *quand même* nous renvoyer chez nous, en dépit de la guerre qui continue, mais en raison du temps qui passe ? »

Du coup, la politique de collaboration même se trouvait en cause. Car elle perdait son intérêt pour nous, si nous restions en Allemagne ; au lieu qu'elle nous permît de rentrer, elle se faisait gager au contraire par notre détention, ce qui nous transformait en otages et nous incitait, *comme individus*, à souhaiter la ruine de celui qui nous détenait.

En d'autres termes, le temps, qui au début agissait positivement sur nous dans le sens de la collaboration, agissait de plus en plus négativement à mesure que notre captivité se prolongeait.

On ne m'en voudra pas du cynisme de ces réflexions : je tente de dépouiller le mouvement de nos pensées de toute considération morale.

L'hiver passa, et fut très rude. Au printemps 41, la question semblait continuer à se poser dans les mêmes termes qu'à l'automne précédent, et notre rapatriement ne dépendre que de la bonne volonté allemande, c'est-à-dire, au second degré, de la victoire allemande sur l'Angleterre. En réalité, l'éclairement du paysage avait un peu changé. Les Anglais avaient beau essuyer désastre sur désastre dans les Balkans, en Grèce, etc., on sentait bien que l'action décisive sur les îles Britanniques reculait dans un lointain de plus en plus douteux. Or, au même moment, il devenait de plus en plus assuré que notre libération individuelle s'inscrivait précisément dans ce lointain, et que les Allemands ne nous lâcheraient pas avant. À moins que la France n'allât jusqu'à rentrer dans la guerre aux côtés de l'Allemagne ? Dans ce cas, si nous étions relâchés, ce ne serait pas pour être rapatriés, mais repris de nouveau et rejetés dans un combat, qui servirait cette fois l'intérêt de l'Allemagne...

Servirait-il aussi celui de la France ? Heu, heu... Le nôtre individuel, en tout cas, certainement pas.

À ce point, la collaboration, devenue kollaboration, entraînait donc ouvertement en conflit avec l'intérêt direct des individus. Simultanément, et corrélativement, le babil de Pépé commençait à

s'interpréter contre la kollaboration ; il servait de prétexte, voire d'alibi, au retournement qui s'amorçait à partir de l'intérêt individuel, mais, comme de juste, au nom de l'intérêt national.

Avec l'assaut contre l'U.R.S.S. et les tonitruantes *Sondermel-dungen* de l'été 41, la croyance en une victoire finale rapide de l'Allemagne parut reprendre de la force. Toutefois, malgré l'anticommunisme de nos braves bourgeois, quelque chose sonnait fêlé dans leur confiance. C'est entendu, l'armée rouge était détruite, dans l'état de l'armée française en juin 40, l'immense Union soviétique allait être colonisée, etc. Mais il faudrait encore que l'Allemagne se retournât contre l'Angleterre ; ce qui renvoyait notre libération au plus tôt à l'an prochain, et supposait donc pour nous un nouvel hiver poméranien. Perspective peu réjouissante. Je ne puis mieux faire ici que de recopier une fois de plus mon carnet. Nous sommes le 24 août 1941.

Les voilà tous en plein désarroi. Depuis plus d'un an, ils étaient partis dans les eaux de la collaboration (au fond d'eux-mêmes, uniquement parce qu'ils en espéraient une prompte libération). Et puis voilà qu'ils continuent à être prisonniers, qu'un autre hiver se prépare en captivité. Ils ont beau avoir été menés – comme l'âne par la carotte – par des bobards successifs, de minces libérations partielles et des discours flamboyants, et ne se rendre compte du temps passé que par un coup d'œil rétrospectif d'ensemble (où ils constatent qu'il n'y a eu pratiquement aucune libération digne de ce nom), ça ne prend plus, ou ça prend de moins en moins : car voici à présent qu'un grand espace de captivité s'ouvre devant eux, l'hiver. Et ça, ça s'impose sans discussion. Alors brusquement ils ouvrent les yeux sur la réalité.

Ajoutons à cela que les Allemands ont accumulé les maladresses ces derniers jours : les volontaires français contre la Russie (le fait lui-même avait malgré tout soulevé quelques murmures) sont vêtus d'uniformes allemands (et ça, ça a fait bombe !) ; *Le Trait d'union* publie des articles imbéciles et d'un manque de tact effrayant (les prisonniers sont très contents de leur sort, ils perçoivent plus de nourriture qu'ils n'en peuvent

manger et, par conséquent, inutile de leur envoyer des colis. Au surplus ces colis seraient achetés au « marché noir » où « les soldats allemands eux-mêmes » ne peuvent se ravitailler – la phrase était encore plus forte de café que cela).

Et enfin, confusément, ils sentent que ça a récemment craqué entre gouvernement français et gouvernement allemand – car je suis persuadé que Pétain a finalement refusé de laisser les Allemands prendre pied à Dakar. Sans parler de la campagne russe, qui est à la base de tout...

À cette date, la « campagne russe » avait plutôt l'air de tourner mal pour les Russes. Mais quand, l'hiver arrivant, ceux-ci, suivant notre fine plaisanterie, « sortirent les Samoyèdes des glacières où ils les conservaient l'été », contre-attaquèrent l'invincible Wehrmacht, la firent refluer et gagnèrent la bataille défensive de Russie aussi nettement que, l'année précédente, les Anglais avaient fait de la bataille d'Angleterre, quand au même moment, à la suite de Pearl Harbor, les Américains se trouvèrent entraînés dans la guerre, un retournement complet de perspective se produisit dans nos esprits. D'abord à notre insu, puis, à mesure que les événements avançaient, consciemment, nous en vîmes tous à ne concevoir pour fin à la guerre qu'une défaite, non une victoire allemande. Or il y avait longtemps maintenant que nous accrochions notre libération à la fin de la guerre. Il nous devint donc tout naturel de souhaiter la défaite allemande. On connaît ces cristaux dont les atomes peuvent pivoter tous ensemble suivant un plan ou un autre ; leur déplacement particulier est infime, mais les propriétés du cristal en sont instantanément transformées de fond en comble. De même pour les hommes, basculant d'un bloc pour présenter un visage collectif tout à fait nouveau. Voilà ce que j'ai appelé la seconde addition.

Dans le détail, évidemment, la vue des grandes lignes se perd, et les individus semblent obéir simplement aux sollicitations de leur pensée libre, de leurs goûts, de leurs opinions, qu'excitent d'imprévisibles accidents. Si on me demande de marquer comment naquit parmi nous l'esprit de résistance, je risque fort de tout ramener à moi et de me poser en premier résistant du camp. Ainsi j'ai conté

comment je m'étais pris de bec avec un voisin de fouille dès notre arrivée. Je n'étais évidemment pas seul dans mes opinions, mais les plans du cristal étaient orientés différemment et, à la lettre, nous ne nous *voyions* pas, nous ne nous reconnaissons pas entre futurs résistants. Mon petit doigt m'assure qu'il en allait de même en France.

Je rapporte donc, pour commencer, mes propres attitudes. Le 14 juillet 1940, comme le colonel Andréi, déjà nommé, n'avait pas jugé à propos de célébrer de quelque manière la fête nationale, il est vrai républicaine, je la célébrai tout seul. Je revêtis mes loques, tentai de prendre l'apparence la plus réglementaire que je pouvais, avec cravate, béret et leggings et, canne en main, je me promenai partout en rappelant que nous étions au 14 juillet, et voilà pourquoi j'étais si beau. Dans ma Stube, je chantai non pas *La Marseillaise*, mais *Le Chant du départ*, et je redonnai bien des fois mon exécution au cours des mois qui suivirent, malgré les hurlements qui m'interrompaient pour clamer que la République non pas nous appelle, mais nous emmerde.

Ces gestes ostentatoires – il y en eut d'autres – ne menaient pas bien loin. C'est vrai. Tout de même, tout de même...

Ils m'ont mené tout de même à être l'objet d'une dénonciation comme « meneur » d'activités « antinationales ». Photocopie de cette pièce, qui date du 8 janvier 1941, m'a été offerte en 56 ou 57 par des camarades de Lyon, qui en avaient trouvé l'original lors de la libération. Mon adresse à peine erronée était portée à côté de mon nom ; preuve que l'auteur de ce bel acte patriotique était allé fouiner du côté de la poste. Il avait toutefois attendu – notons-le à sa décharge – d'être rentré en France pour accomplir son travail. Chose amusante et néanmoins digne de réflexion, la plupart des noms qui accompagnaient le mien étaient ceux de membres de l'enseignement. La propagande pétiniste assurait en effet que c'était à cause des instituteurs que nous avions perdu la guerre, non du tout à cause de la doctrine militaire désuète que la France devait à Pétain.

Je m'empresse d'ajouter que le dénonciateur n'avait pas visé très juste. Les « meneurs », si toutefois il y en avait à ce moment-là, lui avaient en grande partie échappé.

Un mot encore. D'après le document, c'est comme « blessé » qu'il avait été rapatrié. Je ne l'ai pas connu : j'ignore s'il l'était ou non. Mais la formule « blessé et rapatrié » ne signifiait rien ; elle était rituelle. Je connais quant à moi nombre de vrais blessés qui ont tiré

leurs cinq ans. (Voir document annexe, page 441.)

L'activité de résistance la plus réelle en ces premiers mois se manifesta à travers le Journal parlé. Encore ne fut-ce que sous forme indirecte, nullement délibérée, et simplement parce que la vérité est en elle-même une force de résistance à l'oppression. Le Journal parlé fut fondé en effet très précisément pour rétablir devant nos yeux la vérité nue sous les nuages qui l'enveloppaient. Il prenait en somme Pétain au mot : « Je hais les mensonges qui nous ont fait tant de mal. » Eh bien, le Journal parlé haïssait et détruisait le mensonge : c'est en cela qu'il *résistait*.

On trouve à l'origine de l'entreprise deux de mes camarades de promotion à Normale, Tréheux et Pagosse, l'idée première venant, je crois, de Tréheux¹. Tous deux étaient de mon Block, Pagosse même de ma Baracke. Ils pensèrent assez naturellement à m'associer à eux, d'autant que Pagosse et moi avions milité ensemble aux Étudiants socialistes. Mais nous tombâmes d'accord que, comme juif, mieux valait ne pas trop me mettre en vue, et je me contentai d'être correspondant de Baracke.

Le Journal parlé fonctionnait suivant des règles et des principes directement inspirés de la formation qui était celle de tous les normaliens : officier de renseignement. Idée de base, la vérité la plus intéressante s'obtient par la confrontation de données isolément sans grande signification, mais qui en prennent une quand elles sont l'objet d'une étude comparative systématique. En ce sens, les sources d'information licites – radio et journaux allemands, journaux français de zone occupée, lettres censurées² – apportaient peut-être davantage, en raison de leur masse, que les illicites plus ou moins éparses, coupure de presse de zone non occupée ou de Suisse échappée à la fouille d'un colis, lettre cachée, etc. Mais naturellement ces dernières étaient fort précieuses, pourvu qu'on en pût vérifier l'origine exacte ; sinon, le bobard incontrôlable menaçait.

Pratiquement, l'organisation était la suivante. Dans chaque chambre un correspondant sûr ramassait, classait, triait, filtrait, répertoriait les renseignements de toute origine, dont il transmettait l'essentiel au correspondant de Baracke, et ainsi de suite en remontant jusqu'aux deux patrons, lesquels établissaient enfin une « synthèse » générale. Le Journal parlé, c'était cette synthèse. Par parenthèse, le réseau des correspondants, inconnu des Allemands et sans doute aussi

du P.C. français, pouvait servir éventuellement et allait un jour servir effectivement à d'autres fins.

Le Journal parlé eut un résultat immédiat : les bobards, plaie de nos débuts qui affectait parfois très gravement notre moral, disparurent, ou du moins se réduisirent à d'inoffensifs canulars. Et à propos de canulars, en voici un, que je m'offre le plaisir de conter en passant.

Assez paradoxalement, ce fut Tréheux qui en fut l'auteur. Il était venu me trouver pour quelque affaire et, debout près de moi assis à la table, me parlait tranquillement. Remarqua-t-il que mon voisin prêtait l'oreille ? Il est volontiers pince-sans-rire. Il se pencha soudain vers moi et, juste assez bas, mais juste assez haut, me glissa : « Tu connais le bobard ? Une sentinelle a dit à un officier du Block IV : « *Russes pas bon !* »³ »

Il n'en dit pas plus long. Mon voisin se leva, sortit. Deux heures plus tard, un type – un autre ! – arrivait en coup de vent :

– Dites, vous connaissez la nouvelle ? Les Russes mobilisent ! Si, si, ça se recoupe, la belle-sœur du cantinier l'a dit à...

Nous devions être en novembre ou décembre 40.

Tous les jours, en alternance, Tréheux et Pagosse lisaient le Journal ; puis Pagosse tout seul quand Tréheux eut été rapatrié. Le texte, sérieux et objectif, s'abstenait de toute outrance verbale. D'où son influence profonde sur l'opinion publique du camp, qu'elle contribua pour une part inappréciable à faire évoluer.

Tu te demandes, mon enfant, ce qu'étaient les rapports du Journal parlé et de la censure : l'allemande et... la française ?

Je n'entrerai pas dans le détail du jeu de cache-cache auquel Pagosse se livrait. Pour l'essentiel, il tenait un journal en partie double, l'une innocente et soumise aux Allemands, l'autre moins innocente, soustraite à leur contrôle et lue seulement quand aucun censeur n'était là. Ce qui supposait un service d'alerte : embryon d'une autre organisation qui devait se développer elle aussi plus tard.

Quant au contrôle du doyen français, disons seulement qu'il était désarmé par l'objectivité du texte...

Dans la suite, des moyens d'information de plus en plus illicites entrèrent en action. On parla d'abord de radio-trou, radio-Berne, radio-patates : il s'agissait de nouvelles d'origine radio, prétendument parvenues grâce à des ordonnances qui, en corvée à l'extérieur... Tout

cela déboucha, mais seulement à Arnswalde, sur I.S.F., à savoir Ils Sont Foutus : nom donné à un bulletin que rédigeait clandestinement le même Pagosse, à l'écoute d'un poste radio clandestin lui aussi.

Hors le Journal parlé, il n'y eut à Westfalenhof que des manifestations sporadiques de l'esprit d'indépendance, ne parlons pas encore de vraie résistance. J'ai mentionné déjà la conférence du capitaine Billotte, tendant à montrer l'impossibilité pour les Allemands de débarquer en Angleterre. Elle tirait son importance du fait qu'elle intervenait au bon moment, en ce début de 41 dont j'ai donné plus haut les caractéristiques psychologiques. Des lettres arrivées dans les mois précédents et exploitées comme il convenait par le Journal parlé laissaient entendre qu'un essai ou au moins une préparation de débarquement avait été tenté et avait échoué. En Bretagne, on évoquait de nombreuses « algues vertes » rejetées par la mer ; on parlait encore d'événements qui se seraient déroulés autour de l'île de Wight, où des troupes de débarquement auraient été grillées par du mazout répandu sur l'eau. Comme les bulletins de la Wehrmacht ne soufflaient mot de tout cela, un coup sérieux fut porté au mythe de la véracité allemande, alors encore au-dessus de tout soupçon.

Dans un ordre d'idées différent, une autre conférence fit un joli boucan : celle que prononça René Gouyon – encore un normalien, mais scientifique – à l'intention principale des instituteurs. À une époque où tout l'Ordre moral pétiniste se déchaînait contre les instituteurs, contre la République laïque et démocratique destructrice des valeurs morales, etc., Gouyon eut l'audace de défendre la laïcité et l'école publique. Les haines qu'il éveilla sont incroyables. Une dénonciation fut instantanément dirigée contre lui ; si elle fut bloquée au P.C. français du camp, c'est parce qu'il se trouvait quand même quelques honnêtes gens parmi les officiers supérieurs. Mais peu s'en fallut que les Allemands même ne fussent sollicités.

Il me faut dire, parce que c'est vrai, qu'à l'exception du père Dupaquier dont j'ai célébré l'attitude et d'une poignée d'autres, tout le catholicisme militant comme un seul homme, toute l'Action Catholique du camp était mobilisée en faveur de Pétain ; et d'applaudir à la Révolution nationale, à la suppression des écoles normales, à Dieu obligatoire, etc. Je ne sais ce qu'il en était en France, mais dans le camp l'engagement était sans réserve. Une photo, prise à Arnswalde, montre l'autel encadré par deux francisques.

On comprend que la conférence de Gouyon⁴ fit sur ces messieurs l'effet d'une provocation d'autant plus intolérable qu'elle s'adressait à une masse considérable d'officiers, les instituteurs, soit près d'un tiers d'entre nous peut-être. Elle les incitait à se ressaisir, à ranimer leurs vertus républicaines, et menaçait ainsi de faire se retrouver une gauche potentielle. Gouyon plus tard devait devenir secrétaire général de notre organisation de Résistance, les Groupes Liberté⁵.

À la faveur de ces incidents divers, cependant, nous nous reconnaissons progressivement, nous nous tâtons ; nous formions peu à peu un noyau discret. *A priori*, le critère de reconnaissance était simple : quand un type n'allait pas à la messe, surtout s'il était membre du corps enseignant, on flairait en lui l'antipétiniste au moins virtuel. Mais il fallait procéder avec prudence. L'ambiance des premiers temps n'avait rien de rose ; les dénonciations n'étaient que la partie visible d'une immonde pourriture. Néanmoins des rapports particuliers, je n'ose dire des contacts, se nouaient à l'intérieur d'un Block, puis dans tout le camp. Certains cadres anciens les favorisaient. J'ai évoqué celui de Normale. Nous n'étions évidemment qu'un nombre infime, mais nous nous connaissions depuis longtemps. Les instituteurs se retrouvaient, eux, à partir de leur ex-syndicat, ou des écoles normales dont ils étaient issus, et dont certains professeurs, tels Hyvernaud, jouissaient auprès d'eux d'un grand prestige. Bref, bien plus vite que nous ne l'avons cru, nous qui nous jugions isolés, nous avons constitué un véritable réseau sur le camp. Informel, mais solide. J'ai parlé à l'instant d'officiers supérieurs « honnêtes ». Il y en avait de très proches du P.C., ainsi le commandant Lagache ; il était en liaison constante avec nous⁶. D'autres se manifestaient à l'occasion de quelque incident. J'avais connu comme instructeur à Saint-Maixent le capitaine Le Prévost, un Breton, devenu depuis commandant ou lieutenant-colonel. Un beau jour, les Allemands, voulant nous travailler dans l'autonomisme, demandèrent la liste des « Bretons »⁷. Le Prévost, entre autres, se démena avec tant d'énergie qu'un seul officier dans tout le camp s'inscrivit.

Un certain nombre de ces hommes furent au fil des ans expédiés à Lübeck, ainsi Lagache et Le Prévost. Mais il en resta. D'autres, qui nageaient dans les eaux pétinistes, n'étaient pas néanmoins de sales bêtes. Ainsi Rivain m'appela un jour et, tout de go, me demanda si mon colonel m'avait proposé pour la croix de guerre. Une certaine

ordonnance venait en effet d'être publiée en France, qui excluait de la fonction publique les juifs, sauf les titulaires d'une citation. Si tel n'était pas mon cas, le bon Rivain s'offrait pour intervenir auprès de mon colonel. Un peu étonné qu'il fût informé de mes origines, je le remerciai chaleureusement de sa bienveillance. Mais je le priai de renoncer à toute intervention, et pour plus de sécurité je ne lui donnai pas le nom de mon colonel. Je me rappelle avoir même prononcé à ce propos de mâles paroles, les unes sur l'honneur attaché à certaines décorations, les autres sur ma dignité personnelle qui m'interdisait d'être un citoyen de seconde zone, simplement toléré. J'allai jusqu'à ajouter qu'étant physiquement costaud je préférais gagner ma vie s'il le fallait comme fort des halles (en quoi je me vantais) que comme professeur par faveur spéciale. La vérité, mais je ne la lui dis pas, c'est que j'étais résolu à émigrer n'importe où plutôt que de courber si peu que ce fût le col. *Les Eaux mêlées* sont nées pour une grande part d'incidents comme celui-ci, et d'autres plus douloureux dont je parlerai dans un instant⁸.

Côté pétinisme et kollaboration, il n'existait pas, au fond, d'organisations tellement solides. Dans les débuts, avait été formé un Groupe Collaboration. Inutile que je nomme son président : il n'a fait de mal à personne, ni avant ni après son rapatriement, qui bien entendu ne tarda pas trop. Quant au groupe lui-même, il s'est évaporé je ne sais comment, sa principale activité ayant été, à ma connaissance, de patronner quelques conférences sur l'entente franco-allemande. Aucun rapport en tout cas avec des mouvements de même nature en France ; aucun rapport direct, non plus, avec les dénonciations.

Pour le pétinisme, il se différenciait nettement, chez nous, de la kollaboration, et pouvait aller jusqu'à la germanophobie à l'ancienne. Un Cercle Pétain avait été fondé par Vendeur, qui toutefois, n'étant pas fasciste, s'était arrangé pour en atténuer le venin. Le Président, un avocat, était un brave homme et un esprit distingué ; je me suis toujours bien entendu avec lui. Son action se développait surtout sur le plan culturel. En outre, je puis bien le dire à présent, dès le début, des hommes à nous avaient été infiltrés à la direction : J'entends par là qu'ils n'avaient accepté d'y entrer qu'après avoir conféré avec des camarades comme Gouyon, Rosenfeld, Rolland, moi-même, et avoir été pressés par nous d'accepter. Pour surveiller le tout, Vendeur avait

désigné trois officiers supérieurs : l'un était Lagache, déjà nommé ; le second, le colonel de Négraval, tout aussi peu pétiniste, et qui d'ailleurs finit également à Lübeck. Quant au troisième, le colonel Malgorn, plus ondoyant à mon sens, il devint Doyen en 44. C'est lui qui, sous notre pression, liquida le Cercle Pétain ; il est vrai que le camp était alors passé au gaullisme.

Est-ce à dire que, du point de vue politique, l'atmosphère était idyllique dans mon camp ?

Hélas !

Dégueulasse conviendrait mieux. Mais il s'agissait d'une atmosphère, c'est-à-dire de quelque chose de diffus. Bien. Le moment est venu de prendre le taureau par les cornes.

Kollaborer, qu'est-ce que cela pouvait exactement signifier pour nous ?

Négligeons les spéculations purement intellectuelles. Je discutais souvent avec un capitaine du nom de C..., qui se déclarait favorable à une politique de collaboration franco-allemande, même dans les conditions d'alors, parce que... Peu important ses raisons. En tant qu'officier, C... était irréprochable : discipliné, loyal, sans contact aucun avec les Allemands ; et il tira ses cinq ans comme tout le monde. Que comptaient des opinions ainsi sans conséquence ? Il aurait été bouddhiste, le résultat eût été le même.

Seuls pouvaient être pris en considération des *actes* de kollaboration.

Mais n'ai-je pas dit et répété que nous étions retranchés de la vie, et que nos actes n'étaient jamais que des ersatz, des fantômes comme nous-mêmes ?

Oui et non, bien sûr. Le type qui dénonçait des candidats à l'évasion commettait un crime réel. Mais à ce point, on voit mal en quoi la politique était encore concernée. Le criminel agissait par intérêt personnel. Ce qui revenait à dire qu'il attendait en échange un paiement, aussi réel. Or quel autre avait de valeur que sa propre libération, que sa prompte libération ? S'il devait l'attendre dix ans, à quoi bon ? Le camp s'auto-purifiait donc à mesure. Je ne sais combien de kollabos effectifs furent ainsi payés. En tout cas, au bout d'un certain temps, le problème cessa de se poser sous cette forme élémentaire.

Finalement, la kollaboration n'avait de sens pour nous que si les

actes commis en son nom s'inséraient dans le monde extérieur, seul réel. En juin 41, Anglais et F.F.L. mirent la main sur la Syrie. Kollaborer signifiait alors s'engager pour aller défendre la Syrie – comme quelques-uns voulurent le faire, mais n'en eurent pas le temps. Peu après se posa de même la question de la L.V.F. Pétain, Scapin et naturellement, chez nous, Vendeur poussaient aux engagements – on l'oublie peut-être un peu trop aujourd'hui : *verba volant*. Dans notre camp, les officiers supérieurs envoyèrent une délégation au doyen et lui imposèrent plus de tenue. En définitive, je ne sais s'il y eut ou non des engagés à la L.V.F. Je n'en ai pas l'impression. Un, deux peut-être ? Rien de significatif, en tout cas.

Le véritable et pratiquement le seul acte réel de kollaboration pour des officiers et, dans une certaine mesure, pour des sous-officiers, c'était de quitter le camp pour s'en aller volontairement travailler en Allemagne. D'après les conventions de Genève, que les Allemands respectèrent sur ce point, les officiers prisonniers de guerre sont en droit de refuser tout travail au service de la puissance détentrice. D'où d'ailleurs leur internement dans des camps⁹. Cette claustration est beaucoup plus dure qu'une activité qui met l'homme au contact de la population civile. Mais l'honneur de l'officier veut que, puisqu'il le peut, il refuse de travailler pour l'ennemi. Son devoir ici est clair, clair pour les esprits les plus frustes. Indiscutable.

Le crime majeur du pétinisme en ce qui nous concerne fut d'avoir permis la discussion de ce devoir, et même d'avoir encouragé à le violer ; d'avoir brouillé ainsi les esprits en leur rendant indiscernables les notions morales élémentaires. En 40, je l'ai dit et redit, nous étions en plein désarroi. Rares sont les hautes consciences capables de déterminer dans la solitude leur route sans erreur en pareille tempête. J'ai évoqué le degré d'abaissement où certains étaient tombés. Si le maréchal Pétain avait été à la hauteur de la mission qu'il revendiquait, son premier soin eût été de respecter lui-même dans ses actes une règle morale claire et stricte, et de fournir ainsi aux hommes un exemple autour duquel ils auraient pu reconstruire leur personnalité. Or ce fut à la place un machiavélisme de chef-lieu de canton, si compliqué, si confus et en fin de compte si terriblement enfantin que ceux-là mêmes qui le pratiquaient s'y perdaient. Alors que dire des braves gars qui regardaient de loin ! On leur déclare en substance que quand Pétain dit blanc, c'est, pour des raisons de haute politique, qu'il

pense noir. Au même moment d'ailleurs ils apprennent que c'en est fini des mensonges... Comment s'y retrouveraient-ils ? Qui est l'ennemi ? Qui l'ami ? Ils n'en savent plus rien. Et naturellement leur comportement s'en ressent.

Je ne veux pas m'attarder trop longtemps sur ce passé-là. Mais enfin, je me demande si on a jamais vu dans notre pays pareille confusion mentale. Presque tous les mots clés utilisés par le régime étaient troubles, équivoques. La République remplacée par l'État. Pourquoi ? Pour s'aligner sur le Reich ? Ou pour ne pas dire royaume ? Ambassadeur des prisonniers, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'il nous représentait auprès de notre propre gouvernement ? Mais il n'y a pas d'ambassade de Marseille à Paris, que je sache ! Ou qu'il représentait le gouvernement français auprès des Allemands ? Mais alors pourquoi « des prisonniers » ? Il n'était pas notre porte-parole, puisqu'il était censé au contraire nous protéger. Nous protéger d'ailleurs à la place des Suisses, ce qui était un comble de confusion mentale, car si une puissance neutre pouvait exercer une certaine pression morale sur nos gardiens, qui par définition était davantage dénué de force que le vaincu lui-même ? Les plus idiots du camp comprirent que la nomination de Scapin équivalait à nous livrer une deuxième fois aux Allemands ; les plus intelligents, qu'elle avait pour but de mieux servir *auprès de nous* les intérêts allemands.

De fait, l'une des actions les plus nobles de Scapin consista à nous pousser vers le travail volontaire en Allemagne. Il trouva pour ce faire de beaux motifs bien patriotiques et maréchalesques : c'était, paraît-il, outre un signe de collaboration, un moyen de préserver notre santé, ce capital si précieux de la France. Un bon nombre s'y laissèrent prendre : cela allait trop bien dans le sens de notre intérêt personnel. Un jeune sous-lieutenant, très pieux, s'en vint ainsi consulter à ce propos le père Dupaquier. Reprenant les arguments de Scapin, il expliqua qu'il se sentait s'affaiblir en raison de la nourriture insuffisante. Le prêtre l'interrompit et, avec son plus bel accent bourguignon, traînant et rocailleux : « Vous croyez pas que ça serait plutôt une question de bas-ventre que de ventre ? »

Bien sûr : dehors, il y avait des femmes...

Je ne sais combien cédèrent ainsi, sous la conjonction de leurs désirs propres et de l'ignominie pétiniste. Certains partirent, rentrèrent, repartirent encore. En général, leurs fonctions en

Allemagne n'étaient pas de premier plan. Ils ne travaillaient pas aux V2, mais servaient par exemple de cocher à une vieille douairière... Peu importe : de leur propre chef, ils étaient partis travailler pour l'ennemi. Nous, ex-officiers prisonniers, nous pouvons tout pardonner : pas cela. L'amicale de l'Oflag, qui n'a certes rien de fanatique, a fait du contrat de travail un cas d'exclusion. La fonction publique devait en principe chasser elle aussi tout contractant. Cela n'empêche pas que l'un de nos plus hauts fonctionnaires d'aujourd'hui ait contracté deux fois, dont une, sauf erreur, après novembre 42. J'ai eu le plaisir de lui montrer mon dos dans une réunion où il se trouvait, alors que je serre la main sans histoire à l'ancien président du Groupe Collaboration...

Pourquoi cette date de novembre 42 nous paraît-elle ainsi déterminante ? C'est le moment précis où, répondant au débarquement allié en Afrique du Nord, le camp bascula d'un seul coup, comme je l'ai indiqué plus haut. Du jour au lendemain, les individus se retrouvèrent soumis à un devoir simple. La France, c'était Alger ; l'ennemi, l'Allemand. Ils pouvaient bien saluer encore Pétain, préférer Giraud à de Gaulle : le pas était franchi, ils le sentaient, ils en étaient joyeux. Du jour au lendemain, le bureau que les Allemands avaient ouvert dans le camp pour les candidats aux contrats cessa de recevoir des visites ; un écriteau fut accroché à la porte par un plaisantin : « Fermé pour *débochage*. »

Telle est la raison pour laquelle notre organisation de résistance, quand elle voulut plus tard délimiter les cas de kollaboration, décida de passer l'éponge sur toute la période d'avant novembre 42. Sauf naturellement crimes caractérisés comme les dénonciations, la véritable culpabilité politique ne nous paraissait commencer qu'après.

À partir de novembre 42, les clochards étaient redevenus des soldats.

Hélas non, je n'en ai pas encore tout à fait fini avec les choses pénibles. Ma plume, qui m'a entraîné, voudrait bien maintenant sauter d'un bond par-dessus certaines plages de temps si pestilentiellles que... Rien à faire, ô ma plume ! Je dirai tout. Enfin, tout le nécessaire.

« Certaines plages de temps », ai-je écrit. Il y en a deux, en vérité, et si brèves que le mot de « plage » convient mal. Mais c'est qu'elles subsistent dans ma mémoire avec leur exact étalement primitif. Une soirée dans un cas, deux dans l'autre : il y a neuf chances sur dix pour que la plupart de mes camarades de chambre n'en aient gardé aucun

souvenir. En moi, malheureusement, elles demeurent, intactes, avec leur suite de deux ou trois jours de bourbe, dont je me suis arraché jadis à si grand-peine, en usant de toute ma volonté...

Deux plages donc, l'une à l'automne 40, le 9 novembre exactement, l'autre à l'automne 41, le 10 et le 11 décembre. Dans les deux cas, mon carnet en fait foi, précédées de toute une montée d'excitation, en apparence sans rapport avec l'explosion elle-même, mais en réalité, mais en profondeur aussi préparatoire que des tremblements de terre le sont d'une éruption volcanique.

Pourquoi les deux fois au même moment de l'année ? J'ai déjà marqué l'importance de l'automne dans l'évolution des esprits, sa puissance de révélateur : « Quoi ? On va passer Noël en captivité ? Mais alors... » Et l'année suivante : « Quoi ? Un nouvel hiver en captivité ? Mais alors... » Chaque fois un petit rien se brise dans les esprits, une mince attache aux croyances précédentes. Le désarroi alors gagne de nouveau, avec son cortège de violences et d'égarements. Je ne prétends pas du tout en avoir été moi-même préservé, très loin de là. Cette crise même dont j'ai été victime, elle s'était gonflée en moi comme dans les autres. Le 23 novembre 41, par exemple, je commence par noter des « incidents significatifs » survenus dans ma chambre, altercations diverses, bagarres même. Et je continue :

Tout cela naturellement pour des motifs on ne peut plus futiles. Ainsi moi-même j'ai piqué une crise de rage épouvantable parce que... ma pipe avait disparu de la table où je l'avais laissée. Nous devenons tous malades, malades d'énervement, malades de nostalgie. Et j'oubliais le cas de folie d'il y a quelques jours. Au seuil (!) de l'hiver, après un an et demi de captivité, et quand on sait que cela durera au moins deux ans et peut-être plus, c'est compréhensible.

Que se passe-t-il en de tels troubles, quand les gens pour se soulager cherchent quelqu'un sur qui se passer les nerfs ? *Quaerens quem devoret...* C'est le rôle tout naturellement imparti aux juifs par ceux qui ne le sont pas : bouc émissaire, parbleu !

J'ai conté comment, dès mon arrivée au camp, j'avais pris la

résolution de camoufler mes origines. Je me rends compte, rétrospectivement, de sa puérilité à l'égard non des Allemands peut-être, mais des Français... Peu importe : je m'y suis tenu. Cela veut dire qu'elle me tenait ; que j'étais tenu, de plus en plus tenu, à mesure que le temps passait, par mon... J'allais écrire « mensonge ». Mais ce n'était pas un. Ce n'était même pas de l'hypocrisie. Je savais parfaitement que les gens de ma chambre, ou du moins plusieurs d'entre eux, étaient au courant. Rivain ne l'avait-il pas été ? Alors pourquoi, lorsque l'antisémitisme démasqua son muflé ricanant, pourquoi n'avoir pas réagi avec la brutalité qui est dans mon tempérament ? Manque de courage ? Possible, après tout. Mais ce qui me frappe, c'est le silence ce soir-là, silence identique au mien, de mes très proches amis, qui attendirent le lendemain pour lancer leur contre-attaque. J'ajoute que je n'ai jamais été directement pris à partie. Cela m'aurait contraint de réagir, et je l'aurais fait, tel que je crois me connaître, de manière assez rude pour purifier une bonne fois l'atmosphère. D'autant que mes camarades de chambre, même ceux qui maniaient avec le plus de cruauté l'antisémitisme, ne m'étaient nullement hostiles dans l'ordinaire des jours, tout au contraire. Ainsi, peu avant cet incident, à la suite d'une histoire trop diffuse pour être contée, certains avaient voulu mettre en quarantaine le chef de chambre, capitaine A..., et c'est moi qu'ils étaient venus trouver pour y associer mon équipe. Je m'y étais d'ailleurs opposé, j'avais suggéré une solution plus humaine qui fut adoptée... Passons ! Je vois bien maintenant que si le capitaine A... avait été pris pour cible, cela m'aurait peut-être épargné à moi la persécution, puisqu'il fallait absolument quelqu'un à persécuter. En tout cas, mes rapports habituels avec mes camarades ne laissaient en rien prévoir, je crois, que la victime désignée serait moi. Et en fin de compte, si un ou deux menaient la danse, les autres ne faisaient que danser sur leur musique, sans méchanceté particulière. Alors pourquoi mes amis, pourquoi moi-même nous sommes-nous tus ? Je me le demande encore aujourd'hui avec une angoisse véritable.

Une seule réponse me paraît acceptable. Par-dessous les apparences de calcul, d'intérêt, de lâcheté élémentaires, nous étions simplement, mes amis et moi, moi en tout cas, terrorisés non par une peur personnelle, mais par cette panique animale qui immobilise physiquement le lapin sous l'œil du serpent, et peut-être de même

l'excommunié devant son clan. Il m'est arrivé d'interpréter mon attitude d'alors comme celle du bébé qui feint de se croire caché parce qu'il ferme les yeux ou se tourne contre le mur. En réalité, il devait s'agir ou de sidération, ou de ce mimétisme qui cloue sur place l'animal menacé.

Quant à l'éruption antisémite elle-même, qu'en dirais-je ? Mon carnet rapporte en détail mes sentiments, mon écœurement, mon désespoir, ma volonté farouche aussi de surmonter l'assaut de cette bestialité ; mais rien de la bestialité proprement dite. Le plus grave se passait le soir, lumières éteintes, dans les propos d'avant le sommeil. J'ai gardé le souvenir d'une ignominie innommable, à résonance sexuelle, où la circoncision par exemple déchaînait les ricanements, où il était question de tremper son pinceau dans la colle... Tout cela, je le répète, proféré en général, et associé à telle ou telle mesure d'interdiction prise en France contre les juifs, dans les piscines, dans les squares. Le lendemain, mon ami L... me disait d'une voix encore tremblante : « C'était écœurant ! »

Possible que certains se soient donné pour prétexte de me débusquer coûte que coûte de mon trou. Plus probable, me semble-t-il, le sadisme exercé servit simplement d'exutoire aux douleurs intimes : quand on a mal, on frappe. Mon carnet croit déceler sur certains visages, au matin, la honte de ce qui s'était passé la veille, en même temps que le dégoût de masturbations nocturnes. Le plus étonnant : la gentillesse subite à mon égard de tel des pires aboyeurs, celui qui avait déclaré par exemple que ça le dégoûterait d'être assis à côté d'un juif sur un banc. On m'a conté que nombre de pogromistes, dans la Russie de jadis, se comportaient pareillement à peine leurs horreurs perpétrées – après, bien sûr, toujours après !

Depuis longtemps déjà, de place en place, mes carnets me suggéraient d'écrire un jour le roman de l'implantation de l'étranger ; chaque fois, bien sûr, la nouvelle mention se croyait nouvelle et première. Je suis convaincu que ce que je viens de relater est néanmoins à la source directe de mes *Eaux mêlées* ; vers les plus gros bouillons.

J'ai déjà parlé de tout cela dans mon *Peut-on être juif aujourd'hui ?* 10. Quatre pages, de 213 à 216. Je me promettais de n'y plus revenir. J'y suis revenu quand même aujourd'hui : le moyen de me dérober ?

Mais maintenant, ça y est, pour de bon. *Schluss damit*, comme

1. Ils ne m'en voudront pas, ni leurs actuels étudiants de Sorbonne, si je révèle leurs noms.
2. À noter qu'il en arrivait de partout, y compris d'Angleterre.
3. Les Blocks étant alors séparés, tout bobard pour le III venait automatiquement du I ou du IV, les plus éloignés.
4. Je n'en ai pas la date exacte. Je la situe à vue de nez au printemps 41.
5. Voir plus loin, p. 364 sqq.
6. Ce « nous » est vague. En l'espèce, il désignait principalement Rosenfeld.
7. En laissant prévoir que les Bourguignons suivraient.
8. Tu tiens tant que cela, mon enfant, à savoir si j'ai ou non la croix de guerre ? J'ai lieu de croire que mon colonel m'avait proposé ; je suppose que la dénonciation dirigée contre moi a fait sauter la proposition. Mais je n'en suis pas du tout sûr, n'ayant pas pris la peine de m'informer. En tout cas, je ne l'ai pas, et je continue pourtant à vivre.
9. La situation des sous-officiers était plus floue. En principe, ils avaient le droit eux aussi de refuser le travail, mais par un choix exprès. Ce qui permit aux Allemands d'exercer sur eux les pires pressions. Ceux qui restèrent malgré tout réfractaires furent en général expédiés en représailles. Les aspirants, considérés par les Allemands comme sous-officiers, furent, m'a-t-on dit, sévèrement maltraités pour les forcer au travail.
10. Grasset, 1968.

Les voyeurs

« Vielleicht mitgelaufen... »

19 mars 1942. La nuit précédente, notre camarade Rabin a été assassiné dans les conditions que j'ai dites. Les officiers de son Block ont demandé à leur chef, le colonel Leclerc, une minute de silence à l'appel. Refus de ce monsieur. Aussi, quand il commande son garde-à-vous à l'arrivée des Allemands, personne n'obéit. Grande fureur, menaces, mais oui, de conseil de guerre – Leclerc était, s'il m'en souvient, un nabot ridicule toujours chaussé d'immenses bottes, d'où son surnom, l'Égoutier. Ou encore Mickey. Là-dessus un capitaine, du Crest, sort des rangs par-derrière, commande garde-à-vous, puis demi-tour. Les deux mouvements exécutés à la perfection, le Block se retrouve le dos à son chef français et au capitaine allemand Barr venu recevoir l'appel. Du Crest rappelle alors en deux phrases le « lâche attentat » commis sur notre camarade « grièvement blessé »¹, puis commande une minute de silence. Elle est religieusement observée, « le dos aux officiels blancs de rage », tandis que Du Crest est embarqué à grands coups de crosse.

Je passe sur les autres manifestations : résistance passive, recours systématique à l'interprète dès qu'un pioustre dit *bar zink*, etc. Elles rendirent l'appel pratiquement inopérant. Il en alla de même dans les autres Blocks, dont le nôtre, avec des variantes qu'il serait fastidieux d'énumérer : les chefs de Baracke ne répondent pas au salut de l'Allemand, les rangs se brouillent, les cris fusent, « *nach Russland !* »... Finalement, le colonel doyen nous promet publiquement de prendre des mesures qui « marqueront notre réprobation ». Ainsi seront supprimées à notre initiative toutes les activités risquant de nous mettre en contact avec les Allemands, y compris le théâtre.

Précédemment, au cours d'une réunion des chefs de Baracke chez le colonel, celui-ci avait été mis en demeure d'en finir avec « la

comédie des serremments de main ».

Toute cette affaire occupe des pages dans mon carnet. Voici les dernières remarques :

Actuellement, en tout cas, l'unité du camp est rétablie : nous sommes de nouveau en guerre.

Et un peu plus loin, le 22 mars :

Depuis ce guet-apens, il n'y a plus un seul « collaborateur » dans le camp. Après les manifestations tumultueuses des premiers jours, l'appel (sur la demande du colonel) se fait dans un silence de mort ; les commandants et chefs de Baracke ne saluent pas l'officier allemand ni ne répondent à son salut (le pauvre diable en semble bien embêté) (.....) Nous sommes redevenus tout à fait ennemis.

La situation est d'une clarté éblouissante, désormais.

Oui. Enfin, oui ! Il devait quand même passer encore quelques nuages sur cette belle lumière. Mais ce qui me frappe aujourd'hui, c'est que mon optimisme d'alors allait droit contre une situation générale en apparence très trouble, et qui ne nous semble claire aujourd'hui, rétrospectivement, que parce que nous savons ce qui bougeait dans les profondeurs. À ce moment-là en effet – mars 42, je le répète – sur aucun front le tournant décisif n'est pris : stagnation à l'est, stagnation en Afrique ; les Japonais semblent les maîtres du Pacifique pour fort longtemps. Quant à la France, Darlan l'attentiste n'a pas encore cédé la place à Laval. Pourtant, le retournement des esprits, chez nous qui sommes coupés de tout, est accompli ; accompli avant celui des faits. Dans cette attente d'avant l'orage, où nous-mêmes discernons mal ce que nous pensons, c'est inscrit là, virtuel, mais incontestable, en nous comme dans le réel.

Si douloureusement que nous l'ayons ressenti, l'assassinat de notre camarade n'aurait pas suffi à nous faire insurger aussi radicalement. Notre réaction n'était en réalité que le terme de longs et lents mouvements au cœur le plus secret de notre être. On dit en ricanant :

« La morale, bah ! » Ce n'est pas vrai. Même si elle l'ignore, la masse des hommes se détermine, pour l'essentiel, en fonction d'autre chose que ses intérêts matériels entrelardés de préjugés religieux, raciaux, etc. En France du moins, l'affaire Dreyfus en témoigne, les jugements moraux interviennent très souvent de manière décisive au moment décisif. Et c'est à l'honneur de la France.

Si tu lisais, mon enfant, tout ce qui dans mon carnet concerne l'assassinat de Rabin, les bras te tomberaient, à toi qui te crois tellement revenu de tout, devant ma naïveté, mettons devant certaines de mes naïvetés. En deux mots comme en mille, mes camarades et moi n'avions pas encore vraiment pénétré ce qu'est l'hitlérisme, ce qu'est le fascisme. Sa monstruosité nous échappait ; ou plutôt, en dépit de preuves assez éclatantes dont je vais te parler dans un instant, nous refusions de l'admettre – pour que nous admettions jusqu'où elle pouvait aller, il nous a fallu être confrontés, en 1945, avec la réalité du camp de Bergen-Belsen. En 42, avant l'assassinat de Rabin et malgré ce que nous avons pu entrevoir ou deviner, nous en restions à l'idée que nous avions affaire à un ennemi classique, à des types dans notre genre, en somme. Nous ne faisons que soupçonner autre chose, et refuser d'y croire.

Les conditions ignobles dans lesquelles notre camarade fut assassiné, éclairant en quelque sorte le passé, ont été aussi éclairées par lui, et notre indignation nous jeta beaucoup plus loin que le crime seul n'eût pu le faire. « Pas possible que des monstres pareils gagnent la guerre ! » Voilà en substance la conclusion que nous avons tirée, anticipant ainsi par notre jugement moral ce qui allait être le retournement matériel.

Ces crimes allemands que nous connaissions et qui précédaient l'assassinat de Rabin étaient horribles, bien plus encore que lui. Si nous en avions été moins émus, c'est parce qu'ils ne nous concernaient pas personnellement. J'y ai déjà fait allusion. Entrons un peu plus dans le vif.

À côté de notre camp, à quatre ou cinq cents mètres peut-être, était installé un camp de Russes. Il faudrait commencer par se représenter l'état d'esprit assez étonnant dans lequel nos bons bourgeois se trouvaient encore à l'endroit du communisme, de l'U.R.S.S. et des Russes. Ils avaient peut-être dépassé le stade des Rouges au-couteau-entre-les-dents et des cosaques bouffeurs de

bougies. Mais pas de beaucoup – au reste, Staline maintenait son pays dans un tel isolement... Je me rappelle par exemple avoir entendu un monsieur affirmer avec la plus grande assurance que les Russes ne savaient pas piloter un avion la nuit. Disons qu'ils en étaient au moujik hirsute et sauvage, privé de tout encadrement civilisé.

Alors voici une première note, du 26 août 41 :

Les Russes qui travaillent derrière nos barbelés. Nous leur jetons de la nourriture, des cigarettes. Des groupes de curieux toute la journée, à les regarder, à s'étonner de les trouver jeunes, propres – humains.

Il s'agissait certainement de garçons ramassés dans les premières foulées de la ruée allemande, et qui n'avaient pas trop souffert. Je me rappelle avoir échangé à travers le barbelé quelques propos de littérature avec l'un d'eux. Personnellement, je n'étais pas surpris. Mais qu'on imagine ce que pouvaient penser des hommes – la masse d'entre nous – habitués à ne voir dans le « bolchevik » qu'un animal à face humaine, ou peu s'en faut, et qui se trouvaient en présence de jeunes gens semblables à tous les jeunes gens.

Ce premier contact fut, je crois, décisif pour expliquer les réactions ultérieures.

Puis les notes sur nos voisins se multiplient et se développent dans mon carnet : 17, 18, 23 septembre ; 1^{er} octobre, 13 octobre, 18 novembre ; la dernière est du 3 mars. Je ne puis que résumer.

C'est surtout à partir du milieu de septembre 41 que le camp russe se remplit, et cette fois avec des hommes pris dans les grandes batailles de l'été. Je note avec épouvante qu'ils auraient passé dix jours dans leurs wagons à bestiaux sans recevoir de nourriture. Nous avions quelque expérience de tels voyages, fût-ce sous forme atténuée : nous mesurions ce que cela représentait.

Résultat : on n'a pas déchargé des wagons que des êtres affamés, mais aussi des cadavres – deux charretées de cadavres que des camarades ont vu jeter, tout nus et tout blancs, dans une fosse commune, comme des bêtes.

Avec une ineptie confondante, les Allemands avaient en effet placé le cimetière des Russes, disons mieux qu'ils avaient ouvert les premières fosses communes, tout contre nos propres barbelés, le long du Block IV. D'ordinaire, les assassins essaient de cacher les traces de leurs crimes. Là, les corps étaient ensevelis sous nos yeux. Je n'ai jamais compris, ni aucun de nous, les raisons pour lesquelles ce lieu avait été choisi, alors qu'il eût été si facile de nous dérober toute vue, en s'enfonçant de deux ou trois cents mètres dans la forêt. Cynisme ? Indifférence à l'égard de notre témoignage ? Mais y a-t-il seulement une explication à chercher ? Si incroyable que cela paraisse, j'en tiens pour la simple sottise du type qui, crayon à la main devant un plan, dit, sans penser plus loin : « Leur cimetière, eh bien, on va le mettre ici, contre le camp français, il y a justement une place. »

Quoi qu'il en soit, nous avons vu. J'ai vu. Ici, je ne peux que recopier mon carnet, malgré sa gaucherie :

Et tous les jours, tous les jours, on enterre des tas, des monceaux de Russes. J'en ai vu l'autre jour, du Block IV : entassés tout nus dans la charrette, transportés par deux, jetés à même la fosse comme de la charogne...

« Transportés par deux », cela veut dire que les fossoyeurs, qui étaient aussi des Russes, deux par charrette, empoignaient chaque corps par la tête et par les pieds et le balançaient dans la fosse. Je continue :

Les Russes fossoyeurs poussaient du pied une tête qui dépassait. Ça se comprend : en enterrer sans arrêt, sans bouffer soi-même, crevé de fatigue, pourquoi se baisser ?

Les pauvres cadavres, sales, d'une maigreur effrayante. Et tous les jours de nouveau la charrette – une trentaine. Et fréquemment on entend des coups de fusil.

L'autre jour, j'ai vu des Russes de tout près, en allant aux colis : pauvres êtres misérables, se protégeant du froid avec n'importe quoi, une toile cirée, un sac. L'un d'eux toussait et avait déjà une figure de cadavre. Un

seul présentait bien, dans une très belle capote, un grand, qui travaillait comme les autres, mais commandait d'une voix douce (officier ou sous-officier). Les Allemands du poste de garde leur ont donné quelque chose à manger.

Daté du 1^{er} octobre...

Inutile de commenter, n'est-ce pas ? Même le geste final d'humanité... J'ajouterai seulement que c'est vers ce moment que « Gédéon » nous fit ses émouvants adieux, ainsi que je l'ai conté en son temps...

Des camarades du Block IV s'astreignirent à tenir le compte des morts qu'ils voyaient ensevelir. Une fosse après l'autre, chacune de cent cinquante corps, s'il m'en souvient. Au bout de quelques mois, et de je ne sais combien de fosses, le chantier fut abandonné et un autre ouvert plus loin, hors de notre vue. Je ne me rappelle pas le nombre final avec une certitude suffisante pour en faire état. Parlant d'un autre camp de Russes et ne rapportant donc qu'un bruit, mais apparemment bien contrôlé, mon carnet du 3 mars 1942 s'exprime ainsi :

Sur les prisonniers russes. Dans un camp de 4 000, il n'en est resté que 1 400 de vivants ! Il y a même eu, paraît-il, des cas d'anthropophagie : cela ne nous étonne qu'à moitié. On a affirmé que par exemple, au camp russe qui est à côté du nôtre, des cadavres ne sont pas arrivés entiers au cimetière (vu par des officiers de notre camp).

Je livre tout de même, avec les réserves qui s'imposent, l'espèce d'image chiffrée qui me reste dans l'esprit. Le camp des Russes avait dû recevoir une dizaine de milliers d'hôtes quand le nouveau cimetière fut ouvert. Trois à quatre mille passaient pour survivre.

Quand je pense que ceux de ces pauvres gars qui tinrent jusqu'au bout furent expédiés en déportation par Staline à leur retour en U.R.S.S., je me demande, oui, je me demande comment il peut encore exister des communistes parmi les anciens prisonniers de guerre.

De quoi mouraient ces hommes ? De privations surtout, c'était évident : faim et froid. L'U.R.S.S. n'ayant pas signé la bourgeoise convention de Genève et considérant la Croix-Rouge comme une entreprise d'espionnage qui s'ingère de manière inadmissible dans les affaires intérieures, etc., les prisonniers soviétiques n'avaient aucune protection ; en ce début de la guerre, il n'existait même pas de contrepartie côté russe en prisonniers allemands. Leurs vêtements : ce qu'ils avaient sur le dos quand ils avaient été pris, c'est-à-dire l'été. Le 28 février 42, mon carnet note simplement ceci :

Aujourd'hui, 22^e jour sans lettre ; et 78^e jour de gel consécutif et ininterrompu : il fait - 12, ou à peu près, et l'habituelle petite « brise » de l'est.

Alors, qu'on imagine les malheureux Russes. Quant à la nourriture, elle était la même que la nôtre en principe, mais un cran au-dessous, et bien entendu sans colis, sans arrivage d'aucune sorte. Nous recevions des Allemands un pain pour cinq ; eux, un pain pour sept seulement, et ils travaillaient. Mes carnets accumulent les notations épouvantables à ce propos. Un jour, une corvée de Russes se jette sur un tas de betteraves pourries et les dévore ; une autre fois, c'est sur une simple touffe d'herbe. Ou bien encore un de mes camarades de chambre rentre horrifié de son « tour de camp » : il a vu revenir à travers champs une équipe de Russes transportant sur leurs épaules deux d'entre eux, morts ou évanouis en cours de travail. Pendant qu'ils passaient le long de nos barbelés, un troisième s'effondra dans la neige...

On comprend que des hommes ainsi poussés au désespoir soient prêts à n'importe quelle violence. Mes carnets rapportent à ce propos des actes d'une sauvagerie incroyable, dont certains doivent bien être vrais, quoique je ne les aie pas vus de mes yeux. Dans ce que nous appelions « le camp de pierre », et qui était la partie de Westfalenhof où nous allions à l'épouillage, des Russes coupent du bois avec des hachettes. La sentinelle qui les garde se met à en brutaliser un ; les autres sautent sur l'Allemand et le hachent à mort. Représailles, comme de juste : on parle de dix fusillés pour la victime. À Schneidemühl, deux cents Russes s'enfuient de leur wagon après avoir massacré leurs gardiens et laissé une centaine des leurs sous les

mitrailleuses. Souvent d'ailleurs des coups de feu claquaient dans le camp voisin ; certains des corps que nous voyions ensevelir portaient des traces suspectes. Mon carnet, une fois de plus, le 13 octobre :

Hier soir, nous entendions de notre chambre, au moment de nous endormir, un vacarme du côté du camp des Russes (...) – il y a bien chez eux continuellement un bruit de volière, mais cette fois c'était plus fort. Et puis, deux coups de feu.

Réflexion paisible et satisfaite de De R..., le noble comte : « Tiens ! Un Russe de moins... »

Je ne sais si cette insensibilité était jouée ou réelle. Le même homme, quelque temps avant, avait paru sincèrement horrifié d'une scène dont il avait été témoin et qu'il nous avait rapportée. Mais on s'accoutume à l'horreur comme à tout. L'accoutumance est d'ailleurs une manière de lui échapper. Quatre jours avant l'incident que je viens de conter, quelqu'un nous avait appris que les Russes ne seraient plus enterrés dans le premier cimetière. « Le nouveau, précisa-t-il, on ne le voit plus, il est cent mètres plus loin dans la forêt. *On est tranquille, comme ça !* »

Hé oui, ainsi fait bien souvent l'homme devant le malheur, spécialement celui des autres, et plus encore quand il ne peut rien pour y remédier : il tâche de ne pas le voir, et de redevenir « tranquille ».

Soyons juste, il se rencontre d'autres attitudes. Un officier français qui assistait à l'un des premiers « enterrements, de la viande de boucherie entassée », comme dit mon carnet, se mit à engueuler les Allemands avec une violence inouïe, en les menaçant des pires vengeances². Ce qui arriva ? Rien. Pas le plus petit coup de fusil, pas le moindre « *los, los, Mensch !* ». Rien. Les hommes ainsi interpellés ne devaient pas se sentir très bien dans leur peau. Certes, *Befehl ist Befehl* et c'est la guerre, mais on a quand même sa petite conscience, à l'occasion. Le colonel de Lamaze me l'avait bien dit : « Gueulez très fort : ou vous recevrez un coup de baïonnette, ou ils ramperont à vos pieds. »

Le lendemain pourtant, au rapport, nous reçûmes – parfaitement ! – des explications qui voulaient être des justifications. Barr n'était-il

pas un pasteur ? Je recopie :

Il paraît que s'il y a eu des cadavres dans le train des Russes, c'est soit par épuisement de la guerre, soit parce qu'ils se sont entretués à coups de boîtes de conserve. Car ils avaient des boîtes de conserve : ils seraient restés deux et non dix jours dans le train et auraient touché pour trois jours de vivres. À part ça, on nous signale que ce sont des brutes...

C'est fou ce que nous avons pu croire à ces explications ! Mais qu'elles nous fussent données était déjà bien beau et, comme je l'ai dit lorsque j'ai parlé de l'action du père Dupaquier, si peu qu'ait servi notre regard, il a peut-être un peu servi à protéger nos malheureux voisins. Après tout, c'est ici sous la coupe de la Wehrmacht qu'ils se trouvaient, comme nous, non sous celle des monstres S.S., comme les déportés. Et j'ai marqué à maintes reprises la différence.

Une dernière anecdote encore sur ce chapitre. Mon carnet ne la raconte pas, je ne sais pourquoi, mais elle est tout à fait présente à mon esprit.

Nous nous promenions un jour, à trois ou quatre, le long du barbelé. À un moment, juste de l'autre côté, nous avisons deux bidasses allemands désœuvrés, visiblement en vadrouille et ne sachant que faire de leurs os. Nous lions conversation. À la fin, l'un d'entre nous, feignant d'être très excité par cette perspective, demande :

– C'est vrai qu'il y a des femmes dans le camp russe ?

Je me rappelle le mot qu'il utilisa : « *Flintenweib* », celui-là même dont les journaux allemands désignaient les femmes-soldats soviétiques.

L'autre eut le ricanement niais et allumé qu'ont tous les pioustrs du monde quand on leur parle de femmes, et son copain comme lui, et de se consulter du regard : non, non, il n'y avait pas de femmes dans le camp des Russes.

Et puis, au bout d'un instant, le plus parleur des deux ajouta :

– Non, il n'y a pas de femmes. Mais des enfants, oui.

Le mot qu'il avait employé était *Junge*, qui désigne des adolescents, des garçons. Pour une raison ou l'autre, il m'est resté en tête l'idée qu'il s'agissait d'un ou plusieurs garçonnetts d'une douzaine d'années.

Peut-être l'avait-il précisé. Je dois dire que, sitôt l'aveu fait, il n'avait envie que de tirer au large ; mais il était trop poli, et sans doute trop paysan pour s'en aller sans notre permission. Et bien entendu nous les raccrochions de notre mieux, lui et son copain. Je revois encore leur sourire gêné, leur dandinement.

– Comment cela a-t-il pu se produire ? demandai-je.

Il eut ce geste de la main comme pour abattre les mouches, qui dans tous ces pays tient lieu de haussement d'épaules – jamais on ne voit un Allemand hausser les épaules. Cela signifie *Nitchevo*, *Inch'Allah*, ou *Bof*, comme on dit maintenant dans les milieux de la bande dessinée. Bref : « Est-ce que je sais, moi ? » en même temps que : « J'aime mieux ne pas le savoir ! » Enfin il parla :

– *Na ! Vielleicht mitgelaufen !*

Ce que je traduirais par : « Bah ! Il a dû suivre les autres ! »

Pas besoin de préciser que nous avons fait faire à l'histoire le tour du camp. Je ne saurais indiquer avec certitude quelles ont été exactement les réactions de nos camarades.

Mais elles formaient un tout. Brochant sur d'antiques souvenirs d'atrocités allemandes vraies ou fausses, celles dont nous étions témoins dessinaient de plus en plus fermement le portrait du nazisme. L'assassinat de Rabin mit une touche supplémentaire, avec notre propre sang. D'autres se posaient comme d'elles-mêmes, çà et là. C'est un soldat allemand qui, indigné, nous raconte comment s'est faite la collecte « volontaire » de vêtements d'hiver dans la petite ville polonaise de Flatow : les ramasseurs s'embusquent autour de l'église un dimanche matin, puis sautent sur les Polonais à leur sortie de la messe et leur arrachent manteaux et pelisses. « Moi, concluait assez drôlement le soldat, si nous perdons la guerre, je vais me réfugier en France ! » Celui-là, en tout cas, n'était pas nazi. Une autre fois, des hommes de troupe français s'en vont, hilares, pour une corvée agréable : surveiller la douche-épouillage d'un groupe de travailleuses ukrainiennes. « Hé les gars, y aura de la fesse ! » Je vois encore leurs visages à leur retour : fermés, serrés, mauvais. De la fesse, ils n'en avaient vu que trop, hélas, de la pauvre fesse de bétail esclave, poussé en troupeau, les génisses et leurs petits ensemble, dénudés en présence de ces hommes avec aussi peu de ménagements qu'étaient traités les cadavres du cimetière. La pudeur ? Qu'est-ce que c'est ? Une autre fois encore, bien plus tard, le bruit se met à courir, qu'il existerait près de

Lublin un camp pour déportés où se passeraient des choses abominables. Nous n'en saurons pas plus, à peine devinerons-nous, sans oser y croire, l'odeur des charniers.

Des nouvelles enfin filtraient de France même ; l'un de nos camarades alsaciens apprit la mort de son frère au Strut-hof... Il n'est pas possible, non, pas possible, jamais, de cacher la vérité. Elle finit toujours par percer. La vérité du nazisme ne nous fut entièrement connue que tardivement (comme à tout le monde d'ailleurs), mais nous l'avons pressentie avec assez de force pour que la marque d'infamie s'imprimât sur la Bête. Nombreux étaient ceux parmi nous qui incrimaient traditionnellement la sauvagerie native de l'Allemagne, ou de l'Allemand ; d'autres s'efforçaient à faire la distinction avec le nazisme. Mais ce que je tiens à souligner, et qui est essentiel, c'est ce mouvement de plus en plus puissant de révolte morale, précédant et conditionnant l'évolution politique. J'ai suggéré jusqu'à présent que cette évolution des individus était liée directement à celle des rapports de force entre les nations belligérantes. Cela est vrai. Mais je crois que ce serait une erreur de s'en contenter. Encore un coup, les jugements moraux eux aussi ont joué leur rôle ; je veux dire que l'antifascisme a pris son sens, même pour les plus réfractaires d'entre nous.

1.

La nouvelle de sa mort ne devait nous arriver que le lendemain soir.

2.

Je crois bien me rappeler que l'officier en question était René Gouyon, dont j'ai parlé plus haut, et dont je reparlerai. On trouve toujours les mêmes aux bonnes places.

Merci à Neuneu

Nous n'avons guère eu le temps de chômer après les incidents qui suivirent la mort de Rabin. Fouille, re-fouille, encore fouille ; et, pour finir, transfert de camp, annoncé quinze jours à l'avance, retardé, et enfin réalisé dans le remue-ménage qu'on imagine.

Ou plutôt qu'on n'imagine pas.

Nous permutations avec des officiers polonais prisonniers de 1939. Ils étaient à peu près le même nombre que nous. L'opération s'effectua donc de la sorte : dans un premier temps, on nous resserra tous en deux Blocks, le IV et le I ; la moitié des Polonais arriva alors pour occuper les deux Blocks vides, le II et le III : puis une moitié d'entre nous à son tour gagna le camp polonais à demi vidé lui aussi. De même pour les deux moitiés restantes.

Nous laissons bien entendu aux Polonais des chambres couvertes d'inscriptions, de « Vive la Pologne », de « ils sont foutus ». Et nous devons trouver la pareille à Arnswalde. Mais c'est l'accueil lui-même que je voudrais conter.

Bien entendu, il était *streng verboten* d'entrer en rapport avec les Polonais.

C'est pourquoi, dit mon carnet, à 5 heures du soir, tout le camp est aligné sur les pentes du Block IV, face à la gare, pour voir arriver le train des *Untermensch*. À 6 h. il arrive, lentement, majestueusement...

Les Polonais donc débarquent, se rassemblent. À une Baracke face à la gare, le comité d'accueil avait suspendu deux couvertures, une rouge et une blanche, pour figurer le drapeau polonais. Quand les Polonais approchèrent, des acclamations formidables éclatèrent. Une

chorale entonna, suivie par tout le camp, un air polonais que nous croyions très patriotique et qui n'était que populaire – peu importe, l'intention y était. Je me rappelle les paroles, mais la tête sur le billot, je ne saurais dire leur sens :

Stola, stola, niedjdi, edi, ela...

Ou quelque chose dans ce goût. Surtout, il y eut ce que, faute de mieux, j'appellerai le *ti tili tili*. Il me faut une fois de plus remonter un peu en arrière.

Quelque temps avant, le groupe folklorique basque avait représenté sous une forme burlesque l'entrée de Charles Quint à Fontarabie : un événement formidablement historique, donc, au moins pour le peuple de ces montagnes. Le début figurait les batteries d'artillerie qui faisaient *poum*. Puis un petit air suraigu, sifflé en chœur sur la très rapide cadence de marche espagnole, évoquait les fifres du défilé, et ça faisait *ti tili tili* et la suite – il faudrait la musique, bien sûr.

Cet air, nous l'avions ensuite expérimenté dans mon Block sur quatre soldats de la garde qui, arrivés en retard à l'appel, défilaient assez embarrassés devant le front des troupes. Les dieux me pardonnent, je crois bien que c'est moi qui avais lancé le sifflement. L'idée était reprise aux sacripants d'Avignon qui, confortablement vautrés à la terrasse des cafés, place de la République, scandent de *un, deux, un, deux* le pas claquant des demoiselles qui passent devant eux. Quiconque n'a pas fait ça n'a jamais eu vingt ans.

Nous avons donc accompagné d'un *ti tili tili* convenablement modulé le pas des quatre bidasses. Et ma foi nous avons recommencé, mais alors à trois mille, pour soutenir, et si possible démolir, le pas cadencé de la compagnie de garde qui allait chercher les Polonais, qui remontait, qui redescendait. Je ne me rappelle pas si la troupe était au pas de l'oie ou non, mais chacun de ses mouvements était immédiatement accompagné du *ti tili tili*, qui s'arrêtait net à chaque arrêt, reprenait à chaque reprise... Trois mille types étaient ainsi tassés contre les barbelés, aux aguets, sifflant sur-le-champ, sans y manquer, la moindre évolution des soldats comme s'ils la commandaient ; et en un sens ils la commandaient, car ralentissements et accélérations du sifflet finissaient par peser sur le pas. C'était, vraiment, vengeur. Faut-il que la discipline soit infuse au cœur du soldat allemand pour que

ces hommes, exaspérés, n'aient pas fini par nous tirer dedans. Je crois que nous l'aurions trouvé normal.

À un certain moment, un officier vert tout seul remonta dans l'espèce de couloir qui passait entre nos barbelés et ceux de la partie polonaise, encore vide. Eh bien, mon enfant, je te le jure, grâce au *ti tili tili*, c'est lui qui était dans la cage du zoo et nous, le public de l'extérieur qui le regardait. Et lui dictait son pas.

Les Polonais ont fini par gagner leurs baraquements. Ici, le grand cirque. Eux se pressaient de leur côté du barbelé, nous du nôtre. Conversations criées, papiers qui volent des uns aux autres ; et au milieu, deux sentinelles allemandes affolées, l'une apparemment abrutie et l'autre allant de celui-ci à celui-là : « *Schweigen Sie !... Und Sie auch !* » « Taisez-vous !... Et vous aussi ! » Ce qui n'était pas bien méchant, on en conviendra, et évoquait surtout le pion débordé. Puis, progressivement, les choses se gâtèrent, et on vit arriver l'homme aux chiens. Menaces d'abord, et enfin il lâche ses bêtes. Ceci paraîtra incroyable ; ce fut pourtant rigoureusement vrai : sinon pourquoi l'aurais-je noté ? Je l'ai vu. Les chiens, au lieu de se jeter sur nous, se jetèrent l'un sur l'autre ; en voulant les séparer, leur gardien se fit mordre lui-même. Pas la peine que je décrive l'explosion de joie chez les assistants.

Ce n'est pas sans raison que j'insiste de la sorte sur notre contact avec nos homologues de la Vistule. Sur eux comme sur nous, la propagande allemande avait produit certains effets, que la rencontre détruisit en quelques instants. Ainsi nous nous étions laissé à peu près persuader que, grâce à la politique de collaboration, à Pétain et à Scapin réunis, nous jouissions du moins d'un traitement de faveur par rapport à ces pauvres Polonais, Slaves sous-hommes protégés par la seule Croix-Rouge. Nous nous apercevions qu'ils étaient mieux vêtus que nous, qu'ils recevaient davantage de colis, et qu'ils étaient aussi bien traités. Le coup indirectement porté de la sorte au pétinisme dut être très violent, sinon décisif, chez ceux qui estimaient que Pétain nous avait, à nous *et à la France*, épargné le pire.

Les Polonais, eux, avaient été persuadés que nous étions tous d'affreux kollabos. Ils furent stupéfaits par notre accueil et nous avertirent que nous risquions, nous, d'être reçus beaucoup plus fraîchement par leurs camarades restés à Arnswalde. Ils s'étaient évidemment donné le mot et criaient comme un seul homme : « Vive

le général de Gaulle ! » Mais ce cri, jeté d'abord par eux en défi, devint très vite l'amorce de simples discussions politiques où non seulement ils finissaient par mieux saisir la réalité de notre pensée, mais où la plupart d'entre nous apprenaient à mesurer le crédit de De Gaulle. J'abrège cette analyse. Elle suffit pour faire comprendre que, tel Dantès aboutissant dans la cellule de Faria, nous avons fait plus que changer de cachot. Nous avons, les Polonais et nous, par notre seul contact, pris une vision binoculaire du monde, vu ressortir ainsi en trois dimensions sa vérité et sa réalité, tandis que se dissipait une nappe de mensonges.

Le lendemain, un peu calmés, nous nous apprêtons tranquillement à partir – mon Block appartenait au premier convoi. Ah ! nous fûmes vite dans le bain. Toute la garde du camp, réagissant peut-être à retardement, semblait s'être promis, jusqu'au dernier *Grenadier*¹ de prendre sa revanche des incidents de la veille. Après tout, c'était assez naturel ! Un officier nous hurle ce qui était sans doute, pour lui, la plus sanglante des insultes : « Vous êtes pires que des Polonais ! » Nous passons entre deux rangées vociférantes de soldats baïonnette au canon – ils avaient dû recevoir l'ordre de braire, comme, j'imagine, dans leurs opérations habituelles de représailles. Fouille brutale ; certains d'entre nous, qui s'étaient mis en civil sous leur uniforme dans l'espoir de pouvoir s'enfuir, se font tabasser, on les flanque à poil, on les pousse à coups de crosse dans un local où ils en verront d'assez belles ; à d'autres on fait ôter seulement les chaussures et ils feront le voyage en chaussettes, y compris la traversée d'Arnswalde. Les cannes cependant, violemment arrachées, s'en vont valdinguer sur le tas, au bord du chemin. Bref, sinon le tout grand jeu, du moins quelque chose d'assez coquet.

Cependant les Polonais, nous rendant la politesse, chantaient la *Madelon* et *Sambre-et-Meuse*, présentaient, en lettres découpées dans du papier et tenues chacune par un homme, un gigantesque Vive la France. Nous ne pouvions bouger : au moindre signe, les vociférations reprenaient.

Un peu plus tard, tandis qu'alignés sur le bord de la route nous attendons d'embarquer dans nos wagons « non aménagés » (entendez, à bestiaux), voilà qu'une section allemande nous remonte, se dirigeant vers le camp. Un garçon de ma chambre, le grand M..., ne trouva alors rien de plus intelligent que de siffler le *ti tili tili*. Ah ! mes aïeux, le

concert ! Les derniers hommes de la section aboient, notre sentinelle rapplique ainsi que l'*Unteroffizier*, le sergent, scandalisés ; il faut dire qu'en Allemagne le simple fait de siffloter dans la rue est déjà considéré comme affreusement vulgaire. Et l'*Unteroffizier* d'adresser à M... une semonce horrible : « *Was ? Er pfeift ?* Il siffle ? Quelle honte ! Vous vous comportez comme un enfant, non comme un homme cultivé, *wie ein gebildeter Mensch* ! Enfin je n'ai rien entendu », et il s'en va.

Celui-là aussi devait être un instituteur. Mais je n'arrange rien après coup. Je me suis borné à reprendre mon carnet : en plein milieu des violences que j'ai dites, et vociférée sur le ton le plus violent, ce fut cette simple admonestation. Je l'ai recopiée presque sur-le-champ, après l'avoir traduite moi-même à M... Le cocasse de l'histoire, c'est que M... était jusque-là parmi les plus kollabos, pétinistes et à l'occasion antisémites de ma chambre.

Je passe sur le voyage. Rien à en dire pour ce qui nous concernait, sinon que ces quelque cent kilomètres vers l'ouest nous faisaient l'effet de nous rapprocher de chez nous (comme les Polonais avaient été rapprochés de chez eux). Mais dans un autre wagon, un type avait commencé de scier, avec son couteau de poche, un trou dans le plancher ; le trou était presque terminé – mais oui ! – quand les Allemands s'en aperçurent et pénétrèrent, « ivres de fureur, dans le wagon ». Le mieux ici est que je laisse la parole au carnet :

Et en avant pour les coups de crosse, les baïonnettes pointées sur le ventre, les pistolets brandis sous le nez, les fouilles et refouilles... Un camarade reçoit un coup de marteau sur la figure, réussit heureusement à parer avec le bras – mais quel bleu ! Et ça dure pendant une demi-heure. Il paraît² que même Rüscher, le chef des censeurs, était tremblant devant le déchaînement de ses soldats. Tout cela parce que les Boches ne voulaient pas croire que le plancher avait été scié avec un simple couteau de poche et cherchaient la scie.

Ce que j'ai gardé, moi, comme souvenir, c'est, à travers la lucarne de trente centimètres, la vision

d'autre chose que nos barbelés. Grande plaine monotone, forêt... De temps en temps, un soldat français travaille sans surveillance. Je crois que ça aussi, je m'en souviendrai toujours.

Oh ! oui ! Indélébile. Je pourrais le peindre.

Pour la suite, une nouvelle fois, je recopie :

Débarquement à Arnswalde vers 5 h 1/2, après cinq heures de trajet. Nous n'avons à peu près plus rien à manger³. Retrouvons nos anges gardiens – mais cette fois, ils sont doux comme des agneaux, fument en se cachant dans les coins, nous sourient... Incompréhensible ! Est-ce l'absence des officiers ? Ou les brusques changements d'humeur sont-ils dans leur nature ? (...)

(...) Le même sous-officier qui s'était déchaîné dans le wagon de la 12 rapporte gentiment sa canne à A...

Cette « gentillesse » n'empêcha pas l'un des soldats de l'escorte, au cours de la traversée de la ville, de flanquer un bon coup de baïonnette dans le dos du capitaine W..., sans motif autre que l'excitation. Le coup n'était pas de la frime : le sac de notre camarade qui l'encaissa en fut traversé. Je livre en vrac toutes ces pièces du procès, sans savoir à quoi elles peuvent servir. Je ne voudrais être accusé ni, bien entendu, de racisme ni simplement de germanophobie systématique. Les choses sont ce qu'elles sont. Voilà ! Et le comportement des Allemands de cette époque me demeure aujourd'hui aussi difficile à comprendre qu'il nous l'était alors.

Je ne sais pourquoi mon carnet note aussi succinctement les sensations très vives que j'ai éprouvées en allant de la gare au camp, à travers la ville d'Arnswalde :

Qu'il me suffise de me rappeler l'impression qu'a faite sur nous tous cette brusque replongée dans une vie civilisée : des trottoirs, des rues, des magasins, des gosses, des femmes, à nos yeux émerveillés. Mais aussi,

hélas, ces gamins gonflés d'orgueil à cause de leur uniforme de *Hitlerjugend*, de leur grade, et qui à quatorze ans marchaient comme des pachas, saluaient hautainement de la main levée. Et ces grosses jeunes filles à brassard.

Un peu sec, n'est-ce pas, mon enfant ? En réalité, nous fondions de tendresse et de désespoir. Comprends-tu ? Nous avons oublié tout cela. Oublié ce que sont un trottoir, une vitrine... Je ne sais comment te dire. Songe que nous étions depuis deux ans dans ce bidonville infâme, auquel nous nous étions faits jusqu'à le regretter – oui, oui, oui, nous regrettions de quitter Westfalenhof ! Alors toutes ces images civiles, de paix, de civilisation, qui nous sautaient soudain au visage... Nous en étions étouffés, les larmes au bord des paupières et en même temps la rage, la fureur au cœur. Et la nostalgie subitement poignante du pays. Je ne crois pas que nous regardions les femmes avec tellement de concupiscence ; elles étaient plutôt, comme les enfants, un signe de l'autre monde. Et tu comprends peut-être pourquoi les gamins arrogants et les grosses filles nous semblaient si odieux : ils détruisaient avec leurs uniformes l'autre monde.

Nous entrons enfin dans la caserne qui sera notre camp. Toujours en colonne, nous passons devant les Blocks hermétiquement clos où sont les Polonais restants. De temps à autre, une fenêtre s'entrouvre, juste assez pour laisser tomber un « Vive le général de Gaulle » à l'accent slave. Difficile de répondre : R..., qui fait un signe, reçoit de la sentinelle un magistral coup de poing en pleine figure.

Personnage cocasse, un adjudant de quartier allemand haut comme ma botte⁴ se démène et se multiplie pour empêcher ces maigres échanges. « Toutes les trois secondes, il bondit devant une fenêtre », interpelle les Polonais, les somme de se reculer ; et comme ils n'obéissent qu'avec la plus suave nonchalance, alors le pistolet jaillit de l'étui, et puis il l'arme, et puis il met en joue dans le creux de son bras... Au début, ce manège nous impressionnait fort, beaucoup plus que les Polonais qui connaissaient le personnage. À un certain moment, comme il reprenait son cirque à quelques mètres de moi, je l'entends gronder : « Oh ! J'en tuerai un ! » Et alors, au comble de la rage, il se jette à terre, attrape un caillou, le lance dans une vitre – pas trop fort quand même pour ne pas la casser, et s'éloigne satisfait.

De notre installation et de ses péripéties, avec la fouille désormais classique, avec le logement provisoire dans un garage, je ne dirai rien, enfin peu de chose ; les historiens de l'avenir se reporteront à mon carnet pour plus de détails. Ce peu de chose, c'est, excusez, les latrines ; nous en avons vu de tant de modèles que leur description dépasse l'anecdote et devient instructive. Celles-ci consistaient en une grande chambre nue, cimentée. Le long du mur, côte à côte, quatre sièges ; au beau milieu de la pièce, une sorte de grille d'égout légèrement surbaissée, autour de laquelle les pisseurs se campaient en couronne, et tant pis pour les éclaboussures. En ce premier soir, tout se passait dans la pénombre. Le couvre-feu était à 9 heures et demie ; et comme 9 heures et demie étaient justement la fin du jour légal, « vous comprenez, messieurs, disait un officier allemand, que nous ne vous donnions pas la lumière électrique ». Ici je ne peux me retenir de recopier une anecdote que les surréalistes auraient peut-être goûtée :

Comme je suis en train de me torcher sur mon siège, un monsieur passe derrière moi, une allumette allumée à la main, et se penche. Je le regarde étonné ; je ne sais trop ce qu'il cherche. Il se relève : « Ce n'est pas intéressant » (quoi ? Mystère !) ; à quoi je rétorque qu'en effet ce n'est pas intéressant.

Cette histoire m'était tout à fait sortie de l'esprit, mais maintenant que je viens de la retrouver, je revois le moindre détail. Et je demeure aussi incapable de comprendre ce que pouvait bien chercher le monsieur à l'allumette. Voilà donc du document brut, de la tranche de vie...

Le seul fait important en ces quelques jours fut que je réussis à recouvrer ma canne. Je l'avais repérée parmi un monceau de ses sœurs, dans le gymnase où étaient entreposés nos bagages collectifs, non loin de la porte ouverte. Nous étions quelques-uns à rôdailler par là. Avons-nous réussi à détourner la sentinelle qui veillait sur ces trésors ? L'avons-nous seulement amadouée à coups de cigarettes ? Je sais qu'en tout cas, à deux ou trois, nous avons hardiment pénétré dans l'ancre et récupéré ce que nous voulions.

Nul besoin d'une imagination puissante pour se représenter ce camp d'Arnswalde. Je le désignais jusqu'à présent en abrégé par « les

casernes d'Arnswalde ». Eh bien, c'étaient des casernes ; plus exactement, au sein d'un vaste ensemble qui continuait d'abriter des troupes allemandes, un rectangle de barbelés enchâssant les bâtiments qui nous étaient réservés. Pour l'essentiel, ces bâtiments étaient quatre – un par Block –, se faisant face deux à deux de part et d'autre du terre-plein caillouteux que connaissent toutes les casernes. Sur le troisième côté, le gymnase, la *Turnhalle* ; sur le quatrième, du barbelé à l'état pur donnant sur la zone allemande ; le réfectoire toutefois y était enrobé. L'ensemble formait un carré de deux cents mètres sur deux cents ; Flament, qui sait tout, précise deux cent quarante : admettons. Ce carré se prolongeait en rectangle derrière les Blocks III et IV, grâce à une zone d'une centaine de mètres de profondeur où se trouvaient d'anciens garages. Chacun des quatre Blocks, avant 1939, avait dû héberger une compagnie allemande, et les garages abriter les véhicules. Nous étions, nous, de cinq cent cinquante à six cents suivant les Blocks, soit cinq à six fois plus que l'effectif allemand normal. Les hommes de troupe de la *Wirtschaft*, ainsi que les officiers les plus jeunes, logeaient dans les garages, formant une espèce de cinquième Block.

Quelques indications supplémentaires, le plus succinctes possible, mais nécessaires pour qu'on se représente à peu près notre nouveau cadre de vie. Le gymnase... servait de gymnase (c'est là que devait être installé un court de tennis, utilisé à l'occasion pour le basket), mais aussi de salle de réunion à des fins variées : assemblées générales, commémorations, messes, et même appels, quand il tombait de telles cataractes que les Allemands craignaient de se mouiller. Le réfectoire, trop petit pour nous, donna lieu à quelques problèmes qui furent résolus comme à Gross-Born : on finit par déjeuner dans les chambres, et il servit surtout de salle de travail et de lecture, du moins entre les repas qui continuaient d'y être servis suivant un tour qui... Passons : c'est sans intérêt.

Le rez-de-chaussée du Block III était réservé à l'infirmerie ; au Block I logeaient le P.C. français et divers organismes dont j'ai parlé. L'un des garages abritait le théâtre et les projections cinématographiques. Les caves étaient utilisées comme petites salles de réunion, par exemple pour les amateurs de musique. Dans les combles se trouvaient les bibliothèques, et aussi des emplacements particuliers, genre cabinet de travail, pour MM. les professeurs :

chacun s'encastrait dans un châlit renversé qui formait box, et où il se glissait à croquons sous une traverse de bois. Nous étions là, je ne sais plus combien, une trentaine (?), sur un double alignement ; en face de moi j'avais Paul-André Lesort, qui travaillait à son roman *Les Reins et les Cœurs* ; je sais exactement les grimaces qu'il fait quand il est en gestation, et il doit connaître les miennes. Tout cela était assez rigolo. J'ai convenablement travaillé dans cette ambiance. De temps à autre, on recevait des visites. Rolland par exemple arrivait derrière mon dos et, de sa voix grasse et lente, commençait un de ses discours :

– Moi qui suis républicain, mais modéré... Modéré ! insistait-il avec un index pédagogique levé. Alors des *chut* ! éclataient sur toute la travée, comme à la Bibliothèque nationale, et nous nous en allions causer un peu plus loin.

Quoi d'autre ?

Eh bien, on sait de quelle *Gemütlichkeit* une caserne, surtout allemande, surtout prussienne, surtout poméranienne, peut être capable ; et si on ne le sait pas, tant pis. Dans un coin de la cour se trouvait un bassin qui, en des temps plus heureux, avait dû arroser d'un jet d'eau des poissons rouges. Il était maintenant à sec, et nous l'appelions le bassin de la chatte à Lévy. La raison de cette dénomination était simple. L'un des multiples Lévy que connaissait le camp avait une chatte... Eh bien, oui, quoi ! Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?... Ah ! je comprends ! Malicieusement, tu te demandes, mon enfant, pourquoi la chatte n'avait pas été mangée. Avec un peu plus d'esprit prisonnier, tu ne poserais pas une question aussi sottise. Si la chatte avait été mangée, elle n'aurait plus eu de petits, des petits qui, eux, pouvaient être mangés. Et à répétition ! Je crois que c'est la chambre de Lévy qui possédait collectivement cette chatte, mais Lévy s'occupait sans doute de la bête avec plus de zèle que les autres. Âme tendre et pure, il n'avait pas dû reconnaître l'exploitation alimentaire qui en était faite, car nous l'entendions souvent se plaindre avec une étonnante naïveté de la mystérieuse disparition des chatons... Quoi qu'il en soit, c'est dans l'ancien bassin aux poissons rouges que Lévy surveillait les ébats de sa chatte et des chatons, sous le regard attentif des désœuvrés.

Du côté des garages, entre de longues plages de ciment, s'opiniâtraient çà et là un carré d'herbe, un arbuste, des choses comme ça. Nous nous répartîmes par chambres les petits bouts de terre arable,

et des spécialistes entreprirent d'y faire pousser des radis – les Polonais, trop nobles seigneurs, n'avaient pas pensé à ça. L'arbuste, c'était un petit peuplier-tremble ; on le voyait de notre chambre, contre le pignon d'un des garages, sous un lampadaire, et je passais souvent de longs moments à regarder frémir ses feuilles argentées. Il n'y avait pas beaucoup d'autres arbres dans le camp, tous d'ailleurs fort maigrichons, et c'était le seul visible de notre fenêtre. Ils l'ont coupé, les brutes ! Pas les Français, non, malgré l'appel des choubinettes, mais bien les Allemands. Ils craignaient, paraît-il, qu'un évadé ne s'abrite la nuit dans son ombre. Je me rappelle la crise de fureur que j'ai poussée à ce propos.

C'est à peu près tout, je crois, pour l'extérieur. Le barbelé, ou plus exactement le *Warndraht*, le « fil d'avertissement », qu'il ne fallait pas approcher, « autrement il serait sévèrement tiré », cernait de près tout cet ensemble. L'été, nous utilisions pour le bain de soleil les quelques mètres carrés de libres qui se trouvaient du côté des garages, derrière le Block III. C'est de là que j'observai un jour, comme je l'ai raconté, des soldats allemands en train d'apprendre à chanter *lahilaho*, à quelques mètres de nous ; là aussi qu'avaient lieu certaines séances d'épilage mutuel avec les dents. Pour la promenade, il n'y avait que la cour entre les Blocks. De l'autre côté des Blocks I et II, une rue séparait nos bâtiments des casernes allemandes où nous voyions parfois manœuvrer ces messieurs. Personne que des troupes ne passait jamais dans cette rue ; elle devait mener à droite vers des terrains d'exercice ; à gauche, elle longeait l'entrée du camp avant de tourner vers la ville.

Je n'ai gardé aucun souvenir de la campagne que nous pouvions apercevoir au-delà du gymnase. Tout ce que je peux dire, c'est que c'était plat et traversé de biais, à quelques centaines de mètres, par une route qui venait de l'est et dont nous reparlerons en janvier 45. Dans l'épaisseur des barbelés, comme à Gross-Born, de l'herbe sauvage poussait. Mais ici, on ne la laissait pas grandir, puis se flétrir et scander ainsi le passage du temps. On la tuait tout de suite avec de l'herbicide ; seuls les vols d'oiseaux migrateurs marquaient le défilé monotone des saisons, et l'arrivée des corbeaux, des « rossignols d'Adolf » comme nous les appelions, la venue de l'hiver. Parfois nous apercevions, au-delà du barbelé, un de ces énormes lièvres que produit la Poméranie. L'un d'eux un jour se risqua dans le camp ; Dieu

sait ce qu'il y cherchait. Je laisse à penser la corrida. Hélas ! il nous échappa, en pensant, j'imagine, beaucoup de mal de nous.

Voilà. Bain de soleil à part, aller prendre l'air revenait pratiquement à tourner en rond, ou plutôt en carré, dans la cour. Aux heures de pointe, c'était un piétinement ininterrompu de sabots sur l'asphalte des bords, un fleuve de fourmis coulant dans le sens des aiguilles d'une montre, et mieux valait ne pas le prendre à contre-courant si on voulait éviter les bleus. Le soir, à la nuit tombante, on était bouclé dans les Blocks. Pas de communication de Block à Block. Fenêtres du rez-de-chaussée closes. L'hiver, il faisait nuit noire vers 4 heures, sinon plus tôt, et la lumière ne nous était guère donnée avant 5, voire 6 heures. Ce temps d'inactivité dans le noir, que nous passions en général sur nos paillasses ou à piétiner dans les corridors obscurs de nos Blocks, est resté en moi comme l'un de mes pires souvenirs, l'heure des papillons funèbres. Dans ma seconde chambre, on passait des disques...

Pour l'instant, nous étions en mai, dans les jours les plus longs. Néanmoins, quand nous avons vu cette caserne et l'écrasante monotonie de la vie qui nous était promise, nous nous sommes entre-regardés, atterrés : « Dans six mois, nous serons tous complètement dingos ! » C'était un peu pessimiste, car six mois plus tard nous n'en étions toujours qu'à la *Lagerpsychose*, et nous avons quand même tenu le coup jusqu'à la fin. N'empêche : nous regrettions les espaces de Gross-Born, en dépit de la pouillerie.

Je dois reconnaître que le logement était infiniment plus confortable, plus civilisé, plus moderne qu'à Gross-Born. C'était de la pierre, c'était de la maison, pas de la baraque. C'était même presque pimpant : le sol des couloirs était fait d'une espèce de grès cérame, celui des chambres d'un vrai plancher. Il y avait à l'étage des W.C. avec chasse d'eau ; en nombre certes trop réduit, mais bast ! Salle d'eau à l'étage, aussi. Chauffage central, et je n'ai pas souvenir d'avoir eu froid – sans doute était-il connecté aux casernes allemandes. Bref, des constructions récentes convenablement conçues malgré ci ou ça.

Les chambres étaient soit de huit, soit de quinze ; cela devait donner quelque chose comme deux mètres carrés par homme. La promiscuité demeurait : pendant nos cinq ans, nous n'avons pas eu la moindre possibilité d'isolement. Mais il s'agissait d'une vie en commun, et non plus d'un empilement de sardines en boîte.

Suis-je par tempérament particulièrement sensible au bruit ? Une chose me rendait enragé : le clapotis ininterrompu des sabots sur le grès sonore de la galerie intérieure⁵. À ne pas croire, ce que les gens pouvaient avoir à faire dans le couloir dès potron-minet ! Pour aller aux W.C., pour en revenir, pour aller en corvée, pour en revenir, pour aller aux douches⁶, pour en revenir, pour aller rendre visite à un ami, etc., etc., etc. Incessant ! Aujourd'hui encore, quand je ferme les yeux pour me retrouver jadis, presque autant que le *ta-ta-ta-ta* de l'appel, c'est le *clop-clop-clop* ou *tap-tap-tap* que j'entends, résonnant dans le couloir à travers notre porte. Dehors, à l'air libre, cela devenait une espèce de grignotis frottant, qui accompagnait le cheminement des chenilles processionnaires dans la cour.

Mais voici que le clapotis des sabots, revenu à la surface, appelle à son tour d'autres souvenirs, plutôt drôles ceux-là, je ne sais pourquoi...

Pan-pan-pan-pan... Interrompant le clapotis, quatre coups fatidiques ont retenti à la porte, elle s'ouvre, le pasteur Gerbaud paraît : nous l'appelions le Destin, on a compris pourquoi. Moustache en bataille, jambes écartées, sans un mot, il demeure campé en travers de la porte à demi repoussée. Notre parpaillot de philosophe, Ricœur, à cette vue bredouille, s'affole. De la mousse plein la figure, son rasoir-sabre à la main (*streng verboten*, les rasoirs-sabres, mais il a sauvé le sien comme moi ma canne), il s'excuse en gesticulant dangereusement : oui, oui, il avait oublié la conférence qu'il devait faire à ses amis, mais il arrive, tout de suite, tout de suite, juste le temps de finir de se raser, et hop, un geste brusque, la glace fixée au côté de l'armoirette chavire, il la rattrape de justesse en manquant lâcher le redoutable rasoir... Les deux mains sur les hanches, imperturbable, le visage sévère, le Destin attend ; il me semble pourtant que sa moustache noire en brosse aurait tendance à frétiller.

Une autre fois... C'est à une heure impossible, le matin. *Pan-pan*, et vlan, la porte a failli se fracasser tant elle a été violemment ouverte et projetée. Nous sursautons sur nos paillasses. « Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? » Dans l'encadrement de la porte se tient un colosse tout nu et moustachu au bon sourire. « Je viens ramasser les serviettes ! » clame-t-il à pleins poumons de sa voix profonde. C'est B..., un normalien, encore un, professeur de maths dans un lycée du Midi. Il abrite son sexe derrière un paquet de serviettes qu'il porte suspendues à son bras ; mais tandis qu'il s'excuse et s'explique – il est de jour, n'est-ce

pas, mais il a profité du ramassage pour passer aux douches par la même occasion –, dans le feu de son discours, le voilà soudain qui écarte grand les bras comme un crucifié ; puis il se souvient qu'il est nu et s'abrite de nouveau en rigolant comme une baleine. Sacré B... ! C'est lui qui raconte partout, de sa voix de basse-contre chargée de décibels, la bien bonne qu'il a écrite à sa femme : « Non, je n'ai pas froid, je couche avec ma canadienne, ha ! ha ! ha ! ha ! »

Ou bien encore... *Ta-ta-ta-ta*, l'appel a sonné, le clapotis du couloir a monté d'un cran, le *Block* bourdonne comme une ruche irritée. Mais notre Séon est toujours sur son lit – il couche au rez-de-chaussée, sa serviette de toilette pendue à une ficelle faisant rideau devant son visage.

– Hé, Séon ! L'appel !

Grognement. Deux minutes après – nous avons un quart d'heure pour nous retrouver sur les rangs, s'agit pas de traîner – nous vérifions s'il dort toujours. Il a disparu. Évanouis, lui et sa serviette, sans qu'on ait rien perçu, pas même l'ouverture de la porte. C'est un don, nous avons chacun le nôtre, celui de Séon est de se mouvoir en transparence. Cinq minutes encore ont passé, nous nous sommes équipés à grand fracas et tournoiement de godasses, nous commençons à nous inquiéter : il va être en retard, où est-il donc fourré, cet animal-là ? Mais juste à ce moment une bonne voix marseillaise retentit à mon oreille :

– Et alors qué, ma bonne Penelle ?

La bonne Penelle, c'est moi. J'ai été ainsi rebaptisé d'un mot vendômois qui veut dire, paraît-il, le « lent ». Car les mauvaises langues prétendent que je serais... Enfin peu importe, c'est de Séon qu'il s'agit, de notre Séon à nous, un mètre quatre-vingt-cinq ou six, qu'il fait s'évaporer et rematérialise à son gré, et le voici tout pimpant, tout frétilant, tout allègre, tout frais et tout fin prêt. Comment a-t-il fait ? Mystère. Une prestesse incroyable : il a réussi à se lever, à filer aux douches et sans doute aux toilettes, à revenir, à déjeuner et à se mettre en tenue sans que nous ayons seulement remarqué qu'à deux reprises la porte s'était ouverte et fermée. Il nous a expliqué le secret de sa promptitude : l'organisation ; mais, il est vrai, une organisation de prestidigitateur dont tous les organes peuvent travailler séparément et simultanément aux tâches les plus diverses. Ainsi il est au lit, comme tout à l'heure : pendant que sa main gauche attrape le savon,

la droite décroche la serviette, les pieds chaussent les pantoufles, et pfuit, ça y est, le corps a glissé dehors comme une couleuvre. « Moi, assure-t-il, je ne fais lentement que ce que j'aime bien, l'amour par exemple. Le reste, je m'en débarrasse. » Preuve sans doute que la nourriture lui est indifférente, il l'expédie en un clin d'œil ; à vrai dire, il n'apprécie que la *pate* et la *dobe*, entendez les pâtes alimentaires et la daube, et nous l'accusons de n'être qu'un affreux barbare.

Adroit de ses mains comme il n'est pas permis, c'est lui qui a relié mes carnets, dont la plupart à l'origine étaient faits de simples feuilles pliées en quatre ; il a cartonné le cahier où je recopiais les nouvelles de *Ciel ouvert*, et ça tient encore aujourd'hui, plus de trente ans après, en dépit de mille vicissitudes. C'est lui, et lui seul, qui a la charge de notre phono. Quand il nous passe dans le noir quelque symphonie en plusieurs faces, il trouve moyen de ne marquer quasiment aucun arrêt : hop, la main gauche a soulevé, voire changé l'aiguille, la main droite retourné le disque, et c'est reparti, pendant qu'une troisième main remonte la manivelle.

Une de ses spécialités, dans un autre registre, c'est la sentence définitive, avé l'assent. Par exemple : « Tout s'arrange, mais mal. » Car quand un Méridional s'avise d'être pessimiste, ce n'est pas à moitié. Séon nous juge prisonniers pour au moins dix ans encore. À moins que ce ne soit par superstition apotro-païque ? Ça ne l'empêche pas d'être le plus jovial des compagnons ; et quand il frotte l'une contre l'autre ses mains sèches, nous nous dépêchons de l'arrêter : nous avons peur qu'elles prennent feu, tant il y met d'ardeur.

Bon, laissons retomber dans le passé ce paquet de souvenirs qu'avait soulevé jusqu'à ma conscience le piétinement des sabots le long du couloir obscur : on ne recommence pas Proust. Arnswalde nous valut plusieurs secousses émotives assez étonnantes, surtout par l'extrême banalité de l'objet qui les provoquait. Ainsi, les bâtiments comportaient des étages, donc des escaliers. Or, depuis deux ans, la notion même d'escalier nous était sortie de l'esprit ; faute d'usage, littéralement nous n'y pensions plus. Eh bien, il y en eut parmi nous qui, durant un ou deux jours, s'amusèrent, et avec quel ravissement, à grimper et dégringoler les marches, rien que pour la volupté de retrouver dans les jambes une sensation perdue.

Au bas de l'escalier de chaque Block se trouvait une grande glace en pied, où les soldats d'autrefois pouvaient vérifier avant de sortir la

rigueur de leur tenue. L'un après l'autre, tous, à l'improviste, nous nous y sommes surpris, et pas nécessairement dès la première fois. C'était, par exemple, le lendemain de notre arrivée. Nous descendions les marches, en pensant à la mort de Louis XVI ; dans la glace apparaissait par segments successifs le corps d'un homme en kaki, les pieds, les jambes, le bassin, le torse ; et tout à coup... « Mais... mais c'est moi, ça ! » L'espèce de panique qui nous empoignait alors... Songe un peu, mon enfant : *il y avait deux ans que nous ne nous étions pas vus ainsi tout entiers !* Nous nous étions oubliés. Nous ne connaissions plus de nous-mêmes que, dans un morceau de miroir, un bout de joue, quand nous nous rasions, ou de front, quand nous nous peignions. Alors ce type qui surgissait soudain en face de nous...

La plupart n'osaient pas contrôler en public, par gestes et grimaces, que cet inconnu dans la glace, c'était bien eux. Moi, toute honte bue, je l'ai fait. J'ai pris prétexte de mon trentième anniversaire, qui tombait juste dans ces jours-là, pour m'examiner de près et faire le point – la qualité du miroir était excellente. J'ai ainsi pu constater que depuis mon ictère⁷ le blanc de mes yeux restait jaune (il l'est encore aujourd'hui), que des poches commençaient à se marquer sous les yeux, qu'un lacs de petites rides apparaissait, etc. En revanche, une taille de guêpe, et une très jolie sveltesse du corps. C'est, je crois, en cet instant que m'est venue une réflexion d'une simplicité extraordinaire, mais qui allait loin. « Dans le camp, me suis-je dit en substance, nous ne nous voyons pas vieillir, parce que nous vieillissons tous du même pas, sans renouvellement à la base. Le garçon – le bébé ! – qui avait vingt ans au début garde rigoureusement sa distance à l'égard du vieux qui en avait quarante. Parce qu'ils ont pris tous les deux le même paquet supplémentaire sans qu'à l'extérieur rien serve de repère, c'est comme si tout s'annulait. Voilà qui nous promet de beaux malentendus pour notre retour ! »

Cette dernière phrase en toutes lettres dans mon carnet. J'aurai trente-trois ans quand je rentrerai effectivement en France, mais mon horloge intérieure ne marquera que vingt-huit, ou moins encore. L'entre-deux entier se sera aplati ; pour moi, pas pour les autres. J'écirai sur ce thème une belle pièce de théâtre, *Ulysse au port*. Elle sera jouée dans le Missouri et en Yougoslavie, mais pas chez nous, faute sans doute d'appuis suffisants : je n'aurai eu que ceux de Martin du Gard, de Camus, de Dullin, entre autres. Bah, un sujet sur les

prisonniers ne saurait intéresser la France. Et puis, il faut bien que je laisse des posthumes.

Outre l'escalier et la glace, toutes sortes de faits à tous niveaux, par une curieuse convergence, parurent se conjurer pour nous remettre dans le bain, nous rendre plus proche la vie réelle, nous arracher à la clochardise, et finalement refaire de nous des officiers, des soldats, des hommes.

À la tête du camp d'Arnswalde se trouvait une vieille culotte de peau prussienne, et qui plus est, marquée par quarante-cinq ans de colonies. J'ai mentionné son nom à plusieurs reprises : le colonel Neumann, que nous appelions Neuneu. Ah ! ça ne traîna pas, avec lui ! « De quoi, de quoi ? Qui est-ce qui m'a f... des officiers pareils ? Te les dresserai, moi !... Quoi ? Lieutenant Un Tel, vient à l'appel en savates ? Au trou !... Tenue prescrite à l'appel, le mardi, capote, pas vareuse. Capitaine Un Tel, quoi, en vareuse ? Au trou ! Mercredi, tenue, vareuse. Quoi ? Lieutenant Un Tel ? En capote ? Au trou ! Jeudi, inspection de capotes, présentez les doublures ! À partir de dorénavant, les officiers se rangeront à l'appel par rang de taille. Note importante, le repos est une position réglementaire, jambe gauche en avant, mains derrière le dos. Quoi ? Dans l'armée française, les mains peuvent pendre ? Veux pas le savoir ! Règlement du camp : à partir de 8 heures, tout officier surpris sur son lit ira en perme avec mes bottes, pardon : au trou ! »

Tortionnaire, je ne sais s'il l'eût été à l'occasion. Pour nous, c'était un simple adjudant Flick, produit de l'armée telle qu'en elle-même Courteline la changea : « ... c'que c'est que cette porcherie ? Brigadier de jour, m'balayerez ça, et au trot ! – Pas de balai, m'n adjudant ! – Veux pas le savoir ! »

Notre cher colonel Vendeur se déclarait sensible aux égards que Neuneu témoignait, paraît-il, à notre qualité d'officiers. Ainsi à l'appel, au lieu d'être comptés par de simples gradés comme à Gross-Born, nous l'étions par des officiers, nos pairs. « Je ne sais, mon petit, nous dit Vendeur, si vous voyez la différence. Moi je la vois ! » Et le hââââ ! qui suivit était son exclamation dramatique numéro un.

Nous préférions, nous, répliquer par des chahuts eux aussi numéro un ; réaction plus salubre, ce me semble. Un jour où il tombait des cordes et où l'appel avait lieu au gymnase, les commandements successifs furent exécutés avec tant de zèle, les talons heurtèrent le sol

avec tant de puissance à chaque « détente du pied gauche » que le plafond du gymnase crut s'écrouler. Après quoi s'établit pour le « repos » un silence de mort. Il dura trente bonnes secondes, et tout à coup fut rompu par un trompettage épouvantable : un monsieur se mouchait. Suivi aussitôt d'un second, puis d'un troisième, puis... Nous étions près de trois mille. C'était, je crois, ce jour-là que le colonel de Négraval nous commandait, en l'absence provisoire de Vendeur ; il rendit si bien à Neuneu morgue pour morgue et mépris pour mépris que dès le lendemain il partait pour Lübeck.

Neuneu un jour s'en prit aux barbes. Il n'y en avait pas tellement dans le camp, mais Neuneu n'en voulait pas. C'était comme ça. Même ceux qui avaient été photographiés barbus à l'identité ? Même ! Barbes *verboden*. À raser avant demain. Sinon, au trou. Un capitaine protesta. Il n'avait pas de lames de rasoir, dit-il. Sa famille ne pouvait lui en envoyer, et il n'y en avait plus à la *Kantine*, puisque, depuis l'exécution de Schmidt, il n'y avait *überhaupt* plus de *Kantine*. Il osa demander le rapport de Neuneu, sur ce dilemme apparemment impeccable : ou fournissez-nous des lames de rasoir, ou laissez-nous nos barbes.

L'affaire fit dans le camp un foin épouvantable. La Frégate en personne, terrifiée, se déplaça. Il faut dire que le personnel allemand tout entier, du plus humble au plus puissant, tremblait si fort devant son Neuneu qu'il en venait à pactiser avec nous contre lui. Ainsi le *Sonderführer* Rüscher, notre chère Fouine, ulcéré d'avoir été traité comme de la crotte quand il s'était présenté à son chef, avait glissé à quelques commandants de bons conseils pour franchir la fouille d'arrivée aux moindres dégâts : « Tâchez donc de passer les premiers, mézieus, z'est meilleur ! » On se venge comme on peut. Un peu plus tard, un de nos camarades était en train de fumer paisiblement, non loin d'un *Posten* en faction. Tout à coup le soldat allemand lui adresse des signes désespérés :

– *Zigarette los, da kommt der Oberst !* Vite votre cigarette, voilà le colonel !

Le colonel qui venait était... Vendeur ! Le pauvre bidasse vert transférait sa terreur d'un colonel à l'autre, et sa fraternité à nous. Toutes mes histoires sont vraies, bien entendu. Mais les deux dernières, parole d'honneur !

Pour en revenir à la Frégate, on conçoit sa panique devant l'audace

du capitaine X... Oser demander le rapport de Neuneu pour protester contre un de ses ordres, inimaginable !

– Vous savez, dit-il à X... avec des larmes dans la voix, le colonel Neumann est un vrai colonel (*sic* !). Votre famille ne peut pas vous envoyer des lames... ?

– Non, dit X...

La Frégate s'arrachait les cheveux. Il suggéra à X... diverses solutions, par exemple de ne se raser que tous les huit jours ; il alla jusqu'à lui offrir certaines de ses propres lames en attendant que... Intraitable, l'autre refusait tout compromis. À la fin, la Frégate s'en fut, plus chaloupante que jamais, emportant la demande, mais s'attendant à d'épouvantables catastrophes.

Réponse dès le lendemain matin : « Le capitaine X... supprimera sa barbe. Signé, Neuneu. » Point final. Si ce n'est pas du Courteline, qu'est-ce que c'est ?

L'un des prêtres du camp, un missionnaire, portait de fondation la barbe fleuve de son emploi. Une exception à l'anti-barbisme fut demandée en sa faveur à Neuneu. *Nein* ! Et un beau jour, honteux, rougissant comme s'il exhibait sa nudité place de l'Opéra, et rasant les murs, nous vîmes paraître l'abbé B... sans barbe. Le malheureux ! Il n'avait pas de menton, il n'avait pas de joues, il présentait, en place de l'opulente, de l'imposante face barbue de Dieu le père, un pauvre petit visage maigrelet, timide, effacé, confus, où une vague protubérance arrondie, qui devait être le menton, se discernait au-dessus, mais en retrait, de l'anguleuse pomme d'Adam tressautant au long d'un cou de poulet. Nous avons eu beaucoup de mérite à réprimer notre hilarité. J'espère que Dieu me le rendra.

Tel était le colonel Neuneu. Et pourtant, il mérite toute notre gratitude. Parfaitement, je dis merci à Neuneu ! Merci pour nous avoir rendu, fût-ce à coups de pied dans le cul, notre qualité d'officiers ennemis. Avec lui, finis les brouillards pestilentiels et la molle clochardise de Gross-Born. Il nous avait remis debout. Il nous imposait de résister.

Certes, résister à Neuneu, ce n'était pas exactement résister à l'Allemagne, résister au nazisme. Mais le gouvernement allemand choisit ce même moment pour nous appliquer les sanctions Giraud. « Tout est rompu, mon gendre ! » disait-il en substance à l'ensemble des officiers français, et non pas seulement à ceux de mon Oflag.

J'aime mieux user d'un ton badin. Mais mon carnet croit savoir que plusieurs officiers furent fusillés au XI C, c'est-à-dire à Lübeck, vers l'époque même où Rabin était assassiné chez nous. Je ne sais ce qu'il en est réellement.

Les sanctions Giraud, tout le monde connaît. Bouillant guerrier destiné à devenir le Poulidor de De Gaulle, le général Giraud s'était évadé de la forteresse où il était détenu, Königstein. Les Allemands se mirent en colère, prétendirent que cette évasion avait eu lieu au mépris de la parole donnée. D'où leurs représailles sur l'ensemble des P.G. français, ou au moins sur les officiers, qui pourtant n'y étaient pour rien. Les représailles collectives sont interdites par la convention de Genève : n'empêche, n'empêche, le loup a toujours raison.

Personne parmi nous ne crut une seconde que Giraud avait pu manquer à sa parole, et d'abord la donner de ne pas s'évader⁸. Nous nous demandions quel problème politique gîtait là-dessous. Les choses semblaient d'autant plus troubles que Pétain venait justement, sous la pression allemande, de remplacer Darlan-le-gros-malin par Laval-le-docile. Normalement, les Allemands satisfaits auraient dû faire resurgir la carotte en place du bâton. Or c'était le bâton, et il tapait. Il tapa, chose curieuse, jusqu'au moment où les Alliés eurent débarqué en Afrique du Nord, et où l'ensemble des Français eurent basculé dans leur camp. Les sanctions Giraud alors furent supprimées. Bon ! Inutile de nous casser la tête rétrospectivement sur les raisons de ces actions à contretemps. Je croirais volontiers que ceux qu'on appelle des hommes d'État sont bien souvent, dépouillés de leurs moyens, de fort petits bonshommes.

Je n'insisterai pas sur ce que furent les sanctions Giraud pour nous : essentiellement des brimades, odieuses, mesquines, stupides, enquiquinantes. Puériles aussi. Du super-Neuneu, en somme, mais avec une nuance d'hypocrisie douceuse, car, en raison de la fameuse convention de Genève, les Allemands évitaient de prononcer officiellement le mot de sanctions. Nous furent infligés par exemple, sans explication, trois appels par jour au lieu des deux habituels ; et ils étaient longs, ils vous duraient des trois quarts d'heure, une heure. Théâtre, bibliothèques, réunions : supprimés. Pour donner une idée de l'ambiance, si les répétitions théâtrales étaient interdites en groupe, elles étaient autorisées acteur par acteur. Quant aux bibliothèques, elles n'étaient pas officiellement closes, non ; mais les livres, qui

avaient fait partie des bagages collectifs lors du changement de camp, étaient entreposés dans les garages, et on nous les remettrait *morgen früh*, pour l'instant il y avait des empêchements qui... De négociation en négociation, une concession arrachée un jour et reprise le lendemain, nous atteignîmes ainsi la fin de novembre, où les sanctions furent enfin levées.

Le débarquement allié, donc, venait de réussir en Afrique du Nord. Il me reste à décrire en deux mots le retournement de notre opinion à la suite de cet événement.

Notre information fut immédiate : I.S.F. fonctionnait déjà. C'était un dimanche. Pendant une demi-journée, une journée au plus, les gens parurent hésiter, à la manière dont un objet en déséquilibre oscille avant de choisir le côté de sa chute. Ils étaient tristes, anxieux, incertains. La nouvelle les avait tous jetés dehors ; ils s'abordaient, s'interrogeaient sur les derniers développements, se tâtaient à mots couverts, s'en allaient plus loin ; des conciliabules un peu plus insistants se nouaient...

Ce fut pour moi un moment d'intense émotion. J'appréhendais une réaction de haine anti-anglaise, comme à l'époque de Mers-el-Kébir. Ce fut le contraire : le camp parut se délivrer de l'oppression. Je n'ai qu'à recopier mon carnet :

Dimanche 7 novembre : De la tristesse et de l'anxiété chez les gens plus que de l'indignation. Beaucoup espèrent de là une plus proche fin de la guerre.

Trois jours plus tard, le 10 : Oui, excellente réaction des camarades.

Le 12 enfin : Hier nous avons appris l'occupation de toute la France. (...) Nous vivons dans une fièvre joyeuse depuis quelques jours. Et, bien entendu, c'est le baiser Lamourette dans toute sa splendeur.

Le colonel Vendeur n'était pas encore un grand résistant (Juin d'ailleurs pas davantage, à Alger...). Dans un premier mouvement, il fit appel aux volontaires pour partir défendre l'Afrique du Nord. Cette tentative fut bloquée net, avant le 10 (je n'ai pas le jour exact), par une démarche impérative des officiers supérieurs auprès de lui. Et je peux même affirmer que ça barda, au P.C. français du camp ! Vendeur

fit machine arrière. Et il ne fut plus question de s'enrôler au côté des Allemands.

J'ai parlé plus haut de l'arrêt brutal des contrats de travail. Voilà. Tout était net désormais. Le temps pouvait reprendre son vol.

À la vérité, nous ne nous en étions pas rendu compte, mais grâce à Neuneu cette seconde partie de l'année 1942 avait filé comme un éclair. Et c'était la fin de Tannée, et partout les forces allemandes reculaient – « Stalingrad, écrivais-je dès le 21 septembre, que pour l'instant nous appelons Piétinegrad, en attendant de le baptiser Rétrograd ». Le mouvement semblait prendre une telle vitesse que ce Noël qui approchait nous semblait, de toute certitude, devoir être le dernier de notre captivité. Noël 1942, n'est-ce pas...

À partir de 1943, le temps changea de consistance. Il se fit plus ferme, plus dense ; surtout, au lieu de tourner paresseusement dans son marécage, il prit un cours, une orientation ; il se remit à couler.

Et nous, nous le pressions, de toutes nos forces. Absolument impuissants, pourtant, et nos efforts aussi dénués d'effet que ceux de fantômes cotonneux. Nous n'étions plus des clochards, mais nous n'étions pas agissants. Spectateurs du match qui se livrait, nous voulions désespérément, de nos gradins, appuyer Tune des équipes : nous ne réussissions qu'à fatiguer nos muscles en vain, sur eux-mêmes ; à les tétaniser. *Lagerpsy-chose !*

Une maladie de voyeurs.

1.

Doit être prononcé à l'allemande : c'est le mot qui, depuis 41 ou 42, désignait officiellement les fantassins.

2.

La scène m'a été rapportée par un camarade de la 12, qui se trouvait dans le wagon intéressé. Je n'y ai pas assisté moi-même, mais c'est tout comme : nous entendions les hurlements et nous nous sommes informés dès que nous l'avons pu.

3.

Pendant un bon bout de temps encore, nous serons réduits à l'ordinaire allemand : la famine, encore pire qu'au début. En somme, un rappel de la captivité de mouvement...

4.

J'ai déjà fait allusion à lui : le mari d'« Olida ».

5.

Chaque étage était parcouru sur toute sa longueur par une assez large

galerie centrale, sur laquelle les chambres donnaient de part et d'autre. Au milieu, un élargissement formait ce que nous appelions le solarium. Des matches de ping-pong y eurent lieu, et aussi certains appels nominatifs.

6. Il s'agissait en général de simples jets sur rigole, mais, en se tortillant, on réussissait à se doucher.
7. Voir au début. Que le gouvernement se rassure, je n'ai demandé aucune pension.
8. D'après ce que je crois savoir, il s'enfuit de la forteresse par ses propres moyens, aidé seulement par deux autres officiers généraux ; l'un de ceux-ci devait être assassiné plus tard au cours d'un transfert. Giraud était attendu hors de la forteresse ; il fut alors pris en charge par ses amis. Ces renseignements m'ont été donnés verbalement par le général Alaurent, le second compagnon de Giraud.

Ô temps, reprends ton vol !

Quand je me retourne aujourd'hui sur l'année 1943, j'ai l'impression de ne l'avoir pas vécue ; ma mémoire évacue spontanément vers l'avant ou l'après les événements qui en relèvent. Au reste, la forme même qu'a prise mon récit y répond. Mes incessants aller-retour à partir des premières années ont finalement vidé celle-ci de son contenu. J'ai presque tout dit. Dois-je me taire à présent ?

1943 occupe pourtant le cœur de mon séjour à Arnswalde, lequel occupe lui-même plus de trente-deux mois sur les cinquante-neuf de ma captivité ; plus donc que Gross-Born, où je n'aurai passé *que* vingt-trois mois. Et lorsque j'enveloppe d'un regard l'ensemble de ces temps, je les vois se partager en deux masses égales, le campement pouilleux d'un côté, l'internement militaire de l'autre. Il y a dans ces contradictions apparentes la marque d'une déformation de la durée dont j'ai déjà abondamment parlé, mais qui s'imprime ici dans la chair même de mes souvenirs.

Matériellement, mes carnets reflètent cette réalité psychologique. Très nourris jusqu'à la charnière, ils maigrissent ensuite subitement : toute l'année 43 tient en une pincée de petits feuillets, et de même 44. Leur matière aussi change. Je ne veux pas me livrer à une indécente auto-exégèse ; elle serait pourtant révélatrice. En deux mots, disons que les longs épanchements, les longues considérations politico-stratégiques, qui en faisaient jusque-là l'essentiel avec des notes de lecture et des transcriptions circonstanciées d'événements, cèdent désormais la place à des remarques cursives, voire allusives et même elliptiques, et à des réflexions, mais oui, de pure littérature. Celles-ci, par exemple, que je m'en voudrais de ne pas livrer à la postérité :

n'est pas l'intelligence des expressions, c'est la puissance des choses. »

31 décembre 1943. « Si j'ai jamais une originalité d'écrivain ce sera par la fusion d'une lucidité psychologique, d'une ardeur combative qui prend parti, et d'une sensibilité poétique. »

S'ajoutent d'admirables descriptions, nuages, couchers de soleil, des notes impressionnistes sur « la lumière huileuse de la lune » (pas mal, n'est-ce pas ?). L'impact de la captivité est-il plus direct, il s'agit le plus souvent d'anecdotes typiques attrapées au vol et de l'extérieur. Ainsi, du 24 mars 1943 :

Un type que je connais arrive fiancé en captivité. Fiançailles bientôt rompues (...). Se refiance avec une autre et l'épouse, toujours prisonnier bien entendu¹. Lui demande de lui envoyer un phono et des disques : elle lui envoie un phono de 2 000 francs et la *Neuvième Symphonie*. Il se passe quelques mois. Puis E... s'avise que sa « femme » a besoin d'argent : il vend le phono et les disques et envoie l'argent à sa femme.

Je crois sentir ici nettement une attitude d'écrivain qui relève au passage un exemple typique de *Lagerpsychose*, à exploiter plus tard. Et je n'insiste pas sur le style télégraphique. Quant aux réflexions sur l'évolution de la guerre, elles se réduisent en général à enregistrer les bombardements de plus en plus intenses, d'abord de nuit, puis de jour, qui s'abattaient sur Stettin et Berlin, et que nous entendions, voyions et sentions fort bien : la terre en tremblait². Une ou deux observations évoquent, avec, me semble-t-il, une inquiétude latente, des choses étranges qui se passent vers le nord-ouest, des chenilles rouges fusant haut dans le ciel nocturne. Je suppose qu'il s'agissait des expériences de Peenemünde sur les V1 et V2.

Est-ce que je force la réalité ? J'ai l'impression que ce ton nouveau correspond à l'acquisition d'une paix intérieure, paix due sans doute pour une bonne part aux raisons générales que je signalais plus haut, confiance retrouvée dans les camarades, assurance relative de l'avenir,

mais aussi à des motifs plus personnels : je venais de changer de chambre et je trouvais à la III/205, dite des « philosophes », sécurité morale et amitié sans faille.

Même mes rêves semblaient transformés. J'en avais noté beaucoup précédemment ; quand ils tournaient autour d'images de libération, c'était toujours sous des formes vagues, mythiques. Celui que je fis le 1^{er} mars 1943 était au contraire d'un réalisme poignant, d'une précision à hurler. Aussi

quand je me suis éveillé, je suis resté un bon moment les yeux clos, à m'interroger : « Suis-je dans mon lit civil, chez moi, libre ? Ou suis-je encore prisonnier ? » Exactement comme si, libre, je me posais la même question au bout de ma première nuit. J'ai interrogé les trous et bosses de ma paillasse : mais ça n'était pas probant. Alors enfin (tout ça avait peut-être duré une seconde) j'ai ouvert les yeux pour être fixé ; et j'ai vu l'encadrement de mon châlit (le lit du dessus) en noir sur le blanc de la fenêtre... (...)

Ah ! ce coup de poignard alors, en plein cœur ! Pendant une longue seconde, j'avais été *presque* sûr qu'enfin je ne rêvais plus, qu'enfin j'étais libre ; et voilà que je retombais... Si cruelle fut l'impression que bien des années après, revenu depuis longtemps à la vie normale, j'ai fait et refait encore le même rêve. C'était alors en sens inverse, mais je l'ignorais sur le moment ; et, écrasé d'angoisse au bord du réveil, je me cramponnais à mes paupières closes, tremblant, si je les laissais s'écarter, de retrouver l'irréductible encadrement noir sur blanc du châlit et le désespoir d'être encore, toujours, captif.

Le réalisme nouveau de mes rêves reflétait évidemment ma nouvelle tranquillité d'âme. Au risque de paraître prodigieusement ridicule, j'ajouterai aux précédentes une raison intime de quiétude : tous mes carnets d'avant 43 se trouvaient maintenant en France, et en lieu sûr. Ce que c'est quand même que la passion littéraire ! Parce que des lignes écrites de ma main, parce qu'un témoignage de moi subsistaient chez des amis, à l'abri des fouilles, cela m'ennuyait moins de laisser éventuellement ma peau dans la bagarre.

... Ah ! oui, c'est vrai. Tu te demandes comment je m'étais

débrouillé pour envoyer ces documents en France. Nous allons donc avoir une parenthèse de plus. Tant pis !

C'est un fait assez surprenant, mais un fait : à deux ou trois reprises, pendant nos cinq ans, nous avons été autorisés à expédier en France des colis. À qui et à quoi nous devions cette faveur, je l'ignore. Après tout, peut-être à Scapin ? Il lui fallait bien essayer de justifier son titre... Ce que nous retournions ainsi, c'étaient surtout des lainages ; nous en avions eu besoin pendant l'hiver et ils risquaient de nous encombrer l'été (?). Mais nous pouvions envoyer d'autres objets aussi, des livres... Je me rappelle qu'il y eut une expédition juste avant notre changement de camp ; une autre, je crois, au printemps 43.

La première fois que je fus informé de la facilité assez peu croyable qui nous était offerte, je me précipitai sur le réveille-matin, dont on se souvient peut-être que je le traînais dans mon sac. Je l'ouvris, le vidai de ses entrailles comme un poisson, et entrepris d'y bourrer mes carnets. J'espérais vaguement pouvoir parfaire le camouflage. Mais comme je suais sang et eau à cette tâche impossible, et que je m'apprêtais, en désespoir de cause, à ne faire tenir dedans que les passages les plus importants, notre ordonnance de chambre, un garçon remarquable dont j'ai malheureusement oublié le nom, vint me souffler à l'oreille qu'il était de service aux colis et que, si je voulais camoufler des choses dans le mien, je n'avais qu'à les lui remettre.

Dois-je dire que ce garçon n'avait pas fait la même offre à tous les officiers de la chambre ? Il sympathisait avec notre popote sur un plan personnel et, je crois, politique. Pas question ici de corruption, mais d'amitié désintéressée. J'acceptai avec reconnaissance sa proposition.

À la vérité, l'affaire allait bien plus loin qu'une simple partie de cache-cache avec la censure. Il me semblait que mes carnets offraient certains renseignements, sur les Russes par exemple, qui pouvaient intéresser la Résistance en France et à Londres. Je voulais donc les expédier non à mes parents, mais à une amie autrefois pacifiste et communisante, dont je supposais qu'elle avait des « contacts ». Je croyais d'ailleurs, assez naïvement, que si les documents venaient à être saisis, une femme risquait moins qu'un homme...

Je me flatte de n'être pas tout à fait un salaud. J'avertis loyalement mon ami le soldat que mes carnets étaient plutôt explosifs. Au cas où les Allemands surprendraient sa fraude, j'aurais beau prendre tout sur moi, il risquait de sérieux ennuis. Il sourit et, sans un mot, emporta le

petit paquet plat, le plus plat possible, que j'avais confectionné. Tout se passa au mieux. Je présentai à la fouille un innocent carton de lainages, l'Allemand y plongeait les mains, puis, se retournant, le remit à mon ami qui se tenait derrière et procédait aux ficelages. Rien de plus facile, pendant cette dernière opération, que de laisser tomber dans le linge le paquet plat jusque-là glissé dans la poche intérieure de la capote.

Ainsi filèrent en France tous mes carnets jusqu'en octobre 42. Malheureusement, ils n'atteignirent pas la Résistance : le pacifisme de la destinataire ne s'était pas infléchi dans cette direction.

Revenons à nos moutons. « C'est au débouché dans la plaine que le défilé est le plus étroit », dit à peu près un proverbe persan. Nous étions encore loin de la sortie, en ce début de 43, à peine à mi-route, mais nous nous en croyions tout proches. Comment imaginer que l'armée allemande, refluant sur tous les fronts, allait pouvoir supporter défaite après défaite pendant plus de deux ans encore ? Même sur mer, le sort de la bataille était réglé, ou plutôt se régla, dès cette époque. En mai, mon carnet confronte un certain nombre de faits, pris simplement dans les journaux : Dönitz a lancé une offensive sous-marine au début de mars ; un million de tonnes ont été coulées ce mois-là, mais seulement 400 000 en avril et 226 000 au 19 mai ; simultanément à cette chute verticale, un gonflement impressionnant, dans les annonces nécrologiques de la *Pommersche Zeitung*, du nombre des marins tombés au combat ; une phrase du *Soir* de Bruxelles enfin, pour expliquer le tout, les Anglais auraient mis en application un nouveau moyen de lutte contre les sous-marins³ Si désormais matériel et troupes américaines peuvent traverser sans encombre l'Atlantique, à quel espoir les Allemands peuvent-ils encore se raccrocher ? Conclusion, au premier désastre militaire, tout s'écroulera.

C'était asservir un peu trop la psychologie allemande à nos désirs. Le résultat pour nous, en tout cas, était une impatience, une fébrilité grandissantes, qui semblaient contredire la paix intérieure dont j'ai parlé, mais en réalité lui étaient liées par d'obscurs cheminements. Les événements extérieurs, quels qu'ils fussent, nous ébranlaient, dans un sens comme dans l'autre, avec excès de violence. Noël 42, l'armée de Paulus commence son agonie à Stalingrad : débordant d'optimisme, mon carnet jure que nous connaissons le « dernier Noël de captivité » (deux ans plus tard, ma plume commentera en marge : « Boudou-

dou ! »). Trois mois passent, stagnation sur tous les fronts : le pessimisme est épouvantable, on est parti pour la guerre de Cent ans. Arrivent alors les victoires de l'été, écroulement de l'Italie, poussée soviétique : et voilà un nouveau délire optimiste. Tout le camp réagit de la sorte, amplifiant d'ailleurs par son effet de masse les oscillations individuelles. C'est l'époque où deux P.G. ne peuvent se rencontrer sans entamer d'interminables discussions stratégiques : « Est-ce que tu crois que les Russes... ? Mais qu'est-ce qu'ils f..., ces c... d'Anglais !... » C'est l'époque aussi des paris. Vers la fin de l'année, j'ai fait, je crois, le plus beau de ma vie : contre Lesort, un coffret de cigarettes que le débarquement, le grand, le vrai, aurait lieu primo en Normandie et plus spécialement dans le Cotentin, secundo avant le 31 mai 1944. Étaient témoins quelques jeunes officiers d'active, qui contestaient la valeur de mes arguments techniques sur les grandes marées et l'intérêt des péninsules, entre autres. J'ai, comme on sait, perdu, pour six jours de retard, mon pari à double effet, et je me suis acquitté sitôt rentré en France. Mais j'ai eu le bonheur de voir les officiers d'active venir quand même, le 6 juin, la corde au cou et l'admiration à la prune, me présenter leurs respects.

On ne parie ainsi que quand on n'agit pas soi-même. Attitude typique de voyeur qui s'exaspère de l'être. Autre signe, la floraison alors de chansonnettes, assez ignobles au fond, qui saluaient les défaites de la Wehrmacht et faisaient de nous des vainqueurs par procuration. En voici quelques-unes qui me restent dans la mémoire :

Air : Sonnerie du garde-à-vous

*La 8^e armée que Von croyait perdue,
Eh bien, c'était Rommel qui l'avait dans le c...*

Air : Le grand méchant loup

*Qui c'est qui l'a dans l'anus,
C'est Paulus (bis),
Qui c'est qui y a mis dans l'dos,
C'est Timochenko.*

Navré si ça manque de délicatesse. Au reste, la tradition était déjà ancienne. Dès l'automne 40, quand les Italiens prirent des Grecs la belle frottée qu'on sait, un chansonnier fredonnait sur scène :

*Pour pas tomber sur un bec,
Faut pas jouer avec les Grecs.*

Au fond, les Français de France étaient un peu dans les mêmes dispositions que nous quand, au même moment, ils campaient face à la frontière italienne des panneaux ainsi rédigés :

« Arrêtez-vous, valeureux Grecs ! Vous êtes en France ! »

Et pendant que j'en suis au chapitre des chansons, il en était tout de même d'un peu moins voyeuses, d'un peu plus directement satiriques :

Air : L'ami Bidasse

*Je r'garde la sentinelle
Qui de l'aut' côté
Marche sans arrêt,
L'flingot à la bretelle
Et la gueule renfrognée.
J'admire sa prestance,
Sa vivacité, sa solennité,
Son air d'intelligence,
Et j'en suis tout réconforté.*

Si je me suis permis de rapporter ce poème immortel, dont j'ignore d'ailleurs l'auteur, c'est parce qu'il fut chanté, comme celui sur les Grecs, en présence des officiers allemands. Les jeux de scène soulignaient avec toute la lourdeur nécessaire les qualités morales et physiques de la sentinelle ; mais les Allemands riaient très fort, bien que ce fût leur propre bidasse qui fût chansonné, et non plus ces pauvres Italiens. Dame ! L'esprit français, n'est-ce pas...

Pour ma part, je me suis défendu contre la *Lagerpsychose* par la littérature plus que par le batifolage. C'est en effet au long de 43, entre deux appels, deux fouilles et deux craintes d'être expédié à

Lübeck, que j'ai écrit ces récits-nouvelles cathartiques dont je devais publier plus tard une partie sous le titre *Ciel ouvert*. Toutes les explications voulues s'y trouvent : je n'insiste donc pas. Un mot encore seulement : 1943 fut aussi l'année où se multiplièrent les conversions, voire les vocations religieuses. Il y eut des baptêmes en série, il y eut des crises mystiques... *Lagerpsychose !* Toujours la *Lagerpsychose !* Le brave père Dupaquier, qui était le bon sens même, ne s'y trompait pas. « Ouais, ouais, ouais ! » approuvait-il en couinant dans son nez quand un garçon plein de feu exigeait de prononcer sur-le-champ ses vœux. Et il ajoutait, lénifiant : « On vèrrâ quand vous s'rê rrrrentrrrê ! »

Et la lutte politique, où en était-elle ?

On ne parlait plus de kollaboration. Mais le pétinisme subsistait, encore que ce fût à l'état de coque creuse. Plus exactement persistait tout le côté Ordre moral, avec retour à la terre, exaltation de l'artisanat, restauration des anciennes valeurs religieuses, patriotiques, etc. On sait quel était le modèle d'avenir proposé par Pétain à la France : le Portugal. La droite française était alors la plus bête du monde⁴ ; son conservatisme, son cléricalisme et l'étroitesse incroyable de ses vues lui imposaient des attitudes quasi caricaturales. Les plus intelligents de ces bourgeois étaient tenus dans un carcan qu'on a peine à concevoir aujourd'hui. D'où le prestige successif dont jouirent Weygand, puis Giraud, censés incarner la « vraie » pensée de Pétain, l'anti-allemande. C'était pitoyable. Progressivement, mais sans véritable élan, de Gaulle se substitua à ces autres militaires, toujours sous le couvert de Pétain, dont on s'avisait soudain qu'il était le filleul, ou quelque chose de ce genre – l'ancien officier d'ordonnance, c'est ça ! Sa condamnation à mort ? Prononcée pour le double jeu, naturellement. De la politique, quoi ! Bref de Gaulle devenait le Fils, le fils élu, du Pépé, avec charge de réaliser les intentions secrètes du vieillard que celui-ci ne pouvait exprimer, étant prisonnier – prisonnier comme nous, par un intéressant retournement d'assimilation.

Pétain prisonnier, cet ultime avatar du Sauveur devenu Protecteur, puis Préservateur, donnait lieu à de réjouissantes controverses d'arrière-garde entre fidèles sur le point de désertir. « Quel dévouement ! Quel sacrifice ! » chantaient les plus en retard, admirant une telle volonté de nous couvrir malgré tout de son corps. D'autres, un peu plus avancés sur la route, s'inclinaient certes devant cet

héroïsme silencieux, mais le déplorait, le jugeant stérile. « Pourquoi, disaient-ils, n'être pas allé de sa personne en Algérie, au lieu d'y déléguer Darían ? » La discussion alors s'enflammait. On entendait parler d'impossibilités matérielles, d'interdictions médicales aussi ; car prendre l'avion à un si grand âge, n'est-ce pas... « Un si grand âge, en effet ! » lançaient les plus désabusés, qui osaient aller jusqu'à suggérer un affaiblissement intellectuel du vieillard, bien compréhensible après tout...

Officiellement, cependant, nous demeurions dans l'obéissance de Vichy. Le colonel Vendeur était toujours notre doyen... Je remonte de nouveau en arrière, en balayage électronique.

C'était à Gross-Born, dans l'hiver 41-42. Le colonel, qui venait de fonder le Cercle Pétain, et dont le rapatriement néanmoins tardait, jugea tout à fait honorable de faire circuler parmi nous une adresse de dévotion au maréchal Pétain, sous la forme d'un Livre d'or que nous étions invités à signer individuellement, chambre après chambre. Oh ! personne ne nous y forçait ! Mais ne pas signer équivalait à se dénoncer aussitôt, au P.C. français *et aux Allemands*, comme communiste, gaulliste et autres -istes abominables. J'ai parlé du petit noyau que nous constituions dès ce moment-là, entre opposants. Nous nous consultâmes sur-le-champ, Gouyon, le commandant Lagache et les autres. Sans ombre d'hésitation, nous estimâmes qu'il était absurde, dans ce véritable recensement, de nous livrer de nous-mêmes à l'ennemi, et nous décidâmes de tous signer. Non seulement nous évitions ainsi de nous démasquer, mais nous ôtions sa signification à une unanimité trop parfaite. C'est le mot d'ordre que nous fîmes circuler, et il fut, je crois, respecté : il ne manqua pas une signature à l'adresse.

Je me rappelle la rage rentrée avec laquelle j'apposai la mienne, sous les yeux de toute la chambre malignement attentive. Assez lâchement, je m'efforçai de la faire illisible. Elle y est pourtant, et celle de tous mes amis. Reste à savoir si la véritable lâcheté, si l'ignominie n'étaient pas chez l'homme qui avait osé prendre pareille initiative sous le contrôle allemand.

Car le Livre d'or fut *envoyé* à Pétain : les Allemands en eurent donc connaissance. Pétain remercia ; lui aussi avait l'air de trouver la chose normale. Vendeur, qui n'était toujours pas rapatrié, remit ça avec une carte de vœux pour la Saint-Philippe, qui comme par miracle tombait

juste le 1^{er} mai⁵ et encore pour Noël 42 ; il ne sollicita pas de nouveau nos signatures, mais il s'exprimait, bien entendu, au nom de l'Oflag unanime. Enfin, enfin, au début de 43, il obtint satisfaction. Avant de partir, il eut le culot (ou dois-je dire l'inconscience ?) de faire la tournée des chambres. Autant qu'il m'en souvienne, l'accueil fut glacial, pour ne pas dire méprisant, malgré les « mon petit » et les yeux au ciel ; nos visages devaient être assez expressifs, et notre silence. Pour ma part, je suis sûr de n'avoir pas alors serré cette main « enveloppante », comme dit Ratinaud.

J'ai raconté plus haut⁶ ce qu'il fit une fois rentré en France. Passons.

Le colonel Rousseau, qui lui succéda comme doyen, forçait, lui, le respect. Je ne saurais dire exactement ce que fut son action, sinon que, malgré sa discrétion, elle s'exerça toujours dans le bon sens⁷. Divers incidents, sur lesquels je n'insisterai pas, mais qui furent significatifs de l'évolution du camp, se produisirent au cours de l'été : le journal officiel, *Écrit sur le sable*, changea de direction et son maréchalisme, jusque-là dévot, pâlit singulièrement ; l'université de son côté, rompant tout lien même de forme avec la présidence du Cercle Pétain, mit à sa tête notre ami Rolland. Tout cela n'était pas grand-chose peut-être ; un élément quand même du nettoyage.

C'est à cette action indirecte et encore souterraine que la Résistance se limitait. Restée sans structuration précise, elle s'employait surtout à achever de disloquer l'ancien bloc politique soudé autour de Pétain. Positivement, elle s'efforçait, sans trop différencier de Gaulle et Giraud, de substituer officieusement Alger à Vichy comme vrai gouvernement français. L'un des arguments qui portaient alors le plus dans ce sens consistait à souligner auprès des indécis les origines sociales de De Gaulle. « Mais non, il n'est pas communiste ! expliquaient ceux qui l'avaient connu et qui, maintenant, pouvaient au moins ouvrir la bouche. Il est catholique, il est clérical ; il était même naguère plus ou moins lié à l'Action française... » On écoutait avec intérêt. On se rassurait.

Cependant les Allemands, involontairement, portaient de l'eau au moulin gaulliste. De plus en plus souvent, leurs communiqués faisaient allusion aux *gaullistische Truppen*, qu'ils assimilaient ainsi aux forces françaises. Ils nous incitaient à en faire autant.

Dans de telles conditions, la Résistance aurait-elle pu dès 43

prendre une forme réellement organisée ?

Rétrospectivement, je serais tenté de le croire, mais peut-être à la lumière de ce qui se passa l'année suivante. Le fait est qu'aucun de ceux qui auraient été capables de cette initiative n'y songea alors. L'ambiance des premiers mois nous avait-elle marqués au point de nous rendre insensibles au nouvel état des esprits ? Ou bien ne comprenions-nous pas de quel intérêt pourrait être une organisation constituée ? Ou tout simplement, étions-nous trop timorés ? Impossible vraiment de répondre.

Les choses continuèrent donc comme devant ; ce qu'on peut appeler la Résistance s'appuyait pour l'essentiel d'une part sur l'université, d'autre part sur I.S.F. L'université formait une masse de manœuvre considérable dont l'esprit n'était pas douteux. Quant à I.S.F.... Eh bien, ma foi, le moment est venu d'en dire deux mots.

J'ai indiqué plus haut comment le Journal parlé avait conduit tout naturellement ses responsables aux écoutes clandestines de la radio. Pagosse, rédacteur du bulletin I.S.F. après l'avoir été du Journal⁸ eut d'abord à sa disposition un petit poste à galène fabriqué sur place à partir de pièces détachées ; celles-ci étaient arrivées dans des colis, ou avaient été tout bonnement achetées à des Allemands. L'appareil fonctionnait couci-couça. Puis parvint au camp, tout d'un morceau, un poste six-lampes que Picard, l'officier français de la poste, escamota tranquillement sous son manteau. Dès lors, I.S.F. exista pour de bon. Je ne sais qui avait imaginé le sigle, fort heureux – initiales, je le rappelle, de Ils Sont Foutus.

Passons sur les difficultés matérielles. L'appareil était bien entendu camouflé – au fond d'un carton plein de biscuits. Il lui fallait pour marcher du courant électrique, or celui-ci était coupé de telle heure à telle heure, sauf pour le P.C. français et pour l'infirmerie ; il était donc nécessaire que... Bref le courant provenait de l'étage du P.C., avec l'accord du colonel Rousseau, je le précise.

Les Allemands ne pouvaient ignorer l'existence d'un poste radio clandestin : il nous était arrivé de saluer par des manifestations des victoires alliées dont leur propre radio n'avait pas encore soufflé mot. En raisonnant comme nous le faisons nous-mêmes sur l'alimentation en courant électrique, une localisation au moins approximative n'était, semble-t-il, pas très difficile. Eh bien, non : ils cherchèrent maintes fois le poste, ils ne le trouvèrent jamais, et il fonctionna ainsi pendant

deux bonnes années ; il fut même emporté sur une luge lors des évacuations de janvier 45 et finit sa carrière dans un fossé.

Un second poste (qui était le troisième si on tient compte du premier à galène) fut en action à partir d'une date que je ne puis préciser (fin 43 ?) dans la chambre voisine de la mienne – mon Block était celui de l'infirmerie, d'où certaines facilités de courant quand on se transportait au rez-de-chaussée. Pour des raisons que j'ignore, son rôle fut secondaire.

Enfin un troisième (ou quatrième) poste fonctionna, également dans mon Block, à partir de mai-juin 44. J'en parlerai plus en détail dans un instant.

Comme on voit, nous ne manquions pas, à la fin, de sources d'information...

Pour en revenir au poste I.S.F., le premier et le plus important, il n'appartenait pas à Pagosse, mais à un groupe d'officiers d'active que menait un officier des transmissions, le capitaine Cantérot. C'étaient des hommes solides, probes et loyaux, qui n'avaient jamais cherché midi à quatorze heures ni leur devoir là où il n'était pas. Pétain ou de Gaulle, ils n'entraient pas dans ces jeux de la politique ; l'armée est la Grande Muette, et puisque l'Allemand restait l'ennemi, il devait être traité en ennemi. C'est dans cet esprit qu'ils s'étaient fait envoyer le poste ; et s'ils avaient confié à Pagosse l'écoute et la rédaction des bulletins, c'est parce que celui-ci, dans la direction du Journal parlé, avait fait la preuve à la fois de sa compétence et de sa rigoureuse honnêteté. Je pense aussi qu'ils préféraient laisser à un civil une tâche qui, dans leur esprit, ne devait pas convenir à des militaires.

Leur convenait parfaitement, en revanche, tout le soubassement matériel de l'entreprise. Ils avaient donc monté le réseau de diffusion et le service de guet. Pas question ici d'un travail d'amateurs. Le bulletin était lu chaque jour dans les chambres ; quelquefois même, quand la circonstance y invitait, il y avait deux communiqués. On imaginait mal que diffuseurs et guetteurs fussent disponibles le lundi et pas le mardi, parce qu'ils avaient envie de faire un bridge. Le détail du travail était d'ailleurs plus complexe qu'il ne semble au profane. Un contrôle précis était nécessaire ; les exemplaires du bulletin devaient être comptés, puis détruits après lecture... Bref il s'agissait d'une organisation, et elle était fort bien montée. Comme elle était constituée essentiellement de jeunes officiers de métier, elle dessinait

dans l'active des lignes de force évidemment orientées sur le gaullisme⁹.

Ce réseau – il n'y a pas d'autre mot – recoupait d'une manière que j'ignore un Groupement de l'active, semi-secret, mais certainement beaucoup plus important en nombre. Le Groupement en question se proposait officiellement d'entretenir la forme et la qualité des jeunes officiers ; mais il est bien évident qu'il ne pouvait se cantonner au domaine professionnel. Cours, conférences et travaux pratiques divers débouchaient nécessairement sur la conduite même de la guerre ; de quelque manière qu'on s'y prît, ils contribuaient à dissiper l'anesthésie pétiniste. Au reste, on conçoit bien de quel prestige pouvait être, sur un plan strictement militaire, l'équipée de Leclerc, dont nous recevions les échos. Elle ne compensait pas seulement l'amertume de 1940 ; elle faisait rêver ces garçons tout jeunes encore aux épopées révolutionnaires de jadis, qui vous faisaient général à vingt-cinq ans. En fait, nous croyions tous que, notre génération étant captive, les rares qui avaient échappé et combattaient chez de Gaulle étaient couverts de galons et d'étoiles. Je me rappelle notre stupeur quand nous avons vu arriver, à la fin de 44, quelques officiers capturés en Alsace : des lieutenants de trente ans chez les « gaullistes », était-ce possible ?

On comprend que le Groupement de l'active penchait lui aussi, tout naturellement, vers de Gaulle. Son fondateur, le commandant de Marnhac, avait d'ailleurs été expédié depuis longtemps à Lübeck.

J'hésite à conter l'anecdote, oh ! bien mince, qui me revient maintenant. Je ne voudrais pas qu'on s'en servît pour discréditer les louables efforts du Groupement : prendre les choses les plus grandes par leur petit côté les ridiculise toujours... Tant pis, j'y vais.

J'étais allé un jour rendre visite à mon ancienne chambre. Le chef en était alors un certain capitaine G..., aimable petit homme aux manières douces, à la fine moustache soyeuse, au parler lent et un peu chantant des pays de l'Ouest, avec une espèce d'r mi-roulé, mi-avalé. Au moment où j'entrai, G... était justement en train de diriger, pour le compte du Groupement, l'étude d'un de ces « cas concrets » dont l'armée a le secret et qui consistent inmanquablement à « neutraliser » sur la cote 307 une « résistance » bien embêtante. Cinq ou six jeunes officiers, le crayon à la main, le sourcil froncé, écoutaient religieusement ; la voix grasse de G... leur expliquait que,

pour venir à bout de la fameuse « résistance », il était indispensable de la bombarder piqué.

Était-ce parce qu'il avait essuyé lui-même ce genre d'agression et en avait gardé mauvais souvenir ? Le fait est que G..., assez naïvement, désignait par leur nom allemand les bombardiers en piqué : *Stuka*, qu'il prononçait à peu près *Chtouk-khâ*.

Combien lui fallait-il donc d'escadrilles de *Chtouk-khâ* ? Cinq ? Six ? G... se tut, réfléchit un long moment, le regard au plafond, et conclut enfin, décidé et superbe :

– Non ! La guerre *mauderne* est une guerre de *môyens*. Mettez douze escadrilles de *Chtouk-khâ* !

Cette prodigalité dans l'emploi des escadrilles fictives mit toute l'assistance en joie. N'empêche : mieux valait déraper de la sorte que pleurnicher avec Pépé.

Au Groupement de l'active répondait assez exactement celui des instituteurs. Lui aussi n'avait demandé à personne l'autorisation d'exister ; lui aussi, derrière une façade professionnelle, ranimait en réalité un civisme bien plus large et profond. Disons pour simplifier que, de même que l'active retrouvait la droite ligne du devoir patriotique, le corps enseignant retrouvait celle du devoir républicain, à commencer par la foi laïque qui le dressait directement contre l'Action catholique, principale force du pétinisme¹⁰.

Un tiers d'active, un tiers d'instituteurs : on avait là au total près des deux tiers du camp qui, sous des formes diverses, se sentaient désormais dans l'obédience d'Alger plutôt que de Vichy. Restait le dernier tiers, celui des commerçants et professions libérales, le plus indécis sans aucun doute ; le seul, je pense statistiquement, pour qui la fiction maréchaliste conservait encore, en 43, une certaine valeur, au moins sentimentale.

Voilà à peu près où nous en étions à la fin de l'année. Un Cercle Pétain en léthargie ; un camp unanimement favorable à la victoire alliée, et ne conservant avec les organismes vichystes que des liens ténus, des souvenirs de liens plutôt (dès septembre 43, le colonel Rousseau refusait de serrer la main au commandant de L'Estoile, un des *Scapin's boys*, en visite dans le camp) ; une Résistance enfin, encore diffuse, sauf quelques organismes embryonnaires, mais toute prête à se structurer. Je recopie mon carnet du 1^{er} janvier 1944 :

Hier soir, vers minuit, une vraie atmosphère d'émeute. Des types saouls un peu partout¹¹, gueulant des hurrahs aux Américains, Anglais et Russes (ce qui me paraît assez immonde, venant de ces types-là et dans cet esprit de respect de la force). Un groupe d'Alsaciens avaient revêtu des costumes locaux et ont fait la tournée des chambres en chantant : « Ils n'auront pas l'Alsace et la Lorraine¹². » Je regardais l'un d'eux : il avait les larmes aux yeux (ses parents jetés à la porte, un frère tué, un autre arrêté par les Boches et dont il est sans nouvelles depuis un an, etc.).

Et sous tout cela : la conviction générale que cette fois, enfin, c'est le dernier. Sorte de pressentiment de masse...

Ensuite...

Ensuite, rien. Rien de réellement nouveau jusque vers avril ou mai. Rien, sauf un petit incident personnel que je m'en voudrais de ne pas conter.

Par un beau jour de la fin mars, mon bon ami Bénac s'approcha de moi, hilare :

– Salut, robespierriste algérois ! me dit-il en me tendant un journal. Ahuri, je le regardai, puis lus l'article qu'il me désignait. Il y était question d'un individu abject, un embusqué, un planqué, qui bien loin du front, bien tranquille, réclamait à grands cris, dans un journal d'Alger appelé *Libération*, la mort de Pucheu, rien que ça ; et pour ce faire il s'abritait derrière Saint-Just, à qui il prétendait vouer une admiration sans bornes. Ce lâche et sanguinaire « robespierriste algérois », comme le nommait le journal, c'était un certain Roger Ikor.

Je n'eus pas de peine à comprendre ce qui s'était passé. En 36 ou 37, j'avais publié, au Bureau d'éditions de la rue Racine, que dirigeait Léon Moussinac et qui était une maison communiste, un petit opuscule consacré à Saint-Just. Les gens de *Libération*, à Alger, en avaient découpé un passage, l'avaient reproduit sous forme d'article et appliqué, j'imagine, à Pucheu dont se déroulait alors le procès. À la fin, froidement, sans savoir le moins du monde où j'étais à ce moment-là, ils avaient signé de mon nom. Plus tard, je devais apprendre que mon « article » m'avait valu à la radio les foudres de Philippe Henriot en personne, qui déjà me qualifiait de « robespierriste algérois » – le

mot était originellement de lui.

Quel que soit mon amour de la gloire, je ne me sentis pas trop heureux. Je priai Bénac, dans les termes les plus énergiques, de tenir sa langue, lui pris le journal et en détachai l'article, que je voulais tout de même garder en souvenir. Mais comme je ne tenais naturellement pas à ce que les Allemands missent la main dessus au cours d'une fouille, je déchirai irrégulièrement avec les doigts les bords de la coupure ; de la manière la plus négligée que je pus, j'en enveloppai une lame de rasoir, et fourrai le tout dans une poche de ma vareuse. L'article franchit ainsi sans encombre les fouilles qu'il me restait à subir, et je le rapportai en France. Las ! ce que c'est que de nous ! Je l'oubliai au fond de mon portefeuille, lequel me fut volé... sur le port de Valparaiso en 1967 !

Entre-temps, j'avais demandé à Léon Moussinac des explications sur l'article, et aussi sur ce qu'était ce journal d'Alger, *Libération*. Moussinac ne savait pas, ou ne voulait pas savoir... Je n'ai pas poursuivi plus avant mon enquête. J'avais mieux à faire.

Sur mon carnet, à la date du 25-26 mars 1944, sont écrites en majuscules trois lettres : « N.J.B. » Je suppose que cela voulait dire : *Nouveau Journal de Bruxelles*, et que je désignais ainsi la feuille que Bénac m'avait apportée. Dans ma mémoire pourtant il s'agissait de *L'Écho de Nancy*... À messieurs les historiens de chercher. Si ça leur chante.

Dans les jours qui suivirent, je fus dans mes petits souliers. Depuis que l'Abwehr avait saisi les faux papiers qui m'avaient été envoyés, je supposais qu'elle avait un œil sur moi. N'étais-je pas d'ailleurs interdit de promenade ? Si elle prenait connaissance du fameux article, que pourrais-je dire ? Que je n'étais pas à Alger, puisque j'étais en Poméranie ? Oui, mais...

Le temps passa ; et bientôt j'eus d'autres soucis en tête, plus intéressants.

1.

Il y eut à un certain moment une épidémie de mariages par procuration.

2.

À vol d'oiseau, Berlin se trouve à quelque cent cinquante kilomètres

d'Arnswalde.

3. Le sonar ? L'asdic ?
4. Maintenant c'est la gauche ; enfin une certaine gauche. Chacun son tour.
5. En Allemagne, un autre miracle, dont j'ai oublié la nature, permettait la même récupération du 1er mai par le nazisme...
6. Cf. p. 198.
7. Le colonel Rousseau devait mourir de maladie au début de 44, après avoir été transporté, trop tard (il ne se plaignait jamais), à l'hôpital de Stargard. Il avait déjà été prisonnier pendant quatre ans, lors de la Première Guerre mondiale...
8. Plus exactement, le Journal parlé lui servait à la fin de couverture et fut prolongé pour cette raison, malgré la désaffection du public, jusque vers l'automne 44, je crois.
9. Je prends le mot, bien sûr, dans le sens qu'il avait à ce moment-là, celui du 18 juin.
10. Mon bon ami Robert Burlet a constitué un épais dossier sur les activités du Groupement des instituteurs. Les historiens le consulteront avec fruit.
11. L'alcool provenait sans doute d'une distillation opérée sur de la confiture de betterave. J'en ai goûté une fois : un tord-boyaux épouvantable.
12. Chant évidemment proscrit depuis 40...

Briser la vitre

Fut-ce en avril ? Ou seulement au début de mai ? Il nous arriva un groupe assez important d'officiers, transférés du petit camp de Montwy, en Pologne. Dans ces cas-là, l'usage voulait qu'on invitât les nouveaux venus dans les popotes, le temps qu'ils s'acclimatent et s'installent. Ce qui fut fait.

Mais alors que les précédents arrivages (il y en avait eu deux ou trois d'importance comparable) s'étaient tout de suite fondus dans la masse, les gens de Montwy demeurèrent séparés comme les yeux à la surface du bouillon. Aussi produisirent-ils dans l'ensemble mauvaise impression. Arrogants, dédaigneux, ils nous accusaient d'être des mous à l'égard des Allemands, alors qu'eux, morbleu, en avaient-ils fait, des choses et des choses ! En vain protestions-nous que notre camp était presque de représailles, un échelon intermédiaire vers Lübeck. Ils ripostaient en dénonçant la persistance du Cercle Pétain, des affichages Pétain, de l'esprit Pétain même. Cela nous rebroussait d'autant plus le poil que c'était en partie vrai. Alors nous vantions les exploits d'I.S.F. Mais même notre cher I.S.F., ils en mettaient la pureté en doute.

Nous comprîmes vite pourquoi. Dès le lendemain de leur arrivée, quelques-uns d'entre eux, dont de Lipski, un normalien de la promotion d'après la mienne, empruntèrent un de ces gros ballons bourrés de sable qu'on appelle médecine-ball, et s'en furent jouer du côté du garage où leurs bagages collectifs étaient entreposés, dans l'attente de la fouille. La porte du garage était à demi ouverte, et une sentinelle montait la garde devant. Très intéressée par le jeu, la sentinelle ; les occasions de voir du spectacle ne sont pas si fréquentes. Tout à coup, un faux mouvement, aïe ! Voilà le ballon qui roule dans le garage. Consternés, les joueurs s'approchent du factionnaire, lui

offrent des cigarettes ; à la fin, il consent à laisser l'un d'entre eux aller chercher son ballon.

C'est ainsi que de Lipski, ou un de ses acolytes, put sortir l'*autre* médecine-ball, le bon, celui de Montwy, à l'intérieur duquel était caché un poste de radio. À partir de ce moment-là, I.S.F. se vit concurrencé par d'incessants bulletins qui, sous prétexte d'être, eux, complets, donnaient en plus des faits – les mêmes évidemment – toute la sauce de propagande que peut déverser la radio d'une nation en guerre ; pis que toute la sauce, des choix pimentés au goût communiste. Je ne suis pas de ceux qui voient rouge à la seule apparition de ce dernier mot ; je verrais d'ailleurs plutôt blanc. Quelques mois plus tôt, quand les Allemands avaient expédié à Lübeck quatre d'entre nous baptisés communistes, je savais pertinemment que trois d'entre eux étaient de beaux et bons radicaux, sans doute maçons, et le quatrième un socialiste. Mais dans le cas de Montwy, il s'agissait effectivement de communistes, au sens précis du mot ; non que tous les arrivants le fussent, très loin de là, mais l'aile marchante, oui.

Outre de Lipski, que je connaissais mal, se trouvait dans le groupe un autre normalien – hé oui, je n'y peux rien, c'est un fait : les normaliens ont joué dans la Résistance un rôle hors de proportion avec leur nombre. Ce garçon s'appelait Robert Bouvier, il était entré à l'École trois ans avant moi, mais je le connaissais depuis nos culottes courtes. Il vint me trouver, flanqué d'un camarade dont j'ai oublié le nom, qui ne le quittait pas plus que son ombre – les bonnes sœurs vont par deux. Il se proposait, me dit-il, de relancer à Arnswalde un groupement qui existait déjà à Montwy et qui serait notre organisation de Résistance.

Je dois dire, parce que c'est la vérité, que je ne crus pas à cette possibilité chez nous – j'ai expliqué plus haut pourquoi ; qu'on incrimine si l'on veut mon manque d'audace. J'élevai donc de nombreuses objections. Il me semblait qu'au pire une telle organisation serait vite démantelée ; au mieux, elle ne toucherait qu'un nombre réduit de camarades, ceux-là mêmes que nous connaissions déjà et avec lesquels nous agissions de notre mieux.

Quand un communiste pense vraiment quelque chose, il est aussi difficile à détourner de sa route qu'un express lancé à toute vapeur. Bouvier, que j'avais connu plus ou moins vaguement « de gauche »,

était devenu communiste, et fervent, sans camouflage. Il passait même pour avoir subi un stage de formation à l'action clandestine, lors d'un assez long séjour qu'il avait, ou aurait, fait en Union soviétique. En tout cas, il mena son affaire rondement, avec autant de compétence que de ténacité et d'ardeur. À ses qualités d'organisateur, il ajoutait, comme les plus marqués de ses camarades, un dévouement allant jusqu'à la soif du martyr ; en quoi il était très proche, selon moi, des chrétiens les plus mystiques.

Mener, au fond des catacombes, un patient et minutieux apostolat secret n'empêche nullement d'aspirer à ce couronnement qu'est le témoignage publicitaire, face aux lions, mais sous les yeux du peuple. Ce sont là les deux faces, complémentaires plutôt que contradictoires, d'une même passion. Bouvier sut monter une organisation clandestine parfaitement opaque à l'extérieur ; mais ce souci du secret s'accompagnait, pour lui-même, d'imprudences presque ostentatoires. Il fallait en somme que l'organisation fût à la fois clandestine et célèbre. Les « masses », pour reprendre une terminologie classique, devaient en être remuées, et surtout n'ignorer pas que c'était le parti communiste qui menait la danse. Ainsi Bouvier s'affichait-il de sa personne, et ses meilleurs camarades comme lui, sans souci de la casse : le martyr paye. Peut-être devais-je à cette mentalité ma qualité de « robespierriste algérois ».

L'histoire de leur poste de radio illustre à merveille l'attitude des communistes montwydois. Tout en faisant ce qu'ils pouvaient pour démolir I.S.F. dans l'esprit de nos camarades et développer la réputation de leur propre source, ils montraient l'appareil à qui voulait. N'était-ce pas un poste « de masse » ? Le camp entier savait ainsi qu'il se trouvait au Block III, dans une certaine chambre du troisième étage. On devine le résultat : deux fouille-m..., un beau jour, montèrent droit dans ladite chambre, se dirigèrent droit sur la marmite norvégienne où le poste était caché, et l'emportèrent en refusant des fortunes en cigarettes. Dénonciation, peut-être ; mais, à cette époque, on ne dénonçait plus guère, et j'ai plutôt incriminé, pour ma part, les imprudences des servants du poste.

Il va de soi que, malgré notre scepticisme initial, Gouyon, moi-même et nos camarades apportâmes à Bouvier toute l'aide en notre pouvoir pour mettre debout l'organisation. Nous nous arrangeâmes seulement, dans un premier temps, pour tenir Rolland à l'écart : tel

que nous le connaissions, il aurait voulu une présidence d'honneur, et nous n'avions que faire de ce genre de fonction. Au reste, les choses ne traînèrent pas. Pendant quelques jours, Bouvier et l'*alter ego* furent sans cesse à trotter par tout le camp, à « prendre des contacts », à visiter l'un, puis l'autre que l'un avait suggéré de voir. Enfin rendez-vous fut pris et l'organisation lancée. Nous n'étions que quelques-uns à cette réunion inaugurale, sept ou huit je crois, pas plus de dix en tout cas. Bouvier fut naturellement le secrétaire (il n'y avait pas de président) et Gouyon son adjoint ; l'*alter ego* le directeur du journal et moi l'adjoint. Un responsable par Block ; preuve que nous n'étions pas bien nombreux, je fus bombardé chef de mon Block, outre mes fonctions au journal. L'ensemble constituait le bureau, évidemment provisoire ; des élections en règle seraient organisées dès que le recrutement des adhérents serait suffisant.

Nous eûmes quelques chamailleries sur des points de détail. Bouvier tenait à appeler l'organisation les *Groupes Liberté*, en abrégé le G.L. ; c'était le nom qu'elle portait à Montwy. Lui et l'*alter ego* tenaient aussi à donner pour titre au journal *Ciment* ; étant alors romantique, j'aurais préféré quelque chose de plus flamboyant ; surtout, le nom proposé sonnait, je ne sais pourquoi, communisant dans l'ambiance d'avant guerre. Mais nous cédâmes sans trop de difficulté.

Le G.L. était conçu d'après une structure très simple. À la base, des groupes de cinq, étanches : au-dessus de cinq, ils se dédoublaient. Les chefs de groupe désignaient entre eux un chef d'étage, les trois chefs d'étage le chef de Block. Ce cloisonnement de sécurité fonctionna sans histoire. Je me rappelle qu'un peu plus tard, quand les élections eurent lieu, les quatre camarades du groupe dont je faisais partie au plus bas niveau voulurent m'élire pour chef de groupe. Je dus finalement leur avouer que j'étais déjà chef du Block entier, et serais sans doute prorogé dans cette fonction. Ils l'ignoraient, tant le secret avait été préservé ; il est vrai que je ne suis pas communiste.

Le recrutement se fit en chaîne, avec une rapidité prodigieuse qui infligea à mon scepticisme un démenti assez humiliant. Il fallait non pas rechercher, mais repousser les candidats à l'adhésion : il y en avait trop ; trop surtout à essayer de se dédouaner. Une commission de contrôle les filtrait ; nous avions établi des règles d'admission fort strictes. Il faut dire que le G.L. était dès le départ plus qu'une simple organisation de résistance à l'Allemand ou même d'opposition au

pétinisme ; il se fondait sur la lutte contre le nazisme, contre le fascisme, et se rassemblait finalement autour d'une idéologie politique de type Front populaire. En raison des circonstances propres au camp, du poids des instituteurs parmi les adhérents et du soutien très ardent naguère apporté par l'Action catholique au pétinisme, un accent très fort était mis sur la laïcité. Le G.L. n'exigeait certes pas de ses adhérents un certificat de non-pratique religieuse ; mais, en fait, j'ai eu toutes les peines du monde à surmonter l'opposition mise à l'adhésion d'un de mes très proches amis dont le seul tort était d'aller à la messe ; il a fallu que je me porte personnellement garant, auprès des instituteurs sourcilleux, que mon ami, tout fervent catholique qu'il était, avait défendu la laïcité dès les plus sombres jours de 40. Et je me rappelle la stupeur de nos camarades quand ils apprirent un peu plus tard, à la libération de Paris, que le président du C.N.R. en France était le catholique Georges Bidault. Il est vrai qu'à ce moment-là encore l'autel, au gymnase, demeurait encadré par deux francisques...

L'instituteur d'alors, c'était la morale faite homme – on nous a changé ça ! Le danger qui nous menaçait n'était donc pas le laxisme, mais le rigorisme. Nous avons dû nous priver des services d'hommes de haute qualité, qui en 40 avaient eu le tort de céder, ne fût-ce que quelques semaines, à certains illusionnismes de la Chose nationale. Nos actes nous suivent... L'un de ces hommes, que j'aimais bien, vint me trouver et me demanda comme une faveur de l'avertir si un jour nous entreprenions quelque action dangereuse. Ainsi pourrait-il se « réhabiliter » sans être accusé de courir au secours de la victoire. J'acquiesçai naturellement, et il fut aux premières loges, lors de la manifestation publique que nous fîmes pour célébrer le 14 juillet 1944.

Avec toutes ces restrictions, nous atteignîmes néanmoins, et très vite, à un chiffre respectable d'adhérents. Dans mon Block, nous étions à peu près, autant qu'il m'en souviennne, cent vingt-cinq, dont l'officier supérieur qui commandait le Block. Cent vingt-cinq sur cinq cents à cinq cent cinquante, ce n'est pas si mal, compte tenu surtout des barrières que nous-mêmes nous élevions. Mon Block, qui hébergeait l'infirmerie, était pour cette raison le moins peuplé des quatre. C'est pourquoi j'apprécie en gros le nombre total des adhérents du G.L. dans le camp à cinq cent cinquante ou six cents, plus les hommes de troupe. Soit un officier sur quatre ou cinq. Nous étions représentatifs, bien que

le ministère ne nous ait pas reconnus à notre retour.

Je ne sais plus à quel moment Bouvier et ses remuants amis furent expédiés à Lübeck. Je situe cela vers juin, au plus tard juillet¹. Gouyon devint alors secrétaire de l'organisation, et je pris la direction du journal.

Pendant la courte période où Bouvier et les siens occupaient les postes clés, des grincements internes déjà s'étaient produits. Oh ! sans gravité ! Mais significatifs. Nos camarades étaient communistes, pas nous. Toutefois, vêtus comme nous l'étions de probité candide et de kaki, nous les laissions assumer leurs responsabilités, et d'autant plus volontiers que nous avions mauvaise conscience d'avoir manqué de foi. Au reste, dans les conversations que nous avions, ils appuyaient avec enthousiasme l'idée qui nous hantait de profiter des bouleversements présents pour rétablir l'unité du mouvement socialiste. Je dis *nous* : j'entends par là Gouyon, moi-même et la grande masse des adhérents. À travers les indications de la radio, nous avions cru comprendre qu'un nouveau mouvement socialiste en France, le M.L.N., travaillait lui aussi dans le sens d'une réunification. Nous le croyions très puissant, nous nous en réjouissions fort ; et nous jouions pour notre part, loyalement et naïvement, ce jeu de l'unité qui supposait que ne fût reconstitué aucun des anciens partis frères.

Et puis nous nous aperçûmes que dans le bureau, à tout coup, les membres d'inspiration communiste se retrouvaient étrangement d'accord, quel que fût le sujet débattu, et avec des propositions travaillées dans le détail. Il devenait évident qu'ils se concertaient entre eux avant les séances. Les vieux routiers de la politique savent bien ce qui se passe en pareil cas : même minoritaire, un groupe un peu cohérent manœuvre à sa guise les membres qui se présentent en ordre dispersé, et emporte les décisions.

Gouyon n'était pas un monsieur très commode² ; ce n'était pas non plus un enfant de chœur. Nous prîmes Bouvier entre quat'-z-yeux : oui ou non, avait-il reconstitué une cellule communiste ? Si oui, nous serions contraints nous aussi...

Et voilà comment une section socialiste fut reformée ; elle devint vite très prospère. Au bureau, désormais, nous aussi nous arrivions prêts, nous aussi nous manœuvrions. Nous retrouvions tous les jeux de la politique, que nous aurions tant voulu éviter.

La sélection pour Lübeck décapita la cellule communiste. Avant de

partir, Bouvier lui-même, et, je dois le dire, avec une émotion vraie, nous légua le pouvoir :

*Ami, quand tu tombes,
Un ami sort de l'ombre
À ta place...*

Je fredonne le chant avec une certaine amertume, tant déjà, sous l'amitié, se dessinait le linéament des luttes futures. Mais la faute n'en était pas à nous, je le jure.

À partir de ce jour, tous les organismes directeurs du G.L. furent constitués suivant un savant dosage politique qui, à côté de la majorité socialiste, ménageait une place aux communistes, une aux radicaux, une aux catholiques de gauche... Musiquette connue !

Il en allait ainsi au journal, *Ciment*. Le comité de rédaction était composé de six ou sept camarades, choisis comme je viens de le dire. Je dirigeais effectivement, mais en tenant compte des avis émis au cours de la discussion. Pendant que j'y suis, autant épuiser la question.

Le journal paraissait tous les quinze jours. Chaque numéro tournait, en principe, autour d'un sujet nettement délimité. Nous le choissions en comité, nous en débattions, nous en prévoyions les éléments divers, le plan, si on veut ; enfin, nous répartissions les articles à écrire soit entre nous, soit en recourant à tel spécialiste que nous connaissions. Ensuite, nous examinions la copie... D'autre part, il nous arrivait de la base, par la voie hiérarchique secrète, toutes sortes de suggestions, d'articles même. Notre travail était donc fort sérieux. Je me souviens en particulier d'un numéro spécial que nous consacraâmes à l'Allemagne d'après la guerre. Il faisait suite à une déclaration de De Gaulle réclamant le morcellement, au nom de la différence éternelle qui sépare la Bavière de la Prusse et de la Rhénanie. La question était assez importante pour être soumise au bureau même du G.L. Celui-ci en discuta longuement, puis établit notre doctrine, qui n'était pas du tout celle de De Gaulle : nous redoutions en effet qu'un morcellement de l'Allemagne ne suscitât bien vite des mouvements nationalistes très violents en faveur de la réunification et n'entraînât à terme une résurgence redoutable du fascisme. En vérité, tout nous semblait suspendu à ce que serait le destin de la France. Si, comme il était probable, elle jouait le rôle d'un

« glacis » anglo-saxon, l'Allemagne risquait de devenir l'objet d'une rivalité entre les deux camps dont nous prévoyions déjà l'affrontement, le capitaliste et le soviétique. Dans ce cas, quelle tentation pour elle que de faire chanter l'un avec l'autre en exploitant les deux ! Et quel danger pour eux !... Il importait donc qu'après le châtement rigoureux qui semblait indispensable pour discréditer le fascisme, on la réintégrât prudemment, avec autant de beurre qu'il faudrait pour lui faire oublier les canons, dans une Europe enfin réconciliée où elle se trouverait sous surveillance discrète. Le principal piège à éviter, nous insistions beaucoup là-dessus, c'était, cédant à la vengeance, de la maintenir dans la misère économique et dans l'impuissance politique d'où était sorti le nazisme.

Je me rappelle parfaitement le thème de cet article, et pour une bonne raison : en grand directeur, c'est moi qui me chargeai de l'écrire. Je soumis d'ailleurs mon texte au comité, l'aménageai en fonction de la discussion qui suivit... On voit ce qu'exigeait d'efforts, sur le simple plan rédactionnel, la mise au point d'un numéro.

Un instituteur, Robert Burlet, nommé directeur-adjoint, avait la haute main sur les questions matérielles. Il préparait la « mise en pages », que je discutais avec lui ; enfin il passait à l'édition. Entendez qu'il dictait le texte à cinq camarades de belle main, mais de calligraphie anonyme, d'orthographe sûre, et de plume fine ; car le tout devait tenir très serré sur quelques pages de cahier recto-verso – quatre ou six feuillets, je ne sais plus. Ces scribes étaient, comme de juste, des instituteurs. Ensuite chacun des cinq exemplaires était diffusé dans un Block. En principe, seuls les membres du G.L. en avaient connaissance ; en fait, je suppose que nombre de voisins en profitaient. D'où un rayonnement appréciable, dont nous avons eu des preuves à maintes reprises. Le numéro sur l'Allemagne en particulier, qui finalement mettait en garde de bien bonne heure contre l'esprit de vengeance dont nous étions animés, et réagissait contre de Gaulle même, suscita des discussions passionnées et, autant que je puisse l'apprécier, fut largement approuvé.

Après lecture, les cinq exemplaires revenaient à Burlet qui en détruisait quatre et en gardait un pour ses archives personnelles. Hélas ! lors des évacuations de janvier 1945, il dut comme nous tous s'alléger... Rien ne subsiste de *Ciment*, et il parut pendant huit bons mois. Rien3 !

Et les Allemands dans tout cela ? Étaient-ils au courant ?

Ils mirent un jour la main sur un numéro de *Ciment*. Et ce fut tout ; ils ne surent même pas qui, dans la chambre où ils l'avaient saisi, en avait la charge. Jamais ils ne remontèrent aux responsables de la publication ; jamais ils ne surprirent la moindre réunion du comité. Au reste, le guet n'était pas trop difficile : quand un vert se pointait dans le Block, il suffisait de taper suivant un certain rythme sur un radiateur du bas ; le bruit se répercutait par les tuyaux jusque sous les combles où nous nous tenions en général.

La direction de *Ciment* était une tâche assez absorbante, d'autant que, depuis le débarquement, nous crevions la faim. Au bout d'un certain temps, je renonçai à m'occuper du Block, qui d'ailleurs ne posait plus de problèmes sérieux, et je me contentai du journal. Il faut dire qu'avec toutes ces activités, je devenais pour ma chambre un hôte impossible. À chaque instant, de mystérieux visiteurs se présentaient ; on n'était plus chez soi, et je me pris de bec à ce propos avec le chef de chambre. L'accrochage fut sans gravité. Mais en cette fin de 44 nous avions tous les nerfs à vif, outre la peau à même les os.

Conterai-je maintenant, comme j'en avais l'intention, la vie intérieure du G.L. ? Tu bâilles, mon cher enfant, tu bâilles, et tu n'as pas tort. Ce serait pourtant instructif même dans notre monde présent... Bon, je ne dis que l'essentiel.

Il n'y avait jamais eu beaucoup de communistes dans le camp – pense, un camp d'officiers ! Mais le passage éclair de Bouvier les avait réactivés. Ceux qui restaient, sans avoir sa personnalité, avaient infus les réflexes typiques des membres de ce parti. Leur représentant au comité de *Ciment*, encore un normalien, tranchait sur le lot et ne nous causa jamais d'ennui ; bien au contraire, son concours nous fut très précieux. La seule sottise qu'il fit, ou plutôt faillit faire, était d'un autre ordre. L'idée saugrenue lui vint un jour de... partir en contrat de travail pour faire du sabotage. On était à l'automne 44 : Gouyon et moi lui cramponnâmes chacun un aileron, et nous parvînmes à le retenir. Mais ce n'était là qu'une affaire personnelle.

Une autre fut d'État. Celui de ses camarades qui avait charge de leur poste radio, alors point encore saisi, était... Enfin je ne veux pas dire du mal du voisin. Un jour, lors d'une assemblée générale que je présidais (oui, nous étions devenus assez sûrs de notre force pour nous affirmer publiquement), il s'en prit une fois de plus à ce mystérieux

I.S.F. Il en connaissait parfaitement tous les tenants et aboutissants, mais il feignait l'ignorance du militant de base, simplement pour troubler la masse et la rendre plus sensible à l'influence de son propre poste. Comme président, je n'avais théoriquement à assumer que le dispatching des débats. Mais je bouillais, et à la fin j'éclatai. Une prudence élémentaire m'interdisait de dire qui s'occupait d'I.S.F. ; pour la même raison d'ailleurs, je ne pouvais couler bas l'agresseur en révélant que ce monsieur si ingénu était le servant du poste communiste. Je me contentai donc de tempêter, et aussi d'engager mon honneur personnel devant l'auditoire soupçonneux.

Sitôt la réunion finie, je me ruai sur le type, les yeux exorbités, prêt à lui casser la figure : « Salaud, tu savais pourtant bien... » Il eut un sourire désarmant, et qui me désarma. « Bien sûr, me dit-il gentiment, mais avoue que c'était de bonne guerre de vous mettre dans l'embarras ! » *Vous*, c'est-à-dire les « dirigeants » socialistes. Tous les coups sont permis et vive Machiavel.

C'est le seul moment de ma vie où j'ai mené effectivement une action au sommet. J'ai compris à l'instant que je n'étais pas fait pour ce métier-là ; ou du moins, que si je voulais être écrivain, un écrivain tel que je le conçois, je ne pouvais pas en même temps me salir les mains. Nul n'agit innocemment ; mais un écrivain ne peut parler qu'innocemment.

Un beau jour, nous vîmes surgir, comme du néant, une curieuse proposition. Le G.L. avait alors à peu près fait son plein. Quelqu'un suggéra de créer une nouvelle organisation, plus large et moins politique, qui pourrait regrouper tous les résistants de droite comme de gauche, et représenterait en somme le symétrique du Cercle Pétain. Titre possible : *Comité gaulliste*.

Nous fûmes un certain nombre, dont Gouyon, à trouver tout de suite suspecte cette petite combine. En fait, c'étaient bien entendu nos bons amis communistes qui tiraient les ficelles : ne se consolant pas d'avoir perdu la direction du G.L., ils essayaient, très classiquement, de l'enrober dans une nébuleuse plus vaste, une espèce de Front national dont ils auraient le contrôle malgré leur faiblesse numérique.

On sait avec quelle habileté les communistes s'entendent à manipuler ces associations-là, aussi diffuses que leur propre parti est net. Quelques années avant, je m'étais fait moi-même échauder à Amsterdam-Pleyel. À la tête sont placés en général des sympathisants

potiches, épris d'honneurs, ou encore, c'est très fréquent, désireux de faire oublier un passé peu plaisant. C'était ici le cas, à notre échelle. F..., qui se trouvait déjà mystérieusement qualifié pour la direction du futur nouveau comité, avait joué autrefois un certain rôle dans les mouvements Pétain. Il était néanmoins membre du G.L., mais sans possibilité d'y « faire carrière » (oui, si étrange que cela paraisse, on en était là !). Au reste, non pas communiste, mais plus à gauche que les socialistes : juste ce qu'il fallait, donc, aux purs du parti qui, justement parce qu'ils sont purs, adorent pousser en avant de moins purs qu'ils tiennent.

Suivit une bagarre interne assez rude, qui d'ailleurs ne se livra pas sur le fond. La plupart de nos camarades discernaient mal, en effet, son enjeu réel, et ne voyaient guère qu'une possibilité de fructueux élargissement. Toutefois ils tiquaient sur le mot « gaulliste » ; mes amis et moi nous les y aidions. Finalement le mot « républicain » fut ajouté, et le Comité gaulliste républicain, le C.G.R., vit le jour. S'il recruta cinquante, mettons cent adhérents nouveaux, c'est le bout du monde. Tous les membres du G.L. en étaient membres d'office, ce qui permettait en cas de besoin de remettre au pas les dirigeants. Quant à son activité, elle se réduisit finalement à peu de chose. N'étant en principe pas politique, le C.G.R. pouvait entretenir des rapports officiels avec le doyen, qui était alors le colonel Malgorn. Il avait obtenu le droit de publier, sur les machines *d'Écrit sur le sable*, un journal ronéotypé, luxueux en comparaison de *Ciment*. J'en ai oublié le titre et Flament, pourtant bien renseigné, ne le mentionne même pas : preuve d'une efficacité douteuse.

Pourquoi je raconte tout cela ? Mais, enfant, parce qu'il n'y a rien de plus instructif si tu veux utiliser l'expérience d'autrui. Instructif pour ton action éventuelle, à toi, dans le monde d'aujourd'hui. Je me tue à te le répéter : nous étions un microcosme, ou, si tu préfères, un ersatz de la vie réelle. Sans le moindre contact avec leurs camarades de France engagés dans un vrai combat, nos communistes et nos socialistes, dans leur ersatz de combat, se comportaient d'instinct comme leurs compagnons : les premiers suivant leur immuable tactique, les seconds immuablement semblables à des pucelles bousculées.

Je passe sur les autres leçons possibles.

Ce que nous avons *fait*, concrètement ? Je dois le reconnaître : pas

grand-chose. Nous sommes restés sur notre faim.

Mais quoi, quand on parle à d'anciens résistants, le plus clair de leur activité semble avoir consisté en contacts qu'on prend, en réunions qu'on tient, en boîtes aux lettres, transmission, papiers, papiers, papiers ; et parlotes. Rarement la bombe qui soulage. Et l'insurrection seulement pour finir. Quant au maquis, après tout Malraux, qui en fut l'un des combattants les plus authentiques, ne rejoignit celui d'Auvergne qu'au printemps 44, autant que je le sache : à peu près au même moment donc où nous-mêmes montions notre affaire.

Je ne dis pas cela, grands dieux, pour discréditer la Résistance ; simplement pour rappeler que notre activité, qui bien souvent à nous-mêmes paraissait vaine, était parallèle, dans l'ersatz, à la sienne, et à la longue a produit certains fruits.

Lesquels ? Que pouvions-nous *faire* ? Sabotage ? Insurrection ? Ne sois pas enfant, mon enfant. Bien sûr, il ne manquait pas de romantiques parmi nous. T'ai-je pas dit que quelqu'un avait gardé jusqu'au bout un pistolet et un ou deux chargeurs ? Il existait au G.L. une branche militaire ultra-secrète, si secrète que j'en ignorais le chef ; je savais seulement que c'était un officier d'active. Elle préparait un passage réel à l'action ; elle avait un service de renseignements, elle avait des antennes dans les kommandos d'hommes de troupe, à l'extérieur. Jusqu'à quel point tout cela était sérieux, je ne saurais le dire. En tout cas, dans les derniers mois de 44, quand nous sentions l'Allemand nerveux, que les culasses des mitrailleuses dans les miradors nous claquaient à tout bout de champ dans le dos, lors des appels, que les *Todeszone* s'illustraient par des assassinats en masse d'évadés, que filtraient les premiers bruits sur des atrocités commises çà et là, que devenait insistante l'odeur du sang qui imbibait toute l'Allemagne nazie, nous nous demandions si l'O.K.W., sous la pression hitlérienne, n'en viendrait pas carrément à nous faire massacrer. Était-ce si idiot ? Et était-il idiot de prétendre réagir ?

La dénutrition aidant, les songes allaient bon train, jusqu'aux plus folles fantasmagories. Du second étage du Block I, certaines chambres avaient un mirador à portée de pistolet. Alors écoute ce que nous nous racontions. Un tireur d'élite s'installe dans la chambre, avec *le* pistolet. Cependant des membres bien choisis de l'organisation militaire se rassemblent, l'air innocent, en bas, contre le barbelé qui couvre le

mirador. À un signal donné, le tireur de la chambre abat le soldat du mirador, cependant que les camarades escaladent le barbelé, le mirador, s'emparent de la mitrailleuse. Le plus dur alors est fait, avec une mitrailleuse on en prend d'autres, on s'arme à la caserne d'en face, on encadre les kommandos voisins, et voici une armée de partisans qui naît...

Ô Picrochole !

Et même si nous échouions, peut-être quelques-uns réussiraient-ils à échapper, et l'honneur de tous serait sauf.

Non seulement j'ai entendu, et bien des fois, de telles calembredaines, mais je m'y suis abandonné moi-même – sans y croire, bien sûr. N'empêche : ça soulage.

L'aurions-nous *fait*, ou tenté, si des renseignements précis nous y avaient incités ? Que répondre ?

Maintenant veux-tu me dire, mon enfant, ce que pouvait signifier concrètement, pour nous, un *acte* de résistance ? Cherche, voyons, cherche ! Tuer la Fouine, peut-être ?

Nous avons commencé par flanquer en l'air le Cercle Pétain, ou ce qu'il en restait. Le récit que fait de cette opération le colonel Malgorn dans son rapport officiel est tout à fait inexact. D'abord ce n'est pas lui qui était doyen à l'époque des faits, c'était le colonel Finiels, venu de Montwy et beaucoup plus nettement engagé du côté gaulliste. Le G.L. lui envoya, sous je ne sais quel masque, une délégation dont faisait partie Gouyon. Je n'en étais pas ; je crois, sans en être sûr, que Bouvier se trouvait déjà à Lübeck. Le colonel fut invité à « mettre un terme à la mascarade outrageante » que représentait la persistance de notre obédience formelle au régime vichyste, et à nous placer officiellement sous le signe du gouvernement provisoire de De Gaulle. Le colonel Finiels n'attendait sans doute que cette démarche, et la révolution s'effectua sans difficulté. Mon carnet du 13 juillet porte cette simple mention :

Comme un château de cartes qui tombe à la plus petite poussée. Ou comme une momie qui tombe en poussière dès qu'on la frôle du doigt.

Il ne pouvait s'agir que du Cercle Pétain. Puis, le 26 juillet, ceci : « Les images du vieux. » Rien de plus : rien qu'un repère, donc, pour

mon souvenir. Et mon souvenir me dit très explicitement que les traces de Pétain, portraits, francisques et sigles divers furent arrachés par nos mains, et non pas « à la demande » du colonel Malgorn, effectivement redevenu doyen (Finiels était maintenant à Lübeck), mais dont le rôle se réduisit à apaiser la colère de l'ultime fidèle de Pétain, un brave qui prétendait restaurer les icônes.

À noter en passant que le camp se trouvait très à l'est, donc dans la zone prévisible d'action soviétique. Ce fait conférait au G.L. un poids supplémentaire dans l'esprit de nos chefs – inutile de faire un dessin. Plus tard, quand les évacuations nous amenèrent dans la zone anglaise, le G.L. fut beaucoup moins favorablement traité...

Quoi d'autre à notre actif ?

Évidemment nous donnions consigne de fêter les principaux succès militaires alliés, mais tout le camp depuis fort longtemps les fêtait sans avoir besoin de nous. En revanche, c'est au compte du G.L., et du G.L. seul, qu'il faut porter la manifestation du 14 juillet 1944 au gymnase. Une anodine « rétrospective de la chanson française » était annoncée pour ce jour-là. Nous avons battu le rappel des amis ; la salle était archicomble. Je ne sais plus si les officiels allemands avaient voulu assister au gala ; il me semble bien. À un signal donné – donné par nous ! –, monta, fredonné bouche close, un *Chant du départ* poignant, religieux ; et aussitôt après, à pleins poumons, *La Marseillaise* comme un défi. Dans cette salle sonore, les chœurs se déployaient à plein. Nous n'aurions pas été surpris de nous faire mitrailler ; notre service d'ordre fit évacuer aussitôt la salle. Je vois encore, quand nous nous égaillâmes dans la cour, l'affolement de fourmis des Allemands, les soldats verts courant en tous sens, les ordres aboyés, les miradors alertés... Sur mon carnet, très peu loquace alors, quatre lignes seulement, jetées en hâte, presque bredouillées :

Aujourd'hui 14 juillet de renaissance. Le beau jour, le beau jour, quand je songe à il y a quatre ans !
L'extraordinaire et émouvant *Chant du départ* à bouche close.

Oui, il m'avait frappé plus que *La Marseillaise*, peut-être à cause du symbole de la bouche close, et aussi parce que, dans les circonstances où nous étions, il marquait mieux combien la Résistance était liée à la

République. N'était-ce pas lui d'ailleurs que je chantais sous les glapissements, quatre ans plus tôt ? Car je me rappelais – ma note en fait foi – l'autre 14 juillet, celui que j'avais fêté tout seul. Et de 40 à 44, pas un 14 juillet n'avait été célébré officiellement. Pas un, mes beaux messieurs ! Jusqu'à celui-ci que le G.L. ressuscita. Lui, pas vous !

Et à part cela ?

À part cela, rien, je le dis crûment. Rien, si c'est rien d'avoir remobilisé ce morceau du peuple français qui stagnait depuis si longtemps dans ces barbelés, de l'avoir remis sous tension et de lui avoir rendu, autant que sa fierté nationale et son honneur personnel, sa dignité républicaine.

Pendant que nous tambourinions ainsi contre nos vitres, les événements marchaient bon train. Voici comment j'appris le fait décisif de la guerre : le débarquement, depuis si longtemps attendu.

J'étais au Block I, avec quelques amis qui, chassés de leur chambre pour cause d'épunaïsage, jouaient au bridge sur le solarium. Passe un camarade en courant : « Débarquement entre Le Havre et Cherbourg ! » Nous nous regardons, ahuris, abrutis. Une grande seconde. Puis : « Deux carreaux », annonce P... d'une voix mate. – Trop usés par l'attente. Incapables aussi de *réaliser* vraiment. – Aussi incapables de réaliser la libération (quand ? Dans quatre mois ? Six mois ?). Certainement pas avant, si aucun impondérable politique ne joue. Travailler comme si de rien n'était (mais difficile). – 6 juin.

La suite vaut-elle la peine d'être dite ? Ces sautes d'humeur, dont j'ai parlé à propos de 1943, deviennent maintenant délirantes aux moindres fluctuations des combats. Ajoutons que, depuis le débarquement, nous sommes à peu près complètement coupés de nos familles. Plus de lettres, sinon une par-ci par-là échappée on ne sait pourquoi ; et nous nous doutons bien que nos propres lettres ne parviennent pas mieux à destination. Interruption encore plus complète, s'il se peut, pour les colis, cependant que l'ordinaire allemand, encore réduit, tend vers zéro – mon carnet donne là-dessus

toutes les précisions voulues. Plus d'envois familiaux, plus d'envois collectifs réguliers, à part le colis américain tous les deux mois. De temps à autre, une aubaine nous tombe du ciel. Un arrivage de Suède, par exemple – ah ! cette brandade merveilleuse ! Je m'en pourlèche encore aujourd'hui les lèvres. Ou bien un très vieux colis familial, tel celui qui, parti d'Auvergne en mai, m'atteignit en décembre. Il contenait des œufs, que nous dévorâmes, et une boîte de lapin maison si gonflée de gaz si puants que nous allions la jeter quand un camarade la prit, et la mangea, et survécut, comme nous-mêmes.

On comprend alors cette note jetée au vol le 11 novembre :

La faim qui serre les tempes, ronge et tord l'estomac – et qui réclame, réclame : Moi ! Moi !

Mais juste après, en tout cas le même jour, je me reprends, je plastronne :

Ils ont visiblement peur de nous...

Ce qui ramène ces songeries délirantes dont je parlais tout à l'heure. Quatre jours plus tard, c'est redégringolé :

De nouveau la neige et le froid. Et la famine. Une fois de plus. Une cinquième fois !

Las au-delà de toute expression. Prêt à tout lâcher, à couler...

Le 26 novembre, je signale l'un des premiers cas d'œdème de la faim – je n'utilise pas le mot, que j'ignorais encore, mais la chose y est.

Et au milieu de tout cela, notre bon popotier Savinas réussit, malgré nos furieux assauts, à préserver les réserves de détresse dont nous allons avoir bientôt un besoin vital. Au milieu de tout cela, nous menons cette activité bouillonnante du G.L. que je viens d'évoquer. Au milieu de tout cela, mon carnet trouve moyen de noter un projet de journalisme à réaliser plus tard, « une rubrique du promeneur dans Paris » ; ou encore il recopie une citation de Maupassant, prise dans la préface de *Pierre et Jean* et dirigée contre « les écrivains maniérés ».

Au milieu de tout cela, certaines observations, dans une encre délavée obtenue avec du crayon aniline⁴, s'adressent sans doute à la postérité. Car quel besoin aurais-je, moi, de m'apprendre ceci, que je n'ignore pas et n'oublierai jamais ?

(...) Nous changeons à vue.

Et la faim, la faim, la rongeuse ! Surtout après les « repas » : avant, on oublie, mais quand on se met à manger, qu'en deux minutes les trois cuillerées de semoule sont avalées et qu'on reste là tandis que l'estomac amorcé gueule, alors là, là...

Pas envie de décrire : je « sors de table » (8 janvier 45).

Huit jours plus tard, c'est un coucher de soleil que je m'essaye à peindre ; ma graphie, il est vrai, est épouvantable. Mais trois jours avant, dans une graphie très posée au contraire, je décrivais avec soin un bombardement lointain.

Et la veille de notre départ, le 28 janvier, quand nous venions d'être invités à nous préparer et qu'une agitation fabuleuse s'était emparée de tout le camp, mon carnet, après avoir évoqué tumultueusement nos espoirs, ajoutait ceci :

Et je vais, *malgré tout*, terminer mon conte drôle (*Gymnastique*)⁵ et écrire une lettre.

Ce que j'ai fait. Peut-être par coquetterie, histoire de me prouver combien j'étais maître de moi. Mais je l'ai fait.

Rien d'étonnant d'ailleurs, quand j'y réfléchis aujourd'hui, que j'aie eu envie d'écrire des « contes drôles » quand nous étions au plus noir de la mélasse. « C'est la nuit, dit Platon, qu'il est beau d'aimer la lumière » ; et j'avais porté la sentence sur la page de garde d'un de mes carnets. Nous étions en général beaucoup plus gais que je ne l'ai peut-être manifesté jusqu'ici. Qu'on ne se laisse pas abuser par le ton gaignard qui domine dans mes carnets. Le cafard s'y déposait tout naturellement ; mais dans l'ordinaire des jours, je crois que j'étais plutôt bon vivant, et autant par nature qu'en réaction de défense.

Alors ? N'ai-je pas fait dans mes tableaux la part assez belle au rire

et au sourire et à la blague ? Mais si je l'avais faite juste assez belle, n'aurait-elle pas été déjà trop belle ? Car enfin, vue avec du recul, l'interminable captivité de stagnation redevient ce qu'elle est, une boue grise et gluante où même les souvenirs les plus étincelants s'éteignent ; ils ne reprennent leur éclat que quand on les détache – et juxtaposés, sans leur gangue, ils fourniraient une image aussi mensongère de ce que fut notre existence que le ferait un tapis de jérémiades et de récriminations.

Bon ! Si je m'engage sur cette voie, je vais recommencer tout mon livre. Tu veux, mon enfant, que je résume ? Comme à la télé, quand le journaliste, pour finir son interview, te demande une image ou deux, une histoire ou deux, particulièrement significatives... C'est que j'en ai, j'en ai tellement encore dans mon sac, des histoires et des images que je n'ai pas extraites ! Je tire au hasard.

Gross-Born. L'hiver. Il y a eu des évasions. Ces types sont fous, avec ce froid, avec cette neige. Nous nous demandons mollement quelles chances ils peuvent bien avoir. Et voici que dehors, entre les Barackes, dans la brume ouatée qui scintille par endroits sous les projecteurs, paraît une patrouille fantomatique, deux ou trois soldats casqués, en manteaux raclant la neige, ni verts, ni gris, ni noirs : des ombres sous la pluie lumineuse, tirés par des chiens à bout de laisse. Nous nous sommes tus : nous sommes captifs, des camarades se sont enfuis, les chiens à leur poursuite tirent, tirent, tirent derrière eux leurs robots-hommes trébuchants.

Gross-Born encore. La nuit encore. *Licht aus !* a chantonné le soldat de ronde, qui pour une fois ne gueulait pas ; et il tapotait de l'index contre la vitre. Et nous avons éteint, et comme il est tôt, et comme nous n'avons pas sommeil, nous causons – je dirais mieux, à l'allemande : il est causé ; des propos paresseux flottent dans l'air de châlît à châlît. Ainsi en va-t-il tous les soirs ; c'est devenu un rite préparatoire à l'assoupissement. Toutefois, nous sommes des adultes, des gens sérieux ; nos bavardages aussi le sont et se posent volontiers en entretiens instructifs, tournant autour de centres d'intérêt chaque fois renouvelés. Les-pets-les-poux-la-politique : tels sont les plus habituels, le potage quotidien, quand on n'a rien de mieux à se mettre sous la dent. Les-pets-les-poux pour le corps, la-politique pour l'esprit : tout l'être est engagé. Mais il arrive qu'on s'élève plus haut, jusqu'à la philosophie, la métaphysique, la religion. C'est le cas ce soir. Ce soir,

nous discutons de la méthode Ogino. Il s'agit de savoir dans quelle mesure l'Église peut l'admettre. Car enfin on connaît le principe chrétien fondamental, mari et femme ne doivent copuler qu'en vue de la procréation. Or, user systématiquement de la méthode Ogino revient à ne faire l'amour que quand on le sait stérile. N'est-ce pas tourner, hypocritement, un commandement formel de l'Évangile ? Oui, dit l'un, mais on se contente d'exploiter une réalité naturelle, donc voulue par Dieu. D'ailleurs, ajoute un second qui doit être jésuite sur les bords, la méthode Ogino n'est pas tout à fait sûre ; puisqu'il peut échapper un gosse, le principe est sauf. Un troisième, plus sensible sans doute aux arguments d'autorité, précise que l'abbé S..., en qui on peut avoir pleine confiance, a déclaré que... Bien entendu, je ne participe pas. Je me contente de rire sous cape, cependant que mon bon ami L..., conscience religieuse de la chambre, répond avec le plus de gravité possible aux questions posées.

Un autre soir, le sujet du débat porte sur les mérites respectifs du pyjama et de la chemise de nuit. « Moi, dit le capitaine A..., je préfère la chemise de nuit. Elle me permet de mieux sentir la chair de ma femme. » Et le pauvre, dont le sens de l'humour n'est pas la plus grande qualité, de développer minutieusement son argumentation, sans se rendre compte que toute la chambre se paie sa tête.

Mais voilà que nous sommes d'humeur joyeuse. Soutenu aux bons endroits par tous mes camarades, et même par la batterie de cuisine, je chante, sur le mode le plus pathétique, le couplet d'un air jadis à la mode :

*(...) Que deviens-tu,
Belle inconnue, (...)
Laissez-la donc,
S'écrie Manon,
Si vous saviez quel est son nom !*

Ici, un hurlement d'épouvante : Haaaaaa ! Et aussitôt après, aussi guilleret, aussi pimpant, aussi fracassant qu'il se peut, le refrain :

*Do-lo-ro-sa !
Badabim, badaboum !*

*C'est la femme des douleurs,
Balabam, bam, bam !*

Et la suite. Jamais tant ri, nous tous. Qu'on essaie le chœur, bien monté, bien accompagné. Effet garanti.

Humeur mélancolique, ce soir ? Un peu tendre, un peu nostalgique, avec des aspirations au raffinement civilisé, loin de notre ordures ? Nous avons un phono, L... le fait marcher dans la nuit. Tout à coup la porte s'ouvre, le plancher tremble sous une lourde botte, un soldat paraît : « *Plakette !* » L'extinction des feux a été sonnée, le bruit est interdit, et je me suis amusé à recopier sur mon carnet le rapport intégral du soldat : « *Der Oberleutnant L..., nummer 334, wurde von mir in der Bedienung..., etc.* » L'appareil a été « *beschlagnahmt* »... Misérable ! C'était du Mozart qui nous mettait du baume à l'âme. Et je dois être honnête : peut-être grâce à Mozart, L... n'alla pas en prison, et même, le phono nous fut restitué.

Gross-Born, toujours. Non plus la nuit, mais le plein jour. Chacun s'occupe à ses petites affaires. Tout à coup la voix du jeune capitaine B... s'élève, rendue encore plus aiguë que d'ordinaire par une horrible fureur : « Quel est le con qui... » Mais déjà, avant qu'il ait eu le temps de faire savoir au monde si c'est son calot tchègue, sa pipe de Saint-Claude ou son crayon aniline que le « con qui » inconnu lui a pris, toute la chambre, d'une seule voix, et sans que personne se soit dérangé dans ses occupations, sans qu'une tête se soit levée de son livre, sans qu'aucun maître d'œuvre orchestre le chœur, toute la chambre, en mélopée, complète la phrase : « Personne... naturellement... comme d'habitude ! » Car B... s'indigne, B... s'enflamme, B... tempête à propos de bottes, et toujours avec la même interrogation furibonde, que suit la même réponse sarcastique. Alors la chambre lui évite de se fatiguer en répondant à sa place. Et comme B... est aussi un charmant compagnon, d'heureux caractère et d'intelligence alerte, sa terrible colère retombe aussi vite qu'elle est montée, et il choisit pour s'excuser son plus enjôleur sourire d'enfant gâté.

Le *con qui* cependant est devenu un mot composé bien soudé, comme gendarme, et il faudrait l'orthographier en conséquence : un *konki*, des *konkis*. Encore aujourd'hui, bien souvent je me surprends à piquer une rogne contre quelque *konki*...

Arnswalde ?

Ce qui m'évoque le mieux Arnswalde, ou plutôt ce que le nom d'Arnswalde évoque d'emblée pour moi, c'est le frottement inlassable des sabots sur l'asphalte de la cour, c'est le troupeau qui tourne, qui tourne. Alors des histoires... J'en ai conté déjà beaucoup, à propos des appels, à propos des fouilles... Deux seulement encore, pour faire oublier le grignotis des chenilles processionnaires. Et on s'en tiendra là.

La première est chronologiquement la seconde. C'était en juin 44. Quand il fut bien assuré que le débarquement avait réussi, ma popote tint séance pour décider comment nous célébrerions la prévisible libération de Paris. « Popotier de malheur, ta gueule ! » Tel fut le premier mot, car la parcimonie non plus que la raison n'étaient ici de mise. Finalement, Chevallier, dit le Big One, qui s'y entendait plus qu'aucun d'entre nous dans les arts de la vigne, s'engagea à tirer du vin des raisins secs que contenaient les colis américains.

Il faut dire que nous n'avions pratiquement pas bu une goutte de vin ni d'alcool depuis le début de notre captivité. Sous le règne de Schmidt, j'avais dû percevoir un jour un demi-verre de vin blanc ; la *Kantine* alors, de temps à autre, offrait aussi un peu de bière, mais qui, brune ou blonde, n'aurait pas fait de mal à une nourrice. J'ai parlé de cet alcool obtenu à partir de la confiture de betterave. Bref, rien... Ah ! si ! Un jour j'avais reçu de chez moi un seau de confiture d'abricots. Quand je l'ouvris, comme d'habitude sous les yeux attentifs de toute la popote, nous fîmes une drôle de tête : à la surface de la confiture il y avait de grosses bulles et des espèces de traînées blanchâtres, et ça sentait drôle. Sans doute la confiture avait-elle fermenté. Je goûtai néanmoins. « Pas mauvais ! Ça a comme un parfum d'alcool... »

Ça pouvait en effet : ma mère avait caché dans les profondeurs de la confiture une petite fiasque de cognac. Mal fermée, elle était à demi vide quand nous la découvrîmes. N'empêche : c'était bien bon. La confiture alcoolisée aussi, d'ailleurs.

Mais enfin, notre part de cognac, à chacun de nous, aurait tenu dans un dé à coudre. La suggestion du Big One nous enthousiasma donc. Il prépara sa mixture dans le broc de la chambre, la soigna avec amour ; je ne sais où il s'était procuré la mère. Au bout de quelque temps, ma foi, ça commençait à fleurir bon le moût dans le broc, et l'un après l'autre nous venions humer le parfum. C'est juste à ce

moment-là qu'un geste malencontreux... et vlan, voilà le broc renversé. Je donne le nom du coupable, tant pis s'il me fait un procès : Ricœur, le futur doyen de Nanterre. Si nous ne l'avons pas tué sur le coup, c'est que nous l'aimions bien. Mais il s'en est fallu de peu. Pendant plusieurs jours, le plancher de la chambre sentit abominablement la vinasse. De temps à autre, nous entourions Ricœur : « Hein, misérable, hein ? Tu sens ? » Il prenait un air si contrit que force était de lui pardonner.

Le Big One cependant avait remis en chantier une autre fabrication, en quantité hélas réduite. Par bonheur, les opérations de Normandie et la libération de Paris traînèrent assez pour que le nouveau vin fût buvable. Nous le bûmes, peut-être même un peu tôt, lors de la première annonce que Paris était libre. Cela avait un petit goût de malaga... Ah ! bon Dieu, quand j'y repense, encore aujourd'hui ! Avoir manqué la libération de Paris, un événement pareil, qui ne peut arriver qu'une fois dans une vie ! Même le vin du Big One ne nous consolait pas.

L'autre histoire est d'une gaieté plus pure. C'est pourquoi je l'ai gardée pour la fin.

Nous étions au milieu de 43, au plus profond du tunnel. Plus de trois ans de cage, plus d'un an d'Arnswalde. En ce début de juillet, les fronts nous semblaient immobiles, bien que la bataille de Koursk fût rage (mais à l'initiative des Allemands) et que les Anglo-Américains fussent en train de débarquer en Sicile (mais d'île en île, quand en viendraient-ils au saut décisif ?). Bref, plutôt optimistes que cafardeux, mais assez languissants quand même.

Depuis quelques jours le bruit courait que l'infirmerie allait bientôt « toucher » un mécanicien dentiste russe⁶. Or certain farceur de mon Block dont j'ai oublié le nom apprit par hasard qu'un camarade se trouvait posséder une culotte, des bottes et un ceinturon d'uniforme russes. Il les emprunta, compléta la tenue de son mieux par un calot tchèque et... par mon propre blouson de ski. Il y ajouta divers détails comme une paire de lunettes pour changer ses traits. Après l'appel, Robin, notre interprète de camp, voulut bien l'accompagner ainsi accoutré à l'infirmerie, pour lui conférer un label d'authenticité, et le médecin-capitaine T... accueillit à bras ouverts son confrère russe.

T..., au demeurant excellent médecin et fort consciencieux, connaissait assez bien les Russes, qu'il lui arrivait de soigner. Pourtant

il donna tête baissée dans le canular. Traité avec tous les égards dus à son rang, notre Russe fut donc invité à déjeuner ; naturellement, les petits plats étaient mis dans les grands (l'infirmerie avait tout de même certaines facilités en ce domaine). À table, la conversation s'engagea. Les Français étaient pleins de tact, de courtoisie et de discrétion, mais ils s'efforçaient habilement à cuisiner leur hôte. Celui-ci, la bonne chère aidant sans doute, ne se déroba pas ; mieux, il s'abandonnait à des confidences. La stratégie soviétique ? On l'expliquait, avec beaucoup de brio, en exaltant au passage l'extraordinaire génie militaire de Staline. Le massacre de Katyn⁷ ? Car les Français s'étaient hasardés à poser l'épineuse question, très précautionneusement il est vrai. Mais on n'était pas choqué ; on souriait, avec tout le charme slave, et même un soupçon d'ironie. On rappelait combien l'U.R.S.S. est immense, n'est-ce pas, et innombrable sa population. Dès lors, n'est-ce pas, quelques hommes de plus ou de moins, évidemment c'est regrettable, mais on n'y prête pas attention. Et nos bons Français d'opiner du bonnet ; ils comprenaient, bien sûr, oh ! sans approuver tout à fait, mais ils comprenaient, ils comprenaient...

Dans le couloir où donnait l'infirmerie, au rez-de-chaussée du Block, c'était un va-et-vient incessant, car la nouvelle de l'événement s'était répandue comme une traînée de poudre, et de toutes parts les gens accouraient, essayant d'entrevoir le Russe quand la porte s'entrebâillait. Il était là, assis à table, très droit, très raide, très militaire, très russe et très disert, comme je l'aperçus moi-même, dans mon blouson. De temps à autre, un des toubibs sortait, demandait aux curieux de s'éloigner pour ne pas gêner les malades, donnait quelques renseignements. Oui, il parle très bien le français, il n'a qu'un léger accent, parfois il bute sur un mot, mais à part ça... Il est Géorgien, oui, comme Staline. Il a d'ailleurs des traits un peu asiatiques. Mais le plus frappant, c'est cette âme slave, étrange, nostalgique...

Je jure que je ne brode pas : mon carnet est là.

Cela dura quatre heures, montre en main. Cela alla jusqu'aux toasts de la fin, que les uns et l'autre portèrent avec émotion à la Russie éternelle, à la France éternelle, à l'amitié éternelle entre nos peuples, et à la victoire future. Après quoi, de but en blanc, le Russe se mit au garde-à-vous et, effaçant son « léger accent », se présenta : X..., telle chambre, tel Block. Il ajouta même : « Merci, mon capitaine, pour

l'excellent déjeuner. »

Le capitaine-médecin T... était un homme fort estimable, mais totalement dénué du sens de l'humour. Il ne fut pas content.

Le plus plaisant peut-être de toute l'histoire, en tout cas le plus riche de signification. Parmi nos relations se trouvait un professeur de philo nommé R..., d'origine russe comme son nom l'indique, et très fier de l'être. Il connaissait bien le mystificateur, qui à Gross-Born habitait la même Baracke que lui. Or, par hasard, il eut à faire à l'infirmerie pendant que X... était en plein dans son numéro. Présentations. Je rappelle qu'en fait de grimace X... ne portait qu'une paire de lunettes. Jouant le tout pour le tout, il claqua des talons avec une énergie russe, serra la main qu'on lui tendait avec une rudesse russe, prononça quelques mots en soulignant son accent russe. Par chance, R... ne parlait pas le russe. Je préciserai quand même qu'il était un rien hurluberlu, comme il advient à certains philosophes professionnels, russes ou non. Bref ça marcha comme sur des roulettes. Remonté dans sa chambre, R... se répandit en paroles émues sur la fameuse âme slave, sur le claquement de talons slave dont les Français sont bien incapables, sur des tas de choses slaves et en particulier – en particulier, mon vieux ! – cette manière qui n'appartient qu'aux Russes de serrer la main.

Parole !

Un peu plus tard, X... remonta se changer dans notre chambre où il avait laissé ses affaires, me restitua mon blouson... L'un d'entre nous cependant s'en était allé quérir R... Eh bien, mon enfant, je te demande là encore de me croire sur parole : il a fallu que le « Russe » lui tape sur le ventre en riant pour que R... ouvre enfin une bouche large comme ça et lâche le « espèce de salaud ! » que nous attendions depuis un instant.

Après ça, fie-toi donc au témoignage des gens !

... Hé, doucement : au mien, tu peux te fier.

1.

Flament ne mentionne pas ce départ. Il ne parle que de celui du colonel Finiels, venu lui aussi de Montwy, mais que les Allemands, ce me semble, sanctionnèrent isolément, sans doute à cause de la manifestation du 14 juillet.

2.

Bien des années plus tard, devenu conseiller culturel à Stockholm, il commençait ainsi une lettre officielle au grand patron, à Paris : « Monsieur le directeur général, le fonctionnement, si j'ose dire, de vos services est tel que... »

3. Rien, sauf deux articles de Robert Genaille, professeur à la Sorbonne, sur la laïcité. Ils portent quelques annotations et suppressions de ma main. Mais il s'agit de textes destinés au journal, non du journal même.
4. J'ai donné la recette plus haut.
5. Il faisait partie du lot que j'ai abandonné sur la route. Mais je l'ai repris, une fois rentré en France, et publié dans les *Lettres françaises*, un peu en protestation contre les héroïques aragonnades de résistance qui y sévissaient alors sans arrêt.
6. Nous disions « russe » plutôt que « soviétique », sans arrière-pensée particulière, simplement parce que c'est plus court. Je garde donc le même vocabulaire.
7. Des centaines d'officiers polonais, faits prisonniers par les Russes en 1939, avaient été exterminés. Au cours de leur offensive, les Allemands découvrirent le charnier où les cadavres étaient ensevelis, à Katyn. Bien entendu, leur propagande exploita l'affaire à fond, cependant que les Soviétiques, plutôt gênés, tentaient de mettre le massacre sur le dos du nazisme.

TROISIÈME PARTIE

La captivité de mouvement



Remise en route

La lumière dans l'œil, jaune, cruelle, déchirant les paupières, insoutenable. J'ai sursauté du plein sommeil. Bruit de bottes dans le couloir. Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Ah ! c'est vrai...

D'un coup, la mémoire m'est revenue avec la conscience. Depuis quelques jours, nous nous attendons au départ. Eh bien, ça y est : nous partons. Un pincement au cœur, en même temps qu'une fièvre joyeuse. Marcher la route avec ce froid, et dans notre délabrement physique, ça va être gai. Pouvaient pas nous laisser attendre tranquillement les Russes ici ? Faut-il qu'ils tiennent à nous, quand même ! Mais quel bonheur de pouvoir enfin se remettre à bouger, à vivre, à risquer. Oui, même à risquer. *Même au prix de la vie ?*

Toutes ces réflexions se sont entrecroisées en un éclair dans mon esprit. Je me suis assis sur ma paillasse, je me frotte les yeux, prends mes lunettes ; les objets se retendent, retrouvent leurs angles et leur dureté dans la pièce jaune de lumière. Quatre heures du matin. La nuit opaque, sans un tressaillement dans sa masse noire, pèse contre les vitres. Dehors, même ainsi aveugle, on sent le froid de pierre – quelle température à cette heure ? - 15 ? - 20 ? Va savoir. Le jour, on en est à des - 12, alors à cette heure...

Suis-je sot ! C'est le store noir de la défense passive que je vois, non la vitre luisante. Je me lève, jette un coup d'œil derrière le store. De vagues traînées de lumière jaune s'étirent sur la neige. La neige ! Il y en a une bonne épaisseur, depuis des jours, des semaines : nous sommes le 28, non, maintenant le 29 janvier, le lundi...

En revenant, je me heurte dans l'un, dans l'autre de mes compagnons. Nous sommes tous levés, mais mal réveillés encore. D'instant en instant, la rumeur grandit dans le camp. Je file aux douches.

Bien sûr, nous ne sommes pas trop surpris. Il y a une quinzaine de jours que les Russes ont lancé leur offensive tant attendue. Le 17 ou le 18, Varsovie est tombée. Mais Varsovie, cela fait tout de même, à vol d'oiseau, dans les quatre cents kilomètres d'où nous sommes : le pas d'une offensive moderne. Il faudra bien aux Russes un bon mois pour le franchir, ou plutôt pour pousser au-delà et border l'Oder qui doit être leur objectif, à quatre-vingts kilomètres plus à l'ouest. Or voici qu'avant-hier, le 27, un communiqué *allemand* a mentionné des combats, naturellement victorieux, dans la région de Schneidemühl. Schneidemühl ? Sans blague ! C'est tout à côté de Gross-Born, ça, à côté de notre premier camp ! Si les Russes sont déjà là... Oui, mais mon vieux, tu crois au Père Noël ! Tu penses bien que les Boches ont de sacrées fortifications le long de leur ancienne frontière...

Nous avons discuté, les docteurs Tant Pis, les docteurs Tant Mieux. La vérité est qu'après cinq ans de stagnation, rien n'est plus difficile à concevoir que le changement, qu'une fin, imminente, à notre état.

Je crois que c'est ce jour-là même, avant-hier, que nous avons entendu, pour la première fois depuis si longtemps, le canon. Ou peut-être même la veille. Oh ! impossible de s'y tromper ! Ce bruit-là, quand on l'a entendu une fois, on le reconnaît toujours. Nous étions à l'appel ; nous avons tous fait silence, en regardant les officiers allemands. Ils jouaient leur personnage, feignant de n'avoir rien remarqué. C'était d'ailleurs à peine un bruit, plutôt une espèce de halètement indéfinissable, ou de dépression dans l'air. Mais les « rossignols d'Adolf », qui parsemaient tout noirs le champ de neige tout blanc, au-delà du gymnase, se soulevèrent ensemble d'un même mouvement, comme une draperie ; puis ils redescendirent. Les vitres des casernes avaient frissonné – les pauvres, elles devinaient ce qui les attendait ! Enfin, après quelques-uns de ces infra-sons contestables, nous perçûmes le tambour voilé. Un coup, mat et sec : poum ! Ensuite...

Ensuite nous avons cessé de prêter l'oreille. Mais nous nous sommes rappelé que le chemin qui coupait en biais la vaste étendue plate, au-delà du gymnase, était depuis peu noir et en mouvement. Auparavant, il n'y passait jamais un chat. Or, un jour, la semaine dernière, du haut des combles de nos Blocks, nous y avons remarqué, sans y prêter vraiment attention, quelques carrioles et chariots, de ces charrettes poméraniennes aux ridelles en V. Elles roulaient toutes dans

le même sens, de la droite vers la gauche – vers l'ouest. D'abord espacées, isolées, somnolentes, elles se sont resserrées peu à peu, elles ont formé ce courant noir sur blanc qu'un magma de piétons achève de colmater. Ce sont des réfugiés, mais oui ! Ils connaissent enfin ça, nos chers Teutons, après l'avoir imposé si souvent aux autres : la fuite éperdue, l'exode devant la bataille qui roule, et la terreur au ventre. Cette terreur, nous ne l'imaginions d'ailleurs pas aussi poignante qu'elle l'était ; nous nous la figurions, si je puis dire, *simple* : de la peur et voilà tout. Certes nous nous doutions que les Russes éprouvaient une jolie soif de vengeance et, les « cosaques » ayant laissé d'assez mauvais souvenirs dans nos campagnes depuis 1815, nous supposions qu'ici ils seraient encore moins gentils. Mais nous ignorions à quel point de sauvagerie les Allemands étaient descendus là-bas dans l'est. Les réfugiés, eux, le savaient. Alors la peur, pour eux, c'était beaucoup plus que la peur, beaucoup plus que l'angoisse. Il devait s'y mêler du remords, et même du regret... Nous les regardions. Nous étions beaucoup trop loin pour distinguer les visages. Nous ne voyions que le fleuve noir qui coulait, et parfois, sur quelque charrette, l'édredon rouge, cet édredon rouge qu'on retrouve immanquablement dans toutes les migrations de peuples. Je suis sûr que personne parmi nous n'éprouvait ombre de pitié pour ces pauvres gens. « À ton tour, Allemagne ! Paye, maintenant ! Le châtiment est là. » Voilà ce que tous, sans exception, nous nous disions. L'heure du pardon n'était pas encore venue.

Nous avons pris nos dispositions pour la marche. Depuis le rapt de mon havresac belge, je m'étais fait envoyer un sac de marin, seul autorisé. Mais je ne me voyais pas coltiner ainsi mes affaires sur l'épaule pendant des dizaines de kilomètres. J'avais donc emprunté une alène à un « type-qui » approprié : on pouvait chercher n'importe quoi dans le camp, on trouvait toujours un type-qui tenait l'article. Grâce à cet outil, j'avais pu coudre à mon sac, solidement, des bretelles qui le rapprochaient autant que c'était possible d'un sac tyrolien. Puis, étant honnête, j'avais rendu l'alène au type-qui. D'autres, en raison de la neige, avaient construit des luges avec des planches de lit ; ils pensaient qu'ainsi le transport serait moins fatigant. Dans ma chambre, on s'était contenté du portage à dos ; pour ce qui me concernait, j'avais une raison particulière : je voulais pouvoir m'esquiver instantanément si l'occasion m'en était offerte, et

j'avais peur d'être empêtré dans une luge. Mes brodequins étaient médiocres, en cuir-buvard, mais une autre paire que j'avais touchée quelques mois plus tôt, des chaussures américaines à semelle de caoutchouc, était beaucoup trop légère pour la circonstance et je les offris à qui voulait. Il y avait ainsi un déballage de marché aux puces. Chacun s'allégeait au maximum, et on trouvait de bonnes occasions en tout genre¹.

Comme tous les « intellectuels », j'avais un assez joli paquet de papiers. Depuis plusieurs jours, je les avais classés en trois ou quatre lots, séparés et portant chacun un numéro bien visible, pour marquer leur hiérarchie dans mon intérêt. Autant le dire tout de suite, je n'ai gardé que le lot numéro un ; le reste, je l'ai confié à un Polonais sur le bord de la route, au soir du deuxième jour, en lui promettant une récompense de milliardaire s'il me le restituait après la guerre. Jamais revu, bien sûr ; et le plus idiot, c'est que j'ai cessé de peiner précisément à partir du troisième jour.

Savinas, notre popotier, nous répartit équitablement les vivres de réserve. Et nous attendîmes.

À 9 heures, on nous rassembla dans la cour. On nous distribua, pour huit, un pain et trente centimètres de *Wurst*, de « saucisse ». Et nous restâmes à piétiner dans la neige jusqu'à 11 heures. Les Allemands nous avaient répartis en trois colonnes ; la mienne était, sauf erreur, la seconde.

Il y avait, à l'infirmerie, des « malades couchés ». Toute une corrida se développa à leur sujet. Les Allemands menaçaient (hé oui !) de les laisser aux Russes, mais comme les pauvres n'en semblaient pas trop marris, alors c'est aux SS qu'il fut question de les remettre. On devait en compter une trentaine de vraiment malades ; mais des types se camouflaient dans le Block, se cachaient sous les lits pour partager leur sort, cependant que des soldats allemands les pourchassaient... Bref il resta au camp une quarantaine d'hommes ; les Russes devaient les libérer une quinzaine de jours après.

Enfin nous partons. Nous traversons la ville d'Arnswalde, toute retournée, et d'où la population s'apprête elle aussi à déguerpir. Sur les trottoirs, des soldats français rigolards nous encouragent : « Vous pressez pas, les gars, les Russes sont tout près ! » Mais impossible de leur faire préciser la distance, cela varie de quelques kilomètres à cent cinquante. Cent cinquante, c'est Schneidemühl : ce qui nous renvoie

au communiqué allemand d'avant-hier. De son côté, I.S.F. n'a pu nous fournir aucune information. Si nous recourons à notre bon sens, il nous souffle que les Allemands n'ont certainement pas attendu la dernière minute pour nous mettre sur la route.

Ce matin, avant de partir, j'ai fait sauter mes galons ; je voudrais bien en effet tenter de m'abriter dans quelque kommando d'hommes de troupe. Ce serait possible, tant est molle la surveillance de notre escorte ; du Boche d'idylle, comme nous disons. Hélas ! J'ai beau demander anxieusement asile çà et là, tous les kommandos devant lesquels nous défilons sont pleins. Et voilà, la ville est traversée, nous sommes en rase campagne. Pas question de s'évader ici, dans cette plaine nue, couverte de neige. Là-bas, à l'horizon, il y a bien quelques bois. Nous y arriverons à la nuit tombante ; je crois me rappeler qu'un ou deux types en profiteront pour filer, salués de coups de feu sans conviction. À mes yeux, une telle tentative relève de la folie. « Il gèle, dit mon carnet, à 15 ou 16 degrés pour le moins². » Pour rendre le froid plus plaisant, il souffle un vent des steppes épouvantable, qui perce toutes les défenses. Par-dessus mon béret, j'ai enfilé un passe-montagne en laine épaisse, autour duquel j'ai enroulé mon chech de flanelle : c'est encore insuffisant, et mon haleine forme sur l'étoffe une croûte de glace que j'arrache de temps à autre. Alors se cacher dans le bois ? Pour un nombre de jours indéterminé, en couchant sur la neige ? Et en mangeant quoi ? Nos maigres réserves seraient vite épuisées.

Même si l'exploit était possible pour des hommes en bonne santé, notre délabrement nous l'interdirait. Les médecins français nous ont fait peser régulièrement : ils ont constaté depuis le débarquement, pour chaque homme, une perte moyenne de deux kilos par mois. Juste avant notre départ, j'en étais pour ma part à cinquante-sept kilos, alors que mon poids de forme est de soixante-douze ; encore suis-je apparemment parmi les moins éprouvés. Non. Dans de telles conditions, jouer aux boys-scouts en plein air, c'est courir à la mort. Et ce serait quand même vexant, si près de la libération.

Nous marchons donc. Toute la journée. Au bas mot, une étape de vingt-cinq kilomètres, les pieds dans la neige jusqu'aux chevilles pour faciliter la progression. Le terme sera un village du nom de Plönzig ; nous y arriverons à 11 heures du soir : c'est dire que je n'en conserve pas un souvenir impérissable. En vérité, pour cette journée et celle qui

suit, je n'ai qu'une mémoire en plaques. « Me rappelle, en bien pire, marches de Belgique en 40 », note mon journal de route, le 31 janvier au matin.

Alors les images qui me restent de ce premier jour ? Une saugrenue d'abord, qui doit se situer dans les débuts de l'étape, avant l'écrasement de la fatigue. Nous traversons une plaine, celle dont je parlais tout à l'heure peut-être. Contre moi, se traînant plus que moi, un des soldats de l'escorte, un vieux, grognant et grommelant, les protège-oreilles noirs en place, le calot rabattu, et les « *Krieg Schweinerei* » et les « *verflucht !* » autant comme autant. Pour marcher, je m'aide de ma célèbre canne. Le vieux la reluque avec envie. On bavarde – il faut dire que l'imprécise menace russe rend ces messieurs vraiment très gentils, et ils le resteront aussi longtemps que l'Oder sera à l'ouest ; une fois parvenus de l'autre côté, ils changeront. À la fin, je lui passe ma canne, pour qu'il l'essaye. Mais elle se cogne contre son fusil, qu'il porte à la bretelle. Alors...

Alors je ne sais plus si c'est moi qui le lui ai proposé ou lui qui spontanément m'a tendu l'outil, mais je me suis retrouvé, moi prisonnier, avec son fusil à la bretelle. Incroyable, n'est-ce pas ? Eh bien, cela fut. Oh ! pas pendant des kilomètres, mais une cinquantaine de mètres au moins.

Quoi ? Mais qu'est-ce que je pouvais en faire, de ce fusil ? Assommer le type d'un coup de crosse, puis abattre un de ses copains ? Et après ? Dans cette immense étendue de neige, nous étions comme des mouches dans du lait. Sois sérieux, mon enfant, et regarde moins les films de gangsters américains. Je lui ai rendu son fusil quand il me l'a demandé, c'est-à-dire quand il a eu peur d'être vu par le sous-off ; et j'ai repris ma canne.

Une autre image, mais terrible celle-là, émergeant d'une fantasmagorie de cauchemar. La nuit était venue depuis longtemps. Je ne sais quelle heure il pouvait être : quand une campagne est recouverte de neige, une espèce de lueur diffuse, vaguement funèbre, en émane, même par les ciels les plus noirs. Nous nous traînions dans un chemin montant, encaissé, une ravine plutôt, au-dessus de laquelle des arbres, des buissons enchevêtraient en forme de toit leurs branches couvertes de neige. Un blizzard furieux se ruait dans ce tunnel, nous mitraillant le visage avec des nuées de grains de neige gelés, durs comme du plomb de chasse ; le sol, décapé et lissé par le

vent, était devenu vers le haut une plaque de glace absolument unie, sans la moindre prise. Quand nous y arrivions, avant de déboucher sur le plateau, nous avions beau être prévenus par la chute de ceux qui nous précédaient, nous avions beau tendre la main vers les branches pour nous y suspendre, au dernier moment, fauchés l'un après l'autre, nous culbutions, balayant nos suivants, et hurlant de fureur. C'était... C'était atroce et grotesque, ces silhouettes lourdaudes d'ours bossus, à contre-jour sur la lueur crépusculaire du plateau, qui se hissaient, se tiraient, et soudain, avec des moulinets fous et gauches, chaviraient en arrière, filaient en glissant sur le dos, sur le flanc, percutaient dans le tas, écrasant une luge, arrachant des cris de douleur... Je ne sais pas comment nous nous en sommes sortis. Peut-être nous sommes-nous fait la courte échelle, en nous arc-boutant sur une racine ; je me rappelle vaguement avoir cramponné une branche, poussé au cul par quelqu'un ; puis, à plat ventre dans la neige, là-haut, épuisé, obligé de reprendre mon souffle, avoir pu seulement laisser pendre mes bras pour qu'un autre en bas s'y accroche. Je crois bien que certains sanglotaient de désespoir et de rage. Ensuite, nous avons dû rester longtemps affalés dans la neige, à nous remettre. Je me rappelle mon souffle chaud haletant le long du passe-montagne et venant embuer mes lunettes ; de moment en moment, avec mon pouce ganté de laine, je les essuyais : la buée craquait, déjà transformée en givre. Aucun souvenir des Allemands dans cette scène ; ils ne devaient pourtant pas être loin. Je pense que c'est la crainte de geler sur place qui nous a fait nous relever, ou plutôt qui nous encourageait à faire se relever le voisin, et nous aussi par la même occasion.

À Plönzig, nous avons été parqués dans l'église, une minuscule église de campagne. Je ne sais combien nous y étions. Mon carnet note seulement : « Tassés à ne pouvoir déplier les jambes. » Quelques-uns d'entre nous purent se pelotonner sur des bancs ; le reste, par terre, à même la pierre. Je trouvai refuge, en compagnie de Paul-André Lesort, sous les brancards du corbillard ; nous nous adossâmes l'un à l'autre, et c'est ainsi que nous avons passé la nuit, enfin le reste de la nuit. Pas la moindre boisson chaude ne nous fut distribuée. Pas même de l'eau froide. Rien. Dans nos gourdes, l'eau n'était plus qu'un bloc de glace. Nous en avons cassé des morceaux dans un quart ; pour les faire fondre, l'un d'entre nous alluma des bouts de papier, une feuille après l'autre. Nous le laissions faire, ayant perdu la force

d'empêcher ce massacre, car ce que brûlait là notre camarade, c'était une étude sur Leibniz, à laquelle il avait travaillé cinq ans. Cinq ans de travail, cinq ans de sa vie, pour un peu d'eau chaude ; et nous le savions, et nous le laissions faire.

Pas de latrines, et nous étions enfermés. Or la dysenterie, que nous appelions cliche par pudeur, commençait d'exercer ses ravages sur nombre d'entre nous. Il fallut fracturer la porte du clocher ; c'est là, dans la salle des cloches ouverte à tous les vents, après avoir escaladé le raide escalier, que les malades venaient se soulager. Toute la nuit, à chaque instant, à travers ce tapis de corps emmêlés, des hommes tentaient dans les ténèbres de gagner l'asile ; des chaussures tâtonnaient à la recherche du sol, écrasaient une main, une jambe ; un grognement de porc s'élevait, une injure, un cri de douleur. « Pardon !... Pardon !... », chuchotait la voix fiévreuse de l'homme qui progressait. Et parfois, soudain, une odeur atroce se répandait, tandis que l'homme éclatait en sanglots. Et s'il parvenait à temps au clocher, s'il parvenait à pousser la porte, l'air glacé qui coulait réveillait les dormeurs, d'absurdes clameurs éclataient : « La porte, nom de Dieu ! » À ce moment-là, je n'étais pas encore moi-même atteint ; je pus somnoler dans mon ankylose.

Le réveil fut difficile. Pour la nuit, j'avais enfoui mes chaussures dans mon sac, sur lequel j'appuyais la tête. Elles étaient néanmoins fort raides le matin. J'examinai mes pieds. Ils m'avaient fait grand-peur la veille au soir : glacés, les orteils bleus. J'avais commis la sottise, pour mieux me protéger, de porter deux paires de chaussettes pendant la marche. Le seul résultat avait été de comprimer la chair. Ça avait l'air de s'être arrangé un peu. Je ne mis cette fois qu'une seule paire, et légère, en vérifiant que le pied avait toute sa liberté... Je crois qu'il s'en était fallu d'un cheveu que je ne subisse une gelure grave. Encore aujourd'hui, trente ans après, la moindre pression suffit pour que les ongles noircissent. Mais cette infirmité n'est pas considérée comme conséquence de la guerre. Pas davantage le détraquement de mon foie. Ni l'attaque de poliomyélite qui frappa l'un de mes amis dans les semaines qui suivirent son retour, ni le cancer au foie qui, dans les mêmes délais, foudroya Beudonnat, successeur de Gouyon à la direction du G.L. Non : rien de tout cela, pour les autorités officielles de notre pays, n'a de lien avec les privations et les misères de la captivité.

Et nous repartons. Quelques-uns, se déclarant malades, refusent de suivre. « Tant pis pour vous, dit l'officier allemand, ce sont les S.S. qui vont vous ramasser, et alors... » Trois ou quatre cèdent à la menace ; les autres demeurent. Je les vois encore, immobiles, tandis que nous nous éloignons ; parmi eux, ce jeune capitaine B..., illustre par ses *konkis* et aussi par sa tentative malheureuse d'évasion dans la voiture au linge sale. Ils devaient être libérés par les Russes, et n'en pas garder si bon souvenir, à ce que me raconta B... plus tard.

Pour cette seconde journée de marche, tout s'embrouille dans ma tête. Je me rappelle au départ la raideur de nos jambes dont nous eûmes tant peine à triompher. Je me rappelle... Non, pas grand-chose. J'ai dû marcher comme une bête. Enfin nous arrivâmes à une petite ville du nom de Pyritz, située à trente ou trente-cinq kilomètres au sud-est de Stettin. De Plönzig à Pyritz, vingt et un kilomètres. Il faisait nuit quand nous atteignîmes la ville. Pas d'électricité ; des lumières rougeoyantes et fumeuses erraient çà et là, les maisons béaient, les habitants étaient dans les rues. Un peu partout, des soldats ; des barricades avec chicanes étaient installées aux entrées sud de la ville, par où nous pénétrions. Nous nous traînions lamentablement sur la chaussée verglacée ; des femmes, saisies, les mains serrées sur la poitrine, nous contemplaient des trottoirs. J'en entendis une soupirer : « *Welch ein Elend !* Quelle misère ! »

Nous pensions avoir atteint notre cantonnement. Mais non, il nous fallut continuer, malgré nos hurlements de désespoir. Nous fîmes encore cinq ou six kilomètres au-delà de Pyritz, en direction de Stettin. Je renonce à évoquer cette fin d'étape. Mon journal porte seulement : « Arrivée encore plus épouvantable que la veille (on reste dehors une heure immobile à geler). » Et deux lignes plus loin : « Épuisement total (impression de bout des forces). »

Ce que je me rappelle bien, c'est cet arrêt, quelques centaines de mètres avant l'arrivée (mais nous ignorions que nous étions arrivés). Au lieu de m'asseoir sur ma canne, comme je faisais d'ordinaire, j'ai fini par me laisser aller dans la neige... J'ai cru que je ne me relèverais jamais ; il me semble que mes camarades m'ont remis debout comme une masse inerte.

Nous étions à Sabow, un village minuscule : quelques granges communautaires à gauche de la route, une ferme à droite, c'est tout ce que nous distinguons. Nous avons alors appris que la grange à nous

réservée était déjà pleine de monde, et qu'il n'était pas question d'en ouvrir une autre. Si nos camarades de la grange ne nous faisaient pas de place, tant pis, nous coucherions dehors.

En entendant cette joyeuse nouvelle, l'un des membres de notre popote fut pris d'une crise nerveuse épouvantable. Il était affalé dans la neige, comme nous tous ; il se mit à hurler d'une voix suraiguë en soubresautant, et finalement se raidit, comme mort. Il ne l'était pas, mais s'il passait la nuit ainsi, il le serait. Ce fut Dufrenne qui sauva la situation ; sans doute était-il de nous tous celui qui gardait le plus de réserves. Moi, en tout cas, je ne valais pas cher. Il réussit à persuader une sentinelle de nous laisser passer malgré les ordres. Portant, soutenant, traînant notre camarade, nous gagnâmes la ferme. Il y avait là toute une population hétéroclite, mais à base polonaise. Nous étendîmes le malade sur le poêle : c'était un de ces immenses poêles slaves en faïence, avec une banquette autour et tout contre. Les Polonais nous apportèrent une marmite de soupe énorme et fumante, des pommes de terre à gogo ; nous leur rendîmes la politesse en leur offrant de notre chocolat ; je crois même que ce fut sous la forme d'une mousse confectionnée par notre meilleur cuistot, Desbiez.

Et ainsi nous passâmes la seconde nuit, bien au chaud et ranimés par la pitance. Des soldats allemands étaient venus dans la même pièce que nous. Bah !

Cependant, dehors, plusieurs centaines d'hommes couchèrent à même la neige : une couche de couvertures sur le sol, les dormeurs dessus, étendus tête-bêche et le mieux imbriqués qu'il se pouvait, et une seconde couche de couvertures pour achever le sandwich. Personne n'était mort le lendemain matin.

À partir d'ici, les choses se compliquent. D'abord nous eûmes une conversation sérieuse à la popote. Nous avions décidé de rester toujours étroitement unis, et bien nous en avait pris. Toutefois, s'agissant d'une affaire aussi grave que de décider si nous continuerions ou non, chacun évidemment retrouvait sa liberté.

Le fond du problème, c'était que l'Oder ne se trouvait plus très loin de nous à l'ouest, une vingtaine de kilomètres à peu près, soit une étape. Une fois franchi, adieu l'espoir d'être libéré par les Russes. Mais ces Russes, où étaient-ils ? Nous n'en savions toujours rien. Nous étions certes plusieurs à rager particulièrement de fuir comme nous le faisions devant notre propre liberté. Mais il n'y avait non plus rien de

réjouissant à se faire tuer dans les tout derniers jours, et sans profit pour personne. Alors quelle solution choisir ? La meilleure nous parut finalement de nous cramponner sur place aussi longtemps que nous le pourrions : aller vers l'est semblait quelque peu provocant, vers le sud interdit par la garnison de Pyritz, vers l'ouest sans raison ; et vers le nord, c'était Stettin, avec la masse de la colonne.

Nous ne pouvions pas le deviner : les Soviétiques ayant fait un mouvement tournant, c'est à l'ouest que nous avions le plus de chance de rencontrer leurs avant-gardes. Effectivement, nous les eûmes bientôt à quatre cents mètres dans cette direction, tandis qu'à l'est elles se promenaient encore à cent cinquante kilomètres. Mais quand nous nous en rendîmes compte, il était trop tard.

Nous nous serions volontiers cachés dans notre ferme si accueillante. Mais au matin les Polonais faisaient une drôle de tête ; un soldat français nous chuchota qu'ils étaient tous comme ça, les Polaks, un jour à vous embrasser sur la bouche et le lendemain à vous dénoncer au *Meister*. Pas comme les Russes ni les Serbes, qui eux... Bref, nous nous sommes trouvés très gentiment refoulés vers la masse de nos camarades.

Nous nous sommes alors portés malades, tous et non pas seulement celui qui l'était et semblait bien dolent. Nous nous sommes groupés un peu à l'écart, en compagnie d'un certain nombre d'autres, et nous avons attendu les événements.

Nous avons depuis quelques mois pour médecin, remplaçant l'excellent T... dont j'ai parlé, un type venu au titre de la « relève ». En le qualifiant d'imbécile, je demeure modéré. Il ne se cachait nullement de s'être porté candidat à cause de la solde, et il fut stupéfait en arrivant d'être bouclé comme les petits camarades : l'innocent se figurait qu'il allait pouvoir faire du tourisme. Ces petits détails pour caractériser le personnage. Nous l'appelions Petiot, en raison d'une certaine ressemblance de son nom avec celui du médecin criminel alors célèbre.

Jouant les mouches du coche, Petiot s'en vint, l'air important, visiter les « malades ». On se doute qu'il n'avait pas le moindre crédit auprès des Allemands ; le crédit, c'étaient, quelquefois, d'autres médecins non « relevés » qui l'avaient. « Qu'est-ce que vous avez ? » L'un toussait, l'autre avait mal là ; moi, je m'étais choisi une sciatique. Auprès de chacun, Petiot opinait, fronçait le sourcil, tâtait un poul,

brûlant de déclarer tel et tel bon ou mauvais pour le service ; en fait, totalement hors jeu. Enfin il arriva à Dufrenne :

– Et vous ?

– Moi, mon capitaine ? dit suavement le philosophe. J'ai une métrite.

– Vous vous foutez de moi ?

Nous nous sommes levés, nous l'avons entouré et l'avons aimablement prié d'aller se faire voir ailleurs. Puis, redoutant la visite du médecin allemand – peu probable, mais sait-on jamais ? –, nous sommes allés nous promener mollement, en malades, vers la grange que la colonne, déjà rassemblée, avait quittée ; puis dans la grange ; puis dans la paille de la grange, le plus loin possible de la porte et le plus profondément possible dans la paille. Du temps passa. Nous entendîmes la colonne qui s'ébranlait ; un officier allemand s'adressa au groupe qui persistait à rester. « Tant pis pour vous, leur dit-il en substance, vous rejoindrez par vos propres moyens ! » Et il s'en fut.

Je me méfiais : je restai dans mon trou de paille. Et puis, on y était bien au chaud. Je notai seulement dans mon carnet l'heure historique où ce discours m'avait rendu à la liberté : 2 h 10. Et j'attendis.

La masse de nos camarades qui s'éloignait sur la route allait parcourir à pied de trois cents à cinq cents kilomètres suivant les cas. Le froid heureusement devait se relâcher assez vite – dès ce jour même, le 31 janvier, s'il m'en souvient. Mais se traîner dans la boue ne vaut guère mieux que dans la neige. Mon vieil ami Louis Rolland, en littérature Louis Francis, prix Renaudot 1935, a raconté en détail ce long calvaire de plus d'un mois, dans un très beau livre qui s'appelle *Jusqu'à Bergen*³.

Je ne sais plus combien nous étions restés. Ma popote incluse, je dirais une quarantaine. Après le départ de la colonne, tous s'étaient réfugiés dans la grange. Des panneaux de fer sur glissières fermaient la bâtisse ; pour l'heure, à demi ouverts. Plus de bruit dehors, plus de commandements. Rien. Était-il possible qu'il n'y eût pas même une sentinelle ? D'où j'étais, à travers l'épaisseur de la paille, j'entrevois la porte et, par son ouverture, une plaque de neige glacée dans laquelle l'herbe pointait. J'entendis quelques voix légères, d'enfants et de femmes ; enfin un gamin parut, jetant un coup d'œil dans la pénombre. Des enfants, des femmes, ces êtres oubliés ! J'émergeai de ma paille, avançai. J'avais la gorge serrée et, je crois bien, des larmes

aux yeux. Je résistai à la tentation de bourrer ces gosses du chocolat de mes réserves ; j'en donnai tout de même un petit bout au premier dont j'aperçus le nez.

Au reste, ils étaient là pour affaires, et leurs mères aussi. Savon ? Chocolat ? Et les trocs de marcher bon train. L'époque ne portait pas à être sentimental.

Je ne raconterai pas la suite par le menu. Ce serait fastidieux. Car s'il est vrai que nous avons vécu, pendant presque tout février, une aventure assez extravagante, c'est le resserrement rétrospectif des événements qui leur donne leur mouvement et qui fait ressortir l'invraisemblable absurdité de l'ambiance. Au fil du vécu, quand je consulte mon carnet, je le vois parsemé de « on attend », « rien de nouveau », « avons trouvé du tabac » ; et sur le même ton d'ennui presque trivial, « mousqueterie intermittente », « des obus s'échangent par-dessus nos têtes ». Celui qui lira mon journal se passionnera certainement moins que pour *Les Trois Mousquetaires*.

Errant prudemment deçà delà, nous avons commencé par manger. C'était aussi le plus urgent, et la patate abondait dans la ferme d'en face. Quitter notre grange ? À quoi bon ? Et, je le répète, pour aller où ? Je ne sais plus où nous avons couché le soir. De nouveau dans la ferme ? Il me semble bien. Le lendemain, vers 2 heures – ça semble décidément un moment fatidique – l'arrivée de la Fouine fut signalée. Cet excellent homme convoyait une charrette chargée de malades ramassés un peu partout ; un ou deux pioustres l'aidaient. Le tout s'arrêta devant notre grange – je n'ai pas besoin de préciser que j'avais regagné à tire-d'aile ma cachette. Alors scène de cirque : la Fouine entre, flanqué de ses deux porte-seringues, et, avisant les plus proches d'entre nos camarades, prétend les diriger vers sa charrette. Les autres font la sourde oreille, rampent ou claudiquent ; cependant les gens de la charrette, laissés à eux-mêmes, en profitent pour s'égailler. La Fouine les pourchasse...

Depuis quelques instants, j'entendais en l'air un bourdonnement d'avion. Je n'y prêtais pas attention, et les autres pas davantage : dans notre esprit, un avion par ici ne pouvait être qu'allemand. Tout à coup, une plongée, un rugissement, de la toile qu'on déchire : cet allemand-là était un tovaritch, mais oui, il avait piqué, mitraillé et réussi à coller une balle dans la cuisse de la bourgmestre – la bourgmestre se trouvait être une femme. Quant à la Fouine et à sa

charrette allégée, ils étaient déjà très très loin.

Nous sommes de nouveau seuls. Ma foi, on s'y fait ! Des tas de gens passent sur la route ; certains s'arrêtent, d'autres continuent. On récolte des nouvelles, on bavarde. Il y a là un paysan lithuanien ; il parle des souvenirs qu'ont laissés dans son pays les soldats de Napoléon. Il y a aussi des Italiens, il y a des réfugiés allemands. Est-ce ce jour-là que nous avons vu arriver un groupe important, une cinquantaine au moins, d'officiers polonais ? Ils avaient été rattrapés en cours de marche par des chars russes, libérés... Et, se souvenant de Katyn, ils avaient d'eux-mêmes, délibérément, rejoint la zone allemande.

Le soir, nous voyons de loin un bombardement sur Pyritz qui brûle. Grandes lueurs mouvantes de brasier, très spectaculaires dans la nuit. Nous savourons le spectacle ; enfin nous regagnons « la cuisine à patates » de la ferme.

Le lendemain matin arrivent à la grange deux vieux bonshommes en uniforme : des *Volksturm*. « Qu'est-ce que vous faites ici ?... Bon ! Qu'on ne vous voie pas ! » Ce doit être aussi ce matin-là que la plus grande partie d'entre nous, sous la conduite, je crois bien, du colonel Malgorn, décide de reprendre la route. Nous restons une douzaine, quinze peut-être. C'est vrai, j'ai oublié de le dire, tant ça me paraissait naturel : l'un des membres de notre popote a rencontré son frère, soldat dans un kommando de Pyritz. Celui-ci est venu le chercher, hier ou avant-hier. Hélas non, pas d'autre place dans le kommando ! Les deux seront libérés par les Russes ; mais, horrifiés par des scènes de viol un peu trop vives pour leur humanitarisme de bourgeois occidentaux, ils se hâteront de gagner la zone américaine.

Un peu perdus maintenant dans l'immense grange, nous émignons vers une pièce à notre mesure qui occupe l'un des pignons du bâtiment. Elle a une cave : on ne sait jamais, ça peut servir.

Les *Volksturm* nous ont invités à nous montrer le moins possible. On les comprend, et ça correspond à nos vœux. Au reste, ce ne sont pas ces vieux débris qui arrêteront les Russes. À tour de rôle, chacun d'entre nous est de corvée pour aller chercher à la ferme ou ailleurs notre pitance. Cette fois, c'est Dufrenne qui est dehors. Et nous attendons. J'ai déniché un roman policier idiot : je lis.

Mais voici que naît dans l'épaisseur de l'air un bruissement singulier. Nous prêtons l'oreille. Un cliquetis de chaîne, mêlé au

bourdonnement d'un moteur, rôde, s'approche, s'éloigne, tourne, revient, grossit. Un char ? On le dirait bien, avec cette manière de pousser son mufler... Nous n'osons pas aller regarder dehors ; nous savons que nos vieux *Volksturm* se sont retranchés au fond d'un fossé, tout près de la grange, avec un *Panzerfaust*. Dans notre pièce, il y a un vitrage, mais trop haut pour y accéder. Tout à coup, une explosion formidable, les vitres dégringolent en cascade, une mitrailleuse se met à cracher précipitamment ; le bourdonnement du moteur s'éloigne. C'était donc bien un char ! Nous nous congratulons, nous rayonnons : ça y est, les Russes sont là ! J'ai noté l'heure : 2 heures moins 20.

Les Russes, non. Mais un Russe, enfin un blindé russe de reconnaissance. La porte là-dessus s'ouvre avec fracas : c'est Dufrenne. Nous nous précipitons : « Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Il en faut beaucoup pour émouvoir Dufrenne :

– Oh ! rien ! jette-t-il agacé, quelques vagues obus ! Et aussitôt : « J'ai trouvé des patates ! » Car ça, c'est important.

Vingt minutes à présent ont passé. Nous attendons impatiemment que le gros des Russes se décide. Il y a même des gens prudents qui se sont abrités dans la cave. Moi, maniaque, j'ai noté : « Vendredi 2, 2 h. »

Et puis le temps coule, et nous nous incrustons. Je n'ai qu'à recopier mon journal :

3 février : Attendons. Et bouffons. Mentalité de jour le jour. On ne comprend rien, il n'est guère possible d'essayer de comprendre. On profite de chaque occasion pour s'accorder un plaisir quelconque et vivre un jour de plus le mieux possible.

Dimanche 4 : 11 h 1/4. Nuit sans histoire. Matinée *id.* Rien, rien. Aucune aventure n'a jamais été aussi dénuée d'événements. Sommes prisonniers de nous-mêmes. De temps en temps, une vague canonnade ou bombardement, loin ou proche, avec ou sans mitraille.

Donc il ne se passe rien, du moins telle est mon impression. Et pourtant... Voilà deux infirmiers allemands qui entrent. L'un de nos

camarades, le tennisman F..., est atteint d'un vilain anthrax fort mal placé. Les infirmiers l'opèrent, puis s'en vont. Cela en plein combat et ils devaient avoir autre chose à faire de plus urgent. Mérite d'être noté, non ?

Les Russes, cependant, se sont renforcés, rapprochés aussi – par l'ouest. Au sud, ils ont attaqué Pyritz, en ont pris une partie, en ont été chassés. Nos vieux du *Volksturm* ont disparu, remplacés par de la solide infanterie. Puis ont surgi des chars, des *Panther* d'abord, puis des *Tiger*, plus gros, comme leur nom l'indique. Une nuit, contre notre cloison, dans la grange, se déchaîne un raffut épouvantable, des vociférations, des chocs... Au matin, comme c'est moi qui suis de jour, je m'en vais aux commissions. Je vois alors sortir de la grange un soldat dont les écussons portent deux zigzags blancs : un SS. Je ne me sens pas très à l'aise. Le type s'approche de moi, me questionne : « *Hungar ?* » Je suis en kaki et les Hongrois, paraît-il, aussi. Je le détrompe. Il s'en f... éperdument, entrouvre sa capote : un morceau de bidoche sanguinolent est suspendu dessous, pris sur quelque vache qu'il a assassinée. « *Schokolade ?* » C'est un échange qu'il me propose. Tope là ! Je prends la viande, il prend le chocolat, et nous causons. Son unité a relevé cette nuit l'infanterie. Lui, il est Brésilien, mais sa division de la *Waffen S.S.* comprend aussi des Lettons, des Danois, je ne sais quoi encore. C'est pourquoi elle s'appelle *Nordland*...

Je reviens avec ma viande, je me fais traiter de grand chef, et nous la grillons. Mais il ne se passe toujours rien à mon sentiment. Le bruit court, plus fort que jamais, que des camions vont venir nous ramasser. Au soir, les S.S. rembarquent. Tant mieux, nous préférons ça.

Dans la nuit, il se passe quand même quelque chose. Mitraille et canonnade se déclenchent de nouveau, mais cette fois avec une belle violence, et en se rapprochant à partir de l'ouest. Les Russes attaquent, c'est clair. Ils doivent s'efforcer de couper à notre hauteur la route de Stettin. Y arriveront-ils ? Les Allemands contre-attaquent, dans un concert de hurlements que je laisse à imaginer ; juste contre le mur de la grange, une pièce de la *Flak* claque à coups précipités, ébranlant le mur. La fusillade recule, s'éloigne. Déçus, nous nous recouchons. Je ne suis pas sûr que nous nous en soyons rendu compte sur le coup, mais une libération dans ces conditions aurait fort risqué d'être définitive pour nous. Nous avons beau connaître tous par cœur un petit bout de phrase en russe, « *la Franzouz, niè Niemtsi !* », « Je suis français, pas

allemand », je suppose que dans la chaleur d'un combat de nuit la grenade aurait eu cent fois le temps d'exploser avant que nous en ayons prononcé la moitié.

Au matin, d'après le bruit de leurs balles, les Russes semblaient installés à quatre ou cinq cents mètres à l'ouest. Nous étions donc en plein dans les premières lignes allemandes. Nous jugeâmes cette situation malsaine : le moindre obus dans la grange, et tout flambait comme une allumette, nous dedans. Nous décidâmes donc de partir. C'était au matin du 8 février, nous étions là depuis un peu plus d'une semaine, et la veille encore, après ma rencontre avec le S.S., j'avais consacré deux pages de mon journal à inventorier mes textes littéraires abandonnés sur la route. Je concluais ainsi :

1 h 10 : Et nous nous baladons, bouffons, discutons, rêvassons au beau milieu de toute cette pétarade, comme si de rien n'était. Et j'y écris ce qui précède (boum ! un coup de canon... et l'arrivée) tandis que les camarades, après avoir épluché les patates, balaient. Et il y a un canon tracté dans la cour (qui partira peut-être ce soir : nous avons déjà tellement changé de garnisons allemandes...).

3 h. : Canonnade et mitraille ininterrompues depuis tout à l'heure. Ça semble du sérieux. (...)

4 h. moins le 1/4 : La bataille s'est calmée, mais la batterie voisine (juste derrière la grange, à 100 m) a ouvert le feu. Barouf de tous les diables.

À 9 heures donc, le 8, nous nous mettons en route. Le malade de notre popote, encore très dolent, préfère rester en compagnie de quelques autres. Nous ne sommes plus que six, mais quatre nouveaux se joignent à nous. À tous les Allemands que cela intéresse, nous annonçons que nous remontons sur Stettin, fuyant les barbares russes. Mais au premier chemin de traverse, nous tournons à droite, vers l'est – nous estimons vraiment trop risqué de pointer droit à l'ouest vers les lignes russes. À vrai dire, nous entrevoyons à peu près la situation : les Allemands maintiennent une tête de pont à l'est de l'Oder, couvrant Stettin ; la pointe sud en est Pyritz. D'autre part, l'offensive soviétique, qui a démarré de Varsovie, doit être à bout de souffle ; elle ne

repartira pas pour de bon avant quelques semaines. Notre espoir est de trouver quelque endroit un peu écarté où nous pourrions attendre jusque-là sans être trop visibles.

Visibles, nous le sommes certainement, car tandis que nous prenons le virage, nos amis russes nous saluent joyeusement de quelques obus de mortier. Pas de bobo, mais nous préférons ensuite longer le fossé. Nous faisons, disons deux kilomètres. Nous arrivons alors devant quelques grosses fermes. La première fera-t-elle l'affaire ? Nous entrons. La fermière, une M^{me} Brandt, nous accueille à bras ouverts. Et...

Et que pourrais-je bien te dire, mon enfant, pour te faire entrevoir ce monde à la fois banal et loufoque où nous évoluons à l'aise, sans trop savoir à quel moment nous y avons pénétré ?

Nous mangeons. Oh ! ça, pour manger, nous mangeons ! Nous nous empiffrons, nous nous goinfrons, compensant ainsi cinq années de famine. Le résultat ne se fait pas attendre : dysenterie. J'en souffrirai par accès jusqu'à la fin, et je t'assure que ça n'a rien de drôle. C'est ma faute d'ailleurs : il y a vingt-quatre vaches dans l'étable (plus un taureau pour mémoire), donc du lait à gogo, j'adore le lait frais, et je m'en gave sans précautions. Alors, forcément...

Il y a aussi des dindes, des poules, des oies, et d'énormes sacs de fine fleur de froment. Il y a même du tabac en feuilles. Tout ce qu'il faut pour être heureux.

Après une journée béate, nous nous couchons dans un grenier plein de paille, au-dessus de l'écurie. Ici, mon enfant, suis bien le conseil de mon expérience : ne couche jamais à proximité de chevaux. Tu n'imagines pas ce que ces bêtes-là peuvent faire de boucan pendant la nuit : ça grogne, ça marmonne, ça pète, ça flanque des grands coups de sabot ; et de temps à autre, à des 3 heures du matin, ça se met à manger, et du bien craquant ; ou à boire, du bien lapant. Ah ! les sales bêtes ! Nous avons changé de crèche dès le lendemain.

La ferme hébergeait, outre la fermière, toute une population plus ou moins flottante : une institutrice de Prusse orientale, une jeune fille de Berlin qui faisait sa mijaurée, cinq vieilles filles délicieuses avec leur mère de quatre-vingt-trois ans, un petit vieux rouquin plus ou moins simplet... Les vieilles filles nous racontent, en ayant l'air de s'en amuser beaucoup, comment leur maison de Pyritz leur est dégringolée dessus pendant un bombardement ; heureusement, elles étaient à la

cave, mais la tête qu'elles ont faite en en sortant... Alors elles sont parties, avec leurs baluchons et la vieille dame.

Le rouquin est beaucoup moins drôle. Il n'a visiblement rien compris à ce qui se passe. Sans doute ouvrier agricole, trois fois le jour il vient nous tirer par la manche, très mécontent : « *Sie brüllen, sie brüllen !* » Non pas elles brûlent, mais elles meuglent. Elles : les vaches. Parce qu'elles ont soif. Très moderne, la ferme était prévue pour alimenter électriquement les bêtes en eau. Plus d'électricité : plus d'eau ; il fallait en tirer manuellement à la pompe, dans la cour de l'autre côté du chemin. Or nous voulions bien pomper de temps à autre, mais nous étions des officiers, corbleu, non des garçons de ferme. Et puis vingt-quatre vaches, ça boit beaucoup. Une ou deux d'ailleurs auraient suffi à notre bonheur. Car toutes les vaches ne sont pas comme celle que j'ai suppliée un jour de me donner du lait et qui, après deux heures d'effort et une crampe aux pouces, me livra un petit demi-litre. Les autres étaient plus gentilles pour mes camarades. Il y avait aussi le cas de conscience que nous posait le taureau. Ça ne donne pas de lait, un taureau : alors est-ce que ça a le droit de boire, de demander à boire à un lieutenant français ?

Bref nous allions à tour de rôle pomper quelques brocs en face. Mais le petit vieux revenait à la charge : elles *brüllent*, elles *brülllent* ! C'était vrai, mais la barbe.

Toutefois, à partir d'un certain jour, j'ai été très souvent volontaire pour pomper. Mes camarades ont dû croire que j'étais devenu fou, ou serviable. C'était beaucoup plus simple. J'avais rencontré un matin à la pompe – ô scène biblique ! – une jeune fille à qui j'avais tiré galamment de l'eau. Elle avait un visage très frais ; ses pommettes très hautes lui donnaient un air vaguement asiatique, malgré ses cheveux blonds et son teint de pêche rose. Hélas ! nos propos près de la pompe furent interrompus prématurément, et je ne sus même pas où logeait ma belle réfugiée de Pyritz. Aussi essayai-je de la revoir au même endroit, les jours suivants. En vain. Je ne récoltai que des ampoules. Je suppose que, comme toutes les femmes nubiles, elle avait continué sa route vers l'ouest. Les Russes étaient précédés d'une telle réputation de violeurs que je ne peux pas lui en vouloir. Elle méritait mieux que d'être violée.

Même Mme Brandt, qui était une maîtresse femme, redoutait fort les Russes ; et même les petites vieilles filles. Après un ou deux faux

départs, tout ce monde embarqua dans la charrette de la fermière et s'en fut, nous abandonnant au rouquin.

Mais auparavant nous avons eu plusieurs scènes vraiment curieuses. Nous invitions ces dames à prendre le café avec nous – « *Franzosen sind Kavalier* », « les Français sont chevaleresques ». Là, le petit doigt en l'air, nous avons des conversations mondaines. Impayable, quand j'y pense.

Nous leur avons d'ailleurs rendu d'autres services. Nous leur avons appris à faire des frites. Hé oui, elles l'ignoraient. L'un d'entre nous, Desouche, était charcutier de profession ; un autre, Desbiez, quoique professeur de lettres, cuisinier hors de pair. Ce qu'ils ont pu leur enseigner en matière de cuisine est prodigieux. Desouche un jour projetait de confectionner un pâté en croûte. Comme il s'apprêtait à saler sa pâte, l'une des femmes se précipita pour l'en empêcher : elle croyait à une erreur ; une pâte feuilletée pour elle ne pouvait qu'être sucrée et servir à une tarte. Ensuite elle goûta, elles goûtèrent, elles se régalerent. Ces Français, ah ! ces Français !

Il y avait aussi du passage, comme on dit dans l'hôtellerie. En ce mois de février 1945, toute la société allemande commençait à se désagréger, produisant un invraisemblable grouillement de rôdeurs et d'*outlaws* de toute origine dont nous faisons nous-mêmes partie, d'une certaine manière, malgré nos airs distingués. Quelques images en vrac me reviennent de ce cirque.

Voici surgir notre camarade William Grossin, membre éminent du G.L. Il s'est mis en civil : pour se soustraire à une captivité militaire, rien effectivement ne semble plus judicieux. Mais sur ses talons se présente un soldat tout kaki des pieds à la tête. Lui, c'est un requis civil ; il s'est mis en militaire pour que les Russes ne le confondent pas avec les civils allemands. Rien également de plus judicieux.

Le soir, un soldat vert vient nous rendre visite. Il est alsacien, mobilisé malgré lui dans l'armée allemande. Nous sommes embarrassés. Il a l'air de vouloir désertre. Mais d'autre part, quand nous le tâtons, il répond en homme imbibé par la propagande allemande. Finalement, il s'en va sur des paroles banales. Au reste, l'aurions-nous voulu que nous n'aurions pu lui donner un uniforme français.

N'avons-nous pas vu encore un volontaire de la L.V.F. ? Il me semble bien. Mais je n'ai souvenir que d'un certain froid à ce moment-

là.

Et le « tueur », que j'allais oublier ! Civil celui-là, requis civil à ce qu'il prétend, mais si louche qu'on ne m'étonnerait pas en me révélant que c'est un évadé de prison. Court, trapu, une force herculéenne, et une de ces grandes gueules ! En a-t-il tué, des Boches ! Nous sommes sur nos gardes, mais il s'impose à nous. Et puis, un beau jour, disparu.

Tous les soirs, nous nous réunissons pour la veillée. Nous bavardons. Je me rappelle avoir raconté pendant une heure de rang à mes camarades certaine course de taureaux à laquelle j'avais assisté jadis. Et les jours ainsi passent. Il fait beaucoup plus doux, la neige a fondu depuis longtemps, parfois même un beau soleil pointe. Nous rêvons, si notre asile nous devient interdit, de nous cacher dans les marécages du lac Ladü, tout proches. Mon journal a l'air de s'ennuyer : rien de nouveau, rien à signaler, bavardé avec un SS à la pompe, grosse bagarre vers l'est, bombardement type barrage roulant ; tout cela pêle-mêle.

L'absurdité de notre vie : la vie pacifique des chevaux dans l'écurie, tandis que les canons jouent de l'orgue et plaquent leurs accords par-dessus nos têtes – et que les réfugiés fuient par les routes.

In vraisemblance de cette situation me frappe par à-coups.

Mais nous sommes maintenant le 17 février, « la bagarre, sérieuse, a duré toute la journée d'hier (avons et tout le tremblement) », les Russes se sont rapprochés aussi par l'est ; s'ils se trouvent à deux kilomètres dans cette direction, c'est le bout du monde. Nous voyons nettement notre situation sur la carte : de Stettin, un étroit tentacule allemand descend jusqu'à Pyritz de part et d'autre de la route ; nous, nous sommes dedans, vers la pointe. Depuis deux ou trois jours, l'évacuation est en l'air. Comme naguère à Sabow, le village, ici Klein-Richow, s'est rempli progressivement de troupes : cela commence à sentir mauvais pour nous.

Et le petit vieux qui ne cesse de nous casser les pieds avec ses vaches ! Elles *brüllent*, elles *brüllent*, mais oui, la barbe, laisse-les *brüller* !

Nous avons tort de le brusquer, ce méchant petit vieux ! Hier soir,

comme Desbiez arrivait de la cuisine, haussant à deux mains vers le ciel une tarte grande comme ça, et qui sentait bon, il s'est littéralement cogné dans un petit adjudant allemand, ouvrant ainsi les vannes à ces cascades de vociférations dont seul un *Feldwebel* est capable :

– Vous êtes là comme des princes, à vous goberger pendant que nous on se fait casser la gueule à côté ! Je vous collerai au mur, moi, je vous passerai à la mitrailleuse ! Et puis donnez à boire à ces vaches, ou sans ça...

Je n'étais plus l'interprète de notre groupe à ce moment-là. Bernard Roussel, qui s'était provisoirement joint à nous, parlait l'allemand comme sa langue maternelle, ayant, je crois, été élevé en Rhénanie. Sans provoquer cet homme assez légitimement furieux, il répliqua qu'étant officiers nous n'étions pas astreints au travail.

– Officiers, oui, je vous en ficherais, moi ! Soignez les bêtes ou gare à vous !

Et il s'en fut. C'était évidemment au petit vieux que nous devions cette visite : il était allé se plaindre de nous au P.C. allemand.

Nous avons mangé la tarte. Elle était excellente. Et le lendemain matin, après une bonne nuit, nous sommes repartis, nos sacs bourrés de provisions. Nous avons encore erré pendant trois jours, sans pouvoir retrouver un gîte permanent. Un soir ce sont des parachutistes allemands qui nous offrent l'hospitalité, à Schützenau ; tout le monde fraternise dans une incroyable ambiance de soldatesque internationale. Nous couchons dans une mauvaise grange ; à côté de nous, une espèce de bauge où loge un « transformé », entendez un soldat, français bien entendu, devenu civil. Il n'y habite pas seul : la fermière l'y rejoint. Saoul comme une vache, le gars nous propose de partager : « Allez-y donc, si vous en avez envie, hein ! » Et vlan, une claque sur la fesse de la femme. « Ne vous gênez pas ! ajoute un petit parachutiste. Prenez celle que vous voulez ! » Et il nous montre une fille, enceinte d'au moins six mois, qui vient offrir ses services. Pas très ragoûtant. Nous préférons échanger quelques propos avec le parachutiste. Il a été fait prisonnier en Tunisie, a réussi à repasser ici je ne sais comment ; et maintenant il se bat, sans la moindre illusion sur l'issue de la guerre, sans goût particulier du suicide non plus, ni passion désespérée. Non, plutôt par réaction de professionnel. Il fait son métier de soldat, et voilà.

Le lendemain matin, nous voyons le transformé, toujours, ou déjà, aussi ivre, évacuer les lieux dans une charrette avec sa bonne femme. Un grand coup de fouet enveloppe le cheval ; et en route ! Tiens, il a remis son uniforme !

Nous repartons. Toujours errant, nous traversons une lande désolée. Un facteur polonais de Dantzig nous salue chaleureusement, lui et sa petite famille. C'est le seul Polonais que j'aie vu, et Dieu sait si j'en ai vu, qui se réfère au gouvernement de Lublin, contrôlé par les Soviétiques ; tous les autres, sans une exception, ne connaissent que le général Anders, de Londres. Nous voudrions bien user de son hospitalité. Pas possible. Mais avec joie il nous montre des avions en l'air : « *Tovarichtch fährt !* »

Nous finissons par percuter dans un petit village du nom de Geiblershof. Nous avons pris progressivement de l'autorité. « Logez-nous ! » ordonnons-nous au premier habitant que nous rencontrons...

Tu m'écoutes toujours, mon enfant ? Nous étions dix. Il s'est tenu à notre sujet une réunion du conseil municipal de Geiblershof, à la suite de quoi nous avons été dirigés sur le bistrot local, enfin la *Gasthaus*. Des bottes de paille avaient été jetées par terre dans la grande salle ; nous y avons couché. Mais auparavant nous étions allés prendre l'*Abendbrot* chez l'habitant, chacun le nôtre, un habitant par invité. Le lendemain matin de même, *Frühstück* en ville ; et pas de la gnote, mais du bon et solide *Frühstück*, avec vraie graisse d'oie, vrai beurre, vrai café, servis par la maîtresse de maison. J'avais en face de moi à table, pour le petit déjeuner, deux sous-officiers de la *Flak*. Nous avons causé de choses et d'autres, et, en nous séparant, nous nous sommes serré la main – pas le moindre regret de ce geste, je t'assure.

Dans le bistrot, le cabaretier m'a pris à part. Il ressemblait étonnamment à Hindenburg, par la stature, les favoris ; je ne sais si Hindenburg avait cette voix de vieillard, dérapant en une seconde de la basse au fausset tout au long de la gamme. J'étais redevenu l'interprète : il m'exposa l'état de son âme. Il s'était toujours, *nicht wahr ?*, entendu à merveille avec tout le monde, alors avec les *Kommissar* aussi il comptait bien s'entendre. Seulement, si je consentais à lui signer *ein Stück Papier*, ça arrangerait joliment ses affaires. Nous ne pouvions pas nous plaindre de lui, *nicht wahr ?*...

C'est ainsi que j'ai remis à cet aubergiste prévoyant un vrai certificat de bien-vivre, au nom des lieutenants Durand, Dupont,

Duval, Duschnock et la suite. Il l'a empoché avec satisfaction, sûr que les *Kommissar*, quand ils arriveraient, lui en tiendraient compte. Ça a dû leur faire belle jambe, aux *Kommissar* ! Non pas à cause des signatures farfelues ; mais, comme on sait, toute la région à l'est de l'Oder, Prusse orientale, Poméranie, et plus au sud, Silésie, allait être vidée de toute sa population, allemande depuis le Moyen Âge – oh ! les pauvres Palestiniens ! gémit le camp « socialiste », avec des larmes sincères dans la voix.

Et nous sommes repartis. Et alors, comme nous traversions en nous amusant comme des petits fous des champs tout plats, et je dois dire que nous étions parfaitement inconscients des dangers que nous pouvions courir, tout à coup, pan pan, deux coups de feu claquent, tirés, il est vrai, en l'air ; et deux soldats allemands émergent d'une haie, en nous braquant leurs mitraillettes sur le ventre. C'était le comité d'accueil à Giesenthal, dernier point d'appui allemand à l'est ; un simple lieutenant le commandait. Il y avait onze jours que nous avions quitté notre grange de Sabow, à cinq ou six kilomètres vers l'ouest. Six kilomètres en onze jours, nous ne nous étions pas trop pressés.

Nous franchîmes un ponceau fortifié par une barricade en chicane, et nous fûmes conduits au P.C. de la compagnie, sis dans l'école. Nous y retrouvâmes plusieurs camarades, ramassés comme nous, plus d'autres rôdeurs indéterminés. Quelque temps après, on nous amena, tout pimpant dans son uniforme de lieutenant frais repassé, un représentant de la vieille noblesse française, parti de notre camp voilà bien longtemps en contrat de travail, mais qui jugeait opportun de reprendre l'état militaire. Nous avions grande envie de lui battre froid ; mais que veux-tu, en pareille circonstance...

Pour dîner, nous avons pillé les conserves de l'institutrice : un excellent pâté de lapin, des confitures. Nous essayions de ne pas toucher à nos ultimes réserves, lard et farine, que nous avions emportées de Klein-Richow. Et nous dormions comme des justes dans le préau de l'école, quand un vacarme confus nous éveilla. Un adjudant allemand se propulsait entre nos corps, questionnant sur le mode impératif : « *Wo ist der Graf ?* », « Où est le comte ? » Quand il l'eut trouvé, il l'emmena énergiquement. Nous nous demandions quel crime de M... avait bien pu commettre ; puis nous nous rendormîmes.

Le lendemain matin, de M... reparut, tout guilleret. Ce qui s'était

passé ? Oh ! pas grand-chose. L'adjudant avait une petite amie, laquelle avait une copine, laquelle ce soir-là n'avait pas envie de rester seule pendant que l'autre s'offrait son adjudant. Alors l'adjudant était venu chercher le *Graf*, sans doute célèbre dans le pays pour ce genre de besogne...

Dans la journée, un vieil adjudant et deux *Posten* d'idylle nous ramenèrent vers l'arrière. Des tas d'avions se baladaient en l'air. « *Deutsche Flugzeuge !* » nous disaient nos gardiens avec assurance ; jusqu'au moment où l'un d'eux nous mitrailla en rase-mottes et où nous aperçûmes ses belles étoiles rouges. D'autres jetaient des tracts ; l'un fut abattu... J'abrège. Après un certain nombre de kilomètres agréablement parcourus à pied, de M... eut la chance de retomber sur son ancien patron qui nous embarqua tous en camion, nous, les sentinelles et en supplément, un prisonnier russe complètement abruti : on lui offrait une cigarette, il vous l'arrachait littéralement des doigts. Au soir, nous étions au Q.G. divisionnaire : reçus avec une admirable fraternité d'armes, un solide casse-croûte et toutes sortes d'égards. C'est bien simple : nous sommes allés nous *commander* de la bière au bistrot qui servait de cantine aux troupes ; là, installés à une table, nous avons joué au bridge au milieu des soldats allemands qui nous demandaient si nous connaissions le *skat*⁴. Nous avons même acheté des cartes postales, que nous avons envoyées à tout hasard chez nous – non, quand même, je crois qu'aucune n'est arrivée.

Cette situation panachée, moitié prisonniers, moitié libres, nous empêchait de nous apercevoir que nous étions en train de retomber progressivement captifs. Dès le lendemain, nous atterrissons dans un camp, à Kreckow, de l'autre côté déjà de Stettin. Il est vrai que ce camp ne ressemble guère à ceux que nous avons connus. Des barbelés, note mon carnet, « dérisoires ; on pourrait sortir comme on voudrait ». Pourquoi alors ne nous sauvons-nous pas ? Mais pour aller où ? Parfois des velléités me prennent de filer, sans savoir dans quelle direction, rien que pour me retrouver à peu près maître de mes volontés. Les camarades me retiennent. Et je crois qu'ils ont raison. Finalement, nous attendons d'être évacués vers l'ouest.

Il y a de tout dans ce camp : des civils, des troupes allemandes et hongroises à l'exercice, des prisonniers de dix nationalités. Dans la salle même où nous couchons, nous voisinons avec quelques Yougoslaves, plus exactement des Serbes, et une bonne vingtaine de

Polonais ; un lamentable médecin italien à la barbichette d'annunzienne erre çà et là comme une âme en peine sans réussir à se faire accepter de personne.

Les Serbes et nous faisons, comme toujours, très bon ménage. Mais avec les Polonais, en dépit des fameux liens traditionnels, rien ne va. À quoi tient cette mésentente ? Je ne sais. Une petite histoire qui court parmi nous l'illustre assez bien. Un Français désire acheter une chemise à un co-prisonnier. Il s'adresse à un Italien. Combien ? « Trente cigarettes ! » Le Français se récrie, propose quinze cigarettes, on discute, et le marché se conclut pour vingt-deux cigarettes. Avec un Polonais, il est tout de suite question d'honneur, de la tante qui est comtesse, de l'oncle qui est baron, et le marché se conclut, par faveur spéciale, et parce que Français et Polonais sont d'extraordinaires amis, à vingt-huit cigarettes.

De ce sens commercial, nous avons vite des exemples. De temps à autre, deux ou trois gamins du *Volksturm* viennent timidement nous rendre visite. Ils ont, je ne sais pas, treize ans, quatorze ans au plus, malgré leurs uniformes. Ils veulent fumer comme des hommes, les pauvrets ; alors ils proposent des trocs, pain contre cigarettes. Je ne me rappelle plus le cours d'alors, mais cela devait tourner autour de la quinzaine de cigarettes pour un pain. À peine les gamins poussent-ils dans la porte le bout de leur nez que les Polonais se jettent sur eux avec une avidité incroyable. Écœurés, nous restons à l'écart. Oh ! ça ne traîne pas ! Cernés, les gosses se voient arracher leur pain, fourrer deux cigarettes dans la main, et *raus*, dehors !

Une autre fois, voici que nous arrivent deux sous-officiers américains, des aviateurs : les mains dans les poches, pas un sac, mais bardés de cigarettes, la monnaie de base. Il paraît qu'ils reçoivent de la Croix-Rouge américaine soixante paquets par mois, et encore autant de chez eux – du moins à en croire mon journal. À peine dans la pièce, les deux hommes sont phagocytés par les Polonais ; tout juste s'ils ont eu le temps de faire circuler entre nous leur paquet, une cigarette par tête, et c'est fini, nous ne pouvons même pas leur parler. Impitoyables quand ils sont les plus forts, serviles à l'égard des riches, hé quoi, sont-ce là ces Polonais à la générosité proverbiale ? Ils gloussent maintenant, odieusement obséquieux, autour des deux Américains, qui leur montrent quelque chose. Quoi ? Ah ! c'est ça ? Des *french pictures*, des photos obscènes. Non, nous, nous ne gloussons pas. Nous nous

contentons, les Serbes et nous, de regarder avec mépris les Polonais circonvenir les deux riches sous-offs de Chicago.

Si pourtant le mot de héros peut convenir à des hommes, c'est à ceux-là. Officiers de Bor-Komorowski, insurgés de Varsovie l'été dernier, ils se sont battus pendant deux mois avant d'obtenir une reddition dans l'honneur. Nous en croiserons d'autres plus tard, dont un vieillard de soixante-dix ans et un enfant de neuf ans, tous deux en uniforme ; l'enfant a le grade de sergent, et il a été décoré pour avoir démoli à lui seul deux chars. Mais apparemment que les héros ne sont pas toujours des saints. Ou bien existe-t-il entre les Polonais et nous une telle différence de mœurs, de conceptions, de culture ?

Je me suis entretenu avec l'un d'eux, un petit homme vibronnant à la jolie moustachette blonde. Il y a dans ses propos – je cite mon journal – un « mélange invraisemblable de vantardises et d'exploits réels ». Mieux vaut ne pas prononcer le mot « Russe » devant lui : il écume. L'insurrection de Varsovie, me dit-il, a été déclenchée quand l'armée soviétique est arrivée au faubourg de Praha, sur la rive droite de la Vistule. Or, les Russes instantanément se sont arrêtés. À portée immédiate des insurgés, ils n'ont rien fait pour les aider, pas tiré un coup de canon, pas lâché une bombe, ni parachuté une arme. Ils sont allés jusqu'à interdire aux avions anglais de secours de se poser sur leurs aérodromes pour faire la navette. Ils ont ainsi attendu, parfaitement inactifs, l'écrasement de l'insurrection – deux mois ! Et le lendemain de la reddition, ils ont rouvert le feu. Vrai ? Faux ? Je n'y étais pas. Je me contente de rapporter ce qui m'a été dit.

Des Russes, nous en avons vu aussi, mais ils n'étaient pas parqués avec nous ; ils ne faisaient que passer. Par le truchement d'un Yougoslave qui parlait le russe, nous avons bavardé dehors avec trois ou quatre d'entre eux, Gouyon et moi – oui, Gouyon, comme la plupart de ceux qui vagabondaient naguère dans la lande, avait fini par se faire reprendre. Le Russe que j'avais devant moi était un tankiste de Moscou, un rouquin à la moustache en brosse et aux yeux vifs, aussi occidental, si tu me permets ce mot, mon enfant, que toi et moi ; l'interlocuteur de Gouyon, en revanche, était un pauvre petit moujik édenté et assez pitoyable. Après quelques minutes de bavardage, la sentinelle allemande rappela ses Russes – sans excès de dureté, on était loin de 41. Le tankiste et moi nous nous serrâmes la main tout naturellement ; mais quand Gouyon tendit la sienne, son

vis-à-vis, au lieu de la prendre, lui baisa l'épaule. Ce geste nous bouleversa par tout ce qu'il révélait de persistance féodale dans les masses soviétiques. Au cours des semaines qui suivirent, j'ai rencontré bien d'autres Russes. J'ai été frappé par l'énorme hiatus de civilisation qui semblait subsister chez eux entre une masse demeurée vraiment primitive, ainsi ces gars flanquant de furieux coups de talon dans des vélos qui refusaient de tenir debout, et une élite tout à fait de plain-pied avec nous, tel ce Turkmène à luisantes moustaches cirées avec qui j'ai causé librement de tout et de rien dans le train – en allemand, bien entendu.

Kreckow n'était qu'un camp de passage. J'y suis resté pour ma part jusqu'à la fin du mois. Nous en partions vers la gare par tranches de cinq, gardés par deux sentinelles. Quand ce fut le tour de ma tranche, nous avons eu le plaisir de traverser Stettin en tram. Le voyage était gratuit, mais pour bien attester ma qualité d'homme libre, j'ai payé ma place. Puis nous avons pris le train : cinq dans un compartiment de voyageurs, s'il vous plaît, plus nos deux anges gardiens ravis de filer vers l'ouest. Et il fallait voir comme ils s'y entendaient à chasser leurs compatriotes qui essayaient de monter dans notre compartiment ! Les vociférations célèbres, les *los*, les *raus*, hé oui, cette fois, elles étaient pour les réfugiés allemands... Je regardais à la vitre ; j'ai vu des femmes, j'ai vu des gosses s'entasser sur des wagons-plateaux à ciel ouvert, et jusque sur les tampons, pendant que nous nous prélassions à sept dans notre compartiment. « *Los ! Ici des prisonniers évadés, dangereux !* »

Nous avons traversé ainsi l'Allemagne d'est en ouest. Je ne garde qu'un souvenir de ce voyage, la vision apocalyptique qu'offraient Hambourg et Altona sous la lune, des kilomètres et des kilomètres de ruines intégrales défilant lentement dans la vitre. Un soldat français que je questionnai lors d'un arrêt m'assura qu'il y avait eu au moins trois cent mille morts dans les bombardements ; quand les avions alliés quadrillaient un quartier, c'était fini pour ses habitants, la défense passive ne s'amusait même plus après le bombardement à rechercher des survivants dans les décombres : elle murait tout, et crève qui crève, les bombes à retardement ou l'asphyxie achevaient l'ouvrage. Selon lui, il ne restait pas plus de quatre-vingt mille personnes à subsister dans cette ville qui en comptait naguère plus d'un million.

Ensuite...

Ensuite la captivité nous recolla à la peau. En descendant du train, nous croisâmes, sinistre présage, un camion-remorque chargé d'Anglais qu'on venait d'opérer. Partis de Marienburg, en Prusse orientale, ils avaient dû marcher pendant vingt-trois heures consécutives dans la neige, sous la menace des pistolets. Gelures ; à la suite de quoi l'un avait été amputé d'un pied, un autre des deux, le reste seulement des orteils. Quant aux morts – eh bien, ils étaient morts, n'est-ce pas !

Ensuite, la fouille, les gueulements, le camp sordide – tout ce que nous avons oublié. Et la crasse, et la pouillierie, et les clochards qui se traînent...

Tu en as assez, mon enfant ? Moi aussi, je l'avoue. Tu te dis que nous sommes en mars 1945, que la libération ne tardera plus guère maintenant, que... Bien sûr ! Il ne s'en fallait plus que de quelques semaines. Mais elles ont compté double et triple, je t'assure. Si tu peux donner tout son sens au mot « détresse », applique-le-leur.

Une lutte molle pour la survie : voilà comment je pourrais résumer le mieux ces derniers temps. La captivité se confondait désormais avec une mort, molle elle aussi, et qui faisait ventouse ; on l'arrachait, on se croyait délivré ; et elle recollait de nouveau.

Nous sommes encore passés par un camp intermédiaire, Sandborstel, avant d'arriver à l'ultime, Wietzendorf. Nous y avons retrouvé une partie de nos camarades d'Arnswalde. Ah ! les pauvres gens ! Fondus, méconnaissables, parvenus vraiment au bout de leurs forces. Le plus désolant peut-être : ils étaient fiers de leurs exploits. Nous nous attendions un peu, nous les « évadés », à être admirés, félicités, voire enviés. Au lieu de quoi, on nous jetait avec mépris : « Vous, vous n'avez pas fait trois cents kilomètres à pied ! » Nous n'osions pas répondre que nous préférions cela⁵.

À la vérité, mes compagnons d'équipée et moi avions trop bonne mine, et nous possédions encore trop de réserves alimentaires dans nos sacs pour n'être pas isolés, sinon condamnés. Tel est l'homme⁶.

Sandborstel était un Stalag. Nous y rencontrâmes presque tous des gradés ou soldats de nos anciennes unités. Pour ma part, je me vis offrir un gueuleton de première par deux sergents, Lecomte et Tessier, leurs noms soient éternisés. Ils m'apprirent aussi les nouvelles, des bombes alliées tombées par erreur sur l'Oflag de Nienburg, une

centaine de morts, je ne sais combien de blessés, dont mon ancien colonel, Tardu, gravement atteint. Il était à l'hôpital, j'aurais voulu lui rendre visite ; je ne pus que lui faire passer un mot.

Car nous repartions. Encore le train, mais du wagon à bestiaux cette fois. Nous étions trente-quatre seulement par wagon, nous n'avions pas le droit de nous plaindre. L'ennui, c'était la chaise percée, percée aussi du bas. Or les « clichards », c'est-à-dire les dysentériques, étaient nombreux ; et nous restâmes trente heures dans cette puanteur. Trente heures pour parcourir quatre-vingts kilomètres ; il est vrai que là-dessus nous en passâmes vingt-cinq sur une voie de garage à Soltau, en raison de bombardements qui, par bonheur, tombèrent à côté. Portes bouclées, comme il se doit. À la fin, nous en avons assez. Je servais d'interprète de wagon et j'ai la voix puissante. Je hurle, vocifère. Arrive au bout d'un certain temps un pioustre au visage effaré. Non, il ne peut pas ouvrir, il n'a pas d'ordres ; et, sans doute pour apaiser mes *Schweinerei* et mes *Donnerwetter*, il me propose candidement un échange lames de rasoir contre cigarettes. Tout ce dialogue se passe à travers la lucarne du wagon. Alors Dufrenne s'en mêle. Dans l'affreux baragouin glapissant qu'il prétend être de l'allemand, il interpelle le soldat. Je ne peux isoler de son discours que trois mots intelligibles, « *Zwangsarbeit in Sibirien* », « Travaux forcés en Sibérie ». L'Allemand a dû les isoler aussi, car dans la minute qui suit la porte est ouverte. Ce que c'est que de savoir parler aux soldats.

Et Wietzendorf enfin. Nous y arrivons le 9 mars. Encore décrire ? Mais quoi décrire, quoi raconter ?

Nous sommes dans la lande de Lunebourg, à peu près au centre du triangle que forment Brême, Hambourg et Hanovre. Les baraquements ne sont pas en bois, matériau qui sait sécher, mais en parpaings suintants ; larges, basses, trapues, ces bâtisses presque aveugles ne laissent pas pénétrer un rayon de soleil, et d'ailleurs il n'y a pas de soleil, il fait froid, il pleut...

Les baraques à soixante, enfumées, bruyantes, cognantes, crasseuses. Pas de douches. Alertes à longueur de journée, nous vivant dans ces immondices. La plus belle saloperie que j'aie jamais vue.

Le 13 mars, je n'ai toujours pas touché de paille. Comme le fond

de mon châlit ne compte que huit planches, soit quelque quatre-vingts centimètres au total, je couche plus qu'à moitié dans le vide, en tâchant de disposer les planches survivantes aux endroits stratégiques. Je loge au premier ; si je tombe, le camarade du rez-de-chaussée amortira la chute. Pas de feu, naturellement : « On crève de froid ; la nuit, il pleut sur mon lit. »

Parlerai-je de la nourriture ?

Une tranche de pain carrée de 10 centimètres de côté sur 2 d'épaisseur ; 180 grammes de patates tous les deux jours ; un demi-doigt de margarine ; à midi, l'écuelle de soupe au rutabaga, parfaitement liquide. Et *c'est tout*. Rigoureusement tout.

Une centaine de types sont en train d'enfler : œdème de la famine, disent les toubibs. C'est atroce comme impression, ces faces tuméfiées et craquelées que l'on sent creuses par en dessous.

Nous ne toucherons un colis américain qu'au début d'avril. Le bruit court qu'il y en a des tas à Lübeck, qui font les délices du camp de représailles, mais ne peuvent être transportés jusqu'à nous. En attendant, nous continuons à nous affaiblir. Je me rappelle cette lenteur de nos mouvements quand nous évoluions dans la cour entre deux alertes : comme ces animaux qu'on appelle paresseux, ou tout simplement comme les déportés dans leur presque dernier état.

« Sommes comme ces feuilles mortes râpées jusqu'à la trame et qui tiennent – mais la moindre poussée les fait éclater en poussière », noté-je le 23 mars à propos de la mort de l'un d'entre nous, l'abbé Barba. La veille, j'avais écrit ceci :

Notre misère est telle que pendant longtemps nous n'avons même pas eu de sel ! Et nous n'avons toujours pas de papier Q, malgré la colique. Et pas d'eau, qui plus est...

Les « coliques », oui. J'en suis atteint à mon tour, et ça n'a guère de

rapport avec celles que m'avaient valuées mes excès de laitages à Klein-Richow... Tant pis, je recopie ; je ne peux pas faire autrement :

20 mars. (...) Jamais eu à ce point le sentiment d'être au fond de l'abîme sans pouvoir remuer le petit doigt, fût-ce pour sauver ma vie. Après chaque crise, jeté haletant, pantelant, sur mon lit, incapable de la moindre réaction. Ça se remet à présent. (...) Et je suis moins touché que « ceux de la colonne ».

J'avais la chance de coucher à deux mètres de nos cabinets à la turque. Quant à l'odeur, quelle importance au regard de cet avantage ? J'avais une autre chance : j'avais enfin touché une paillasse. Je pouvais y puiser quelques-uns de ces tortillons de papier dont j'ai dit qu'ils tenaient lieu de paille. Évidemment, cette utilisation sanitaire était irréversible ; je pouvais seulement espérer que la libération interviendrait avant que ma paillasse ne soit tout à fait vide.

Se soigner ? Mon pauvre ami, tu plaisantes ! Nous carbonisons des bouts de bois et nous mangions le charbon, voilà tout. Il paraît que le charbon de bois est bon pour la diarrhée. Comment nous allumions le feu ? Naturellement nous n'avions plus d'allumettes, ni d'essence dans les briquets, ni même d'amadou. Mais voici un petit truc ; on ne sait jamais, il pourra peut-être te servir. Tu effiles délicatement un brin du coton qui bourre ton briquet sec, tu le coinces dans un tout petit bout de papier, et tu le présentes à l'étincelle de la pierre (s'il te reste une pierre, bien sûr !). Quand tu vises bien, le coton produit une minuscule explosion qui enflamme le papier, qui, etc.

La grande mode parmi nous dans ces jours-là, c'étaient les recettes de cuisine. Un peu partout, les types s'abordaient : « Pour faire ta béchamel, tu prends du beurre, pas du beurre ordinaire, non, de la première qualité... » Et quelquefois on notait pieusement l'indication dans les carnets. Moi, qui suis le stoïcisme même, je n'ai jamais cédé à une tentation aussi ridicule. Je me suis contenté de relever avec soin, sur le mini-agenda, des conseils de professionnel à propos de café : comme quoi il faut faire ses mélanges d'Arabica et de Brésil soi-même, torréfier les grains soi-même, jusqu'à ce qu'ils soient couleur « robe de moine », ce qui advient quand la fumée, de bleue, devient blanche et s'épaissit... Imbattable sur le café.

Chose surprenante, mon ex-journal de route s'est rempli ces jours-là, entre quelques brèves remarques sur notre misère, d'abondantes considérations littéraires. Et il faut voir dans quelle écriture, et avec quelle encre pâissante ! Ultime sursaut, je pense, de l'instinct de conservation, se cramponnant à mes intérêts vitaux. Nous avons essayé aussi, avec Burlet, de remonter le G.L. Sans grand succès, je dois l'avouer...

La libération est quand même arrivée, naturellement. Mais avec une lenteur effroyable. Depuis des jours déjà le bruit courait que les Anglais étaient à Brême, sinon à Hambourg, et à Hanovre, et je ne sais où encore. Et nous, au milieu. Comme je l'ai très joliment écrit, « la guerre allumait des couchers de soleil aux quatre coins de l'horizon ». Et c'était vrai même de manière plus prosaïque : ça flambait partout. Mais les troupes allemandes continuaient à se battre ; il y avait même de l'artillerie tout contre notre camp⁷.

Pendant un temps, il fut question de nous évacuer. Une nouvelle fois, mais oui. Pour nous conduire où, je ne sais : il ne restait plus beaucoup d'endroits possibles. Mes compagnons d'équipée et moi nous nous frottions les mains ; nous nous revoyions lancés dans de nouveaux vagabondages. Mais la masse du camp était saisie de panique à la seule pensée de repartir ainsi à marcher. Finalement nous restâmes, et ce furent les Allemands qui partirent. Enfin, pas tous : ils nous laissèrent une soixantaine d'hommes et un vieux capitaine, mais plutôt pour nous protéger que pour nous garder.

Quelques jours passèrent encore. Le commandement français avait constitué un « service d'ordre », soigneusement trié, qui doublait les Allemands aux portes, ceux-ci à l'extérieur, les nôtres à l'intérieur. Des corvées cependant étaient autorisées à aller réquisitionner des vivres dans le village voisin.

Enfin, un après-midi que j'étais à paresser au soleil, vers 5 heures, une clameur naquit dans un coin du camp, grossit, se répandit partout à la vitesse d'un cheval au galop, cependant que des types déboulaient de toutes les baraques : les Anglais sont là ! Comme j'ai ma dignité, je suivis d'un pas de sénateur. Je me trouvai donc derrière la foule qui criait hourrah, et je ne vis rien du tout.

Les Anglais, c'était un major anglais, son ordonnance et sa jeep. Il s'était présenté à la porte du camp, avait dit au capitaine allemand : « Vous êtes mon prisonnier. » L'autre avait acquiescé, ajoutant même,

d'après la rumeur publique, qu'il ne s'était jamais senti aussi libre. La discipline germanique étant ce qu'elle est, les soixante hommes de la garde s'étaient reconnus eux aussi prisonniers. Tout s'était passé avec une facilité si dérisoire qu'on se demandait vraiment pourquoi le capitaine ne s'était pas directement rendu au colonel français ; peut-être celui-ci n'avait-il pas pensé à le lui demander. Quoi qu'il en soit, l'Anglais, conservant le capitaine avec lui, remit les soixante autres prisonniers à la garde des Français, qui s'équipèrent de leurs armes ; après quoi, il repartit pour de nouveaux exploits, promettant toutefois d'alerter ses chefs.

Le premier soin du commandement français, redevenu un commandement, fut d'interdire toute sortie du camp, sauf aux corvées désignées. J'en connais quelques-uns qui ragèrent et tempêtèrent, mais que pouvaient-ils faire, étant officiers français, contre un ordre formel de leur chef ? Ces quelques-uns-là demeurèrent donc, dans une « torpeur », une « délivrance sans liberté (pas même possibilité d'aller dans le bois de l'autre côté d'un barbelé non gardé) ». Le soir, ils firent néanmoins un « gueuleton à tout casser ».

Alors ça y est ? C'est fini ?

Ah ! pauvre ! T'ai-je pas dit que la captivité nous collait après comme du chewing-gum ?

Le lendemain, qui était le 17 avril, une corvée vaquait tranquillement dans le village voisin quand des S.S. ivres de rage se jetèrent sur les hommes qui la composaient, les collèrent au mur, et il s'en fallut d'un cheveu que les mitraillettes ne partent. Ce qu'ils leur reprochaient ? Oh ! moins que rien : la veille, quand l'Anglais était passé dans ce même village, cette même corvée, ou une autre, saisie sans doute d'une fringale d'héroïsme, avait désarmé des Allemands et s'était mise à faire pan pan de-ci de-là. Un soldat allemand avait-il alors été tué ? Blessé ? Ou aurait-il seulement pu l'être ? Je ne sais, mais la chose en tout cas ne plaisait pas du tout aux S.S. En outre, ils se permettaient de trouver étonnant que des prisonniers français gardent prisonniers leurs gardes (en fait, non seulement ils les gardaient, mais ils les *comptaient*, les misérables, dans des appels !). Ils braquèrent donc sur le camp leurs *Nebelwerfer*, qui sont des armes assez terrifiantes⁸, en sommant les autorités françaises de restituer leurs prisonniers allemands. Pour appuyer encore l'argumentation, les six hommes de la corvée, traités en otages, seraient fusillés si...

Le commandement français nous avait bien dit qu'il y avait des S.S. à rôder dans les bois voisins ; c'est même pour cette raison qu'il nous avait interdit de sortir. Mais des S.S. rôdeurs ne se baladent pas avec des *Nebelwerfer* dans la poche. Il s'agissait bel et bien d'unités constituées. En d'autres termes, nous étions bel et bien dans leurs pattes.

Il y avait alors à Wietzendorf à peu près quinze cents anciens d'Arnswalde, un bon millier au moins de gens évacués de l'Oflag de Nienburg, plus, dans un enclos à part, cinq ou six mille officiers italiens. Si les *Nebelwerfer* donnaient là-dedans, ça ferait une jolie marmelade ! Nous avons commencé à creuser fébrilement des tranchées-abris ; les gens de Nienburg, eux, ayant été échaudés comme je l'ai dit, nous avaient précédés depuis longtemps dans ce travail.

Finalement, le colonel français mit les pouces – que pouvait-il faire d'autre, même avec soixante fusils ? – et restitua ses prisonniers allemands, lesquels, désespérés d'être livrés aux S.S., c'est-à-dire aussi de reprendre le combat, suppliaient qu'on leur donne des uniformes français et qu'on les garde... Je n'ai pas assisté à la scène. Il paraît que les S.S. n'étaient pas tendres pour leurs compatriotes quand ils les réceptionnèrent...

Et nous nous sommes, nous, retrouvés prisonniers comme devant. Simplement, au lieu de l'être de gardiens allemands, nous l'étions de notre propre service d'ordre. De temps à autre, les Allemands des alentours nous amenaient des prisonniers anglais, puisqu'ils en faisaient encore, et les remettaient au poste de garde *contre reçu*. Par bonheur, nous pouvions enfin manger, et nous mangions. Nous nous faisions même de fameux petits plats, des « pruneaux fourrés à la crème au chocolat », grâce à la fois aux colis américains qui arrivaient, et aux réquisitions qui se poursuivaient dans les villages et fermes environnants. Et les jours passaient, le 18, le 19, le 20...

Le 21 au matin, le bruit se répandit soudain, non pas que les Anglais étaient là, mais que le colonel allemand qui commandait le secteur avait fait observer à son homologue français que huit mille hommes vivant sur un pays pauvre et peu peuplé l'épuisaient ; en conséquence, il lui suggérait d'évacuer son camp vers les lignes anglaises ; pour négocier ce passage « qui aurait lieu vers le sud », il l'autorisait à se rendre chez les Anglais. Il ajoutait même ne voir aucun inconvénient à ce que des voitures d'allégement viennent

jusqu'à Marbostel, à cinq kilomètres de Wietzendorf.

Je laisse à penser l'effervescence qui régna dans le camp durant toute la journée. Au soir, le colonel français, Duluc, revint enfin. Il était allé jusqu'à Celle, Q.G. de Montgomery, dans la voiture même du colonel allemand ; si j'ai bien lu le dessous des cartes, celui-ci avait souhaité saisir l'occasion pour négocier sa propre reddition par cet intermédiaire, à l'insu de ses soupçonneux S.S. Quoi qu'il en soit, ça y était.

Le lendemain donc, à 3 h 30, lever ; à 6 h 45, départ. À 7 heures, nous étions en route, par paquets de deux cents. Pour nous permettre de franchir les lignes, une suspension d'armes locale avait été conclue de 8 à 14 heures. Nous étions le 22 avril 1945.

Je vais ici simplement recopier mon journal. Mais auparavant ce détail, qui n'y est pas : si terrible était le souvenir des marches précédentes que certains refusèrent de faire les quelques kilomètres qui les séparaient de la liberté et préférèrent rester dans le camp. Je ne parle pas des malades de l'infirmerie, bien entendu, mais d'hommes apparemment en état de marcher. Pour que tu ne les méprises pas, mon enfant, je te dirai simplement que moi, qui avais été beaucoup moins profondément touché qu'eux, j'ai mis deux bonnes années à me remettre vraiment ; il m'est arrivé, durant cette période qui suivit mon retour, d'être littéralement foudroyé par le sommeil dès 8 heures du soir. Je passe sur d'autres inconvénients plus graves.

Alors voici mon journal. Je ne reproduis pas les cris inarticulés qu'il pousse sous le coup même de la liberté neuve : ni littéralement ni littérairement ils ne rendent mon bouleversement. Le récit lui-même date seulement de deux jours après, le 24 avril donc :

Il pleuvottait⁹. Nous avons percé des couvertures – un trou pour la tête – en guise de pèlerines. Innombrables arrêts, car une passerelle sautée ne se franchissait qu'en file indienne¹⁰. La marche vers le sud, vers la liberté. Oh ! cette joie dans la campagne. À Marbostel, nous espérions les camions d'allégement, sans trop oser y croire. Croisons quelques Boches dans le village Wietzendorf, puis un second village. Puis, à quelque 5 km. de W., pancarte : Marbostel, lieu fatidique. Quasi personne dans le village : nous « traversons les lignes »,

croyons-nous. Mais non : un Chleuh avec fusil à la sortie. Encore 500 mètres¹¹. Et... Mais oui, le camion, les camions, d'innombrables camions, et des Anglais ! Nous sommes libres, sans guère le réaliser, malgré la cigarette et le casse-croûte de la liberté.

Commentaire : je sais un camarade qui avait gardé une cigarette anglaise depuis 1940, pour célébrer ce moment. Il l'a effectivement fumée. Hélas ! Elle était moisie. Je ne sais plus ce que j'ai fait, moi. Je crois que la dernière phrase de mon texte correspond à peu près exactement à ma stupeur amorphe. Je n'ai « réalisé » vraiment qu'après, et de manière très progressive ; le soir surtout, je pense, sur le divan où j'étais vautré. Mais je dois reprendre :

Ce qui nous frappe le plus, et nous fait jubiler, c'est l'exactitude des Anglais au rendez-vous – et le déchargement des sacs ! J'oubliais de dire que notre « point de première destination » était Bergen, à 13 km de notre point de départ. Là-dessus le bruit commence à courir que ce n'est pas dans un camp que nous allons, mais que, prodige, les Anglais nous *donnent* proprement la ville dont tous les habitants sont vidés. Marchons donc allégrement la route, dans le soleil radieux qui vient de se lever. Là je me souviendrai toujours de cette exaltation de la liberté, de cette *présence* de la liberté, à travers ces champs d'un vert jeune, éblouissant, coupés de magnifiques forêts de sapins, de chênes et de pins. Nous ne croyons guère à l'affaire de Bergen, malgré le bon point des camions (...) Mais à Nindorf (4 km de Bergen), halte de midi à 1 h 1/2, pour « permettre de préparer le cantonnement », et nous voyons les réfugiés de Bergen qui arrivent avec leurs éternels bagages : ont eu deux heures pour évacuer, à 8 h. du matin ; et cela pour nous céder la place. Femmes, enfants, vieux... J'avoue que nous approuvons la mesure sur le plan général, mais que, malgré tout, les meilleurs d'entre nous sont gênés d'être les bénéficiaires.

As-tu compris, mon enfant, la raison de cette longue citation ? As-tu compris ce qu'est cette ville de Bergen, et pourquoi les Anglais l'ont évacuée si brutalement à notre bénéfice ?

Et pourquoi, alors que mon sujet est terminé, puisque, j'ai retrouvé ma liberté, je ne puis pas encore, néanmoins, poser le point final ?

Cette ville de Bergen, cette coquette petite ville de Bergen, c'est celle qui jouxtait le camp de déportés de Belsen. Bergen-Belsen, oui ! Alors je ne peux pas m'en tenir là, n'est-ce pas ? D'accord ?

Mais je me contenterai vraiment de l'indispensable. Au reste, une fois de plus, Francis dit dans son livre tout ce qu'il faut savoir.

Car lui a vu le camp, il y a même pénétré. Pas moi. Les Anglais ne nous avaient pas informés de son existence. Le typhus y régnait, les déportés continuaient à y crever comme des mouches. On préférerait évidemment que nous restions à l'écart ; en fait, dès que Rolland nous eut mis au courant, toute visite au camp nous fut formellement interdite. Bon, je reprends mon récit par ordre. *Festina lente* ; sinon tout s'embrouille.

En arrivant à Bergen, mon groupe se voit désigner pour cantonnement l'imprimerie locale, la *Buchdruckerei* Linnemann. Par pitié, nous permettons de rester au vieux père malade, à sa femme, à sa fille et à un gosse. Je passe sur le confort qui nous remet dans l'ambiance de la civilisation, sur le bain que je prends, le premier depuis cinq ans... Quel que soit notre bonheur, nous ne pensons qu'aux camions qui peuvent à chaque seconde venir nous ramasser pour nous emmener à l'aérodrome. C'est-à-dire que nous ne bougeons pratiquement pas, dévorés d'énervement.

Rolland-Francis, lui, se promène, furète un peu partout ; c'est ainsi qu'il tomba sur le camp – par hasard, me semble-t-il ; mais il assure dans son livre que ce fut délibérément. Peu importe. Le soir même de sa découverte, il s'en vint la conter à notre petit groupe ; le lendemain il nous ramenait une jeune déportée qu'il avait fait sortir malgré les ordres. Je crois que mes réactions valent d'être rapportées telles que je les ai notées dès le 27 avril, c'est-à-dire pratiquement sur le coup ; elles donnent au récit de Francis une dimension supplémentaire. Je ne connais même pas, au moment où j'écris, le vrai nom du camp, que j'orthographe Bersen ; on ne m'en voudra pas des naïvetés, qui précisément sont les plus significatives de notre état d'esprit.

(...) Inutile de tout rapporter ; tout cela sera, ou est déjà, transcrit en rapport officiel ; un film a été fait : après notre départ, les habitants le verront. Je note seulement deux ou trois faits sûrs, notamment l'infirmière juive de Paris que Rolland a ramenée ici (il y avait aussi un camp de femmes). Dénoncée aux Français au bout de trois ans (malgré son mari tué à la guerre). Préfecture de police livre aux Boches à Drancy ; de là direct pour Auschwitz (frontière polono-tchèque). Les femmes partagées en deux groupes à l'arrivée, un peu au hasard, par officier allemand. Un groupe direct au camp, l'autre au four crématoire par canal pseudo-épouillage = chambre à gaz (mais cela, est-ce vrai ?). On lui tatoue sur le bras son numéro matricule. Maigreur effroyable de cette femme. Hantise du « créma » où on expédie constamment des fournées (marche constamment). Son amie la Polonaise qui s'évade, puis est reprise et pendue devant toutes les autres. Au moment d'être exécutée, se tranche la gorge avec une lame de rasoir cachée dans ses cheveux (la j. femme a vu cela !). Mauvais traitements, bien sûr, par femmes policières, ou plutôt détenues droit commun elles-mêmes.

La suite de mes notes se réfère au récit de Rolland, et non plus de la jeune déportée ; les abominations qui en font la substance nous sont à présent bien connues. De temps à autre, j'émettais un doute. Je me rappelle la colère de notre ami lorsque notre scepticisme se manifestait ainsi... Mon carnet conclut de la sorte ce passage :

(...) Je suis sous la hantise de tout cela et prêt à toutes les duretés (et néanmoins des rapports personnels s'établissent entre notre bonne femme et nous – impossible qu'il en soit autrement ; et lorsqu'on a ramassé tous les vêtements de la ville pour les détenus politiques, eh bien, je lui en ai laissé quelques-uns).

(...)

Lorsque j'ai expliqué aux Linnemann les histoires des

détenus politiques, et la mienne, ils ignoraient tout, naturellement ; comme dans la ferme où nous réquisitionnions, personne n'avait voté pour Hitler, sauf faible minorité. Mais... Mais j'ai découvert, il y a quelques jours, des papiers, tous les dossiers de la section S.S. de Bergen de 33 à 38, dont le fils de maison était trésorier. (...)

Il ne me reste qu'une ou deux touches à poser.

Lors du ramassage des vêtements auquel mes notes font allusion, j'ai vu le vieux de notre maison se précipiter et rapporter de lui-même des vêtements en excellent état. Il ne savait pas que je l'observais. C'était donc un geste spontané. Remords ? L'instant d'après, il maudissait devant moi « ces grandes gueules, comment on les appelle déjà ? » Il avait oublié les noms de Goering et de Goebbels, simplement. Jouait-il la comédie ? J'avais déjà en main les dossiers S.S. dont je parle. Je les avais découverts par hasard en recherchant la batterie de la voiture, que les Linnemann avaient cachée.

Depuis que le secret du camp s'était ébruité et que l'on commençait à voir rôder dans les rues de pitoyables squelettes en pyjama rayé¹² les Français, scrupules envolés, s'étaient mis à fouiner partout. Non loin de la *Buchdruckerei* se trouvait la boucherie. Nos camarades y découvrirent un pistolet et des papiers, cachés dans le jardin. Le boucher ne dit rien. Mais peu après on le retrouva pendu – pendu à l'espagnolette de sa fenêtre, donc presque assis par terre : pour se pendre ainsi, il faut vraiment le vouloir ! Le lendemain matin, sa femme à son tour s'étranglait. Nos camarades pensaient que c'était vraiment beaucoup de terreur pour un pistolet caché ; ignorant l'allemand, ils avaient tout de suite remis les papiers aux Anglais. Ces papiers prouvaient simplement que le boucher alimentait en viande, si j'ose dire, le camp de Belsen ; non seulement il en connaissait parfaitement l'existence, mais il avait fait fortune sur le dos des malheureux.

Commentaire fait devant moi par la fille Linnemann sur la mort de son voisin le boucher : « *Ach ! Er war so lebensfroh !* » « Hélas ! c'était un si bon vivant ! » Je suis moralement sûr qu'elle savait, elle aussi, ce qui se passait dans le camp, à deux ou trois kilomètres de là ; elle le savait, même si le joyeux luron de boucher lui parlait d'autre chose

quand il en revenait...

Au soir du 1^{er} mai, nous cherchons un peu de musique en tournant les boutons de la radio. Nous tombons sur du Wagner, *Le Crépuscule des dieux*. Soudain la voix d'un speaker allemand s'élève : « Ici la radio allemande, Hambourg. Ne quittez pas l'écoute. Bientôt *eine ernste und wichtige Nachricht für das deutsche Volk* », « une grave et importante nouvelle pour le peuple allemand ». Suivent une marche funèbre, puis des roulements de tambour. Enfin ce texte que j'ai recopié immédiatement, et que bien peu d'hommes ont dû entendre à ce moment-là :

« Aus dem Führer Hauptquartier. Heute nachmittag ist der Führer, gegen den Bolschewismus kämpfend, in seinem Quartier gefallen. »

La mort de Hitler, « tombé dans son Q.G. en combattant contre le bolchevisme » ! Nous nous congratulons. Enfin la bête est morte ! Cependant Dönitz fait une déclaration que nous n'écoutons pas ; aussitôt après, les grandes draperies musicales retombent, du Wagner, le premier mouvement de la V^e de Beethoven, de nouveau du Wagner...

La fille Linnemann a quitté la pièce pour nous cacher ses larmes.

Alors, mon enfant, écoute bien, maintenant. C'est pour ce qui suit, je crois, en grande partie, que j'ai écrit tout ce livre.

En mon âme et conscience, je suis sûr que tous les habitants de Bergen, comme les Linnemann, savaient ce qui se passait dans le camp tout proche. Ils le savaient, ils le savaient !

Donc ils étaient complices.

Naturellement, il y a des degrés dans la complicité. On peut être complice activement, on peut l'être passivement, on peut même l'être honteusement, avec la rage de ne pouvoir rien faire contre les abominations dont on est complice.

Reste que tous les habitants de Bergen savaient, et demeuraient pourtant *lebensfroh*, et certains pleuraient en apprenant que Hitler était mort. Tous les Allemands savaient de même. Une infime minorité à part, qui effectivement tâchait de refuser la complicité, presque tous ont *accepté*, et peu importe en la matière s'ils y ont mis, s'agissant de rapports individuels, plus ou moins d'humanité. J'ai rapporté dans ces

pages bien des traits d'une telle humanité. Mais la question n'est pas là. La question est que, dans la mesure où on peut parler d'une culpabilité collective, le peuple allemand de cette époque est collectivement coupable. Il le savait, parce qu'il connaissait le crime, et c'est précisément parce qu'il le savait qu'il a combattu jusqu'au bout, avec cet acharnement qui était, en réalité, volonté suicidaire et probablement, par-dessous, soif de châtement.

Bien entendu, il n'existe pas de culpabilité collective qui se puisse répercuter sur les individus en culpabilité personnelle. Willy Brandt n'avait évidemment aucune culpabilité personnelle, tout au contraire ; mais c'est bien parce qu'il portait sa part de la culpabilité collective et le sentait que son admirable agenouillement de Varsovie a eu un sens.

Comprends-tu maintenant, mon enfant, pourquoi tous les hommes de ma génération, tous les anciens prisonniers en particulier, puisque c'est eux qui sont ici en cause, marquent un mouvement de retrait devant tous les Allemands de leur génération ? Ceux d'après sont hors de question : il ne s'agit pas de donner dans le racisme ; nous savons bien d'ailleurs que tous les peuples, le nôtre compris, ont leur bonne ration d'atrocités dans leur histoire.

Mais les Allemands de ma génération portent leur crime. Je ne connais qu'un moyen pour eux de s'en libérer : l'assumer, certes sans hystérie masochiste, mais dans la lumière de la responsabilité, qui seule peut dégager leurs propres enfants.

Un jour, dans une réunion d'écrivains français et allemands qui se tenait à Cologne, sous les auspices de *Dokumente*, un écrivain allemand du nom de Rolf S... s'est dressé soudain à sa place, tout blanc : « En 33, a-t-il crié d'une voix hachée, j'avais vingt ans. J'étais fils d'officier. J'y ai cru, à leurs saletés ! Je n'ai jamais commis de crime personnel. Mais j'ai levé la patte, parfaitement ! Alors ? Alors ? Alors ? » Je présidais la séance. À son interrogation, j'ai donné un peu plus tard la seule réponse possible : j'ai serré l'homme dans mes bras.

En revanche, je n'ai pu supporter le premier film que l'Allemagne a produit après la guerre : « *Die Mörder sind unter uns !* » « Les assassins sont parmi nous. » Ce qui revenait à dire que, les quelques assassins une fois démasqués, qui se cachaient parmi les honnêtes gens, ceux-ci retrouveraient enfin leur âme blanche. Oh ! non, non et non ! Et pas plus à l'est qu'à l'ouest.

Les camions que nous attendions si fébrilement sont enfin arrivés.

Hélas ! Ce n'était plus pour nous conduire aux avions, mais au train, lequel se trouvait je ne sais où en Hollande. Bref il nous a fallu cinq jours, du 4 au 9 mai, pour gagner Paris. Un voyage assez dur, ma foi : la suspension des camions n'était pas pullman, et la traversée de villes droit par-dessus les décombres, plutôt chahutée. J'ai tout de même gardé un merveilleux souvenir des Anglais, de leur gentillesse sans phrases et de leur thé de troupe. De la Croix-Rouge belge aussi, qui se mit en quatre pour nous à Bruxelles, sur le quai de la gare. Quant aux Français...

C'est, je crois, seulement à Lille que nous avons été mis dans leurs pattes. Sans perdre une seconde, la paperasse. Il est vrai que nous étions mélangés de toutes sortes de gens, depuis les authentiques déportés jusqu'aux suspects les plus louches. Un tri était nécessaire. Mais quand même !

Aussitôt après, le quart de vin du soldat. Un tréteau était là dans la cour ; des demoiselles alignées derrière remplissaient des quarts de métal à tour de bras et vous les tendaient en veillant à ce que vous n'en preniez pas deux – la resquille bien de chez nous, n'est-ce pas ! Pour ma part, j'aime assez le vin, mais bon et dans son accord avec de bons plats ; quant au gros bleu qui tache sifflé à jeun, merci. Je déclinai donc avec un sourire l'offre de ma demoiselle. Oh ! mais c'est que ça fit un vrai scandale ! Obligatoire, le quart de kil du ravitaillement ! La pauvre fille me poursuivit dans la cour, le quart à la main, en répandant des torrents de larmes : « Mon lieutenant ! Mon lieutenant ! Le quart de vin du soldat, voyons ! »

Il faut dire que j'avais recousu mes galons à Bergen ; elle pouvait me donner mon grade. Et puis enfin, l'intention était bonne. Mais les mémères maternalistes, du genre « mon p'tit gars, tu vas... », combien en ai-je rencontré, et combien remises à leur place ! En vérité, je n'ai jamais rien vu de plus vulgaire, de plus incohérent, de plus inorganisé, de plus incompetent que les services de M. Henri Frenay, alors ministre des Prisonniers. Non seulement on nous recevait comme des chiens dans un jeu de quilles, mais on ne nous indiquait même pas la sortie. Aucune information précise sur les formalités à remplir, les avantages et inconvénients en cas de choix entre ceci et cela. Ainsi on m'a démobilisé presque tout de suite sans m'aviser que cette mesure me faisait perdre mes droits à un congé de convalescence. Résultat, après mes cinq ans, je n'ai pas eu quinze jours de congé payé ; même

le voyage était à mes frais. Les marks que j'avais ? Remboursés à cinq francs le mark, alors que je les avais obtenus à vingt. Mieux encore, que je tiens à dire ici. Depuis octobre 44, les Allemands avaient cessé de nous payer nos soldes. Le Centre d'entraide de notre camp¹³ avait tenu registre de ces comptes avec la plus grande rigueur. Coltinées sur le dos tout au long des marches, les pièces en question avaient été rapportées en France par les responsables. Le cas qu'en a fait le gouvernement français ? Zéro ! Plus tard, l'Allemagne a versé une bonne pincée de marks pour éponger cette dette et d'autres. Nous n'en avons jamais vu la couleur. Contrairement à la loi la plus formelle et à l'honnêteté la plus élémentaire, nous, officiers, n'avons pas perçu nos soldes pendant les derniers mois de notre captivité. Merci au gouvernement français.

Au soir du 8 mai, à Lille, les services locaux de M. Frenay nous annoncèrent que nous aurions un train pour Paris le lendemain soir, ou peut-être même le surlendemain. Le 9 était le deuxième jour de la fête de la Victoire : nous ne pouvions pas rater ça à Paris. Mes anciens compagnons d'équipée et moi avons consulté un horaire, constaté qu'il y avait un train le lendemain matin de bonne heure ; nous nous sommes rendus à la gare en temps voulu, sommes montés dans le train, et avons occupé un compartiment de première vide. De première, car nous étions des officiers, et nous tenions pour une fois à le faire sonner.

Eh bien, mon enfant, figure-toi qu'un contrôleur est venu et, avec une grossièreté incroyable, a prétendu nous éjecter. Pas de billets, n'est-ce pas ? Nous avons emmené avec nous un camarade qui avait « fait les colonnes » et en était revenu si brisé qu'il allait entrer en sana. Déjà il se soulevait pour obéir. Nous l'avons forcé à se rasseoir, et nous nous sommes levés, deux ou trois, je ne sais plus. Nous devons avoir l'air mauvais ; pour ma part, j'en avais aussi la chanson. Le contrôleur a fichu le camp, et il a vraiment eu raison de le faire.

Nous avons pris le petit déjeuner au wagon-restaurant, comme des grands. Pas de tickets de pain ? Hé non ! Mais le maître d'hôtel a dit que ça n'avait pas d'importance.

Arrivés à Paris, nous nous sommes hâtivement dit au revoir : il n'y avait pas que des Parisiens parmi nous. J'allais sortir quand je m'entendis héler. Quelques personnes derrière une table me demandèrent de quel Oflag je venais, s'informèrent de tel, tel et tel

dont on était sans nouvelles. Je donnai naturellement tous les renseignements dont j'étais en possession. Puis je fis de nouveau un pas vers la sortie. « Mon lieutenant ! Vous ne voulez pas... ? » On me montrait avec insistance la direction de quelque « accueil ».

Non. Je ne voulus pas. Et bien m'en prit. Un camarade plus docile devait être acheminé sur le cinéma Gaumont et bouclé dedans toute la journée. Pour faire patienter les *prisonniers* (mais patienter en vue de quoi ?), on leur passait des Mickey et des Laurel et Hardy !

J'avais depuis longtemps imaginé le visage que pouvait avoir un Paris sans voitures. Sur le trottoir, je ne fus pas trop surpris. Ce vide, quand même, devant la gare du Nord...

J'avisai alors un fiacre. Un soldat américain tout neuf était en train de parlementer avec le cocher. Je m'approchai. « *Please !* » dis-je au soldat. Il comprit tout de suite – ce n'était pas difficile, dans mon accoutrement, avec mon sac de marin transformé en tyrolien, avec ma tenue à bout de souffle et mon air sans doute hagard. En souriant, il s'écarta.

Mais le cocher, lui, maugréait, marmonnait, grommelait. Je ne lui demandais que de me conduire aux Batignolles, tandis que l'Américain... Et puis l'Américain avait des dollars, tandis que moi, avais-je seulement des francs ?

Je balançai une seconde à jeter le bonhomme au bas de son siège et à lui botter les fesses. Mais le dégoût l'emporta. Je le traitai aimablement de fumier.

Et je rentrai chez moi par le métro.

La Frette, 1^{er} décembre 1974.

1.

Les bagages excédentaires – y compris, paraît-il, des stocks de biscuits – furent déposés au gymnase, avec de belles étiquettes nominatives. Pour ma part, j'y croyais, c'est fou !... Il y eut d'abord pillage par les Allemands, puis bombardement, et pour finir, pillage par les Russes... et les Français !

2.

Je veux être honnête : l'observation semble s'appliquer à l'arrivée au village, en pleine nuit.

3.

Vigneau. Cet éditeur devait faire faillite presque aussitôt après la publication, si bien que le livre ne fut pratiquement pas diffusé dans

le public. Un éditeur s'honorait en le reprenant.

4.

Un jeu aussi populaire là-bas que la belote chez nous.

5.

Nous avons entendu sur la « colonne » d'innombrables récits. Je ne les rapporte pas. Je renvoie seulement, une nouvelle fois, *au Jusqu'à Bergen* de Francis.

6.

Nos quelques provisions, évidemment, ne devaient pas tenir bien longtemps. Au bout de quelques jours, on n'en parlait plus. Mais si terrible était la jalousie qu'elles avaient suscitée qu'un colonel nous refusa de participer à une répartition de colis américains, arrivés sur ces entrefaites.

7.

Il me revient que certains de nos camarades avaient écrit par terre, avec des pierres, d'immenses P.W. (*prisoners of war*) à l'intention de l'aviation alliée.

8.

L'équivalent allemand des « Orgues de Staline », c'est-à-dire des batteries de canons-fusées.

9.

J'écrirais maintenant « pleuvoyait »...

10.

Deux troncs d'arbre luisants étaient jetés en travers d'un ruisseau qui coupait la lande. Je revois cet endroit avec une netteté extraordinaire : j'avais cru d'abord que c'était le front.

11.

Et un tournant de la route, que mon carnet omet.

12.

Les Anglais, à mesure des contrôles médicaux, laissaient sortir les plus valides.

13.

Plus exactement, un organisme dérivé. Je simplifie la question des soldes. C'est uniquement des sommes payées en Allemagne qu'il est question.

Document annexe

14^e DIVISION MILITAIRE

LYON, le 8 Janvier 1941

Etat-Major - 2^e Bureau

N° 26/2

CONFIDENTIEL

PERSONNEL DES OFFICIERS

R E N S E I G N E M E N T S

concernant des Officiers de réserve prisonniers qui se livrent au camp de GROSSBORN (Oflag II D) à une propagande antinationale au cours de réunions, conférences, conversations etc.....

SOURCE : Capitaine d'active D [REDACTED] (Etat-Major 28^e Division) blessé et rapatrié du camp de GROSSBORN (actuellement en convalescence au BOURGET DU LAC (Savoie).

La liste ci-dessous a été établie par cet Officier après une enquête sérieuse sur les conseils du Général M [REDACTED] qui a été interné pendant quelques mois au Camp de GROSSBORN.

I/ - LISTE D'OFFICIERS pouvant être considérés comme des meneurs
au point de vue propagande antinationale.:

- Capitaine (réserve) JACQUELLOT - Instituteur - 1 rue des Processions - NOISY-le-SEC ou 127 rue de Rosny (MONTREUIL)
- Lieutenant (réserve) HYVERNAUD - Inspecteur d'enseignement primaire 116 rue d'Elbeuf à ROUEN
- Lieutenant (réserve) IKOR Roger - Professeur 97 rue de Gendré PARIS (XVII^e)
- Lieutenant (réserve) DUFRÈNE - Professeur de philosophie au Lycée de SENS 3 rue HERCHELL-PARIS.
- Lieutenant (réserve) QUECHON - Instituteur dans le département de VENDEE
- Capitaine (réserve) PELLOUX - Professeur de lettres à AUCH.
- Lieutenant (réserve) DEHOUTEZAN } Professeurs - adresse inconnue
- Capitaine (réserve) DANJAN }